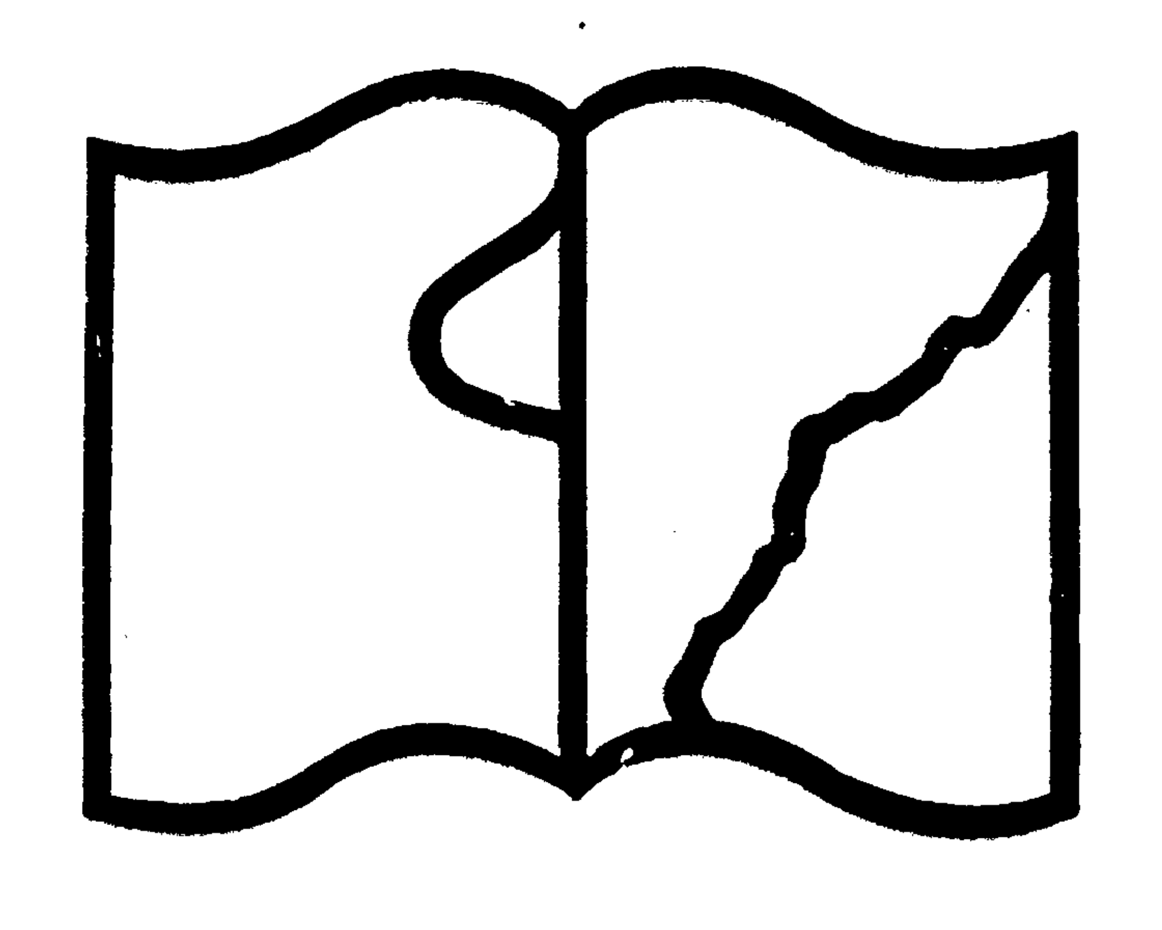


Extraits inédits relatifs au Maghreb (géographie et histoire) / traduits de [...]

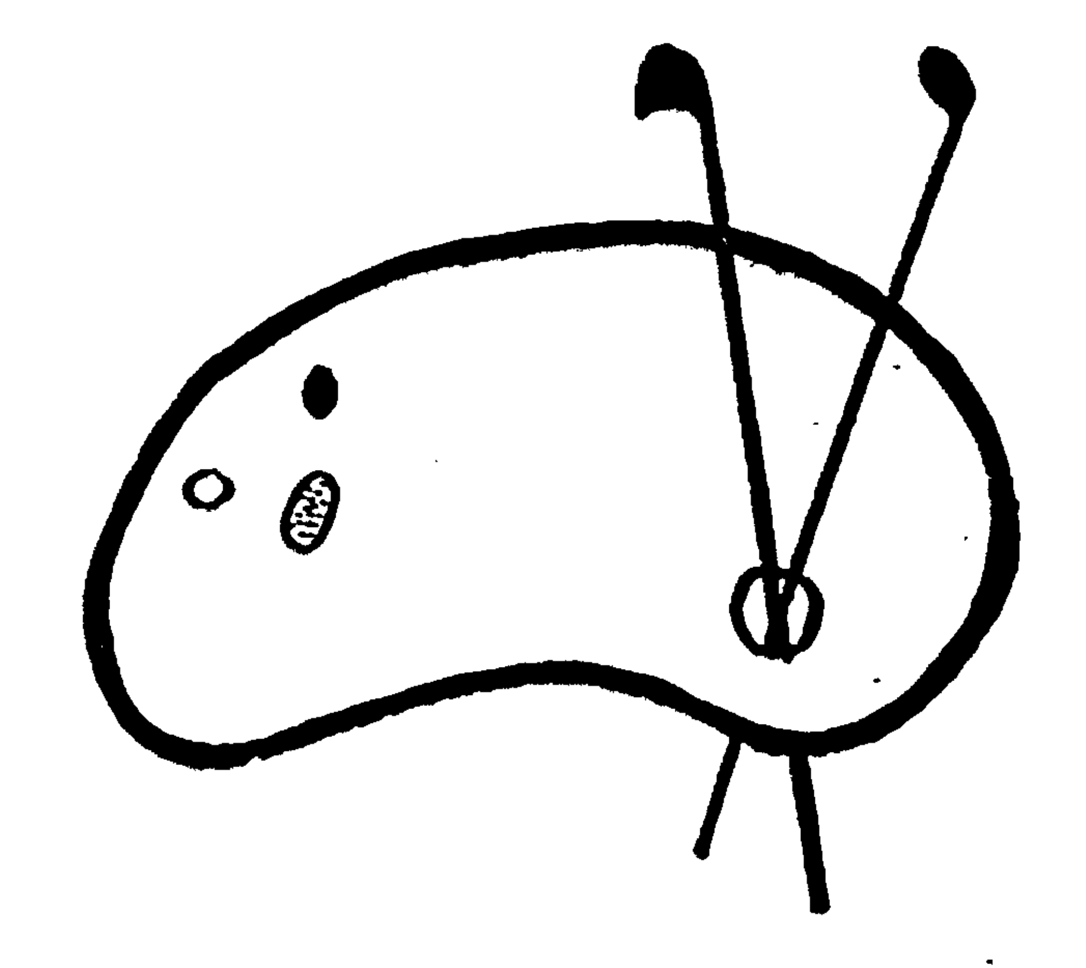






Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



DEBUT D'UNE SERIE DE DOCUMENTS
EN COULEUR

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU
DOCUMENT REPRODUIT

EXTRAITS INÉDITS

RELATIFS AU MAGHREB

(GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE)

TRADUITS DE L'ARABE ET ANNOTÉS

PAR

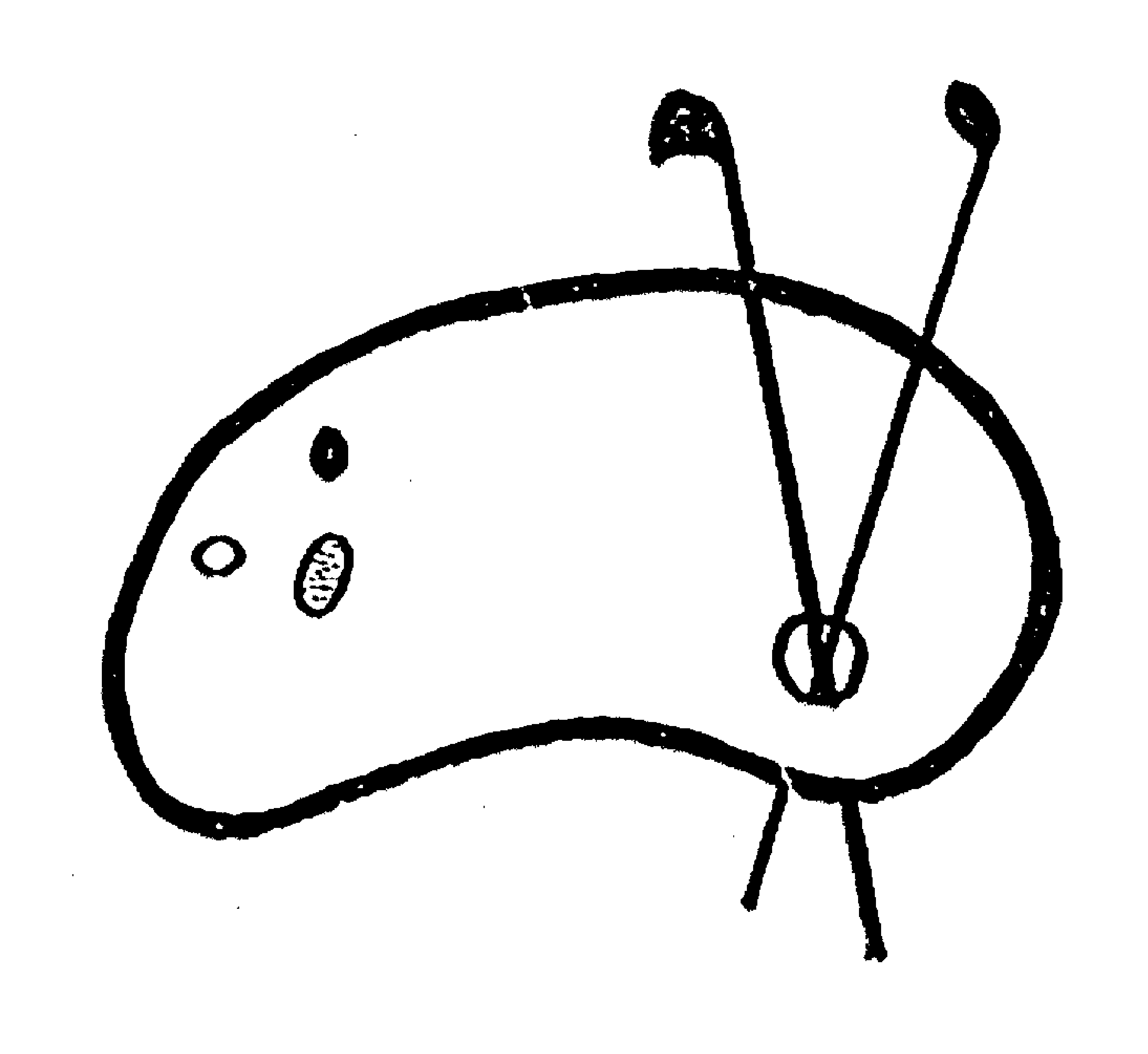
E. FAGNAN



ALGER
ANCIENNE MAISON BASTIDE-JOURDAN
JULES CARBONEL
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

1924

ALGER — TYPOGRAPHIE JULES CARBONEL — ALGER



FIN D'UNE SERIE DE DOCUMENTS
EN COULEUR

EXTRAITS INÉDITS

RELATIFS AU MAGHREB

(GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE)

EXTRAITS INÉDITS

RELATIFS AU MAGHREB

(GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE)

TRADUITS DE L'ARABE ET ANNOTÉS

PAR

E. FAGNAN



ALGER
ANCIENNE MAISON BASTIDE-JOURDAN
JULES CARBONEL
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

1924

PUBLICATIONS DU TRADUCTEUR

Observations sur les coudées du Mekyds (Paris, 1873, in-8°).

Le Se'âdet Nâmeh de Nacer ed-Dîn Khosroû, texte persan et traduction (Leipzig, 1880, in-8°).

Œuvres choisies de A. J. Letronne (Paris, E. Leroux, 1881-1885, 6 vol. in-8°).

Concordances du Manuel de droit de Sidi Khalîl (Alger, Fontana, 1889, in-8°, 368 pages).

Catalogue des manuscrits arabes, turcs et persans de la Bibliothèque-Musée d'Alger, t. xviii du *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France* (Paris, Plon, 1893, in-8°, xxxii-680 pages).

Histoire des Almohades d'Abd el-Wâhid Merrâkechi, traduction française (Alger, Jourdan, 1893, in-8°, 332 pages).

Le signe distinctif des Juifs au Maghreb (*Revue des études juives*, avril-juin 1894).

Chihâb ed-Dîn Dimechki (*Revue africaine*, 1894).

Chronique des Almohades et des Hafçides attribuée à Zerkechi (Constantine, 1895, vi-298 pages in-8°).

Un Chant algérien du XVIII° siècle recueilli et traduit par Venture de Paradis (Alger, Jourdan, 1895).

Alger au XVIII° siècle par Venture de Paradis (Alger, Jourdan, 1898, 173 pages in-8°).

Ibn el-Athîr, Annales du Maghreb et de l'Espagne (Alger, Jourdan, 1901, 664 pages in-8°).

Kitab el-Istibçar, *L'Afrique septentrionale au XII° siècle de notre ère* (Constantine, 1900, 229 pages in-8°).

Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano'l-Mogrib (Alger, Fontana, 1901-1904, 2 v., 519 et 541 pages in-8°).

Les Tabakât malékites (Saragosse, 1904, in-8°).

En-Nodjoum ez-zahira, *Extraits relatifs au Maghreb* (Constantine, 1907, 121 pages in-8°).

Le Djihâd ou guerre sainte selon l'Ecole malékite (Alger, Jourdan, 1908, in-8°).

Sidi Khalil, *Mariage et répudiation* (Alger, Jourdan, 1909, 234 p. in-8°).

Arabo-Judaïca (Extrait des *Mélanges Hartwig Derenbourg*, Paris 1909, in-8°) et *Revue des études juives*, 1910, pages 225-230.

Nouveaux textes historiques relatifs à l'Afrique du Nord et à la Sicile (Palerme, 1910, 80 pages in-8°).

Kayrawani, *Risâla ou traité abrégé de droit malékite et de morale musulmane* (Paris-Alger, 1914, 294 pages in-8°).

Mawerdi, *Statuts gouvernementaux ou règles de droit public et administratif* (Alger, Jourdan, 1915, xiii-587 pages in-8°).

Abou Yousof Ya'koub, *Le livre de l'impôt foncier* (Paris, Geuthner, 1921, 352 pages in-8°).

Additions aux dictionnaires arabes (Alger, Carbonel, 1923, ix-193 pages in-8°).

AVERTISSEMENT

Des recherches entreprises à diverses époques, non sans déplacements onéreux et renouvelés, m'ont permis de réunir un certain nombre de fragments tirés de mss divers et intéressant la géographie et l'histoire de l'Espagne et du Maghreb musulmans. Ils n'épuisent vraisemblablement pas le champ des recherches mais doivent singulièrement le restreindre, puisque, selon toute apparence, on doit considérer comme définitivement perdues maintes chroniques générales ou locales dont nous ne connaissons plus que les titres. L'intérêt qu'ils présentent, aussi bien que leur valeur propre, sont variables et appellent souvent un examen critique qui sera facilité par des renvois et des rapprochements portés en note. Presque tous provenant de mss uniques il s'y rencontre des blancs ou des lectures douteuses dont la responsabilité n'incombe pas toujours au manque de connaissance ou d'esprit de divination du traducteur ; quand, exceptionnellement, des difficultés auraient pu être élucidées par le rapprochement avec d'autres copies, il ne peut, pour s'en être dispensé, que solliciter une indulgence justifiée par la raison à laquelle il est fait allusion plus haut. Tels quels, ils sont appelés à fournir un utile complément à ses versions antérieures d'ouvrages du même genre, de telle sorte qu'il s'en faut actuellement de bien peu que nous ayons en traduction française ce qui nous est parvenu ou connu concernant l'histoire et la géographie de l'Afrique du nord musulmane.

Une fois de plus, qui est la dernière, l'expression de sa gratitude va au Gouvernement général, où il a trouvé la seule aide officielle à qui il doit, pour la plus forte part, d'avoir pu mettre le présent travail au jour.

ADDENDA ET ERRATA

Dans le dictionnaire biographique intitulé زهر الرياض وزلال الحياض, ms. 365 du Br. Mus., figure, au f. 184 v°, la biographie d'Ibn Toumert, copie à peine abrégée de l'article consacré à ce personnage par Ibn Khallikân (trad. de Slane, III, 205), ainsi que je l'ai vérifié, et dont la reproduction a par suite été jugée sans intérêt.

L'Histoire d'Égypte de Makrizi, trad. Blochet, tirage à part de la *Revue de l'Orient latin*, étant dépourvue d'index, on peut y signaler quelques renseignements intéressant le Maghreb et portant sur les années de l'hégire comprises entre 569 et 647, aux pages suivantes : 116, 123, 124, 127, 129, 130, 131, 134, 145, 155, 165, 169, 185, 283, 303, 341, 361, 409, 463, 492 et 533.

P. 39, l. 23 : de cette montagne où l'allumage se fait automatiquement, la mention se retrouve dans Kazwini, éd. du Kaire, I, 256, et dans la *Kharîda* d'Ibn el-Wardi, éd. du Kaire, p. 102.

P. 40, l. 1 : sur la montagne de Zaghwân, voir *ibid.* I, 267.

P. 55, l. 1 : *lis.* Djodâla.

P. 83, l. 16 : *lis.* forteresses.

P. 99, n. 4 : *ajoutez*, C'est Hondon, voir Saavedra, p. 36.

P. 106, l. 11 : *lis.* Hornachuelos, et cf. Saavedra, p. 21.

P. 141, l. 12 : le Djebel el-Koḥl est aussi mentionné par Kazwini, I, 277.

P. 144, l. 21 : sur le Ḥalk el-Ali cf. Saavedra, p. 32.

P. 207, n. 4, l. dern., *rétablissez* : 150;

P. 227, l. 24 : *lis.* camard.

P. 228, l. 18 : *lis.* leurs.

P. 292, l. 13 : *lis.* Aboû 'l-Ḥasan.

P. 317, l. 18 et n. 6 : *lisez plutôt*, qui fréquentait le marché et pratiquait le commerce.

P. 342, l. 18 : *lis.* Aboû Ḥassoûn, d'après la p. 344, l. 21.

P. 379, n. 2, l. 2 en bas : *lis.* me donne.

EXTRAITS INÉDITS RELATIFS AU MAG

I

Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Aboû Bekr 'Ali, plus souvent désigné par l'ethnique Herewi, mort en 611 (13 mai 1214), a fourni la matière d'un article à Ibn Khallikân (I, 289; Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, intr., p. 127; Brockelmann, *G. d. ar. Litt.* I, 478).

Des nombreuses pérégrinations auxquelles le poussa son zèle religieux il a rapporté le souvenir des lieux saints où il avait porté ses dévotions dans un petit livre *El-ichârât ila ma'rifat ez-ziyârât*, dont un exemplaire, médiocrement correct et où les points diacritiques manquent souvent, est conservé à Oxford, n° 155 du catalogue Nicoll, et a servi pour la traduction ci-dessous. On trouve d'autres exemplaires à Berlin, n° 6120-23, à Paris, n° 5975, et à Cambridge, n° 92, assez nombreux, semble-t-il, pour permettre d'en donner une édition correcte.

[F. 75] A Barka, dans le Maghreb, il y a dans la grande mosquée le tombeau de Roweyfi' ben Thâbit (1).

Dans la ville de Kayrawân, qui est dans la partie du Maghreb appelée Ifrîkiya, se trouvent, dans la portion ouest de la grande mosquée, les tombeaux de sept des Successeurs, *tâbi'*, qui appartenaient, à ce qu'on raconte, à l'armée qui pénétra dans le pays du temps d' 'Othmân [ben 'Affân]. Il y a aussi dans le même édifice des colonnes de marbre et des restes qui prouvent que cette ville a été plus florissante que Mehdiyya et Tunis.

El-Monastir se compose de trois *kçoûr* situés sur le bord de la mer, et dont l'un, le *kaçr el-'obbâd*, est un but de pèlerinage (2).

---

(1) Compagnon du Prophète qui, parti en 46 ou 47 de Tripoli, fit une incursion en Ifrîkiya et regagna son point de départ la même année (*Nodjoûm*, I, 148; *H. des Berb.*, I, 323, et III, 63; Bekri, *Descr. de l'Afr. sept.*, 2ᵉ éd., 15 et 45).

(2) Cf. Bekri, 2ᵉ éd., 78.

la ville de Tunis se trouve le tombeau du professeur rez[1], dont le nom sert dans les adjurations que font les marins en danger ; de son tombeau ils emportent de la terre et adressent des vœux au saint[2].

Dans la ville de Bâdja il y a le tombeau[3] de Ma'bed ben el-'Abbâs ben 'Abd el-Moṭṭaleb[4].

A El-Merdj et en Ifrîkiya[5] reposent 'Abd er-Raḥmân et El-Moneydhir Ifrîki ; Dieu sait ce qu'il en est.

A Constantine l'aérienne se trouve le pont qui compte parmi les constructions merveilleuses du monde ; mais il ne faut pas oublier que le pont qui est à la porte d'Arredjân[6] en Khoûzistân et qui est dû à Ed-Deylemi[7], médecin de Haddjâdj, n'a pas son pareil en pays musulmans. Il[8] n'a qu'une arche, et

---

(1) C'est la prononciation courante du nom de Moḥriz ben Khalaf, dont le mausolée est maintes fois mentionné dans la *Chr. des Almohades* de Zerkechi. Un article peu substantiel lui est consacré par Tha'âlebi ms. 851 d'Alger, f. 27, reproduit dans le ms. 881, f. 52, lequel donne la vocalisation *Maḥriz*. Bien que la date de sa mort n'y soit pas indiquée, on y voit qu'il était contemporain de Bâdis (ben el-Mançoûr le Ziride, 385-406), d'El Abhari (Aboû Bekr Moḥammed ben 'Abd Allâh, + 375 d'après Ibn Farḥoûn, f. 110 v. du ms. 5032 de Paris), et d'Aboû Isḥâk Dînâweri (Ibrâhîm b. Moḥammed b. Aḥmed, mort après 372, f. 42 du même ms.), ce qui nous permet de la fixer vers la fin du ɪvᵉ siècle, date approximative que confirment les assertions d'un commentateur de la *Risâla* d'Ibn Aboû Zeyd (tr. fr., p. 2 n. 1) et de Kotobi dans l'*'Oyoûn et-tewârîkh*.

(2) Sur la vertu calmante de l'agitation des flots qui est attribuée à la poussière provenant de ce tombeau, il est fort insisté, comme de juste, dans la *Toḥfat el-elbâb*, insignifiant recueil d'*'adjâ'ib* d'Aboû Hamid Andalosi (ms. 1519 d'Alger, f. 39).

(3) Ce mot manque dans le ms. d'Oxford, mais figure avec raison dans le ms. 5975 de Paris.

(4) Parmi les enfants d'El-'Abbâs, dont Ibn Koteyba donne la liste (*Ma'ârif*, p. 58), Ma'bed est indiqué comme ayant péri dans une expédition en Ifrîkiya vers l'an 35, à la fin du règne d''Othmân (Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 17 ; *Nodjoûm*, ɪ, 90).

(5) Je suis le ms. 5975 P., dont la leçon paraît peu sûre ; le ms. d'Oxford porte : عبد المطلب بالمرج افريقية مدينة بها عبد الرحمن الخ .... El-Merdj s'applique habituellement au plateau Cyrénaïque (*H. d. Berb.*, ɪ, 137 ; de Goeje, *Jaqubi*, 33), ce qui ne paraît pas convenir ici. Je ne connais d'ailleurs pas de localité ainsi dénommée en Ifrîkiya. D'autre part, je ne peux davantage déterminer quels sont les deux saints ensuite cités.

(6) De ce pont Yâkoût ne dit rien ; cf. Defrémery, *Mém. d'hist. or.*, p. 152.

(7) Peut-être faut-il comprendre « au Deylemite » ; je ne trouve d'ailleurs le nom de ce médecin ni dans Ibn Aboû 'Oçeybi'a ni dans la *Vie d'El Haddjâdj* de J. Perier.

(8) Ce pronom paraît se rapporter au pont de Constantine.

entre s deux culées il y a une distance de cent cin
Nous vons dit déjà que ... prophète n'a foulé les ara [1] ou non-arabes (*sic*), mais par contre qu'il y a pass un bien grand nombre d'hommes vertueux, de saints, de dévots et de chercheurs de la vérité. [F. 76 v.] Les Espagnols prétendent que le puits à l'ouest de la grande mosquée de Cordoue a été creusé par le Messie et les Apôtres qui l'accompagnaient, et qu'il y séjourna sept ans avec sa mère au dire des Évangiles. Or j'ai lu les quatre Évangiles et je n'y ai pas trouvé que le Messie ait pénétré au Maghreb. On discute sur le lieu où il séjourna en Égypte, les uns nommant, ce qui est exact, Behnésa [2], les autres El-Lâhoûn [3], ce qui est inexact. Nous avons déjà parlé de cela. On raconte que dans la grande mosquée de Cordoue [F. 77] il y a devant la *kibla* trois colonnes de couleur rouge, sur la première desquelles se trouve inscrit naturellement le nom de Moḥammed en blanc; sur la seconde se trouvent les représentations de la verge de Moïse et des Gens de la caverne; sur la troisième est figuré, disent-ils, le corbeau de Noé. Dans ce même pays d'Espagne il y a un lieu nommé Jardin des roses [4], où se trouve la grotte renfermant les Gens de la caverne, qui sont vus par ceux qui y descendent. Mais je ne suis allé ni à Cordoue ni au Jardin des roses, et Dieu sait ce qu'il en est. La vérité est que les Gens de la caverne sont dans le pays de Roûm, et nous en parlerons.

Revenons aux lieux de pèlerinage. Dans [5] l'île de Sicile se trouve Marsala, auprès de la porte de laquelle sept Compagnons reposent dans un même tombeau.

Catane, dans la même île, a, à l'est, un cimetière où sont

(1) Dans le ms. 5975, « les régions d'Occident », ce qui paraît être la bonne leçon.

(2) C'est ce que dit Makrizi, *Khitat*, I, 237.

(3) Ce nom est écrit sans l'article dans le *Merâcid* (III, 4); dans la *Géographie d'Aboulféda* (II, 147), Allahoun; dans Edrisi-Dozy (pp. 175 et 176), el-Lâhoun.

(4) Le Djenân el-Ward, qu'Edrisi ne mentionne pas, est un des cantons dépendant de Tolède, d'après le *Merâcid* (I, 266).

(5) Le texte de la portion qui suit (jusqu'à la p. 5 dern. al.) figure, sans traduction, dans Amari, *Seconda appendice*, p. 1-2, d'après les ms. 92 de Cambridge, et de Schefer, actuellement 5975 de Paris.

martyrs [1]. C'est, dit-on, une trentaine d'hommes les Successeurs qui furent tués en cet endroit. Dieu est mieux informé.

A l'est de l'île, entre Catane et Castrogiovanni, se trouve (le tombeau d') Asad ben el-Forât [2], auteur du livre de droit *El-Asadiyyât* extrait des auteurs les plus considérables.

TRAPANI, qui appartient aussi à cette île, est située à l'ouest, sur le littoral ; il s'y trouve une mosquée qui renferme le tombeau d' 'A'icha, fille de Djonâda ben Aws [*var.* Oweys] ben Djonâda, frère d'Aboû Dherr [3]. Dans le fort de PRIZZI il y a le tombeau de Ḥassân [4] ben Mo'âwiya ben Ḥodeydj Sekoûni, par qui, dit-on, ce fort et les autres places fortes de l'île furent conquis. Ce Ḥassân serait, d'après d'autres, celui qui fut chargé d'exécuter et de brûler Moḥammed ben Aboû Bekr. Dieu est mieux informé. A gauche du Château de l'émir [5] quand on se dirige vers la ville [capitale], il y a le tombeau de Djalinoûs (Galien), dont il a été déjà parlé. A KAÇR EL-HORADANA, à côté du rempart, il y a le tombeau du poète Aboû Dho'eyb [6].

---

(1) Le même fait est rappelé par le *Merâcid*, II, 428.

(2) Les trois mss. portent, à tort, *el-Hârith*. Ce passage figure dans Yâkoût (sp. *Bibl. ar. sic.*, 123 ; trad., I, 212). Il est parlé d'Asad, connu comme juriste et général, dans une longue note de de Slane, Ibn Khallikân, II, 132 ; *Centenario... di M. Amari*, index. Le traité de cet auteur qui est ensuite rappelé et que ne mentionne pas Hadji Khalfa, porte le titre d'*Asadiyya* dans Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb*, p. 187.

(3) Je n'ai pas trouvé d'autre mention de cette sainte. Du Compagnon Aboû Dherr Djondob ben Djonâda, mort sans postérité, on trouve la généalogie dans Nawawi, *Tehdhîb*, p. 714 ; *Ma'ârif*, 130 ; *Nodjoûm*, I, 99.

(4) Amari a imprimé (*l. l.*, p. 1). « Aboû 'l-Ḥassân » d'après un seul de ses deux mss. Nulle part je n'ai retrouvé trace de ce personnage sous la forme de Ḥassân ou d'Aboû 'l-Ḥassân (ce nom d'ailleurs ne se rencontre, je crois, jamais avec l'article). Nous savons d'autre part que la Sicile fut conquise par Mo'âwiya ben Ḥodeydj (Belâdhori, 235 ; Nawawi, 563 ; *Annales du Maghreb*, 15), et que ce général avait pour *konya* Aboû 'Abd er-Rahmân ou Aboû No'aym. Les deux mots « Ḥassân ben » doivent donc être une erreur de l'auteur ou de ses copistes. C'est d'ailleurs ce Mo'âwiya qui mit à mort et fit incinérer Moḥammed ben Aboû Bekr (Ibn el-Athir, *Kâmil*, III, 299 ; Weil, *G. d. Chalif.* I, 242). Quant à l'ethnique « Sekoûni », mal orthographié par Amari qui a suivi ses deux mss, il doit être conservé, puisque ce chef était Kindite et que Sekoûn est le nom d'une des tribus de Kinda.

(5) Dans le texte « *Kaçr el-emir* », dans Edrisi « *Manzil el-emir* », c'est-à-dire Misilmeri (*Bib. ar. sic.*, 41 ; trad., I, 83).

(6) Le *Kitâb el-aghâni* parle d'Aboû Dho'eyb, voir *Annales du Maghreb*,

En[1] Sicile aussi se trouve la Montagne de feu, qui domine la mer et qui s'élève dans l'air à une grande hauteur. On voit dans le jour la fumée qui s'en dégage, et les flammes en sont visibles la nuit. Un savant du pays m'a dit avoir vu un animal de la forme d'une caille et de couleur plombée s'envoler la nuit du milieu de ces flammes et y rentrer ; c'était, disait-il, la salamandre. Pour moi, je n'ai vu qu'une pierre noire percée de trous et semblable à celle qu'on emploie au bain pour [frictionner] les pieds et qui est projetée de cette montagne dans la mer. On dit qu'il y a dans le Ferghâna une montagne semblable qui calcine également les pierres. Les cendres se vendent à raison d'un dirhem les trois onces et servent à blanchir les vêtements.

Je me rencontrai en Sicile avec le kâ'id Aboû 'l-Kâsim ben Hammoûd ben el-Hadjar[2], qui me dit qu'il descendait d' 'Omar ben 'Abd el-Azîz.

Je tombai malade dans la mosquée d' 'Ayn ech-Chefâ[3], source qui est un but de pèlerinage, mais Dieu me rendit la santé. Je fus l'objet des bontés de ce kâ'id, qui me remit aussi des lettres destinées à pousser le sultan à s'emparer de cette île.

Je m'embarquai avec des Roûm pour gagner l'île de Chypre[4], mais notre bâtiment fut englouti au sortir de cette île. J'y avais vu une pierre portant, à la suite du *bismillah*, l'inscription que voici : « Ceci est le tombeau d' 'Orwa ben Thâbit[5], mort en ramadân 29 (mai-juin 650) de l'hégire ». Cette pierre était encastrée dans le mur de l'église orientale, laquelle renferme aussi le tombeau de la mère de son fils Melhân, sœur d'Omm Soleym[6].

---

p. 13, où il est dit que ce poète mourut en Égypte. Quant au nom du lieu où est ici placé son tombeau, il ne figure ni dans Amari ni dans le *Merâcid*.

(1) On retrouve cet alinéa dans la *Bib. ar. sic.*, trad., I, 136.

(2) De ce chef, dont parle aussi le voyageur Ibn Djobeyr (éd. de Goeje, 341), le nom revient plusieurs fois dans la *Bib. ar. sic.* (trad., I, 176 ; II, 525, 622 et 655).

(3) De cette source, située à Palerme, il est aussi parlé par Ibn Hawkal (*Bib. ar. sic.*, I, 19 ; texte de Goeje, p. 85).

(4) Ici s'arrête l'extrait imprimé par Amari.

(5) J'ai vainement cherché son nom dans l'*Osd el-ghâba* et ailleurs.

(6) Omm Soleym bent Melhân a donné le jour à Anas ben Mâlik (*Ma'ârif*, 138 et 157).

II

'Ali ben Moûsa ben Moḥammed, plus connu sous le nom d'Ibn Sa'îd Gharnâtî, l'Ibn Sayd de Reinaud, mourut en 673 ou 685, après avoir composé divers ouvrages historiques et géographiques (Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, intr. p. 141 ; Wüstenfeld, *Geschichtschr.* n° 353; Brockelmann, *G. d. ar. Lit.*, I, 336; Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliografico*, n° 260 ; Amari, *Biblioteca*, trad. I, XXXII ; texte, 136, n. 2 ; *Centenario... di M. Amari*, I, 416 ; II, 111). Son *Kitâb el-bedî'* est conservé à Oxford, n° 874 Uri, dans un ms. en assez mauvais état qui renferme peut-être deux ouvrages différents, et où les incorrections orthographiques et grammaticales abondent On trouvera dans les notes ajoutées aux extraits qui suivent des rapprochements avec un texte assez analogue du géographe anonyme appelé tantôt Fezârî, tantôt Zohrî, ainsi qu'avec celui, bien plus moderne, de Maḥallî, qui figure plus loin.

[F. 33 v°]. Sixième partie du monde habité, comprenant le Maghreb et ses dépendances.

Ce pays se divise en trois régions : l'Ifrîkiya, qui s'étend des montagnes de Nef[illegible]a jusqu'à celles du Wancherîch, a pour habitants des tribus Maçmoûdites, tant des Çanhâdja que des Berghawâta. Elle renferme des villes situées sur le littoral de la mer de Roûm, telles que Tripoli, Sfax, Mehdiyya, Sousse, Tunis, Bône, Bougie, El-Djezâ'ir, c'est-à-dire Djezâ'ir Benoû Mezghanna (Alger), ainsi que des villes éloignées de la mer, Gafça, Gabès, Nafṭa et Tawzer (1), qui sont appelées Oasis à dattes, parce que les dattiers y sont abondants et donnent d'excellents fruits, comportant plus de dix variétés différentes les unes des autres. Les céréales y sont peu cultivées, à cause (des incursions) des Arabes. A l'ouest de cette région et dans l'intérieur des terres se trouvent les villes de Milyâna, de Mâzoûna, de [manque], de Constantine, la Kal'a des Benoû Hammâd, Brechk, Benzert (2), à l'ouest de laquelle se trouve le

(1) Ces deux noms sont écrits dans le ms., Lamṭa et Koûk. La restitution que j'en ai faite repose, en outre de la vraisemblance, sur la similitude de notre texte avec celui de Maḥalli, que l'on trouvera plus loin

(2) C'est-à-dire Bizerte ; le ms. porte « Fenzâna », mais le contexte ne permet pas de songer au lac Fezâra, près de Bône.

lac occidental dont il sera parlé à la suite de la description de Kayrawân, ainsi que Tunis.

Quant à KAYRAWAN, c'était un lieu rempli de jardins et de reptiles. A son arrivée en Ifrîkiya, 'Okba ben Nâfi' Fihri l'Exaucé, sous le khalifat d'Olhmân ben 'Affân, trouva les Roûm et les Berbères répandus partout dans le pays, comme autant de sauterelles. Quand il parvint à l'emplacement de Kayrawân, le lieu lui plut et il résolut d'y fonder une ville[1]. Il adressa à Dieu une prière de deux *re'ka* pour lui demander son aide ; après avoir obtenu une réponse favorable, il s'écria à haute voix : « Fauves, vipères, serpents, reptiles et oiseaux, je veux avoir les eaux, les pâturages et les arbres de ces lieux pour y bâtir une ville et nous y fixer ; si quelqu'un d'entre vous y est encore dans trois jours, je réaliserai ce que je dois faire ! » Dès avant le lendemain matin, tous les reptiles, bêtes sauvages et autres animaux emportèrent leurs petits dans la gueule et s'enfuirent, si bien qu'avant la fin du troisième jour il n'en restait plus aucun. Tous les guerriers, arabes et autres, qui participèrent à la conquête de l'Afrique furent témoins de ce spectacle. 'Okba édifia ainsi en 29 de l'hégire (14 sept. 649)[2] la ville de Kayrawân, qui fut l'œuvre des Compagnons et constitua la première ville bâtie et installée par des musulmans depuis l'établissement de l'Islâm. En outre des bonnes qualités de l'air et de l'eau, elle réunissait tous les avantages, et cela dura depuis son premier jour jusqu'à celui de sa ruine pendant deux siècles et un mois (*sic*). De toutes les villes d'Allâh c'était la plus belle et la mieux fournie en céréales et en bétail ; par ses juristes et ses savants elle ressemblait à Baghdâd. Sa destruction, qui eut lieu sous le règne de Yezîd ben 'Abd el-Melik[3], fut le fait des Arabes qu'on y envoya. En effet, à la

---

(1) On trouve ailleurs la légende relative à la fondation de Kayrawân (*Bayân*, tr. fr., I, 15 ; *Istibçâr*, tr. fr., 8 ; *Mostatref*, éd. de 1300, II, 122 = trad. Rat, II, 329).

(2) C'est aux environs de l'an 50 qu'est ordinairement, et avec raison, placée la fondation de Kayrawân ; voir *Annales du Maghreb*, p. 15 ; Ibn 'Adhârî, tr. fr., I, 15 ; *Istibçâr*, tr. fr., 8, etc.

(3) Synchronisme erroné, puisque ce khalife régna de 101 à 105 et que la destruction de Kayrawân est de 449. La même et singulière erreur se

suite du remplacement des Omeyyades sur le trône khalifal par les Abbasides, les dissensions régnèrent dans les populations et les Arabes (nomades) se rendirent maîtres de l'Ifrîkiya, de sorte que les seules villes du littoral échappèrent à la ruine. Cette situation ne changea que lors de la conquête du Maghreb par Aboû Mohammed 'Abd el-Mou'min ben 'Ali, qui enleva aussi aux Roûm l'Ifrîkiya, dont ils avaient conquis une partie, et ce (pays) est maintenant quelque peu cultivé.

Quant à TUNIS, c'est une grande ville où l'air est bon, les biens et les vivres abondants, les constructions belles; située à deux farsakh ou environ de la mer, [F. 34] elle a été fondée [par...[1]]. Il n'est besoin pour la dépeindre, elle et l'Ifrîkiya,

retrouve dans une petite géographie anonyme que l'on veut attribuer soit à Fezârî soit à Zohri (Amari, *Bibl. ar. sic.*, tr. ital. I, p. XXXVI; Brockelmann, *Gesch. d. ar. Lit.*, I, 476; Pons Boigues, *Ensayo*, p. 393; Saavedra, *La geografía de España del Edrisí*, 32 et 39), et à laquelle notre texte, bien qu'ordinairement un peu plus long, paraît avoir fait maints emprunts. L'anonyme en effet serait le plus ancien, car il dit, en parlant de Grenade, avoir visité en 532 la grotte aux momies qui est proche de cette ville. De son livre j'ai consulté les deux exemplaires d'Alger, n° 1552 (ancien 401 A) de la Bibliothèque-Musée, actuellement Bibliothèque nationale, et n° 2016 de la Bibliothèque universitaire, l'un et l'autre dus à des copistes négligents : ils sont incorrects et on y relève des omissions ainsi que des différences de rédaction. Il y aurait à les rapprocher des mss 2220 de Paris et 1509 du British Museum, ainsi que de celui de la Khaldouniyya à Tunis (Griffini, ap. *Centenario... di M. Amari*, I, 416). Il n'y a d'ailleurs pas à tenir compte de l'allégation de R. Basset dans sa plaquette de 54 pp. « Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale » tirage à part du *Bull. de la S. de géog. de l'Est*, 1883 et s., où il avance que « La recension actuelle est de 548 (hég.), date donnée par un manuscrit qui mentionne 100 ans et 6 mois auparavant la prise de Qairouân par les Arabes hilaliens » (p. 14). Voici le texte arabe avec, entre crochets, l'addition du seul ms. 1552, f. 54 v°, l. 2 :
وهى (اى قيروان) اجل مدينة عمر (sic) فى الارض اوذالك ان من اول
بنائها الى حين خربت ماية سنة وستة اشهر] , ce qui est traduit, p. 20 : « ... elle est la plus glorieuse et la première de celles qui furent bâties sur la terre. [Elle fut ruinée, il y a cent ans et six mois] » ; à quoi est jointe cette note : « Ce renseignement nous fournit la date de la recension du manuscrit C (*c'est-à-dire du n° 1552*) : elle est de 548 ou 549 de l'hégire. En effet... etc. ». N'oublions pas d'ailleurs que l'Anonyme, tout comme Ibn Sa'îd, place la ruine de Kayrawân à l'époque de Yezîd, soit entre 101 et 105 ! Or le texte, plutôt suspect, ci-dessus transcrit, ne peut signifier que ceci : « Elle est la plus importante qui fut élevée dans cette région ; elle tomba en ruines cent ans et six mois après son édification ». C'est dire qu'une traduction effarante sert de base à une conclusion qui ne l'est pas moins.

(1) Sans d'ailleurs donner le nom du fondateur de Tunis, Bekri dit que cette ville s'appelait d'abord Tarchîch (pp. 80, 84, 85) ; de même *Istibçâr* p. 19. Cf. quelques lignes plus bas.

que de citer la parole du Prophète (*7 lignes de blanc*)(1). Cent douze milles la séparent de Kayrawân.

A douze farsakh de Tunis se trouve CARTHAGE, capitale de l'Ifrîkiya avant l'Islâm. La construction en est ancienne et remonte, dit-on, à Adrîch(2), prince roûmi d'Ifrîkiya ; il s'y trouvait des idoles de marbre représentant toutes les espèces d'animaux, des hommes, etc. Elle est aujourd'hui déserte et il n'y reste plus que des ruines en petite quantité ; elle fut détruite du temps d' 'Abd el-Melik ben Merwân(3), et l'on en transporta les produits du pillage à Damas. Les musulmans de Sicile avaient dirigé des attaques contre cette ville(4). On dit aussi qu'elle avait été fondée par les 'Adites sur qui Dieu fit passer un vent destructeur, puis qu'elle resta en ruines pendant mille ans jusqu'à sa réédification par Lâoud fils de Nimroûd le maudit(5).

GAFÇA, ville de construction ancienne, fut bâtie, dit-on, par Chetyân(6), page de Nimroûd ben Kan'ân.

De toute cette région on exporte des peaux de fenek, toutes sortes de vêtements, entre autres le tunisien [*lire* soûsien], ainsi que les marchandises kayrawâniennes, les chevaux marqués, l'indigo serâki (?) et du cuir(7).

---

(1) Voir les hadith ou pseudo-hadith rapportés par Bekri, p. 50 sq.

(2) Ardech dans Mahalli (voir ci-dessous), de même que dans Zohri, ms. 1552 d'Alger, f. 54, l. 19 (et non *Idrîs*, comme écrivent les *Documents* cités, p. 17, n. 3) ; Diroun dans le texte de Bekri, corrigé en Didoun ou Didon par de Slane, tr. fr., 2e éd., p. 89. C'est à *Didoûn* qu'actuellement en Algérie on attribue les choses anciennes dont on ignore l'origine.

(3) Ce khalife Omeyyade régna de 65 à 86. Les mêmes indications figurent dans Bekri, p. 97 ; cf. Ibn el-Athir, *Annales*, p. 28.

(4) Zohri, qui dit de même, est ainsi traduit dans les *Documents*, p. 19, n. 3 : « ... lorsque les musulmans firent des incursions de Sicile et emportèrent ses dépouilles jusque (*sic*) Damas ».

(5) Dans Bekri, p. 91, « Ardmin fils de Laoudin fils de Nemrod le puissant » ; dans l'*Istibçâr*, p. 25, « Armin fils d'El-Arid fils de Nemrod le tyran ».

(6) Chentian dans Bekri, p. 100.

(7) Le passage correspondant à cet alinéa ne figure que dans le ms. C de Zohri (= 1552 Alger) d'après les *Documents*, p. 18 n. 2 : « On tire également de ce pays des peaux de *fenek* plus belles que celles du Yémen, des articles de Qairouân, tels que les toiles de lin, les vêtements rouges, les tissus de Mahadia, les étoffes de laine de première qualité, des moulins à bras solidement faits » ; ce qui prétend rendre ce texte : ... يجلب جلود الفنك وهذا الفنك احسن من فنك اليمن وادعى رائحة ومن هذا الصقع يجلب المتاع القيرواني مثل السوسيات وثيا[ب] المحصور والمقاطع المهدويات وثياب الصوف العالية والرحوان المحكم الصنعة .

Quand au lac occidental, qui est proche de la ville de BENZERT[1], vers la limite extrême de cette région, il se compose de deux parties : l'une alimentée par l'eau de la mer est salée, l'autre, dans laquelle se déversent des eaux douces provenant des montagnes du pays, est potable. Au premier de chaque mois la portion salée se déverse dans la portion potable sans que celle-ci se sale, puis dans la seconde quinzaine du mois c'est la portion douce qui se déverse dans la salée sans que celle-ci cesse de rester telle. Chaque mois un poisson d'une espèce nouvelle paraît dans le lac et y reste à l'exclusion de toute autre, puis au mois suivant il disparaît pour faire place à une autre espèce, et ainsi de suite tout le long de l'année, c'est-à-dire qu'il y paraît successivement douze espèces chacune à son tour et isolée[2].

Le canton de Kayrawân a au sud la ville de Warklân (Ouargla), au nord le littoral, à l'est les montagnes de Barka, à l'Ouest les montagnes d'Anka[3].

2° La seconde région de cette sixième partie du monde est le Maghreb extrême, ayant vers l'est la côte maritime (*sic*), et à l'ouest le cap Spartel, qui fait saillie sur l'Océan. Sur le littoral on rencontre les villes de Ténès, de Cherchel, de Mostaghânem, d'Oran, laquelle est importante par ses constructions et dont la remarquable banlieue produit en quantité des céréales et des bestiaux ; viennent ensuite les villes de Honeyn, de Melilla, de Bâdis, de Ceuta, laquelle est à l'extrémité du détroit, et Kaçr Maçmoûda, qui est à l'entrée du détroit du côté de l'Océan. C'est là que se trouvait l'énorme pont que fit construire Dhoû 'l-Karneyn[4] par dessus la mer pour permettre de passer de la côte d'Afrique en Espagne et qui partait de Kaçr Maçmoûda pour rejoindre Djebel el-Fatḥ sur l'autre rive.

(1) Le ms. porte encore, Fenzâra (supra, p. 6 n. 2).

(2) Comparez ce que disent Bekri, tant de Bizerte que du lac Fezâra (pp. 122 et 123), Mahalli, ci-dessous, et l'*Istibçâr*, p. 26.

(3) Ce nom est probablement défiguré ; dans le passage parallèle de Zohri, déjà cité, (ms. 1552, f. 54 v° ; ms. 2016, f. 30) on lit « les montagnes de Nefoûsa et celles de Wâncherîch ».

(4) C'est lui, au contraire, qui fit creuser le détroit de Gibraltar, d'après le récit d'Edrisi, p. 193 ; et cf. *Istibçâr*, p. 49.

«Il arriva que ce prince, lorsqu'il voulut faire établir ce pont (... *quatre lignes en blanc*).

[34 v°] Vient ensuite TANGER, grande et ancienne ville dont la fondation est attribuée par Ibn el-Djezzâr [1] à (*blanc*). Il n'y a que la Mekke qui surpasse cette ville en ancienneté. Il faut encore citer les villes d'Aghmât et de Soûs, qui sont anciennes et dont il sera parlé.

Les villes qui, dans cette région occidentale, se trouvent dans l'intérieur, et non sur le littoral, sont les suivantes : TAHERT, qui est importante et dont la fondation remonte aux Amalécites. Il y a été, dit-on, trouvé de notre temps un tombeau d'où ont été extraits les ossements d'un géant dont le tibia seul, non compris les articulations inférieure et supérieure, mesure six empans et où un homme peut pénétrer ; une de ses molaires avait plus d'un empan de large sur trois de long, et elles pesaient (en tout) trois livres. Cette ville est aujourd'hui déserte et en ruines. TLEMCEN EL-DJIDAR, qui est une ville ancienne dont on attribue la fondation à (*blanc*). Cette épithète d'El-Djidâr lui vient de ce qu'on y retrouve le mur dont Dieu a parlé dans son saint Livre (*blanc*) [2]. Il s'y trouve des sources et des eaux abondantes, ainsi que des céréales, des troupeaux, des vergers et des jardins en quantité. Après avoir été la capitale des Benoû 'Abd el-Wâd, elle le fut aussi pour les Benoû Zeyyân.

A l'ouest de Tlemcen se trouve OUDJDA [3], qui a été fondée par (*blanc*), puis la ville de DEBDOUB (Debdou). Proche de cette dernière on trouve celle de TAZA, au pied de la montagne des Medghara. Au delà de Tâza on rencontre FEZ, capitale du Maghreb, dont la fondation remonte à Idrîs ben Idrîs ben 'Abd Allâh ben el-Ḥasan ben 'Ali ben Aboû Tâleb. Commencée en rebî' I de l'an

---

(1) Voir sur lui Bekri, p. 90 n. ; Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 158.

(2) Voir Koran, XVIII, 81 ; il s'y agit du mur d'une ville relevé par Khidr voyageant en compagnie de Moïse.

(3) Sur Oudjda on trouve quelques détails dans l'*Istibçâr*, p. 117, et dans Bekri, p. 177 ; ce dernier fait bâtir l'une des deux parties de la ville par Ya'la ben Bologgîn postérieurement à l'an 440.

[192] de l'hégire, la construction en fut terminée en rebî' II [193], ce dont il sera parlé quand, après avoir achevé la géographie, nous ferons la biographie d'Idrîs. Cette ville est traversée par une rivière importante qui y entre par la partie est et sort par l'ouest, rivière qui tire son nom de celui de la ville et dont l'eau est potable et légère[1]. Dans l'intérieur même de Fez, il y a (*blanc;* tant) et quelques sources; les ruisseaux d'Asâ'is[2] qui se jettent dans la rivière proviennent de soixante sources et y versent une eau limpide, potable et légère. Cette ville, qui abonde en eaux, en céréales et en bétail, n'a guère de fruits[3]. Du temps d'Idrîs et de son fils Moḥammed [188-221 H.], le kafîz de céréales [était à un prix tel qu']une charge de blé valait quatre dirhems, une charge d'orge deux dirhems, un mouton quatre dirhems, une outre de miel ou de beurre quatre dirhems; et cette abondance de toutes choses dura cinquante ans. Sous les Almohades Ya'koûb el-Mançoûr et son fils [Moḥammed] en-Nâçir [580-611 H.], on y comptait 785 mosquées[4], 122 réservoirs et grands bassins à ablutions, ceux-ci étant au nombre de 42 et le reste représentant les réservoirs, alimentés les uns par l'eau des sources, les autres par l'eau de la rivière; il y avait 93 bains, 472 moulins garnis de meules dans l'intérieur même de la ville, indépendamment de ceux du dehors, 1,170 fours, 89,036 maisons, 17,041 *miçriyya*, 9,082 boutiques, 467 fondouks et boutiques à l'usage des marchands et des étrangers, 3,094 groupes de boutiques et ateliers à l'usage des tisserands[5], deux grands marchés couverts, l'un dans le

(1) Comparez les longues descriptions de Fez qui figurent dans le *Kartâs*, texte, p. 15 sq. et 91; l'*Istibçâr*, tr. fr., 122; Bekri, 226; Edrisi, 86, etc.

(2) Asâ'is est un nom de lieu qu'on retrouve ailleurs: le *Kartâs* (texte, p. 14) cite à deux reprises le فحص اسائس devenu dans la trad. Beaumier (p. 33) Fhahs Saïs; ms. 5129 Paris, f. 24 v°, ci-dessous.

(3) C'est, au contraire, l'abondance et la variété des fruits de Fez qui sont vantées dans Edrisi, Bekri, l'*Istibçâr* et le *Kartâs*.

(4) L'énumération qui suit figure aussi dans le *Kartâs* (p. 26 du texte), qui lui attribue une origine officielle. Notre version présente dans les mots et les nombres quelques légères différences dont la responsabilité incombe probablement aux copistes.

(5) J'ai lu التراببيع والاطرزة المعدة لصناعة الحياكة, leçon qu'on ne retrouve que déformée dans notre ms., dans l'édition Tornberg du *Kartâs* et dans

quartier des Kayrawânites, l'autre dans le quartier des Andalous, sur la rivière des Maçmoûda, 47 savonneries, 120 teintureries, 86 tanneries, 16 (*blanc*), 12 fonderies de cuivre et de fer, 180 poteries en dehors des murs, 11 verreries, 11 tailleries de pierres.

Il n'y avait alors en dedans de la ville d'autres plantations ou arbres que les oliviers des Benoû 'Atiyya. Les habitants sont des gens lettrés, studieux et intelligents; c'est un vrai arsenal où l'on trouve plus de docteurs, de lettrés, de gens instruits, de chérifs que dans nulle autre ville. On lit dans le livre du vertueux cheykh Aboû Meymoûna Derrâs ben Ismâ'îl [1] un hadîth remontant à Aboû Horeyra et où le Prophète dit : Dans le Maghreb il y aura [35] (... *près de deux lignes en blanc*).

Au sud de Fez se trouve, sur le fleuve Seboû, la ville de LAWATA [2], qui est de construction antique. Au nord, il y a la ville des BENOU TAOUDA [3] et le KAÇR IBN 'ABD EL-KERIM; au sud-ouest il y a les montagnes de ZERHOUN [4].

La ville d'OULILI, ancienne capitale du Maghreb dans la période antéislamique, était construite avec d'énormes et prodigieuses pierres; elles est maintenant déserte et en ruines [5]. Au delà se trouve MIKNASAT EZ-ZEYTOUN, grande ville abondamment pourvue en céréales et en bétail. Au sud de Fez il y a les montagnes de... [6] que couronnent des neiges éternelles.

---

les deux mss de ce texte figurant dans la Bibliothèque-Musée d'Alger, n°s 1615 et 1616.

(1) Cet auteur est également cité par le *Kartâs* (texte, p. 18) comme ayant rapporté le hadith manifestement apocryphe qui suit et qui, dans notre ms., est presque entièrement resté en blanc.

(2) Probablement le Louata Medyen de Bekri. *Afrique septentrionale*, 2e éd., p. 282, et de l'*Istibçâr*, tr. fr., p. 148; Louata ou Medina Louata de la Table géog. de l'*H. d. Berb.*, p. xc.

(3) Ce nom de lieu ne figure pas dans la Table géographique citée, non plus que dans Bekri ni l'*Istibçâr;* on lit *Tâouda* dans le ms. 1532, f. 55, et *Tâmerda* dans le ms. de Mahalli, voir plus loin.

(4) La Table géographique. s. v. Oulili, place peu exactement le Zerhoun à six ou sept lieues O. N. O. de Fez.

(5) Sur cette ville, l'ancienne Volubilis, voir Bekri, notamment pp. 213, 226 et 231; *Istibçâr*, p. 150.

(6) Le ms., dont la graphie laisse souvent à désirer, semble porter جبال ونلى. L'*Istibçâr*, p. 129, où la traduction écrit, d'après deux mss « I

C'est à leur pied que le Seboû prend sa source, dans de grandes cavernes où l'eau jaillit d'une grotte formant fente dans les rochers, avec assez de force pour rejeter les pierres deux toises plus haut que le point où elle monte elle-même. De ces montagnes sont voisines les montagnes des Ghiyâtha et celles des Matghara [1].

Des villes de cette région situées à l'ouest sur l'Océan, la première est celle d'Açila, par delà Tanger, dont nous avons parlé, à huit parasanges ou environ de celle-ci ; puis El-'Ara'ich, Sela, qu'on cite souvent, bâtie en blocs énormes de pierre de tuf [2] taillée, où l'on trouve maintes mosquées et un minaret très grand. Elle tire son nom de son fondateur Selâ fils de Khâm fils de Noé Dans l'espace qui la sépare d'El-'Arâ'ich, le Seboû jette ses eaux dans l'Océan, au lieu dit El-Ma'moûra. Selâ forme deux villes qu. sépare la rivière nommée Ismîr [3].

A proximité du Kaçr Benou Kenasa (*sic*) on trouve la ville du Mahdi [Mahdiyya], qui doit sa fondation au khalife (*sic*) 'Abd el-Mou'min ben 'Alî. Au delà on rencontre Anfa (Anfî), qui est riche en céréales, en bétail et en jardins, et non loin de là Azemmour, sur l'Omm Rebî', importante rivière qui coule entre Selâ et Merrâkech. Par delà Azemmoûr vers l'ouest, Mersa' Mazighan [4], où existe aujourd'hui la ville d'El-Boreydja [5], et enfin Asfi, qui est la dernière ville maritime de cette région.

Merrakech, qui est aussi située dans cette région, est vaste,

---

montagne des Benoû Warîn » (les B. Ouarain de nos cartes ?) donne aussi quelques détails sur la source du Sebou. Comparez Mahalli, ci-dessous.

(1) Cf. la Table géographique, pp. 83 et 92.

(2) En arabe كدان, voir le Suppl. Dozy, où l'on peut ajouter, Bekri, 2e éd., p. 227 n.

(3) C'est l'ancien nom du Bou Regreg actuel. Les deux villes dont il s'agit sont l'ancienne Châla et la moderne Selâ ou Salé (Edrisi, 83).

(4) Dans le ms. بومان يعز.

(5) Prononcé vulgairement Bridja, c'est-à-dire Bridja djedida, le fortin neuf : c'est le nom donné à l'ancien Mazaghan à partir de la construction de la forteresse portugaise de 1506 (Budgett Meakin, *The land of the Moors*, 185 ; dans Goulven, *La place de Masagan sous la domination portugaise*, on lit à la p. 15 : « El-Bridja (nom que donnaient les Marocains à Mazagan) ». Si cette incise de six mots n'est pas une interpolation, on voit que la date de la compilation de notre petit recueil serait bien moderne.

a d'importantes constructions et est bien fournie en vivres et en biens de la terre, mais n'a pas beaucoup d'eau. Son fondateur Yoûsof ben Tâchefîn le Lamtoûnien en commença l'édification en 444[1] par l'établissement de remparts de pierre; ensuite son fils l'émir 'Ali ben Yoûsof donna à ceux-ci une forme circulaire en six mois ou selon d'autres, en huit mois. Son père Yoûsof avait élevé la grande mosquée des Libraires (*el-Kotobiyyîn*). 'Ali ben Yoûsof étant monté sur le trône donna, comme il vient d'être dit, en huit mois une forme circulaire aux remparts et fit pour cela commencer les tranchées le 1er dhoû 'l-ka'da 520 (13 août 1135) au matin. Il fit plus tard élever la grande mosquée qui porte son nom, et aménager le canal et les bains. Des améliorations furent apportées à la ville par le khalife Aboû Mohammed 'Abd el-Mou'min ben 'Ali, qui y amena les eaux et y laissa en toute liberté établir des moulins, des jardins, des *ribât*, des palais et de vastes citernes. Elle est aujourd'hui entourée d'une ceinture d'arbres et d'arbres fruitiers de toutes sortes, laquelle remonte au khalifat du Mahdi. Un farsakh sépare cette ville de la rivière nommée Tânsift, dix de l'Omm Rebî', cinquante de l'Océan, et cinq d'Aghmât, qui est située au sud, au pied de la montagne de Deren, ainsi que nous le dirons en son lieu. L'auteur dit : 'Abd el-Mou'min ben 'Ali construisit la grande mosquée des Libraires à Merrâkech, c'est-à-dire qu'il y fit les additions qui sont sur la limite de la grande tour على حد الصمعة العظيمة et le grand minaret jusqu'au *mihrâb*. Son fils Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min, quand il fut monté sur le trône, construisit le grand pont qui franchit le Tansift, fit dresser de grands plans et élever de magnifiques édifices[2]. Son fils Ya'koûb el-Mançoûr, lorsque son autorité fut bien consolidée, fit bâtir du côté d'Eç-Çâliḥa la kaçba qu'il appela le Château Neuf et qui sert aujourd'hui de kaçba à la ville, puis abandonna la kaçba des remparts de pierre (*kaçbat soûr el-hadjar*). D'après les ordres qu'il envoya dans toutes les

---

(1) Cette date est inexacte; lisez 461 ou 470 (*Istibçâr*, 179; *H. d. Berb.*, II, 73; Edrisi, 77).

(2) Sur la ville et ses constructions cf. *Istibçâr*, 179 sq; Edrisi, 77; *Kartâs*, texte, p. 89; Merrakechi, *H. des Almohades*, p. 308.

provinces qui lui obéissaient, Espagne, Ifrikiya, Fez et régions méridionales, quatre mille artisans vinrent le trouver, reçurent de lui de magnifiques rétributions et se mirent à l'œuvre le jeudi 1er redjeb 581 (28 sept. 1185) pour terminer en rebî' 584 (mai 1188). Dans cette (enceinte) étaient compris douze palais remarquablement construits et aux formes plaisantes. La grande mosquée qui porte son nom est aussi de lui, [35 v°] et il dépensa pour l'élever 93,000 mithkâl de bonne monnaie frappée au nom du Mahdi ; les murs de la kaçba coûtèrent 84,000 mithkâl, et les douze palais qu'il éleva dans l'enceinte de celle-ci tant pour son habitation personnelle que pour celle de ses fils et de ses frères, à ce que raconte Yoûsof ben 'Omar, 35,000 mithkâl. Cette mosquée aux formes magnifiques avait 300 empans c'est-à-dire 250 pas de long sur autant de large,... (*blanc*) colonnes séparées entre elles par un espace de... (*blanc*) pas, la base de chacune plongeant dans le sol (? برطا كل سارية). On y compte... (*blanc*) nefs et quatre grandes coupoles qui n'ont leurs pareilles dans aucune grande ville du monde : deux à la partie antérieure de l'édifice près de la paroi de la *kibla*, et deux à la partie postérieure près du mur septentrional. Au centre, se trouve une cour où il y a un bassin de marbre dont la circonférence est de 40 empans, plus une cour occidentale et une autre orientale, et dans chacune il y a un... (صيفون ?) en marbre très beau. Dans la tribune (*makçoûra*) et le miḥrâb il y a douze colonnes de marbre de diverses couleurs. La tour est haute de... (*blanc*). C'est là que se trouve le magnifique minaret qui renferme quatre chaudrons برم d'or de douze quintaux.

Au sud de Merrâkech se trouve la ville d'Aghmat, dont la construction est ancienne et fut même, dit-on, l'œuvre des Apôtres ; c'était la capitale et la ville principale des Maçmoûda avant que Merrâkech fût fondée. Elle est proche de l'étang où se réunissent toutes les eaux d'Aghmât et qui présente entre autres cette particularité d'être d'égale profondeur au milieu aussi bien qu'aux bords[1] ; il est d'ailleurs (toujours) rempli

(1) Cette particularité est aussi signalée dans le seul ms. 1552 de Zohri (ci-dessus, p. 8, et le passage qui la relate est ainsi traduit par R. Basset (*Documents*, p. 30, n. 3) : « Une des particularités de cet étang est que sa profondeur, son étendue et ses bords sont égaux » ! ?

d'eau. On tire de cette ville le cuir ghadâmsî الجلد العداسي. Un mille seulement la sépare du Deren, grande montagne qui marque la limite entre la région de Soûs et celle de Merrâkech, Fez et Tlemcen. C'est dans le Deren, à dix farsakh de là, que se trouve la ville de TINMELEL, bâtie par l'Imâm et Mahdi à la source du Nefîs. Cette chaîne importante s'étend de l'ouest à l'est, commençant à un cap situé sur l'Océan près d'Asfi...[1] et s'étend entre l'Espagne (*sic*; lisez, le Soûs) et le Maghreb pour aller au nord rejoindre les montagnes des Zenâta ; continuant vers l'est, elle sépare la ville de Ghaskelân (*lis.* Warklân, Ouargla ?) et l'Ifrîkiya pour finir près de Kayrawân. Il en sera parlé plus loin.

Entre Fez et l'Omm Rebî' se trouve MEDÎNAT EL-MA'DEN[2], qui repose tout entière sur des poutres et proche de laquelle se trouvent les mines d'argent, lesquelles n'ont qu'une faible importance. Entre Merrâkech et Fez il y a la ville d'Ibn Târela, c'est-à-dire Tâdela[3].

Toutes les villes du Maghreb, depuis Kayrawân jusqu'à Asfi, forment un total de soixante-quinze. Ce pays est (en outre) habité par d'innombrables tribus, berbères et autres, qui occupent les montagnes, par exemple le Deren sur les deux versants ; et de même les montagnes de Fâzâz, celles de Miknâsa, celles de Zerhoûn, de Ghomâra, etc....

---

(1) Ici trois mots : بجور الطرف بالمطيق que je n'ai pu rétablir ; peut-être تجوز الطرق بالمضيق « où les routes consistent en défilés (?) ».

(2) De cette localité « ville de la mine » j'ai vainement cherché la mention ailleurs. Il est dit par Merrâkechî (*H. des Almohades*, tr. fr., 310) : « Il existe une mine d'argent non loin de Miknâsa, à la distance de trois étapes, au fort de Warkennâs ». Or je retrouve le nom de ce dernier endroit dans un passage qui ne figure que dans le seul ms. 1552 de Zohri, f. 55 v° l. 3. وبين هذا النهر ومدينة فاس قلعة ابن تاولة وهذه المدينة كلها من الخشب وعلى قرب من هذه المدينة هى معدن الفضة مثل معادن عوان وركناس. Je n'en hasarde pas la traduction ; mais les *Documents* cités, bien que prétendant signaler les variantes, n'en soufflent mot et disent (p. 26) : « Entre ce fleuve et Fas, on trouve la Qalâ'a d'Ibn Tâoulah : cette ville est tout entière construite en bois. L'Omm er-Rebî' descend, etc. ». Voir ci-dessous Mahalli.

(3) Cf. la note précédente.

...[36 v°] On rencontre l'autruche dans la banlieue d'Azrou [1], entre Selâ et Merrâkech, de même que dans la banlieue de Mesoûn, entre Fez et Tlemcen, à douze farsakh de Tâzâ. C'est de là qu'on pénètre dans les pays de Sidjilmâssa, de Der'a et du Soûs. C'est aussi dans cette banlieue qu'on trouve une plante qui ressemble à des cheveux humains et qu'on appelle cheveux de Mesoûn ; on la recueille et on l'emploie à divers usages.

Première région de cette partie, le Soûs ultérieur [2]. La limite occidentale en est formée par l'Océan, et c'est par là qu'est situé, au bord de la mer, le noble et glorieux *ribât* appelé Mâssa. Cette région est à l'est des plaines (*çahra*) qu'habitent les Almoravides et au sud des autres plaines (*çahra*) qui confinent aux montagnes des Zenâta. Dans le sud, on rencontre la ville de Noûn et dans le nord, celle d'Arklân [3], capitale des Almoravides. La limite septentrionale de cette région est constituée par la grande montagne du Deren déjà citée, qui a son point de départ à un cap situé sur l'Océan entre Soûs et Asfi, et sépare les pays du Sahara des régions montagneuses (*bilâd el-tolloûl*) de ce même Sahara. Le Soûs, Der'a, Sidjilmâssa, Tidjrârîn, Warklân et Biskra sont à droite de (cette montagne), tandis que tout le Maghreb, l'Ifrîkiya et Kayrawân sont au nord et sur la mer. Les deux versants du Deren sont habités par d'innombrables tribus berbères, et l'on y trouve de nombreuses mines de toute espèce. Il se prolonge de l'Océan jusqu'auprès de Kayrawân et de Barka sur une longueur de six cents farsakh.

En fait de villes, on trouve dans le Soûs Taroudant, qui en est la capitale et qui est antique, sa fondation étant l'œuvre

---

(1) Qui est sur l'Oued Beht. Sur l'orthographe de ce nom cf. Mahalli ci-dessous.

(2) Le géographe déjà cité, qu'il s'appelle Zohri ou autrement, a un chapitre très analogue à ce qui suit, mais dans une forme plus condensée. Ce chapitre a été publié, texte et traduction, par Houdas et Basset (*Bull. de corr. afr.*, 1881, p. 194), mais d'une manière bien peu satisfaisante ; les deux mss que j'ai pu consulter, si défectueux soient-ils, ont d'ailleurs été insuffisamment mis à profit par eux. Comparez Mahalli, ci-dessous.

(3) Il faut, sans doute, lire, *Aghmât*, voir p. 11.

du peuple de Goliath ; TAFERSÎT[1], actuellement ruinée ; SIDJILMASSA, qui était importante et dont la circonférence était de vingt farsakh ; la fondation en est due à Dhoû' l-Karneyn ; il ne s'y trouve qu'un quartier florissant[2]. Deux cavaliers, dit-on, peuvent sortir d'une même porte (le matin) et faire en sens inverse le tour des remparts pour ne se rencontrer qu'au coucher du soleil. NOUN est située dans le sud du pays de Soûs, TAKIFA et TASEKKA[3] dans le nord.

Le long de la rivière qui arrose ce pays croît la canne à sucre, qui fournit un produit meilleur et plus beau que nulle part ailleurs ; aussi l'exporte-t-on en tous lieux. On y trouve beaucoup de cuivre, d'alun et d'indigo.

On passe de là dans le pays de DJENAWA (Guinée), par exemple dans la ville de Ghâna et ses dépendances, d'où l'on exporte le... qui, dans leur langue désigne le...[4], des servantes, des esclaves noirs, du musc. C'est par Sidjilmâssa que les caravanes pénètrent dans le pays des Ḥabacha (Abyssins), par exemple à Koûka et dépendances, dans les villes de Ghâfoûn[5], d'Amîma et dépendances. C'est de là que s'exportent la poudre d'or[6], l'ébène, les dents d'éléphant, le musc, les nègres et les négresses.

Dans le pays de Soûs il y a un arbre nommé *ardjân*[7] qui produit des fruits qui ont la grosseur et la forme de l'abricot ; ceux-ci sont cueillis à leur maturité et donnés aux vaches, aux moutons et aux chèvres, qui en mangent la gousse extérieure et laissent une coque analogue à celle de l'amande ; on brise

---

(1) Dans le ms., Tâlerça.

(2) وليس فيها عامر الا موضع واحد .

(3) Tâlenâ et Tâcheka dans le ms. 2016 ; Tâloûn et Tâcheket dans le ms. 1552, qui ajoute « et la ville d'Alfertâl », variantes omises in *B. de corr. afr.*

(4) Les deux mots omis sont écrits النعنغ et التين ; dans le ms. 1552 النغتفى et التبرى, variantes que n'a pas relevées le *Bulletin* cité, où l'on trouve « et de la poudre d'or que, dans leur langage, ils appellent abqar عبقر », ce qui est la leçon du ms. 2016.

(5) Zâloûr dans le ms. 1552 ; Râhoûn, dans le *Bulletin*, est la leçon du ms. 2016.

(6) D'après les deux mss cités ; mais notre texte écrit التريد .

(7) Voir des renseignements identiques ou analogues dans Bekri, p. 307 ; *Istibçâr*, pp. 182 et 186 ; Edrisi, p. 75 ; *H. des Berb.*, II, 274.

cette coque, on en retire un noyau semblable à celui de l'abricot, on le broie et on en extrait une huile employée par les indigènes tant pour la cuisine que pour l'éclairage. On ne trouve pas cette huile ailleurs que là.

C'est dans ce désert qu'on rencontre le *lamt*, animal gros comme un veau ou même plus petit, qui a un long cou et une tête semblable à celle de l'*achker*[1] et des oreilles semblables à celles de la chèvre ; il n'a qu'une seule corne qui, partant du sinciput, retombe en arrière jusqu'à la croupe. C'est du cuir de cet animal que sont fabriqués les boucliers appelés *lamti*, du nom même du *lamt*. La trace du coup de flèche ou de lance qui les atteint se trouve refermée au commencement de l'année [suivante] et ne laisse pas de trace.

Ce pays, riche en autruches, en bestiaux et en palmiers, importe de la soie et des vêtements de coton et de lin. Il s'y trouve aussi beaucoup d'éléphants[2], énormes et longs quadrupèdes dont les jambes sont dépourvues d'articulations et de jarrets, et dont la queue ressemble à celle du taureau (?). Cet animal a dix coudées de hauteur, et le plus petit en a sept ; il n'a pas de cou, et sa tête énorme est attachée entre les épaules ; ses oreilles ressemblent à un bouclier et sa bouche se confond avec son gosier ; il a au bout du museau une trompe flexible et qu'il emploie pour se servir lui-même, de sorte que s'il veut manger par exemple il prend les aliments avec sa trompe et les porte ainsi [37] à sa bouche. Il peut aussi l'allonger sur son dos, où il porte des charges de plusieurs quintaux : on y installe en effet un pavillon en bois muni de quatre portes et dans lequel prennent place quatre hommes armés en guerre et munis d'arcs et de traits. Il pénètre dans l'eau et remplit sa trompe

(1) J'ignore ce qu'est cet animal, dont le nom se retrouve dans le passage parallèle de Zohri (*Bulletin*, p. 195, où il y a encore à relever des omissions et des inexactitudes par rapport aux deux mss 1552 et 2016). Demiri ne le mentionne pas, non plus d'ailleurs que le *lamt*. Celui-ci, dont le nom est souvent cité, est autrement décrit par Bekri, p. 321, et l'*Istibçâr*, pp. 189 et 193 ; on ne trouve sur lui rien de neuf dans Léon l'Africain (éd. Schefer, III, 437). Cf. aussi Edrisi, p. 63.

(2) Il est aussi question de cet animal dans Mas'oûdi (*Prairies d'or*, III, 13). Sur lui comme sur la girafe, dont il va être parlé, des détails très analogues à ceux de notre auteur se retrouvent dans le ms. 1552 cité, f. 59.

d'un quintal pesant d'eau et davantage ; il a des défenses énormes qui ne sont, dit-on, autre chose que l'ivoire, ainsi que des canines de grande dimension et dont chacune pèse un quintal et davantage. Ces animaux, sagaces et intelligents, comprennent ce qu'on leur dit, car quand leur cornac leur ordonne de soulever telle chose, ils le font. Leur course est très rapide, et l'on peut, monté sur son dos, faire en un jour une traite de dix journées de marche et au-delà. Ils ne procréent absolument pas dans nos pays, mais seulement dans les régions d'où ils sont originaires.

C'est dans ces pays-là aussi qu'on trouve la girafe, animal au long cou dont les pattes de devant sont très hautes et celles de derrière courtes ; c'est le produit de l'union de la chamelle et de l'hyène (ضبع) ; sa grosseur est celle d'un gros veau. Nous en avons parlé déjà.

On y trouve encore d'énormes dragons (1) à l'aspect effrayant, qui sont le produit de l'aigle mâle et du renard femelle. En effet quand celle-ci... (2) en poussant de nombreux glapissements, l'aigle en l'entendant se précipite sur elle, la saillit et la féconde.

Ces pays sont traversés par le Nil, qui ensuite descend en Égypte, et les rives en sont habitées par de nombreuses peuplades nègres dont Dieu seul sait le compte. Elles y cultivent les fèves et la graine... (3) connue chez les Roûm sous le nom de *bendj* et chez les Arabes sous celui de *dora*.

Quant aux tribus situées par delà le Nil dans la direction de l'est, ce sont les Abyssins ; dans la direction de l'ouest, ce sont les Nubiens, les Zendj et Djenâwa. Nous avons déjà dit quelque

(1) Texte التعافن الغفام que j'ai lu الثعابين العظام ; l'article où Demiri (I, 155) parle de cet animal est, comme souvent, composé de digressions et muet sur son origine fantaisiste.

(2) Texte تامت بى الصوب, probablement fautif, car cette expression est inconnue des indigènes que j'ai consultés. On attendrait quelque chose comme « est en folie ».

(3) Texte البول وحب نبلى ; dans le ms. 1552, f. 59 v. اعب الذى يسمونا انلى . Ibn Beythar ne m'a rien fourni qui puisse rectifier ou expliquer ce dernier nom.

chose de cette région ; ajoutons un mot sur les particularités du peuple qui y habite, par exemple... [1].

Les gens, dit Mas'oûdi[2], qui habitent peu au delà de l'équateur et qu'ont vus les marchands et les voyageurs qui ont pénétré jusque là, sont plus noirs, plus laids et à cheveux plus courts que tous autres ; ils ont aussi le caractère plus méchant que leurs pareils qui habitent au sud (*sic*) de l'Équateur. La plupart ne portent aucun vêtement et tous, hommes et femmes, vont nus ; ils sont anthropophages, et quand ils font prisonniers leurs ennemis ils les vendent aux marchands qui les exportent. Par leurs mœurs sauvages ils ressemblent aux bêtes féroces et aux lions, dévorant des hommes comme font des fauves affamés. Si l'on amène quelqu'un de leurs chefs, il garde chez nous la même habitude, malgré l'opposition qu'on y peut faire et après qu'il s'est nourri des mêmes aliments que nous ; cette persistance dans l'anthropophagie tient à leur caractère de bêtes féroces. Il y a chez eux des groupes de femmes qui vivent dans une île, tandis que les hommes vivent dans une autre, sans qu'ils se réunissent autrement qu'au mois de mars, où les hommes se rendent dans l'Ile des femmes. Ils ont alors avec elles des relations sexuelles pendant tout ce mois, après quoi ils retournent dans leur propre île, et ils agissent toujours de même.

[F. 38 v°] Dans[3] la Méditerranée, entre les deux mers, se trouve l'île d'Iviça, longue de dix farsakh et large de huit, d'où l'on exporte en Ifrîkiya le sel et le bois[4]. Les céréales, le

---

(1) Texte العرات وكلوع .

(2) Ces indications ne se retrouvent pas dans les *Prairies d'or*.

(3) Les renseignements relatifs aux Baléares paraissent encore avoir pour source Zohri, qui est cependant un peu plus détaillé. Voir aussi Abouléda (t. 270), qui est plus explicite qu'Edrisi, p. 206.

(4) Zohri (ms. 1552, f. 62 r°) poursuit ainsi : « C'est une île florissante où les céréales et les fruits sont en abondance. Les moutons n'y réussisent point, à la différence des chèvres, dont vivent la plupart des insulaires. On en exporte à Mayorque du raisin sec, des amandes et des figues. L'olive y est inexistante et l'on n'en connaît que ce qui est importé des villes d'Espagne, de Séville, Alméria et Xativa ». Ici, comme pour ce qui suit, le ms. 2016 est moins développé et plus fautif.

bétail et les fruits y abondent, mais l'huile y manque et n'est fournie que par l'importation.

A l'est de cette île se trouve celle de Mayorque, longue de vingt-cinq [1] farsakh sur autant de large ; elle est traversée par une rivière importante, qui permet l'irrigation de la totalité des terres. Elle renferme la forteresse d'Alaro حصن الارق [2] qui est importante et solidement bâtie. Lors de la conquête de l'île par Yahya, fils de Moḥammed el-Emin, le cinquième khalife omeyyade d'Espagne [3], les Roûm se retranchèrent dans ce fort et y résistèrent pendant huit ans, sans qu'on pût les en déloger, et ils ne demandèrent quartier que quand les vivres leur manquèrent. Ce fort s'élève sur un roc dur au sommet duquel il y a une source abondante. Les indigènes sont bien approvisionnés en fruits et en arbres, mais ils n'ont ni la soie ni l'arbre d'où on la tire? [ولايوجد عندهم الحرير ولا سحرة [شجرته ؟. Ils ont aussi des bêtes de somme et du bétail. [F. 39] On n'y trouve ni cerfs ni loups, mais des renards et des lièvres. Elle a des rives escarpées qui dominent partout la mer, et les bateaux n'y ont accès que par un détroit qui commande à des portes au nombre de cinq. L'air et l'eau y sont bons [4].

---

(1) D'après Zohri « longue de 27 farsakh et large de 25 ».

(2) Voir la note 4 ci-dessous.

(3) Le cinquième Omeyyade d'Espagne, Mohammed ben 'Abd er-Rahmân, régna de 238 à 273. Son fils Yahya ne m'est pas autrement connu (cf. n. 4 ci-dessous). On est peu renseigné sur les premiers temps de la domination des musulmans à Mayorque ; leur plus ancienne incursion dans cette île semble être de 90 ou environ (Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, 33 ; Makkari, éd. Leide I, 177). L'article de Lecoy de la Marche (*R. des questions historiques*, *janv. 1892*) traite presque exclusivement de la reconquête de l'île par Jayme Ier d'Aragon en 1229 J.-C. ou 627 H.

(4) La rédaction de Zohri, j'entends celle du ms. 1552, f. 62 v°, est plus développée et un peu différente ; bien que plusieurs passages en soient peu sûrs, il peut être utile d'en risquer une traduction parfois approximative : « ... Au milieu se trouve une montagne d'où descend une rivière qui coupe la partie centrale de l'île et en arrose toutes les terres, et dont le surplus est dérivé (?) sur le reste du territoire. On y rencontre de nombreuses et remarquables constructions, entre autres une tour considérable, qui est au bord de la mer et d'où la vue s'étend jusqu'à deux journées de navigation. Il y a encore une forteresse importante et solidement construite, qui n'a pas sa pareille dans le monde habité et qui est célèbre sous le nom de حصن الارون (var. d'Ibn Sa'îd حصن الارق Alaro) : d'après le dire des insulaires, lorsque l'île fut conquise à l'époque de Mohammed ben el-Emin (sic), cinquième Omeyyade d'Espagne, les Roûm purent s'y maintenir huit ans et cinq mois après

A l'est de cette île est située MINORQUE, qui est de la grandeur d'Iviça et qui abonde en céréales et en raisins ; le gros bétail, qui y est très nombreux, fournit une chair meilleure que nulle autre ; quant au petit bétail, il n'y en a guère. C'est de là qu'on exporte les étoffes dites *'attâbi*(1). Dans ces trois îles, qui dépendent du territoire espagnol, on trouve, tout comme en Espagne, l'animal appelé lapin, *konliya*(2).

Cette mer (Méditerranée), dont la largeur, entre les pays francs et l'Ifrikiya, est de 500 farsakh, renferme encore l'île de SARDAIGNE, qui est fertile et fournit beaucoup de fruits et de

la conquête, et l'on ne put rien contre eux jusqu'au jour où le manque de vivres les força à en sortir. Elle est érigée sur un rocher élevé dont la pierre est très dure et du sommet duquel jaillit en abondance une eau courante. L'île produit beaucoup de céréales et de fruits, mais on n'y connaît que l'olive d'importation, et la figue y pousse peu ; on y cultive le coton et le lin, mais on n'y connaît de la soie et de son fruit (ثمرتة ?) que ce qui est importé d'Espagne et de Syrie. Le petit bétail compte surtout des moutons, mais peu de chèvres ; il y a beaucoup de bovins, de chevaux et de mulets. Le loup y est inexistant, de sorte que les moutons paissent sans gardien ; il s'y trouve des renards, des lièvres et des lapins, mais pas de cerfs. Entre autres particularités relevons que cette île est de tous côtés [fort] élevée au-dessus du niveau de la mer, de sorte que l'on ne peut ni y entrer ni en sortir : les navires et les barques n'y peuvent pénétrer que par des portes au nombre de cinq, placées par la nature dans des dépressions et à défaut desquelles les relations seraient impossibles. La température et l'eau y sont bonnes. Les indigènes sont aimables, consciencieux, attrayants et raffinés ولاهلها خرق وزمة [?ظرف وذمة] وفيهم حلاوة ورفاعة ; ils comptent parmi les gens beaux et bien faits.

(1) Texte ثياب العتابية il s'agirait donc de notre « tabis », espèce de moire de soie, voir Dozy, *Suppl.*, II, 93, auquel on peut ajouter *Mamlouks*, I A, 209, 222, 211, et B, 127 ; II A, 70. Mais rapprochez de cette leçon la note suivante.

(2) Texte قليلة ; on lit dans le ms. 1552 قنلبة et قنليات ; lisez قنلية, voir Dozy, *Suppl.*, II, 414 a. Voici ce que dit Zobri, f. 63 du ms. 1552 : « A proximité et à l'est de Mayorque se trouve Minorque, île de faible étendue qui produit beaucoup de céréales et de raisins. La chair de bœuf y est meilleure que nulle part au monde, car à la cuisson elle fond comme de la graisse et se transforme en huile ; quant aux moutons, ils n'y sont qu'en petit nombre. De cette île on exporte la plante connue sous le nom de... المعروف بعُشبة هلّلت وهذا النبات يُفعل نوعا من السِحْر dont on fait une sorte de charme comme avec les pierres du désert dont nous avons parlé. Ces trois îles ressortissent à l'Espagne, car les mœurs et la nature des insulaires sont celles des Espagnols, et leur tempérament est le même. On y trouve le lapin, animal qui n'existe pas dans toute la terre habitée ailleurs qu'en Espagne ».

pommes[1]. Elle a pour vis-à-vis et à l'est l'île de CORSE[2], longue de quarante farsakh et large de trente, qui produit beaucoup de céréales mais peu de bois.

Vient[3] ensuite l'île de SICILE, qui coupe la mer dans sa largeur et dans la direction nord-sud ; elle a une longueur de soixante-dix farsakh sur une largeur égale. Le littoral qui en est le plus proche est l'extrémité de la montagne qui domine la pointe (?) de la ville de Tunis, et quarante milles la séparent de l'Ifrîkiya. Elle est située sur un canal qui a une largeur de dix milles et qui la sépare des pays francs. A l'est de l'île se trouve la Pointe dangereuse الجناح الاخطر[4], puis vient à l'ouest la Montagne du volcan, siège d'un incendie gigantesque qui se poursuit depuis une époque reculée. Le sommet de la montagne est percé d'ouvertures qui lancent du feu, et la nuit ces flammes donnent l'illusion d'un incendie ; dans le jour il en sort une fumée qui obscurcit l'atmosphère. Trois fois par an il y a des éruptions de flammes dont chacune dure sept jours ; de gigantesques jets de matières enflammées s'élèvent alors dans l'air jusqu'à deux cents coudées de haut, puis ces matières retombent dans la mer où elles se transforment en charbons pulvérulents, qui ensuite se pétrifient. D'après ce que dit Mas'oûdi dans les *Moroûdj ed-dheheb*[5], ces matières se pétrifient en prenant des formes humaines, de vieillard, de vieille femme et d'enfant. Nous avons vu un témoin oculaire qui n'a pas confirmé ce dernier dire de Mas'oûdi et a seulement parlé de pétrifications. J'ai vu un grand nombre de ces dernières, mais les unes étaient jaunes, les autres rosées ; placées dans

---

(1) A quoi Zohri ajoute, dans le ms. 1522, f. 63 v. : « Elle renferme une mine d'argent dont le minerai est d'une teneur élevée, car le métal pur en constitue le tiers ».

(2) Texte مثليه ; dans le ms. 1552 مثلية et dans le ms. 2016, f. 43, قهرانية . Comparez le fragment du texte de Zohri édité par Griffini, *Centenario... di M. Amari*, I, 419.

(3) Voir Amari, *Bibl. or. sic.*, I, 231, et Griffini, l. l.

(4) Amari, corrigeant le texte, traduit « l'Ala verde », ce qui représente la leçon qui figure dans Zohri, tant dans le ms 1552 que dans celui qu'a publié Griffini, l. l.

(5) Voir l'éd. de Paris, t. III, 67.

l'eau froide et courante, elles noircissaient, ce qu'elles faisaient même en dehors de l'eau par le simple cours du temps.

Cette île est bien pourvue en rivières, en sources, en fruits, en vivres, en coton et en résine de storax. Dans cette mer, et là seulement, existe le corail. La Sicile fait maintenant partie des territoires francs, puisque les Francs ont conquis l'Ifrîkiya.

La largeur de la mer, depuis le littoral de Rome et de Constantinople jusqu'à celui d'Alexandrie, est de sept cents farsakh, ou, selon l'imâm Fakhr ed-Dîn[1], de six cents milles.

---

(1) Je n'ai pu identifier cet auteur. Au surplus, les dix derniers mots de cette phrase ne figurent pas dans le texte de Zohri.

III

Les compilations relatives aux curiosités naturelles et dénommées *'adjâ'ib el-makhloukât* ne renferment pas souvent de renseignements nouveaux ou bien intéressants. Ce qui suit est extrait d'un ouvrage portant ce titre et conservé à Oxford sous le n° 965 du Catalogue Uri ; il est attribué à Aboû Hamîd Andalosi, mais ne peut être qu'apocryphe, ainsi que l'a reconnu déjà Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, intr. pp. 111-113 et 145. D'ailleurs le nom du géographe auquel on veut le rattacher s'orthographie Aboû Hâmid Mohammed ben 'Abd er-Rahîm Gharnâti (*Bibl. ar. sic.*, texte, p. 74). Cf. ci-dessous, p. 39 et la n., et *Centenario... di M. Amari*, II, 112.

[F. 1 v.] Le Maghreb, qui est une vaste région, commence à la Mer environnante, qui est la Mer ténébreuse et que personne ne traverse, de sorte que nul ne sait ce qu'il y a par delà. Il y a dans cette mer des îles en quantité innombrable, entre autres les deux îles qu'on appelle Éternelles (les îles Fortunées) : dans chacune de celles-ci il y a une idole صنم haute de cent coudées et surmontée d'une figure de cuivre dont la main est étendue vers l'au-delà, pour signifier que derrière elle il n'y a plus rien. Ces deux stèles ont été élevées par (*blanc*) (1).

Le Soûs ultérieur constitue (de ce côté) la première partie du Maghreb, et est un vaste pays renfermant de grandes villes, des bourgades contiguës les unes aux autres et des cultures qui se serrent de près. Il s'y trouve de magnifiques fruits variés de couleurs et de goût ; la canne à sucre qui y pousse n'a pas sa pareille au monde en longueur, en largeur et en hauteur, et est de la plus grande douceur. Le sucre exporté du Soûs se répand dans le monde entier. C'est là qu'on fabrique les vêtements et les étoffes appelés *Soûsi*. Les femmes y ont une beauté et des yeux ravissants, ainsi que des chevelures très opulentes (2). L'abondance règne dans ce pays, qui compte entre autres villes célèbres Azokki (3), qui est de grandeur moyenne

---

(1) Cf. Edrisi-Dozy. p. 1.
(2) Cf. d°, p. 71.
(3) Sur ce nom, aussi écrit Tâzokkâght, voir d°, pp. 36, 66 et 69 ; cf. Bekri, 2° éd., p. 297.

et où les femmes arrivées à la quarantaine et non-mariées s'offrent aux hommes et ne se refusent à quiconque les désire.

SIDJILMASSA [1] est une ville dont les diverses parties sont vastes, et les environs cultivés; les domaines ruraux y sont nombreux, les biens de la terre abondants, et elle se trouve dans les conditions les plus favorisées. Elle n'est pas protégée par un fort mais par un simple rempart; elle est entourée d'habitations florissantes et de champs cultivés formant un tout ininterrompu. Elle est arrosée par une rivière venant de l'est. Les vergers y forment un véritable réseau, les arbres fruitiers et autres y sont touffus. On y récolte la datte nommée *lebtoûni* [2], qui est de couleur verte mais plus douce et meilleure que le miel, et dont le noyau est extrêmement petit. On dit qu'on y sème et qu'on moissonne les céréales, mais en laissant les racines en terre, et que l'année suivante celles-ci, quand elles reçoivent de l'eau, repoussent et fournissent une seconde récolte. Il s'y trouve des gens qui mangent les chiens et les sauterelles. Tous les habitants ont les yeux chassieux.

RAKKADA est une grande ville fortifiée. D'après les physiciens, ceux qui s'y trouvent sont pris de rire sans motif et d'une joie que rien ne provoque, nous ignorons pourquoi [3].

CORDOUE, où se trouve le pont [célèbre] [4] a une mosquée principale qui n'a pas sa pareille au monde [5]. Longue de cent coudées et large de quatre-vingts, elle renferme mille colonnes tant grandes que petites, cent treize lustres dont le plus grand porte mille lampes et le plus petit, douze. Les sculptures et les dessins qu'elle renferme sont d'une beauté indescriptible; le travail de la *kibla* confond l'intelligence. Il y a à la face antérieure du *mihrâb* sept arcs, longs chacun d'une toise, et dont le beau travail fait le désespoir des Roûm aussi bien

---

(1) Cf. I. I., p. 69.

(2) Il faut lire, semble-t-il, *berni* (Edrisi, 70 et 391; *Supplément* Dozy; Bekri, 2e éd., p. 30).

(3) Cf. Bekri, p. 62.

(4) Il est décrit par Edrisi, p. 262, et ci-dessous.

(5) Sur cette mosquée, cf. Edrisi, p. 257; *Bayân*, trad. fr. II, p. 377; Makkari, etc.

que des musulmans. Sur le... عضادة du *mihrâb* il y a quatre colonnes, deux vertes et deux bleu d'azur (1), d'une valeur inestimable.

[F. 3] La chaire, dont la beauté d'exécution la laisse sans rivale au monde, est de bois de buis, d'ébène et exotique (2). On rapporte dans l'histoire des Omeyyades que cet édifice fut entièrement terminé et décoré en huit années et que huit artisans, payés à raison d'un demi-dinar mohammedi par jour, y travaillèrent, si bien que cette chaire a coûté, de main-d'œuvre seulement, 10,050 *mithkâl* (3). Il y a une chambre qui est entièrement remplie des vases d'or et d'argent destinés à illuminer la mosquée.

Ce temple a aussi un fragment de quatre feuillets provenant du Koran d' 'Othmân ben 'Affân, écrits de sa main et marqués de gouttes de son sang. Vingt portes à battants de cuivre y donnent accès, et chacune a deux heurtoirs d'un travail tout à fait supérieur. La merveilleuse tour du minaret s'élance dans les airs à une hauteur de cent coudées *rechâchi* et est décorée d'une manière qui défie toute description. Trois colonnes rouges de la mosquée portent tracés naturellement l'une le nom du prophète Mohammed, l'autre la représentation de la verge de Moïse et des Gens [F. 3 v°] de la caverne, la troisième la représentation du corbeau de Noé (4).

La ville de Cordoue renferme aussi le pont remarquable qui dépasse en beauté et en solidité tous les autres ponts. Il a dix-sept arches, larges chacune de cinquante empans et séparées les unes des autres par une distance égale. Sur cette digue (*sic*) trois moulins sont établis, chacun ayant quatre meules. Les beautés de cette ville sont telles qu'on ne peut en avoir une connaissance exacte.

Lisbonne, située au nord du grand fleuve appelé Tage, qui

---

(1) لازورديان ; dans Edrisi زرزوريان « pommelées ».

(2) وعود ناقلى que je traduis par approximation; Edrisi عود المجمر « bois de senteur ».

(3) Cf. Edrisi, p. 200.

(4) Ce détail légendaire figure aussi dans Herewi, mais Edrisi n'en dit rien.

arrose aussi Tolède, est une belle ville qui s'étend en longueur sur la rive du fleuve et qui donne aussi sur l'Océan ; elle renferme des marchés, des fondouks et des bains, et est garnie de remparts imprenables. En face et sur le bord de la mer se trouve Hiçn el-Ma'den (Almada), ainsi nommé parce que la mer lors du flux dépose de l'or pur, et quand la mer baisse les habitants se portent aux lieux laissés à découvert et y trouvent du minerai et de l'or (1). C'est de Lisbonne que partirent les Aventuriers. On ne peut en effet naviguer sur la mer Environnante ou Ténébreuse, [F. 4] qui confine à la portion la plus reculée du Maghreb. C'est une mer immense, aux eaux dures et troubles, aux vagues terrifiantes, à la surface agitée, où la navigation est rendue impossible par la difficulté d'y passer, le peu de clarté qu'il y fait, l'amoncellement des vagues, les périls trop nombreux, les vents trop violents, les animaux qui y ont leur domaine ; personne n'en connaît la profondeur, et Dieu seul sait ce qu'il y a par delà. Nul n'a à son sujet de notions certaines et ne peut s'y aventurer sans être contraint de battre en retraite. On ne peut que caboter le long du rivage, car les vagues y sont aussi élevées que de hautes montagnes ; mais elles ne se brisent pas, sans quoi les navigateurs seraient toujours repoussés sans pouvoir même caboter.

Il arriva (2) que huit individus de Lisbonne, tous cousins, se mirent d'accord pour construire un bateau où ils chargèrent assez d'eau et de vivres pour suffire à une longue navigation ; après quoi ils prirent le large pour savoir où aboutissait cette mer et quelles particularités on y pouvait rencontrer, non sans s'être juré les uns aux autres d'atteindre la terre ferme qui devait se trouver à l'extrémité occidentale ou de mourir. Au bout d'onze jours de navigation très pénible, ils arrivèrent dans une mer peu éclairée, à vagues très dures et où il sentait très mauvais, de sorte qu'ils se crurent perdus. [4 v°] Après douze journées de navigation vers le sud dans cette mer, ils parvin-

(1) Edrisi, p. 223, avec de légères variantes.

(2) Voir ce récit, avec quelques variantes, dans Edrisi, p. 223; Ibn Fadl Allah, ci-dessous.

rent à l'île des moutons, où ces animaux sont en quantités innombrables, mais où il n'y a ni homme ni chef. Ils y débarquèrent et égorgèrent quelques moutons pour s'en nourrir, mais la chair en était amère et immangeable, de sorte qu'ils se contentèrent d'en emporter autant de peaux qu'ils purent. Après s'être approvisionnés d'eau douce à une source qu'ils y trouvèrent, ils firent voile de nouveau au sud pendant douze autres jours, et arrivèrent à une île habitée. Ils se trouvèrent, sans avoir eu le temps de s'en apercevoir, entourés par des barques, et ceux qui les montaient, s'emparant d'eux, les emmenèrent dans l'île à une ville située au bord de la mer et les y installèrent dans une habitation. Les indigènes étaient de couleur rousse et de haute taille, et leurs femmes étaient excessivement belles. Après avoir été hébergés pendant trois jours, les navigateurs reçurent le quatrième jour la visite d'un interprète qui leur parla arabe et les interrogea sur leur situation; ils répondirent à ses demandes et furent alors menés auprès du roi de cette ville, que l'interprète mit au courant.

[5] Le roi se mit à rire, et leur fit dire par l'interprète : « J'ai moi-même envoyé quelques-uns de mes serviteurs dans cette mer pour qu'ils me renseignassent sur les particularités qu'elle peut offrir ; ils y ont navigué isolés pendant tout un mois, puis le manque de lumière les a fait revenir sans qu'ils aient rien appris ». Il leur donna de bonnes promesses, puis ils demeurèrent jusqu'à ce que soufflât un vent favorable, et alors le prince les renvoya dans une barque avec quelques-uns des siens.

Ceux-ci leur bandèrent les yeux, les firent naviguer pendant un long espace de temps qu'ils ne purent exactement apprécier, puis les déposèrent sur une côte et s'éloignèrent. Quand nos aventuriers entendirent des voix humaines, ils se dirigèrent de ce côté, se débarrassèrent de leurs liens et, ouvrant les yeux, racontèrent leur histoire. On leur demanda à quelle distance de leur pays ils croyaient être, et sur leur réponse négative on leur apprit qu'ils en étaient à six mois de marche. Ils regagnèrent leur patrie, et il y a encore maintenant à Lisbonne une rue des Aventuriers, ainsi appelée en souvenir d'eux.

CARTHAGE est une grande ville au terroir excellent et bien fourni en pâturages[1]. Elle a des cantons nommés *El-Kodoûn*[2] dont le sol a une qualité qu'on retrouve ailleurs et qui est excellente pour les céréales, auxquelles il suffit d'une seule pluie pour réussir. Dans l'antiquité cette ville constituait l'une des merveilles du monde par la hauteur de ses édifices [5 v°] et par la manifestation de force [qu'ils étalaient]. Il s'y trouve des arcades avec des figures et des images de toutes sortes d'hommes et d'animaux et qui sont au-dessus de toute description. Entre autres constructions remarquables on y trouve les souterrains, qui étaient les prisons, et qui, rangés sur une seule ligne, sont au nombre de vingt-quatre. Chacun a cent trente pas de long sur soixante de large. Entre chaque groupe de deux, il y a des ouvertures et des tuyaux qui permettent à l'eau de passer de l'un dans l'autre, tout cela exécuté avec un art merveilleux et beaucoup d'habileté. L'eau y vient de Choûkâr[3], source située près de Kayrawân. De nos jours encore on creuse (ces ruines) pour les détruire et on en extrait du marbre très beau et multicolore. Un marchand, dit Ibn Hawkal[4], m'a raconté en avoir extrait des plaques de marbre longues de quarante empans et larges de sept. On ne cesse d'y creuser sans arriver à épuiser le marbre. Aucun bateau, aucun des habitants ne s'en va sans en emporter du marbre. On en extrait aussi des colonnes de la même matière qui ont quarante empans de longueur.

BENZERT (Bizerte) est une ville fortifiée et au territoire fertile. Il y a dans le voisinage un lac long de dix-sept milles [6] et large de trois[5], qui est une des curiosités du globe : il renferme douze espèces de poissons dont chacune y séjourne pen-

(1) Cf. Edrisi, 130 sq ; Bekri, 2e éd., 8[illegible] sq.

(2) Notre texte, souvent incorrect, est-il altéré ? Je ne trouve pas ce détail ailleurs.

(3) C'est l'orthographe d'Edrisi ; Bekri écrit 'Ayn Djokâr, de même que l'*Istibçâr*.

(4) Ce passage ne figure pas dans l'édition de Goeje. Mais d'ailleurs notre ms. écrit الجوقلى .

(5) Dans Edrisi, de *seize* milles sur *huit*. Sur Benzert, cf. Bekri, 122 ; Edrisi, 133 ; *Istibçâr*, 26.

dant un mois sans qu'aucune autre y vienne tant que ce mois dure. Ce sont le mulet, le *fâdjoûdj*, le *melkhâ*, le *toleytâ*, l'*isttndr*, la *chelba* (espèce de dorade), le *ghâroûd*, le *lalâdj*, la *djoûdja*, le *kahlâ*, le *tafloû* et l' *'asalâ*[1]. A l'ouest de ce lac il y en a un autre, nommé Tinidja, long de quatre milles sur autant de large. L'un et l'autre présentent cette particularité que le premier a de l'eau salée et le second de l'eau douce ; or ils se déversent l'un dans l'autre à tour de rôle pendant six mois sans que l'eau salée devienne douce ni l'eau douce, salée.

Mérida est une grande et très ancienne ville qui fut la capitale de la fille de Hersoûs[2] et qui renferme des ruines et des restes considérables et prodigieux. A l'ouest se trouve un grand pont (aqueduc) sur lequel sont édifiées des arcades depuis l'entrée de la ville jusqu'au bout du pont et que l'on traverse sans être vu. Elle est entourée de remparts importants et renferme de nombreux palais en ruines. Il y a là une construction appelée « maison de la cuisine », située derrière la salle de réception du palais. L'eau venant de derrière la cuisine passait par un conduit encore subsistant[3], et sur cette eau on plaçait tous les divers mets dans des vases d'or et d'argent, qui étaient emportés par le courant jusque devant la reine, où on les retirait pour en garnir les tables ; quand elle avait fini, ils étaient replacés dans le conduit et ainsi ramenés par le cours circulaire de l'eau jusqu'à la cuisine, où le cuisinier les enlevait. Le surplus de l'eau allait se perdre dans les souterrains du palais.

Une autre chose remarquable est une arcade[4] construite au milieu de la ville et sous laquelle pouvait passer un cavalier tenant un étendard, bien qu'elle ne fût constituée que par onze blocs de pierre : trois pour chacun des montants, et quatre pour l'arc, plus la clef de voûte. En dehors de la ville, un autre palais nommé Tour du roi renferme un miroir, encore subsis-

(1) Je transcris tels quels ces noms de poissons, que l'on retrouve dans Edrisi, p. 134 (et cf. p. 20), naturellement avec des variantes orthographiques.

(2) Horosus, Hermès Trismégiste ? Dozy-Edrisi, p. 220.

(3) J'ai corrigé d'après Edrisi, qui est d'ailleurs plus explicite.

(4) L'arc de triomphe de Trajan (Dozy).

tant, où la reine se mirait et qui a une circonférence de vingt empans.

TOLÈDE(1) est une ville composée de parties étendues, bien habitée, dont la construction très ancienne remonte aux Amalécites. Elle est entourée de remparts bien établis et tels que leur force et leur solidité sont sans pareilles ; elle a de plus une forteresse dont l'inexpugnabilité est tout aussi grande. Située sur le bord du grand fleuve qu'on appelle le Tage, elle a un aqueduc remarquable, consistant en une seule arche sous laquelle l'eau se précipite avec toute la violence du courant et arrive de l'autre côté à une machine élévatoire qui la fait monter à quatre-vingt-dix coudées ; [7] l'eau arrive ainsi jusqu'au dessus de l'aqueduc, s'écoule par dessus et pénètre dans la ville.

Il y avait à Tolède, autrefois capitale des Roûm (d'Espagne), une maison à arcades à laquelle chaque nouveau roi, à son avènement, ajoutait une serrure, si bien qu'elle finit par en avoir vingt-quatre. Le dernier prince qui monta sur le trône, et qui n'appartenait pas à la famille royale, voulut ouvrir ces serrures pour voir ce qu'elles tenaient renfermé. Les grands s'y opposèrent de toutes leurs forces, et comme il insistait, ils lui offrirent tous leurs biens pour le détourner de son projet, mais en vain. Il pénétra donc dans cette maison et y trouva les Arabes représentés à cheval et à chameau, la tête ceinte du turban rouge et les mains armées de longues lances et de bâtons ; il y trouva de plus un écrit portant ceci : « Quand cette maison sera ouverte, des gens tels que ceux qui sont ici figurés conquerront ce pays ». Ce fut en cette année même, sous le khalifat d'El-Welîd ben 'Abd el-Melik, que Ṭârik ben Ziyâd conquit l'Espagne, tua ce roi, réduisit les habitants en captivité et fit un immense butin. Il trouva une maison renfermant des trésors considérables, entre autres cent soixante-dix diadèmes formés de perles et de rubis, des vases d'or et d'argent de toutes sortes tels qu'on ne les peut décrire, ainsi que la table de Salomon fils de David, qui était, à ce qu'on dit, [7 v°] d'éme-

(1) Voir Edrisi, p. 227.

raude verte et qui est maintenant conservée dans la ville de Rome la grande ; les pieds وارانيها étaient en or. Il y trouva encore les Psaumes écrits en grec sur des feuilles d'or incrustées de pierreries, ainsi qu'un livre traitant des vertus des pierres et des formules [incantatoires] et de la confection des talismans. Un autre livre était un traité du Grand art et de la teinture des hyacinthes. Ajoutez à cela un grand pot rempli d'élixir et scellé avec de l'or, et le miroir merveilleux dans lequel se reflètent les sept climats. Il porte toutes ces richesses à El-Welîd ben 'Abd el-Melik. A la suite de cette conquête les musulmans s'établirent dans le pays et se dispersèrent dans les diverses villes.

Il y a à Tolède des vergers clos, des rivières roulant beaucoup d'eau, des jardins verdoyants, d'excellents fruits de couleurs et de goûts divers ; dans tous les environs on trouve des pays importants et des forteresses inexpugnables. Au nord de cette ville se trouve l'importante chaîne connue sous le nom de de Djebel ech-Chârât (Sierra), qui s'étend depuis Medînat Sâlem (Medinaceli) jusqu'à Coïmbre et qui nourrit assez de bœufs et de moutons pour en remplir l'Espagne. On trouve dans les montagnes de Tolède des mines de fer et de cuivre.

[8] Le Maghreb citérieur (1) est constitué par les Oasis, Barka, le désert d'Occident (2) et Alexandrie. Le pays des Oasis extérieures (3), connu encore de nos jours sous le nom de pays de Santariyya, passe par les campements des Benoû Hilâl, et descend à côté de la montagne dite de Djâloût le Berbère, à l'est de laquelle s'étend l'Égypte. Le territoire entier des Oasis est constitué par des déserts où l'on ne trouve rien de civilisé ni de cultivé et où il n'y a que peu d'habitants, malgré l'abondance des eaux, des arbres, des palmiers et des fruits ; mais il était autrefois couvert de cultures qui se suivaient sans interruption. On y trouve beaucoup de bœufs et de moutons retournés à l'état sauvage.

---

(1) الغرب الادنا seul exemple que je connaisse de l'emploi de cette expression.

(2) Le ms. semble porter صخر الغرب .

(3) Cf. Edrisi, 49 sq.

Les Oasis sont séparées de la frontière des Noûba (Nubiens) par des déserts sans culture représentant trois journées de marche, et sont traversées par une montagne dite 'Alsâni (1), dont la cime est élevée, et qui renferme une mine de lapis-lazuli dont les produits sont exportés en Égypte pour y être travaillés. Il y a dans ce pays des dragons aussi grands que d'énormes éléphants et qui avalent des veaux, des moutons et des hommes.

Quant aux Oasis intérieures, elles ont pour habitants des Berbères et des Arabes sédentaires; on y trouve de nombreux villages dont les cultures s'entrecroisent; les eaux et les palmiers y sont en abondance (2). Elles sont situées le long de la grande montagne qui sépare l'Égypte et les déserts (contigus au Soudan). Ce pays et le pays contigu produisent des ânes sauvages tachetés de noir et de blanc, ce qui leur fait une robe curieuse; ils ne se laissent pas monter et périssent si on les sort de leur pays. Dans les sables des Oasis il y a de nombreux serpents de la morsure desquels les chameaux meurent sur le champ.

A Santariyya il y a des Berbères et des Arabes mélangés; les palmiers y sont en grand nombre; les habitants s'abreuvent d'une eau potable fournie par les puits.

De là à la montagne de Kalmara, où il y a une mine de fer, on compte quatre journées.

De Santariyya à Alexandrie il y a un vaste désert inhabité, qui se prolonge dans diverses directions et qui, dit-on, renferme diverses grandes villes pourvues de talismans.

(*Après avoir parlé d'Ourechîn, d'où l'on exporte les éléphants, l'auteur continue*), [24] : Ayant fini de parler de la partie méridionale, revenons à la partie septentrionale, dont nous mentionnerons les villes de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est.

PALERME (3) est une grande ville d'où partaient toujours et où

(1) Ms. قسانى; j'ai suivi la lecture de l'éditeur d'Edrisi.

(2) Ms. والنخل الجاثر فى حفه البحر j'omets les quatre derniers mots, qui paraissent provenir d'une bévue du copiste.

(3) D'après Edrisi (*Bibl. ar. sic.* texte, p. 48; trad., I, 59), qui m'a permis plusieurs corrections à un texte défectueux.

revenaient, comme maintenant encore, les flottes et les troupes envoyées en expédition. Elle est située à l'ouest, au bord de la mer, est entourée de montagnes et a de belles constructions d'une solidité remarquable. Elle se divise en deux parties, celle des palais et celle du faubourg, mais c'est la première (le *kaçr*) qui est le plus connue. Elle se divise en trois quartiers : celui du milieu renferme des palais bien défendus, des habitations imposantes, des mosquées, des fondouks, des bains et des marchés ; dans les deux autres aussi l'on trouve des palais altiers et de hautes constructions. C'est dans ce quartier qu'est située la grande mosquée principale, qui est d'un travail merveilleux et accompli, et qui est ornée de figures et d'enjolivements tels que la langue est impuissante à la décrire. Elle ne le cède en beauté qu'à la grande mosquée de Cordoue. Quant au faubourg, c'est (en quelque sorte) une autre ville qui enserre la première de toutes parts, et où se trouve l'ancienne cité nommée El-Khâliça [la Kalsa actuelle], où habitait autrefois le prince. Dans toute la Sicile il y a des eaux en abondance et des sources jaillissantes ; on y trouve des vergers, des jardins, des promenades et des lieux de plaisir. En dehors du faubourg coule le fleuve 'Abbâs [1], grande rivière qui ne tarit jamais et dont l'eau fait tourner les moulins établis sur les rives.

A l'est de la ville se dresse le château-fort de Termini, établi sur une colline qui domine la mer. Il compte parmi les plus beaux et renferme de belles ruines antiques, entre autres un théâtre d'une forme remarquable et construit avec un art admirable. Il s'y trouve aussi une forteresse de construction moderne, où il y a deux bains proches l'un de l'autre et au-dessus desquels il y a une vaste construction.

A l'ouest se trouve une montagne [2] appelée Et-Tarbî'a (Trabia), qui est un lieu de plaisir charmant, avec des eaux courantes, des vergers entrelacés, des arbres touffus, des fruits variés, des palais altiers et des oiseaux gazouillant.

---

(1) Aujourd'hui Oreto. La lecture *'Abbâs* est celle d'Amari ; le ms. écrit *'Ayyâch*.

(2) Sic ; dans Amari محل un lieu, une localité.

DJIRDJENT, nommé aussi Kirkent (Girgenti), est une grande et ancienne ville avec des carrefours et des vergers; les fruits y sont à bas prix (1).

TRAPANI est une grande et ancienne ville que la mer entoure de toutes parts et où l'on accède par un pont. Il s'y trouve tant d'espèces de poissons que la description en est impossible. On y pêche aussi le corail, qui pousse comme un arbre au fond de la mer. De cette ville dépend un vaste et fertile territoire (2).

Dans le voisinage se trouvent Djezîrat er-Râhib (Favignana), Djezîrat el-Yâbisa (Levanzo) et Djezîrat Mâlitima (Marettimo).

Dans cette île [de Sicile] se trouve EL-ḤAMMA (3), qui compte parmi les châteaux-forts les mieux fortifiés et où il y a des thermes dont l'eau chaude qui sert pour les bains jaillit d'une crevasse (du rocher). Il s'y trouve beaucoup de vergers, des arbres fruitiers et des lieux de plaisir charmants.

Il y a dans toute cette île de grandes villes situées sur la mer. Elle renferme quantité de châteaux-forts et de places fortes inexpugnables. On y trouve un pont remarquable long de trois cents coudées et large de quinze, muni d'ouvertures par où l'eau s'écoule de la mer dans l'île [*lisez* le lac] et réciproquement quatre fois par vingt-quatre heures, deux fois dans le jour et deux fois dans la nuit. Trois cours d'eau (*wâdi*) se déversent de la mer [du lac?] dans l'île, laquelle est entourée de toutes parts par la mer (4). Quant à Castrogiovanni, c'est le lieu où réside le prince de l'île (de Sicile). (*Vient ensuite* Chypre, etc.).

[*Dans le chapitre II, traitant des particularités des mers, on lit,* 56] :

La Sicile est une grande île renfermant des rivières, des arbres fruitiers et autres, des cultures de céréales et des montagnes. C'est là que se trouve la montagne appelée DJEBEL EL-BORKAN (5), d'où apparaissent dans le jour une fumée intense

---

(1) Cf. Edrisi (ap. *Bibl. ar. sic.* I, 76), qui est bien plus détaillé.

(2) Ib., p. 79.

(3) Calat'iameth dans un diplôme de 1110, d'après Amari, ib., 80.

(4) Je ne retrouve pas de passage correspondant dans Edrisi ; mais cf *Suppl.* Dozy, II, 257 b, l. 23.

(5) Cf. Herewi, p. 4.

et dans la nuit de grandes flammes. Elle rejette des matières enflammées qui, retombant dans la mer, s'y transforment en pierres noires qui servent au nettoyage, mais dont (avant leur chute) le contact brûle tout ; ces pierres flottent dans les environs à la surface de l'eau, où on les ramasse pour les exporter de côté et d'autre, car on en fait usage dans les bains. Nul ne peut approcher de l'emplacement (du volcan).

[*Dans le chapitre IV, traitant des particularités des sources, on lit*, 66 v°] :

La Source des heures, située dans le Maghreb, ne commence à couler qu'au moment de l'*adân* (annonce de la prière) et continue de le faire pendant la prière, puis s'arrête jusqu'à la prière suivante, et ainsi de suite, sans fin (1).

[67] La source de Grenade. Au dire d'Aboû Ḥâmid Andalosi, il y a près de Grenade une église où se trouvent une source et un olivier où le peuple se rend à un certain jour de l'année. Ce jour-là, au lever du soleil, la source commence à couler abondamment, puis des fleurs commencent à se montrer sur l'olivier, et se transforment en olives qui croissent et mûrissent dans la journée même. Tous ceux qui peuvent y arriver, car l'affluence est très grande, emportent de l'eau de cette source ainsi que des fruits, et s'en servent comme de remèdes (2).

[Chapitre VI, 74] Parmi les montagnes d'Espagne, il en est une où se trouve une caverne dans laquelle personne n'a jamais vu de feu ; mais si l'on graisse une mèche et que, l'attachant au bout d'un long bâton, on l'introduise dans cette caverne, cette mèche s'enflamme aussitôt. [74 v°] Dans le Djebel el-Berânis (3), en Espagne, il y a une mine de phosphore rouge, une de phosphore jaune et de mercure, une de minium. On exporte ce dernier produit dans le monde entier, car nulle part ailleurs il n'existe de mine de ce genre.

---

(1) Cf. Bekri, 2e éd., p. 73 et 167 ; Ibn Fadl Allâh, ci-dessous. Le même nom et la même propriété sont attribués à la source de Donna Lucata en Sicile (*Bibl. ar. sic.*, I, 75 et 261).

(2) Cet article est l'exacte reproduction de ce que dit Kazwini, I, 299 en marge de l'éd. de Demîri, Boulak, 1302.

(3) Ce doit être la Sierra de Almaden, voir *Bayân*, tr. fr., II, 229, n. 1, qui fait plusieurs renvois à des passages où il est question de cette montagne, dont Edrisi ne parle pas.

[76] La montagne de Zaghwân[1], proche de Tunis, est assez élevée pour être aperçue à la distance de plusieurs journées de marche; on voit les nuages circuler plus bas que son sommet. Il s'y trouve de nombreuses bourgades, des arbres fruitiers et autres, ainsi que des cours d'eau, et c'est le refuge des hommes vertueux. Il arrive souvent qu'il pleut au pied de la montagne et non au sommet, que ceux qui y habitent au pied se plaignent de l'excès de pluie et ceux du sommet, du manque de pluie.

[77] La montagne de Sicile[2] est située au milieu de la mer du Maghreb. Au dire d'El-Ḥasan ben Yaḥya dans sa Chronique de la Sicile, cette montagne, qui domine la mer, a une circonférence de trois journées de marche, et l'on y trouve beaucoup d'arbres, pour la plupart noisetiers, pins et bambous. A la partie supérieure il y a des soupiraux projetant de la fumée et du feu, et l'on voit maintes fois des matières enflammées coulant le long de ses flancs, consumant tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage et le transformant en une espèce de mâchefer. Tout à fait au sommet il y a toujours, été et hiver, des nuages, des neiges et de la pluie. Les gens de Roûm prétendent que les savants se rendaient dans cette île pour en contempler les particularités et la présence simultanée de la neige et du feu. Cette montagne renferme aussi une mine d'or, ce qui lui a valu chez les Roûm le nom de Montagne de l'Or.

---

(1) Cf. Bekri, 2e éd., 97; Edrisi, 139.

(2) Il s'agit de l'Etna; ce qui suit est extrait du *Mo'djem* de Yâkoût, dont le texte est légèrement abrégé (*Bibl. ar. sic.*, I, 201).

IV

Une encyclopédie de sciences naturelles et de géographie a pour auteur Mohammed ben Ibrâhîm ben Yaḥya Ançâri Kotobi surnommé Watwât, mort en 718 (5 mars 1318), voir H. Kh., v, 361, et *cf.* l'index, n° 4323. Elle a pour titre *Menâhidj el-fiker wa-mebâhidj el-'iber*, où le premier et le troisième mots sont souvent intervertis : ainsi dans Makkari, éd. Leyde, qui la cite plusieurs fois à propos de l'Espagne sous la première forme, elle est, dans l'index, classée sous la seconde (voir Cat. Gotha, n° 98, 3° ; Cat. Berlin, n°s 6015 et 6207 ; Brockelmann, *G. d. ar. Lit.* ii, 55). La partie géographique étant plutôt un recueil d'*adjâ'ib*, on ose à peine constater que Reinaud, dans son Introduction à la géographie d'Aboulféda, n'en ait pas parlé d'après le seul exemplaire alors connu, le n° 907 du Catalogue Uri. Ce fragment de l'ouvrage complet est probablement du viiie siècle H. ; il compte 145 ff., ne renferme que huit des neuf *bâb* annoncés dans la préface et la souscription en est surchargée ; c'est le seul que les circonstances m'aient permis d'employer pour la traduction qui suit et il n'y a pas à douter que la comparaison avec d'autres exemplaires ne permette d'établir ou de rectifier la lecture de maints noms de lieux peu faciles à identifier.

[F. 55] Dans le pays des Kotâma en Ifrikiya, se trouve la Source dite des heures, qui coule au moment des cinq prières canoniques, sauf cependant en présence d'un homme en état d'impureté ou d'une femme à ses époques. En présence de deux hommes en état de suspicion, elle ne coule que devant celui qui dit vrai et ne verse qu'à peine de l'eau devant le menteur (1). On trouve aussi en Ifrîkiya une source qui fournit de l'encre. En Espagne, à Tartoûcha, il y a une rivière qui roule du sable (au lieu d'eau).

[74] Quant aux Berbères, on a vu déjà le dire de ceux qui rapportent qu'ils descendent de Kan'ân (2). Ils proviennent, selon d'autres, de Berber ben Koftḳ ben Miçr ; après la mort de Koftḳ, père de Berber, celui-ci, à la suite de difficultés qu'il eut avec ses frères à propos de son fils, se dirigea du côté du Maghreb. Les Lawâta s'établirent dans le pays d'Adjdâbiyya et

---

(1) Cf. Bekri, 2e éd., pp. 73 et 167 ; Ibn Fadl Allâh, ci-dessous.
(2) Cf. *H. des Berb.*, i, 168 sq ; Edrisi-Dozy, 65.

de Sort, les Mezâta dans le pays de Waddân, les Hawwâra dans le pays de Tripoli, et les Nefoûsa, à l'ouest de ce dernier, s'avancèrent vers Tâhert, Tanger et Sedjelmesse. [74] La version acceptée est que la demeure des (Berbères) était d'abord la Palestine et qu'ils avaient Djâloût pour roi ; quand celui-ci fut tué, ils s'enfuirent du côté de Merrâkiyya, c'est-à-dire de la région nommée Ifrîkiya ; les Mezâta et les Meghîla s'établirent dans les montagnes, et les Mezâta notamment dans le pays d'Antâbelos, c'est-à-dire de Barka, lequel appartenait aux Roûm latins, avec qui ils finirent, à la suite de maints combats, par convenir qu'eux Berbères occuperaient les montagnes et les sables, tandis que les Roûm resteraient dans les villes et les îles. Cet arrangement continua d'être respecté jusqu'à l'arrivée des Musulmans et aux conquêtes que Dieu leur permit de faire dans les régions occidentales et orientales du monde. Il y eut alors des massacres de Roûm et des conversions de Berbères à l'islamisme, tandis que d'autres de ces derniers restèrent païens et soumis au paîment conventionnel du tribut, jusqu'au jour où plus tard l'islamisme (fut accepté par tous).

D'après d'autres, ces peuples descendent de Berber ben Kays Aylân. D'autres encore les disent issus d'Ifrîkos ben Çayfi le Himyarite, d'où leur nom d'Afâr'ka et le nom d'Ifrîkiya donné à leur pays. Chez les Berbères mêmes, il y en a qui prétendent qu'ils sont tous issus des Arabes ; les Hawwâra, disent-ils, provenant d' 'Amila émigré de Syrie[1], les Zoweyla de Djorhom, et à la suite des épreuves par où la Mekke les fit passer, ils s'enfuirent et se retirèrent à Zoweyla ; quant aux Zenâta, ils proviennent de Lakhm. Les Çanhâdja et les Kotâma se disent les uns et les autres descendants d'Ifrîkos. D'après Aboû 'Obeyd el-Bekri, les Kotâma et les Çanhâdja descendent de deux tribus distinctes provenant de Fâr ben Çanhâdj et de Mâr ben Çanhâdj ; il ne dit rien de plus.

[106] Au delà et à l'ouest de l'Égypte se trouve l'Ifrîkiya,

---

(1) من عاملة نافلى من الشام (sic) ; sur 'Amila, cf. *H. des Berb.*, I, 273 ; *Abulfedae historia anteisl.*, 190 ; sur ces prétendues origines, voir aussi Edrisi-Dozy, 65, et *H. d. Berb.*, I, 301.

qui, dit Aboû 'Obeyd Bekri, s'étend en longueur depuis Barka jusqu'à Tanger vers l'ouest, et en largeur depuis la mer de Roûm en passant par les sables jusqu'au pays du Soudan. C'est dans ces sables qu'on chasse le *fenek* et le *lamt*. Sur l'origine du nom d'Ifrîkiya, les chroniqueurs ne sont pas d'accord. C'est, d'après les uns, la forme arabisée du mot Ibrîkiya, qui veut dire « maître du ciel »; ce nom vient, d'après d'autres, d'Ifrîkos ben Abraha Himyari, parce qu'il battit les Roûm, conquit le pays des Berbères et parvint jusqu'à Tanger, d'où le nom du pays; d'autres encore font dériver Ifrîkiya du nom des Afârik, qui descendent de Fârik ben Moḍar, lequel fut le premier à s'établir avec ses enfants dans le pays.

Des deux parties, l'une maritime l'autre terrestre, entre lesquelles se divise l'Ifrîkiya, nous allons d'abord parler de la première, c'est-à-dire des villes situées sur le littoral, en commençant par ce qui touche à l'Égypte; quand nous serons arrivés à Tanger, nous parlerons des régions de l'intérieur des terres en commençant par les plus éloignées pour rejoindre notre point de départ, c'est-à-dire Barka.

[105] Barka était appelée en grec Antâbolos[1], ce qui veut dire « cinq villes ». Ses remparts furent élevés par El-Motawakkil. A l'est il y a une montagne habitée par les Lakhm, les Djodhâm et les Morâd (*sic*); et à l'ouest une autre, habitée par les Mezâta, les Lawâta et les Hawwâra. Le sol y a la couleur du *khaloûk* (parfum rougeâtre) et s'attache aux vêtements comme le safran. Dans ce canton se trouve Bernîk (Bérénice), située sur la mer. Tolmeytha est un château habité par les juifs et où l'on arrive en passant par la mer de Kaçîr. A l'ouest est située Sort, qui s'élève sur le bord de la mer et est pour la plus grande partie ruinée; les habitants parlent un jargon qui leur est particulier.

Atrabolos (Tripoli) porte un nom grec, qui veut dire « trois villes »; elle ressemble à Alexandrie pour sa construction.

---

(1) C'est-à-dire Pentapolis; la même déformation orthographique se retrouve dans l'un des deux passages où ce mot est cité par Bekri, 2e éd., p. 14; voir aussi l'*Istibçâr*, tr. fr., p. 54; Edrisi, 155.

Djerba est une île où l'on arrive par la mer de Kaçîr; elle produit beaucoup de fruits, notamment des pommes, dont le parfum s'étend jusqu'à plusieurs parasanges.

Sfax est une ville entourée de remparts et située au milieu d'une forêt d'oliviers; elle a une rivière dont on célèbre la beauté et qui se déverse dans la mer.

Gabès est une ville garnie de remparts, entourée de bocages formés de noyers *djoûz* et de pistachiers; elle est arrosée par deux rivières qui ont leur source dans une montagne située au sud et qui ensuite se fondent en une seule avant de se jeter dans la mer.

El-Mehdiyya, dont la fondation est due au Mehdi Obeydite et remonte à l'an [308] (23 mai 920), est entourée de trois côtés par la mer; elle a deux portes, l'une donnant sur la mer, l'autre du côté de la terre ferme.

Sousse, que l'on dit aussi être le Soûs citérieur, est une ville fortifiée que la mer entoure de trois côtés; elle a (*lacune*) et est construite en pierres de taille.

Tunis s'appelait d'abord [105 v°] Tarchîch, puis elle tomba en ruines et fut rebâtie à l'époque postislamique; siège du prince d'Ifrîkiya, elle est située au pied d'une montagne.

Carthage est une ville antique dont les restes attestent la grandeur de celui qui la bâtit et les hautes pensées de ses habitants; on y voit des aqueducs par lesquels l'eau s'écoulait dans la ville.

Benzert se compose de châteaux dans lesquels se retirent des *morâbiț* et entre lesquels passe une rivière qui prend sa source à l'est et se déverse dans la mer.

Tabarka a une rivière dans laquelle pénètrent les bâtiments chargés de marchandises et arrivant par mer; on y trouve des ruines antiques.

Mersa 'l-Kharez (La Calle) est une ville entourée de remparts et où des sources fournissent l'eau nécessaire aux habitants.

Bône, située sur le versant d'une montagne et construite postérieurement à l'an 450 (28 fév. 1058), est arrosée par une

rivière qui coule à l'ouest de la ville et qui se jette dans la mer.

Bougie est une ville bien bâtie et riche, égayée par une rivière riante qui a son embouchure dans la mer et que remontent jusqu'à la ville même les bâtiments qui y apportent toutes sortes de marchandises. Dans les environs se trouvent les montagnes d'Er-Raḥmân, qu'habitent les tribus berbères des Kolâma et où se trouve une mine de cuivre et de lapis-lazuli.

Djezâ'ir Beni Mezghanna ou Mezghanâ (Alger) est une ville ancienne et entourée de remparts; des sources fournissent aux habitants l'eau qui leur est nécessaire.

Ténès, située à deux milles de la mer, est une ville entourée de remparts et au centre de laquelle il y a un château-fort inexpugnable.

Oran est une ville moderne dont la construction remonte à 290 (5 déc. 902); elle fut ensuite détruite et reconstruite à plusieurs reprises.

Tabahrît [1] est une ville entourée de remparts et habitée par les Berbères Metghara.

Archgoûl et Arslen sont deux villes entourées de remparts et qu'arrosent deux rivières.

Nakoûr, à cinq milles de la mer, a deux rivières dont chacune coule à une journée et demie de là et se jette [104] dans la mer; c'est El-Mezemma [2] qui lui sert de port.

Ceuta sert d'entrepôt aux voyageurs et de rendez-vous [3] aux marchands; la mer s'étend autour d'elle en forme de croissant. Elle présente entre autres particularités celle d'être bâtie sur la mer et que l'eau nécessaire pour les bains y est transportée à dos (de bêtes de somme).

Kaçr Çanhadja ou Kaçr 'Abd el-Kerîm, ville moderne et garnie de remparts, est arrosée par une rivière qui a son embouchure dans la mer.

---

(1) A dix milles de Ternana, qui est elle-même à huit milles de Nedroma (Bekri, 162 et 176; Edrisi, 205).

(2) Texte المزمة que j'ai rétabli d'après Bekri, p. 181, l'*Alhucemas* des cartes espagnoles; cf. Edrisi, 205.

(3) Sens douteux; texte ومساب.

C'est ici que s'arrête la liste des villes bâties sur la mer de Roûm ; voici celles qui sont sur l'Océan.

Tanger, dont le nom berbère est Oulîlî, ville ancienne et bâtie par les Roûm, a dans sa dépendance une province longue et large d'un mois de marche et où l'on trouve comme villes du littoral El-Ara'ich, Tochommech, Azîla ou Açîla, et Sela. Cette dernière compte parmi les plus grandes et est arrosée par le Seboû, rivière qui descend de Fez ; l'un des deux quartiers dont elle se compose se nomme Ribâṭ el-Fatḥ et doit sa fondation à 'Abd el-Mou'min, et l'autre, nommé Ḥiçn el-Faraḥ, fut construit par El-Mançoûr, l'un des descendants du précédent[1]. On trouve encore Azekkour et Mazîghan, qui servent l'un et l'autre de ports à Merrâkech ; Asfi et Anfi [*lis.* Anfâ], deux ports du pays de Tamsenâ ; Kouz[2], située à l'embouchure du Nefîch (*sic*) ; Ameghdoul (Mogador), qui est le port du Soûs. Toutes ces villes, qui servent de ports au Maghreb ultérieur, sont habitées par des tribus berbères.

Quant aux villes de l'intérieur des terres, elles se divisent en deux portions, l'une formée par celles qui avoisinent les diverses localités que nous venons d'énumérer et qui est moyenne, l'autre formée par celles qui sont par delà, c'est-à-dire la saharienne ou extrême.

La portion moyenne, c'est le Soûs ultérieur (*el-akça*), qui est une vaste région [104 v°] où il y a beaucoup de palmiers et de cannes à sucre. Celui, dit-on, qui commença à la mettre en culture et à veiller au cours des rivières fut 'Abd er-Raḥmân ben Merwân ben el-Ḥakam, frère de Merwân el-Dja'di[3]. On

---

(1) Sur Salé et Rabat, qui s'élèvent l'un et l'autre à l'embouchure de l'Esmir ou Bouregreg, cf. Edrisi, 83, et Merrâkechi, *Hist. des Almohades*, 308, n.

(2) Est cité par Bekri, mais non par Edrisi.

(3) D'après Bekri, p. 306, « Abd er-Rahman ibn Merouan, frère de Mohammed el-Djâdi » avec la note de de Slane « Mohammed el-Djâdi, fils de Merouan était le père de Merouan, dernier khalife oméiade de l'Orient ». Cet 'Abd er-Rahmân, qui n'est pas, je crois, autrement connu, figure en effet dans la liste des enfants de Merwân I que donnent le *Ma'ârif*, p. 180, et Mas'oûdi, v, 208. Quant à Merwân II, dernier Omeyyade, il est petit-fils de Merwân I par Mohammed, et c'est lui à qui l'on applique le qualificatif Dja'di, dérivé du nom de l'hérésiarque El-Dja'd ben Dirhem (*Fihrist*, 237 ; Ibn el-Athîr, v, 329 ; Sam'âni, f. 131 r° ; Ibn el-Kaysarâni, *Homonyma*, 31). Cela étant, il y aurait à rectifier notre texte aussi bien que celui de Bekri.

y rencontre plusieurs villes dont TAMEDALT, qui en est le rempart (*kaçba*), est une ville située en lieu plan, garnie de murailles et fondée par 'Obeyd Allâh ben Idrîs[1]; il s'y trouve des eaux chaudes et elle est arrosée par une rivière qui prend sa source dans une montagne à dix milles de là et dont les rives sont garnies de moulins et de vergers. Il existe dans cette montagne une mine d'argent.

Une autre ville importante est IGLI (Igli), où coule une rivière qui prend sa source dans le Deren et se jette dans l'Océan. Bâtie par 'Obeyd Allâh ben Idrîs, elle est située dans un emplacement en partie plan et en partie accidenté.

Dans ce pays on trouve encore WADI MASSA[2], qui est un ribât fréquenté et situé sur l'Océan. Il y a en outre de gros villages et beaucoup de champs cultivés.

Le pays de Soûs a pour voisin celui de NIFFÎS[3] appelé « le pays agréable » (*el-beled en-nefîs*) à cause de ses nombreuses rivières et de son fouillis d'arbres. Il s'y trouve de nombreuses villes, dont la plus importante est TAMROUT[4], arrosée par une rivière qui descend du Deren et a son embouchure dans la mer. La ville qui la suit par rang de grandeur est AFÎFEN[5].

Le pays de Niffîs est limitrophe de celui du WADI DER'A, rivière dont la source est dans le Deren, qui coule de l'est à l'ouest et a son embouchure dans l'Océan. Des villages en bordent les rives. Le lieu fortifié (kaçba) du pays est TIYOUMETÎN[6], qui est peuplée et florissante, située dans une partie élevée du

(1) Cf. Bekri, 308, où on lit '*Abd Allâh*; mais dans la liste des fils d'Idris (ib. 241) les deux noms figurent; cf. *Istibçâr*, 187 de la trad. fr.

(2) Aussi orthographié Masset et Mâssat (Bekri, 306; Edrisi, 84), ce qui tient à la manière d'écrire en arabe la dernière lettre; cf. Table géogr. de l'*H. d. Berb.*, et *Istibçâr*, p. 185 de la trad. fr.

(3) Cf. Table géog. d°, s. v. Nefîs; on lit Niffîs dans Bekri, notamment, p. 303; et cf. Ibn Khallikân, trad. ang., IV, 470, n. 20. Dans la trad. d'Edrisi (p. 73), Nafîs.

(4) Orthographié *Tâmroûrt* dans Bekri, 303, et dans l'*Istibçâr*, 184.

(5) Citée par Bekri, 303; et cf. *Istibçâr*, 183.

(6) Les caractères arabes, dépourvus de points, correspondent exactement à cette prononciation, qui est celle de Bekri (pp. 295 et 363); dans la tr. Edrisi (pp. 65, 72, 73) Tiouyouin; cf. aussi Table géog. de l'*H. d. Berb.*, p. CXI, et *Istibçâr* (pp. 175 et 188).

pays, et dont la fondation remonte aux Benoû Idrîs. On trouve encore dans cette région TAROUDANT, palmeraie retranchée qu'entourent des herbes desséchées[1] sur une étendue de quatre journées de marche.

De là on gagne AGHMAT, qui comprend deux villes bâties en plaine, AGHMAT AYLAN, où nul étranger ne peut habiter, et AGHMAT OURÎKA, à huit milles de là, qui sert de résidence aux étrangers. [103] Dans cette dernière passe une rivière d'eau salée le long de laquelle il y a des vergers et de nombreux palmiers.

Non loin de là se trouve MERRAKECH, que bâtit en 470 (25 juil. 1077) Ali[2] ben Tâchefîn Lamtoûni le Çanhâdjien, et qu'arrose une rivière qui descend du Deren et va se jeter dans la mer. Cette ville, après être tombée au pouvoir d' 'Abd el-Mou'min, devint la résidence des khalifes (*sic*) de sa descendance et semblable à Baghdâd par l'importance et par le nombre des chefs, des savants et des littérateurs qui y habitaient.

Une ville presque aussi importante que Merrâkech est FEZ, qui se compose de deux parties, dont l'une appelée Quartier des Andalous, fut bâtie en 192 (5 nov. 807) et l'autre, nommée Quartier des Kayrawâniens, fut bâtie en 193 (24 oct. 808), c'est-à-dire l'une et l'autre du temps d'Idrîs ben Idrîs[3]. Les deux parties sont entourées de remparts et séparées par une rivière qui prend sa source dans un marais situé à une demi-journée de là.

MIKNASAT EZ-ZEYTOUN (Mequinez); TESOUL[4], aussi appelée 'Ayn Isḥâk, renferme des marchés et des bains. DJERAWA[5], bâtie en plaine et protégée par un château-fort imprenable, fut fondée par 'Isa ben Idrîs en 259 (7 nov. 872).

OUDJDA[6] se compose de deux villes munies de remparts, et

---

(1) Passage corrompu et d'une traduction douteuse.

(2) Lisez probablement *Yoûsof* (comme fait Edrisi, p. 77), qui régna de 453 à 500; et cf. *Istibçâr*, p. 179.

(3) Cf. Bekri, 226; *Istibçâr*, 121; Edrisi. 86; *Baydn*, I, 304.

(4) Bekri, 272; Table géog. de l'*H. d. Berb.*, CIX.

(5) Bekri, 273 et cf. 156; *Istibçâr*, 44; *Bayân*, I, 184.

(6) Bekri, 177; *Istibçâr*, 117.

dont l'une a été bâtie par Ya'la ben Bologgîn ben Zîrî ben Menâd en 440 (16 juin 1048).

Fekkan[1], sur le flanc d'une montagne, était autrefois l'un des marchés des Zenâta et fut transformé en ville par Ya'la ben Mohammed ben Çâliḥ en 338 (1er juil. 949).

Tlemcen, grande capitale qui ressemble à Merrâkech, a plusieurs rivières dont les rives sont bordées de vergers et de moulins ; elles sont formées par un autre cours d'eau qui a sa source dans la montagne appelée Djebel en-Noûl[2] et se déverse dans un vaste bassin, où il ne fait que passer, et va se jeter dans la rivière Isser[3]. Cette ville est à deux journées d'Oran.

Kal'at Hawwara, aussi appelée Bâsfedâl[4], a une rivière et s'élève au pied d'une montagne où il y a deux mines, l'une de fer l'autre de mercure.

On va de là à la Kal'at Meghila, qui est bâtie sur une haute montagne du nom de Deloul[5], et a une source d'eau courante.

Tahert[6] se compose de deux villes distantes l'une de l'autre de cinq milles et qui sont l'une ancienne et l'autre moderne ; chacune est située au pied d'une montagne et a une rivière. C'est...[7] à deux journées de là, qui leur sert de port.

Tamedat[8] est située au pied d'une montagne. Mettîdja, aussi appelée Kazrouna[9], a une rivière bordée de moulins et de vergers ; c'est la localité de ces régions qui produit le plus de lin. On se rend de là à Djeza'ir Beni Mezghanna (en....).

---

(1) Bekri, 160 ; *Istibçâr*, 43 ; Edrisi, 95.

(2) Lisez Lourît ou El-Ourît (Bekri, 156 ; *Istibçâr*, 115).

(3) Texte ارسقوا, que j'ai corrigé d'après Bekri, p. 157, et l'*Istibçâr*, p. 116. Il faut probablement lire Archgoul, sur la Tafna, dont l'Isser est un affluent.

(4) Lisez Tâsakdâlt, d'après Bekri, p. 143.

(5) Cf. Bekri, 142 et 143.

(6) Cf. Bekri, 138 ; *Istibçâr*, 118 ; *Bayân*, i, notamment p. 283.

(7) Texte الغد ; on s'attendrait à trouver le nom de Ténès, qui est d'ailleurs au moins à quatre journées de Tâhert, distance indiquée par Edrisi, p. 100.

(8) Je ne trouve pas ailleurs et dans la région en question ce nom ou un autre analogue.

(9) Texte اجروقى ; chez Bekri الزرزنة. La prononciation Mettidja, qui est celle des indigènes, est la seule correcte ; cf. *Istibçâr*, 38, et Bekri, 136 et 154, dont la traduction orthographie avec raison Mittidja.

Souk Hamza[1] fut bâtie par Hamza ben [Hasan ben] Soleymân l'Alide ; il s'y trouve une montée (?).

Belyas[2] est bâtie au pied d'une montagne, et l'on se rend de là à Mersa 'd-Dedjadj.

Mila[3] est entourée de remparts ; des eaux courantes en arrosent les environs, et au milieu même de la ville des sources souterraines ont été amenées. On va de là à Mersa Zeytouna, c'est-à-dire à Djidjel.

Constantine l'aérienne est une des villes les plus curieuses comme construction. Il y coule trois rivières navigables qui se jettent dans une profonde tranchée entourant la ville et au fond de laquelle on aperçoit l'eau semblable à une étoile. De là au Mersa Sikda[4] il y a une [forte] étape.

Chelif des Benoû Waṭil[5] ; on va de là à Benou Warifen[6], l'une et l'autre de ces villes étant situées sur une rivière qui a son embouchure dans la mer. El-Khadra[7], sur une rivière au cours rapide bordée de vergers.

Milyana est une ville roûmi où il y a des ruisseaux garnis de moulins et de vergers ; elle fut reconstruite par Zîrî ben Menâd.

Achîr doit sa fondation à Zîrî ben Menâd et ses remparts à Bologgîn en 367 (19 août 977)[8].

El-Mesîla est une grande ville située sur la rivière Seher[9] ; elle a un double rempart et fut bâtie par Ismâ'îl ben 'Obeyd Allâh le Mahdi en 313 (29 mars 925).

Badjat el-Kamḥ (Bâdja aux grains) est garnie d'un rempart,

(1) Le Bouïra ou Bordj Bouïra actuel (Bekri, 134).

(2) Localité aussi signalée par Bekri, p. 135, « le Teniat el-Begass de la carte des environs d'Alger, 1851 ».

(3) Bekri, pp. 132-135 ; *Istibçâr*, p. 97 ; Edrisi, p. 110.

(4) Ou Tâsikda, c'est-à-dire Skikda ou Philippeville (Bekri, 132 et 168)

(5) Bekri, 142, avec la note « cette ville était située au confluent de la Mina et du Chelif ». Peut-être faut-il corriger le Wekil du *Bayân*, trad. fr., I, 323 l. 5, en Waṭil.

(6) Voir Bekri, 127, 142, 154.

(7) Correspondrait à peu près au Duperré actuel (Bekri, 127 et 154).

(8) Bekri, 126-127 ; *Bayân*, I, 313.

(9) Aujourd'hui Wadi 'l-Keçab (Bekri, 123 ; *Istibçâr*, 93 et 107).

située sur la montagne appelée 'Ayn ech-Chems, bien fournie en ruisseaux et en arbres(1). [102] A l'ouest de cette ville se trouve le port de TABARKA.

Dans la KAL'AT BENI ḤAMMAD(2), placée sur un pic de montagne, on trouve des scorpions dont la piqûre amène une mort rapide ; sa prospérité date de l'époque où Kayrawân fut ruinée.

SÉTIF, ville antique où il y a une rivière. EL-GHADÎR, aussi appelée GHADÎR WARROU(3), est une ville antique garnie de remparts et qui a un faubourg. TEYFACH(4), aussi appelée « l'injuste », est bâtie au pied d'une montagne et a des sources d'eau courante.

TAMEDÎT est situé entre deux montagnes qui l'enserrent.

NEGAOUS(5) se compose de deux châteaux-forts imprenables qui ont une mosquée principale.

TEHOUDA(6), ville ancienne qui a des vergers traversés par une rivière dont la source est dans la montagne Aurès.

Dans le pays du Zâb, on trouve BISKRA(7), ville fortifiée qui a une forêt de palmiers longue de six milles, et de laquelle dépend un canton où l'on trouve ṬOLGHA,...(8), BENTYOUS et MELÎKA, qui est arrosée par une rivière qui descend de l'Aurès.

BAGHAYA(9) est une ville maintenant ruinée où il y avait des rivières et des arbres. Non loin de là se trouve la montagne AURÈS.

KASAS(10), ville située sur une rivière au cours rapide; NEGAOUS(11), ville où les arbres abondent ; TOBNA(12), dont les

---

(1) Bekri, 119 ; *Istibçâr*, 28 et 87.

(2) Ou Kal'at Aboû Tawîl (Bekri, 105 ; *Istibçâr*, 99 ; *Bayân*, I, index).

(3) Bekri, 125 ; *Istibçâr*, 98 ; Edrisi, 107.

(4) Sur cette localité et la suivante, cf. Bekri, 114 ; Edrisi, 137 et 140.

(5) Edrisi, 110 ; *Istibçâr*, 108.

(6) Bekri, 148 ; *Istibçâr*, 111 ; *Bayân*, I, 18.

(7) Bekri, 111 ; *Istibçâr*, 109 ; Edrisi, 110.

(8) Texte وحموره ; faut-il y voir Boû-noura ? Sur Bentyoûs, voir Bekri, 147.

(9) Bekri, 277 ; *Istibçâr*, 92 ; Edrisi, 121 ; *Bayân*, I, index.

(10) Voir Bekri, 107, où ce nom est écrit Gaçâs.

(11) Il y a là ou une faute de copie ou une répétition, cette localité venant d'être citée.

(12) Bekri, 108 ; *Istibçâr*, 108 ; Edrisi, 109.

remparts furent élevés par Mançoûr ben el-'Abbâs [second Abbaside] et qui était autrefois la place de défense (kaçba) du Zâb; TEBESSA[1], ville ancienne où il y a des ruisseaux et des arbres; MEDDJANAT ET-ṬAWAHÎN (Meddjâna aux pierres meulières)[2], ville ancienne où il y a une carrière de pierres meulières. SEBÎBA[3] est une ville antique où il y a des ruisseaux et des arbres, et d'où l'on passe à KAYRAWAN, qui était la capitale de l'Ifrîkiya au commencement de la période islamique[4]. Ce fut 'Okba ben Nâfi' qui en traça le plan du temps d' 'Omar ben el-Khattâb et qui en éleva les remparts; mais celui qui la transforma le premier en une grande ville fut Moḥammed ben el-Ach'ath [102 v°] ben 'Okba Khozâ'i en 144 (11 avril 761) ; détruite ensuite en 209 (4 mai 824) par Ziyâdet Allâh [ben Ibrâhîm] ben el-Aghlab, elle fut reconstruite en 444 (3 mai 1052) par El-Mo'izz ben Bâdîs, et à partir de cette époque le mot *Kayrawân* servit à désigner quatre villes réunies dans un même emplacement : l'ancien château (el-Kaçr el-Kadîm) élevé en 184 (1er févr. 800) par Ibrâhîm ben el-Aghlab et dans lequel, abandonnant Kayrawân, il se fixa; Rakkâda, que bâtit et entoura de murs Ibrâhîm ben Aḥmed [Aghlabide] en 263 (24 sept. 876), lequel quitta l'ancien château pour y aller demeurer; Çabra, que bâtit Ismâ'îl ben [El-Kâ'im ben] 'Obeyd Allâh le Mahdi en 337 (11 juil. 948), en l'appelant El-Mançoûriyya, où il se transporta et dont il fit le siège du gouvernement. Mais ensuite le tout tomba en ruines, et il n'en subsista plus que des décombres et des restes.

Le pays de KASTÎLIYA s'étend de Kayrawân à GAFÇA[5], qui est une ville bâtie sur des colonnes de marbre et où il y a deux sources d'un débit considérable formant deux ruisseaux qui

(1) Ms. وسى (dans Bekri تبسا, dans Edrisi تبسة), voir Bekri, 106, et l'*Istibçâr*, 90, qui donne des détails.

(2) Bekri, 106; *Istibçâr*, 89; Edrisi, 106 et 133; on la nomme aussi Kal'at Bosr (Jaqubi, *Descriptio*, 75) et Kal'at Bichr (*H. d. Berb.*, I, 344).

(3) Bekri, 106; *Istibçâr*, 83; Edrisi, 139; Table géog. de l'*H. d. Berb.*

(4) L'historique qui suit est tiré de Bekri, p. 57, et cf. 140. Sur la fondation même de la ville, cf. *Istibçâr*, p. 8, ainsi qu'Edrisi, p. 129, et ci-dessus.

(5) Bekri, 100; *Istibçâr*, 68; Edrisi, 122.

servent à l'arrosage des vergers. Une forêt de palmiers et d'oliviers dépend de cette ville, de même qu'un district situé au sud et formé par des montagnes presque inaccessibles, qui sont couvertes de châteaux-forts bien peuplés. Kasṭîliya[1] était la résidence de Djerdjîr, sur qui les musulmans conquirent l'Ifrîkiya. NEFZAWA[2], entourée d'un rempart et située sur une rivière autour de laquelle s'étend une montagne, est la métropole du pays ; elle a des faubourgs, des marchés et une banlieue plantée de palmiers dont la quantité lui donne une ressemblance avec Baçra. Il y passe trois rivières de chacune desquelles se détachent six dérivations, dont l'eau répartie à l'aide de rigoles sert à l'arrosage des vergers[3].

EL-ḤAMMA, aussi appelée Ḥammat Behloûl[4], [101] est une ville ancienne entourée de murs, qui a une forêt de palmiers. NEFTA[5], bâtie en pierres, et où les eaux sont abondantes, est appelée « la petite Koûfa » à cause des croyances chî'ites professées par les habitants.

Parmi les cantons de Kasṭîliya on compte encore le district de ṬOKYOUÇ[6], où se trouvent les villes de KENOUSA, ...[7], DEKACH et SEDDAD. Le district de SOUF où il y a des châteaux-forts

---

(1) C'est-à-dire Tawzer, qui en était le chef-lieu. C'est Sobeytala ou Sufetula qui, d'après Edrisi (p. 123), servait de résidence à Djerdjîr.

(2) Bekri, 101 ; *Istibçâr*, 82 ; Tidjâni, in *J. as.*, 1852, II, 192.

(3) Comparez la description détaillée de Bekri (p. 103) parlant de Tawzer.

(4) Ou Hammat Benî Behloûl ; voir *Istibçâr*, 80 ; Merrâkechi, *H. des Alm.*, p. 236 n. ; Zerkechi, trad. fr., p. 21 ; Tidjâni, in *J. as.*, 1852, II, 125.

(5) Bekri, 152 ; *Istibçâr*, 79 ; Edrisi, 123 ; Aîachi, trad. Berbrugger, 126, 129 et 247.

(6) Ms. حير نعموص ; l'orthographe la plus courante est تقيوس ; et aussi تاقيوس ; si cependant ce nom se rattache à la présence de grottes où, dit-on, reposent les Sept dormants, دقيوس (= Decius) serait préférable. Aujourd'hui la dénomination la plus courante semble être El-Oudiane الوديان (carte arabe publiée chez Beau, à Tunis ; *Atlas des colonies françaises* de Pelet ; « Oudiane, qui porte aussi le nom de Taguious » dit Pellissier, *Description de la régence de Tunis*, 144 ; cf. 396 et 405 ; Berbrugger, *Voyages dans le sud de l'Algérie*, 123 et 286 ; *Istibçâr*, et Merrâkechi, ll. ll. ; Jaqubi *Descriptio*, 78 sq.

(7) Ms. وفيه من البلاد كنوسه وكبه وعرب البلد ونطاوس ودقاش وسداد . D'après Pellissier, l. l., cette oasis « contient six villages, qui sont Degache, Zaouia't el-Arab, Oulad Madjed, Zourgan, Kris, Tsada ». Les cartes nous donnent Degache ou Deguech et Seddâda (= Tsada ?) ; je ne peux reconstituer les autres noms du ms.

ressemblant à des villes enceintes dans d'autres villes et qui sont dans les sables, savoir Temâout, Cheroûs et Mârâs [1]. Chacun de ces *kçoûr* est entouré d'une forêts de palmiers.

Par delà Kasṭîliya il n'y a plus de lieux cultivés ni d'animal autre que le *fenek;* on ne trouve plus que du sable et un sol mouvant où le pied ne laisse pas de trace.

Parmi les régions sahariennes du Maghreb, on trouve Noul Lamṭa [2], ville située sur le littoral de l'Océan et arrosée par une rivière qui a son embouchure dans la mer. Lamṭa est le nom d'une tribu berbère habitant la ville nommée Awdaghast [3], ville sablonneuse dominée par une montagne et qu'entourent des vergers plantés de palmiers. Les princes y mangent du blé, mais leurs sujets ne se nourrissent que de *dora;* le pays est très malsain, et les habitants y souffrent des fièvres et de maladies de la rate. Il y a de ce côté une mine d'un or de très bonne qualité.

Dans la région saharienne on trouve encore Sidjilmassa [4], bâtie sur un terrain plan et dont le sol est une cuvette salée (*sebkha*); ses remparts furent élevés par Elyasa' ben Aboû 'l-Kâsim en 169 (14 juil. 785) [5]. Les habitants se voilent hermétiquement le visage, ce qui a pour singulier résultat que des parents ne se reconnaissent pas une fois le voile ôté. Il y coule deux rivières, l'une venant de l'ouest et l'autre de l'est, mais toutes les deux ayant une source unique [101 v°] grossie par l'eau de plusieurs fontaines. Au delà, dans les directions sud et ouest, nul lieu habité n'est connu.

C'est par Sedjelmesse qu'on pénètre dans le Soudan après deux mois de marche à travers un désert où l'on ne trouve d'autres habitants que des bandes de Berbères, savoir des Lam-

(1) La seconde de ces localités seulement est citée, quelquefois sous la forme Seroûch, dans nos sources écrites, mais est située dans le Djebel Nefoûsa, voir plus bas. (Edrisi, 123; Jaqubi, 51, 57 et 58; Bekri, 25: cf. Berbrugger, l. l., 63; Pellissier, l. l. 117; Daumas, *Sahara algérien*, 189).

(2) Bekri, 206; Edrisi, 63; *Istibçâr*, 188.

(3) Edrisi, 37; Bekri, 299; *Istibçâr*, 191.

(4) Ou Sedjelmesse, voir *Istibçâr*, 162, et les références.

(5) Sur ce prince, mort en 207 ou 208, cf. Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 198, et la note.

toûna, des Djoddâla et des Mesoûfa : les seconds sont les plus nombreux, les derniers sont les plus beaux d'extérieur, et les Lamtoûna sont les plus nobles et ont la suprématie ; c'est 'Ali ben Tâchefîn, le fondateur de Merrâkech, qui a été le dernier de leurs rois. Ce sont ces tribus qui se soulevèrent postérieurement à 440 (16 juin 1048) en invoquant la vérité et la répression des injustices ; respectueux de la tradition (*sonna*), ils suivaient rigoureusement le rite malékite. Ils ne savent ni labourer ni ensemencer et ne connaissent pas le pain ; leurs richesses sont représentées par des troupeaux, leur nourriture consiste en viande et en lait ; plus d'un d'entre eux passe toute une longue vie sans avoir jamais vu dans ses mains d'autre pain que celui apporté par les marchands provenant des pays musulmans. Ils sont toujours à la recherche de pâturages.

Toujours dans les régions sahariennes, on trouve TADMEKKA[1], qui veut dire « semblable à la Mekke », car *'âd* signifie « semblable » ; cela signifie que, comme la Mekke, elle est située entre des montagnes ; les habitants portent le voile et se nourrissent de chair, de lait et d'un certain grain que leur pays produit sans culture ; on y importe le *dora* du Soudan et d'autres régions sahariennes.

WARKLAN[2] est à cinquante étapes de Tâdmekka et se compose de sept châteaux-forts qui ont pour habitants des Berbères.

GHADAMES[3], à quarante étapes de Warklân, est une petite ville où il y a beaucoup d'eau et de palmiers. Sept étapes à travers le désert séparent Ghadâmès du DJEBEL NEFOUSA, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de six journées de marche[4], et où il y a des bourgades et des cultures. Il a pour métropole (kaçba) CHEROUS[5], [100] ville grande et importante où il n'y a pas de mosquée principale, parce que les habitants, étant ibâdites, ne font pas la prière en commun.

(1) Bekri, 339 ; *Istibçâr*, 206 ; Aboulféda, II, 219.

(2) Ou Ouargla, Bekri, 340 ; *Istibçâr*, 208 ; Berbrugger, l. l., 45.

(3) Bekri, 340 ; *Istibçâr*, 209.

(4) Sur l'étendue attribuée au Djebel Nefoûsa, et qui varie de trois à sept journées, voir Jaqubi, *Descriptio*, 57 ; Edrisi, 123 ; Bekri, 25 ; *H. d. Berb.*, I, 280 ; *Istibçâr*, 58 et 92.

(5) Ms. Setroûch ; j'ai suivi l'orthographe de Bekri, Edrisi, etc. ; cf. p. 54 n. 1.

A cette montagne se rattache celle de l'AURÈS (*Djebel awrâs*), longue de sept journées [1] et renfermant de nombreux châteaux-forts occupés par les Hawwâra, qui sont ibâdites. Celle-ci à son tour se relie à celle de Saknakoû [2], aussi dénommée WANCHERÎCH, longue de quinze journées de marche, habitée par des tribus de Berbères, et qui se rattache à la montagne de DEREN.

Cette dernière se prolonge à travers les pays de Soûs, de Der'a, d'Aghmât et de Merrâkech; elle a pour habitants des tribus çanhâdjiennes, les Heskoûra, les Doggâla, les Rekrâka, etc. [3]. Plusieurs rivières y prennent leur source, et l'on y trouve des pins et des chênes.

Le Deren se rattache à la montagne d'AROUR [4], qui est longue de dix journées de marche, traverse le pays des Gezoûla et donne asile à de nombreux et gros serpents; elle commence à l'Océan Atlantique. On y trouve des aiguilles de fer que le feu ne peut fondre.

Dans les régions sahariennes on trouve encore, du côté de Ghadâmès, WADDAN [5], qui est formée de deux villes : l'une, DELYAL, a pour habitants des Arabes descendant de Sehm, et l'autre, TAWMA, est habitée par des Arabes du Hadhramaut. La région d'Awdjela [6], où il y a de nombreux palmiers et arbres fruitiers, renferme diverses bourgades et a pour métropole

---

(1) De douze journées, d'après Edrisi, 109 et 121; cf. Bekri, 106 et 276; *Istibçâr*, 92.

(2) سقنقو est distinctement écrit, mais j'ai vainement cherché ce nom ou quelque autre analogue.

(3) Ces trois tribus sont regardées comme des Maçmoûda par Ibn Khaldoûn, *H. d. Berb.*, I, 169; II, 117 et 150.

(4) ارور nom qui, en en supposant l'orthographe exacte, s'applique probablement à une partie du Deren occupée par les Gezoûla : on sait en effet que les géographes arabes ne voient qu'une montagne dans le Deren, les monts des Gezoûla et l'Aurès (Jaqubi, 108; Aboulféda, etc.).

(5) Bekri (p. 29) appelle les deux quartiers Dilbak et Bousa (avec les variantes *Youci* et *Lous*); Edrisi (p. 153) ne les nomme pas, non plus que le *Merâcid* (III, 231).

(6) Texte اركلة, ordinairement écrit اوجلة; la ville principale Arzâkiya est citée par Bekri, p. 31, et par le *Merâcid*, I, 100, mais non par Edrisi, p. 157, ni par Aboulféda, II, 180.

Arzakiyya, où l'on compte plusieurs mosquées. Adidabiyya[1], bâtie dans le désert sur le sol rocheux, a des puits que l'on a dû foncer ; le lieu qui est près de la mer et lui sert de port est à dix-huit milles de là[2].

Le premier pays franc que conquirent les musulmans et où ils s'établirent d'abord en vainqueurs, puis en paisibles possesseurs, fut la Péninsule hispanique. Elle se divise en deux régions, dont l'occidentale a des rivières coulant à l'ouest et reçoit les pluies amenées par les vents d'ouest ; dans l'orientale, les rivières coulent à l'est et la pluie y est produite par les vents d'est. [100 v°] L'une et l'autre régions ont quatre frontières : au sud, la mer de Roûm (Méditerranée), sur une longueur d'environ un mois de marche ; au nord et à l'ouest, l'Océan sur une longueur, au nord, égale à celle du sud, à l'ouest sur une longueur de vingt journées environ ; à l'est, la montagne où se trouvent les Portes (ou *ports*) par où l'on entre de la Grande terre dans la Péninsule, sur une longueur de trois journées. Ce fut, dit-on, Cléopâtre (? قلاوبطرة) qui ouvrit ces Portes lorsqu'elle voulut mettre en culture la Péninsule, restée jusqu'alors en friche.

Dans l'ouest de ce pays, se trouve la capitale Cordoue, qui était le siège de la royauté et du gouvernement, la métropole de toutes les provinces situées par delà depuis la conquête musulmane opérée en 92 (29 oct. 710) et depuis El-Welîd ben 'Abd el-Melik, jusqu'au jour où elle échappa aux mains des musulmans. Telle fut la situation depuis qu'elle eut passé aux mains des princes musulmans jusqu'à ce qu' 'Abd er-Raḥmân ben Moḥammed ben Moṭarref ben el-Ḥakam ben Hichâm ben 'Abd er-Raḥmân le nouveau-venu bâtit en face la ville nommée Ez-Zahra, qui était séparée de Cordoue par un grand fleuve dont nous parlerons. Les deux rives sont reliées par un pont qui est une des merveilles du monde et qui fut édifié du temps d' 'Omar ben 'Abd el-'Azîz[3] par les soins d' 'Abd er-Raḥmân

---

(1) Bekri, 16 ; Edrisi, 157 ; *Istibçâr*, 58.

(2) Ce port se nomme El-Mâhoûr, d'après Bekri, l. l. ; Jaqubi, 41.

(3) Khalife Omeyyade mort en 102 H.

ben 'Obeyd [1] Allâh Ghâfiki : long de huit cents brasses et large de vingt, il était haut de soixante coudées, avait dix-huit arches et dix-neuf piles [2].

Parmi les cantons relevant de Cordoue figurent Ḥiçn el-Modawwar (Almodovar) situé sur l'Océan [3], Morad (Moratalla),... بطالة (Alamillos ?), Ḥiçn el-Djorf, Ghâfik, Misṭâsa [4], [99] où il y a une mine de mercure, et Kal'at Rebâḥ [5], où se trouve la caverne d'où émergent les eaux du fleuve [6]. Cette ville [c'est-à-dire Cordoue], située sur un fleuve qui descend des montagnes d'Ucles [7], a dans sa dépendance une région longue de sept journées de marche et large de cinq, qui est remplie de bourgades et que les Espagnols appellent El-Faḥç [8]. Mentoûr, Andeboûsa, Calatayud, Bolkoûna (Porcuna),... واكرالش, Cabra وقبرة ville dans le canton de laquelle on trouve le béryl, dans la montagne nommée Sîmerân.

Ces régions ont pour voisines [9] celle d'Elbîra [10], aussi appelée Dimechk (Damas) parce que le *djond* de Damas s'y établit lors de la conquête [11], ou, selon d'autres, parce qu'elle

---

(1) On dit aussi *'Abd*; j'ai corrigé l'ethnique qui suit, écrit dans le ms. *'ânifi*. La construction de ce pont célèbre est aussi attribuée à Samḥ ben Mâlik, mort en 102 (Makkari, I, 145 l. 10).

(2) Sur ce pont cf. Edrisi, 262; 'Omari, ci-dessous; *Bayân*, trad. fr., II, 109, 479, et les références, etc.

(3) D'entre les diverses villes de ce nom, l'une est à l'ouest et à une faible distance de Cordoue, et une autre sur l'Oeiras, dans l'Alemtejo actuel; ni l'une ni l'autre ne sont sur l'Océan.

(4) Ms. وسمطاسة que j'ai corrigé d'après le *Merâcid*, III, 97, qui place ce lieu dans le canton d'El-Balloûṭ.

(5) Calatrava, aussi nommée El-Beyḍâ (Makkari, I, 103, l. 18).

(6) وبها الغار الذى فيه زهج الغار ; j'ai lu فيه مخرج النهر ; c'est par là en effet que le Guadiana reparaît au jour.

(7) Ms. اقليس ; je lis اقليش que cite deux fois Edrisi (pp. 211 et 233). Ce renseignement n'est qu'approximatif, le Guadalquivir ayant sa source dans la S. de Cazorla ; cf. infra, p. 63, n. 6.

(8) C'est-à-dire, banlieue ; il s'agit de la Frontera « formée par la plaine qui s'étend depuis Cordoue et Séville jusqu'à Jaën » (*Prolégomènes*, trad. fr., I, XIV).

(9) وبضاقت distinctement écrit et ponctué ; il est répété plus bas trois fois, moins distinctement écrit, et on ne peut donc songer, comme j'avais fait d'abord, à le corriger. Cf. 62, n. 6.

(10) Voir Dozy, *Recherches*, I, 323; Simonet, 12, 26 et 273.

(11) Sur les noms orientaux donnés à des régions d'Espagne, voir Aboulféda, II, 253, et Dozy, *Recherches*, I, 86.

ressemble à Damas par l'abondance des arbres et des rivières. Cette ville, qui était la capitale de la province au commencement de l'Islâm, fut ensuite remplacée dans ce rôle par Grenade, et quand les Francs se furent rendus maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, ce fut en cette ville que les habitants se transportèrent, de sorte que Grenade devint le lieu le plus fréquenté et le refuge sur lequel se replièrent les *djond* et les troupes. Elle est traversée par une rivière que l'on franchit à l'aide de plusieurs ponts; au sud de la ville se trouve la montagne de Choleyr, qui est toujours, été comme hiver, couverte de neige, et où l'on trouve toutes les plantes de l'Inde سائر النبات الهندى, mais elles n'y acquièrent pas toutes leurs vertus.

Entre autres cantons qui en dépendent est celui de Loûcha (Loja) situé sur une rivière[1]; El-Achâb الاشاب, Bedjâna[2], autrefois ville principale qui fut bâtie en 271 (29 juin 884), mais tomba ensuite en ruines; dans la province qui en dépend se trouve une mine d'argent de très bonne qualité. Alméria, située sur la mer de Roûm, reçut après la ruine de Bedjâna tous les gens qui s'y transportèrent et fut visitée par les marchands de toutes les régions. Elle-même tomba ensuite en ruines et les habitants émigrèrent à Grenade, à Berdja (Berja) et dans les Chârât (sierras) avoisinantes. Delâya[3], Wâdiâch (Guadix), Fiñana[4], Andarax[5], Fichtala, dans le canton de laquelle [99 v°] on trouve le marbre blanc le plus pur; Ṭoûsa, Balîch[6], Cheloûbîna[7], située sur la Méditerranée et sur le littoral de laquelle on trouve le bananier et la canne à sucre; dans le canton qui en dépend il y a une mine de *touliya* (tutie,

---

(1) Loja ou Lauxa est sur le Xenil, rivière qui arrose Grenade.

(2) C'est-à-dire Pechina (Edrisi, 245 note; Aboulféda, II, 254; Simonet, *Description*, 136 et 145).

(3) Sur Delâya, la Dalias actuelle, voir *Merâcid*, I, 406; Edrisi, 241 et 250; Simonet, 137 et 246. Il y a une autre ville portant le même nom (infra, p. 66).

(4) وفنيانه voir Simonet, ib. 100 et 101; *Bayân*, II, 269 et 340.

(5) واندوجر *Merâcid*, I, 96; Aboulféda, II, 254; Simonet, 6, 13 et 102.

(6) Velez, voir Edrisi, 235 et 243; Aboulféda, II, 250; Simonet, 150 et 151.

(7) Salobreña, voir Aboulféda, II, 253; Edrisi, 242; *Merâcid*, II, 123; Simonet, 13 et 106.

oxyde de zinc); Vera (1) sur la mer Roûmi; on pêche le corail dans le port; El-Monakkab (2), située également sur la mer.

De ces régions est voisine celle de Jaen, ville aussi nommée Kinnesrîn parce que le *djond* de Kinnesrîn s'y établit lors de la conquête. C'est la capitale qui en est la métropole; elle produit beaucoup de soie, et dans son enceinte il y a des sources qui fournissent de l'eau en abondance (3). Entre autres cantons il y a Beyâsa (Baeza), Ubeda, Chantebîsa شنتبيسة où il y a des melons de choix? وليها بطاح منحمد, Kahâta? وكحاطة, Chakoûra (4), San Estevan وسنت اسين, le château-fort de... وحصن الفطة, Kâchora (Cazorla), Beyâna (5), Djilyâna (6), Ṭalyâṭa (7). A ces pays sont limitrophes ceux de Basṭa (8), qui est une ville importante avec des fabriques de tissus appartenant au prince (9). Les cantons qui en dépendent sont Cherghal (Gergal?), Achkebar (10), Tixcar (11), château-fort presque inexpugnable, Mures وموريس (12),... وسوش où l'on trouve une mine d'antimoine... (13), et ce produit y augmente avec la pleine lune pour diminuer à mesure que celle-ci décroît; Bakâres (14), dont le canton renferme la montagne de marbre coloré.

---

(1) Ms. ودرة cf. Edrisi, 236; Simonet, 150, 151; *Merâcid*, I, 189.

(2) C'est-à-dire Almuñecar (Edrisi, 242; *Merâcid*, III, 164; *Bayân*, t. II, index; Simonet, 13 et 101).

(3) Edrisi, 248; Aboulféda, II, 252; *Merâcid*, I, 276.

(4) C'est-à-dire Segura; la ville de ce nom, dans la province de Jaën, est aussi citée par Aboulféda (II, 252; cf. Madoz, XIV, 153), et doit être différente de la ville et de la montagne du même nom, situées plus au nord, dans la province de Murcie.

(5) Baena, à 30 milles S.-S.-E. de Cordoue (*Merâcid*, I, 185; mais cf. Edrisi, 209 et 252).

(6) Actuellement Graena (Simonet, 100 et 319; *Meracid*, I, 262).

(7) D'entre les quatre lieux de ce nom que relève Dozy (*Recherches*, 3e éd., I, 308), il y en a un dans la province de Jaën qui est cité par le seul Dimechki, p. 243.

(8) L'actuelle Baza (Edrisi, 247; Aboulféda, II, 252; *Merâcid*, I, 153; Simonet, 102).

(9) Sens douteux وهى مدينة جليلة كان [بها] طراز للسلطان.

(10) واشكوبر peut-être Escobar «arroyo en la prov. de Jaën» (Madoz, VII, 524).

(11) وبسمر, comme on ne peut lire Bobastro, à quoi semble répondre cette graphie défectueuse, j'adopte طشكر, qui est de ce côté.

(12) Mures, province de Jaën, dépendance d'Alcala la Real (Madoz, XI, 755).

(13) ومعدن الكحل الا ر; une piqûre n'a laissé subsister qu'une partie du dernier mot.

(14) Bacares dans la S. de Félabres, Almeria (Simonet, 152; Madoz, III, 227).

Du nombre des régions importantes appartenant aux Arabes d'Espagne est celle de Séville, aussi appelée Ḥimç (Emesse) parce que le *djond* de Ḥimç s'y établit lors de la conquête. Cette ville est l'une des plus belles du monde, et l'on dit proverbialement des habitants... (1). Le fleuve, qui a plus haut arrosé Cordoue, [109] est soumis aux mouvements quotidiens du flux et du reflux. Les remparts furent élevés par 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam. Près de là se trouve le Djebel ech-Charaf (Aljarafe), dont le sol est rouge et qui se prolonge du nord au sud sur une longueur de quarante milles, et de l'est à l'ouest sur une largeur de douze milles. Cette colline renferme deux cent vingt bourgades (2), et les oliviers et les figuiers (3) y forment un bocage touffu. Les cantons dépendant de cette ville sont ceux de Djezîrat Tarîf, de Djezîrat el-Khadrâ, située sur un creux (على شتر ?) qui domine la mer; toutes les deux sont traversées par une rivière; l'île de Cadix. Cadix (4) était le nom d'une idole, laquelle, faite de cuivre plaqué d'or, servait de talisman, dit-on, pour empêcher les vaisseaux de passer de la mer de Bretagne dans celle de Roûm. A la suite de la destruction qui en fut faite sous le règne des descendants d' 'Abd el-Mou'min, les bâtiments purent alors pénétrer dans la mer d'Espagne. Estepona (5), située sur la mer de Roûm; Ḥiçn Soheyl (6), ainsi appelé parce que les Espagnols prétendent que, à un certain moment de l'année, on y peut voir l'étoile de ce nom (Canope); Kabṭâl, Kabtoûr (7), Arkoch (8), Xerez, Sidona, Ṭalyâṭa, Chaltich

(1) Voici le texte qui est altéré : وباهلها يضرب المثل فى الخلاعة وانتهاز فرصه الزمان الساعه بعد الساعه يعنمهم على ذلك واديها الفرح وناديها البهج

(2) Nombre plus acceptable que celui de *huit mille*, qui figure dans Edrisi, p. 215.

(3) Ces trois derniers mots correspondent à واشتملت du ms. que j'ai corrigé en والتين avec Edrisi.

(4) Voir Aboulféda, II, 269. Edrisi cite Cadix à plusieurs reprises sans lui consacrer d'article spécial.

(5) Ms. واسطيونه qu'il faut lire واشطبونه ; on trouve les transcriptions Alexthebuna *et* Estebbuna dans Simonet, *Descripcion*, pp. 131 et 132.

(6) L'ancien Suel, aujourd'hui la Fuengirola (Simonet, 121 et 137). Ce lieu est mentionné par Ibn Batouta, IV, 364 et 365; cf. Aboulféda, II, 250; *Merâcid*, II, 74.

(7) Ce sont les deux îles aujourd'hui dénommées Isla Mayor et Isla Menor (Edrisi, 214 n.).

(8) Arcos de la Frontera (Edrisi, 208; cf. Aboulféda, II, 235 et 236).

(Saltès), Silves, Kal'at Djâbir, Ṭâlika[1], Çarmona, Ronda, Bâghoû Ibn Ḥabîb[2], Estepa, Ossuna[3], dans la région de laquelle il y a une montagne où l'on trouve des grenats qui y brillent dans la nuit comme feraient des lampes[4]; Purchena... [5]; le Djebel el-'Oyoûn (montagne des sources, Gibralem), où il y a des villes et des bourgades en quantité innombrable.

Ces régions avoisinent[6] celles de TOLÈDE, ville qui servait de résidence à Loderîk, roi des Espagnols [chrétiens], et où fut trouvée la Table de Salomon. Elle est située sur le Tage, fleuve que l'on franchissait à l'aide de plusieurs ponts qui comptaient [109 v°] parmi les constructions merveilleuses du monde et qui furent détruits par Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân le nouveau-venu. Les cantons qui en dépendent sont Talavera, située sur ledit fleuve, Oreto[7], Faḥç el-Balloûṭ[8], qui compte de nombreuses bourgades habitées par les Berbères; le Djebel el-Berânis[9], vaste canton dont Firrîch est la métropole, avec des mines de mercure et de minium dans la montagne; Ṭalamanka, Salamanque, Maghâm[10], dans le territoire duquel on trouve de la terre savonneuse qu'on exporte en tous lieux;

---

(1) Ṭâlika est un canton relevant de Séville (*Merâcid*, II, 192; cf. *Bayân*, II, 2 et 214; Makkari, I, 86). Ni Edrisi ni Aboulféda n'en parlent.

(2) Ms. وبلغو ابن حبيب peut-être وباغة وابن حبيب « Priego, Ibn Habib,... ». Une localité Ebn Habib est citée par Simonet, p. 277.

(3) Ms. واشبونه, que j'ai lu واشونة, voir Edrisi, p. 209; *Merâcid*, I, 70. La confusion avec le nom de Lisbonne est d'autant plus facile que celui-ci est bien plus souvent rappelé.

(4) حجر النحارى يتلالا فيه ليلا كالسرج; sur le grenat, voir Clément Mullet, *Essai sur la minéralogie arabe*, p. 92 du t. à p., *Journal asiatique*, 1868.

(5) Ms. وبرسانى, مانه. Purchena appartient à la province d'Alméria (Edrisi, 209; Aboulféda, II, 352 et 354; Simonet, 137). Je ne trouve rien qui puisse fixer la lecture des cinq derniers caractères du texte. Gibralem, qui vient ensuite, figure dans la province de Séville.

(6) وتصاقب que je lis وتضاغط, mais le voisinage dont il s'agit est bien approximatif. Cf. 58 n. 9.

(7) On retrouve ce nom dans le *Merâcid*, (I, 102 et 172; III, 97), et dans le *Bayân* (II, 134 et 179).

(8) El-Balâlita dans Edrisi, p. 211; cf. *Machmua*, 253; Dozy, *H. des mus. d'Espagne*, II, 76.

(9) Ce lieu est ici déplacé puisqu'il est à l'ouest et à la latitude de Cordoue, voir *Bayân* (II, 229 n.) et Edrisi (p. 256), qui ne rappelle que le nom de Firrîch. Cf. *Merâcid*, I, 172.

(10) Edrisi, p. 228.

Madrid; Medînat el-Faradj, sur le Wâdi 'l-Ḥadjara (Guadalaxara), dont elle porte le nom[1]; Akchoûniya[2], Abla (ابله Avila?), Sakoûtiya (سقوتية Ségovie?).

Reyyo était la métropole du canton qui y était rattaché, et cette qualité passa ensuite à Malaga, située sur la mer de Roûm et qui a beaucoup de figuiers, d'oliviers et d'amandiers; Ardjedoûna (Archidona); Ḥiçn Chantmayor[3], dont le territoire renferme des rubis rouges, mais ils sont excessivement petits; Melis[4].

Dans l'est de l'Espagne on trouve le canton de Todmir, ville aussi nommée Miçr (Égypte) à cause de sa grande ressemblance avec ce dernier pays, car elle a un territoire qui est à un certain moment de l'année recouvert par l'eau d'une rivière, laquelle se retire ensuite, et on ensemence comme on fait en Égypte après le retrait du Nil. L'un des cantons qui en dépendent est celui de Murcie[5], laquelle devint, après Todmîr, la métropole, et que l'on appelle *le verger* (el-bostân) à cause des nombreux jardins dont elle est entourée; elle est arrosée par une rivière [la Segura] qui passe au sud de la ville et qui, provenant de Chokoûra (Segura de la Sierra), a son embouchure dans l'Océan près d'El-Modawwar[6]. Lorca[7], dont le territoire renferme du

---

(1) Voyez le *Bayân*, II, 117 n.; Aboulféda, II, 255.

(2) اكشونية Ovejuña? Quel que soit le manque d'ordre dans cette énumération, on ne peut, semble-t-il, songer à Ocsonoba, qui est à l'extrême sud du Portugal et dont l'orthographe variable n'offre pas la variante de notre ms. (Jaqubi, 112; *Bayân*, II, 223).

(3) Il faut lire sans doute Montmayor, c'est-à-dire Montemor, près Coïmbre, à l'embouchure du Mondego (Edrisi, 222).

(4) Ms. ملس ou ملسن; le *Merâcid* cite un fort nommé مولس parmi les cantons de Tolède; cf. *Bayân*, II, 410.

(5) Edrisi, 236; Aboulféda, II, 256.

(6) En espagnol, Almodovar, nom commun à diverses localités (voir le dictionnaire Madoz), mais aucune ne se trouve sur la Segura, bien qu'Edrisi (p. 239) le dise également. D'autre part, alors que ce dernier place l'embouchure de ce fleuve « dans la mer », notre texte dit « dans l'Océan », ce qui est une bévue. Cela tient probablement à ce que les Arabes placent les sources du Guadalquivir et de la Segura dans la Sierra de Segura, mais l'un coule vers l'O. et l'autre vers l'E. De là vient, je crois, la confusion, commune à Edrisi et à notre texte, qui fait arroser Almodovar à la fois par ces deux fleuves.

(7) Edrisi, 239; *Merâcid*, II, 11 et 21.

lapis-lazuli ; CARTHAGÈNE, sur la mer de Roûm (Méditerranée), ville ancienne où il y a des ruines et dont la banlieue, longue de six journées de marche et large de deux, est remplie de bourgades ; Orihuela, Kalyoûdja[1], Elche, la grande Lakant et la petite Lakant[2], toutes les deux sur la Méditerranée ; Baṭrîr بطرير[3], Aoula (? وآولة), [110] Mula,... وباعد مولة, Librilla (? وابرلة), Ṭoûṭâya[4], Calpe وقلب dont le *b* vient de *f*, sur la Méditerranée ; Denia, qui est un port fréquenté[5]. Il y a dans le canton de Todmîr un lieu qui tire son nom de celui des Çanhâdja, où l'on trouve de l'aimant.

A ces territoires confine[6] celui de VALENCE, ville importante sur une hauteur (*sic*) de la mer Méditerranée ; il y passe une rivière (le Guadalaviar) qui vient de Santa Maria (Albarracin). Les cantons qui en dépendent sont Beyrân[7], Cullera[8], Morbâṭir[9], El-Menâr (Almenara), l'île de Chokar[10], qui n'est pas une île mais autour de laquelle une rivière coule en forme de croissant ; le fort de Xativa, Kachtilyoûn[11], Abîdja[12], Peniscola[13], El-'Okâb, Moûrila (Morella), Cherbîra (Cervera del Maestre ?), Ḥawlaka (? وحولكة), la banlieue de Burriana[14], territoire avec de nombreuses bourgades, Kort (Alcora ?), Rekâna (Requena) et Benoûl (?).

---

(1) Callosa ? Il y a deux localités de ce nom, l'une près d'Orihuela et l'autre près d'Altea.

(2) Ms. لقنبت à deux reprises ; mais Yâkoût (IV, 363) signale aussi l'existence des deux Lakant ou Alicante.

(3) Petrel (?) à l'O. N. O. d'Alicante, ou Pedroguer, près de Denia, vers le S. O.

(4) On trouve, non loin de Carthagène, un Tolana qui correspondrait, moyennant une légère correction, au nom de cette localité ; mais elle semble devoir être cherchée du côté de Calpe.

(5) Edrisi, 233 ; Aboulféda, II, 257.

(6) Même remarque que ci-dessus, p. 58 n. 9. Sur Valence, voir Edrisi, 232 ; Aboulféda, II, 258.

(7) Ms. صيران nom qui figure dans Aboulféda, II, 257, et le *Merâcid*, I, 188. Il faudrait lire, d'après Gayangos, Kheyrân.

(8) Edrisi, 233 et 237.

(9) Murviedro, voir Edrisi, 210 et 232.

(10) Xucar (Edrisi, 233).

(11) Castellon de la Plana, qu'Edrisi ne mentionne pas.

(12) Vraisemblablement l'Abîcha d'Edrisi, p. 232 ; Bechî ?

(13) Edrisi, 232.

(14) Ms. وفحص ريانة, voir Edrisi, 232.

Ces territoires avoisinent ceux de MÉRIDA, l'une des principales villes de l'Espagne ancienne et où passe une rivière [le Guadiana] qui, venant de Kal'at Rabâḥ (Calatrava), va se jeter dans l'Océan ; Kanṭarat Maḥmoûd, qui est dans la même situation ; BADAJOZ, ville moderne dont la fondation remonte à 'Abd er-Raḥmân ben Merwân Djâliki[1] ; BADJA, ville ancienne qui fut bâtie, dit-on, du temps du premier César et est connue sous le nom de « Bâdja à l'huile »[2] ; SANTAREM, sur le Tage, à proximité de son embouchure dans l'Océan, et dont le littoral, de même que celui de Cintra et celui de Lisbonne[3], fournit de l'ambre excellent ; NIÉBLA, où il ý a trois sources, dont la première donne de l'eau potable, la seconde de l'alcali شب [100 v°] et la troisième du vitriol زاج.

Ces territoires avoisinent[4] ceux de TORTOSE[5], qu'arrose l'Ebre ; une mine de ce canton fournit de l'antimoine pour collyre qui ne le cède pas à celui d'Içfahân. Comme villes il y a TARRAGONE[6], dont le *l* fort s'est changé en *l* doux, et qui est antique ; LÉRIDA, située sur la Sègre[7], rivière qui sert à former un grand fleuve ; le château-fort de Chant-Soûn, Bortâniya[8],... وباسر ...,ومن سطس dont dépend une île située dans la mer de Roûm et portant le même nom. Awâlya[9], HUESCA[10],

(1) C'est-à-dire qu'il fortifia, vers 260 H., cette place, qui est ancienne (*Bayân*, II, 168, et l'index).

(2) Beja est l'ancienne Pax Julia, d'après Reinaud (Aboulféda, II, 238 et 239). Edrisi ne la cite point. La Bâdja ou Béja de Tunisie est dénommée « Bâdja aux grains » (*Merâcid*, I, 115 ; *Moschtarik*, 33). Cf. Bekri, 120 de la 2e éd.

(3) Ms. بساحل شنترين [شنترة] وبساحل اشكونيه.

(4) Ce mot est employé dans un sens bien élastique, puisque nous passons de Niébla, à l'ouest de Cordoue, à la région nord-est sur la Méditerranée.

(5) Voir Edrisi-Dozy, p. 231 ; Saavedra, *La geografia de Espana del Edrisi*, p. 82 ; Aboulféda, *Géographie*, II, 260.

(6) Voir Edrisi-Dozy, p. 231 ; Saavedra, *op. c.*, p. 83 ; Aboulféda, II, 86 et 260.

(7) Cette rivière, affluent de l'Ebre, est aussi appelée Nahr ez-Zeytoun (Saavedra, ib., 82, et cf. p. 41). Ce nom est ici orthographié شنقر ; on trouve سيقر dans Yakout (III, 341), et ailleurs شقرا. Sur Lerida voir Edrisi-Dozy, 231 ; Saavedra, ib. 82 ; Aboulféda, II, 260.

(8) C'est-à-dire Boltaña, voir *Bayân*, tr. fr. II, 237 n. 2 ; cf. Saavedra, ib., 41.

(9) Peut-être Oliola اوريوالة du *Bayan*, trad. fr., II, 242, n. 3.

(10) Edrisi dit quelques mots de cette ville dans une partie de son traité que Dozy n'a pas comprise dans sa réfection partielle de la défectueuse traduction de Jaubert ; voir cette dernière, II, 234, mais bien plutôt le fragment publié et traduit par Saavedra, *La geografia de Espana del Edrisi*, p. 82.

dont la province est peuplée de bourgades en contrebas où se cultivent l'amandier et la [canne à] sucre ; Tudèle, ville moderne fondée sur l'Èbre du temps d'El-Ḥakam ben Hichâm [1] ; Arnedo, Calatayud, Tarazona, Medînat Sâlem (Medina Celi) ; SARAGOSSE, appelée aussi « la ville blanche » à cause de ses remparts construits en marbre blanc, et située sur l'Èbre.

Ces territoires avoisinent ceux de BARCELONE, ville située sur la mer Méditerranée, laquelle, dans la portion proche de cette place, fournit des perles d'une couleur mate [2]. Les villes qui en dépendent sont... طمرش, Yâna [3], le pays d'Aragon, qui comprend des bourgades agglomérées, Saint-Gilles وسجيلى, Gharchâla, NARBONNE, qui est située sur la mer Méditerranée et le point extrême des conquêtes effectuées par les fidèles dans les premiers temps de l'islâm.

Cette Péninsule ne cessa pas de rester bien ordonnée, accordant à son souverain une obéissance dictée par l'affection, jusqu'au jour où l'excès de bien-être ouvrit à ses habitants la voie de l'insubordination et de l'hypocrisie ; chaque chef alors s'attribuant la région où il avait vu le jour en fit son lieu de refuge pour se mettre habilement à l'abri des dangers et se prit à pousser des incursions [111] contre son voisin, à le combattre jusque dans l'intérieur de sa demeure, si bien que tous devinrent trop faibles pour se mesurer avec l'ennemi de leur religion qui les attaquait et renouvelait sans cesse ses manifestations hostiles, jusqu'à ce qu'il ne restât plus entre leurs mains que ce qui était sauvegardé par des trêves par Dieu décrétées et au prix de tributs auxquels petits et grands étaient annuellement astreints. « C'était écrit dans le saint Livre », c'était un arrêt préfixé dans la connaissance de Dieu (Koran, XVII, 60, et cf. XXXIII, 38).

Voici quels sont les fleuves les plus importants de la Péninsule :

(1) Omeyyade d'Espagne qui régna de 180 à 206 H. Cf. Aboulféda, *Géogr.*, II, 259.

(2) Texte حامد [خامل] اللون .

(3) Texte وباقه ; j'ai lu يانه avec Edrisi, pp. 226 et 232.

Le fleuve de Cordoue [Guadalquivir], qui arrose également Séville et porte le nom de rivière de... (نبطي ou بنطي), prend sa source dans les montagnes de... الراد (1), a plusieurs autres rivières pour affluents, est grossi par diverses sources et termine dans la mer Méditerranée (2) un cours de trois cent dix milles.

Le fleuve de Murcie, aussi nommé Fleuve blanc (3), a la même source que le fleuve de Cordoue et se déverse dans la Méditerranée après un cours de trois cent vingt milles.

L'Ebre descend de la montagne d'Ech-Châra (Sierra), au-dessus d'Arnedo, l'un des cantons de Saragosse, est grossi par diverses rivières qui lui servent d'affluents et se déverse dans la Méditerranée après un cours de quatre cent dix milles.

Le Guadiana وادي انه prend sa source dans la région de Tortose [*lis.* Tarazona], dans la montagne d'Ech-Châra (S. de Alcaraz) au-dessus de... دلاية (4), disparaît après avoir coulé sur un petit parcours, reparaît près de Calatrava, arrose la ville de... ابرة, dont il prend le nom, et se jette dans l'Océan près de... اشكونية (5) après un cours de trois cent vingt milles.

Le Tage prend sa source dans la montagne d'Ech-Châra, dans la région de Tudèle et se jette dans l'Océan à Lisbonne après un cours de cinq cent quatre-vingts milles.

Quant à la montagne d'Ech-Châra (Sierra) qui vient d'être citée, c'est une chaîne qui s'étend de l'ouest en commençant à Lisbonne sur l'Océan jusqu'à... (6) sur la mer Méditerranée, à l'est ; elle coupe la Péninsule en deux parties, dont l'une tomba

---

(1) Sierra Grillemena ? ; dans les montagnes de Segura, d'après Aboulféda, II, 58. Cf. supra, p. 58.

(2) Lapsus qui est bien de l'auteur, et non du copiste, car il est répété plus loin.

(3) Cette dénomination de la Segura est aussi rappelée par Edrisi (pp. 234, 236 et 238). Sa source est en effet dans le même groupe de montagnes que celle du Guadalquivir, mais sur le versant méditerranéen ; cf. Aboulféda, II, 59 et 256 ; Merrâkechi, *H. des Almohades*, 318.

(4) Nous avons vu (p. 59) ce nom orthographié de même, semble-t-il, et désignant l'actuelle Dalias dans la province de Grenade, dont il ne peut être ici question.

(5) Ayamonte ? Nous avons vu le même graphie arabe, semble-t-il, p. 60.

(6) Ms. مرونة, ou مرونه ; Aragon ?

au pouvoir des musulmans à l'époque de la conquête et l'autre resta entre les mains des Francs, cette chaîne marquant la séparation. Nul Arabe ne la franchit plus après 'Abd er-Raḥmân en-Nâçir[1], qui lança par delà plusieurs expéditions contre nos ennemis, qui lui échappèrent non en combattant, mais en se dérobant.

Le Douro prend sa source dans une montagne et se jette dans l'Océan entre les villes de Coïmbre et de Porto[2], après avoir parcouru sept cent quatre-vingts milles.

Cela fait en tout six grands fleuves, dont trois ont leur embouchure dans la Méditerranée et trois dans l'Océan.

---

(1) C'est-à-dire 'Abd er-Raḥmân III ben Mohammed, mort en 350 H.

(2) Ms. برتقال ; quant à Coïmbre, cette ville est bien davantage au sud de l'embouchure du fleuve.

V

Chihâb ed-Dîn Aḥmed ben Yaḥya, plus souvent cité sous le nom d'Ibn Faḍl Allah 'Omari, mort en 749 (1er avril 1348), est surtout connu comme auteur d'une vaste encyclopédie géographico-historique en 22 ou 27 volumes, le *Mesâlik el-abçâr*, qui ne paraît pas être parvenue tout entière jusqu'à nous (voir Quatremère, *Not. et extr. des mss*, t. XIII, et cf. *R. afric.*, 1894, p. 346; Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 411; Brockelmann, *G. d. ar. Litt.*, II, 141). Le ms. 900 de la Bodleyenne, qui en fait partie et est consacré à la géographie, a été utilisé par Amari dans sa *Biblioteca arabo-sicula*, trad., t. I pour ce qui a trait à la Sicile. Il est d'une écriture courante et la lecture des noms propres notamment est souvent rendue difficile par l'omission trop fréquente des points diacritiques. J'en ai tiré les renseignements ici traduits.

[F. 124] Nous allons, pour le troisième climat, parler de ce qu'on y trouve en fait de villes et d'îles habitées, dans la mer de Syrie, la mer de Fârs et ce qui, de l'Océan atlantique, y avoisine tant à l'est qu'à l'ouest. Partant de l'ouest et suivant la ligne séparative des climats, nous commencerons par l'Océan atlantique, ainsi que l'a fait le Cherîf [Edrisi] (1).

L'île de SAWA (2), proche de la mer Ténébreuse occidentale (Océan Atlantique) reçut, dit-on, la visite de Dhoû 'l-Karneyn avant d'être envahie par les ténèbres. Il y passa la nuit et fut reçu à coups de pierre par les indigènes, qui blessèrent ainsi plusieurs de ses compagnons.

L'île des Diablesses renferme des créatures semblables à des femmes, avec les dents de devant saillantes, des yeux qui semblent des éclairs, des jambes qu'on dirait de bois; ces êtres parlent une langue inintelligible et combattent les animaux

---

(1) C'est à lui que notre auteur a principalement, sinon exclusivement recouru pour ce qui a trait à l'Afrique et à l'Espagne, le plus souvent en l'abrégeant quelque peu, rarement en y ajoutant quelque détail, mais en nous permettant de contrôler certaines lectures. Il faut redire néanmoins que les points diacritiques font assez fréquemment défaut dans le ms. — Ma traduction, faite dans des circonstances où j'étais dépourvu de tout secours, a été plus tard rapprochée des travaux de Dozy-de Goëje et d'Amari, mais j'ai conservé la forme que je lui avais donnée.

(2) *Sâra* dans Edrisi, trad. fr., p. 60.

marins. La seule différence qui marque les sexes consiste dans la conformation des parties génitales, car les hommes sont imberbes; ils se vêtent de feuilles d'arbres.

L'île de la Déception est un vaste territoire où il y a une montagne élevée dont les flancs sont peuplés d'hommes bruns et de petite taille, porteurs d'une barbe qui leur descend aux genoux, à la face large et aux grandes oreilles. Ils se nourrissent d'herbes que leur sol produit spontanément, ainsi que d'autres végétaux comestibles[1] semblables à ceux que dévorent les animaux. Cette île renferme une petite rivière d'eau douce qui découle de la montagne.

Dans cette mer se trouve encore l'île d'El-Ghawr, très longue et très large, où il y a beaucoup d'herbes et de végétaux, ainsi que des rivières, des étangs et des fourrés qui servent de retraites à des ânes sauvages et à des bœufs dont les cornes sont excessivement longues.

Il y a dans la même mer[2] l'île des Suppliants, qui, dit-on, est habitée et renferme des montagnes, des rivières, des arbres fruitiers et des champs ensemencés. La ville qui s'y trouve est dominée par une citadelle élevée. On raconte qu'il y avait dans cette île, à l'époque antérieure à Alexandre, un énorme dragon qui dévorait tout ce qui passait à sa portée, hommes, bœufs, ânes et autres animaux. Quand, dit-on, Alexandre y aborda, les habitants se plaignirent à lui des torts que leur faisait ce dragon et implorèrent son secours. Le monstre en effet avait ravagé leurs troupeaux à ce point qu'ils s'étaient décidés à lui offrir un tribut quotidien de deux taureaux qu'on plaçait à proximité de son repaire; il sortait pour les dévorer, puis rentrait jusqu'au lendemain, où il revenait chercher ce qu'on lui avait préparé. Alexandre s'étant enquis s'il sortait toujours par la même ouverture ou par plusieurs, et ayant appris que c'était toujours par la même, se la fit montrer. Ils s'approchèrent de cet endroit et y placèrent les deux taureaux; le monstre se précipita, semblable à un nuage noir : ses yeux brillaient comme des éclairs,

(1) Ms. ومرافق النبات au lieu de وموافق d'Edrisi.
(2) Ms. وفيه, variante relevée dans Edrisi, dont l'éditeur a imprimé وفيها.

sa gueule vomissait des flammes; [125] il dévora les taureaux et se retira. Alexandre alors leur fit mettre au lieu ordinaire, le lendemain et le surlendemain, deux veaux seulement, de manière à augmenter la faim du monstre; puis le troisième jour il les remplaça par deux énormes taureaux écorchés et dont les peaux étaient bourrées de résine, de soufre, de chaux et d'arsenic. Le dragon sortit comme d'habitude, dévora sa proie et s'en alla; mais ce mélange commença à agir dans ses entrailles, et quand il se sentit consumer il sortit pour le vomir. Or on avait eu soin d'ajouter à ces matières des crochets de fer, qui se fixèrent dans ses entrailles, de sorte qu'il resta gisant et écumant, la gueule ouverte pour tâcher de respirer (1). Alexandre alors, faisant chauffer des morceaux de fer placés sur des plaques du même métal, les fit jeter dans la gorge du dragon, et la combustion des matières inflammables le fit périr. Ce fut ainsi que Dieu soulagea ces insulaires, qui témoignèrent leur reconnaissance à Alexandre et lui donnèrent en cadeau des curiosités provenant de leur île, entre autres un animal ressemblant à un lièvre et dont le poil était d'un jaune aussi éclatant que de l'or: il s'appelle *bukrâdj* (2), porte sur la tête une corne noire, et sa vue suffit à faire fuir les lions, les bêtes féroces, les oiseaux et tout animal quelconque.

Cette mer renferme encore l'île de KALHAN, dont les habitants sont de forme humaine mais ont des têtes d'animaux; ils plongent dans la mer pour en retirer les animaux qu'ils peuvent attraper et s'en nourrir.

Une autre île de cette mer est celle des *Deux frères magiciens*, dont l'un se nommait Cherhâm et l'autre Cherâm; ils exerçaient, dit-on, la piraterie sur les bâtiments qui passaient à leur portée, faisaient périr ceux qui les montaient et s'emparaient de leurs richesses. Dieu châtia leurs déprédations en métamorphosant les deux coupables en deux rochers qui se dressent au bord de la mer, après quoi cette île se peupla.

Elle est située vis-à-vis le port d'Asfi, et l'on peut, dit-on,

(1) Ms. ليتروم : dans Edrisi ليستروح .

(2) Ce mot est ici dépourvu de points; voir les variantes des mss d'Edrisi.

lorsque l'atmosphère au-dessus de la mer est parfaitement pure distinguer du continent la fumée qui s'élève de l'île. Cette particularité ayant été signalée à Aḥmed ben 'Omar, connu sous le nom de Rakam el-Iwaz[1], qui était le commandant général de toute la flotte du prince des musulmans 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn, cet officier voulut s'y rendre, mais la mort l'empêcha de réaliser son projet. Les Aventuriers partis de Lisbonne et qui abordèrent dans cette île racontent à son sujet une histoire curieuse, ainsi que la raison pour laquelle ils donnèrent son nom au port d'Asfi. Mais cette histoire est longue et sera dite en son lieu, à propos de Lisbonne.

Il y a encore dans cette mer l'*île des Moutons*, dans laquelle ces animaux existent par quantités innombrables ; ils sont petits et l'amertume de leur chair la rend incomestible. Ce renseignement est dû aux Aventuriers. [125 v°] J'ajoute (moi, Ibn Faḍl Allah) que les Aventuriers sont des gens qui s'égarèrent en voulant s'enfoncer trop loin sur la mer, et qui par suite furent ainsi dénommés.

Près de cette île est celle de Raka ou île des Oiseaux, où se trouvent, dit-on, des oiseaux qui ressemblent à des aigles ; ils sont rouges et armés de serres, pêchent les animaux marins dont ils se nourrissent et ne s'éloignent jamais de l'île. On dit aussi qu'il s'y trouve des fruits semblables à de grosses figues et dont on mange pour se garantir contre toute espèce de poisons.

D'après l'auteur du *Livre des Merveilles*, un roi de France, informé de ce fait, expédia un bâtiment pour lui rapporter de ces fruits et faire la chasse à ces oiseaux, dont il connaissait les vertus du sang et du fiel[2] ; mais ce bâtiment se perdit et ne revint jamais.

Il y a encore l'île d'Es-Saçelîd[3], longue de quinze journées

---

(1) Je n'ai pas trouvé ailleurs de citation de cet officier, soit par son nom soit par son surnom. Quant à l'Almoravide 'Ali ben Yoûsof, il régna de 500 à 537.

(2) « Et de leur foie », dans la trad. Edrisi.

(3) « As-Sâciland » dans la trad. Edrisi ; j'ai conservé la lecture du ms., qu'on retrouve aussi comme variante dans deux mss de cet auteur. Peut-être l'Islande ?

et large de dix. Il s'y trouvait trois petites villes bien peuplées où les navires passaient et s'arrêtaient pour y acheter de l'ambre et des pierres multicolores; mais les discordes et les guerres civiles éclatèrent entre les habitants, si bien que la plupart périrent. Un certain nombre d'entre eux se transportèrent par delà la mer sur le grand continent des Roûm, où il y a encore maintenant un grand nombre de leurs descendants. Nous reparlerons de cette île à propos de l'île d'Irlande.

Une autre île de cette mer, LANA[1], produit, dit-on, beaucoup de bois d'aloès, mais il est sans parfum et n'en acquiert que quand il est exporté et a voyagé par mer; mais il ne ressemble pas, même de loin, à celui qui vient de l'Inde, car il est noir et pesant. Les marchands se rendaient dans cette île pour s'y procurer de ce bois d'aloès, qu'ils revendaient aux rois du Maghreb ultérieur. Elle était alors habitée et même bien peuplée, mais ensuite sa prospérité disparut, et les serpents envahirent tout ce territoire, si bien que maintenant ils l'ont rendu inabordable.

Cette mer, au dire de Ptolémée Claudien, renferme vingt-sept mille îles, habitées ou non, dont nous n'avons ici mentionné qu'un petit nombre à raison de leur proximité du continent et de leur degré de prospérité; quant au reste, il n'est pas besoin d'en parler ici. De ce reste je n'ai rien pu savoir de certain ni aucun détail le concernant[2].

Dans ce climat figurent encore, dans la région du Sahara, Noûl Lamṭa, Tâzkaghet et Agharnoû; dans le Soûs ultérieur, la ville de Târoudant, Tiwîwîn, Tânmelalt; dans le pays des Berbères, Sidjilmâssa, Der'a, Dây, Tâdela, Kal'at Mehdi ben Touwâla, Fez, Miknâsa, Asafi, qui est la première ville sur l'Océan appartenant au Maghreb, Selâ, [127] ainsi que les autres ports situés sur l'Océan. Nous allons parler de celles de ces villes qui le méritent[3].

---

(1) Lâka, dans Edrisi et sans variante.

(2) Cette dernière phrase n'est pas d'Edrisi, mais de notre compilateur.

(3) Même remarque. Edrisi donne ensuite des indications qui ne figurent pas ici, et c'est à la p. 68 de cet auteur qu'on retrouve l'alinéa, d'ailleurs plus détaillé, concernant Noûl.

NOUL est située sur une rivière qui vient du côté de l'Orient. On y fabrique des boucliers lamtiens, qui sont plus beaux que tous autres, des selles, des mors, des bâts de chameau, des manteaux *sefsâriyya*, des burnous de prix. Les habitants ont des troupeaux de chèvres, de chameaux et de moutons.

Une autre ville est AZOGGÎ, nom berbère qui est en arabe Lazoggî, dans le pays des Lamta et des Mesoûfa; c'est la première du Sahara, à treize étapes de Sidjilmâssa. Au dire d'Edrisi, un voyageur qui y a pénétré raconte que les femmes non-mariées, quand elles ont atteint quarante ans, se livrent à qui les veut et ne repoussent personne. Quiconque, continue-t-il, partant du Maghreb veut aller dans le Soudan, à Mâli [1], à Tekroûr ou à Ghâna, doit nécessairement passer par cette ville.

J'ajoute que Sidjilmâssa compte parmi les villes les plus grandes et les plus connues [2].

Quant à SIDJILMASSA, c'est une ville grande et populeuse, fréquentée par les voyageurs, ayant de nombreux vergers et jardins, et dont l'intérieur et les environs sont beaux. Elle n'a point de citadelle, et ne constitue qu'une suite de *kçoûr* [3], d'habitations et de champs cultivés s'étendant sans interruption le long d'une rivière venant de l'est du côté du Sahara. Pendant l'été cette rivière subit, tout comme le Nil, une crue, et ses eaux servent aux ensemencements, tout comme en Égypte. Les champs donnent des produits abondants et assurés; souvent, quand il y a eu une succession de fortes crues, on récolte sans semer les mêmes produits que l'année précédente. Mais le plus souvent on procède aux ensemencements après le retrait des eaux de l'inondation, on moissonne les grains arrivés à maturité, et on laisse les éteules jusqu'à l'année suivante, où le grain repousse sans qu'on ait eu besoin d'ensemencer de nouveau [4]. Ibn Hawkal raconte qu'il suffit d'ensemencer une

---

(1) « A Sillâ » (Edrisi, sans variante). Sur Silla cf. Bekri, 2e éd., 324; *Istibçâr*, trad fr., 195.

(2) Il y a là une faute provenant peut être du ms. Cette remarque ne peut être du compilateur, puisque Edrisi parle ainsi de Sidjilmâssa, et s'applique peut être à Azoggî.

(3) « Une série de palais » (trad. Edrisi).

(4) Cf. *Istibçâr*, p. 164.

année pour pouvoir récolter pendant sept années consécutives, mais le grain qui pousse ainsi sans ensemencement nouveau dégénère en une espèce de grain qui tient à la fois du blé et de l'orge et qu'on appelle *irden tizwân*[1] en berbère. Il y a beaucoup de dattiers qui produisent des dattes d'espèces différentes les unes des autres, notamment celle qui se nomme *berni*[2], dont la couleur est d'un vert très marqué, dont le noyau est excessivement petit et dont la douceur est sans pareille. Les habitants cultivent aussi le coton, le cumin, le carvi et le henné, produits qui s'exportent dans tout le Maghreb et ailleurs. Cette ville est de belle construction; mais dans les troubles qui y ont éclaté de nos jours, la plus grande partie en a été ruinée et brûlée. Les habitants mangent l'animal appelé *hirdhawn*[3], dont le nom berbère est *agarnem*[4]. Leurs femmes ont recours à cette chair pour engraisser et acquérir le très grand embonpoint qui les caractérise. Il n'y a que peu d'entre eux qui aient les yeux sains, la plupart les ont chassieux.

Der'a[5] est une ville que ne protègent ni remparts ni fossé; elle se compose d'une suite de bourgades contiguës et de nombreux champs de culture, le tout échelonné sur la rivière de Sidjilmâssa. On y cultive le henné, le cumin, le carvi et l'indigo; le henné notamment y réussit très bien et y devient arborescent; la graine qu'on en récolte s'emporte en tous lieux. Ce n'est, d'après Edrisi, que dans ce troisième climat qu'on en récolte la graine.

Le pays de Sous[6] se compose de bourgades contiguës les unes aux autres; les fruits y sont très beaux, et la canne à sucre notamment, avec laquelle on fabrique du sucre, y réussit très

(1) Sans points diacritiques dans le ms.

(2) *Borni* dans la trad. Edrisi, 70; cf. Bekri, 2e édi., p. 30; *Supplément* Dozy, s. v.

(3) C'est un lézard, *lacerta stellio*, Abdollatif-de Sacy, pp. 159 et 164. — Edrisi rappelle aussi l'usage qu'ils font du chien de boucherie; voir Bekri, 104 et 234; *Istibçar*, 164.

(4) Agzim dans la trad. Edrisi, qui donne aussi la variante que j'ai conservée d'après notre ms.

(5) Edrisi, 70; notre texte est moins détaillé.

(6) La notice d'Edrisi, p. 71, est plus détaillée.

bien et n'a pas sa pareille. Les femmes y sont remarquablement belles.

AGHMAT OURÎKA[1] est une ville dont le nom est Aghmât, tandis qu'Ourîka désigne les tribus qui y habitent. C'est là que mourut El-Mo'tamid ben 'Abbâd. Elle est située dans la montagne Deren, et est un vrai magasin d'eau, d'arbres et de beaux fruits.

Dans la même montagne se trouve Tânmalalt (Tînmelel)[2], forteresse inexpugnable dont il n'y a guère de semblables dans le monde. C'était le quartier général d'Ibn Toûmert, Mahdi du Maghreb, dont le tombeau y figure sous une haute coupole qui, conformément aux préceptes de la Loi, n'a ni dorures ni ornementation.

MERRAKECH[3] était la capitale d'un roi puissant, mais dépend aujourd'hui du royaume de Fez. Il en sera parlé en détail à propos du royaume de la côte nord de l'Afrique. C'est une ville moderne arrosée par une grande rivière et des sources d'eau courante ; elle a une ceinture de moulins et produit beaucoup de fruits.

ASFI et SELA[4] sont l'une et l'autre très fertiles et produisent beaucoup de fruits ; la canne à sucre y est très abondante.

MIKNASAT EZ-ZEYTOUN[5] est une ville très bien fortifiée, bien pourvue en eau et où les fruits sont abondants. Elle a un double rempart de pierre, ainsi qu'un faubourg avec rempart, des marchés, une rivière qui la traverse et dont les rives sont cultivées.

GAFÇA[6] est une belle ville fortifiée ; une source jaillissante et comprise dans son enceinte lui fournit l'eau nécessaire. Elle a des marchés fréquentés, et produit des céréales et beaucoup d'autres marchandises.

---

(1) Même remarque sur Edrisi, p. 76. Cf. Bekri, p. 291 ; *Istibçâr*, 177.
(2) Edrisi, 74, provoque la même remarque. Cf. *Istibçâr*, 178.
(3) Edrisi, p. 77, en donne une longue notice ; Merrâkechi, *Hist. des Alm.*, 308.
(4) *Ib.*, 83 et 84.
(5) Edrisi, 83 ; *Istibçâr*, 136.
(6) Edrisi, 122 ; *Istibçâr*, 68 ; Bekri, 100.

Kayrawan[1] était la capitale d'un grand roi et d'un prince puissant; c'est encore aujourd'hui une métropole. Elle a de l'eau courante, produit des céréales, du bétail et des vivres de bonne qualité.

Nefta[2] est une petite ville rendue prospère par ses marchés et le commerce de ses habitants; elle a des eaux courantes, et produit beaucoup de fruits, (notamment) des dattes et des olives.

Tawzer[3] et le pays du Djerid ne font qu'un (? طامر *sic*).

[128] Gabès[4] est une ville prospère qui a un port sur la mer de Syrie. Elle est entourée de jardins touffus et de vergers alignés; il y a partout des fruits qui sont à bas prix, ainsi que des olives.

Kaçr Saddja[5] est une ville prospère.

Sfax[6], ville ancienne entourée de remparts; les marchés y sont nombreux et les transactions actives. Des citernes fournissent aux habitants l'eau nécessaire. Le commerce y est lucratif. Quant aux fruits, ils y sont importés.

Mehdiyya[7], dont la fondation est due à 'Obeyd Allâh le Mahdi fatimide, est garnie de remparts imprenables et a deux portes formées de plaques de fer superposées sans le secours du bois et telles qu'on n'en retrouve pas ailleurs. Elle comprend en réalité deux villes, Mehdiyya et Zawîla. C'est un port de la mer de Syrie fréquenté par les bateaux; les constructions y sont belles, les marchandises s'y vendent bien. Les habitants boivent de l'eau de citerne. Les morts, dit Edrisi, sont enterrés à Monastir, à cause de la réputation de sainteté qu'a cet endroit chez eux.

Tunis[8], capitale d'un prince puissant, sera décrite en détail

---

(1) Edrisi, 129; Bekri, 52; *Istibçâr*, 8.
(2) Edrisi, 123; Bekri, 152; *Istibçâr*, 79.
(3) Edrisi, 121, qui ignore le nom du Djerid; Bekri, 102; *Istibçâr*, 77.
(4) Edrisi, 124; Bekri, 41; *Istibçâr*, 7.
(5) A trois milles de Gabès, d'après Edrisi, 124, qui est seul à le mentionner.
(6) Edrisi, 125; Bekri, 46; *Istibçâr*, 13.
(7) Edrisi, 126; Bekri, 65 sq; *Istibçâr*, 13.
(8) Un long article lui est consacré par Edrisi, 130; cf. Bekri, 80; *Istibçâr*, 18.

quand nous parlerons du royaume d'Ifrîkiya. Son nom ancien, d'après Edrisi, était Tarchîch.

Benzert, Tabarka, Badja, Bône, El-Orbos (Laribus) sont autant de villes dont la dernière a une mine de fer. Obba est une ville qui produit d'excellent safran. Tamedît[1], aussi appelée Mermadjenna, ainsi que Meddjana sont deux autres villes.

Dans ce (troisième) climat figurent la plus grande partie, voisine du Sahara, de la côte marocaine et de l'Ifrîkiya, les ports de la mer de Syrie, le pays de Barka, et une portion de l'Égypte, depuis le Fayyoûm jusqu'à l'extrémité du pays....

[134] Nous allons aussi énumérer les îles du troisième climat en commençant par l'ouest et avançant vers l'est, en suivant la ligne séparative des climats, mais nous nous bornerons aux plus connues. Voici donc celles qui, faisant partie du troisième climat, sont dans la mer de Syrie.

La première est Djerba[2], dont les habitants, d'ailleurs musulmans, sont nekkarites, c'est-à-dire forment une subdivision des Rafedhites. On dit qu'ils ont surtout une grande haine pour 'A'ïcha. Quand un vase leur appartenant a été touché par un étranger, ils le brisent; ils ne laissent non plus pénétrer aucun étranger dans leurs mosquées. On dit qu'ils sont très généreux et abandonnent à leurs hôtes des vases et des tapis[3]. C'est de là que viennent les vêtements *djerbi*.

Toutes les autres îles de cette mer appartiennent aux Francs, et à notre connaissance l'islâm n'y est pas pratiqué.

Kouçira[4], proche de Tunis, compte parmi ses habitants un groupe de musulmans vivant en tributaires dans un lieu qui leur est assigné. Les musulmans vivant ainsi sous la domina-

---

(1) Cette localité est différente de Mermâdjenna, Edrisi, 137; Bekri, 114; trad. du *Bayân*, index du t. I. Notre ms. écrit *Tâdemît*.

(2) Edrisi, 151; Bekri, 44; Abouléda, II, 273.

(3) Ce qui est une manifestation, non de générosité, mais de fanatisme cf. Edrisi, 152.

(4) C'est-à-dire Pantellaria (Bekri, 97, qui écrit Koûsira, de même qu'Edrisi-Schiaparelli, 21).

tion des Francs sont connus dans le Maghreb sous le nom de *modaddjalîn* (1).

MALTE est voisine de Tripoli de Barbarie, un peu au sud de CHYPRE. Là s'arrêtent les îles de la mer de Syrie appartenant au troisième climat....

[136 v°] Nous commencerons dans le quatrième climat par l'énumération de ce qui se trouve dans le Détroit (*baḥr ez-zokâk*), lequel sert de débouché à la mer de Syrie du côté de l'Océan. D'abord TANGER, ville ancienne qui servait autrefois de capitale au prince qui y régnait dans l'antiquité; elle a de l'eau et un territoire fertile.

EL-KAÇR est une ville qui porte aussi les noms d'El-Kaçr eç-çaghîr et de Kaçr el-djawâz (2).

CEUTA (3), qui est la capitale d'un petit prince, et qui produit des fruits, est située vis-à-vis d'Algéziras, dont il sera fait mention à propos de l'Espagne. On s'y livre à la pêche d'une centaine d'espèces de poissons, entre autres du thon, que l'on prend au moyen de harpons, lances munies à une extrémité de dents saillantes qui s'enfoncent dans le corps de l'animal et n'en sortent plus, et à l'autre extrémité de longues cordes de chanvre. Les pêcheurs sont dans cet exercice d'une habileté sans rivale. On y détache également du fond de la mer les branches de corail, et tout un marché de la ville est consacré à la taille de ce produit, que l'on exporte ensuite de divers côtés.

TOCHOMMOCH (4) est un centre habité par les Berbères et comprend une suite de bourgades contiguës.

EL-BAÇRA (5) était autrefois, d'après Edrisi, une ville considérable ; elle a une ceinture de remparts peu redoutables. Son

---

(1) On écrit ordinairement *modaddjanîn*, d'où dériverait *mudejar* (Suppl. Dozy). Cf. Amari, *Appendice alla bib. ar.-sic.*, p. 20, qui serait disposé à lire *modaddjilîn*.

(2) Ou encore Kaçr el-medjâz, Kaçr Maçmoûda, Koçoûr Maçmoûda (de Slane, *H. des Berb.*, Table géogr.).

(3) D'après Edrisi, p. 199 sq., qui est plus détaillé.

(4) Edrisi, 201.

(5) Edrisi, 202. On la nomme aussi Baçrat ed-dhibbân (*Géog.* d'Aboulféda, II, 185; Bekri, 216; et cf. *Istibçar*, 139).

territoire renferme des bourgades et des champs cultivés dont les principaux produits sont le blé et le coton. Le climat y est tempéré, les habitants vertueux et d'une éducation remarquable. Cette Baçra du Maghreb ne doit pas être confondue avec celle de l'Irâk.

Kaçr Ibn 'Abd el-Kerîm[1] est une petite ville située au bord d'une rivière ; elle produit beaucoup de vivres et l'aisance y est générale.

Badis[2] est une ville populeuse.

Melîla[3], jolie ville de moyenne grandeur, avec de solides remparts et dans une belle situation au bord de la mer; une source abondante lui fournit de l'eau potable.

Honeyn[4], jolie et florissante petite ville près de la mer ; elle est enceinte de solides murailles et entourée de nombreux champs cultivés qui sont contigus les uns aux autres. Quant au lieu qui lui fait face de l'autre côté de la mer, il est de ceux dont il n'a pas été fait de mention écrite et dont l'importance n'a pas duré. On ne trouve ensuite plus rien sur le continent en dedans de la ligne (limitative) de ce climat, jusqu'à la ville d'El-Tarsoûs (*sic*)....

[145 v°] Les îles qui sont comprises dans ce climat en forment une portion considérable où il se trouve des royaumes gouvernés par des princes puissants. Parmi elles figure la Péninsule ibérique (*djezîrat el-Andalos*), où il y a de grandes villes et des capitales considérables. Les Francs en ont conquis la majeure partie sur les musulmans et en ont réduit en captivité un prince grand et puissant. La portion de l'Espagne comprise dans ce climat s'étend de la ville de Tarifa sur le Détroit, vis-à-vis El-Kaçr eç-Çaghîr de la côte africaine, jusqu'à Tar-

(1) Edrisi, 202. Ce nom s'écrit aussi en omettant *Ibn*, p. ex. dans Edrisi, Aboulféda, Ibn Batoûta. Il a comme équivalents El-Kaçr, El-Kaçr el-kebir, Kaçr Kotâma et Kaçr Denhâdja (de Slane, Table géog. de l'*H. des Berb.*).

(2) Edrisi, 204 ; cf. *Istibçâr*, 46; Bekri, 2e éd., 182 et 201.

(3) Edrisi, 205 ; cf. Bekri, 178 et 197.

(4) Edrisi, 206, où ne figure que la première phrase de notre compilateur ; Bekri, 2e éd., p. 161.

ragone. Les limites de cette portion sont au sud le littoral de la mer de Syrie, qui s'étend vers l'ouest, en commençant à l'est de Tarifa, jusqu'à Tarragone; à l'est, de Tarragone à Lérida, l'une et l'autre de ces villes figurant en dedans de la limite; au nord, de Saragosse à Coria, qui figure en dedans de la limite; à l'ouest, le littoral de l'Océan, qui, partant de Tarifa au sud, va jusqu'à Lisbonne au nord. Ce pays d'Andalos était appelé Espagne, nom que lui donnent encore de nos jours les Francs, et il doit de figurer parmi les jardins de la terre à ses agréments et à l'abondance de ses eaux, de ses arbres et de ses fruits de toute sorte. On y dit que les chrétiens, s'ils sont privés des jardins célestes, ne l'auront au moins pas été des jardins terrestres. La plus grande partie du pays figure dans ce (quatrième) climat, qui est le central et le plus favorisé dans la répartition des divers avantages.

C'est là que, après avoir jusqu'alors régné à Damas et en Syrie, les Omeyyades survivants se fixèrent (pour profiter) de cette région fertile et parfaitement belle; ils en transformèrent les cités en grandes villes, les bourgades en cités, multiplièrent les villages, embellirent le pays, l'améliorèrent, employèrent les rivières à irriguer partout, ornèrent d'arbres les jardins, y marièrent le myrte au grenadier, y transportèrent de merveilleuses stèles et plantations, l'élevèrent au premier rang par leurs magnifiques constructions et leurs palais, en firent le siège de leur khalifat et la capitale de leur empire. Ainsi s'écoulèrent les années et se succédèrent les temps pendant que ces princes s'adonnaient à augmenter l'éclat du pays, à en cultiver toutes les parties, à en développer les cantons, à en améliorer les affaires, à mettre au jour la science et la philosophie recélées dans ses flancs, si bien qu'il devint d'une beauté et d'un éclat semblables à ceux de la Syrie, qu'il peut rivaliser avec elle pour l'extension de ses eaux, et même la dépassa véritablement [1].

TOLÈDE [2] est le véritable centre de l'Espagne, parce qu'on

(1) Tout ce développement est l'œuvre du compilateur.

(2) Edrisi, p. 207.

peut de là s'avancer jusqu'à neuf journées de marche dans toutes les directions. Elle servait de capitale du temps des Roûm, et ce fut là que, entre autres trésors trop longs à énumérer, fut trouvée la Table de Salomon fils de David [1]. Elle est située près de la montagne des Chârât. Actuellement, la capitale musulmane est [146] Grenade.

La Péninsule dans son ensemble est de forme triangulaire. Les limites dans lesquelles elle se trouve enserrée sont, au sud la mer de Syrie, à l'ouest, la mer Ténébreuse, qui fait partie du grand Océan, au nord ce dernier, ou plutôt la mer des Anglais, qui en est une portion et qui renferme diverses îles. A l'est, elle se joint au Grand continent et par là à ce qui constitue l'extrême limite des terres cultivées, sans que ni mer ni autre séparation s'interpose. Sa longueur depuis l'église du Corbeau [vers le cap St-Vincent] jusqu'au temple de Vénus [Port-Vendres], est de onze cents milles; sa largeur, depuis St-Jacques [de Compostelle] sur une pointe de la mer des Anglais, jusqu'à Alméria, est de six cents milles. Elle est partagée dans le sens de la longueur par la montagne des Chârât.

Énumérons les diverses provinces dont se compose la Péninsule [2]; après quoi viendra en son lieu le détail de ce qui en vaut la peine.

La première est EL-BOHEYRA [3], qui commence à la Mer Ténébreuse (Océan) et s'étend jusqu'à la mer de Syrie. On y trouve Ṭarîfa, Algéziras, Cadix, la citadelle d'Arkos, Bekka [4], Xérès, Tochâna [5], Medina Celi, et de nombreuses citadelles.

La seconde est SIDONA, au nord d'Él-Boḥeyra [6], qui renferme

(1) Suivent ici quelques mots ayant trait à la description de la table : ويطرف كالبرق باقواتيها كالقطر درهما qui paraissent corrompus et que je n'ai pu rétablir à l'aide des passages parallèles; voir Merrâkechi, *H. d. Alm.*, p. 10 n.

(2) Cette énumération est manifestement empruntée à Edrisi, p. 208 de l'éd. Dozy-de Goeje.

(3) Ou province du Lac, le Lago de la Janda.

(4) Bekka, dans le voisinage de Trafalgar, n'existe plus (Dozy).

(5) Il faudrait lire Kalsâna, d'après Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 305.

(6) J'ai suivi Edrisi. Le texte, manifestement erroné, porte « qui est la région, *iklîm*, d'El-Boḥeyra ».

les villes de Séville, de Carmona, de Ghalchâna [1] et de nombreuses citadelles.

La troisième ou d'Ech-Charaf (Aljarafe), entre Séville, Niebla et l'Océan, renferme Ḥiçn el-Kaçr (Aznalcazar), Niebla, Huelva, l'île de Chaltîch (Saltès) et le Djebel el-'Oyoûn (Gibraleon).

La quatrième est celle de Kanbaniya (la Campiña), où se trouvent les villes de Cordoue, d'Ez-Zahrâ, d'Ecija, de Baena, de Cabra et de Lucena [2], ainsi que quantité de grandes citadelles.

La cinquième est celle d'Ossuna, qui n'a pas une grande étendue.

La sixième est celle de [blanc; *lisez*, Reyyo], où l'on trouve les villes de Malaga, d'Archidona, de Marbella, de Bobastro, de Bechkîḍâ [3], ainsi que d'autres forteresses.

La septième est celle d'El-Bochârât (Alpujarras), où l'on trouve la ville de Jaën et quantité de forteresse et de bourgades au nombre de plus de six cents, où l'on travaille [4] la soie.

La huitième est celle de Pechina [5], où se trouvent les villes d'Almeria et de Berja, ainsi que de nombreux châteaux, entre autres Marchena, Purchena, Targela et Velez.

La neuvième est celle d'Elvira, limitrophe au sud de la précédente, et comprenant les villes de Grenade, de Wâdi Ach (Guadix) et d'Almuñecar, ainsi que de nombreux châteaux et bourgades [6].

La dixième est celle de Todmîr avec les villes de Murcie, de Carthagène — différente de la Carthage d'Ifrîkiya —, d'Orihuela, de Lorca, de Mula et de Chinchilla.

La onzième est celle de Cuenca [7] avec les villes d'Orihuela [8],

---

(1) Aussi orthographié Kalchâna, voir *Recherches*, 3e éd., i, 303; *Boletin de la R. Ac. de la Hist.*, xxix, pp. 304 et 429.

(2) Ms. المسامى ; j'ai lu اليشانة avec Edrisi.

(3) Ms. بشكيضا avec des variantes reproduites p. 174 du texte d'Edrisi; la trad. Dozy, faute de pouvoir l'identifier, a laissé ce nom en blanc.

(4) Ms. تعمل ; dans Edrisi يتخذ « d'où l'on tire la soie ».

(5) Ms. بجايه ; j'ai lu بجانة avec Edrisi.

(6) Edrisi (p. 201) intercale ici la province de Ferreira.

(7) Ms. فرنكه , lisez قونكه ; dans Edrisi كونكة .

(8) Qui, comme dans Edrisi, vient d'être placée dans la province de Todmîr;

[146 v°] de Cuenca[1], d'Elche[2], de Denia, ainsi que de nombreux châteaux-forts.

La douzième est celle de MURVIEDRO, avec les villes de Valence, de Murviedro, de Burriana[3], avec de nombreux châteaux-forts[4],... dont les principaux sont Pedroche, Ghâfik[5] et Hiçn ibn Hâroûn[6].

La treizième est celle d'EL-KAFR[7], à l'ouest, avec les villes de Santa Maria [de l'Algarve], de Mertola et de Silves, ainsi que de nombreux châteaux-forts et des bourgades.

La quatorzième est celle d'EL-KAÇR, c'est-à-dire du château qui porte le nom d'Ibn Abî Dânis[8], avec les villes d'Evora, de Badajoz, de Chertcha (Xerès de los Caballeros), de Merida, de Kanṭarat es-seyf (Alcantara) et de Coria.

La quinzième est celle d'EL-BALAT[9], avec les villes de Santarem, de Lisbonne, de Madrid, d'El-Fahmiyyîn[10], de Guadalaxara, d'Ucles et de Huete.

La seizième est celle d'ARNEDO, avec les villes de Calatayud, de Daroca, de Saragosse, d'Huesca et de Tudèle.

La dix-septième est celle d'EZ-ZEYTOUN, avec les villes de Djaca, de Lerida, de Fraga et de Miknâsa (Mequinenza).

La dix-huitième est celle d'EL-BORTAT (les Portes ou Pyrénées), avec les villes de Tortose et de Tarragone.

---

mais il faut distinguer Orihuela de Segura et Orihuela de Tremedal (Saavedra, p. 44).

(1) Orthographié comme plus haut, n. 2.

(2) Ms. الشن ; Edrisi الشر .

(3) Ms. ربانه .

(4) Il y a ici une omission, voir Edrisi, p. 210. Les trois noms qui suivent sont ceux de lieux situés dans la province d'El-Balâliṭa.

(5) Ms. رنافق ; j'ai suivi Edrisi. C'est le Castillo del Almogavar, ruines à 14 k. est de Pedroche (Saavedra, 50).

(6) Castillo de Aznaron ou Aznaharon, à une lieue d'Almaden (Saavedra, p. 51).

(7) Ms. القفر ; Dozy « al-Facr (?) ».

(8) *Ibn* est omis par Dozy, qui ne l'a relevé que dans un ms.

(9) Il y a ici une omission d'après le texte d'Edrisi, p. 211. Les deux villes qui suivent sont placées par lui dans la province d'El-Balâliṭa, puis celles de Madrid, etc., appartiennent, d'après lui, à la province des Chârât.

(10) La lecture *El-Fahmiyyîn* semble bien résulter d'une graphie médiocre et dépourvue de points diacritiques, elle n'est pas douteuse dans un autre passage (ci-dessous, p. 93) et figure à titre de variante dans le *Merâçid*, II, 369. El-Fahmîn est l'orthographe adoptée par Dozy dans sa traduction, mais à tort (Edrisi-Saavedra, 48, qui reconnaît dans ce lieu le *despoblado* Alamin).

La dix-neuvième, à l'ouest, est celle de MARMARIA [1], avec des forteresses abandonnées et les forts de Costur et de Cutanda [2].

Telle est l'Espagne prise dans son ensemble; parlons maintenant de quelques-unes de ces villes.

TARIFA, sur la mer de Syrie à l'entrée du détroit appelé Ez-Zokâk, est une petite ville avec des remparts en terre et est arrosée par une petite rivière; elle renferme des marchés et des bains. Vis-à-vis [3] se trouve l'île appelée Djezîrat Omm Ḥalîm, dont le sol est de niveau avec la mer, qui pourrait presque la recouvrir; elle a un puits très profond dont l'eau est des plus douces. C'est cette ville (d'Algéziras) qui fut la première conquête de Moûsa ben Noçayr en 90 [*lisez* 92, 28 oct. 710].

SÉVILLE [4], grande et vaste ville garnie de remparts presque inexpugnables, est située sur le Guadalquivir. Elle a, dit-on, dans sa dépendance, huit mille bourgades grandes et bien peuplées. Les habitations y sont belles et les bains remarquables. Des plantations d'oliviers, longues de quarante milles et larges de douze, s'étendent de cette ville jusqu'à Niebla, et l'on ne peut y marcher qu'à l'ombre de ces arbres. C'est à ce propos qu'Ali ben Sa'îd a fait ces vers [5] :

[Tawîl] De même qu'un oiseau à l'aile lasse aspire après son nid, ainsi mes désirs vont d'Egypte à la Péninsule, et c'est Ḥimç (Séville) que mon affection et mon penchant visent spécialement. As-tu [me dira-t-on] aucune excuse pour faire cette distinction ? [A quoi je réponds] : Cette ville n'est-elle donc pas comme un diadème dominant son territoire et

---

(1) Ms. صويبى, corrigé d'après Edrisi, qui dit aussi « à l'ouest »; il faudrait, plus exactement, dire, au sud-ouest par rapport à la province d'El-Bortât.

(2) Ms. كشطر وكمعرة. L'orthographe du premier de ces noms justifie l'ingénieuse conjecture de Saavedra (p. 40) et me l'a fait, avec lui, transcrire *Costur*, au lieu du *Tiscar* de la trad. Dozy. Quant au second nom que cette dernière transcrit Cutanda, comme il ne peut s'agir de la localité de ce nom située dans la région de Saragosse, Saavedra le cherche près de Borriol, sur les hauteurs de la Contienda et vers les bords de la rivière Monleon.

(3) C'est-à-dire vis-à-vis Algéziras, d'après Edrisi (p. 212), dont le texte est écourté par le compilateur ou le copiste.

(4) Voir Edrisi, p. 215.

(5) Les deux citations poétiques qui suivent ne figurent pas dans Edrisi et sont une addition du compilateur. Makkari rapporte la seconde.

dont l'éclat des joyaux apparaît par dessus un fleuve? [147] Ce fleuve l'indique à quiconque la cherche, de même que l'éclat de l'aurore indique la venue du soleil. Les pigeons l'entourent de leurs allées et venues, c'est un nid qu'ils encerclent en faisant entendre leurs gémissements. Je m'y rends, et quand ensuite je la quitte mes forces sont brisées; j'y séjourne la tête troublée et (quand je suis ailleurs) toute patience m'abandonne.

Aboû 'l-Ḥasan ben Çakr Merînî a excellemment décrit le flux et le reflux du fleuve dans ces vers au fond remarquable et à l'expression élégante et appropriée :

[Kâmil] Le zéphyr lui a déchiré l'ouverture de sa tunique, et alors il abandonne prestement ses rives pour en tirer vengeance; puis, en entendant les rires ironiques des colombes cendrées perchées dans leurs arbres, la pudeur lui fait ramener son voile (1).

Niebla, jolie ville ancienne de moyenne grandeur, est entourée d'un rempart inexpugnable et arrosée par une rivière qui descend de la montagne située à l'est; elle est à six milles de l'Océan.

Huelba, petite mais bien peuplée, est située à l'embouchure de l'Océan.

L'île de Saltîch (2) est entourée par la mer de tous les côtés; sa pointe orientale n'est séparée de la terre que par une longueur d'un demi-jet de pierre, et c'est par là qu'on passe pour aller chercher de l'eau. Cette île est longue d'un mille, et la ville, placée au côté sud, n'a pas de remparts; on y travaille le fer [ainsi qu'on fait d'ordinaire dans] les ports pour les vaisseaux.

Le château de Mertola est réputé pour son inexpugnabilité.

Le château de Castella (3) est florissant et bien peuplé; il s'y trouve des vergers et des champs ensemencés et d'un bon produit.

---

(1) Ces deux vers sont rapportés par Makkari (éd. Leide, I, 99; éd. Kaire, I, 76), qui les attribue à Ibn Sefer Merînî; d'autres sur le même sujet figurent dans Aboulféda, *Géog.*, II, 59.

(2) Qu'on écrit aussi Chaltîch, p. ex. Edrisi, p. 216; j'ai, d'après celui-ci, rectifié ce qui suit.

(3) C'est-à-dire Cacella (Edrisi, 216-217).

Santa Maria (d'Algarve), située sur l'Océan même, voit ses murs baignés par les eaux au moment du flux.

Silves, bâtie en plaine et protégée par de solides remparts, est à quelques milles de l'Océan et fréquentée par les vaisseaux. L'eau potable lui est fournie par la rivière qui l'arrose et qui vient du sud. La montagne voisine est boisée. C'est une jolie ville et bien disposée, dont les plus petites bourgades qui en dépendent sont habitées par des Arabes yéménites, qui sont des gens généreux. Elle a des arbres qui produisent des fruits divers et notamment d'excellentes figues. [El-Mo'tamid Moḥammed] Ibn 'Abbâd, alors qu'il était à Séville, soupirait après elle et souhaitait la revoir. C'est ainsi qu'il a dit (1) :

[Tawîl] Or çà, Aboû Bekr ! Salue ma patrie de Silves et demande-lui si le pacte d'amitié [existe toujours entre nous] tel que je connais. C'est un lieu que décorent des [images de] lions (2) et qu'habitent des jeunes filles à la peau blanche et douce, si bien que tu y as à suffisance bois (3) et tentures. Que de nuits j'ai passées dans le creux de la rivière à folâtrer avec une jeune beauté ornée de bracelets et semblable à la lune incurvée ! Rejetant le manteau qui couvrait son corps souple et doux, elle était plus belle (4) que la fleur qui jaillit de son enveloppe.

El-Kaçr (5) est une belle ville de moyenne grandeur, sur la grande rivière de Chetoubar (6) [147 v°]....

Evora, grande ville garnie de remparts et ayant une citadelle ; la fertilité y est très grande.

Badajoz, située en plaine et garnie de remparts presque inexpugnables, est arrosée par la grande rivière appelée Yâna (Guadiana), et encore *la rivière souterraine*, qui poursuit son cours jusqu'à Mertola et a son embouchure près de l'île de Salṭîch.

---

(1) On retrouve cette pièce, sous une forme plus complète comprenant sept vers, dans Dozy, *Scr. ar. loci de Abbadidis*, I, 39, et cf. 170. Cette citation est une addition au texte abrégé d'Edrisi, p. 217.

(2) Dans un but décoratif, voir d°, p. 83.

(3) J'ai lu avec Dozy غيل au lieu de غل du ms.

(4) Ms. باحسن au lieu de نضير de Dozy.

(5) Alcacer do Sal (Dozy).

(6) Ms. بطرير, que j'ai restitué d'après Edrisi, dont le texte ne me permet pas de reconstituer les mots qui suivent وبه بلد نخا. Cf. *Géog. d'Aboulféda*, II, 245.

De Badajoz à Séville il y a six journées en passant par Hadjar ben Aboû Khâlid et Gibraleon.

De Badajoz à Merida, en suivant vers l'est la Guadiana, il y a trente milles; entre les deux villes se trouve une forteresse que le voyageur laisse à sa droite.

Merida était autrefois une capitale, ainsi que l'attestent les ruines qu'on y rencontre. D'après Edrisi dans le *Livre de Roger* (1), on y voit des restes de constructions qui attestent la grandeur et le pouvoir (des anciens princes), qui annoncent la gloire et la richesse, qui proclament la prospérité et la considération. D'entre ces constructions on remarque à l'ouest de la ville un grand aqueduc à arches élevées et nombreuses, avec un large tablier; il est d'une solide et résistante maçonnerie, élevée avec art. Des remparts admirablement et solidement construits en pierres de taille protègent la ville. La *kaçba* renferme des palais qui sont en ruines et où se trouve la salle dite *de la cuisine*, où il y avait un canal dont il subsiste encore des traces, bien que l'eau n'y coule plus. On plaçait sur l'eau de ce canal des plats d'or et d'argent renfermant toutes sortes de mets, et le cours de l'eau les amenait devant la reine (2), d'où ils étaient ensuite servis sur des tables; puis quand ils étaient vidés, on les replaçait sur le canal dont l'eau, continuant à couler, les reportait dans la cuisine à la portée du cuisinier, qui les lavait et les remettait en place. L'eau se perdait ensuite dans les cloaques du palais. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était la manière dont les eaux étaient amenées à cet édifice à l'aide de colonnes nombreuses élevées de main d'homme et qui subsistent encore aujourd'hui, sans que le cours des temps les ait ni détruites ni détériorées. Elles sont plus ou moins hautes, selon ce qu'exigeait le sol sur lequel elles étaient dressées, et leur plus grande hauteur est de cent coudées. Elles sont toutes en lignes droites, et l'eau y arrivait à l'aide de conduits qui maintenant n'existent plus; mais les colonnes,

---

(1) Voir Edrisi, p. 220; et cf. *Géographie d'Aboulféda*, II, 248.

(2) C'est-à-dire Merida fille d'Horosus, nommée par Edrisi dans un passage ici omis; son nom revient plus bas.

toujours debout, paraissent quand on les regarde être d'un seul bloc, tant elles sont construites avec art et solidité. Au milieu de la ville il y a une arcade (1) sous laquelle peut passer un cavalier tenant un étendard levé : onze pierres seulement la composent, trois pour chacun des montants, quatre pour le cintre et une comme clef de voûte. [148] Au sud des remparts il y a un autre petit palais, dans une tour duquel était placé le miroir dans lequel la reine Mérida se regardait la figure : il avait vingt empans de circonférence et tournait sur un axe vertical. L'emplacement en existe encore. Mérida, dit-on, le fit faire à l'imitation de celui que Dhoû 'l-Karneyn avait fait installer dans le phare d'Alexandrie.

KANTARAT ES-SEYF (2) est une forteresse inexpugnable bâtie sur le pont lui-même et qui ne peut être attaquée que du côté de la porte.

CORIA (3) a une citadelle inexpugnable ; c'est un fort des plus remarquables, un séjour des plus agréables, entouré de campagnes fertiles et de belles métairies avec des vignobles et des arbres, notamment des figuiers.

COÏMBRE (4) est dans une position très forte sur une montagne de forme circulaire. A l'ouest de la ville coule le Mondego, rivière qui fait tourner des moulins et le long de laquelle il y a des vignobles et des jardins. Coïmbre a un fort nommé Montmayor (Montemor).

LISBONNE (5) est située sur la rive septentrionale du Tage, le fleuve qui arrose Tolède et qui a en cet endroit une largeur de six milles ; le flux et le reflux s'y font sentir violemment. C'est, dit Edrisi, une belle ville qui s'étend le long du fleuve et qui est protégée par des remparts et par un château-fort presque inexpugnable. Au centre de la ville se trouvent des bains alimentés par des sources chaudes en toute saison.

Lisbonne, située à la fois sur l'Océan et sur le fleuve qu'elle

---

(1) L'arc de triomphe de Trajan (Dozy).
(2) Alcantara (Edrisi, p. 222).
(3) Edrisi, 222; *Géog. d'Aboulféda*, II, 245.
(4) Edrisi, 222; Aboulféda, II, 244.
(5) Edrisi, 222; Aboulféda, II, 244.

a au sud, a vis-à-vis d'elle le fort d'El-Ma'den (Almada), ainsi nommé parce que le flux de la mer y rejette des paillettes d'or. Pendant l'hiver les habitants du pays vont de ce côté et y recherchent de l'or jusqu'à la fin de cette saison. C'est là un fait curieux dont nous avons été les témoins oculaires.

C'est de Lisbonne que s'embarquèrent les *Aventuriers* pour rechercher ce que renferme l'Océan et jusqu'où il s'étend. Il y a encore dans cette ville, non loin des bains, une rue qui porte leur nom et sera toujours appelée (1) rue des Aventuriers. Ces hommes étaient huit cousins, qui construisirent un bateau marchand où ils embarquèrent de l'eau et des vivres en quantité suffisante pour plusieurs mois; après quoi ils mirent à la voile au premier souffle du vent d'est. Après une navigation d'environ onze jours, ils arrivèrent à une mer aux vagues dures, exhalant une odeur fétide, où les récifs étaient nombreux et la lumière douteuse. Se voyant alors près de périr, ils orientèrent leurs voiles dans la direction opposée, et après douze jours de navigation arrivèrent à l'île des Moutons, où il y avait des quantités innombrables de ces animaux qui paissaient sans bergers ni gardiens. Ils y débarquèrent et y trouvèrent une source d'eau courante près de laquelle il y avait [148 v°] un figuier sauvage. Ils prirent et égorgèrent quelques moutons, mais ils en trouvèrent la chair si amère qu'aucun d'eux ne put en manger. Ils n'en enlevèrent donc que les peaux, et, remettant à la voile dans la direction du sud, ils aperçurent au bout de douze jours une autre île qu'ils reconnurent pour habitée et cultivée. Ils s'en approchèrent pour voir ce qu'elle renfermait, et furent presque aussitôt entourés de barques, dont ceux qui les montaient emmenèrent leur bâtiment et eux-mêmes à une ville bâtie au bord de la mer. On les fit débarquer, et ils virent des hommes roux, de haute taille, au poil rare et aux cheveux lisses, ainsi que des femmes d'une rare beauté. Après être restés enfermés dans une maison pendant trois jours, un homme

(1) Ces quatre mots figurent aussi dans Edrisi (p. 184 du texte, mais non dans la trad., p. 223), dont notre compilateur se borne à transcrire le récit. Voyez ci-dessus, p. 30.

qui parlait arabe vint les trouver le quatrième jour, et leur demanda qui ils étaient, pourquoi ils étaient venus et quel était leur pays. Après avoir entendu leur histoire il leur fit de bonnes promesses et déclara qu'il était l'interprète du roi. Ils furent le lendemain présentés à ce prince, qui leur répéta les mêmes questions et à qui ils répondirent, comme ils avaient fait la veille à l'interprète, qu'ils s'étaient aventurés sur la mer pour apprendre quelles en étaient les curiosités et jusqu'où elle s'étendait. Le roi, les entendant ainsi parler, se mit à rire et dit à l'interprète : « Explique-leur que mon père ayant fait embarquer quelques-uns de ses esclaves sur cette mer, ceux-ci y naviguèrent dans le sens de la largeur pendant tout un mois jusqu'à ce que, la lumière leur faisant défaut, ils durent revenir sans avoir tiré aucun profit de cette expédition ». Il leur fit également transmettre par l'interprète l'expression de sa bienveillance afin de leur donner de lui une bonne opinion. Ils furent ensuite remmenés au lieu où ils étaient détenus et y restèrent jusqu'à ce que, le vent d'ouest ayant commencé à souffler, on leur banda les yeux, on les fit monter dans une embarcation équipée à cet effet et on les fit naviguer quelque temps : « On nous emmena ainsi, racontèrent-ils, pendant une période que nous jugeâmes être de trois fois vingt-quatre heures; puis on arriva à une terre où nous fûmes débarqués les mains liées derrière le dos et abandonnés sur le rivage. Au lever du soleil nous nous trouvâmes dans le plus triste état, car nos liens étaient très serrés ; mais ayant entendu du bruit et des voix humaines, nous nous mîmes tous à crier. Ces gens s'étant alors approchés et nous ayant trouvés en si piteux état, commencèrent par détacher nos liens, puis nous demandèrent notre histoire. Nous avions affaire à des Berbères, dont l'un nous dit : « A quelle distance croyez-vous être de votre pays? » Et comme nous disions l'ignorer : « Vous en êtes, reprit-il, à deux mois de marche. — Hélas ! (*wâ asafi*) », s'écria notre chef, et depuis lors ce pays fut connu sous le nom d'Asafi. Il s'agit du port situé à l'extrémité occidentale du Maghreb[1].

(1) Sur cette légende, cf. la note de Reinaud, *Géog. d'Aboulféda*, II, 264.

SANTAREM[1], bâtie sur une montagne excessivement élevée, n'a pas de remparts; il s'y trouve de nombreux vergers qui produisent beaucoup de fruits.

TRUXILLO est une place dans une situation très forte, et qui a une forteresse. CACERES[2] est bien défendue et comme suspendue dans les nuages.

[149] TALAVERA, sur les bords du Tage, est une grande ville dont la forteresse est très haute. Cette ville et sa forteresse sont, dit-on, des plus belles, chacune en son genre. D'elle dépend un vaste canton avec des plaines étendues. On prétend, dit l'auteur[3], que les habitants se livrent à des incursions contre les Roûm avoisinants, qu'ils tuent et font prisonniers.

TOLÈDE[4], que nous avons déjà mentionnée et dont nous avons dit la situation, est vaste et d'une force d'assiette que vient encore augmenter une citadelle non moins forte. Située sur une éminence et entourée d'un pays riche, elle est arrosée par le Tage. Il s'y trouve un aqueduc d'une construction remarquable et composé d'une seule arche sous laquelle l'eau coule avec une grande violence; à l'extrémité de la rivière il y a une machine hydraulique (*nâ'oûra*) haute de quatre-vingt-dix coudées qui (reçoit l'eau et) la fait monter jusqu'au dessus de l'aqueduc, par où elle s'écoule et arrive dans la ville. Du temps des Roûm, Tolède leur servait de capitale et était le lieu le plus fréquenté. Lors de la conquête de l'Espagne, les musulmans y trouvèrent des richesses trop nombreuses pour être décrites, entre autres cent soixante-dix diadèmes d'or incrustés de perles et de toute sorte de pierres précieuses, mille sabres royaux et ornés de bijoux, des charges de boisseaux de perles et de rubis, des quantités innombrables de vases d'or et d'argent, ainsi que la Table de Salomon fils de David, qui était, dit-on, d'une seule émeraude et qui se trouve maintenant dans la ville de Rome.

(1) Edrisi, 225; cf. Aboulféda, 245.
(2) Ms. قاطرس ; c'est قاصرش d'après Edrisi, dont le texte est différent.
(3) Ce n'est pas Edrisi (p. 227), dont le texte est un peu différent.
(4) Edrisi, 227 ; Aboulféda, 255.

Les vergers qui lui font une ceinture sont coupés par des rivières sinueuses sur lesquelles sont installées des roues à godets ; des jardins verdoyants fournissent des fruits sans pareils et dont on ne peut dire la bonté et l'abondance. De tous côtés s'étendent de riches campagnes et s'élèvent des châteaux bien fortifiés.

Non loin de là et au nord se dresse la grande chaîne de montagnes appelée ECH-CHARAT[1], qui s'étend depuis derrière Médina Celi jusqu'à Coïmbre, à l'extrémité ouest. Ces montagnes nourrissent quantités de bœufs et de moutons que les exportateurs envoient de tous côtés ; il n'y a aucun de ces animaux qui ne soit excessivement gras, sans qu'on en trouve de maigres, ainsi que la chose est proverbialement connue dans toutes les parties de l'Espagne.

Non loin de Tolède se trouve la bourgade nommée MAGHAM[2], dont le sol et les montagnes fournissent une terre comestible qui n'a pas sa pareille sur la terre, et que l'on exporte de là en Égypte, en Syrie, en Irak et chez les Turcs. Le goût en est des plus agréables et elle est très bonne [149 v°] pour nettoyer les cheveux. Les montagnes de Tolède renferment aussi des mines de fer et de cuivre.

Parmi les dépendances de cette ville et au pied (*sic*) de la montagne se trouve MADRID, petite ville fortifiée et munie d'une forteresse ; du temps de l'islâm il s'y trouvait une mosquée principale, et la *khotba* y était régulièrement prononcée[3].

Une autre de ses dépendances était la ville d'EL-FAHMÎN[4], qui était bien peuplée et avait de beaux marchés et édifices ; il s'y trouvait une mosquée principale et une chaire où la *khotba*

---

(1) C'est-à-dire Sierra, Edrisi, 228.

(2) C'est la leçon d'Edrisi et du *Merâcid*, III, 126 ; le ms. a *makâm*. C'est l'actuel Magan (Edrisi-Saavedra, 46).

(3) Une note marginale porte ce que voici : « C'est de cette ville que tire son nom un homme dont on ne sait rien autre chose que son livre, les *Resâ'il ikhwân eç-çafâ wa-khollân el-wafâ'*, formant cinquante-deux traités roulant sur les sciences religieuses et koraniques et entremêlés de nombreux renseignements sur les diverses sciences rationnelles, philosophiques et astronomiques ». Cf. H. Kh., III, 460.

(4) Cf. ci-dessus, p. 84, n. 10.

était régulièrement prononcée. Tout ce pays aujourd'hui, de même que Tolède, est aux mains des Roûm et a pour roi un prince Castillan qui descend du roi Alfonse [1].

Dans son [livre sur] l'administration royale (*siyâsat el-moloûk*), Ibn Zâfer fait un récit qui montre l'inexpugnabilité de Tolède et que voici en résumé. Depuis l'époque de la conquête, cette ville ne cessa de se livrer à l'opposition et à la rébellion à raison de sa forte assiette et de ce que, bâtie sur une montagne qui forme autour d'elle comme un cercle stellaire en s'arrondissant à la manière du limaçon de mer, elle est défendue par des remparts élevés et des fossés profonds ; en outre elle est entourée par le fleuve qui l'enlace et qui a la largeur du Nil, et ce fleuve lui-même ne peut être franchi que par un pont, œuvre des anciens, qui forme la seule voie d'accès. Les moissons s'y peuvent conserver quatre-vingts ans, et le cours du temps n'a sur elles d'autre action que de les durcir et d'améliorer leur qualité. De nombreux et solides châteaux-forts l'entourent, remplis de renégats, *mowalled*, tous animés d'un commun esprit de révolte. Les rois d'Espagne s'efforçaient de venir à bout d'eux tantôt par des bienfaits tantôt par des attaques répétées, sans que jamais le calme fût définitivement établi. Les savants consultés répondaient par l'ordre de les combattre et d'exécuter ceux d'entre eux qu'on prenait les armes à la main, mais les périodes de soumission et de révolte ne cessèrent de se succéder jusqu'à El-Ḥakam ben Hichâm. Ce prince leur donna pour gouverneur le renégat 'Amroûs ben Yoûsof, homme rusé qu'il avait mis dans la confidence de ses projets et à qui il remit une lettre adressée aux Tolédans et ainsi conçue : « Le seul motif de l'état de trouble où vous avez vécu

(1) Ici s'arrête ce qui est extrait d'Edrisi relativement à Tolède, et le récit historique qui vient ensuite est une addition du compilateur. Celui-ci attribue à Ibn Zâfer, vraisemblablement l'auteur du *Solwân el-motâ'*, un ouvrage qu'on ne retrouve cité ni dans Amari (trad. du *Solwân*, introd., p. XXXIII) ni dans Ibn Khallikân (trad. ang., III, 101) ni dans H. Kh. (n° 8017 de l'index ; le classement défectueux de celui-ci y rend souvent les recherches pénibles). Sur le massacre de Tolède, qui est de 191, voir Ibn el-Koutiyya, f. 20 du ms. ; *Bayân*, tr. fr., II, 111 ; Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb*, 168 ; Dozy, *H. des mus. d'Esp.*, II, 63, etc.

jusqu'à cette heure était que vos gouverneurs n'étaient pas des vôtres; je viens en conséquence de nommer pour vous gouverner 'Amroûs ben Yoûsof, qui est un renégat comme vous ». 'Amroûs parvint par ses procédés à se les concilier, leur insinua qu'il avait tout à craindre d'El-Ḥakam et travailla si bien qu'il les convainquit que telle était la situation. Il assembla alors les principaux et leur tint ce langage: « Vous savez que tous mes désirs sont pour le maintien de l'entente qui règne entre vous et moi; mais je crains que quelque acte des soldats à qui je commande ne vienne à m'aliéner le cœur de l'un ou l'autre d'entre vous, étant donné que vous et eux vous trouvez confondus dans les mêmes rues et les mêmes habitations. J'ai donc pensé à bâtir plus haut — et il leur indiquait une éminence au centre de la ville — une forteresse qui serve de résidence à moi et à tout mon monde ». Ce projet ayant rencontré l'approbation de ses auditeurs, il commença à élever une citadelle qu'il entoura ensuite de murailles, et où il se réserva un palais pour son habitation personnelle. Après s'être installé avec ses troupes dans les nouvelles constructions, il informa secrètement El-Ḥakam des mesures qu'il avait prises. Ce prince alors envoya son fils 'Abd er-Raḥmân avec un corps d'armée en expédition contre la Frontière supérieure, et le jeune homme se mettant en marche vint camper près de Tolède. [150] 'Amroûs convoqua alors les principaux de la ville et, invoquant le fait qu' 'Abd er-Raḥmân était dans le voisinage, exposa qu'à ses yeux il y avait lieu d'aller le trouver et de l'inviter à entrer dans la ville avec ses intimes pour y recevoir l'hospitalité et agréer leurs compliments. Cette proposition fut acceptée, et 'Amroûs sortit avec eux de la ville. A leur approche le prince entouré de ses intimes se porta à leur rencontre, leur fit un honorable accueil et manifesta sa joie de leur visite. A l'invitation qui lui fut faite d'accepter l'hospitalité, il répondit d'abord négativement, mais l'invitation lui fut renouvelée, et alors il accepta. Il partit en leur compagnie et s'installa avec ses intimes dans le palais d' 'Amroûs; des présents lui furent offerts, auxquels il répondit par d'abondantes distributions de vêtements d'honneur.

Aux lettres par lesquelles il annonça à son père les hommages qu'on lui adressait, celui-ci répondit par des effusions de gratitude et des éloges pour les Tolédans; puis il écrivit plus tard : « Je viens, à l'occasion de la circoncision de tes jeunes frères, de donner un banquet au peuple de Cordoue; fais-en autant de ton côté ». 'Abd er-Raḥmân fit donc les préparatifs nécessaires, acheta les bêtes qu'on devait sacrifier et lança les invitations pour une certaine date. Les Tolédans se présentèrent de bonne heure, et quand ils furent tous réunis dans les salons de réception, on les fit passer dans un salon attenant où se tenaient 'Abd er-Raḥmân, 'Amroûs et leurs affidés, qui les massacrèrent à coups de sabre, de masse d'armes et de poignard, puis quand ils eurent fini, jetèrent les cadavres dans une fosse préparée. 'Abd er-Raḥmân continua d'accueillir les arrivants, et quand un groupe suffisamment nombreux était réuni il était traité de la même manière. Cela dura ainsi jusqu'au milieu du jour, où se présentèrent les derniers arrivants; mais parmi eux il y avait un homme plus intelligent, qui fut pris de doute en approchant de la citadelle et qui pressentit la félonie. Sans même descendre de cheval il dit à ses compagnons : « Et nos camarades? Comme l'a dit Koss ben Sâ'ida [1] : « Qu'est-ce donc? Je vois les gens passer, mais ils ne reviennent pas! » Quelqu'un de nous a-t-il rencontré un invité qui soit sorti pour nous dire ce qu'est ce banquet et les honneurs faits aux convives? » Puis, levant la tête en l'air, il vit les fumées produites par le sang et s'écria : « Malheur à vous, Tolédans! C'est le sabre aujourd'hui qui s'abat sur vous tous, et c'est vers lui que vous vous précipitez à l'envi, comme des mouches sur le miel, des papillons sur la flamme. Encore une fois, malheur à vous! Regardez donc en l'air! » Les regards se portèrent au-dessus du palais, d'où s'élevait une rouge fumée : « C'est bien là, insensés que vous êtes, une fumée sanglante, et non une fumée grise de banquet! » Alors piquant son cheval il s'enfuit, et tout le monde voulut faire demi-tour; mais les

(1) Sur cet orateur célèbre, voir Hariri, 1re éd., 276, corrigé dans l'*Anthologie grammaticale*, 357.

soldats tombèrent sur ces gens, et les éclairs lancés par les lames de leurs sabres furent si nombreux qu'il en resta à 'Abd er-Raḥmân un clignement à l'angle extérieur de l'œil. Le massacre ne s'arrêta que quand il ne resta plus debout aucun de ceux que leur valeur pouvait faire craindre. Tolède depuis lors put être maintenue par ses gouverneurs, qui autrement n'auraient pu réussir.

[150 v°] GUADALAXARA (1) est une ville naturellement forte et garnie de solides remparts, dans une région fertile. A l'ouest coule une petite rivière dont les rives sont garnies de vignobles, de vergers et de jardins, où l'on cultive beaucoup le safran, qui est un objet d'exportation.

MEDINA CELI est une grande (2) ville située dans une plaine; elle commande à un vaste territoire où les champs cultivés sont nombreux.

DAROCA (3), petite ville animée et bien peuplée, est riche en vignobles et en verger; les vivres y sont à bas prix.

SARAGOSSE (4), aussi appelée *la blanche*, est l'une des capitales de l'Espagne. Entourée d'un rempart de pierre et située sur les rives d'un grand fleuve [l'Èbre], elle est vaste et très développée, avec des vergers et des jardins qui lui sont contigüs. Elle présente entre autres particularités, dit Edrisi, qu'aucun serpent n'y pénètre et que si l'un de ces animaux y est introduit, il meurt sur le champ.

LÉRIDA (5), ville petite mais animée, est entourée de solides remparts et située sur une rivière [la Sègre].

TORTOSE (6) est bâtie sur le flanc (*litt.* au pied) d'une montagne et entourée de remparts solides; il s'y trouve des chantiers où l'on construit de grands bâtiments avec les pins qui

(1) Edrisi, 229. Elle est aussi appelée Medinat el-faradj, *Bayân*, II, 117, trad. fr.; Aboulféda, II, 255.

(2) Texte جليلة; le « jolie » de la trad. Edrisi, p. 230, est un lapsus; Aboulféda, p. 257.

(3) Edrisi, 230.

(4) *Ib.*; Aboulféda, 259.

(5) Edrisi, 231; Aboulféda, II, 260.

(6) Edrisi, 231; Aboulféda, ib.

croissent dans les montagnes voisines et fournissent les madriers, les mâts et les vergues nécessaires.

TARRAGONE[1], aussi appelée la Ville des juifs, est située sur la mer auprès d'une rivière qui acquiert en cet endroit une grande largeur. Elle a des remparts de marbre, de vastes édifices et des tours solides.

BURRIANA[2], grande ville située en plaine, à trois milles de la mer, est florissante; elle a des eaux courantes et des arbres, le sol y est fertile et couvert de nombreux villages.

VALENCE[3], l'une des capitales de l'Espagne, est située en plaine et arrosée par un fleuve [le Guadalaviar]. Le territoire en est peuplé, le commerce et l'agriculture développés; elle est à trois milles de la mer. D'elle dépend le fort nommé HIÇN ER-RAYAHÎN[4].

La ville de CHOKAR (Alcira)[5] est dans une belle situation, et bien fournie en arbres et en fruits.

XATIVA[6] est une belle ville ayant des châteaux-forts dont la beauté et la solidité sont proverbiales.

DÉNIA[7], sur la mer, est garnie de remparts solides et a une forteresse réellement inexpugnable. Elle est entourée d'une suite de champs cultivés, de vignobles et de figuiers. C'est de ce port que partaient les flottes pour aller en expédition, de ces lieux que s'envolaient les aigles [pour chercher leur proie]. On y fabrique des étoffes blanches. Au sud se trouve une montagne du sommet de laquelle on aperçoit les montagnes d'IVIÇA, qui sont en pleine mer.

ELCHE[8] s'élève dans une plaine et est traversée par un canal

(1) Edrisi, 231; Aboulféda, II, 37 et 261.

(2) Edrisi, 232.

(3) Edrisi, 232; Aboulféda, II, 258.

(4) Saavedra (l. l. 38 et 40) lit *er-Riyâḥiyyîn* ou des Riyâhides, et l'identifie avec le fort ruiné de Rugaya ou Rohaya, dans la région de Cortes de Pallas et sur la rive droite du Jucar. Il s'appuie notamment sur Ibn el-Athîr, IV, 190 = *Annales du Maghreb*, 423.

(5) Edrisi, 233.

(6) Edrisi, 233; Aboulféda, II, 240.

(7) Edrisi, 233; Aboulféda, II, 257.

(8) Edrisi, 234; *Merâcid*, I, 88.

provenant de la rivière de cette ville ; ce canal passe par-dessous les fortifications et fournit une eau saumâtre qui est employée par les habitants pour les bains, et qui coule dans les marchés et les rues. [151] Quant à l'eau potable, elle consiste en eau de pluie qui est importée du dehors.

ORIHUELA [1], sur les bords du Fleuve blanc [la Segura], le même qui passe à Murcie, a des remparts dont la partie ouest est baignée par ce cours d'eau ; un pont de bateaux permet d'accéder à la ville. Elle est protégée par un fort réellement inexpugnable et élevé au sommet d'une montagne. Elle est entourée de vergers, de jardins et de parterres sans fin ; les fruits sont très abondants et la vie y est à bon marché. On y remarque aussi des vergers et des métairies. Une distance de vingt milles la sépare de la mer.

ALICANTE [2], petite mais florissante ville, a un marché, une mosquée principale et une mosquée ordinaire. On en exporte de l'alfa dans tous les pays maritimes. Le pays produit beaucoup de fruits et de légumes, entre autres des figues et du raisin. Elle est protégée par un château très fort bâti au sommet d'une montagne très élevée, que l'on ne gravit qu'à grand'peine. Cette ville, toute petite qu'elle est, se livre à la construction de bâtiments marchands et de barques. Non loin de là se trouve l'île appelée Afelânça (Plana), à un mille de terre, où il y a un beau port et où se tiennent les bateaux ennemis.

CARTHAGÈNE [3], qui sert de port à Murcie, est une ville très ancienne et dans le port de laquelle les navires grands et petits viennent jeter l'ancre. Elle offre beaucoup de ressources et n'est jamais dépourvue. Son territoire s'appelle El-Fondoûk [4] et est constituée par un sol d'une rare fertilité et qui produit d'excellentes récoltes, pour la réussite desquelles il suffit d'une seule chute d'eau ; la qualité en est tout à fait supérieure.

---

(1) Edrisi, 234.
(2) Edrisi, 235 ; *Merâcid*, III, 16 et 158.
(3) Edrisi, 236.
(4) Dozy a écrit « al-Fondoûn », mais notre ms. porte très lisiblement le mot tel que nous le transcrivons.

MURCIE [1], capitale du pays de Todmîr et située sur le Fleuve blanc, est, de même que le faubourg qui en dépend, garnie de solides remparts et d'une enceinte bien construite. L'eau coule dans le faubourg. A la ville elle-même, qui est bâtie sur le bord du fleuve, on accède par un pont de bateaux. On y trouve, comme à Saragosse, des moulins installés sur des bateaux qui se transportent de côté et d'autre [2]. Les vergers, les arbres et les cultures y sont excessivement nombreux ; la vigne et le figuier y abondent. De cette ville dépendent des châteaux-forts, des villes importantes et des districts d'une beauté sans pareille.

CHINCHILLA [3], qui est de moyenne importance et défendue par un fort solide et bien placé, a des vergers et des arbres ; un beau château la domine. On y fabrique des tapis de laine tels qu'on n'en peut faire ailleurs, car leur valeur provient des qualités réunies de l'air et de l'eau. Les femmes y sont très belles.

CUENCA [4], petite mais très ancienne ville sur un étang creusé de main d'homme, est entourée de murailles mais n'a pas de faubourg. On y fabrique des tapis de laine d'une qualité tout à fait supérieure.

CALÇA [5] est un château dans une forte situation, au point de jonction de plusieurs montagnes où croît le pin. On abat cet arbre et l'on jette les poutres dans l'eau, qui les emmène jusqu'à la mer à Denia [151 v°] et à Valence.

HUETE et UCLES [6] sont deux villes de moyenne importance, distantes l'une de l'autre de dix-huit milles, et desquelles dépendent des districts et des champs cultivés.

SEGURA [7] est un fort qui est comme une véritable ville, bien peuplé, situé au sommet d'une haute montagne aux flancs escarpés, et bien construit. Du pied de la montagne sourdent

---

(1) Edrisi, 236; Aboulféda, II, 256.

(2) Les moulins flottants du Tigre et de l'Euphrate ont provoqué des remarques d'Aboû Yoûsof, *Le livre de l'impôt foncier*, p. 142 de la trad. fr.

(3) Edrisi, 237 ; *Merâcid*, I, 267.

(4) Edrisi, p. 237.

(5) Edrisi, ib. La rivière dont il est parlé doit être le Cabriel, d'après Dozy.

(6) Edrisi, 238.

(7) Edrisi, ib., est un peu plus développé.

deux fleuves, celui qui passe à Cordoue et s'appelle Guadalquivir, et celui qui passe à Murcie et s'appelle le Fleuve blanc. Le premier sort d'un amas d'eaux qui ressemble à un étang et formé dans la montagne même, où il coule d'abord au jour, puis il disparaît pour se montrer de nouveau au pied de la montagne et se diriger à l'ouest vers le mont Nadjda, passer par Séville et se jeter enfin dans l'Océan.

Sorita (1), ville de moyenne grandeur, dans une belle et fertile région.

Lorca (2) est une ville connue et fortifiée, sur une haute montagne, avec des marchés, ainsi qu'un faubourg situé plus bas, entouré de murs et avec un marché. Le pays renferme des mines de terre jaune (ocre) et de terre rouge (sanguine) dont les produits s'exportent dans maintes régions.

Almeria (3) était la capitale musulmane du pays à l'époque Almoravide. On y fabriquait toute sorte d'objets de la plus belle qualité ; huit cents ateliers y étaient consacrés à tisser la soie qui servait à fabriquer les étoffes nommées *holal, dîbâdj, siglaton* et *rifahâni*, les rideaux à ramages, les étoffes ornées de clous, l'*attâbi*, le *mi'djar*, etc. La vallée fournissait des fruits abondants et à bon marché. Elle se compose de deux collines séparées par un ravin cultivé, et sur l'une desquelles se trouve la forteresse bien connue pour sa forte situation ; sur l'autre, nommée Djebel Lâham, se trouve le faubourg, et le tout est compris dans une enceinte. A l'ouest il y a encore un grand faubourg bien peuplé, nommé faubourg du Réservoir, garni d'une enceinte et renfermant des marchés, des édifices, des fondouks et des bains. Les habitants sont dans l'aisance. Le nombre des fondouks enregistrés par l'administration est de neuf cent soixante-dix. Le sol y est pierreux et les rocs nombreux ; la terre végétale y est si rare qu'on dirait qu'elle en a été retirée après avoir été passée au crible.

---

(1) Almonacid de Zorita, d'après Dozy, Edrisi, p. 210 n. 5, et 239; Zorita de los Canes, d'après Saavedra, *Geog. de España*, p. 45.

(2) Edrisi, p. 239.

(3) Tout cet alinéa est encore, à bien peu près, tiré d'Edrisi, pp. 239-240 ; Simonet, *Descripcion del Reino de Granada*, éd. de 1872, p. 140.

Berja et Dalias [1], dont la première est plus grande que la seconde, sont deux villes où il y a des marchés, diverses industries et beaucoup de cultures.

'Adhra [2] est une petite ville sans enceinte, mais où il y a un bain et un fondouk, et qui a de l'importance.

Belisena [3] est une bourgade bien peuplée et située sur le bord de la mer.

Almunecar [4] est une jolie ville de moyenne grandeur où il y a beaucoup de pêcheries et qui produit beaucoup de fruits. Au centre se trouve un édifice carré et qui ressemble à une colonne, large à la base et se rétrécissant vers le sommet. Sur chacun des deux côtés il y a une partie creuse qui se poursuit sans interruption de bas en haut. Vis-à-vis, à l'un des angles de cet édifice, il y a un grand bassin creusé dans le sol pour recevoir [152] l'eau amenée d'environ un mille de là par un aqueduc reposant sur de nombreuses arcades et construit en pierres dures. Les hommes de l'art de la ville disent que cette eau s'élevait jusqu'au sommet de la construction, redescendait de l'autre côté et s'écoulait vers un petit moulin dont on voit encore maintenant les traces.

Malaga [5] est une belle et populeuse ville qui produit beaucoup et dont les marchandises se transportent au loin. Les figues notamment y sont abondantes et sont exportées vers l'est comme vers l'ouest, à ce point qu'on en retrouve jusque dans l'Inde; elles ont très bon goût et sont très douces. La ville a deux grands faubourgs. Les habitants boivent de l'eau de puits, qui est douce et abondante et presque à fleur de terre. Il y a une rivière qui ne coule pas toujours, mais seulement pendant l'hiver et le printemps.

Le château d'El-Ḥamma (Alhama) [6] est situé sur un pic, et les voyageurs qui ont parcouru le monde disent qu'il n'existe

(1) Edrisi, p. 241; Simonet, *ib.*, p. 147.
(2) Edrisi, p. 242.
(3) Torre de Melisena, d'après Dozy, Edrisi, p. 242.
(4) Edrisi, p. 242; Simonet, *l. l.*, p. 104.
(5) Edrisi, p. 244; cf. Simonet, p. 100.
(6) Edrisi, p. 245; cf. Simonet, *l. l.*, p. 97; *Voyages d'Ibn Batoutah*, IV, 368.

pas sur la terre de lieu qu'on lui puisse comparer pour la solidité de la construction et le degré de chaleur de ses eaux. De toutes parts des malades et des infirmes s'y rendent et y séjournent jusqu'à ce que leur mal soit atténué. Au printemps, les habitants d'Alméria s'y rendent avec leurs femmes et leurs enfants et y font de grandes dépenses en vivres, boissons, etc., de sorte que les misérables les y suivent aussi.

PURCHENA (1) compte parmi les châteaux dont la situation est le plus forte, la construction le plus solide, la culture le plus intense.

FERREIRA (2) est un château d'où vient la noix qui porte son nom et qui s'ouvre sans qu'on ait besoin de la casser ; on n'en trouve nulle part ailleurs d'une qualité égale.

DOLAR (3) est un autre château qui produit une poire remarquable : un seul fruit pèse jusqu'à une livre, mais le plus ordinairement les deux font la livre.

WADI ACH (4), qui est de moyenne grandeur, est une ville ceinte de murs, où l'on fait de gros bénéfices et où l'eau est abondante. Il y coule une petite rivière qui n'est jamais à sec.

BASTA (5) est une ville de moyenne grandeur, agréablement située, florissante et bien peuplée ; elle a de solides remparts, des bazars propres et de belles maisons bien construites. Il s'y fait du commerce et on y exerce plusieurs industries.

Non loin de là se trouve le château de TISCAR (6), qui l'emporte sur tous les châteaux d'Espagne en force, en hauteur et en qualité du sol. Plus haut encore dans la montagne on élève des bestiaux et on cultive les champs, car il y a de l'eau et le sol est très fertile.

---

(1) Edrisi se borne à mentionner cette localité, p. 200, de même que Simonet, p. 137. Cf. Ibn Batoutah, II, 13.

(2) Ce nom est mal orthographié dans le ms., et j'ai suivi Edrisi, p. 246. On appelle aussi cet endroit *Hisn alchaus*, Simonet, *l. l.*, 13, 100 et 101.

(3) Edrisi, p. 246. On écrit aussi Dollar (Simonet, p. 100).

(4) Ou Guadix, Edrisi, p. 247 ; cf. Simonet, p. 98.

(5) C'est Baza, Edrisi, p. 247 ; notre ms. orthographie ابقة المغنا, ce qui confirme la correction proposée dans la n. 2 de Dozy. Cf. Simonet, p. 102.

(6) Edrisi, p. 248 ; on orthographie aussi Tixcar, Simonet, p. 103.

Jaen[1] est une ville au territoire très fertile; les vivres y sont à bon marché, et il y a abondance de viande et de miel. On y compte plus de trois mille bourgades, qui toutes élèvent le ver à soie. Les sources coulent [152 v°] au pied des murailles de la ville, laquelle a un château-fort des plus solides. Elle est entourée de vergers, de jardins, de cultures de blé, d'orge et autres céréales.

Baeza[2], sur un tertre élevé dominant le Guadalquivir qui coule vers Cordoue, est une ville fortifiée où il y a des marchés et où se fait du commerce. Elle est entourée de champs productifs, où le safran est principalement cultivé.

Ubeda[3] est une petite ville dont le territoire est couvert de cultures; le blé et l'orge y fournissent de très riches récoltes.

Le château de Kaychaṭa (Quesada)[4], qui ressemble à une ville, a des marchés, un faubourg florissant, des bains et des fondouks. Il est dominé par une montagne où l'on coupe le bois avec lequel on tourne de grands plats, des jarres et de petits plats qu'on trouve partout en Espagne et au Maghreb.

Grenade[5] est de fondation récente et remonte à l'époque où les chefs se proclamèrent indépendants. La capitale avait jusqu'alors été Elvira, qui fut abandonnée et dont les habitants se transportèrent à Grenade. Celui qui l'agrandit, la fortifia et fit construire la citadelle fut Habboûs le Çanhâdji, à qui succéda son fils Bâdîs, qui termina les constructions et qui la peupla comme on la voit encore de nos jours. Elle est traversée par la rivière appelée Hadarro (Darro); au sud coule la Rivière de la neige appelée Genil, qui a sa source dans la montagne neigeuse appelée Djebel Cholayr; c'est une chaîne très haute, longue de deux journées et d'où la neige ne disparaît ni été ni hiver.

Marbella[6] est une ville petite mais animée, entourée de

(1) Edrisi, p. 248.
(2) Edrisi, p. 249.
(3) Edrisi, p. 249; Simonet, p. 107.
(4) Edrisi, p. 249.
(5) Edrisi, p. 250; cf. Simonet, 43 sq; 233, 237, 249, 262 et 272.
(6) Edrisi, 251; cf. Simonet, 126 et 132.

cultures où les figuiers sont très nombreux. Au nord se trouve le fort de BOBACHTERO (Bubastro), réellement inexpugnable.

Le château d'ACHAR (Iznajar)(1) est dans une belle situation, florissant et peuplé; son marché est très fréquenté.

BAGHA (Priego)(2) est une ville petite, mais que rendent des plus agréables les eaux qui la traversent et qui font tourner des moulins dans la ville même. Le territoire en est fertile et couvert d'arbres et de vignobles; les vivres y abondent.

BAENA(3) est un très grand château bâti sur une éminence de terre cultivable et entouré d'arbres, notamment de figuiers; on y cultive aussi le blé et l'orge.

Le château-fort de CABRA(4), qui est comme une ville, est dans une forte assiette et de construction solide; il est dans une plaine bien cultivée et couverte d'habitations.

LUCENA(5) a un faubourg sans muraille, mais la ville elle-même est protégée par un solide rempart, et un fossé en fait le tour complet.

ECIJA(6), située sur le Genil, qui est la rivière de Grenade, est une belle ville où il y a un pont de pierres de taille d'une construction remarquable, ainsi que des marchés florissants où s'exerce un commerce actif. De cette ville dépendent des vergers et des jardins touffus ainsi que des enclos verdoyants.

OSSUNA(7) est un château qui ressemble à une ville et où il y a une nombreuse population.

Le château de BELICENA(8) est grand, florissant, [153] peuplé, très fort et entouré d'oliviers.

CARMONA(9), grande ville dont les murailles ressemblent à celles de Séville, était autrefois au pouvoir des Berbères, et les

(1) Edrisi, 251; cf. Simonet, 124 et 128.
(2) Edrisi, 251 et 252; cf. Simonet, 7 et 93.
(3) Edrisi, 252.
(4) Edrisi, 252.
(5) Edrisi, 252.
(6) Edrisi, 253.
(7) Edrisi, 253.
(8) Edrisi, 253; cf. Simonet, 276.
(9) Edrisi, 253.

habitants continuent encore d'être très portés à la sédition. Placée qu'elle est sur un pic, sa forte situation la rend presque inexpugnable. Sa banlieue est propre aux cultures, et le blé ainsi que l'orge y réussissent très bien.

XÉRÈS (1) est une ville de moyenne grandeur, qui est forte et entourée de murailles ; les environs sont agréables et plantés de nombreux oliviers et de vignobles ; les vivres y sont à des prix abordables.

Le château de CHANT FILA (2) est très fort et sert de lieu de refuge.

HOMACHUELOS (3) est une belle et forte ville, où il y a beaucoup d'arbres et de vignobles. Non loin de là, au lieu dit El-Merdj, se trouvent des mines d'argent.

CONSTANTINE DU FER (4) est un château-fort considérable, bien peuplé et florissant. Il y a dans les montagnes des environs du fer dont on est unanime à reconnaître la bonne qualité et qui s'exporte dans le monde entier (*sic*).

Dans les environs du château-fort de FIRRÎCH (5) il y a une carrière d'un marbre très beau et très précieux appelé Firrîchi à cause de sa provenance ; c'est le plus blanc, le plus beau, le plus dur et le mieux veiné.

CORDOUE (6) est la capitale de l'Espagne, la principale de ses villes, le siège du gouvernement des khalifes musulmans. Les mérites de cette ville (*sic*) sont trop nombreux et trop connus pour avoir besoin d'être rappelés, les qualités qui la signalent trop manifestes pour être cachées. Quant aux habitants, l'éclat et la noblesse les caractérisent au plus haut degré ; modèles des autres villes et les plus distingués des hommes, ils sont réputés pour la pureté de leur foi, leur honnêteté commerciale, l'élégance de leurs vêtements et de leurs montures, les sentiments élevés qu'ils apportent dans les réunions et les sociétés, le choix

(1) Edrisi, 254.
(2) Siete Filla des chroniqueurs espagnols (Edrisi, 255 et la note).
(3) Edrisi, 255 et 256. Merdj correspond à l'espagnol Vega.
(4) Edrisi, 256.
(5) Edrisi, 256.
(6) Edrisi, 256. Cf. Merrâkechi, *Hist. des Almohades*, p. 315 de la trad. fr.

recherché auquel ils se livrent dans leurs aliments et leurs boissons, à quoi il faut ajouter encore leur bon caractère et leurs manières louables. Jamais cette ville n'a manqué de savants éminents ni de personnages des plus distingués. Les commerçants y sont fort riches et mènent grand train.

Elle se compose dans la réalité de cinq villes qui se joignent et dont chacune a son enceinte propre, où se trouve tout ce ce qu'il lui faut en fait de marchés, de fondouks, de bains et d'industries diverses. Elle s'étend en longueur de l'ouest à l'est sur un espace de trois milles; sa largeur, depuis [la Porte du pont] (1) jusqu'à la Porte des juifs, qui est au nord, est d'un mille. Elle est bâtie au pied d'une montagne qui la domine et qui est appelée *Djebel el-'aroûs.*

C'est dans la portion centrale que se trouvent la Porte du pont, ainsi que la mosquée principale, qui n'a pas sa pareille parmi les autres mosquées musulmanes aux divers points de vue de l'architecture, de l'ornementation, de la longueur et de la largeur. Nous l'avons mentionnée déjà à la suite des trois mosquées (2).

Le pont de Cordoue surpasse également tous les autres comme beauté et solidité. Il a dix-sept arches, qui sont distantes entre elles [153 v°] de cinquante empans; il y a de chaque côté des parapets qui s'élèvent à hauteur d'homme. La hauteur qui sépare la chaussée du pont du niveau des plus basses eaux à l'époque de la sécheresse, est de trente coudées; mais à l'époque des crues l'eau monte jusqu'aux ouvertures des arches. Au-dessous du pont le fleuve est coupé dans sa largeur par une digue construite en pierres coptes et reposant sur des bases résistantes (3) de marbre; sur cette digue sont élevés trois moulins ayant chacun quatre paires de meules. Mais les beautés

---

(1) Les mots entre crochets, en blanc dans le ms., sont suppléés d'après le texte d'Edrisi.

(2) C'est-à-dire, probablement, de la Mekke, de Médine et de Jérusalem. Edrisi en donne la description; cf. Merrâkechi, *l. l.*, p. 316; *Bayân*, trad. fr., II, 377.

(3) Ms. الماسية; lisez, en corrigeant le texte d'Edrisi et ainsi que l'a reconnu Dozy après l'impression de sa traduction, الجاسية.

et la magnificence de Cordoue dépassent tout ce qu'on en pourrait dire.

Ez-Zahra (1), à cinq milles de Cordoue, subsiste encore avec ses remparts et les traces de ses palais. C'est une grande ville dont les constructions étagées forment trois villes superposées, de sorte que le pied de la plus haute est au niveau des toits de la seconde, laquelle comprend des vergers, des parterres et des palais trop beaux pour être décrits ; (le pied de la seconde est de même au niveau des toits de la troisième), où se trouvent les habitations et la grande mosquée. Aujourd'hui, tout cela est ruiné et en train de disparaître.

Pedroche (2) est un château-fort très peuplé et très bien défendu. Les habitants sont pleins de bravoure et toujours prêts à courir sus à leurs ennemis. Les montagnes et les plaines avoisinantes sont remplis d'un chêne (3) dont les fruits ont un meilleur goût que nulle part ailleurs, car les habitants y veillent avec soin, vu que le produit en remplace pour eux les récoltes qui font défaut dans les années de disette.

Au château d'Obal (4), à une journée nord de Cordoue, il y a une mine de mercure, d'où l'on extrait du mercure et du cinabre qui sont exportés dans le monde entier. Mille ouvriers y sont employés, les uns dans le fond à détacher les pierres, d'autres au transport du bois avec lequel on calcine le minerai, d'autres encore à la fabrication des vases où l'on fond et sublime le mercure. Edrisi raconte, dans le *Kitâb Rodjâr*, avoir visité ces mines, où on lui dit que, de la surface du sol au point le plus bas de l'exploitation, il y avait plus de deux cent cinquante brasses.

On trouve encore dans cette mer la Sardaigne, grande île très montagneuse et où il y a peu de plaines. Sa longueur dans le sens sud nord-est est de deux cent quatre-vingts milles, et

---

(1) Edrisi, 263.
(2) Edrisi, 263.
(3) Peut-être, châtaignier, voir la note Dozy.
(4) Edrisi, 265 ; c'est Obejo, d'après Saavedra (p. 51), qui suppose ici une omission où devait être rappelé le Hiçn Ibn Haroûn.

sa largeur de l'est à l'ouest est de cent quatre-vingts. On y trouve les trois villes de Fausania (? ms. القطم) au sud, de Cagliari et de Kachtâla, toutes les trois bien peuplées par des Roûm qui sont venus d'ailleurs pour se retirer là. Il y a dans cette île des mines d'argent [1].

L'île de CORSE, dont la ville principale s'appelle de même, a ses côtes parsemées de pointes (*rokn*), c'est-à-dire de golfes. Elle a à l'est la mer qu'on appelle en ce pays Tyrrhénienne. Elle est longue de cent cinquante milles et large de vingt-sept. Les habitants sont ceux d'entre les Roûm qui voyagent davantage et parcourent le plus les autres pays [2].

L'île d'ELBE a une circonférence de cent milles.

L'île de CAPRI, [154] qui est bien cultivée, renferme une ville de moyenne grandeur au centre de laquelle il y a de l'eau qui jaillit en jet [3].

L'île du VOLCAN, qui n'est pas grande, renferme une montagne où s'allume quelquefois un grand feu et où se fait entendre de temps en temps un roulement qui ressemble à de violents coups de tonnerre. On trouve dans l'île des chèvres sauvages [4].

L'île du MOINE (Favignana) renferme plusieurs rades employées par les bateaux ainsi que des puits fréquentés par les voyageurs.

L'île SÈCHE (Levanzo) n'a ni mouillage ni eau, et nous ne la citons que parce que le nom en est bien connu [5].

L'île de MALÎTEMA (Marettimo), proche de Tunis, nourrit des gazelles et des chèvres sauvages. Ces deux dernières îles dépendent de Favignana [6].

---

(1) Cet alinéa correspond au texte d'Edrisi, légèrement abrégé, tel que le donne Amari (*Bibl. ar. sic.*, trad., I, 45); mais ce savant ne l'a pas reproduit dans les extraits qu'il donne de notre ms. (*ib.* 253). Cf. Aboulféda, II, 272, et Edrisi-Schiaparelli, p. 16.

(2) Même remarque pour cet alinéa, de même que pour les deux suivants relatifs aux îles d'Elbe et de Capri (pp. 48-49 de la trad. ital.); Aboulféda, II, 268.

(3) On trouve *ib.* p. 253, neuf lignes de traduction concernant Pantellaria, ce que je n'ai pas relevé, probablement par erreur, dans mes extraits du ms.

(4) Cet alinéa (*ib.* p. 254) se trouve dans Edrisi-Schiaparelli, p. 20.

(5) Manque dans les extraits d'Amari; mais il en est parlé dans les extraits d'Edrisi (*ib.* p. 52, et Edrisi-Schiaparelli, p. 21).

(6) Amari : « Questa ed Al-Yâbisa stanno da Favignana a... » avec cette note « Manca la distanza ».

L'île [de Koûçira, c'est-à-dire Pantellaria[1]] renferme de nombreuses chèvres sauvages.

L'île de Malte a un port sûr orienté à l'est. Elle produit beaucoup de moutons, de miel et de fruits.

L'île de Linosa produit de la soie et des céréales, mais il est dangereux d'y jeter l'ancre[2].

La Sicile, l'une des principales îles de cette mer et aussi l'une de celles où l'air est le meilleur et les eaux le plus douces, a inspiré à son poète Ibn Ḥamdîs les vers que voici :

[Kâmil] Pays auquel la colombe a prêté son collier, que le paon a vêtu de l'éclat de ses plumes, pays où les nues semblent verser un vin généreux auquel les plaines terrestres servent de coupes (3).

Mais si Ibn Ḥamdîs n'avait pas à décrire son pays et à dépenser son encre à cet effet, le cherîf Edrisi en a fait une mention reconnaissante dans le livre qu'il composa pour son maître Roger. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs n'ont dans leurs descriptions rien inventé et se sont bornés à dire la vérité : car en effet, nul ne l'a connue qui ne l'ait décrite et nul ne l'a citée qui ne l'ait louée. Elle produit le talent et engendre le mérite, sans quoi elle n'aurait pas mis au jour quelqu'un comme Ibn Ḥamdîs, ce poète eût-il été le seul et n'eût-il dit d'elle que ceci[4] :

[Kâmil] Précipite-toi aux jouissances, et pour y parvenir recours aux montures du plaisir dont la célérité a eu le dessus dans les concours ; pars avant que le soleil en s'élevant ait pompé la rosée matinale déposée sur les pétales des fleurs !

---

(1) Le nom qui manque dans le ms. et que j'ai complété donne lieu à cette note d'Amari « Manco il nome. Probabilmente era Levanzo » ; mais cf. la n. 5 de la p. 109. Cf. *Géog. d'Aboulféda*, II, 267.

(2) Alinéa omis par Amari dans les extraits du *Mesâlik*, mais qui figure dans ses extraits d'Edrisi, pp. 54-55 ; Edrisi-Schiaparelli, p. 22.

(3) Ces vers sont attribués à Ibn el-Lebbâna dans la citation qu'en fait Aboulféda, II, 271, et appliqués à Mayorque. Ils ne figurent d'ailleurs pas dans le Diwân d'Ibn Ḥamdîs, éd. Schiaparelli, sinon dans l'Appendice, p. 458, et d'après notre texte.

(4) Ce fragment figure au début d'une kaçîda dont Ibn Khallikân cite les trois premiers vers (trad. angl., II, 160).

De même il dit encore à propos de cette île[1] :

[Motakâreb] Je pense à la Sicile, et le chagrin renouvelle dans mon esprit le souvenir de ce pays. Si j'ai été expulsé d'un paradis, j'en veux cependant rapporter ce qui y a trait. N'était la salure de l'eau qui me découle des yeux, je prendrais mes larmes pour les rivières qui arrosent cette île.

La part de fertilité et de finesse échue à la Sicile lui constitue un lot suffisant, et les chroniqueurs et littérateurs rapportent d'elle de quoi établir les éminentes beautés qu'elle possède. Sous la domination musulmane, les émirs qui y gouvernaient étaient [154 v°] des princes intelligents, des personnages lettrés sachant récompenser ceux qui venaient les louer. Il en fut de même chez les princes infidèles, qui toujours leur accordèrent des bienfaits et leur confirmèrent leurs faveurs. Tel fut le roi Roger, qui s'occupait de l'étude de la géographie et pour qui fut composé, au prix de vies d'hommes et de fortes sommes, par le Cherîf [Edrisi] son livre intitulé *Nozhat el-mochtâk*, le traité le plus véridique de ce genre. Ajoutez à cela que ce Roger se distinguait encore par ses solides connaissances en philosophie et en géométrie. Dans cet ordre d'idées on raconte de ces princes qu'un poète des Benoû Rawâḥa, qui naviguait en compagnie d'autres hommes, fut fait prisonnier par la flotte de Sicile, et amené devant le prince régnant, à qui il débita ces vers :

[Tawîl] Puisses-tu durer, te garder et préserver de la mort ; puisse l'aide divine te favoriser pour ce monde comme pour l'autre ! O roi dont les flottes battent les mers en y faisant tant de victimes, en en ramenant tant de captifs, toi qui lances tes navires sur les flots agités, si bien que tu gorges ceux-ci en les faisant silonner par des bâtiments sans nombre ! Nous formions une troupe qui, ainsi le voulait le destin, s'était embarquée et que les flots remplissaient de terreur (2) ; et voilà que des oiseaux rasant la mer (3) se détachent de la flotte et nous cernent de vive force ;

(1) Nous avons ici les trois vers (et non deux, comme dit Amari) que cite également Ibn Khallikân, *ib.*, et qu'on retrouve encore ailleurs.

(2) Je lis avec le texte ms. يُحفِظنا ; Amari a adopté la correction يَخفِضنا de Fleischer.

(3) Je lis avec le ms. مِسِفّة qu'Amari a imprimé مسفّة .

les armes à la main, nous nous dressons pour les repousser, mais nous avons le dessous. Je n'ai qu'une vieille mère et de jeunes enfants (1) semblables à des poussins et ignorant la gène et le malheur. Je les ai laissés, et Dieu sait qu'ils sont dans la plus étroite situation, peu propice à leur existence, pauvres, malheureux, dispersés, plus à plaindre encore que des captifs. Que n'ont-ils perdu leur liberté! Alors ils seraient (relativement) heureux, puisque nous autres nous trouvons chez vous de quoi nous nourrir et nous vêtir.

Le prince lui rendit la liberté, lui fit des présents ainsi qu'un don de plusieurs mille pièces d'argent et le renvoya vers les siens par un bateau bien approvisionné.

L'un des émirs musulmans de cette île fut Aboû 'l-Ḥoseyn Aḥmed ben el-Ḥoseyn Kelbi (2), dont voici des vers :

[Wâfir] Je hais les blanches jeunes filles depuis qu'elles me reprochent ma canitie et que me repousse celle qui domine mon cœur. Mais une créature intelligente et sensée peut-elle préférer des yeux (bordés de) blanc plutôt que de noir ?

Un autre fut Aboû 'l-Kâsem 'Abd Allâh ben Soleymân Kelbi (3), qui est auteùr de ces vers :

[Kâmil] Aspirez et tendez aux nobles actions! Moi j'en suis comme passionné : je vais à elles comme à des bien-aimées, je les protège au même titre que les miens.

Et encore :

[Kâmil] Je n'ai ni ouï ni vu pareille chose : du feu porté à la ronde par des échansons (4). J'en ai soulevé le voile dans l'obscurité finissante, et c'est l'éclat du jour qui, en surgissant à ce moment, m'a effrayé.

Et encore :

[Kâmil] Toi qui, froidement, m'assassines d'un regard langoureux, qui me tortures par l'amour que m'inspire ta joue florissante, les tendres

(1) Amari, à tort, « ed una bambina ».

(2) Il faut lire, dit Amari, Aboû 'l-Ḥoseyn Aḥmed ben el-Ḥasan ben Aboû 'l-Ḥoseyn.

(3) Il est inconnu aux chroniqueurs, dit Amari, qui orthographie, à tort, *Selmân*.

(4) Amari, à tort, « per man della coppiera ».

regards que je t'adresse sont toujours accompagnés de larmes, si bien que celles-ci font, me semble-t-il, partie de mes yeux (1).

Et encore :

[Wâfir] Comme tristesse s'ajoutant au malheur, il me suffit d'avoir à rester à saluer tes ennemis, et non toi. Puisqu'on me tient éloigné de toi, accorde-moi le sommeil, et peut-être te visiterai-je en songe. J'ai espéré trouver dans tes yeux le remède à ma maladie (2); mais le mal se guérit-il par un autre? La mort a tout fait pour me prendre, mais je lui ai échappé.

Mais ces digressions nous écartent de notre but; nous n'avons que voulu appeler l'attention sur cette île et sur ce qu'elle renferme, désireux que nous étions de ne pas la laisser sans parure et de ne pas omettre les qualités naturelles dont elle est marquée. Nous n'avons cependant, à propos de l'Espagne, fait aucune allusion de ce genre, nous n'avons pas drapé ce pays d'éloges; nous nous sommes bornés à rappeler la célébrité de ce pays quand nous en avons fait la description. Mais comme la Sicile n'appartient plus maintenant aux musulmans, nous la mentionnons plus longuement et l'ornons de colliers précieux.

Pour en revenir à notre sujet, nous dirons qu'elle compte parmi non seulement les îles, mais même les pays les plus fertiles, ceux dont la surface est le plus mouillée, ceux que la pureté de l'air rend le plus sains à habiter, sans parler de ses arbres curieux et de ses fruits d'espèces variées. Je tiens de plusieurs personnes qui y sont allées, par exemple du distingué interprète Chodjâ' ed-Dîn Khwârizmi, bien qu'il n'y ait passé qu'une nuit, et du cheykh 'Abd Allâh ben [*blanc*] Kortobi le commandant de bateau (3), des renseignements qui justifient les descriptions qui en sont faites.

La capitale en est PALERME, qui est à l'ouest, située sur la

(1) Amari traduit le dernier hémistiche « talche mi sembra ch'essa ci faccia la guardia » avec la note « Letteralmente, che sia qualche ispettore, qualche sopratendente ». Sur le sens que j'ai adopté, cf. Zouzeni ad Lebîd, *Mo'allaka*, v. 56; la trad. de Sacy, p. 135; Beydhawi, II, 210; *Cheurâhid* du *Kechchâf*, p. 126.

(2) Le mot طبى du texte, qu'Amari veut supprimer comme étant de trop, doit être conservé.

(3) الربّان, qu'Amari traduit à tort par « il rabbino ».

mer et entourée d'une ceinture de montagnes. Elle a des remparts presque inexpugnables garnis de tours maçonnées et avec de puissantes courtines. Elle se compose de deux parties, l'une formée par des palais, l'autre par un faubourg renfermant les habitations, les bains, les fondouks, les marchés de grande étendue, ainsi que les mosquées encore subsistantes et remontant à la période musulmane. Il y a un chantier où l'on construit des navires, ainsi que des vergers enclos, des eaux courantes et des moulins[1].

La seconde ville est TAORMINE, château presque inexpugnable, ville élevée qui compte parmi les principaux châteaux antiques, parmi les plus nobles cités anciennes. Située sur une montagne qui domine la mer, elle a un beau port fréquenté par des bâtiments de toutes les provenances et d'où l'on exporte quantité [155 v°] de produits agricoles[2].

Il y a en outre bien d'autres villes, forteresses et châteaux-forts. En fait de villes il y a Noûn[3], Tarâbanich (Trapani), Mâzera, Ech-Châkka (Sciacca), Girgenti, Butera, Chikla (Scicli), où il y a ce qu'on appelle la Fontaine des heures ('Ayn el-awkât, = Donna Lucata), parce qu'elle ne coule qu'aux heures de la prière. J'ajoute qu'Ibn Monkidh, lorsqu'il revint du Maghreb où l'avait envoyé le sultan Çalâḥ ed-Dîn, rapporta qu'il y avait au Maghreb une source qui coule à cinq reprises (par jour), autant de fois qu'il y a de prières; mais voilà tout ce qu'il dit, sans ajouter où c'était ni donner de détails[4]. Continuons : Raguse, Syracuse, Liyâdj (Li Aci), Tarmi (Taormine ?), Messine, Baktoch (Patti), Naso, Caronia, Kalarouni[5],

---

(1) Cf. Edrisi, ap. Amari, *Bibl. ar. sic.*, I, 60; Edrisi-Schiaparelli, 25.

(2) Cf. *ib.*, p. 69; Schiaparelli, p. 31.

(3) Ainsi écrit le ms. et l'on pourrait songer à une déformation graphique de Noûtos, qu'on retrouve d'ailleurs cité plus bas. C'est pour Partinico qu'opte Amari, dont j'ai suivi, en les reportant entre parenthèses, les identifications qui suivent.

(4) Voir Bekri, *Descr. de l'Afr. sept.*, 2e éd., pp. 73 et 167; *Istibçâr, l'Afrique septent.*, trad. fr., p. 32, etc. Quant à l'envoyé de Saladin ici désigné d'une manière insuffisante, il s'agit d''Abd er-Raḥmân ben Moḥammed, neveu d'Osâma et mort en 600 (Derenbourg, *Osâma ibn Mounkid*, 1re partie, p. 463)

(5) Cefalie, dit Amari, *l. l.*, p. 261; mais dans son extrait d'Edrisi (p. 81) il écrit « Qal'at awbi (rovine del castello di Calatubo) ».

Yâni (Castrogiovanni), Noûtos (Noto), Catane, Marsala, Karnîs (Carini), Karkoûdi (Sommatino[1]).

En fait de citadelles il y a Touz'a (Tusa), Kal'at el-Kawârib (Santo Stefano vecchio), Kal'at el-ghawârib[2], Dimnach (Val-Demone, Dimona), San Marco, la forteresse de Naso, la forteresse de Patti, la forteresse de Milazzo, le fort de Noûtos (Noto), la forteresse de Vicari, la forteresse de Djâtou (Giato), la forteresse de Toûri (*lis.* Ţarzi, Calatrasi), la forteresse de Corleone, le fort du Chemin (Kal'at el-Ţarîk, près de Pirro?), la forteresse de Barazzou (Prizzi), la forteresse de Râya (Raja), la forteresse d'Eç-Çanam (Salemi), la forteresse de Platani, le fort d'El-Khanzâriyya, autrement nommé citadelle des Génies (Caltagirone), le fort d'Aboû Châma (Buscemi), le fort de Mineo, le fort d'El-Kâr (*lis.* el-Fâr, = Kalthaelfar), la forteresse d'Iblâtasa (Piazza), la forteresse de Tâbis (Tavi), le fort d'Aboû Thawr (Caltavuturo), la forteresse de Makâra[3], la forteresse de Sperlinga[4], la forteresse de Nicosia[5], la forteresse de Calatafimi[6], la forteresse d'El-Farâra[7], la forteresse d'Eç-Çirât (Golisano ou Collesano), la forteresse de Karatîrech (Grattieri), la forteresse d'El-M. d. r. (Moio), la forteresse de Kastalloun (Castiglione) et le fort de Montalbano[8].

L'île de MINORQUE n'est pas grande, mais elle est bien connue ; sa notoriété est presque égale à celle de la Sicile, l'estime dont elle jouit est analogue à la valeur qu'on accorde à celle-ci. Elle fut autrefois un pays musulman et un centre pour les maîtres de la parole. Il est traité de sa conquête dans un

---

(1) Cf. la note d'Amari, *l. l.*, p. 261.

(2) Ms. وقاعة القوارب وقلعة الغوارب : Amari a omis le second de ces lieux (*ib.*, I, 262 et 65), qu'il regarde comme une répétition du premier.

(3) Ms. قفارة, lecture qui se présente, à côté d'autres, dans un ms. d'Edrisi ; j'ai suivi la prononciation d'Amari (*ib.*, I, 263 et 112).

(4) Ainsi est corrigé par Amari le اشبولية du ms.

(5) Ms. المقسين, lu par Amari النيقشين.

(6) Ms. مشى lu par Amari فيمى.

(7) Ce lieu, dont la lecture est certaine, n'a pu être identifié par Amari.

(8) Ms. سنت البان. — Amari a arrêté ici ses extraits de notre ms., sans autre explication.

ouvrage qui ressemble aux *Kalâ'id* et qui fait le pendant des perles semées dans ce livre par El-Fatḥ ben Khâkân Kaysi.

La presqu'île de CALABRE, où il y a entre autres villes Loûdjes, Basṭaloû, Samîra et Ṭâdjenoû [1], ainsi que celle de Reggio, qui est située sur la rive du détroit qu'on franchit pour se rendre en Sicile, et où il y a abondance de fruits et de légumes; Tropea = اترنبه, grande et belle ville de qui dépendent des campagnes cultivées et des vignobles.

Les villes voisines et situées au nord, sur le continent [2], sont Sant'Eufemia, Tropea [3], Massa, Nerdjes [4], Gerace et une partie de la Lombardie, laquelle se rattache au continent et où l'on trouve TARENTE, ville aux beaux édifices et à maisons nombreuses, centre d'un grand commerce et port fréquenté par des navires et des navigateurs de toutes provenances. [155] A l'ouest est le port, et au nord un lac profond dans de certains endroits de trente brasses et dans lequel se déversent plusieurs rivières. Du lac à la mer il y a un aqueduc par lequel les eaux de celui-là, deux fois par an, se déversent dans celle-ci [5].

GALLIPOLI قلبلى est une ville grande et peuplée dont l'emplacement est entouré par la mer, ce qui la fait ressembler à une île [6].

CASTRO قاسطرة, petite ville au bord de la mer [7]. LECCE لج, autre petite ville [8].

---

(1) Je transcris ces noms tels quels, sans avoir pu les identifier. Il y a cependant à les rapprocher de ceux qu'on trouve dans Edrisi-Schiaparelli, p. 111.

(2) Il y a ici, semble-t-il, un double emploi partiel avec le contenu du pénultième alinéa.

(3) Ms. اتربه sans points diacritiques ; mais cette localité vient d'être citée, voir la note précédente.

(4) Ce nom est nettement écrit. Cette localité et les trois précédentes étant citées par Edrisi (*Bibl. ar. sic.*, I, 45; texte, p. 20, n. 9), mais les mss présentant des variantes graphiques (dont deux se rapprochent beaucoup de notre leçon), Amari a cru qu'il s'agit de Nicotra (?).

(5) Cf. Edrisi, tr. Jaubert, II, 118.

(6) Cf. *ib.*, p. 119; Edrisi-Schiaparelli, 115.

(7) *Ib.*, p. 120; Edrisi-Schiaparelli, 117.

(8) *Ib.*, d°; Edrisi-Schiaparelli, 115.

Otrante ادرقنترا[1], ville renfermant des ruines anciennes ; elle est populeuse et florissante.

Durazzo ادراست grande et florissante ville où il y a beaucoup de ruines ; Avlona ابلونه, petite ville ; Butpinto نترنتوا, ville petite mais animée ; Chimara حمارة grande ville ; Parga باسليور, ville de moyenne grandeur qui a à l'est un petit canal où pénètrent les navires ; Vonitsa يدنسه, ville de moyenne grandeur et florissante. L'île de Crète, etc.

[157] Coïmbre, petite ville animée et florissante, est bâtie au sommet d'une éminence de terre cultivable et dans une forte position dont le siège n'est pas possible. Elle est arrosée par le Mondego et produit beaucoup de raisins et d'autres fruits. Montemor, ville située près de la mer, produit des céréales et des fruits[2].

Le pays de Portugal est couvert de bourgades, de citadelles et de champs cultivés qui se prolongent sans interruption. Il produit des chevaux ainsi que des guerriers d'une grande bravoure qui attaquent toujours ceux de leurs voisins qu'animent des sentiments autres que les leurs[3].

Le fort de Honesto[4] ; l'église de St-Jacques (de Compostelle) qui est bien connue et très fréquentée par les chrétiens qui s'y rendent en pèlerinage ; nulle après l'église de la Résurrection, à Jérusalem, n'est plus vénérée que celle-là. Elle ressemble, dit Edrisi[5], à l'église de la Résurrection comme

(1) Pour cette ville et les six suivantes, j'ai reproduit les identifications d'Edrisi-Schiaparelli, 76 et 77, en y joignant les déformations orthographiques de notre ms., qui abrège beaucoup le texte dans lequel il a puisé.

(2) Sur le contenu de cet alinéa cf. Edrisi-Dozy, p. 222 ; Edrisi-Saavedra, p. 74 = *Boletin de la Soc. geog.*, 1889, II, 167.

(3) Edrisi-Jaubert, II, 228. Texte على من جاورهم لا نصطلى بنارهم ; dans Edrisi-Saavedra (pp. 61 et 75, = *Bol. de la Soc. geografica.* 1885, I, 231 et 1889, II, 168) : على من جوارهم ولا يستضآ بنارهم « que hacen algaradas en el territorio de los vecinos que no siguen su parcialidad ». Voir aussi la trad. Blazquez de la portion d'Edrisi relative à l'Espagne dans ledit *Boletin*, 1901, pp. 7-51.

(4) ناشت dans Edrisi-Jaubert, II, 229, اناشت, de même que dans Edrisi-Saavedra (*l. l.* 232 et 169, ou 62 et 76), où ce nom est celui tant d'un fort, Torres de Oeste, que de la rivière de St-Jacques.

(5) Edrisi-Saavedra, p. 76 = *Boletin*, 232 et 169 ; Jaubert, II, 229.

beauté de construction, développement d'enceinte, profusion de richesses et de libéralités. Il s'y trouve des croix d'or et d'argent incrustés de toutes sortes de pierres précieuses, jacinthes colorées, émeraudes, etc., au nombre de plus de trois cents, qui, grandes ou petites, sont artistement travaillées. Il s'y trouve aussi environ deux cents images dont la matière est l'or et l'argent. Elle est desservie par cent prêtres indépendamment des acolytes et des gens de service. L'église, bâtie avec des pierres et de la chaux bien amalgamés, est entourée de demeures où habitent les prêtres, les moines, les docteurs, les diacres et les aspirants. On trouve là des marchés, il s'y fait du commerce, et toute une ceinture s'étendant au loin lui est constituée par des bourgades aussi importantes que des villes, où la population se livre au commerce.

BAYONNE بيونة est une ville importante près de l'Eau rouge [1], sur laquelle s'élève une grande église. Dans le voisinage il y a de vastes pays couverts de bourgades et de champs cultivés. Le fort d'EL-FARO [2], autre que celui qui se trouve en Sicile, et qui est très grand. Les forteresses de... منترود et de... سلبه [3], qui ont toutes les deux des champs ensemencés et labourés qui se suivent sans interruption. Dans la vallée se trouve l'église de Djoulyâna (Santa Juliana); San Pedro شنت بطره et l'église de San Erdam [4].

BAYONNE, qui vient d'être mentionnée, est à l'extrémité du golfe que forme l'Océan en s'enfonçant dans la direction sud, au point le plus éloigné jusqu'où s'étend ce golfe venant du sud, que l'on appelle mer des Anglais; ce qui est une dénomination impropre, puisqu'il ne s'agit pas d'une mer, [158] mais d'un golfe de l'Océan qui s'enfonce dans les terres. Là ce golfe touche à la montagne où s'élève le Temple de Vénus (Port-

(1) « La ria de Noya, donde desemboca el Tambre » Saavedra, *l. l.* p. 77.

(2) Castillo del Faro ou la Corogne, Saavedra, *ib.* Sur le fort de Sicile, comparez ci-dessus, p. 115.

(3) Dans Edrisi-Saavedra (pp. 64 et 77), il n'y a qu'un nom منتصريه دبليه Monte Serio de Baleyo, identifié par le traducteur avec la Pena Seira, dans la paroisse de San Pablo de los Freyres.

(4) San Telmo, nom qui provient de San Erasmo (Saavedra, 78).

Vendres) et qui constitue la limite transversale de la Péninsule ibérique, ainsi qu'elle marque ce qui sépare l'Océan du golfe dit mer des Anglais dans la direction de la mer de Syrie. Cette montagne est là appelée Seiba[1]. Elle s'étend, dit Edrisi, de la ville de Bayonne au pays de Barcelone, et s'appelle Djebel el-Bortât (ports, portes) et aussi Djebel Seyba[2]; elle sépare l'Espagne des pays des Francs. Sa longueur nord-sud décrit une légère courbe et est de sept journées; quant à la hauteur, elle en est très grande. Nous n'en avons pas, en parlant des montagnes, fait une description complète, que nous avons différée jusqu'ici, où c'est sa place.

Zamora[3] est une ville importante, l'une des capitales des chrétiens. Située au nord du fleuve Douro, elle est garnie d'un solide rempart de pierre. Le territoire est fertile et l'on y trouve des vignobles. Les habitants sont riches, bien fournis en marchandises et en biens divers, de manière à pouvoir réaliser des bénéfices sur ceux qui vont chez eux.

Le pays de Kachtâla (Castille) a pour capitale la ville de Léon, qui est florissante et nourrit des fantassins qui sont pour elle de bons et résistants défenseurs. Les habitants s'occupent de commerce, de divers métiers et de l'élevage des montures.

Astorga استرقة est une autre ville, petite mais animée. Sahagun est une forteresse florissante et peuplée, dont les environs sont beaux et remplis d'habitants.

Carrion[4] est une ville de moyenne grandeur, animée et très fertile. Burgos[5] est coupée par une rivière, mais chacune des parties, dans la principale desquelles habitent les juifs, est garnie d'un rempart. La ville est grande, forte par sa situation et par ses fortifications, riche, commerçante, bien fournie en marchés et en provisions. C'est par là que passent les voyageurs. Les vignobles y sont nombreux; les environs sont peuplés et comprennent des cantons étendus.

---

(1) El Monseibane, dans la province de Lugo (*ib.* 79; cf. *Merâcid*, II, 138).

(2) Ici comme ailleurs, Edrisi sert toujours de guide sans être copié textuellement. Sur les Bortât, cf. Aboulféda, notamment II, 85 et 241.

(3) Edrisi-Saavedra, p. 80; *Bayân*, tr. fr., II, 204, n. 1.

(4) Cf. Aboulféda, II, 257; Edrisi-Saavedra, p. 81.

(5) Cf. Aboulféda, II, 257.

Najera ناجرة, ville florissante ; Kastîla[1] est une forte citadelle qu'entourent de nombreux vignobles et de vastes cantons.

Ségovie سقوبية n'est pas une ville mais une série de bourgades voisines les unes des autres et entremêlées de champs cultivés ; la population y est dense, l'eau extrêmement abondante. Les habitants, qui s'occupent de la reproduction et de l'élevage du bétail, sont grossiers et braves, bien connus pour leur penchant à la guerre et leur endurance.

Barcelone[2], située auprès de la mer, a un port où ne peuvent pénétrer que les navigateurs qui le connaissent bien et sont expérimentés. Elle est garnie de solides remparts, et il faut, soit pour y entrer soit pour en sortir, reconnaître la montagne qui porte le nom de Temple de Vénus. Elle est habitée par un roi de France et est le siège du gouvernement. Ces chrétiens ont des bâtiments qui naviguent de côté et d'autre et se livrent à des incursions ; ils sont assez puissants et assez nombreux pour qu'on ne puisse leur résister. [158 v°] On dit, à ce que rapporte Edrisi, qu'ils descendent de Djefna جفنة[3]. Le pays de Barcelone produit beaucoup de blé, de grains divers et de miel.

Poitiers تبارس est une belle et grande ville dont la région avoisinante a pris le nom ; c'est une capitale des pays chrétiens. On cite parmi les villes de ce pays... etc.

---

(1) Estella, d'après Saavedra ; Castellon dans Aboulféda, II, 262.

(2) Edrisi-Saavedra, p. 83.

(3) C'est-à-dire de la dynastie Ghassanide ; cf. *Boletin de la R. Ac. de la H.*, XV, 101.

VI

Ahmed ben 'Ali Mahalli, aussi nommé Ibn Zenbel, vivait au x° s de l'hégire et a écrit une relation de la conquête de l'Egypte par le sultan Selim, à laquelle il a participé. De cette relation, dont il y a plusieurs recensions, des exemplaires nombreux sont conservés dans nos bibliothèques, voir notamment les Catalogues de Paris, n° 1832-1838; de Gotha, n° 1669 à 1673; de Vienne, n° 928 à 930; de Munich, n° 411 et 412; de Leyde, n° 2619, etc.; voir Wüstenfeld, *Geschichtschreiber*, n° 523; Brockelmann, II, 298. Elle est diversement dénommée, mais le titre exact en paraît être celui qui est donné plus loin (p. 153; cf. Wüstenfeld, *l. l.*; H. Kh. II, 112, n° 2158; Catal. de Vienne, II, n° 928). Il n'y a d'ailleurs pas à tenir compte de la notice qu'en donne E. Blochet (*Histoire d'Egypte de Makrizi traduite de l'arabe*, p. 52, n° 130): ainsi, et alors que la collection de Paris renferme des copies datées de 1030, 1066, 1083 et 1081, il dit que « cet ouvrage fut terminé en 1109 », reproduisant une erreur manifeste, et maintes fois relevée, du Catalogue de Vienne; et citant en outre le Catalogue de Munich, où on lit qu'un exemplaire est daté de 1034. Mahalli est aussi auteur d'un traité de géographie générale intitulé : تحفة الملوك والرغائب في البر والبحر من العجائب والغرائب, ce que Wüstenfeld traduit « Munus regibus oblatum et dona amplissima ex rebus in terra marique mirandis atque singularibus ». Un exemplaire, unique à ma connaissance et dont Reinaud, dans son *Aboulféda*, n'a pas signalé l'existence, en est conservé à Oxford (Catalogue Uri, n° 892); orné de nombreuses enluminures et comptant 562 *pages* à 19 lignes, il a été écrit en 981, du vivant même de l'auteur (voir p. 380). Celui-ci ne paraît d'ailleurs être que médiocrement renseigné et la correction de son style laisse souvent à désirer. Le ms. lui-même est dû à un copiste peu instruit et inattentif.

[368] A l'ouest de la ville de Rome la grande on trouve Er-Româniya (1), dont les habitants sont appelés, du nom de ce pays, Armân. Les incursions musulmanes parties d'Espagne par mer et dirigées contre ce pays y parvinrent autrefois :

---

(1) Cette orthographe, ainsi que celle de Armân, qui suit, sont empruntées au ms. 1552 d'Alger, f. 37; le texte de Mahalli écrit Arminiya et Armel, ce qui est la corruption probable de Româniya, voir le *Tenbîh* de Mas'oûdi, p. 239 de la trad. fr. de Carra de Vaux; cf. cependant infrà p. 125. La petite géographie (par Zohri ?) que renferme ce ms. a été largement mise à contribution par notre compilateur, et les deux mauvais exemplaires que j'en peux consulter m'ont souvent été utiles. Comparez ci-dessus, p. 7 n. 3.

Mohammed ben Meymoûn[1], commandant de la flotte du temps des Almoravides, partit d'Alméria, et après lui le chef qui partit de Séville en expédition fut 'Isa ben Meymoûn[2]. On trouve dans ce pays la ville de Banghara[3], qui fut conquise par le premier de ces chefs, et celle de Ghazna[4], qui tomba entre les mains du second....

[369] Au nord et non loin de cette région (de Româniya) commence le pays de Djâlikiya (Galice). Sur le littoral et dans le pays des Francs est située la ville de BARCELONE, qui figure parmi les conquêtes faites par les musulmans dans les premiers temps où ils se rendirent maîtres de l'Espagne ; elle se trouve dans la région qu'entourent les montagnes d'Asturie[5], qui séparent les pays des Francs et d'Espagne.

A l'est et proche de Barcelone se trouve la grande ville de NARBONNE, qui fut la cité la plus éloignée conquise par les musulmans en pays franc. C'est là que figure la statue portant l'inscription que voici : « Retournez, fils d'Ismâ'îl ! C'est ici que se trouve votre point extrême ; si vous m'interrogez je vous répondrai qu'au cas où vous ne retourneriez pas, vous vous frapperiez les uns les autres jusqu'au jour du Jugement dernier ». Cette ville est coupée dans son milieu par le plus grand fleuve qu'il y ait dans tout le pays des Francs ; on le franchit sur un grand pont sur lequel s'élèvent des marchés[6]

---

(1) Son nom revient plus d'une fois au commencement du VIe s. H., par exemple *H. d. Berb.*, II, 23, 27 et 178 = *Bibl. ar. sic.*, trad. II, 205 et 206 ; *Annales du Maghreb*, p. 518 ; cf. Amari, *Storia dei Mus.*, III, 178.

(2) Ce nom ne se retrouve, à ma connaissance, que comme celui d'un « Seigneur de Sainte Marie » (*H. d. Berb.*, II, 187) et vers la même époque. Cf. cependant Makkari, I, 103 l. d, et ci-dessous, p. 138, n. 5.

(3) Ce nom, que nous retrouvons plus loin, est orthographié بنغرة ou نبغرة, تبعرة et تبقرة (Nicotra de Calabre, d'Amari, *Storia dei Mus.*, III, 378 ?).

(4) Je ne retrouve rien non plus sur cette ville, encore citée plus bas. Comparez les graphies analogues de البنغنة (Albenga à l'est d'Hyères ?) et de غرنيلية en Lombardie, dans Edrisi-Jaubert, II, 249 et 262.

(5) En arabe اطرجيوش et autres formes analogues, nom des Pyrénées qui ne se retrouve, je crois, que dans Zohri (cité p. 121, note 1). C'est d'ailleurs le texte de celui-ci (f. 38) qui m'a permis de reconstituer ce passage, corrompu dans le ms. 892 Uri.

(6) *Sic* dans les trois textes qui ne sont accessibles ; il me semble donc qu'on ne peut corriger اسواق en اقواس.

et des maisons, et qui sert aux gens pour passer d'une moitié de la ville dans l'autre moitié. [370] Une distance de deux parasanges sépare la ville de la mer, d'où les navires remontent le fleuve pour arriver jusqu'à la ville même, en passant sous le pont. Ce fleuve est garni d'une jetée et de moulins de construction ancienne et tels qu'on en voit rarement de pareils[1].

Proche de cette ville et toujours sur la mer, du côté de l'est, on rencontre les villes de....[2] et de GÊNES, qui sont d'entre les plus grandes villes des Francs et ont pour habitants les seigneurs des Francs[3]. Ces habitants, à ce qu'on dit, sont des Arabes christianisés descendant de Djebela ben el-Ayhem Ghassâni[4]; ils ne ressemblent pas physiquement aux Roûm, qui sont généralement blonds ou roux, tandis que ceux-là sont bruns et ont le nez droit et bien fait. Ils s'adonnent au commerce et sont de bons et vigoureux marins.

Touchant à cette ville et toujours sur le littoral, il y a la ville de PISE[5], plus grande que Gênes et coupée dans son milieu par un grand fleuve nommé...[6], dénomination due à ce qu'il descend de la montagne du même nom, laquelle est située au nord, au commencement du pays de Djâlikiya. Au-dessus de ce fleuve se dresse un grand pont de huit arches, sous lequel passent les bâtiments sous voiles; ces arches sont

---

(1) Dans le ms. 1552, f. 38 : « ... garni de jetées et de moulins qui sont l'œuvre des Goths et tels ... ».

(2) Ici deux noms de villes que je n'ai pu reconstituer et que je reproduis avec les variantes respectives des deux mss 1552 Alger et 2020 Bibl. universitaire : اقليده [اقلبُولة ، اقلبـوا] واشره [وشليـن ، ومدينـة بُشليـن] (Albenga et Savona d'Edrisi-Schiaparelli, p. 85 ?).

(3) Je traduis mon texte سادات الافرنج qui a pour équivalent dans les deux mss, « les Koreychites d'entre les Roûm » قريش الـروم . Je ne relève d'ailleurs pas toutes les variantes d'expressions.

(4) Sur ce prince, qui se convertit au christianisme, voir C. de Perceval, *Essai...*, notamment, III, 507; *Géogr. d'Aboulféda*, I, 262.

(5) Texte بـيـجـة , de même que dans les deux mss de Zohri ; بـيـشـى dans Edrisi-Jaubert, II, 240 et 243; بـيـزة dans la Géographie d'Aboulféda, texte, 30 et 209.

(6) Texte منجد ; dans les deux mss de Zohri منجة , بيجه et منحدر ; il s'agit de l'Arno. Le « fleuve de Pise », sans autre dénomination, est cité dans Edrisi-Schiaparelli, 91 et 92.

garnies de portes en bois blindé de fer, qui sont ouvertes dans le jour mais fermées pendant la nuit, par peur des ennemis, c'est-à-dire des musulmans. On faisait cela du temps où ces derniers, alors qu'ils étaient maîtres de la Sicile, de la Sardaigne et de Messine (?), donnaient à craindre qu'ils ne fissent entrer leurs vaisseaux à la faveur de la nuit. Les habitants de cette ville, que deux parasanges séparent de la mer, sont les Francs qui se montrent comme marins les plus audacieux, les plus industrieux et les plus rusés ; ils sont très habiles dans la fabrication des traits, des canons et des voiles, ainsi que dans la guerre maritime. Ce sont des gens vigoureux, intelligents, durs et emportés. Il y a chez eux beaucoup de bois ; ils emploient le fer à la fabrication de beaux objets, tels que des cottes de mailles, des casques, des lances et des sabres. C'est de là qu'on tire les meilleures épées : on peut s'en passer la lame autour du corps comme on fait d'une ceinture, et elles coupent autant que celles qui viennent de l'Inde ; aussi le cavalier se revêt-il (à l'effet de se protéger) de cuirasses qui ne laissent voir que ses deux yeux. Ceux d'entre eux qui se livrent au commerce [371] partent de là pour aller trafiquer en Égypte, dans les pays de Roûm, en Espagne et au Maghreb. C'est de chez eux que provenaient les saties, c'est-à-dire les corvettes, ainsi que des troupeaux, du cuivre et du safran.

En Djâlikiya on trouve les villes de... [1] bien connues. Les musulmans d'Espagne prélevaient du temps des Omeyyades la capitation sur toutes ces régions. C'est en Djâlikiya que se trouve le Lac mort, ainsi appelé parce qu'on n'y a jamais trouvé aucun animal en vie, et que tout être vivant qui y tombe, homme ou animal, meurt sur le champ ; la seule exception est constituée par le paon, qui y pond, et y a des petits sans y mourir [2]. Ce lac est situé au milieu du pays [3].

(1) Suivent trois noms que je ne peux que transcrire avec les variantes des deux mss شويدب [متندب ، منتدب] استبين [اشتبيين ، استبن] غيرمانس [غيرانش ، عيداش] .

(2) Au lieu de ces trois derniers mots on lit dans Zohri « sans que l'atmosphère de ce lac lui nuise ».

(3) Zohri ajoute ici : « Les indigènes, bien qu'ils disent d'eux-mêmes qu'ils proviennent des Roûm, n'en sont [réellement] pas, mais ils ont embrassé la religion chrétienne ; d'après les généalogistes, etc. ».

D'après les généalogistes de Roûm, les gens de Djâlikiya جلالقة sont des Khazars.

La Djâlikiya a pour limitrophes[1] à l'ouest la Ghalîsiya et à l'est le pays d'El-Armen; la Ghalîsiya est à l'extrémité nord de la Castille قشتالة, de laquelle nous parlerons; le pays de Kosṭanṭîniya est à l'est, du côté de Roûm.

Dans la partie ouest du pays de Barcelone, il y a des régions fertiles qui produisent beaucoup de céréales, de bétail, de fruits et de raisins, sauf dans l'extrême nord, par exemple dans les pays d'Armîniya, de Româniya[2], de Djâlikiya et de Ghalîsiya, où il n'y a que peu de céréales et pas du tout de raisins; mais les fruits autres que ces derniers y sont abondants.

Troisième région : l'Espagne, avec ses curiosités et particularités[3]. Cette région s'étend en longueur, de l'est à l'ouest sur le littoral de la Grande mer (Océan), depuis la montagne nommée Atardjiouch (monts des Asturies) jusqu'au cap dénommé Trafalgar, et en allant vers Lisbonne, située sur la Grande mer, pour atteindre les Chârât (Sierra), ce qui fait soixante-dix[4] parasanges [et mène] non loin de la Djezîrat Tarîf (Tarifa).* Sa longueur de l'est à l'ouest sur la Méditerranée et depuis le commencement de cette mer * jusqu'aux montagnes dites de la Laine (djebâl eç-çoûf), qui forment le canton de Tâkoronna, est de trois cents parasanges[5]. Sa largeur vers

(1) Texte تجاورها « déborde sur ». Il est ici fait une distinction entre la Djâlikiya et la Ghalîsiya (ms. 1552, Ghalfziya), celle-ci ayant une acception plus restreinte que celle-là et n'en constituant, semble-t-il, qu'une portion.

(2) Le compilateur, copiant Zohri, différencie ce pays du précédent; cf. p. 121.

(3) Ce chapitre, jusqu'à la p. 131, à quelques additions et suppressions près, reproduit celui de Zohri (ms. 1552, f. 39 sq.). De ce dernier auteur le texte avec traduction a été publié par R. Basset dans le volume *Homenaje a D. Francisco Codera*, pp. 619-647, sous le titre « Extrait de la description de l'Espagne tiré de l'ouvrage du géographe anonyme d'Alméria ». La confiance à accorder à ce travail est établie par quelques citations dans les notes qui suivent.

(4) « Quatre-vingt-dix » dans les deux mss 1552 et 2016.

(5) Les mots entre astérisques manquent dans les deux mss ainsi que dans l'éd. Basset, où tout ce passage est ainsi rendu : « Sa longueur, de l'Orient à l'Occident, le long de la mer, depuis les montagnes appelées monts des Asturies, jusqu'au cap Trafalgar et à Lisbonne, sur la mer Extérieure, est

l'ouest depuis Trafalgar jusqu'à Lisbonne sur la Grande mer, jusqu'au point (*sic*) où commencent les Chârât, est de quatre-vingt-dix parasanges, ce qui fait neuf journées de marche. Sa largeur à l'est, depuis la montagne nommée Atardjioûch jusqu'à l'endroit nommé Bortfâka[1] par où l'on entre dans le pays de NAVARRE, est de quatre-vingts parasanges ou huit journées.

[372] La montagne précédemment citée qui porte le nom d'Atardjioûch sépare l'Espagne du pays de Roûm ; elle s'étend du nord au sud et pénètre jusque dans la mer ; elle est [aussi] connue sous le nom de Montagne des juifs[2]. Il y pousse des fruits magnifiques ainsi que le pin, l'if et le buis ; on y rencontre des arbres d'une telle dimension qu'un seul d'entre eux suffit à abriter jusqu'à mille cavaliers sans qu'un seul de ceux-ci reste visible. C'est de là qu'on tire le buis exporté en Espagne et au Maghreb. Il y a aussi une mine de *kohl ithmid* (antimoine à collyre), produit qu'on exporte en Orient. De nombreuses abeilles y distillent un miel sans pareil. On y trouve également un vaste château dont l'inexpugnabilité est extraordinaire.

L'Espagne est un pays de climat tempéré, qui produit des vivres excellents et est remarquable par ses eaux. Sa longueur est de quarante journées, elle est arrosée par quarante rivières, elle est plus favorisée et plus peuplée que nulle autre région. En effet, malgré ses dimensions restreintes on y compte quarante grandes villes formant autant de capitales et plus de quatre-vingts petites villes. Il n'y a pas, sur toute la surface

---

de 90 parasanges ; puis à Lisbonne, sur la mer Extérieure jusqu'au commencement des montagnes d'Ech Chârât (Sierra), il y a 90 parasanges jusqu'au commencement des montagnes proche de Tarifa, faisant partie de la chaîne connue sous le nom de Djebâl es Souf — c'est le district de Tacorona — il y a trois cents parasanges » (*sic*).

(1) Prononciation douteuse d'un mot diversement orthographié dans les mss ; la première syllabe paraît bien correspondre à *port* ou *porte* appliqué aux passages des Pyrénées. Voici la trad. Basset : « Sa largeur, à l'Orient, depuis les montagnes des Asturies jusqu'à l'endroit appelé Portugal, par où on pénètre dans le pays de Navarre, est de 80 parasanges, ce qui fait 8 jours » .

(2) Dans le ms. 1552, « ... pénètre jusque dans la mer [au lieu] connu par les gens de mer sous le nom de Cap du juif ».

habitée de la terre, de pays plus petit où le voyageur rencontre (comme là) trois villes en une seule journée de voyage. Une autre marque de la faveur divine c'est qu'on ne peut y parcourir deux parasanges sans rencontrer de l'eau, ni trois sans trouver des boutiques où l'on vend du pain, de l'huile et des fruits.

Parmi ces villes figure SARAGOSSE, qui est grande et de construction ancienne ; elle fut, dit-on, bâtie par les Goths, qui étaient en Espagne du temps du prophète Moïse. Elle est entourée de remparts construits en pierre de tuf taillées et emboîtées les unes dans les autres, dont la hauteur extérieure est de quarante coudées, tandis qu'intérieurement ils sont de plain pied avec le niveau des rues, et les habitations se dressent sur les remparts mêmes. On nomme aussi cette ville la *Blanche* (*el-beyḍâ*), parce qu'au-dessus plane sans interruption une lumière blanche dont le reflet la fait toujours paraître telle, soit de nuit soit de jour, peu importe que le temps soit clair ou pluvieux. Cette lumière, prétendent les Roûm, [plane sur la ville depuis son origine, tandis que les musulmans disent qu'elle] provient[1] de ce que deux hommes vertueux, Ḥanach[2] Çan'âni et Farkad[3], y sont enterrés. [373] On n'est pas d'accord sur ce qu'ils étaient; mais il est constant que l'un d'eux était un Compagnon du Prophète et l'autre un Successeur, et qu'ils entrèrent dans le pays lors de la conquête en 91 (*sic*) de l'hégire (8 nov. 709) d'après ce que raconte Ibn el-Djezzâr[4] dans son livre des Merveilles des pays (*'adjâ'ib el-boldân*), et tous les deux sont inhumés vis-à-vis le *miḥrâb* dans la mosquée principale, qui est aujourd'hui transformée en église. Ce *miḥrâb* était formé par un seul bloc de marbre blanc dans lequel il avait été creusé et sculpté de la façon la plus remar-

(1) Les mots entre crochets, empruntés à Zohri, constituent une addition qui s'impose.

(2) Le texte porte, à tort, Ḥobeych, leçon dont la correction est facile. Ce personnage est un traditionniste souvent cité, p. ex. dans Bekri, *Afrique septentrionale*, 44; Makkari, II, 3, etc.

(3) J'ai vainement cherché son nom ailleurs.

(4) Sur ce médecin et chroniqueur, voir Bekri, *l. l.*, 90 ; Leclerc, *Hist. de la médecine arabe*, I, 413 ; ils ne citent pas l'ouvrage dont le titre suit, que rappelle cependant H. Kh., IV, 186.

quable. Saragosse renferme un talisman grâce auquel ni vipère ni serpent ne peut pénétrer dans la ville sans mourir aussitôt. Entre autres particularités, rien ne s'y corrompt et les vers ne peuvent y attaquer ni les fruits ni aucune espèce de grain, ce que je crois être aussi l'effet d'un talisman; le bois et les étoffes y sont à l'abri des vers. Il est rapporté dans l'Histoire d'Espagne[1] que [l'auteur] y a vu des vivres vieux de cent ans et des raisins suspendus depuis six ans [et intacts]; on y conserve des pois et des fèves pendant vingt ans. La région produit beaucoup de blé, de bétail et de fruits, ceux-ci se succédant les uns aux autres à ce point qu'on n'y en mange guère de secs[2]. Elle est située sur le grand fleuve qu'on appelle l'Èbre, qui vient du pays du même nom (*sic*) et coule ensuite du côté de Tudèle.

Tudèle est une grande ville située à quatre-vingts parasanges plus haut que Saragosse. Le fleuve continue ensuite son cours jusqu'à Miknâsa (Mequinenza), où il reçoit la rivière de Lerida. Ce fleuve renferme beaucoup d'or, métal qu'on ne trouve en Espagne qu'en cet endroit en dehors de deux autres[3] dont il sera parlé plus loin.

Lérida est une grande ville située sur la rivière qui porte le nom de Sègre[4]. Huesca [374] est aussi située de même[5]; la pierre y est peu abondante et ce qu'on en trouve n'a que de faibles dimensions. Les eaux ainsi que les vergers n'y sont pas en grande quantité. On y fabrique des cuirasses, des épées, des instruments de guerre et des vases de cuivre.

L'Èbre نُهر بِرّة poursuit son cours au delà de Mequinenza vers Tortosa, puis se jette dans la mer, dont il rend l'eau douce jusqu'à une distance de quarante milles. Tortosa est une grande

---

(1) Cette « histoire d'Espagne » semble bien n'être autre chose que la petite géographie attribuée à Zohri, dans laquelle l'auteur parle des faits qui suivent comme les ayant vus de ses yeux.

(2) J'ai reconstitué ce passage à l'aide du ms. 1552. Dans la trad. Basset, p. 613 : « Il y a une telle abondance de céréales, de vins [*sic*] et de fruits qu'il n'y a pas, dans toute la terre habitée, de pays plus fertile en fruits, et que les habitants ne mangent presque les fruits que secs [*sic*], tant on en trouve en quantité ».

(3) Zohri parle de « fleuves », et non d'« endroits ».

(4) Ms. شنتير.

(5) C'est-à-dire sur un autre affluent de l'Èbre.

ville qui produit beaucoup de céréales et de fruits ; elle est située par delà ce fleuve du côté de la montagne de Ṭardjioûch (Asturies). Le cours du fleuve à la surface du sol, depuis sa sortie des montagnes d'Èbre ابرة jusqu'à son embouchure maritime, est de quinze journées de marche. On y échange des signaux lumineux[1] depuis l'amont de Tudèle jusqu'à Mequinenza, comme aussi depuis le château-fort d'Aflîs[2] jusqu'à la ville de Tortosa, qui est située sur ce fleuve dans la direction de Ṭardjioûch (Asturies)[3].

Tolède figure parmi les plus grandes villes d'Espagne et remonte aux Khazars ; on dit aussi que sa construction est due aux Goths ; elle était la capitale des Goths de Roûm (*sic*). La version la plus exacte des deux est qu'elle fut bâtie par les Khazars existant du temps d'Abraham.

D'après Ibn el-Djezzâr dans son *'Adjâ'ib el-boldân*, elle fut habitée par Ibn Nimroûd, c'est-à-dire par le Pharaon d'Abraham, lorsque le père de ce prince lui attribua le gouvernement du Maghreb. Il quitta ensuite cette ville pour se rendre dans le canton de Carthagène, dans la région de Todmîr en Espagne, ainsi qu'il sera dit plus loin. A Tolède le blé peut se garder quatre-vingts ans et davantage sans être attaqué par les vers ; la région produit beaucoup de céréales et de bestiaux. Là se trouve une curiosité extraordinaire et qui n'a pas sa pareille, les deux bassins[4] installés par Aboû 'l-Kâsim 'Abd er-Raḥmân

(1) Ces mots semblent traduire le texte, mais je suis porté à croire qu'il est fait allusion à la ligne continue de lumières formée le long des rives par les nombreux groupements habités. Cette expression se retrouve p. ex. dans Zohri (ms. 1552, f. 44) à propos du Guadalquivir يتعاطى الناس فيه السراج et ailleurs encore.

(2) Orthographe et prononciation douteuses (var. *Ablîch* et *Aklîch*) d'un nom de lieu que le contexte conduit à chercher au nord de Tortose et sur l'Èbre, probablement dans la portion de ce fleuve qui court presque droit du nord au sud. On ne peut admettre l'assimilation hypothétique de R. Basset (*l. l.* 644) avec Ucles, qui est très loin de là à l'ouest et au delà de la chaîne des montagnes, vers Cuenca.

(3) Ce dernier membre de phrase ne fait que répéter ce qui a été dit trois lignes plus haut.

(4) Notre texte écrit à plusieurs reprises قبة, coupole ; mais il faut certainement lire نسمة [illegible] bassin, avec le texte de Zohri, presque entièrement reproduit par Makkari, éd. du Kaire, I, 96.

connu sous le nom d'ez-Zerkâl [1], qui les érigea après avoir eu connaissance des talismans existant dans la coupole d'Arîn [2]. Situés en dehors de la ville, au lieu connu sous le nom de Porte des tanneurs, [375] dans un local inclus dans le fleuve, ils se remplissent et se vident selon que la lune croît et décroît : au moment où le croissant apparaît, l'eau commence à y entrer et à la fin du jour [3] le quatorzième en est rempli ; par chaque vingt-quatre heures un quatorzième s'y ajoute, si bien qu'au bout de sept jours ils sont à moitié pleins, puis s'augmentent d'un quatorzième chaque jour, de sorte qu'ils sont remplis à la fin du quatorzième jour du mois ; après quoi, la lune commençant à décroître, l'eau décroît également d'un quatorzième par jour, et le vingt et unième jour le contenu est diminué de moitié, et ainsi de suite, si bien que le vingt-neuvième jour il ne reste plus rien [4]. Ces deux bassins subsistèrent jusqu'au jour où les chrétiens enlevèrent Tolède aux musulmans. Ce fait étant venu à la connaissance du prince de Tolède, dans l'entourage de qui se trouvait l'astrologue juif Khamîs ben Zebra [5], il voulut connaître la raison de ces mouvements, et l'astrologue dit au prince : « Après avoir étudié le mouvement de l'un de ces engins, nous remettrons le tout en place ». Le prince regardait ce juif Khamîs comme le phénix de son époque [et donna son consentement] ; mais quand, après avoir

(1) Je ne connais pas ce personnage au nom bizarre (variantes : Ibn Rozkâl, ms. 1552 ; ed-Derkâl, ms. 2016). Le traducteur cité, qui dit adopter la première variante et transcrit Ibn Roz (pp. 632 et 645), rapporte inexactement la leçon du ms. 2016, où on lit المعروف بالدرقال قال, ce qui prouve, s'il en est besoin, que le nom est dissyllabique.

(2) On sait qu'elle représente le méridien regardé comme passant à l'équateur par le centre du monde habité. Arîn est la déformation arabe du nom de la ville d'Odjein ou Ozeyn, capitale du Malva (Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, introd., 236 sq). Dans la traduction citée, « la ville d'Uraîn ».

(3) Texte « à la fin du mois ».

(4) Zohri, à la suite d'un récit d'ailleurs un peu plus détaillé, répète un renseignement qu'il a déjà donné : « Ces deux bassins se trouvaient dans un même local » ; d'après la traduction Basset : « Ces bassins restèrent dans une seule demeure ».

(5) Ce nom est orthographié de même dans le ms. 2016 précité ; on le trouve ailleurs sous la forme Ḥoneyn ben Robwa. — La rédaction qui suit est légèrement différente de celle de Zohri.

étudié l'un de ces engins on voulut le remonter, on ne put y parvenir, et par le fait de ces gens tous les deux furent mis hors d'usage, ce qui arriva en 528 (1er nov. 1133). Ce Khamîs, voulant que le prince de Tolède pût s'emparer de Cordoue et la faire occuper par lui et par son père, selon la promesse qu'il lui avait faite, fabriqua un talisman pour semer la discorde entre les Arabes, qui alors ne cessèrent pas de se combattre les uns les autres jusqu'à ce que l'Espagne leur fût enlevée. Il fit encore pour le prince de Tolède un talisman en guise d'amusement على سبيل الفرجة grâce auquel tous les pigeons de l'Espagne se trouvèrent en un même jour réunis à Tolède, ce qui arriva [376] en 527 (12 nov. 1132).

Dans la montagne de Tolède et proche de cette ville se trouve le temple de Vénus (1), divinité qu'adoraient les indigènes depuis l'époque de Nimroûd et dont ils observèrent le culte jusqu'à l'époque où, postérieurement au Messie, ils embrassèrent le christianisme. Nimroûd en effet adorait cette déesse à qui appartenait l'empire de la terre et de la mer.

Les Omeyyades, quand ils conquirent Tolède, y trouvèrent mille sabres royaux enrichis de pierreries et mille diadèmes royaux ; ce fut à la mesure qu'on procéda au partage de l'or, de l'argent, des pierreries, des perles, etc., qu'on y trouva. Parmi ces trésors figurait un exemplaire (des Livres saints).

Il y a près de Tolède une machine rotative haute de cent cinquante coudées et qui élève l'eau du Tage pour l'alimentation des habitants. Il y avait encore dans cette ville un livre richement orné et traitant des vertus des pierres, des plantes, des minerais, des paroles (magiques), des talismans ainsi que d'alchimie. Un autre livre traitait de l'art de colorer les rubis et les pierres précieuses, de la composition des poisons et des thériaques ; on y trouvait représentés la terre, les mers, les divers pays, les mines, avec l'indication des distances. Une

---

(1) Il doit s'agir de Port-Vendres (portus Veneris), dont l'emplacement est donné peu exactement. — Cet alinéa, non plus que les deux suivants, ne sont empruntés à Zohri.

grande salle était remplie de l'élixir dont une drachme suffit à transformer mille dirhems d'argent en or pur. On trouva un miroir merveilleux, de forme circulaire et fabriqué de diverses matières pour l'usage de Soleymân ben Da'oûd (Salomon), permettant à celui qui y regardait de percevoir aussitôt les sept climats, ainsi qu'un salon renfermant toute une charge de chameau d'escarboucles. Tous ces trésors furent portés à El-Welîd ben 'Abd el-Melik. On trouva [dans ce palais] l'inscription que voici : « Quand cette porte sera ouverte, ce pays sera conquis par des Arabes ressemblant à la figure ici tracée ; qu'on se garde donc, qu'on se garde de l'ouvrir ! » Et, en effet, l'Espagne fut conquise cette année-là par Ṭârik ben Ziyâd, sous le khalifat de l'Omeyyade El-Welîd ben 'Abd el-Melik. Ṭârik infligea au prince qui l'avait ouverte la mort la plus cruelle, pilla le pays et réduisit les habitants en esclavage. Dans les trésors de ce prince figuraient une grande salle servant aux joutes des cavaliers armés de leurs lances, et pleine de vases d'or et d'argent tels qu'on ne les peut décrire ; [377] la Table de Salomon faite d'émeraude verte, avec des vases d'or et des plats de jade et d'onyx (1) ; les Psaumes écrits en grec sur des feuilles d'or enrichies de pierres précieuses.

Un savant de Tolède avait, grâce à ses connaissances astrologiques, appris que les Arabes conquerraient le pays, et pour conjurer cet événement il avait fabriqué un talisman qui fut placé dans une maison. A chaque prince qui montait sur le trône on recommandait d'ajouter une serrure à cette maison, et cet usage fut suivi jusqu'à l'extinction des descendants de la famille royale. On confia alors le pouvoir à un chef d'un autre sang en lui disant d'ajouter aussi une serrure à cette maison, selon la coutume suivie jusqu'alors. Comme il refusait et voulait faire ouvrir la porte pour voir ce qu'il y avait dedans, les grands s'y opposèrent et cherchèrent à l'en dissuader en faisant tous leurs efforts pour le mettre sur ses gardes. Comme il

---

(1) جزع est ainsi rendu par Clément Mullet, *Minéralogie des Arabes*, 134 ; Dozy traduit *agate*.

insistait, ils lui offrirent leurs biens les plus précieux pour qu'il renonçât à son projet, mais ce fut en vain. La maison fut ouverte, et l'on n'y trouva que des images représentant les Arabes à cheval, la lance à la main et l'épée suspendue au baudrier. Ce prince alors jeta ces figures par terre. Or ce fut en cette année même que les Arabes parurent en Espagne, se rendirent maître du pays et arrivèrent jusqu'à Tolède, où ils tuèrent le roi qui avait fait ouvrir cette maison.

La ville de LISBONNE[1], située au point où le Tage finit son cours et se jette dans l'Océan, est le second endroit où l'on trouve de l'or dans la Péninsule; nous indiquerons plus loin le troisième. Ce territoire produit beaucoup de céréales, de bestiaux et de fruits; on y voit des pommes qui ont jusqu'à trois empans de circonférence.

Dans l'espace qui sépare Lisbonne de la ville de Talavera se trouve le grand pont[2] connu sous le nom de Pont du sabre (*Kantarat es-seyf*, Alcantara), qui constitue une des merveilles les plus extraordinaires et qui a été construit par les anciens Khazars. Il est très haut et toute l'eau du fleuve s'écoule sous une seule arche, laquelle s'élève à soixante-dix coudées et est large de trente-sept; sur cette arche et par-dessus le pont il y a une grande tour qui s'élève à quarante coudées et qui est bâtie en blocs de pierre dont chacun est long de dix-sept coudées. Au sommet de cette tour [378] et dans ces blocs il y a une portion évidée où se trouve un sabre en fil d'or[3] qui, quand on veut essayer de le tirer, sort de plus de trois coudées[4] sans que personne puisse le faire sortir davantage, et quand on le lâche il retombe dans la pierre comme un sabre

(1) Ici recommencent les emprunts faits à Zohri.

(2) La traduction Basset porte : « Entre cette ville de Talavera (de la Reina), il y a le grand pont... » (*sic*).

(3) من الاطون je regarde ce mot comme représentant le turc آلتون or, fil d'or. On le traduit d'ordinaire par *laiton*; mais ce mot et l'alliage de cuivre et de zinc qu'il désigne existaient-ils à l'époque où écrivait l'auteur que copia notre compilateur ? Il faut dire néanmoins que dans deux autres passages de Zohri on retrouve ce mot paraissant bien signifier *laiton*.

(4) Lisez plutôt, avec Zohri, « d'environ trois empans ».

dans son fourreau [1]. En amont de ce point [2] se trouve la ville de Talavera [3].

Merida est une ville importante qui fut édifiée par les Amalécites. C'est là que se trouvent les pilastres (*ardjâlât*, siphons), colonnes de marbre très solidement installées, remarquablement travaillées et parfaitement équilibrées ; distantes de vingt coudées les unes des autres, elles sont reliées à leur sommet par d'autres colonnes posées horizontalement et formant comme une conduite. Ces siphons s'étendent sur une longueur de terre de huit parasanges et l'eau s'écoule de là au lieu dit El-Feroûndja [4], emplacement dont la construction est remarquable et au milieu duquel il y a des arcades circulaires qui se rejoignent par des colonnes de la même manière qu'il a été dit. La partie supérieure de ces arcades est creusée en tuyaux par où l'eau se déverse dans un bassin de marbre blanc d'une circonférence de quatre-vingts coudées, où l'eau tombe de cette hauteur considérable. Par-dessus ces arcades il y avait des chambres et des cabinets où les rois des Khazars et des Yoûnan (Grecs) se rendaient en parties de plaisir.

Cordoue, qui servait de capitale aux Omeyyades d'Espagne, atteignit sous cette dynastie jusqu'à huit parasanges de long et deux de large ; elle s'élève sur les bords du Guadalquivir. A trente parasanges de là, au lieu dit Baṭroûch [5] se trouve une mine de mercure, dont le produit est un objet d'exportation.

---

(1) Il s'agit du pont édifié en 105 par ordre de Trajan et que l'imagination populaire a singulièrement grandi (*Géogr. d'Aboulféda*, II, 246 ; de Laborde, *Voyage en Espagne*, III, 432 ; *Murray's Handbook*, I, 296).

(2) Le texte dit : *au-dessous de ce fleuve ;* il y a une lacune évidente, et il faut comprendre : « En aval et toujours sur ce fleuve, il y a... ; en amont se trouve, etc. ».

(3) Ici finit le fragment de Zohri publié dans le *Homenaje à D. Fr. Codera.*

(4) Variante, El-Karoûndja. Pour la description de ces ruines cf. Edrisi-Dozy, 221 ; Guide Murray, I, 282 ; de Laborde, III, 402 ; voir aussi infrà, p. 161.

(5) Naṭroûs dans notre texte, Naṭroûch dans les deux mss de Zohri ; j'ai écrit Baṭroûch, Pedroche ou los Pedroches (Edrisi, 263 ; *Merâçid*, I, 159), mais la distance qui sépare cette localité de Cordoue semble être ici exagérée. La mine de mercure sur l'abondante production de laquelle Zohri insiste, doit être celle d'Almaden, située plus au nord. Edrisi (p. 265) s'étend sur la richesse en mercure d'Obâl, à une journée nord de Cordoue, et signale aussi l'extraction de ce métal (p. 242) à Baterna, non loin d'Almunecar.

C'est à Cordoue qu'on trouve la grande mosquée [379] qui n'a pas sa pareille dans le monde et à laquelle firent travailler douze princes Omeyyades; aussi n'a-t-elle pas de rivale[1]. Il s'y trouve mille grandes colonnes, cent treize lustres dont la plupart[2] portent mille lampes, les sculptures et les ornements ne peuvent se compter; dans la partie sud-est (*kibla*), il y a des horloges[3] devant lesquelles l'imagination reste confondue, sur la *fordja*[4] du *miḥrâb* il y a sept arcades dressées sur de longues colonnes et dont chacune est haute de plus d'une brasse; leur merveilleux travail fait l'admiration des Roûm aussi bien que des musulmans. Les montants du *miḥrâb* sont formés par quatre colonnes dont deux vertes et deux bleu d'azur, d'une valeur inestimable. La chaire (*minbar*) est d'un travail auquel il n'y a rien au monde qu'on puisse comparer; les bois de teck, d'ébène, de buis et d'aloès y sont mis en œuvre. Il est dit dans les chroniques des Omeyyades que sept années furent employées à la faire, pendant lesquelles travaillèrent dix-huit ouvriers qui recevaient un salaire quotidien d'un demi-*mithkâl* mohammédien, si bien que le seul montant des salaires payés pour cette chaire s'éleva à dix mille cinquante *mithkâl*. Un grand local de la mosquée est tout rempli de vases d'or et d'argent destinés à l'illumination. Un exemplaire du Koran compte quatre feuillets provenant de l'exemplaire même d''Othmân ben 'Affân, écrits de sa main et encore tachés de son sang. Les vingt portes de l'édifice sont revêtues de plaques de cuivre andalou, et leurs ciselures sont pour l'œil un enchantement véritable; chacune est garnie d'un heurtoir dont l'exécution et l'arrangement sont ce qu'il y a de plus parfait. Un

---

(1) La description ici donnée de la grande mosquée se retrouve presque littéralement dans Makkari (éd. Leyde, I, 367; éd. Kaire, I, 261) et est plus brève que celle d'Edrisi (p. 257 sq); elle fait presque entièrement défaut dans Zohri.

(2) D'après Edrisi et Makkari, « les plus grands ».

(3) Dans Makkari صناعات des décorations *ou* ornementations, ce qui semble préférable.

(4) Ce mot signifie, fente, fissure, et est aussi orthographié de même dans Makkari, éd. Kaire, tandis que l'éd. de Leyde, en rapportant cette variante, imprime *farkha*.

minaret admirable, haut de cent coudées mekkoises dites *rechâchi*, est couvert de fins ornements de toute sorte et dont nulle description n'est possible.

Cette mosquée renferme encore trois colonnes rouges, sur l'une desquelles est écrit le nom de Moḥammed ; les images de la verge de Moïse et des gens de la Caverne figurent sur la seconde, [380] et sur la troisième on voit le corbeau de Noé, le tout existant naturellement dans le marbre même (1).

C'est à Cordoue qu'on trouve le pont immense dont la beauté et la solidité dépassent celles de toutes les constructions de ce genre. Il a dix-sept arches, chacune de cinquante empans, et séparées l'une de l'autre par une distance égale ; le tout est trop beau pour qu'aucune description en puisse être suffisante.

La grande mosquée est aujourd'hui transformée en église. D'après ce que m'a raconté un Espagnol en 981 (5 mai 1573), les chrétiens ont réuni tous les livres qu'ils ont pris aux musulmans dans les diverses parties du pays et les ont déposés, postérieurement à cette transformation, dans une maison qui est vis-à-vis de cet édifice et qu'ils ont fermée à clef ; or on peut, en appliquant son oreille contre la porte, entendre le bruit que font les vers en rongeant ces documents (2).

Entre autres choses remarquables de cette mosquée, il faut citer l'addition qui fut l'œuvre d'El-Mostançir (3) [Ḥakam II] ben 'Abd er-Raḥmân III en-Nâçir li-dîn Allâh [et présentait cette particularité que, là où quatre colonnes venaient à se rencontrer, les bases aussi bien que les chapiteaux de chacune étaient formés par une unique dalle de pierre. Les dernières construc-

(1) Cette description, moins la dernière phrase, est analogue, quoique plus brève, à celle qu'en fait Edrisi, p. 257. Il en est de même pour celle du pont, qui suit.

(2) Le contenu de cet alinéa montre bien qu'il doit être de Maḥalli lui-même.

(3) Texte, Montaçir, par suite d'une confusion assez fréquente chez les copistes aussi négligents que le nôtre. Dans ce qui suit, des lacunes manifestes lui sont encore imputables et sont restituées, entre crochets, à l'aide notamment des deux médiocres mss de Zohri que je peux consulter. Comparez, sur la grande mosquée et Zahrâ, le *Bayân*, trad. fr., II, 347, 377, 477, etc., et les références qui y figurent. D'ailleurs les dires de cet ouvrage, d'Edrisi, de Makkari, etc., ne concordent pas entièrement.

tions qu'on fit dans cet édifice sont les huit nefs que le hâdjib Moḥammed ben Aboû 'Amir ajouta à l'aile orientale. Il faut encore rappeler Zahra, que fit édifier 'Abd er-Raḥmân III en-Nâçir et] qui coûta vingt-cinq années de travail. Il s'y trouvait un salon dont le plafond aussi bien que les parois étaient d'or et d'un verre épais et parfaitement clair ; des blocs d'or et d'argent y servaient de briques, et le tout était placé au milieu d'un bassin rempli de mercure. Chaque côté était percé de huit portes cintrées, et les cintres en ivoire et en bois d'ébène reposaient sur des montants en verre coloré. Les rayons solaires pénétraient par ces portes et, en se réfléchissant sur le plafond et les parois, produisaient une lumière aveuglante. Quand En-Nâçir voulait effrayer quelqu'un de ses visiteurs, il faisait signe à l'un de ses Slaves, qui imprimait un mouvement au mercure : cela produisait dans le salon une clarté intense et fulgurante qui prenait au cœur[1] et qui, tant que le mercure restait agité, faisait croire à celui qui y était qu'il allait être enlevé en l'air. Ce salon se mouvait circulairement et restait tourné dans le sens du soleil tant que celui-ci était visible. On n'avait jamais rien vu de pareil chez aucun prince antérieur, musulman ou autre ; mais ce que fit 'Abd er-Raḥmân ben Moḥammed ben Mo'âwiya lui fut facilité par la longue durée de son règne, qui fut de soixante (*sic*) ans ; les rois chrétiens, jusqu'à quatre mois de marche, lui payaient tribut, [381] et tout le temps qu'il vécut aucun d'entre eux n'osa ni monter à cheval ni recourir aux armes.

Sur le grand fleuve (Guadalquivir) qui baigne Cordoue, et en aval, se trouve Séville, surnommée la fiancée des villes d'Espagne parce qu'elle porte le diadème que constitue le Jarafe et qu'à son cou s'enroulent les nombreux arbres qui garnissent les bords d'un fleuve[2] comparable au Tigre et à l'Euphrate. Les habitants sont doux, bienveillants, éloquents et recher-

(1) L'expression اخذ بجوامع القلوب inspirer de l'émotion, de la surprise, etc., est connue à Alger

(2) Traduction conjecturale d'un texte fort altéré. La description qui suit est plus détaillée dans Zohri et présente maintes variantes dans les deux mss.

chent la science. Dans les environs, de nombreux vergers et jardins s'étendent sur les rives du fleuve, que les navires remontent sur un parcours de huit parasanges à l'ombre d'arbres fruitiers. C'est de ce côté[1] que se trouve la source d'un vitriol qui ne se trouve que là, sous la forme d'une eau noire qui jaillit de la source et se coagule dans les alentours, tandis qu'ailleurs c'est un minéral qu'on extrait du sol sous forme de pierre et de terre. Cette source est située à l'extrémité du Jarafe de Séville. Cette même région produit aussi de l'huile qu'on exporte en pays chrétien et en Égypte. On y trouve encore une terre qu'on mélange et pétrit avec la farine, car les deux produits ne se différencient pas.

Non loin de cette ville, à environ soixante parasanges, se trouve la ville de BADAJOZ, située sur le grand fleuve appelé Ana (Guadiana), qui prend sa source au Faḥç er-Riḥ[2] du lieu dit El-Ghadr[3] et qui coule souterrainement, reparaît au jour et de nouveau disparaît ; après quoi ses eaux descendent sans discontinuité jusqu'à Calatrava, baignent ensuite Badajoz, puis s'écoulent jusqu'au château-fort nommé Mertola. Celui-ci n'est pas bien loin du grand Océan, où le fleuve a son embouchure. Proche de cette région et à l'ouest de Séville se trouve la ville de BA'IRA[4]. Au sud de Séville se trouve la ville de CADIX[5],

(1) A quinze parasanges, dit Zohri.

(2) Ce qui veut dire, plaine ou plateau du vent ; cf. Edrisi-Saavedra, p. 33. J'ai retenu cette leçon du seul ms. 2020 à raison de l'endroit où naît le Guadiana, question discutée sur laquelle on peut consulter le Dictionnaire de Madoz, *s. v.*, et la *Nouvelle géographie universelle* d'E. Reclus, I, 680. Cf. infra, p. 142.

(3) Peut-être faut-il, à raison de ce qui suit immédiatement, écrire *El-Ghawr* en supposant une confusion facile dans la graphie arabe. Je ne peux d'ailleurs que chercher à traduire le texte de Mahalli, souvent plus bref que celui de Zohri en m'aidant au besoin des deux insuffisants mss de ce dernier pour rétablir des lectures ou combler des lacunes.

(4) Variantes, Bâbera et Yâbera ; ce dernier groupe de caractères représente ordinairement Evora, en Portugal, que son éloignement semble exclure. La carte ne fournit pas de nom se rapprochant de *Bâ'ira* ; mais on sait si les *despoblados* sont nombreux, et il est permis de rappeler le nom de la Sierra Abelbeira, au nord de Mertola.

(5) Zohri parle longuement de Cadix ainsi que de la tour et de la statue de cette ville en rappelant ce qu'en dit Mas'oûdi dans le *Tenbîh* (voir la trad. fr., p. 101). Il en attribue la démolition à 'Ali ben 'Isa ben Meymoûn en 540 et remémore à ce propos les expéditions maritimes des Madjoûs en Normands.

qui fut engloutie avec ses métairies par la mer et où se trouvait un phare célèbre. Cet engloutissement fut produit par l'envahissement de vagues salées.

Au sud de cet endroit on trouve les montagnes dites montagnes de la Laine (1), qui rejoignent le Djebel Ṭârik et les montagnes d'Archidona (2). Par delà ces montagnes et au bord de la mer on trouve Malaga, [382] dont le flanc est protégé par une grande jetée (3) contre la mer. Les montagnes de Malaga rejoignent celles du Raisin, qui vont se confondre avec celle qui est appelée Choleyr (4). Celle-ci est une des curiosités terrestres, car elle est recouverte de neiges perpétuelles; il s'y trouve de la neige vieille de dix ans, qui, noircie et solidifiée, ressemble à de la pierre noire; mais quand on brise la couche extérieure on trouve au centre de la neige blanche. Au sommet de cette montagne les plantes ne poussent pas et les animaux ne peuvent vivre, mais le pied en est bien peuplé, les cultures s'y poursuivent sur une longueur de dix journées de marche, et les fruits, noix, châtaignes et pommes, y abondent; dans aucun pays on ne trouve une aussi abondante production de soie. Vingt-cinq rivières y ont leurs sources, dont neuf se jettent dans le Guadalquivir. Nul ne peut pénétrer dans cette montagne et s'y avancer qu'à l'époque des chaleurs, lorsque le soleil est dans le signe du Scorpion. On y trouve la lavande, le *torbel* (5), le *maḥleb el-'okâb* (6) et autres plantes très utiles. Il n'y a que trois points d'accès ou de routes permettant de s'y engager. Quand on l'a gravie et qu'on est arrivé sur les sommets, on aperçoit de là le pays de Tlemcen, etc. Un danger à redouter

---

(1) Déjà citées p. 125.

(2) Dans les trois textes, Ardjoûna « ville du territoire de Jaën » d'après le *Merâcid*, I, 43, mais qui ne figure pas dans Edrisi. La correction *Archidona* s'impose (*Merâcid*, I, 46; Edrisi, 209 et 251).

(3) Sur laquelle Zohri donne des détails.

(4) C'est-à-dire le *mons Solorius* ou Sierra Nevada, au sujet de laquelle Edrisi (pp. 246 et 250) est très bref.

(5) Ce végétal est inconnu à Ibn Beythar, qui mentionne le *torbid*. Dozy donne « torbid, convolvulus turpithum; *torbel* = *torbid*, médicament purgatif; *torboul*, drogue ».

(6) Le *maḥleb*, prunus mahaleb, arbuste à fruits aromatiques, est seul connu d'Ibn Beythar, III, 293.

dans cette ascension, c'est le brouillard intense qui parfois s'y montre et s'y élève comme [sur] la mer, et il y souffle un vent glacé qui fait périr tous ceux sur qui il passe. Il y est mort en plein été bien des gens par suite de l'intensité du froid.

Au pied de cette montagne et à l'ouest est située GRENADE, qui compte parmi les plus belles villes. Elle resta la dernière entre les mains des musulmans d'Espagne, et sa prise compléta l'occupation de l'Espagne par les chrétiens. A douze parasanges de cette ville se trouve la CAVERNE : c'est une grande crête sous laquelle il y a une cavité qui renferme cinq hommes [383] dont la peau et les os sont complètement desséchés, si bien qu'en frappant dessus on leur fait rendre un son cuivré. Les visites fréquentes qu'on y fait ont eu pour effet d'écorcher une partie de la peau de ces hommes, sauf cependant de celui du milieu, dont la peau et la chair sont restées intactes et aux pieds de qui il y a un chien [1]. Les chroniqueurs rapportent que les musulmans, lorsqu'ils pénétrèrent en Espagne en 91 (*sic*) de l'hégire (9 nov. 709), interrogèrent les Roûm au sujet d'eux, de leur chien [2] et du contenu de la caverne ; mais les évêques répondirent qu'ils ne savaient rien ; que leurs ancêtres aussi avaient, à leur arrivée, interrogé les indigènes, dont aucun n'avait pu fournir de renseignement, vu qu'eux-mêmes, disaient-ils, avaient à leur arrivée trouvé les choses dans le même état.

Grenade est située sur la grande rivière qui s'appelle Xenil, qui la coupe par le milieu et où l'on trouve de l'or rouge. C'est donc là le troisième endroit d'Espagne qui fournit de ce métal. L'or qu'on y ramasse et qui est en plaques ورق, se trouve pour la plus grande partie au milieu de la ville, au lieu dit El-Bardoûya entre le Pont des boutiques et le Pont du kâdi, à embouchure du fossé qui descend de la colline (*ou* montagne) du Lingot [3] ; on en recueille aussi un peu à la source de la

(1) Zohri ajoute ici qu'il a visité cette caverne en 532.

(2) Le mot *er-rakîm* est le nom du chien des Sept dormants, qui sont ici réduits à cinq ; mais on pourrait aussi, quoique moins vraisemblablement, comprendre « des dessins (*ou* signes) tracés dans la grotte et de ce qu'ils signifient ».

(3) Le Djebel es-Sebîka est aussi cité par Ibn Batoûta, IV, 373, qui fait une courte description de Grenade.

rivière et dans sa partie la plus basse. Cet or se vend un septième, un cinquième et jusqu'à un quart plus cher que tout autre. La rivière en question pénètre dans la ville par le sud et en ressort du côté de la *kibla* (sud-est), entre les deux citadelles[1], par une porte solidement installée, qui s'élève à une grande hauteur et qui est formée de poutres blindées de plaques de fer. Au nord de cette porte il y en a deux petites qui servent pour l'approvisionnement en eau en cas de guerre. Nulle part en Espagne on ne trouve de fleuve pareillement disposé. Quatre ponts sont jetés par dessus pour permettre aux habitants des deux rives de communiquer entre eux.

Contiguë au Djebel Choleyr et au nord, se trouve la Montagne d'antimoine (*Djebel el-kohl*), qui domine [384] Baza[2] et dont le produit s'exporte au Maghreb.

Dans cette montagne, qui s'étend jusqu'au pays de...[3], est situé le château-fort dit de...[4]. Elle renferme de nombreuses curiosités, dont la plus remarquable est le creux que l'on trouve sur son versant oriental et où l'on ne peut arriver ni par le haut ni par le bas : quand souffle le vent d'est [il en sort une brume semblable à de la fumée mais plus blanche que la neige ; quand souffle le vent d'ouest] il en sort une fumée rouge qui ressemble à du feu ; quand c'est le vent du sud, la fumée a l'éclat des rayons solaires ; quand c'est le vent du nord, la fumée devient d'un bleu azuré ; mais si l'atmosphère est calme, il ne se montre aucune fumée. Ces changements se reproduisent toujours.

C'est aussi dans cette montagne et non loin de ce château-fort que se trouve l'olivier qui, prétend-on, fleurit, noue ses fruits et les mûrit en un seul jour, spectacle qui occasionne

---

(1) C'est-à-dire Albayazin et Alhambra (de Laborde, *l. l.*, III, 319).

(2) Le texte porte على شطه ; j'ai suivi Zohri على بسطة , ce que confirme l'inspection de la carte. L'existence d'une mine d'antimoine à proximité n'est signalée ni par Edrisi ni par le *Merâcid*.

(3) اقليد ; dans Zohri افلة et ايلة .

(4) شكر ; dans Zohri مُزُشْكر et من منشكدا ; lire طشكر Huescar ?

un grand concours d'hommes. El-Djawkali[1] prétend y avoir assisté : à mesure que le soleil monte à l'horizon, la verdure se développe sur cet arbre ; au milieu du jour, c'est la couleur blanche qui apparaît, puis vers quatre heures de l'après-midi (*'açr*), apparaît une petite rougeur, et alors la foule se précipite, chacun s'efforçant d'en prendre ce qu'il peut.

C'est dans la partie ouest de cette montagne que prend sa source le grand fleuve appelé Yâna (Guadiana), qui coule auprès du château-fort appelé Kachtâl[2]. C'est dans l'enceinte de cette place que se trouve un grand rocher de pierre dure placé à une grande hauteur du sol ; à la partie supérieure il y a un creux d'où jaillit un jet d'eau très abondant et qui suffirait à faire tourner huit meules ; il entraîne avec lui une grande quantité de poissons de couleur jaune et tachetés de rouge, munis de dents incisives et molaires, et qui font un manger très agréable. Ces poissons ainsi projetés du creux du rocher donnent au spectateur l'illusion d'épées dégaînées et brillant au soleil. L'eau qui sort de ce rocher se déverse [385] dans le Guadiana, et poursuit son cours jusqu'à ce qu'elle se confonde avec le Guadalquivir (*sic*), qui est le plus grand fleuve de l'Espagne[3].

Ce dernier descend du lieu situé dans la montagne et appelé Safḥ ed-Deylem[4] qui domine la ville de QUESADA[5] : son

---

(1) Ce nom ne peut être une altération de celui d'Ibn Hawkal, qui d'ailleurs est muet sur ce point. Il doit représenter المؤلف, l'*auteur*, comme écrit le ms. 2016 ; dans le ms. 1552, مؤلف هذه الصعيرة [الجغرفية]. Zohri parle plus longuement de ce fait miraculeux, que relatent aussi Kazwini, Makkari, etc.

(2) Mon texte ajoute ici من الخ يبع, ce qui manque dans le ms. 1552 et se présente dans le ms. 2016, où d'ailleurs ce passage est incomplet, sous la forme من الريح ; le rapprochement avec ce qui est dit, p. 138, porterait à comprendre « Kachtâl, situé sur le plateau du Vent ». C'est le Castillejar d'Edrisi-Saavedra, p. 33.

(3) Ce dernier membre de phrase est, dans mon texte, وهو قصبة الاندلس ; je l'ai rétabli d'après le ms. 1552, dont la rédaction s'en rapproche beaucoup. Quant au ms. 2016, il offre une grande lacune, depuis « L'eau qui sort de ce rocher... » jusqu'à p. 145, l. 2 en bas. Pour ce qui est dit du Guadiana, il y a probablement une confusion entre le fleuve de ce nom et la rivière Guadiana menor, affluent, sur la rive gauche, du Guadalquivir.

(4) Ms. 1552, Fatḥ ed-Deylem ; dans Edrisi-Saavedra (p. 33) فج الدلم Collado de lo Negro, la Pena Negra.

(5) Texte ميجاطه ; ms. 1552 قيجاطة ; j'ai lu قيشاطة (Edrisi, 249 ; *Merâçid*, II, 467).

débit à sa source suffirait à actionner un moulin. Sous les Omeyyades elle portait le nom de Grande rivière (*en-nahr el-kebîr*), et, sous la domination chrétienne, de Tadbîr[1]. A son origine il ne fournit que peu d'eau, mais se grossit ensuite considérablement grâce à ses divers affluents et coule à la surface du sol sur une longueur de dix parasanges. Son premier affluent est constitué par l'eau de la source située dans le château de Hornos[2], dans le canton de Segura. Quand cette rivière arrive à... au lieu dit Quixero[3], elle s'engloutit dans le sol, et il n'en reste plus rien sur une longueur d'une centaine de *merdja'*[4], après quoi le Guadalquivir réapparaissant arrose la mosquée dite Mesdjid el-Kaççâra, puis le lieu nommé...[5], vis-à-vis la ville d'Ubeda ; il reçoit ensuite les eaux du Wâdi 'l-Aḥmar précédemment cité[6].

La montagne dite Safḥ ed-Deylem se détache de la montagne d'Iblîr autrement nommée montagne de Segura[7], qui est considérable, très fertile en pâturages, arbres, fruits et bétail, et présentant une suite ininterrompue de cultures et d'habitations; elle a de nombreuses bourgades, lieux de refuge et châteaux-forts, c'est-à-dire trente-trois de ces derniers et trois cents bourgades. Au sommet de la montagne est située

---

(1) Manque dans le ms. 1552. Le nom ancien est Bœtis. Comparez, ci-dessous, Tader *et* Tendaber.

(2) حصن فرتس ; ms. 1552 فرنس ; cette dernière lecture est exacte (Edrisi-Saavedra, p. 33). La carte porte un Segura de la Sierra, mais plus au nord et sur le versant oriental ; un peu plus au sud, elle indique Hornos, sur le versant occidental. Plus à l'ouest, et au nord de Baeza, on trouve Ybros, non loin du confluent du Guadalimar.

(3) حجر الميس et العشار ; ms. 1552 حجر المس et ensuite القشار ; l'identification avec Quixero est empruntée à Edrisi-Saavedra, p. 33. Ce cours souterrain du Guadalquivir est aussi mentionné par Edrisi, p. 238.

(4) « Mesure agraire qui contient dix pieds de terrain » Dozy ; mais on voit ici, comme dans Makkari, ce mot employé comme mesure de longueur.

(5) بلح ; ms. 1552 بليج . Le Mesdjid el-Kaççâra ne figure pas dans ce dernier texte.

(6) Ces deux derniers mots sont de trop. Il s'agit du Guadalimar. Le ms. 1552 dit : « ... les eaux du Wâdi 'l-arḍ, au lieu dit Ḥiçn ez-Zîr » (?).

(7) Sens peu sûr de ce texte : ويفصل الجبل المذكور بسفح الديلم من جبل ابلير المسمى بجبل شقورة ; le faible secours du ms. 1552 me fait même défaut, car tout cet alinéa y manque, et la lacune du ms. 2016 (voir p. 142, n. 3) est encore bien plus considérable. Cf. p. 142 n. 4.

la ville de SEGURA[1], la plus imprenable de toute les villes d'Espagne.

Au sud de la montagne coule la rivière nommée Tendâber[2], qui se dirige vers Murcie et son territoire, et qui est le plus bienfaisant des fleuves d'Espagne, car il arrose sur ses deux rives une étendue de pays de sept journées de marche. Il a son embouchure dans la mer et sa source au lieu dit Feddj Yâkoûr, [386] où il y a déjà une quantité d'eau suffisante pour actionner cinq paires de meules. La première bourgade qu'il arrose est celle de FORGHALÎT[3], puis il reçoit les eaux de la rivière de Mîchewânes, qui a sa source au nord des montagnes de Segura au lieu dit Feddj el-Ma'den, endroit où se trouve un mont du sommet duquel jaillit une source considérable qui s'élève à dix coudées de hauteur, puis retombe sur le roc en coulant avec un bruit de tonnerre. Cette eau s'écoule ensuite à l'est et passe par la bourgade de Mîchoûnech (*sic*). Cet endroit fut la première place-frontière des musulmans. Une faible partie de l'eau qui retombe sur le rocher s'écoule vers l'ouest et constitue la source du Wâdi 'l-Aḥmar. C'est du même lieu que proviennent le fleuve de Murcie et celui de Cordoue[4].

Le fleuve continuant de descendre passe au lieu dit Ḥalk el-Aïl, qu'Aboû Isḥâk ben Hemochk[5], pendant qu'il était vizir à Segura, enferma [dans des murailles] d'une solidité exceptionnelle et savamment construites, voulant ainsi établir le pendant de la digue de Mareb, autrefois existant dans le Yémen. Tout cet emplacement fut ainsi converti en un vaste lac où l'eau retenue ne laissait plus voir ni lieu d'émergence ni lieu d'écoulement. Il voulait la faire déverser par les sommets des

(1) Dans le texte, Kachoûra.

(2) Cette lecture, répétée plus bas, semble bien rappeler Tader, nom ancien de la Segura ; ce fleuve est dénommé en arabe Rivière de Murcie ou Rivière blanche (Edrisi, 238).

(3) Gorgollitas, à ce que croit Saavedra (*l. c.* p. 37) ; cf. *Merâcid*, II, 347.

(4) On retrouve la même assertion dans Edrisi, *l. l.*, sur quoi il faut voir ce que dit Saavedra, p. 34.

(5) Probablement Ibrâhîm ben Hemochk (ou Homochk), vers 550, dont il est question dans l'*H. des Berb.*, II, 195 et 199 ; Merrâkechi, 181 ; Ibn el-Athir, *Annales*, 571 et 593 ; Makkari, I, 289 ; II, 219 et 290 ; Dozy, *Recherches* 3e éd., I, 368.

montagnes, mais ni les circonstances ni l'emplacement ne le lui permirent, et les choses restèrent en l'état. Cette eau s'écoulait dans le Wâdi 'l-Aḥmar et dans ce qui constitue la partie commune [aux deux autres fleuves], car il n'y a pas dans la montagne de Segura d'autre eau que celle-là.

La rivière appelée Tendâber, qui s'écoule vers Murcie, arrose l'endroit appelé Belyârech [1], puis reçoit les eaux du Mendjoûch (le Mundo?). C'est dans ce lieu que se trouve la mine de soufre rouge dont on exporte le produit dans le Yémen, l'Égypte, l'Irak, etc. De là à Murcie il y a douze parasanges. [387] La rivière poursuit son cours vers Calasparra (?) قسلبارة, puis pénètre dans le Défilé... إلى الصرق والعين qui constitue une des curiosités du monde : c'est une fente naturelle qui coupe une montagne de marbre rouge dont chacune des parois à droite et à gauche s'élève à la hauteur de cinquante brasses. Long de quatre parasanges, ce défilé dans sa partie la plus large n'a qu'un *merdja'* de terre et un quart de *merdja'* seulement dans sa portion la plus resserrée. Le soleil n'y fait pénétrer ses rayons que quand il est au zénith. On fait descendre par cette rivière des trains de bois vers Murcie et autres lieux.

Murcie, qui a d'importantes constructions, produit beaucoup de fruits, et, quoique la pluie y soit rare, c'est la région d'Espagne la plus favorisée : dans ce pays béni, alors que dans toute la Péninsule le blé qui réussit le mieux ne donne que de dix à dix-sept kafîz, il en donne à Murcie soixante, soixante-dix et jusqu'à cent. A Chenkonîra [2], localité de ce territoire, un seul grain donne cent épis [3].

Entre Grenade et Murcie est située, sur le littoral de la mer Roûmi, la ville d'Almeria [4] dont la fondation est due à l'émir

(1) Le nom de ce lieu, identifié avec Pallars, figure dans le *Bayân*, II, 233 et 239.

(2) شنقنيرة ; ms. 1552 شنقير ; j'ai suivi la leçon du *Merâcid*, II, 131.

(3) Des renseignements plus détaillés sont donnés dans le ms. 1552.

(4) On trouve des détails sur l'importance commerciale, industrielle et maritime d'Almeria dans Edrisi (p. 239) ainsi que dans les mss 1552 et 2016, qui se complètent l'un l'autre, dans le *Mo'djem* de Yakout, s. v., et dans Makkari, éd. Kaire, I, 78. Les articles consacrés à cette ville dans la *Grande encyclopédie* et dans *l'Encyclopédie de l'islam* sont insuffisants.

Mo'âwiya ben Moḥammed (1) et qui est une place frontière du pays; elle servit de base aux musulmans pour attaquer la ville de... (2) dans l'Armen.

Entre les deux villes de Murcie et de Valence coule la rivière nommée Wâdi Chokar (le Jucar ou Xucar), qui a arrosé en amont la ville de Benka (3); et au milieu duquel est l'île nommée Djezîrat Chokar.

La ville de VALENCE est ensevelie dans les arbres fruitiers et autres. On trouve là toutes sortes de figues qu'on ne rencontre pas ailleurs, à ce point que pour un quart de dirhem le marchand vous en donne de soixante variétés toutes différentes. Il en est de même pour les autres fruits de nombreuses espèces. [388] On y taille des vêtements de lin de grand prix. Cette ville est située sur la rivière qui descend de la montagne de... (4) et non loin de la mer. Vis-à-vis, du côté ouest, est situé le lac de... (5), où se trouve une [certaine] espèce de poisson, et qui est trop connu pour être décrit.

Avoisinant Valence et à l'est, est située la ville de TORTOSE, sur le bord de l'Èbre. Entre celui-ci (6) et Tortose se trouve le

---

(1) Alméria serait la *Murgis* des Romains d'après Reinaud, *Géog. d'Aboulfeda* (II, 254), et ne pourrait donc qu'avoir été relevée par les musulmans. Je n'ai pu retrouver le nom de l'émir ici cité; seul le *Bayân* (II, 246) signale, sans aucun détail, la mort en 289 d'un certain Mo'âwiya ben Moḥammed ben Hichâm Korachi.

(2) Texte النبغر; ms. 1552 القنغر (cf. ci-dessus p. 122), ce qui ne peut pas facilement se ramener à la graphie de Nicotera ou Nicotra نقوطرة, ville à la prise de laquelle il paraît être fait allusion (ci-dessus, *ib.*). D'autre part, le ms. 1552 (f. 51), plus explicite, donne au chef victorieux de cette expédition le nom de Lope لب ben Meymoûn, qu'on ne retrouve pas parmi les membres de cette famille de marins (voir la liste qu'en donne Amari, *Storia dei mus. di Sicilia*, III, 377).

(3) Dans le ms. 1552 on lirait plutôt فنكة (Albérique?). Sur la Djezîrat Chokar ou Alcira, brièvement mentionnée par Edrisi (p. 233), le ms. 1552 est plus détaillé.

(4) اركاني; ms. 1552 ارطونة; ms. 2016, manque; est-ce *Aragon*? Le Guadalaviar ou Turia prend sa source dans la Sierra d'Albarracin, province de Teruel.

(5) تلبيرة; ms. 2016, manque; ms. 1552, تاليوة; le passage correspondant de ce dernier est plus développé, mais fautif et peu intelligible. S'agit-il de Cullera حصن قليرة à l'embouchure du Xucar (Edrisi, 233; suprà, 64)?

(6) Le ms. 1552 seul dit « entre Valence et Tortose ».

couvent fortifié *râbita* nommé Kechki[1], qui renferme une curiosité : le puits dont l'eau n'augmente ni ne diminue, toute une caravane vînt-elle s'y abreuver ou n'y eût-il que peu de monde ; il est profond d'environ deux coudées, mais on n'en tire pas l'eau avec un seau ; deux degrés permettent d'y descendre et on puise de l'eau avec un vase, puis on remonte. Ce qu'il y a de remarquable c'est que l'eau peu abondante de ce puits, qui est petit et sans profondeur, n'augmente ni ne diminue malgré l'usage qu'en peuvent faire des troupes nombreuses, des camps considérables. On raconte qu'Ibrâhîm [ben Yoûsof] ben Tâchefîn[2] vint y camper avec 50.000 hommes qui y puisèrent ce qui était nécessaire à eux et à leurs montures, sans que l'eau changeât de niveau. D'autres princes antérieurement avaient, avec plus ou moins de monde, fait la même chose[3].

Après avoir rapporté ce qui a trait aux curiosités que présente l'Espagne et remettant à plus tard ce qui a trait à sa configuration, nous allons parler des pays chrétiens voisins, de la Castille, de la Navarre et de la Galice.

Il faut savoir que Tortose est située sur le fleuve précité (l'Èbre) du côte de la montagne appelée Ardjiyoûch[4], qui sépare l'Espagne du pays des Francs et s'étend dans la direction sud-nord du littoral de la mer Roûmi jusqu'au passage (برت) nommé Bort Djik[5], qui est l'endroit où mourut Moḥammed ben el-Ḥaddjâdj[6], le général des Lamtoûna, et celui par lequel

(1) C'est l'orthographe commune aux trois textes dont je dispose. Ce lieu semble devoir être le Râbiṭat Kechṭâli d'Edrisi (pp. 212 et 232), où Dozy reconnaît le Castillo de Chiver. La particularité du puits inépuisable n'est d'ailleurs pas signalée par ce géographe. Comparez Saavedra (*La geografia de España del Edrisi*, p. 39), pour qui il s'agit de Pulpis.

(2) C'est-à-dire en 514 (Ibn el-Athîr, *Annales*, 516 ; Makkari, éd. Leyde, II, 759).

(3) Dans le seul ms. 1552, sont ajoutées ici des notices sur Xativa et Denia, que suit le simple rappel des noms d'Alicante et de Carthagène.

(4) Ou des Asturies, voir ci-dessus, p. 122.

(5) Orthographié « Djîn » dans le ms. 2016 ; lire Djaca (?), voir Edrisi-Saavedra, p. 79.

(6) Ce passage manque dans le ms. 2016 ; le mss 1552 f. 52 v°, dit : « ... qui est l'endroit où est enterré l'ami de Dieu, *weli*, le pieux et bien connu Moḥammed ben el-Ḥâddj, et celui, etc. ». Un officier du nom de Moḥammed ben el-Ḥâddj est cité dans l'*H. des Berb.*, II, 78, aux environs de l'an 480.

on pénètre en pays franc. De là cette montagne s'élève pour arriver [389] à Bort Nabâra, par où l'on pénètre en Galice, ainsi que le fit Ibn Aboû 'Amir lorsqu'il conquit la ville de Mencher et le château-fort de Chentit[1]. La montagne s'infléchit ensuite à l'ouest près de la place frontière dite Thaghr el-Anbâr[2]. Là se trouve le Bort Theyâdja[3], par où l'on pénètre en Castille. C'est là qu'est située la ville nommée Bort Kiyâla[4] ainsi que celle de Chelwadh[5], d'où l'on exporte le fer dit Chelwadhi, qui est de couleur noire et sert à fabriquer des armes de guerre.

De là la montagne se prolonge vers les places frontières de Morâdemî 'l-Ḥadjâra et de Ṭalamanka, et vers les dépendances de Tolède, jusqu'au défilé connu sous le nom d'Ech-Châwât (Ech-Chârât ?) ou, comme on lit dans certains manuscrits, d'Ech-Cherârât, et jusqu'au Bort appelé Bort Thakâl[6]. Après quoi elle s'abaisse jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'Océan.

Tous ceux qui habitent par delà cette montagne s'appellent Ghalâlika ; dans le pays des Ghalâlika[7] se trouvent les villes de... قاميرة (Coïmbre ?), d'Es-Sebṭâṭ السبطاط[8], laquelle est de

---

(1) Ces deux noms de lieux sont orthographiés de même dans le ms. 1552; le ms. 2016 écrit شنتريں وحصن شنت بط ; on ne les retrouve pas dans les récits de cette expédition du célèbre Almanzor, en 387 H. ou 997 J.-C., contre St-Jacques de Compostelle, qui figurent dans le *Bayân*, tr. fr., II, 492; Makkari, éd. Leyde, I, 270; Dozy, *H. des Mus. d'Esp.*, III, 230. *Chanterin*, qui figure dans le ms. 2016, répond ordinairement à Santarem ; il y a cependant « une ville d'un nom approchant, située sur les côtes des Asturies » d'après Reinaud, *Géog. d'Aboulféda*, II, 245, n. 4 ; mais il ne cite aucune référence.

(2) « Thaghr el-Menâr » dans les deux mss de Zohri. Ce nom et la plupart de ceux qui suivent, à l'orthographe peu sûre et rarement ou pas du tout cités ailleurs, sont peu facilement identifiables, et je n'ai guère pu que les reproduire tels quels.

(3) Ce nom ne figure pas dans l'énumération, d'ailleurs différente, des *Bort* ou *Portes* que donne Edrisi-Saavedra, p. 65 et 79.

(4) Portugalete, l'avant-port de Bilbao ?

(5) شلونى et ensuite الشلوبى ; ma lecture شلْوَذ repose sur les indications fournies par le *Merâcid*, II, 123 (Sangueza, en Navarre ?).

(6) والبزت المسمى ببزت ثقال (*sic*).

(7) Texte بالعلالقه وفى ارض العلاقه.

(8) Ce nom figure dans la *Tekmila*, index de l'éd. Codera, mais le renvoi au n° 232 est erroné.

construction récente, et de... جمدان. Dans le pays des... الشريانين on trouve les villes de... ايلم, de... شقبيت, de... ايلد (*sic*), de... شلنكه (Salamanque ?) et de... اربيد (Arnedo, Oviedo, Aranda ?).

Toutes les rivières qui arrosent ce pays parviennent jusqu'à l'Océan, et entre autres celle qui s'appelle Wâdi Dîr[1], dont la source est au sommet de la montagne (*châra*) qui domine la ville de Bâna (?). C'est du même endroit que provient le grand fleuve nommé Èbre, qui, nous l'avons dit, continue son cours en passant par Saragosse, ainsi que le Douro, qui coule entre le pays des... الشريانين et celui de Kachtâla (Castille ?) et dont le cours entre ces deux régions se poursuit sur un sol résistant على صلب من الارض. Ce fleuve présente une particularité qu'on ne retrouve dans aucun autre : [390] à un endroit où ses eaux coulent avec le plus de violence, elles se précipitent d'une hauteur pour retomber de l'autre côté, qui est éloigné de plus de deux *merdja'* ; on va et l'on vient par-dessous (ce pont liquide) sans recevoir, que l'on soit nombreux ou non, une goutte de cette eau que l'on voit de là se déverser comme une flèche sortant du milieu d'un arc, et qui continue sa course folle jusqu'à ce qu'elle se perde dans l'Océan. C'est par là, plus bas que l'endroit d'où l'eau se précipite, qu'est la route de Saint-Jacques. Tous ceux qui, affectés des ulcères connus sous le nom de « feu froid », battent le briquet dessus quand ils s'en vont en Castille et s'y baignent les pieds, se trouvent guéris le jour même[2]. Le pays situé par delà cette rivière dans la direction du nord, porte le nom de Kachtâla, et l'on y trouve les villes de... ليبد, de... لششن et de... مرة (ou مسرة). C'est dans ce pays que se trouve l'église qui jouit chez eux de la plus haute vénération et où les Roûm se rendent tout comme à Jérusalem ; les

(1) Double emploi avec ce qui est dit ensuite concernant le Douro ?

(2) Peut-être y a-t-il ici une confusion. Le nom de « feu froid » s'applique aujourd'hui à tout caustique, cautère, nitrate d'argent, etc., où le feu n'est pas visible, par exemple à un bout de bois échauffé sur une meule dont on fait des applications sur une enflure. D'autre part, on bat le briquet sur une éruption généralisée de boutons dont je n'ai pu me faire préciser la nature, et appelée « nâr fârisiyya », et les étincelles qui retombent dessus en provoquent, me dit-on, la guérison. Ces boutons ne sont ni la petite vérole « djedri » ni la rougeole « boû zeggâgh ».

habitants de Rome même y vont en pèlerinage. Il n'y réside pas de patriarche, mais elle est devenue un lieu de réunion parce que sa fondation est due à l'un des apôtres de Jésus appelé Yâdj, ou, selon d'autres, Ya'koûb. C'est pourquoi on l'appelle Chant-yâdj, *chant* signifiant « temple »[1]. Mais tous ceux qui habitent là ou dans les environs disent à leurs visiteurs que c'est à Jérusalem qu'il faut aller pour mériter le titre de *ḥâddj* (pèlerin). L'emplacement de cette église est dans une île sise au milieu d'un canal faisant partie de la mer, de sorte que l'on n'y a accès que par celle-ci et d'un seul côté. Auprès de là passe la grande rivière appelée Mersin (le Bornesga? l'Esla?), qui descend de la Galice et coule entre les villes de Léon et de Lechnech (?).

Parmi les villes les plus importantes de la Castille figurent Zamora, [391] نوحطه (Noceda ?),... طليسيه (*sic*), cette dernière située au bord de la mer, et Boyrân بيران[2].

Entre le territoire de Djâlikiya et طلسه (*sic*) se trouve le pays qu'on appelle la Grande terre.

Il faut savoir que l'Espagne était autrefois l'un des principaux soutiens de l'islam; puis les princes qui y régnaient se jetèrent les uns sur les autres, les infidèles des villes avoisinantes s'avancèrent en étendant petit à petit le domaine de l'incrédulité, si bien que le roi de l'Espagne chrétienne et de Messine resta vainqueur des fidèles et maître du pays, et stipula un délai de trois ans au bout duquel on devait, ou avoir embrassé le christianisme pour jouir des mêmes avantages et être soumis aux mêmes charges que les chrétiens, ou, si l'on voulait rester musulman, avoir quitté le territoire[3]. Mais tandis que la population se fiait à ces promesses, ce prince ne respecta aucune des obligations qu'il avait assumées, reprit une attitude hostile, viola ses engagements, employa, pour contraindre les

(1) Il ne peut s'agir que de S[t]-Jacques de Compostelle.

(2) Un endroit de ce nom figure dans le *Merâçid*, mais dans la région de Dénia; cf. suprà, 64.

(3) Selon toute vraisemblance, cela fait allusion, étant donné la date où écrit notre auteur, aux mesures qui provoquèrent l'insurrection des Alpujarras, en 1570, et non à celles qui aboutirent, en 1610, à l'expulsion des Maures sous Philippe III. On peut entre autres consulter L. Dollfus, *Morisques et chrétiens de 1492 à 1570*, in Rev. de l'h. des rel., 1889, pp. 253-278.

gens à embrasser sa religion, la mort, l'envoi au bûcher, les supplices de toute sorte et trop longs à énumérer ; il empêcha les musulmans de quitter le pays pour en gagner un autre, et ceux qui étaient surpris en train d'émigrer étaient brûlés. Ce maudit employa ainsi pour châtier et faire du mal des moyens dont il est impossible de tenter la description, si bien que le pays tout entier pratiqua le culte des idoles et des croix, ce pays qui avait été celui d'El-Korṭobi, l'auteur du grand commentaire du Koran[1], et de Châṭibi, l'auteur du célèbre traité de lecture koranique[2] ! Celui-ci était de CHATIBA (Xativa), ville importante où l'on fabrique entre autres papiers le *mdlaki*, qui n'a pas son pareil au monde, que l'on exportait de cette ville du temps des Tcherkesses et qui se vendait alors chez nous en Égypte.

Voici la carte de l'Espagne [suivent des enluminures qui occupent les pages 392-394, mais pas de carte].

[395] Nous allons dire ici un mot des motifs de la conquête de ce pays par les Francs. En 407 (10 juin 1016), dit-on, la dynastie omeyyade prit fin et de nombreux princes s'élevèrent en Espagne : or, comme dit le proverbe, la multiplicité des chefs est funeste au navire. A la suite de la mort violente de Soleymân el-Mosta'în billâh, les chefs des diverses provinces cessèrent de s'entendre et chacun d'eux s'attribua une part de territoire, chaque homme s'empara d'une portion du pays. Ce fut là la chose la plus funeste pour les musulmans, car cela excita les convoitises des infidèles. Elles ne purent rien cependant jusqu'à ce que Yoûsof ben Tâchefîn, émir des musulmans, se rendit maître du pays. Cordoue devint la proie d'Aboû 'l-Ḥazm Djahwar ben Moḥammed ben Djahwar, l'un des vizirs de la dynastie 'Amiride, chef énergique, avisé et intelligent[3].

---

(1) Probablement Moḥammed ben Aḥmed ben Faraḥ, + 671, auteur du *Djâmi' Ahkâm el-Kor'ân*, Ḥ. Kh., II, 499. Il y a aussi un Bakiy ben Mokhalled Korṭobi, + 276, qui est auteur d'un *tefsir*, mais le premier est plus connu.

(2) Khalaf ben Aḥmed, + 590, auteur du *Ḥirz el-amânî* (Ḥ. Kh., III, 42 ; Catalogue des mss d'Alger, n° 376, 3°, etc.).

(3) On trouve le relevé des princes appartenant à ces petites dynasties dans Dozy, *H. des Mus. d'Esp.*, IV, 298 sq ; dans Lavoix, *Cat. des monnaies, Afrique et Espagne*, 102 sq, celui-ci utilisant principalement les recherches de Codera ; dans Merrâkechi, *H. des Alm.*, 61 sq.

Séville passa aux mains de Moḥammed ben Ismâ'il ben 'Abbâd Lakhmi, descendant d'En-No'mân ben el-Mondhir (1), dont nous dirons quelque chose à propos d'Aghmât, où il mourut. A Badajoz s'établit Sâboûr le page 'Amiride, qui prit le titre honorifique d'El-Mançoûr (2) ; puis cette ville passa aux mains d'Aboû Bekr Moḥammed ben 'Abd Allâh ben Maslama (3), connu sous le nom d'Ibn el-Afṭas, qui tirait son origine des Berbères de Miknâsa et qui eut pour héritier son fils Aboû Moḥammed (4) 'Omar, dont l'autorité s'étendit jusqu'à l'extrême région occidentale.

Ce fut Ibn Ya'ìch (5) qui s'empara de Tolède, mais pour peu de temps, et l'autorité y passa aux mains d'Ismâ'il ben 'Abd Allâh ben 'Amir ben Moṭarref (6) ben Dhoû'n-Noûn, qui était d'origine berbère et prit le surnom de Ez-Zâfir bi-ḥawl Allâh. Saragosse et la Frontière supérieure échurent à Ibn Waladâ (7), et, après lui, à Soleymân ben Aḥmed Ḥozâmi surnommé El-Mosta'în billâh. Tortose (8) eut pour chef El-Lebîb le page 'Amiride; Valence, El-Mançoûr Aboû 'l-Ḥoseyn 'Abd el-'Azîz ben 'Abd er-Raḥmân ben el-Mançoûr [396] ben Aboû 'Amir Ma'âferi, qui plus tard obtint en outre Almeria (9). 'Abboûd ben Rezîn, berbère d'origine mais né en Espagne, devint roi d'Es-Sahela (10). Les îles (Baléares) passèrent aux mains d'El-Mowaffek Modjâhid l'Amiride; Malaga, aux mains des Benoû 'Ali ben Ḥammoûd; Grenade, aux mains de Ḥabboûs ben Mâlik Kess (?) le Çanhâdjien (11). Puis tous ces princes virent leur

(1) Sur cette généalogie, cf. Dozy, *Abbad.*, I, 397.

(2) Ce qualificatif n'est pas mentionné dans Dozy, *H. des mus.*, IV, 302.

(3) Aboû Moḥammed 'Abd Allâh ben Moḥammed ben Maslama, el-Mançoûr, dit Dozy, *ib.* 302.

(4) Aboû Bekr Moḥammed, el-Mozaffar (Dozy).

(5) Ya'ìch ben Moḥammed ben Ya'ìch (Dozy).

(6) Cette généalogie ne figure pas dans Dozy.

(7) Je ne retrouve pas ailleurs ce nom d'une forme bizarre et probablement altérée. On lit dans Dozy, Mondhir ben Yaḥya Todjîbi.

(8) Tortose appartenait aux Benoû Hoûd, d'après Merrâkechi, 61.

(9) A Valence régna 'Abd el-Melik ben 'Abd el-'Azîz (*ib.* 62).

(10) Dozy place à Es-Sahela, capitale Albarracin, comme premier prince, Aboû Moḥammed Hodheyl I ben Khalaf ben Lope ben Rezîn.

(11) A Grenade, Dozy place d'abord Zâwi ben Zîri, puis Ḥabboûs, de qui il ne donne pas la généalogie. Merrâkechi dit, sans plus de précision « les Benoû Berzâl, berbères çanhâdjites ».

autorité disparaître grâce aux guerres civiles où les musulmans se combattirent les uns les autres, tandis que d'autre part les infidèles les attaquaient ; ce qui dura jusqu'à la conquête du pays par Yoûsof ben Tâchefîn, puis par 'Abd el-Mou'min ben 'Ali, qui mit fin au pouvoir [des descendants] de Yoûsof. Celui-ci s'était emparé de l'Espagne en combattant les musulmans, de même que fit le sultan Kâïtbay le Tcherkesse qui combattit Esrâr et 'Ali Dawlât du temps d'El-Ghoûri, tandis qu'Ibn Ramaḍân était à Adana et à Ḥiçn Keyfa (1).

Les choses se passèrent de même dans ces petits royaumes ; mais chez nous les royaumes que nous venons de citer formaient devant les Roûm comme un rempart qui s'opposait à l'entrée des ennemis en Égypte. Kâïtbay les combattit sans trêve jusqu'à ce qu'il eût affaibli ces princes et leurs armées. Quand le sultan Selîm, revenant de combattre le roi de Perse, attaqua 'Ali Dawlât, il le tua et envoya sa tête ainsi que celle de son fils au sultan El-Ghoûri à Miçr ; après quoi lui-même arriva à Miçr sans plus rencontrer d'empêchement, et il tua ou fit prisonniers les Tcherkesses, dont il anéantit le pouvoir après la disparition à Merdj Dâbik du sultan Kançoûh el-Ghoûri. Il conquit ensuite le pays et fit main basse sur le sultan Ṭomân bây, qu'il envoya au gibet. J'ai raconté ces faits dans ma chronique intitulée *Infiçâl dawlat el-awân wa'ttiçâl dawlat beni 'Othmân* (2).

Sixième partie de la terre habitée : le Maghreb, [397] ses particularités et curiosités (3).

Le Maghreb commence aux montagnes de Barka et à celles d'Awthân, qui marquent la fin des cantons dépendant de

---

(1) Ces détails et ceux qui suivent ne sont pas connus de Hammer dans sa *Gesch. d. Osm. Reichs.*

(2) Je n'ai pas retrouvé ailleurs de mention de cet ouvrage, où il faut peut-être trouver le *Fatḥo Miçr* de H. Kh., II, 112, comme a fait Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, p. 240 ; cf. Cat. des mss de Leide, V, 205, et ci-dessus, p. 121.

(3) Ce chapitre ne présente guère que des différences de rédaction avec ce que disent 'Ali ben Sa'id, p. 6 et l'auteur (Zohri ou un autre) de la petite géographie que renferment les ms. 1552 du Catalogue des mss d'Alger et 2016 de la Bibliothèque universitaire. Voir ci-dessus, p. 8.

l'Égypte et le commencement de ceux dépendant de Kayrawân, et s'étend jusqu'au Soûs ultérieur. Cette région se divise en trois parties : la première va des montagnes de Barka à celles de Nefoûsa et à celles de Wâncherich ; elle a pour habitants des Berbères de Çanhâdja, de Berghawata et de Zenâta[1] et est connue sous le nom d'Ifrîkiya. Les villes qu'on y rencontre sur le littoral sont Tripoli, Sfax, Djerba, Mehdiyya, Sousse, Tunis, Bône, Bougie, Benzert[2] et Djezâ'ir Benoû Mezghanna ; celles de l'intérieur sont Gabès, Nefṭa, Tawzer, Gafça, Saṭra[3] et Tlemcen (*sic*). Cette région est aussi appelée pays des Oasis (*el-djezâ'ir*), et est ainsi dénommée à raison de ses nombreux palmiers, dont les fruits sont de dix variétés toutes différentes les unes des autres, aussi bien pour la forme que pour le goût. Ils constituent la principale nourriture de ceux qui y habitent, car le voisinage des Arabes pillards ne leur permet de cultiver les céréales que dans une mesure restreinte. Ces Arabes y sont puissants, commettent beaucoup de ravages et ne laissent guère l'autorité s'y exercer.

Dans la même région, vers l'ouest, on trouve la ville de Constantine, la Kal'a des Benoû Ḥammâd, au-delà de Tunis, les villes de Milyâna, Brechk, et Cherchel. Proche de la ville de Benzert (Bizerte), il y a un lac curieux qui se compose de deux parties : l'une, alimentée par la mer, est salée et saumâtre ; l'autre, dans laquelle se déversent les eaux douces provenant des montagnes de la région, est douce. Dans le premier mois de l'année la portion salée commence à s'écouler dans celle qui est douce, et cela dure ainsi jusqu'à la fin du mois ; puis quand le second mois commence, c'est l'inverse qui a lieu, l'eau douce s'écoule dans la partie salée. En même temps, dans le premier mois et tant qu'il dure, [398] paraît une espèce de poisson qui

(1) Texte, *Nefâra* (Nefzâwa ?) ; Zenâta est la leçon du ms. 2016, Redjâna celle du ms. 1552.

(2) Texte وسندرت groupe corrompu de caractères qui semblent représenter Benzert ; peut-être y faut-il, géographiquement, rechercher Tementfous ou Tedellis. D'ailleurs les localités énumérées, ici et plus bas, ne sont pas toutes les mêmes dans les deux sources précitées.

(3) Ce nom (سطرة, lire سنترية Santeriya ?) et le suivant, que donne notre seul texte, sont certainement corrompus.

y reste pendant toute cette période, puis une autre le mois suivant, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'année, sans que l'espèce nouvelle apparaisse avant que la précédente ait entièrement disparu. Toutes sont également grasses et de très bon goût. Puis l'année suivante les mêmes changements se renouvellent, ce qui, à ce qu'on prétend, est le résultat d'un talisman disposé à cet effet. On raconte que, chaque mois, se montrent dans le lac des femelles autour de qui les mâles se rassemblent, et alors les pêcheurs lançant leurs filets en ramènent de grandes quantités[1]. Près de ce lac il y a un camp avec une garnison relevant du prince de Tunis, et des préposés qui prennent à bail [le droit de pêche?] moyennant des redevances à payer au Trésor[2].

On exporte de ce pays des produits manufacturés de Kayrawân tels que les *sodâsiyyât*[3], des étoffes de Mehdiyya, des étoffes de laine de Djerba, de la pourpre d'un travail très solide, des tapis. On en exporte également de l'arsenic vers l'Espagne et le Maghreb.

C'est dans ce pays qu'était CARTHAGE, nom que porte aussi une ville d'Espagne. La construction en est belle et l'arrangement remarquable; des palais de marbre blanc y étaient surmontés de statues coloriées représentant des hommes et toutes sortes d'animaux. Construit par Ardech[4] le Roûmi, prince d'Ifrîkiya, elle est aujourd'hui en ruine et abandonnée, et l'on n'y trouve plus que des restes en petit nombre. Sa destruction remonte à l'époque d' 'Abd Allâh ben Merwân,[5], où les

---

(1) Cf. Bekri, pp. 121 et 123; *Istibçâr*, tr. fr., p. 26, etc.

(2) Cette phrase ou son équivalent ne figure naturellement pas dans Zohri, et est une addition de Maḥalli.

(3) Peut-être faut-il lire *soûsiyyât* avec le ms. 1552, f. 54: on sait que la ville de Sousse a donné son nom à une toile de lin fine employée surtout pour les turbans (Dozy). On appelle aujourd'hui *sousti* ou *soutsi* une belle et fine étoffe avec laquelle on confectionne des burnous de luxe; cf. Beaussier, p. 317 b.

(4) Je transcris tel quel, et sous réserve des voyelles, le nom qu'Ibn Sa'îd, p. 9, écrit Adrîch.

(5) J'ignore à qui et à quelle expédition se rapporte ce récit, dont je ne peux retrouver la source, Il faut vraisemblablement lire 'Abd *el-Melik* ben Merwân, voir Ibn Sa'îd, ci-dessus, p. 9.

musulmans, partant de la ville de... صقلية (Sicile ?), dirigèrent une expédition contre elle : les Roûm, qui s'en étaient emparés, furent attaqués par les musulmans, qui prirent la ville de vive force, en tuèrent les défenseurs, réduisirent les femmes et les enfants en esclavage et les emmenèrent à Damas, et détruisirent la ville elle-même.

Dans cette même région se trouve aussi une ville considérable où l'on rencontre à la fois des eaux douces, un air pur et de nombreux avantages, KAYRAWAN, qui est l'une des plus belles villes du monde, et des plus fertiles en céréales, en productions diverses en fruits. [399] On y trouvait autant de savants, de philosophes et de poètes qu'à Baçra même ; c'était une des capitales musulmanes, où il y avait, à ce qu'on raconte, quatre cents chaires d'enseignement de la science (divine), quatre cents poètes qui louaient, non pas des rois et des vizirs, mais des marchands et des fils de marchands, cinq mille étals de bouchers, dont il y avait jusqu'à vingt dans une même boutique. Il y avait bien peu de capitales musulmanes semblables, et elle resta dans cet état florissant pendant deux siècles. Sa grande mosquée, aujourd'hui appelée Djâmi d' 'Okba, fut, à ce qu'on raconte, édifiée par 'Okba [ben Nâfi'] l'Exaucé.

Voici, d'après les chroniqueurs, ce qui provoqua sa destruction. El-Mo'izz ben Bâdîs, le même prince qui se rendit maître de l'Égypte, et dont nous avons parlé précédemment [1], avait cette ville sous son autorité et y était représenté par un lieutenant qui y prêchait aux habitants l'amour des descendants du Prophète et la renonciation à tout autre qu'eux. Quelques hommes de désordre parmi les habitants se soulevèrent contre lui et le massacrèrent, lui et ses compagnons. A cette nouvelle El-Mo'izz [2] se mit à la tête de ses

(1) Il y a là une confusion entre le prince Zîride de ce nom, qui prit le pouvoir en 406, et El-Mo'izz Ma'add ben Ismâ'îl le Fatimide, qui s'établit en Égypte en 362. La destruction de Kayrawân est de 449 (Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, 460 ; *Bayân*, tr. fr., I, 413 sq ; *H. d. Berb.*, I, 30 sq ; II, 20 sq). La même confusion se retrouve dans Ibn Sa'îd (suprà, p. 7 n. 2) et est probablement imputable à Zohri ou à l'anonyme ainsi dénommé.

(2) Lisez, El-Mostançir le Fatimide.

troupes et arriva à Kayrawân, où il donna l'ordre de tirer l'épée et de massacrer tous ceux dont il avait appris les mauvaises dispositions à son égard et la haine contre la famille du Prophète. Il s'en fallut de peu qu'il ne la ruinât entièrement et n'en exterminât les habitants, mais il fut retenu par son bon cœur. Après cela il ramena le calme dans le Maghreb, car il avait pu se rendre compte de la violence et du mauvais caractère (des habitants).

Ce prince avait pour capitale TUNIS, qui était une des merveilles du monde et dont les habitants avaient le caractère plus doux et plus accommodant que nulle part ailleurs dans le Maghreb. Le sol en est fertile, elle jouit d'un climat tempéré, a beaucoup de céréales et de pâturages, est bien construite et l'une des principales capitales du Maghreb ; elle est habitée par des commerçants riches, des savants et des gens pieux.

Quand Alexandre passa par là, Michâ[1], le prince qui y régnait, lui apporta un riche présent et vint souvent le trouver. Ce Mâchâ était un phénomène par ses connaissances extraordinaires en astrologie, en alchimie et dans l'art des talismans ; il possédait toutes les particularités de ces sciences, [400] et savait à fond l'art de faire mouvoir les choses inanimées. Alexandre en effet lui reconnut dans ces diverses branches une habileté qu'il n'avait encore rencontrée chez aucun des savants attachés à sa personne, si bien qu'il ne pouvait plus rester éloigné de lui fût-ce seulement une heure. Quand Mâchâ vit de quelle influence il disposait auprès d'Alexandre, il forma le projet de tuer celui-ci par trahison. Or toutes les nuits Alexandre restait à causer avec lui dans un tête-à-tête absolu. Au commencement Belînâs était avec eux, mais ce savant, quand il avait vu ce qu'était Mâchâ, s'était abstenu de plus se trouver avec eux. Quand le prince d'Ifrîkiya eut définitivement arrêté son projet de tuer Alexandre sans motif plausible, il cacha un sabre bien affilé sous ses vêtements ; mais Belînâs avertit son maître de ce qui se tramait : « Frère, lui répondit

(1) Ce nom est ensuite orthographié *Mâchâ*, mais j'ignore de qui il peut être question.

Alexandre tout surpris, cet homme peut-il faire pareille chose avec ou sans motif? Je lui ai fait du bien et je l'ai élevé plus haut que tous les autres rois. — Il obéit, repartit Belînâs, à l'envie et veut se glorifier auprès des autres princes de t'avoir tué. Il viendra cette nuit même avec un sabre caché sous ses vêtements; ne fais semblant de rien et aposte à proximité quelques affidés qui, quand il fera mine de tirer son arme, le préviendront et s'assureront de sa personne ». Alexandre suivit ces prescriptions; puis à l'arrivée de la nuit Mâchâ se présenta comme d'habitude, se mit à sa place et commença à faire voir à Alexandre des mouvements de corps inanimés et diverses opérations magiques dont ce prince n'avait jamais vu l'analogue; mais il méditait toujours d'accomplir sa trahison, et alors, annonçant à son interlocuteur qu'il allait procéder à une opération, il souleva son vêtement pour en retirer un petit coutelas dont il avait besoin pour cela. Alexandre appela alors les gens qu'il avait apostés à proximité, et ceux-ci se précipitant saisirent Mâchâ et son arme, et Alexandre le fit mettre à mort. Après quoi il le remplaça sur le trône par son fils, [401] et s'éloigna de la ville.

L'auteur dit ceci : A l'heure actuelle, Tunis a beaucoup perdu de son importance et est en majeure partie ruinée par suite de la force qu'ont acquise les Arabes bédouins et de la faiblesse du prince [1]. Cela s'est encore accentué par le fait que le sultan El-Ḥasan [ben Moḥammed], régnant à Tunis et en Ifrîkiya, s'empara d'un cheykh arabe qu'il emprisonna. A cette nouvelle les principaux de sa tribu se réunirent pour délibérer, et ils tombèrent d'accord à l'effet d'envoyer au sultan El-Ḥasan la femme d'un des émirs de la tribu avec une rançon [2]. Quand cette femme fut arrivée à Tunis auprès des (autres) femmes, elle demanda au sultan la mise en liberté de ce cheykh moyennant une rançon de cent mille dinars d'or. Le prince consentit d'abord, mais

(1) Sur les événements qui marquèrent la fin de la dynastie Hafcide, voir Kayrawâni, *Mou'nis*, p. 153 du texte ; Rousseau, *Annales tunisiennes*, p. 12 sq, etc.

(2) Traduction conjecturale de بسياقة ; ce qui est dit sitôt après ne permet pas de corriger en بساقة .

ensuite il reprit la parole qu'il avait donnée et renvoya cette messagère auprès des siens, lui disant qu'il était absolument résolu à prendre la vie du prisonnier. Cette femme dut retourner auprès des siens pour leur porter une nouvelle qui leur porta un coup sensible : ils se mirent en campagne, et tous, cavaliers aussi bien que fantassins, commencèrent à bloquer Tunis sans vouloir se retirer ni verser soit or soit argent avant que leur cheykh fût relâché, et tous étaient d'accord sur ce point. Le nombre des nomades révoltés s'accroissait, la situation générale du pays empirait, et sur ces entrefaites Kheyr ed-Dîn Pacha, amiral du sultan Soleymân, arriva dans le Maghreb. Ce chef avait d'abord été amiral du sultan, qui l'avait ensuite révoqué pour le remplacer par Ḥasan, fils de sa sœur. A l'arrivée de la flotte de Kheyr ed-Dîn près du littoral, le prince d'Ifrîkiya, reconnaissant qu'il ne pouvait résister [qu']avec le concours de troupes chrétiennes, abandonna entièrement ses états et s'embarqua pour se rendre auprès du roi d'Espagne, à qui il se rendit à discrétion. Le prince chrétien, rassemblant alors les savants de se religion, les consulta pour savoir ce qu'il y avait à faire à l'égard de ce musulman qui était venu le trouver et qu'il avait le devoir impérieux de secourir : « Tu ne peux, répondirent les théologiens, lui venir en aide que quand il se sera plongé dans le bassin renfermant l'eau du baptême ; quand il sera baptisé, tu pourras lui fournir du secours ». El-Ḥasan accepta la proposition qui lui fut faite et se soumit au paîment annuel [402] d'un tribut de cent mille dinars. Une flotte fut alors équipée, et le prince d'Ifrikiya partit accompagné de troupes chrétiennes.

Or Kheyr ed-Dîn Pacha avait pénétré à Tunis à la fin du mois de rebî' I 940 (oct. 1533), mais n'y avait nullement suivi les voies de la justice ni tranché aucun différend quelconque ; ses troupes avaient infligé aux habitants les plus cruelles vexations et commis ouvertement le mal et le péché, de sorte que la population leur était hostile. Quand El-Ḥasan arriva, le jour du Sacrifice (23 juin 1534), avec les secours fournis par les impurs et coupables adorateurs de la Croix, les chrétiens com-

mencèrent à presser Kheyr ed-Dîn, qui dut, en présence des mauvaises dispositions des Tunisiens, reconnaître qu'il ne pouvait rester auprès d'eux. En conséquence ce chef s'enfuit avec les siens par une porte de la ville qui était restée libre. et ceux de ses partisans qui ne purent alors le suivre furent mis à mort. El-Ḥasan et ses auxiliaires chrétiens pénétrèrent alors dans la ville, où le massacre et le pillage commencèrent. Ces chrétiens réduisirent en esclavage les femmes et les enfants, et le compte qui en fut fait établit que ces malheureux étaient au nombre de cent mille ou, selon d'autres, d'à peu près autant. Les prisonniers tunisiens parvinrent dans les pays les plus éloignés, dans le Portugal par exemple et ailleurs, et l'on vit vendre les musulmans en pays chrétien à des prix très bas. Mais les provinces échappèrent à l'autorité du prince de Tunis, dont l'autorité ne s'exerça plus qu'à Tunis même et dans le voisinage. Ainsi Kayrawân eut son prince, le cheykh 'Arafa, qui vivait dans sa zâwiya entouré de ses disciples ; il s'empara de cette région en disant aux habitants : « C'est moi qui suis le Mahdi, le maître du moment et du temps qui doit conquérir les pays, diriger les bons et gouverner les hommes »(1). De même des chefs s'établirent à Djerba, à Mehdiyya, à Tlemcen (*sic*); tous les pays du Gharb tombèrent en décomposition et furent en proie aux luttes intestines.

Quant aux Tunisiens, [403] ils ne supportèrent qu'impatiemment le gouvernement des chrétiens alliés de leur prince et saisirent la première occasion qui se présenta. En effet, quand ce prince, qui s'était rendu auprès du roi d'Espagne, revint avec des troupes, il se trouva en présence de son fils Aḥmed, qui s'était entendu avec les habitants pour lui résister, et qui, opérant une sortie, resta, grâce à la protection divine, vainqueur de son père. Il fut fait un grand massacre des chrétiens qui accompagnaient El-Ḥasan, lequel fut lui-même fait prisonnier et que l'on priva de la vue. Ce fut son fils Ḥamîda, c'est-à-dire Aḥmed, qui le remplaça. Mais le désarroi du pays

(1) Comparez la version de Kayrawâni, *l. l.*, p. 152, l. 11.

ne fit qu'augmenter, tandis qu'au contraire la force des Arabes nomades devenait de plus en plus grande, si bien que les habitants délaissèrent خرابا ces lieux, qui avaient auparavant compté parmi les plus prospères du monde.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'y a (à Tunis) ni rivière ni sources, et que les habitants n'ont pour s'abreuver que l'eau des puits et celle des citernes où s'emmagasine l'eau qui tombe du ciel. Il y a (dans les environs) une vallée qui s'étend en plaine et qui est couverte d'innombrables oliviers, ainsi que de vergers qui fournissent à Tunis des fruits de toute sorte et dont la belle apparence égale le bon goût. Cette plaine n'a ni eaux vives ni rivière ni source, et n'est arrosée que par la pluie : dans les années pluvieuses, Tunis et sa vallée nagent dans l'abondance et la fertilité, tout comme le Hedjâz et les autres régions arrosées par l'eau du ciel ; mais s'il ne pleut guère, alors, miséricorde du Ciel ! l'Ifrîkiya est bien dépourvue tant pour le boire que pour le manger. Les animaux, en dépit de l'insignifiance des rivières, [y sont nombreux][1].

Merida[2] est une ville considérable qui fut autrefois la capitale de la fille de Hersoûs. Il s'y trouve des ruines importantes et des restes prodigieux. A l'ouest existe un grand pont de construction ancienne sur lequel s'élèvent, depuis l'intérieur de la ville jusqu'à l'extrémité de ce monument, des arcades où le piéton peut passer sans être vu. La ville, qui est protégée par un rempart important, renferme de beaux palais ainsi qu'une construction appelée la Cuisine, qui repose sur la salle de réception du palais : l'eau provenant de derrière la cuisine coulait dans un canal, [404] qui subsista jusqu'à l'an 800 (24 sept. 1397), et l'on plaçait les vases d'or et d'argent renfermant les différents mets sur la surface de cette eau, laquelle,

---

(1) Ces trois derniers mots sont ajoutés; rien d'ailleurs dans le ms. ne trahit extérieurement la lacune.

(2) Texte, *Bârida*, mais le contenu de l'alinéa impose la correction, voir Edrisi-Dozy, p. 220. Ce récit est d'ailleurs déplacé, puisqu'il s'agit d'une ville d'Espagne ; cf. supra, pp. 33 et 134. On a déjà fait remarquer plus d'une confusion commise par l'auteur. Il existe, d'autre part, un Tâbrida sur la Molouya (Edrisi, 91).

continuant de couler, les amenait devant la reine ; ces mets étaient servis, et, quand on avait fini, les vases remis sur l'eau du canal étaient de la même manière ramenés à la cuisine, où le cuisinier les reconnaissait [1] (et les enlevait) ; après quoi l'eau se perdait dans les égoûts du palais. Une autre curiosité ornant le milieu de cette ville était une arcade [2] sous laquelle passait un cavalier tenant un étendard, bien qu'elle ne fût bâtie qu'avec onze blocs de pierre : trois de chaque côté formaient les montants, quatre formaient le cintre, et la onzième servait de clef. En dehors de la ville il y a un palais appelé Tour du roi (*bordj el-melik*), dans lequel était placé le miroir où la reine se mirait : il avait vingt-et-un empans de circonférence et tournait verticalement sur son axe. Il subsiste encore actuellement.

Mehdiyya [3] est une belle et forte ville dont la construction est due au Mahdi fatimide, qui la fortifia et y mit des portes de fer dont chacune pèse plus de cent quintaux. Quand il en eut terminé et parachevé la construction, il s'écria : « Je suis maintenant tranquille sur le sort des filles fatimides ! » L'air y est pur, les productions de la terre abondantes et sa position la rend presque imprenable. Il s'y trouve maintenant un parti de Turcomans qui commande aux habitants et les administre ; mais [depuis quelque temps] les chrétiens la leur ont enlevée.

Ici finit ce qui a trait à cette première partie du Maghreb. Voici la figure représentant Mehdiyya [la p. 405 renferme une enluminure, et non un plan].

[406] Seconde partie du Maghreb : le Maghreb ultérieur [4]. Sache que cette partie, qui s'étend le long de la mer, est

(1) Notre texte porte bien فيعرقوا ; dans Edrisi فيرنعوا .

(2) Il s'agit de l'arc de triomphe de Trajan.

(3) Sur la fondation de cette ville, cf. Bekri, 65 sq ; *Istibçâr*, trad. fr., p. 13 sq, etc.

(4) Les renseignements géographiques que fournit ce chapitre ont pour source principale, mais non exclusive, le traité de Zohri. C'est d'après les deux mss de celui-ci confrontés avec celui d'Ibn Sa'îd (voir p. 7 n. 3) que j'ai rétabli notamment les premières lignes, que la négligence du copiste de Mahalli a rendues à peu près inintelligibles.

bornée du côté de l'est par les montagnes de Wancherîs, qui s'étendent vers le sud et du côté de l'ouest par la pointe appelée cap Spartel, qui s'avance dans l'Océan. On y trouve les villes de Ténès, d'Oran, de Melilla, de Ceuta, ainsi que le Kaçr Maçmoûda fondé par Sem fils de Noé, et aussi Tanger, remarquable par son antiquité, que les chrétiens avaient prise il y a longtemps et que le Cherîf leur a enlevée [1]. On y trouve encore Tahert, grande ville dont la fondation est due, prétend-on, aux Amalécites, et où l'on a mis au jour, au sixième siècle de l'hégire, des tombes d'où furent retirés des ossements d'êtres humains gigantesques : les tibias seuls, non compris les articulations, avaient six empans de long. On en retira aussi des têtes humaines encore pourvues des dents molaires, lesquelles étaient longues de trois empans, tantôt plus tantôt moins, larges d'autant et pesant trois des livres actuellement en usage. On raconte qu'un homme put entrer dans un de ces tibias et en sortir. Cette ville est actuellement détruite et l'on n'y trouve plus aucun habitant.

Certains regardent aussi Tlemcen comme étant la première ville de cette région et la dernière de la région précédemment mentionnée. C'est une grande ville où il y a des sources abondantes ; elle est riche en céréales et en bétail, a dans ses dépendances de nombreux cantons et est le siège du gouvernement. On y travaille la laine et on en tire toutes sortes de produits de prix.

Dans cette région figure encore Fez, qui est la capitale du Maghreb. Une rivière importante la coupe par le milieu ; les habitants sont des gens distingués et éloquents. Elle se compose de deux villes, la grande [407] et la petite, séparées l'une de l'autre par la rivière, laquelle provient du pays des Çanhâdja et est formée de la réunion de plusieurs sources qui descendent des montagnes ; les rives en sont garnies de nom-

---

(1) Les Portugais occupèrent Tanger en 1471, ou 876 H. ; la ville resta dans leurs mains, puis dans celles des Anglais jusqu'en 1684 ou 1095 H., date où ceux-ci durent l'abandonner (de la Primaudaie, ap. *Rev. afr.*, 1872, pp. 312 et 388). Notre auteur est donc mal renseigné, puisqu'il écrit vers 980 H. ou 1572 de J.-C.

breux moulins. L'une de ces villes, dite des Andalous, n'a des ruisseaux qu'en petit nombre, tandis que l'autre, dite des Kayrawâniens, en a beaucoup, à ce point que l'eau coule dans toutes les rues, ruelles, marchés, bains et maisons. Chaque voie a un canal, et les habitants à leur gré peuvent en interrompre le cours de l'eau ou le laisser continuer. Mais maintenant Fez ne forme plus qu'une seule ville sans solution de continuité entre les deux parties habitées; on a détourné vers la partie qui avait le moins d'eau un ruisseau provenant de la grande rivière, de sorte qu'elle est arrosée aussi abondamment que celle qui en avait davantage[1].

Le sultan mérinide Aḥmed ben Moḥammed[2] ben ech-Cheykh amena également l'eau en la faisant passer par le Moulin des forgerons, qui compte six établissements de ce genre, jusqu'à sa résidence connue sous le nom de la nouvelle Fez, laquelle est de construction récente, diffère de la ville précédemment mentionnée et fut édifiée au sud de l'ancienne Fez; c'était là que résidait le sultan.

D'ailleurs Fez même est tout entière de construction musulmane; les limites en furent tracées par Idrîs ben Idrîs ben 'Abd Allâh ben el-Ḥasan ben 'Ali ben Aboû Tâleb[3]. Cet Idrîs [I], à la suite de la mort violente qui atteignait son père en Irak par les ordres d'El-Mançoûr (l'Abbaside), s'enfuit avec les siens et plusieurs descendants du Prophète; ces fuyards arrivèrent d'abord en Ifrîkiya, puis, leur crainte grandissant, gagnèrent Tlemcen, et de là la région de Fez. Idrîs s'y tailla un royaume, et la population lui obéit avec empressement jusqu'au jour où il mourut. Il fut enterré dans la localité appelée Zerhoûn, qui dépend de Fez et est située dans la montagne à une journée

---

(1) Cf. Edrisi, 86; *Istibçâr*, 121; Ibn Sa'îd, p. 11, et les références, notamment le *Karṭâs*.

(2) Ce nom, s'il est donné exactement, ne se retrouve chez les Mérinides que vers la fin de la dynastie, IXe s. H.; voir les listes de Lavoix, *Catalogue*, 439, et de Mercier, *H. de l'Afr. sept.*, III, 89.

(3) Sur les premiers Idrisides, voir les auteurs cités n. 1; Bekri, 231; *H. d. Berb.*, II, 559, etc. Sur l'historique du développement de Fez, voir p. 220 de Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle*, travail consciencieux et soigné.

de là ; son tombeau est bien connu et est encore aujourd'hui un but de pèlerinage. Les populations de ces montagnes sont excessivement nombreuses.

Il eut pour successeur son fils Idrîs, qui se rendit maître de toute cette région montagneuse ainsi que du pays des Maçmoûda. Ce fut en 172 (11 juin 788) que les Idrîsides arrivèrent au Maghreb, [408] et les limites de Fez furent tracées en 192 (6 nov. 807). Son fondateur (1) y amena la rivière en question et la fit passer au milieu de la ville, où il édifia la grande mosquée dite *djâmi' ech-chorafâ* ; ce fut dans cet édifice qu'il fut inhumé après sa mort. Son histoire a été écrite par [Moḥammed b. Aḥmed] Ibn Ghâzi, prédicateur de la grande mosquée des Kayrawâniens, dans un poème dont voici un vers :

[*Redjez*] Idrîs vint à nous en l'année de تعب (= 172) et bâtit notre Fez l'année de قصب (= 192).

Oudjda est une ville qui était connue dès l'antiquité.

Dans le voisinage de Fez on trouve la ville de Tâouda (2) et le Château d'Ibn 'Abd el-Kerîm. Du côté du sud et non loin de là sont les montagnes de Zerhoûn (3) et celles de 'Anâna (4), d'où descend la grande rivière connue sous le nom de Wâdi Seboû.

A l'ouest de Fez on trouve les villes de Miknasa et de Sela. Celle-ci est arrosée par une rivière importante, le Wâdi Ismîr (5), qui se jette dans l'Océan au lieu dit Kaçr Benoû Kenâna (6) ou, d'après une autre lecture, Benoû Tâourt (7). C'est là que se

(1) C'est-à-dire Idrîs II ben Idrîs, puisque le premier prince de ce nom, qui prit la fuite pour échapper aux Abbasides, mourut en 175, alors que son fils Idrîs II n'avait que onze ans. Cf. Ibn Sa'îd, ci-dessus p. 11.

(2) Dans le texte تاودة ; sur la lecture Tâouda, que j'ai ici suivie, cf. Ibn Sa'îd, p. 17.

(3) A l'O. ou S.-O. de Fez, cf. Ibn Sa'îd, p. 13.

(4) Le nom de la montagne où le Seboû a sa source revêt diverses formes dues à l'imperfection de la graphie arabe ; il faut bien probablement lire, avec le ms. 1552, Ghiyâtha ; cf. Ibn Sa'îd, *ib.*, et ci-dessous, p. 190.

(5) C'est l'ancien nom du Bouregreg actuel.

(6) Orthographié *Kenâsa* dans Ibn Sa'îd, p. 14.

(7) Ms. تاورت ; ms. 1552 تورتة ; à rapprocher des Benoû Tâwra d'Edrisi, p. 83 (?).

trouve maintenant une ville que bâtit le Prince des Croyants 'Abd el-Mou'min ben 'Ali et que, à l'imitation de celle dont il a été parlé et qui fut fondée par le Mahdi fatimide, il nomma aussi Mehdiyya(1). Sur la mer (Océane) on trouve encore le port de Faḍâla(2) et Azemmour. C'est en ce dernier endroit qu'a son embouchure un fleuve considérable dénommé Wâdi Omm Rebî' qui coule entre [Selâ et Merrâkech. Entre ce fleuve et Fez se trouve la Kal'at Ibn] Tâoula(3), bâtie tout en bois et à proximité de laquelle se trouvent les mines d'argent(4). Dans la région avoisinant ce fleuve Omm Rebî', qui descend des montagnes de Warklân(5), se trouve la ville de Merrâkech.

Sur la même ligne que celle-ci, mais au bord de la mer, est située la ville de Ceuta, qui est le pays d'Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed Sebti(6) ; il y fut élevé, puis passa en Égypte, acquit des connaissances approfondies en astrologie et dans la science des talismans, et ensuite se rendit à la pyramide d'Ikhmîm(7), du sommet de laquelle il put retirer la *zâ'irdja* (tableau circulaire magique) ; il la trouva écrite en trois caractères différents [409] dans la langue de l'ancienne Égypte, la traduisit en arabe, en marqua bien les rayons et apprit à se servir de ce tableau. Puis

---

(1) Sur Mehdiyya cf. Merrâkechi, *H. d. Almohades*, p. 308 n. ; elle s'appelle aussi Mamora (el-Ma'moûra), seul nom connu d'Edrisi, p. 89, et de la Table géogr. de l'*H. d. Berb.* ; on retrouve les deux dénominations dans Ibn Sa'îd, p. 14, et dans le ms. 1552 de Zohri, f. 55.

(2) Bekri, 175 ; Edrisi, 81 et 83 ; la Primaudaie, ap. *Rec. afr.*, 1873, p. 285.

(3) Texte ... المسمى بوادى ام ربيع المعترض بين مدينة تاولت وهى كلها من خشب ; j'ai essayé de corriger et compléter à l'aide des passages parallèles d'Ibn Sa'îd, p. 13, et du ms. 1552, f. 55 v°, lequel porte : « Entre ce fleuve et Fez se trouve Kal'at Ibn Tâoula, bâtie tout en bois ».

(4) Sur les mines du Maroc, cf. Merrâkechi, *H. d. Almoh.*, p. 310.

(5) D'après Merrâkechi, *ib.*, p. 311, ce fleuve a sa source dans les montagnes des Çenhâdja au lieu dit Wânsifen. Cf. *Istibçâr*, p. 132.

(6) C'est ainsi qu'est toujours, à ma connaissance, donné le nom de cet occultiste réputé ; H. Kh. (III, 530 et 532) y ajoute aussi l'ethnique Khazradji, en faisant vivre ce personnage sous Ya'koûb *ben* Mançoûr l'Almohade (corrigez, et biffez *ben*), qui régna de 580 à 585 H. Son livre n'a pas manqué de nous être conservé en de multiples exemplaires (Cat. des mss de Paris, n° 2684, 1° et 8° ; Cat. d'Alger, n°s 1536 et 1537, etc.). Sur la *zâ'irdja* et son auteur, voir *Prolégomènes*, I, 245.

(7) Sur les merveilles de cette localité, voir Edrisi, 54 ; *Merâçid*, I, 35 ; Makrizi, *Khiṭaṭ*, I, 239.

il retourna au Maghreb, où il acquit de la célébrité et d'où son nom se répandit presque partout. Mais les [orthodoxes] partisans de la tradition et gens de la Communauté désapprouvèrent ces procédés, les déclarèrent impies et, se saisissant de sa personne, voulurent le mettre à mort ; puis on se décida à seulement l'emprisonner. Mais ensuite une flotte d'une quarantaine de vaisseaux francs étant venue bloquer Ceuta, le gouverneur de cette ville demanda aux principaux fonctionnaires de lui fournir un savant qui, versé dans l'astrologie, pût lui dire de certaines choses qu'il avait en tête. En vain chercha-t-on parmi tous les habitants de la ville sans exception, aucun ne put se tirer d'affaire. Mais comme le gouverneur exigeait absolument qu'on lui amenât le savant assez habile pour cela, le chambellan, sorti sans savoir que faire, entendit parler du cheykh Aḥmed Sebti, qui était emprisonné et dont on lui dit l'histoire. Il en reparla à son maître, qui fit alors relâcher tous les prisonniers, et Aḥmed Sebti s'étant présenté à l'émir, celui-ci lui adressa les questions dont il voulait la solution et qui avaient trait aux diverses parties du littoral et à leur prise sur les musulmans ou à leur maintien entre les mains de ceux-ci. Le savant, après lui avoir indiqué l'époque où chaque pays serait pris par les infidèles, ajouta : « Quant à la flotte qui nous bloque en ce moment, dans trois jours le vent l'assaillira par derrière, brisera ses ancres et en jettera tous les bâtiments au pied de notre ville : dix seront fracassés, dix autres seront pris sans peine ; leur chef, qui se trouvera parmi ceux-ci, aura par tes ordres la tête tranchée et accrochée en cet endroit ; tu resteras entièrement vainqueur jusqu'au jour où les infidèles, devenus maîtres de notre ville, l'inhumeront. Vingt autres bâtiments pourront fuir grâce à une chance heureuse ». En effet, le troisième jour les vents se mirent à souffler, la tempête se déchaîna, toutes les ancres et les cordages cédèrent, et les bâtiments arrivèrent au pied de la ville ; tout se passa comme le savant l'avait dit, car le chef ennemi eut la tête tranchée et accrochée à l'endroit désigné.

Ceuta, située sur la côte d'Afrique, fait face à Algéziras. Elle

est formée par sept collines qui se joignent et qui sont bien cultivées ; la mer, qui l'entoure de trois côtés, renferme de gros poissons [410] qu'on ne voit pas ailleurs, ainsi que du corail plus beau et plus abondant que dans aucun autre endroit ; tout un marché y est consacré au travail de ce produit. Les fruits y sont abondants, principalement la canne à sucre.

La ville de Merrakech est le pays d'Aboû 'Ali Merrâkechi, l'auteur de l'ouvrage *Kitâb el-mebâdi wa 'l-ghâyât*[1], qui n'a pas son pareil, ainsi que du sage et distingué Aḥmed [ben Moḥammed ben 'Othmân, surnommé] Ibn el-Bennâ[2]. Cette ville était près de sa ruine quand elle fut relevée par Yoûsof ben Tâchefîn Lamtoûni ; 'Abd el-Mou'min ben 'Ali y fit aussi des améliorations, y amena de l'eau, laissa édifier librement des moulins, augmenta beaucoup le nombre des bains et des hôtelleries. Sous son règne on fit de nombreuses plantations, les jardins se créèrent, les vergers se garnirent.

Son éclat aujourd'hui est dû au Cherîf Aḥmed[3], rejeton de Hâchem et des Alides, que Dieu veuille protéger, fortifier et faire vivre ! Quand ce sultan et Cherîf Moḥammed, prince de Merrâkech, voulut en 950 (6 avril 1543) prendre Fez, comme le sultan Aḥmed ben Moḥammed, prince de cette dernière ville, disposait de nombreux canons, armes à feu (*zerbaṭâna*) et fusils, le dit Cherîf, se voyant attaqué toutes les nuits (?), recourut à la ruse employée par Kays ben Zoheyr, roi d''Abs, à la journée de la Gorge de Djabala et que nous avons rapportée plus haut[4]. Après avoir exaspéré des chameaux par la privation d'eau et

---

(1) Lisez, *djâmi' el-mebâdi...*, par Aboû 'Ali Ḥasan ben 'Ali ben 'Omar, sur la construction des instruments astronomiques, qui a été traduit par J. J. Sédillot (Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, p. 136 de l'introduction; Catalogue des mss de Paris, n° 2507 ; H. Kh., II, 572).

(2) Mathématicien qui vivait vers 700 H. (*Prolégomènes*, I, 245 ; H. Kh. n° 66 de l'index ; *J. as.*, 1854, II, 571).

(3) Il faut lire, d'après ce qui suit, *Moḥammed*, qui régna d'abord conjointement avec son frère Aḥmed el-A'redj, puis se fit proclamer à Merrâkech en 951. Aḥmed ben Moḥammed Wattâsi régna à Fez de 935 (ou 932, d'après Cour, *Les Beni Waṭṭas*, p. 154) à 957. Cf. Mercier et Lavoix, *l. l.*; Cour, *Établissement des dynasties des cherifs*, 68 sq ; ms. 5429, ci-dessous, extrait n° XIII.

(4) On trouvera le récit de cet incident des guerres antéislamiques dans C. de Perceval, *Essai*, II, 479.

de nourriture, il les poussa du côté des canons, des voitures et des arquebusiers, que ces animaux se mirent à bouleverser ; en vain l'ennemi voulut-il tirer sur eux, ils ne cédèrent pas et broyèrent tout devant eux.

Le prince de Merrâkech, Cherîf Moḥammed, se saisit d'Aḥmed, le sultan de Fez, et le réduisit en captivité, puis l'emmena à sa suite du côté de Fez ; mais cette ville, contrairement à son attente, ferma ses portes et s'apprêta [1] à soutenir un siège. Il demanda qu'elle ouvrît ses portes sans le forcer à assiéger ni à combattre ; mais comme il essuya un refus, il ne voulut pas prolonger son séjour et, donnant le signal du départ, [411] il regagna Merrâkech en emmenant son prisonnier.

Nous avons ensuite appris que le Cherîf marcha contre Fez à la tête de ses troupes en 952 (15 mars 1545), alors que, par suite de la soumission des montagnards, des Arabes nomades et de la majeure partie des 'Abd el-wâdites (? الوداة), il ne restait plus que Fez et Miknâsa à dompter. Les Miknâsiens lui envoyèrent un message portant que, quand il aurait pris Fez, leur pays lui appartiendrait. Or d'après les uns, ils le lui remirent, tandis que d'autres disent le contraire. D'après des renseignements que nous avons reçus postérieurement, il prit Fez en 954 (21 fév. 1547), et les Tunisiens lui députèrent pour solliciter sa venue. C'était le sultan même qui voulait lui remettre ses états, par suite de l'impuissance de gouverner où le mettait le manque d'hommes et d'argent.

Quant à la cause de ces guerres intestines, ç'avait été la jalousie du sultan de Fez contre le Cherîf. Il avait vu comment ce dernier avait traité les Francs et leurs troupes d'infidèles, et comment il leur avait enlevé les places-frontières et les villes dont ils s'étaient rendus maîtres au Maghreb, avec le concours des habitants qui réclamaient de l'aide, par exemple Azemmoûr, place importante et d'une force extraordinaire, que le Cherîf, après avoir vaincu et mis en fuite ses ennemis, assiégea et finit par emporter de vive force, et dont les habitants qui ne furent pas ou tués ou réduits en captivité, embrassèrent l'islam ; de

(1) وتعبت que je lis وتعبات.

même Asfi, ville des plus importantes et des plus fortes[1]; de même encore il conquit sur les Francs Ed-Dâr[2], l'une des villes les plus importantes du Maghreb. De chacune de ces places, que les rois antérieurs n'avaient pu soumettre, dépendaient des métairies, des châteaux-forts et des cantons. Le Cherîf reconquit tout ce qui, dépendant de Merrâkech, était auparavant devenu la proie des chrétiens. Quant aux places-frontières qui restèrent aux mains des infidèles, Tanger et Ceuta par exemple, elles n'appartenaient pas à ses états, mais à ceux du prince de Fez. Or Merrâkech est située entre ces derniers et l'Océan, auprès du Deren qui sépare la dite région de celle du Soûs. C'est au commencement de cette dernière que se trouve la ville édifiée par l'Imâm et Mahdi [412] et de laquelle il sera parlé.

Ce pays du Maghreb est vaste, mais les villes y sont petites, car la plupart des habitants sont des Berbères qui résident dans les montagnes, par exemple les Ghomâra et les Fâzâz. Ceux-ci habitent cent et une bourgades, et leur ville principale s'appelle aussi Fâzâz. Ces gens suivent la route d'Awdjela et importent de l'or en Égypte. De tous les pays que j'ai cités et de ceux que je cite, on retrouve des indigènes en Égypte, fait qui ne se reproduit nulle part au monde. Fâzâz est à deux cents parasanges ou vingt journées de l'Égypte[3].

Au nombre des habitants de ces montagnes figurent encore les Meklâta[4] de Zerhoûn. Ces montagnards se livrent à la culture des céréales et à l'élève du bétail, mais la culture ne joue qu'un rôle restreint; ils ont beaucoup de fruits, notamment du raisin, ainsi que des olives et des figues. On trouve dans le pays le *ḍarb*[5], animal de la grandeur du chien mais

(1) Voir les deux versions de la *Nozhet el-hâdi*, trad., pp. 37 et 68; Cour, *Établissement des dynasties des chérifs au Maroc*, p. 68.

(2) Il faut compléter par « el-beyḍâ », qualificatif qui est seul connu d'Edrisi, p. 84, — ou peut-être par « el-djedida », et alors il s'agira du Mazagan actuel.

(3) Fâzâz, ici écrit trois fois Fâzân, est aussi appelé Kal'at Mehdi (Table géog. de l'*H. des Berb.*; cf. Edrisi, 87 et 90).

(4) Texte, Meklâna ; j'ai suivi l'orthographe de l'*H. d. Berb.*, t. I, 172 et 227 et du ms. 1552 d'Alger, f. 55 v°.

(5) *Sic* ; lisez *dirbân* porc-épic, ainsi que l'écrit d'ailleurs le ms. 1552 précité, auquel les détails qui suivent paraissent être empruntés. Notre traduction permet de rectifier les à peu près de R. Basset, aux pp. 29-30 du t. à p. des *Doc. géog. sur l'Afr. sept.*; voir ci-dessus, p. 8.

qui a une toison de laine, et qui présente cette particularité, de ne dormir ou de ne faire ses petits que dans un lieu qu'il a mouillé ; il a à la queue des tuyaux analogues à ceux du bambou, et les remplit d'eau pour la porter à l'endroit où il veut dormir ou mettre bas. Une autre particularité présentée par cet animal est qu'il a sur les flancs des plumes semblables à des os et mélangées de noir et de blanc, comme les fuseaux employés par les femmes. Quand on le chasse et que, les chiens étant lâchés sur lui, il se trouve serré de près, ces plumes sont projetées comme des flèches ; elles blessent et même tuent les chiens qu'elles atteignent. La jambe du chasseur qui en reçoit une est traversée.

On trouve dans le pays beaucoup de ces animaux, ainsi que beaucoup de chiens, de lions, de gazelles, ce qui ne se voit pas en Espagne. Il y a aussi de nombreuses autruches dans le canton d'Atrart (1) et dans celui d'Es-Setra (2) entre Selâ et Merrâkech ; on rencontre également ces animaux ainsi que leurs œufs entre Fez et Tlemcen, dans le pays d'Andjâd (3) et dans celui de Mesoûn. C'est par Andjâd que l'on va de Tlemcen au Soûs.

[413] Dans ce pays, on peut encore signaler une curiosité dont il n'y a pas d'exemple ailleurs : il y pousse des cheveux semblables à ceux de l'homme ; on les appelle cheveux de Mesoûn et on les emploie à divers usages.

Quant à Aghmat, qui est dans la partie la plus reculée du Maghreb, c'est une ville anciennement connue et qui a servi de capitale au pays des Maçmoûda. Dans le voisinage se trouve l'étang où se rassemblent toutes les eaux de la ville. Elle produit beaucoup de fruits, de raisins, de céréales et de bétail. On l'aperçoit au pied d'une montagne qui lui envoie de l'eau en

---

(1) On pourrait aussi lire, *Anzert ;* je ne retrouve d'ailleurs pas ces noms. Le ms. 1552 écrit Anzoûr ou Atroûr, et Ibn Sa'îd, p. 17, Azrou.

(2) Dans le ms. السددة .

(3) Texte, Andjâz, suivi aussitôt de l'orthographe correcte ; il s'agit de la plaine des Angades. Mesoûn, ensuite cité, est dans la même région : « plaine sur la rive gauche du Molouia. à l'E.-N.-E. de Téza. Elle est traversée par une rivière du même nom » (Table géog. de l'*H. des Berb.*).

très grande quantité. C'est là que mourut le khalife [1] El-Mo'tamid, un des rois d'Espagne, à la suite de circonstances qui sont racontées dans les *Wafayât* [2]. Moḥammed ben Moḥammed ben 'Abbâd ben Ismâ'îl Aboû 'l-Kâsim el-Mo'tamid ben el-Mo'taḍid, né à Bâdja en 431 (23 sept. 1039), commença à régner à Séville en 461 (31 oct. 1068) : il gouverna excellemment, se consacra tout entier à ses devoirs, se montra parfaitement juste à l'égard de ses sujets, fut un but des visites intéressées des gens de mérite et l'objet des louanges des poètes. Il eut pour fils Yezîd, surnommé Er-Râḍî, qui avait du talent et a laissé des vers ; 'Abd Allâh et El-Fatḥ', hommes distingués et poètes également. Yezîd périt sous ses yeux dans un combat. Parmi ses vizirs figurèrent [Aḥmed ben 'Abd Allâh] Ibn Zeydoûn et [Aboû Bekr Moḥammed] Ibn 'Ammâr, et El-Mo'tamid lui-même est auteur de vers de premier ordre, par exemple :

[*Kâmil*] Souvent tu m'a fui, mais parfois les circonstances t'ont mieux disposée à mon égard. Quand nous étions séparés, c'était la nuit sombre ; quand nous étions réunis, c'était la lune (dans tout son éclat) (3).

Ce qui ressemble à ce qu'a dit un autre poète :

[*Kâmil*] L'aurore a éclairé sa face, et le grain de beauté humide de sa joue a émergé ; ce grain de beauté ressemble à un moment de plein jour surgissant dans les nuits d'amour (4).

Pour faire ses adieux à ses concubines, il a dit :

[*Tawîl*] Quand au matin nous nous arrêtâmes pour faire nos adieux, alors que les étendards flottaient dans la cour du palais, nous versâmes des larmes de sang, dont la rougeur fit ressembler nos yeux à des blessures (5).

[414] Un jour, alors qu'il était prisonnier à Aghmât, l'une

---

(1) C'est un emploi abusif et fréquent de ce titre.

(2) Il s'agit du recueil de biographies d'Ibn Khallikân. Sur ce prince et sur les poésies qui suivent voir aussi Merrâkechi, *H. des Almohades*, p. 86 sq.

(3) Ce fragment figure dans Ibn Khallikân (III, 186), que suit principalement notre auteur, et dans Dozy, *Loci de Abbad.*, I, 298.

(4) Ibn Khallikân, III, 187.

(5) *Ib.*; *Abbad.*, I, 44.

de ses jeunes esclaves ayant dit : « Nous vivons ici dans le mépris, » cette parole lui plut et il reprit :

[*Redjez*] Nous vivons ici, a-t-elle dit, dans le mépris ; où est, ô Seigneur, notre majesté ? — C'est à cela, lui répondis-je, que nous a réduits notre Seigneur (1).

El-Mo'tamid ben 'Abbâd était, parmi les *moloûk eṭ-ṭawâ'if* (2), l'un des plus grands et de ceux qui avaient les plus vastes territoires. Il payait tribut à Alphonse [Alphonse VI], qui après avoir pris Tolède, refusa de recevoir plus longtemps ce tribut, poussé qu'il était par l'envie de conquérir le territoire relevant du prince musulman. Il adressa à ce dernier un message menaçant où il lui ordonnait d'évacuer les châteaux-forts lui appartenant. El-Mo'tamid frappa l'envoyé et mit à mort tous les Francs qui l'accompagnaient. Alors Alphonse, qui était en marche pour aller assiéger Cordoue, retourna à Tolède, et El-Mo'tamid réclama du secours au prince de Merrâkech. [Yoûsof] Ibn Tâchefîn se rendit à Ceuta et passa de là à Algéziras avec dix mille cavaliers ; il fit sa jonction avec El-Mo'tamid, et tous les princes d'Espagne, apprenant son arrivée, se concentrèrent à ses côtés. Alphonse adressa alors une longue lettre remplie de menaces à Yoûsof ben Tâchefîn, qui répondit au dos même de ce message : « Ce qui arrivera, tu le verras », et ces quelques mots firent trembler le prince chrétien.

Les deux armées se mirent en marche et se heurtèrent au lieu dit Ez-Zellâka, dans le territoire de Badajoz (3). Dieu accorda le dessus aux fidèles, et El-Mo'tamid, qui montra de la fermeté dans la bataille, reçut des blessures au visage et sur le corps. Les vainqueurs firent main basse sur les montures et les armes des Francs, puis Ibn Tâchefîn rentra dans ses états. Mais il revint l'année suivante et commença le siège de quelques

---

(1) Figure, avec variantes, d'après Makkari, in *Abbad.*, II, 227.

(2) Expression qui s'entend ici des petites dynasties surgies en Espagne après la décadence des Omeyyades. Le récit qui suit est l'abrégé de celui d'Ibn Khallikân, III, 189.

(3) La bataille à laquelle les chrétiens donnent le nom de Sacralias est de 479 H. ou 1086 de J.-C. (*Annales du Maghreb*, p. 485).

châteaux-forts; puis, comme El-Mo'tamid marcha contre lui, Ibn Tâchefîn retourna à Merrâkech. Mais ce beau pays d'Espagne lui plaisait, aussi bien que les édifices, les vergers, les eaux, les vivres, etc., qu'on y trouvait et qui manquaient à Merrâkech. Ses familiers ne cessaient d'exciter sa haine contre El-Mo'tamid et par leurs délations élargissaient le fossé qui les séparait, car ils désiraient pour eux-mêmes que leur prince fît cette conquête. Celui-ci alors, changeant de sentiments à l'égard de son ancien allié, marcha contre lui et, arrivé à Ceuta, envoya des troupes qui mirent le siège devant Séville et la serrèrent de près. El-Mo'tamid commença par se défendre vigoureusement, [415] mais ensuite la panique se mit parmi les habitants, qui, prenant la fuite, se jetèrent du haut des remparts dans la rivière. Alors les assiégeants firent irruption dans la ville, s'emparèrent d'El-Mo'tamid et de sa famille, les enchaînèrent et les envoyèrent sur un navire à Ibn Tâchefîn. Celui-ci expédia son captif dans le château-fort d'Aghmât et l'y retint jusqu'à ce qu'il mourût.

Il n'y a pas d'exemple du sort auquel furent réduits ce prince et ses enfants : en effet, ses filles durent se mettre à filer pour le compte d'autrui, et l'un de ses fils, Fakhr ed-Dawla, dut travailler dans la boutique d'un orfèvre. C'est à ce propos qu'Aboû Bekr Dâni (1) dit dans une *kaçîda* adressée à l'ex-souverain :

[*Basît*] D'un palais semblable à celui d'Irem tu as passé dans la boutique de l'adversité. Tu emploies maintenant à remuer des outils d'orfèvre des mains qui ne savaient que répandre des dons et se servir de l'épée et de la plume, etc.

El-Mo'tamid était à sa mort, survenue en 488 (11 janv. 1095), toujours détenu à Aghmât, qui est situé par delà Merrâkech, à trois journées de l'Océan. Voici des vers qu'il fit au cours de son emprisonnement :

---

(1) C'est-à-dire Moḥammed ben 'Isa, plus souvent appelé Ibn el-Lebbâna, voir sur lui Merrâkechi, *H. d. Almoh.*, p. 126, et les références. Les vers qui suivent font partie d'une pièce plus longue qui est citée *ib.* 135, et dans Ibn Khallikân, III, 197, et qu'il est peu utile de reproduire ici.

[*Kâmil*] Peut-être le cours du temps voudra-t-il bien nous reconstituer, même en plus beau, le collier que nous avions! Maintes fois des perles disséminées forment par leur réunion un ensemble plus beau et plus complet (1).

Comme un jour il souffrait des chaînes trop serrées qu'il portait, il prononça ces vers :

[*Motakârib*] Au lieu de l'ombre glorieuse de mes étendards, c'est le fer et le poids des chaînes que j'ai reçus. Mon fer, autrefois, c'était la lance acérée, c'était l'épée aiguisée et polie; elles ont perdu leur éclat pour devenir ce fer qui me mord la jambe comme ferait un serpent (2).

Un jour de fête il reçut la visite de ses filles, dont l'une filait moyennant salaire pour celui qui, du temps où il régnait, était le chef de la garde. La vue de leurs vêtements élimés et de leur triste situation remplit son cœur de chagrin, il se mit à pleurer en songeant aux malheurs qui l'avaient frappé, lui et ses enfants, et il prononça ces vers :

[*Basît*] Autrefois les fêtes te réjouissaient; elles t'affligent, maintenant que tu es prisonnier à Aghmât, etc. (3).

Un jour qu'il remarqua la trace laissée par les chaînes sur les jambes de son fils Aboû Hâchim, il se mit à verser des larmes en disant :

O mes chaînes! ne savez-vous pas que je suis résigné? Et pourtant vous me refusez toute bonté, toute clémence, etc. (4).

Ibn el-Lebbâna forma, sous le titre *Nazm es-soloûk fi wa'z el-moloûk*, un recueil où il n'inséra que des poésies venant de lui ou de ses fils (*sic*), ainsi que les élégies que lui-même avait composées à propos de ces princes. En voici un extrait :

[*Tawîl*] Flaire ce bouquet de salutations, etc. (5).

---

(1) Ces deux vers ne sont pas cités dans les ouvrages ci-dessus mentionnés.

(2) On retrouve ces vers dans *Abbad.*, I, 59; Ibn Khallikân, III, 192; Ibn el-Athîr, *Annales*, 508.

(3) Voir ces vers dans *Abbad.*, I, 63 et 148; Ibn Khallikân, III, 195; *Annales*, p. 508.

(4) Voir *Abbad.*, I, 317; Ibn Khallikân, III, 196.

(5) Suivent douze vers d'une pièce plus longue traduite in *Abbad.*, I, 319 et 367; Ibn Khallikân, III, 193 et 194.

[417] Il dit dans le même poème, par allusion au fait qu'on avait débarrassé El-Mo'tamid de ses chaînes :

Tes chaînes se sont fondues, etc. (1).

Plusieurs des poètes qui l'avaient chanté se réunirent autour de sa tombe et récitèrent diverses *kacîdas* où ils le pleuraient. Parmi eux se trouvait Aboû Baḥr 'Abd eç-Çamad (2), qui récita une *kacîda* commençant ainsi :

[*Kâmil*] Roi des rois, etc. (3).

Quand El-Mo'tamid 'ala'llâh monta sur le trône après son père El-Mo'taḍid, le poète aveugle 'Ali ben 'Abd el-Ghani Ḥoçri (4) dit ceci :

'Abbâd est mort, mais sa noble progéniture demeure, etc. (5).

Voici ce que dit à ce propos 'Abd el-Djelil [ben Wahboûn], qui rappelle combien El-Mo'tamid se montra amical et secourable et comment il porta sa lance et son étendard dans la poussière (des combats) :

[*Wâfir*] Il me semble que les affres de la (guerre) te saluent et que tu ne leur réponds pas par un sourire renfrogné (6).

Voici encore des vers dans lesquels El-Mo'tamid, alors emprisonné, déplore la mort de son fils ; il venait de voir une tourterelle que son malheureux sort avait laissée toute seule, qui gémissait de la perte de sa compagne et de son gîte, et dont les plaintes et les tristes roucoulements étaient encore augmentés par la vue d'un nid abritant deux oiseaux dont les chants et le ramage se répondaient joyeusement :

[*Tawîl*] Elle pleurait de voir deux amis réunis dans un même nid (7).

---

(1) Voir Ibn Khallikân, III, 194.

(2) Appelé ailleurs Aboû Baḥr Yoûsof ben 'Abd eç-Çamad (*Annales du Maghreb*, 509).

(3) Voir *ib.*; Ibn Khallikân, III, 196; *Abbad.*, I, 71 et 167. Ces vers sont aussi attribués à Ibn el-Lebbâna.

(4) Sur ce poète, mort en 488, cf. Ibn Khallikân, II, 273; Merrâkechi, *H. des Almohades*, 122, etc.

(5) Suit ici un petit nombre de lignes en prose rimée que ma copie du ms. a, j'ignore pourquoi, omises.

(6) Suivent dix autres vers, voir *Abbad.*, I, 50 et 116.

(7) Voir cette pièce de huit vers in *Abbad.*, I, 56 et 130.

Comme il n'avait plus personne qui lui tînt compagnie, que ses interlocuteurs familiers s'étaient éloignés, que son chagrin durait depuis longtemps, que les hostilités se poursuivaient contre lui, que ses joies étaient rares et que ses chagrins et ses soucis augmentaient, il fit ces vers :

[*Tawîl*] Pour ton triste cœur tu espères la joie (1).

Pendant qu'il était dans cette situation il reçut la visite du littérateur Aboû Bekr ben el-Lebbâna, précédemment cité, qui lui récita ces vers :

[*Basîṭ*] Renonce au monde, etc. (2).

[421, *suite*] Si j'ai parlé ainsi de ce qui concerne El-Mo'tamid, c'est pour faire connaître à celui qui lira mon livre qu'en Espagne, où il n'y a maintenant personne qui proclame l'Unité divine ni qui sache un mot d'arabe, il y avait des habitants extrêmement diserts et éloquents.

Troisième partie de cette région, le Soûs ultérieur (3).

Elle a pour limite occidentale le grand Océan, sur lequel se trouve l'important couvent militaire (*râbiṭa*) de MASSA, qui tire son nom d'une ville ainsi dénommée, laquelle fut prise et ruinée par les musulmans lors de leur conquête du Soûs, et s'appelait [sous sa forme berbère] Tâmesît (4). La limite orientale est formée par le Sahara, qu'habitaient les Almoravides Lamtoûna, ainsi que par le Sahara, qui, au sud, confine au pays des Zenâta. La limite méridionale est constituée par la ville de Noûl ; la limite septentrionale, par la grande montagne, déjà citée, du Deren, qui appartient au Soûs. Ce pays a pour habitants des peuplades nombreuses et plusieurs tribus des Maçmoûda, telles que les Redjrâdja (5), les Djenfisa et autres.

---

(1) Voir ces trois vers *ib.*, 65 et 152.

(2) Voir la pièce de vingt vers qui suit, *ib.*, 63-70 et 162 ; il en figure une partie dans Merrâkechi, *H. des Alm.*, 124.

(3) Voir le chapitre, presque identique, d'Ibn Sa'îd, ci-dessus, p. 18.

(4) Il y a, aussi en pays berbère, une autre localité de ce nom, sur la route de Kayrawân à Mesila (Edrisi, 141 ; *Merâçid*, I, 196).

(5) Les Heskoûra sont ici ajoutés par le texte du ms. d'Alger 1552, qui est la source principale où a puisé notre compilateur ; mais ce ms. est très

Parmi les villes du Soûs figure SIDJILMASSA, qui est étendue et dont le territoire est bien cultivé. [422] On peut, dit-on, après avoir franchi la muraille, y marcher pendant une demi-journée dans des rues garnies sans interruption de maisons et de constructions. Située sur une rivière venant de l'est, elle renferme de nombreux vergers où pousse (entre autres) la datte nommée *beloûni*[1], dont la couleur est verte et qui est plus douce que le miel. On y cultive aussi les céréales ; en moissonnant on laisse la partie inférieure des tiges en terre, et l'année suivante, quand elles sont arrosées, les épis repoussent et mûrissent.

TAFERSÎTA, chef-lieu du Wâdi Derîdja (ms. 1552, Der'a) ; TAROUDANT, TADENOUN, NOUL sont des villes situées dans le sud. Dans le nord on trouve les villes de NAFEL ou... ناقبيا, (ms. 1552, Tâfoûn), TACHKET, ANA (ms. 1552, Alferṭâl ; ms. 2016, Alferkân)[2].

Tous les habitants sont des Maçmoûda. C'est de cette région que provient le sucre exporté dans tout le Maghreb, en Ifrikiya, en Espagne, dans les pays de Roûm, de Kachtâla et des Francs. On en exporte aussi l'indigo *der'am* (ms. 1552, *der'i*), l'alun et le cuivre fabriqué et appelé *Soûsi*. C'est par là encore que se fait l'exportation par voie de terre des esclaves noirs et des négresses, ainsi que de l'or appelé *naknaki* (ms. 1552, *nakṭaki*) dans la langue du pays. C'est par cette ville (de Sidjilmâssa) que les caravanes se dirigent vers les pays de Djenâwa et de Ḥabecha [Guinée et Abyssinie], tels que Djoudjou[3] et son

médiocre, moins cependant et plus complet que le n° 2016 de la Bibliothèque universitaire, et l'on ne peut tirer de l'un et de l'autre qu'un faible secours. Voir d'ailleurs ce chapitre publié en texte et traduction par Houdas et Basset dans le *Bull. de corr. afr.*, 1884 et dont j'ai relevé l'insuffisance ci-dessus, trad. d'Ibn Sa'îd, p. 18.

(1) Le nom de cette variété, que n'a pas recueilli Dozy, se retrouve ailleurs, p. ex. Ibn el-Wardi, p. 15, l. 19 ; Ḥakki, comm. du Koran, IV, p. 283, l. 6. — Sur Sedjelmesse, voir Bekri, 282 ; *Istibçâr*, 162 et les références, etc.

(2) Je laisse tous ces noms tels quels, faute de pouvoir les corriger ou retrouver.

(3) Autre variante orthographique de Koukou (dans le ms. 1552, Koûker), aussi dénommé Kougha, Kaoukaou, Gaghou, Gharou, Gogo et Gao (Bekri, p. 335).

territoire, et la ville de Râdjoûn (ms. 1552, Zâfoûr). C'est par Sidjilmâssa aussi que se fait l'importation des produits de ces derniers pays, esclaves noirs, négresses, or, ivoire, ébène (*le ms. 1552 ajoute*, et cuirs *cherki*).

Entre autres produits remarquables, il faut citer l'huile qu'on tire de l'argan[2], arbre [qui produit des baies] de moyenne grosseur sans chair ni goût et n'ayant qu'une peau grossière; quand elles sont arrivées à maturité, elles tombent sur le sol, où on les ramasse pour les casser et en retirer une amande qui a la même grosseur que celle d'un gros abricot. On les fait manger aux chèvres, qui en rejettent les noyaux dans leurs étables; on prend alors ces noyaux qu'on fait griller sur le feu[3] et qu'on envoie ensuite au moulin, pour en retirer une huile claire et très fine employée comme comestible et pour l'éclairage. On l'exporte de là, seul endroit où l'on en trouve, à Aghmât, à Merrâkech [423] et ailleurs.

Dans ce pays on trouve encore du miel appelé *menâni*, que les abeilles retirent des fleurs de cet arbre et dont la qualité est sans pareille au monde[4].

Un autre produit particulier de ce pays, c'est le *lamt*[5], animal qui est de la taille du veau, avec un long cou, une tête d'*achker*[6] et des oreilles de chèvre, ayant au milieu du crâne une grande et longue corne noire qui se recourbe en arrière en s'étendant jusqu'à l'arrière-train; elle est absolument compacte et non creuse, sans aucune ouverture. Une seconde corne

---

(1) Voir ci-dessus, p. 19. Naturellement, je traduis le texte que j'ai sous les yeux et qui présente quelques différences de rédaction.

(2) ويطشن ; ms. 1552 فيطشتر ; ms. 2016 فيطشش reproduit par Houdas et Basset, *l. l.*, qui négligent de signaler la variante et ne cherchent pas à rétablir ce mot, lequel d'ailleurs ne figure pas dans les passages parallèles auxquels renvoie la note précédente.

(3) Le miel de Soûs est aussi vanté dans Bekri et l'*Istibçâr*, qui ne lui donnent cependant pas de qualificatif spécial; il est appelé *metâni* dans le ms. 1552, où figure le même passage, que les deux éditeurs n'ont, sans en avertir le lecteur, ni reproduit ni traduit.

(4) Voir Bekri, p. 321; *Istibçâr*, p. 189 et 193; ci-dessus, p. 2). Demiri ne parle pas de cet animal.

(5) Tous nos textes écrivent ainsi ce mot, voir ci-dessus, p. 2). Dozy donne اشكز brebis pelée.

a son point d'attache à la fontanelle. Du cuir de cet animal on fait des boucliers auxquels on donne le nom de *lamṭi*, à raison de leur provenance. Ils présentent cette particularité que les trous qu'y peuvent faire les coups de flèche ou de lance qui les traversent se rebouchent d'eux-mêmes, et que ces armes défensives ne perdent ainsi rien de leur valeur. Cet animal se rencontre dans le pays des Almoravides, mais nulle part ailleurs dans les régions habitées.

Ces territoires sont fertiles, les céréales et les bestiaux y sont abondants. Les fruits consistent pour la plus grande partie en dattes et en raisins, que l'on exporte au Maghreb et en Espagne; mais les figues et les olives y sont rares, et l'on ne connaît ces produits que par l'importation. Les amandes et les grenades y sont également en grande quantité. Les vêtements de soie, de coton, etc. sont fabriqués en Espagne et forment un objet d'importation.

A une époque ancienne le Soûs ultérieur était relié à la terre d'Espagne, et les habitants du premier de ces pays molestaient sans cesse ceux du second, qui s'efforçaient de leur résister [1]. Alexandre, lorsqu'il passa par là, reçut les plaintes des victimes, et, faisant venir des ingénieurs, il les envoya à l'emplacement du Détroit, qui était alors de la terre ferme, avec ordre de relever le niveau de l'eau dans l'Océan et dans la Méditerranée. Le résultat de ce travail ayant été de constater que le niveau de cette dernière était légèrement plus bas, il fit prendre des mesures défensives sur les bords de la Méditerranée, de manière à relever les côtes trop basses, puis fit creuser le sol [424] entre Tanger et l'Espagne. Quand on eut excavé jusqu'au roc souterrain, il fit construire sur cette assise une solide jetée de pierres maçonnées longue de douze milles et représentant la distance qui séparait les deux mers; une autre jetée faisant face à la première, dont elle était éloignée de six milles, fut aussi construite du côté de Tanger. Quand elles furent achevées, on donna passage entre les deux aux eaux de l'Océan, qui se précipitèrent dans la Méditerranée. Mais elles débordèrent,

(1) Cf. Edrisi, p. 198.

ruinèrent de nombreuses villes, anéantirent des peuples importants qui étaient riverains et s'élevèrent à onze brasses au-dessus des deux jetées. La jetée qui est du côté de l'Espagne se laisse encore voir quelquefois d'une manière très apparente lors des basses eaux et s'étend tout droit sur une seule ligne. C'est ce que les habitants des deux îles(1) appellent le Pont (El-Kanṭara). La jetée du côté de Tanger fut emportée en son milieu par le torrent, qui creusa la terre par derrière jusqu'à douze milles. A son extrémité est se trouve Algéziras, et sur la terre africaine, Ceuta, qui sont séparées par la largeur de la mer.

Dans la montagne dont il a été parlé et qu'habitent les Maçmoûda, se trouve la sépulture de l'homme bien connu, le cheykh vertueux, savant, pratiquant et pieux ascète, le cheykh Moḥammed. L'auteur du *Wafayât el-a'yân*(2) dit de lui : Moḥammed ben 'Abd Allâh ben Toûmert Aboû 'Abd Allâh, surnommé le Mahdi Maçmoûdite, originaire des Hergha, qui fit de la propagande en faveur d'Abd el-Mou'min ben 'Ali, qui devint prince du Maghreb. Il se rencontra avec Ghazzâli(3), El-Kiyâ Harrâsi(4) et Aboû Bekr Ṭorṭoûchi(5), s'établit pendant quelque temps à la Mekke et acquit de sérieuses connaissances dans la science religieuse. Pieux et dévot, il se conciliait le respect par ses grossiers vêtements et sa vie simple, recommandait énergiquement de faire le bien et de fuir le mal, tenait presque toujours les yeux baissés, s'adonnait aux exercices pieux, souriait à ceux qu'il rencontrait, avait pour tous biens terrestres un bâton et une écuelle ; il était brave et audacieux, éloquent [425] et profondément intelligent. Lorsqu'il eut lieu

---

(1) Probablement, d'Algéziras et de Tarif.

(2) C'est-à-dire Ibn Khallikân, dont ce qui suit résume le récit, avec de légères variantes ; voir la trad. anglaise, III, 205 ; comparez Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 526, et les auteurs cités.

(3) Aboû Ḥâmid Moḥammed ben Moḥammed, + 505, le célèbre auteur de l'*Iḥyâ 'Oloûm ed-Dîn* (*ib.*, II, 621).

(4) 'Ali ben Moḥammed, + 504, célèbre docteur châfe'ite (*ib.*, II, 229).

(5) Moḥammed ben el-Welîd, + 520, docteur malékite, connu principalement comme auteur du *Sirâdj el-moloûk* (*ib.*, II, 665 ; *Çila*, n° 1153 ; Dhabbi, n° 295).

de craindre qu'on ne recourût à la violence contre lui, il se mit à parler de manière incohérente afin qu'on le crût fou. Il avait vu en rêve qu'il absorbait à deux reprises la mer tout entière. Voici des vers de lui :

Tu as aidé ces gens, etc. (voir Ibn Khallikân, III, 214; *Nodjoûm*, Extraits relatifs au Maghreb, p. 84).

Quand, à la suite du pèlerinage, il s'embarqua à Alexandrie pour retourner dans son pays, il se mit à blâmer la conduite des matelots en les forçant à prier et à réciter le Koran. Il arriva à Mehdiyya, où régnait alors Yaḥya ben Temîm Çanhâdji; (des élèves) se réunirent autour de lui pour apprendre les Principes (*oçoûl*) et brisaient les vases renfermant du vin. Il se rendit ensuite à Bougie, et quand il en fut expulsé il gagna le village appelé Mellâla. Or cela se trouvait indiqué dans un livre qu'il avait et qui décrivait 'Abd el-Mou'min ben 'Ali Kaysi, descendant du Prophète qui devait paraître dans le Maghreb ultérieur après l'an 500, prêcher le respect dû au Livre de Dieu, séjourner et être enterré dans un lieu du Maghreb dont le nom était formé des lettres T, I, N, M, L; ce livre donnait ensuite la description et la forme extérieure de ce personnage, qui devait être ainsi reconnu par le lecteur. Or le cheykh Moḥammed, qui voyageait pour le trouver, rencontra, en arrivant dans ce village, un jeune homme répondant à la description consignée dans le livre et qu'il crut être celui qu'il cherchait; ce jeune homme était en train de manger, puis de tuer ses poux et de se mettre à l'eau : « Qu'est-ce que tu fais là? lui dit Ibn Toûmert. — J'entre dans quelque chose de bon, je chasse du mauvais et je tue des ennemis »[1]. Cette réponse bien tournée plut à Ibn Toûmert, qui demanda comment il s'appelait : « 'Abd el-Mou'min. — Dieu est grand! C'est toi que je cherche. Et où vas-tu? — En Orient, pour chercher la science. — [426] Eh bien! science, gloire et primauté sont trouvées; suis-moi et tu les auras! » 'Abd el-Mou'min se rendit à cet appel, et Moḥammed, lui exposant ses plans, le prit pour

(1) Cette conversation ne figure pas dans Ibn Khallikân.

confident de son secret et lui dit ce qu'il avait trouvé dans le livre. On dit aussi que leur rencontre eut lieu proche de Merrâkech.

Le cheykh Moḥammed avait avec lui un compagnon nommé 'Abd Allâh el-Wancherîchi, c'est-à-dire originaire du canton de ce nom en Ifrîkiya, à qui il s'ouvrit en ces termes : « Je suis d'avis que tu tiennes cachées tes connaissances et ton éloquence, et que tu feignes d'être incapable et d'avoir la parole embarrassée et hésitante ; » et ainsi fit El-Wancherîchi. Moḥammed s'étant ensuite attaché six Maghrebins robustes mais grossièrement ignorants, partit avec eux pour la région la plus reculée du Maghreb. Ils se rendirent ensuite à Merrâkech, où régnait 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn, à la cour de qui se trouvait Mâlik ben Woheyb Andalosi, qui était un homme savant et vertueux. Ibn Toûmert, selon son habitude, se mit à blâmer ce qu'il voyait ; l'histoire du blâme qu'il infligea notamment à la fille du prince serait trop longue à raconter. Le prince entendit parler de lui et apprit qu'il parlait d'un changement de gounement. Ibn Woheyb, avec qui il s'entretint du nouveau-venu, lui dit : « Je suis d'avis que tu fasses venir cet homme avec ses compagnons pour les entendre parler par devant les docteurs ». Ces hommes, qui se tenaient dans une mosquée en ruine en-dehors de la ville, lui furent donc amenés, et Moḥammed ben Aswad, kâdi de la ville (1), interrogea Ibn Toûmert : « Ce qu'on rapporte que tu as dit au sujet de notre prince, homme juste et respectueux de la vérité, est-il exact ? — J'ai bien dit, reprit Moḥammed, ce qu'on t'a rapporté, et j'ai d'autres choses encore à dire : sais-tu, ô kâdi, que le vin se vend ouvertement ? que les porcs se promènent au milieu de la population musulmane ? que les biens des orphelins sont dilapidés ? » Et il poursuivit ainsi une longue énumération qui fit couler les larmes du prince, à qui personne n'osait adresser la parole. Ibn Woheyb cependant lui parla : « Seigneur, je crains que cet homme ne te soit funeste ; fais-le interner, lui et ses partisans, [427] et

(1) « Kadi d'Alméria » d'après Ibn Khallikân ; l'écriture arabe rend la confusion facile.

donne-lui, pour prévenir ses mauvais desseins, un dinar par jour. Si tu ne l'emprisonnes pas, il te fera dépenser tous tes trésors ». Mais le vizir tint un autre discours : « Il serait honteux à toi de pleurer à cause des avertissements que te donne cet homme, puis de le maltraiter dans une même séance. C'est d'ailleurs un pauvre dont tu aurais l'air d'avoir peur ! » Le prince laissa donc aller ce saint homme en lui demandant sa bénédiction.

Quand ils se retrouvèrent en liberté, Moḥammed représenta à ses partisans que la présence d'Ibn Woheyb ne leur permettait pas de séjourner à Merrâkech, et ils se rendirent tous à Aghmât auprès d'un juriste des Maçmoûda nommé 'Abd el-Ḥakk ben Ibrâhîm. Celui-ci, ayant appris de leur bouche ce qui s'était passé, leur répondit qu'Aghmât ne leur serait qu'un abri insuffisant, tandis que [Tîn]mel étant la place la plus forte dans ces parages, il était préférable qu'ils s'y rendissent pour quelque temps. Moḥammed, en entendant prononcer ce nom, se rappela ce qu'il savait à ce propos. Ils gagnèrent cette place, dont les habitants les reçurent de la façon la plus honorable et la plus hospitalière. Quant au prince Almoravide, il s'entendit avec plaisir répondre, quand il s'informa des étrangers, qu'ils étaient partis.

Les montagnards apprirent par la renommée l'installation des nouveau-venus et arrivèrent « des gorges les plus profondes » (Koran, XXII, 28) pour demander à Ibn Toûmert sa bénédiction et ses prières. Celui-ci exposait son projet à chaque visiteur, qui, s'il y adhérait, devenait de ses partisans, et qui, s'il refusait, était évincé. Les gens sages s'efforçaient d'ailleurs, par crainte du sultan, de retenir ceux qui étaient disposés à s'engager. Mais le temps passait et semblait long à Moḥammed, qui craignait que la mort ne vînt le surprendre. Il remarqua que les enfants de ces gens avaient les joues colorées et les yeux bleus, tandis que leurs pères avaient le teint brun et les yeux foncés. Il leur en demanda la raison et ne put que fort difficilement obtenir cette réponse : « Nous devons payer tribut au roi, dont les mamloûks viennent (pour le prélever) s'ins-

taller dans nos demeures, d'où ils nous expulsent et restent seuls avec nos femmes. — Par Dieu ! s'écria Moḥammed, mieux vaut la mort qu'une vie pareille ! Et que diriez-vous d'un auxiliaire qui vous permettrait de vous soustraire à cette humiliation ? — Entre lui et nous ce serait à la vie à la mort ; mais où est-il ? — C'est votre hôte, » répondit-il en se désignant. Ils le traitèrent dès lors avec la plus haute considération, et de son côté il exigea d'eux des engagements écrits. « Préparez vos armes, leur dit-il, pour l'arrivée de ces mamloûks ; recevez-les comme d'ordinaire, ne leur ménagez pas le vin et prévenez-moi quand ils seront ivres. » Ainsi fut fait, et quand la nuit fut venue Ibn Toûmert, prévenu, leur ordonna de les massacrer tous. [428] Un seul des mamloûks, qui était sorti au moment du massacre, put s'enfuir et gagner Merrâkech, où il porta la nouvelle. Le roi se repentit alors d'avoir relâché son prisonnier et reconnut la justesse de l'avis d'Ibn Woheyb. Il équipa donc des troupes pour les faire marcher contre Tînmelel, et comme Moḥammed s'attendait à une attaque, il ordonna à ses partisans de se tenir au-dessus des défilés et sur les sommets montagneux, et de préparer des tas de pierres. Les troupes furent à leur arrivée accueillies par une pluie de pierres venant des hauteurs, et qui dura jusqu'à ce que la nuit y mît un terme. Les soldats durent retourner auprès du roi, qui reconnut qu'il ne pouvait rien contre ces montagnards et qui cessa de s'occuper d'eux, tandis que Moḥammed, qui avait prévu ce résultat, gagnait de plus en plus l'amour de ces habitants de la montagne.

Il convint alors avec Wancherîchi que celui-ci montrerait tout d'un coup ses talents et son éloquence. On disait la prière du matin quand Wancherîchi parla ainsi : « Hier j'ai vu en songe que deux anges descendant du ciel me fendaient la poitrine, la lavaient et la remplissaient de science, de sagesse et de Koran. » Les plus indociles se soumirent, pleins d'admiration devant cette transformation et la connaissance qu'il avait du Koran. « Eh bien ! lui dit Moḥammed, annonce-nous aussitôt la bonne nouvelle pour nous-mêmes : sommes-nous des bienheureux ou des réprouvés ? — Toi, reprit Wancherîchi,

tu es le Mahdi, le mainteneur de la cause d'Allah ; ceux qui te suivent sont des bienheureux, ceux qui te résistent sont des réprouvés. Montre-moi, continua-t-il, tes partisans pour que je sépare ceux à qui est destiné le paradis de ceux qui iront dans la géhenne ! » On massacra alors les adversaires de Moḥammed pour ne laisser vivre que ceux qui lui obéissaient. Mais comme les dispositions des parents des victimes étaient peu favorables, Moḥammed leur rendit la joie en annonçant qu'on allait combattre le roi et mettre ses richesses au pillage. Grâce à ses efforts, il organisa une armée de dix mille cavaliers et fantassins qui se mit en campagne avec 'Abd el-Mou'min et Wanchertchi, tandis que lui-même restait dans la montagne. Cependant ces troupes, après avoir assiégé Merrâkech pendant un mois entier, furent honteusement battues, et ceux qui échappèrent à la mort prirent la fuite : 'Abd el-Mou'min fut de ceux-ci, tandis que Wanchertchi fut tué. Moḥammed, resté dans la montagne, était près de mourir quand cette nouvelle lui parvint; mais il dit à son entourage de prévenir les absents que l'issue finale serait en leur faveur et qu'ils vaincraient; qu'ils n'avaient, sans se décourager, qu'à continuer de combattre; qu'ils étaient à l'aurore de leur pouvoir et que celui des ennemis était à son déclin. Il s'exprima longuement [429] dans le même sens, puis mourut en 524 (15 déc. 1129) et fut inhumé dans la montagne, où son tombeau devint un but de pèlerinage[1]. Né le jour d' 'achoûra ou 10 moharrem 485 (22 fév. 1092), il commença à prêcher sa doctrine en 514 (2 avril 1120); c'était un homme de taille moyenne, mince, brun, à la tête forte et au regard perçant. L'auteur du *Moghrib fi akhbâr ahl el-maghrib*[2] a fait à propos de lui le vers que voici :

[*Tawîl*] Les traces qu'il a laissées te disent son histoire autant que si tu le voyais de tes yeux.

---

(1) Il mourut au Djebel el-Kawâkib, d'après Edrisi, p. 74.

(2) Recueil en quinze volumes dû à 'Ali ben Moûsa Gharnâti, plus connu comme géographe sous le nom d'Ibn Sa'îd, + 673 ou 685 (H. Kh., v, 617 ; Ibn Khallikân, III, 207, 210, 214 et 216 ; IV, 572 ; *Géographie d'Aboulféda*, intr., t. I, p. 141).

Sa nourriture lui était gagnée par sa sœur, qui tissait : elle consistait pour la journée en un petit pain avec un peu de beurre ou d'huile, et il ne la changea point quand il eut à sa disposition de nombreuses richesses. Comme un jour il vit que les désirs de ses compagnons étaient vivement sollicités par un riche butin, il fit amonceler le tout et le livra aux flammes : « Quiconque, dit-il, me suit en vue de l'autre monde trouvera sa récompense auprès d'Allâh. » Il répétait souvent :

[*Tawîl*] Dépouille-toi (de l'amour) des richesses, car c'est dépouillé que tu sortiras (1) de ce monde.

Il répétait également ces vers de Motenebbi (2) :

[*Hazadj*] Quand tu recherches une gloire bien convoitée, ne te contente de rien autre que les étoiles elles-mêmes. La mort, qu'elle résulte d'une entreprise vile ou splendide, a toujours le même goût.

Quant à 'Abd el-Mou'min, il continua ses efforts jusqu'à ce qu'il prît Merrâkech de vive force et que Dieu fit ainsi payer à 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn la conduite de son père Yoûsof à l'égard d'El-Mo'tamid et de ses enfants. 'Abd el-Mou'min en effet anéantit les Almoravides et devint le plus puissant prince de la terre.

.... [430] C'est dans la région du Soudan que l'Océan se divise en plusieurs bras, à raison de la hauteur du globe terrestre et de l'équateur. Dans ces bras se développe le poisson nommé thon (3), qui se dirige de là vers l'Espagne et l'île de Crète, du côté d'Alexandrie (4). Après son départ de ces lieux, le thon parcourt la mer du sud au nord et arrive ainsi au bras issu de l'Océan et qui, sous le nom de Zokâk (détroit de Gibraltar), sépare l'Espagne du Maghreb ; puis parcourant cette

---

(1) الى d'Ibn Khallikân est ici écrit من, qui est préférable.

(2) T. II, p. 393 de l'édition commentée par 'Okbari.

(3) Le thon paraît être inconnu à Demiri ; tout au moins ne lui consacre-t-il pas d'article dans son traité des animaux. Edrisi (p. 201) dit quelque chose de la pêche de ce poisson à Ceuta. Les détails dans lesquels entre notre auteur sont empruntés à Zohri (f. 57 v°, et cf. f. 46 r°, l. 7, du ms. 1552 Alger), texte lui-même fautif qui nous permet cependant des corrections ou additions dont nous signalons les principales.

(4) Zohri, « du côté de la Syrie ».

mer (Méditerranée) en longueur, il arrive jusqu'à la Crète, où il s'arrête. Il n'y a pas au monde de poisson dont la course soit plus rapide : en effet, la distance qu'il parcourt, de son point de départ à son point d'arrivée, est de quatorze cents parasanges, qu'il peut franchir en vingt-quatre heures. Il n'émigre qu'au mois de mai, dès le commencement[1], et on le trouve à l'île de Crète dès le lendemain ; il est revenu à son point de départ le premier juin[2]. On le pêche à son départ sur la côte d'Espagne au lieu dit...[3] vis-à-vis l'endroit nommé Ḥadjar el-ayl[4], à l'ouest de l'île de Ṭarîf ; [431] dans cette mer c'est le seul endroit où on le trouve, en outre de son point d'arrivée en Crète. C'est qu'il y a là un talisman qui leur sert de point d'attraction, ce qui fait que tous s'y précipitent les uns par dessus les autres, si bien que leurs têtes émergent de l'eau comme s'ils étaient ivres, attirés qu'ils sont par le talisman, et les insulaires en capturent autant qu'ils veulent. Quand arrive le premier juin, ces animaux s'éloignent et arrivent à l'entrée orientale du détroit dans la baie de Marbella et de Melilla[5]. On en prend au filet ; ceux qui échappent sont pris

---

(1) D*, « dès le premier mai ».

(2) D*, « il y séjourne tout le mois de mai et regagne son point de départ le 1er juin ».

(3) القنياد ; Zohri القنتبك .

(4) On retrouve ce nom de lieu dans Edrisi (p. 199), à propos du travail entrepris par les ordres d'Alexandre pour creuser l'actuel détroit de Gibraltar. Zohri dit : « ... Hadjar el-Ayl, à l'ouest d'Algéziras Entre cette dernière localité et Tarîfa (djezîrat Ṭarîf), Dieu seul sait ce qu'on en pêche ; cette pêche se fait aussi en Crète, à son point d'arrivée ».

(5) Texte فى جود صربله ومليل ; dans le ms. de Zohri, on lit : « ... du détroit, et on les pêche au Ṭarf el-Fakhkh, qui est la pointe de la montagne dénommée Djebel Ṭârik, actuellement Djebel el-fatḥ ; ceux de ces animaux qui pénètrent dans le golfe de Marbella (? فى جوز مزبلة) sont pris au filet, et ceux qui passent par le Ṭarf el-Fakhkh dans la direction du littoral du Maghreb sont capturés au lieu dit Tâmessân (Temsamân ?) dans la région de Ceuta. Ce qui s'en échappe par le milieu du Détroit, à l'est de Tarifa, et gagne la haute mer وركب شوكة البحر retourne à son point de départ pour recommencer sa migration l'année suivante, et ainsi de suite sans fin. Nul poisson de mer n'est plus gras que celui dont il s'agit. Il n'est mangé à l'état frais qu'en Espagne, mais on le fait sécher et on en expédie des approvisionnements en tous lieux. On le pêche aussi pendant le mois indiqué au lieu dit Kelb (?) entre la ville de Denia et Merîr (?). Partout aussi dans les localités du littoral d'Espagne et au cours de cette période il en est capturé, mais en moindre quantité que dans l'endroit précité ».

de l'autre côté au lieu dit Montâz المسمى منتاز, qui dépend de Ceuta, d'autres encore à la pointe dite Zokâk dans une anse de Tarifa (île de Ṭarîf). Quant à ceux qui échappent définitivement, ils regagnent leur point de départ pour, l'année suivante, recommencer leur migration. Aucun poisson n'est plus gras ni plus délicat que le thon; mais on ne le mange frais qu'en Espagne, et au Maghreb près de Ceuta. Dans l'île [et dans les autres lieux] de pêche, on le fait sécher pour l'exporter dans tout le Maghreb. De Crète les chrétiens l'exportent à Constantinople et à Rome.

.... [464] Dans les îles de la Méditerranée figure l'Espagne, presqu'île très vaste et trop connue pour avoir besoin de description. Nous en avons d'ailleurs déjà parlé.

On y trouve encore la Sicile, grande île renfermant des arbres fruitiers et autres, des rivières et des champs cultivés. C'est là que se trouve la montagne appelée Djebel el-Borkân, d'où sort pendant le jour une fumée épaisse et pendant la nuit de grandes flammes; des matières enflammées en jaillissent et retombent dans la mer, où elles se transforment en pierres noires et poreuses après avoir calciné tout ce qu'elles ont touché. Elles s'éteignent dans la mer et y restent flottantes à la surface, où on les ramasse pour s'en servir dans les établissements de bains. Personne ne peut approcher de ce lieu.

Parmi les îles de cette mer il en est encore une que l'on voit de loin, mais qui disparaît quand on en veut approcher; et quand on regagne le point d'où l'on était parti, on revoit de nouveau cette île comme auparavant. Il s'y trouve, dit-on, un arbre qui pousse en même temps que le soleil s'élève à l'horizon; [465] il croît ainsi jusqu'au milieu du jour; puis il s'affaisse à mesure que le soleil décline et disparaît avec lui. Au dire des navigateurs, il y a dans cette mer un poisson du nom de *Sàkil*, grâce auquel celui qui l'a capturé peut voir cette île et y pénétrer sans qu'elle disparaisse.

Une autre île, celle de Ṭaoûrâk, a un roi qui a quatre mille femmes, car il possède un arbre dont, en en absorbant une feuille, il acquiert un pouvoir génésique énorme.

Il s'y trouve encore l'*Ile ambulante*, que la plupart des navigateurs disent avoir vue nombre de fois, et qui renferme des arbres, des champs cultivés et des montagnes. Quand le vent souffle de l'est, elle s'avance vers l'ouest, et quand le vent vient de l'ouest, elle s'avance vers l'est. Les pierres, dit-on, y sont si légères que celles qu'on croirait peser un quintal n'ont dans la réalité que le poids d'une livre.

.... Des rivières, des sources et des puits... [475] La plus importante rivière de Kachtâla (Castille) est le Douro دُرُّه, long de cent parasanges, qui a pour voisin vers le sud le Tago تاجُه, long de quatre-vingt-dix parasanges. Nous avons déjà parlé des rivières d'Espagne.

Parmi celles du Maghreb, la plus importante est le Seboû, qui a sa source dans la montagne de Fâzâz, passe à Fez et se jette dans la mer après un cours long de cent parasanges[1]. L'Omm Rebî' ام ربيع القواقع, qui se jette dans la mer à Azemmour, a sa source dans la montagne proche d'El-Kalâ'a (*sic*); son cours est long de cent parasanges. Quant au Soûs, la plus grande des rivières qui y coulent est le Wâdi Der'a, dans lequel se déversent toutes les rivières du Soûs; il passe par Sidjilmâssa et va se jeter dans l'Océan après un cours de cent vingt parasanges.

.... [479] La source des Heures, située dans le Maghreb, ne coule qu'aux heures de la prière, où l'on peut alors faire ses ablutions; puis elle s'arrête pour recommencer à couler lors de la prière suivante, et ainsi de suite[2].

.... [480] La source de Grenade, à ce que rapporte Aboû Ḥâmid Andalosi, est située auprès d'une église dans le voisinage de cette ville. Il s'y trouve un olivier qui fleurit et dont les fruits mûrissent dans l'espace d'une journée. Nous en avons parlé plus haut[3].

.... [489] Dans une montagne d'Espagne, il y a une caverne où l'on n'a jamais vu de feu, mais où cependant s'enflamme

(1) Voir ci-dessus, p. 165.
(2) Bekri, 73 et 167; suprà, 39, 41 et 114.
(3) Suprà, p. 39 et 141.

une mèche graissée que l'on attache au bout d'une lance ou d'un bâton et que l'on y introduit[1].

Dans le Djebel el-Berânis, situé en Espagne[2], il y a une mine de mercure et de phosphore rouge et jaune, qu'on exporte partout. Il s'y trouve aussi une mine de minium, la seule qu'on connaisse dans le monde habité.

.... [491] La montagne de Zaghwân, proche de Tunis, est assez haute pour qu'on l'aperçoive à plusieurs journées de distance ; on voit les nuages se mouvoir plus bas que son sommet. On y rencontre de nombreuses bourgades ainsi que des arbres fruitiers et autres, et elle sert de rendez-vous aux gens de bien. Souvent il pleut dans la partie basse pendant qu'il ne pleut pas dans la hauteur, de sorte que ceux qui habitent dans le bas témoignent leur reconnaissance des pluies abondantes qu'ils ont reçues, et que ceux du haut se plaignent de leur insuffisance.

.... [493] La montagne de Sicile, qui se trouve au milieu de la mer du Maghreb, domine la mer, à ce que raconte El-Ḥasan ben Yaḥya dans son *Histoire de Sicile*[3]. Elle a trois journées de circonférence et est fort boisée, notamment de noisetiers, de pins et de cèdres; il y a alentour de nombreuses constructions, tandis qu'au sommet des soupiraux projettent de la fumée et des matières enflammées. Celles-ci se répandent quelquefois sur les côtés et calcinent tout ce sur quoi elles passent, en lui donnant l'apparence de scories de fer. Au sommet il y a toujours, été comme hiver, des nuages, de la neige et de la pluie. Au dire des chrétiens, des savants se rendaient autrefois dans cette île pour en contempler les curiosités et la présence simultanée de la neige et du feu. Il s'y trouve aussi une mine d'or, que les Chrétiens appellent la Montagne d'or.

.... [496] D'après Aḥmed ben 'Amr el-Baghdâdi[4], il y a dans une montagne d'Espagne une caverne où se trouve une

---

(1) Voir p. 39.

(2) Voir p. 39 et 62.

(3) Ce qui est dit ici est abrégé du passage de Yâkoût figurant dans la *Bibl. ar. sic.*, tr., I, 204; cf. suprà, 40.

(4) J'ignore qui est cette autorité, dont j'ai vainement cherché le nom ailleurs.

crevasse ; dans cette crevasse se voit un cavalier de fer que l'on peut toucher de ses mains, mais que l'on ne peut faire sortir ; si on lui lève la main, celle-ci reste levée, et le cavalier alors disparaît de la crevasse pour ensuite reparaître tel qu'il était. Il y eut, à ce que racontent des cheykhs de Sidona, des hommes qui allumèrent un grand feu sur ce rocher et y répandirent du vinaigre pour arriver à le briser et à l'enlever, mais ce fut en vain.

.... [498] De l'extrémité de l'Espagne jusqu'au littoral du côté de la Navarre, il y a quatre-vingts parasanges, soit huit journées de marche. Depuis l'Espagne, [c.-à-d.] sur le littoral, jusqu'au pays de Kachtâla il y a cent trente parasanges ou treize journées. Du [sud-]ouest de l'Espagne, sur l'Océan, jusqu'à [l'extrémité du] Portugal, il y a cent cinquante parasanges, ou quinze journées. Du pays de Kachtâla, de l'ouest à l'est, [jusqu'à...] il y a deux cents parasanges ou vingt journées ; la largeur, du sud [en remontant vers le] nord où se trouve la Ghâlisiya (*sic*), est de deux cent cinquante parasanges ou vingt-cinq journées. Du point ouest extrême de la Ghâlisiya à l'autre extrémité à l'est, où finit la Djâlikiya, il y a cent cinquante parasanges ou quinze journées ; c'est là que finit vers le nord la portion habitée.

Quant à la sixième partie, qui comprend l'Ifrîkiya, dans le Maghreb, et qui s'étend du Djebel Awthân jusqu'à l'extrémité du Maghreb, le long de la Méditerranée, la longueur en est de six cents parasanges ou quatre-vingt-dix (*sic*) journées. En largeur elle s'étend du littoral jusqu'à Kayrawân, au sud, sur une distance de cent cinquante parasanges ou quinze journées, et, à l'ouest, depuis le Détroit *zokâk* situé au nord jusqu'à l'extrémité du Soûs ultérieur, vers la ville de Noûl, [499] sur une étendue de cent quarante parasanges ou quatorze journées. De Noûl à Merrâkech, cent soixante parasanges ou seize journées ; de Merrâkech à Fez, cent parasanges ou dix journées ; de Fez à Tlemcen, quatre-vingts parasanges ou huit journées ; de Râbita [1] sur le littoral à Sidjilmâssa, dans la direction est,

(1) Le ribât Mâssa ou Mâsset ? cf. Ibn Sa'îd, p. 18.

cent parasanges ou dix journées. Les montagnes du Soûs, depuis celles de Deron au nord jusqu'à la ville de Noûl au sud, s'étendent sur une longueur de quatre-vingts parasanges ou huit journées [1].

---

(1) J'ai traduit aussi fidèlement que possible ce tableau des distances sans bien m'en expliquer certaines parties. C'est en chiffres, et non en toutes lettres qu'elles sont écrites dans le ms.

VII

Aboû Bekr Moḥammed ben 'Omar, mort en 367 H. et plus connu sous le nom d'Ibn el-Koûṭiyya à raison de sa descendance des rois goths, est auteur, entre autres choses, d'une suite de récits relatifs aux premiers princes Omeyyades d'Espagne. Ce travail, maintes fois appelé Histoire de la conquête de l'Espagne, n'a ni la précision ni la sécheresse des chroniques, mais il lui arrive de donner de la couleur et de l'animation à l'exposé de faits d'un vif intérêt et dont la valeur est rehaussée par l'origine, l'époque et la valeur propre de son auteur. Celui-ci a d'ailleurs une haute réputation comme philologue, et son *Libro dei verbi* a été édité par Guidi en 1894.

Du premier ouvrage, déjà employé par Reinaud dans ses « Invasions des Sarrazins », p. 6 sq, et dont Dozy a souvent et utilement tiré parti pour son « Histoire des musulmans d'Espagne » et pour ses « Recherches sur l'histoire et la littérature », il existe un unique manuscrit, le n° 1867 actuel de la Bibliothèque nationale de Paris. On ne peut malheureusement plus rappeler que pour mémoire qu'un second exemplaire a figuré autrefois dans la riche collection de Si Ḥamouda à Constantine, dispersée depuis lors dans des conditions déplorables et dont, vers 1890, un concours administratif intelligent aurait dû aider à nous assurer la possession.

Cherbonneau a publié d'après ce ms. 1867 (lui-même le dit) la traduction de deux extraits : le premier en date et le plus court a trait au règne d'El-Ḥakam ben Hichâm (*Journal asiatique*, 1853, I, pp. 458-474 ; = f. 19 v° — 25 r° du ms.) ; le second et le plus long a trait à la conquête de l'Espagne (d°, 1856, II, pp. 428-482 ; = f. 1-19 v° du ms.).

En suivant l'ordre chronologique, nous indiquerons ensuite l'impression, d'ailleurs incorrecte en maints passages, du texte arabe faite à Madrid en 1868, qui n'a pas, sauf erreur, été mise dans le commerce, et que devait accompagner une traduction espagnole, dans la série dont l'*Ajbar Machmua* forme un tome (Pons y Boigues, *Ensayo bio-bibliografico*, 1898, n° 45).

Le texte de la première portion du ms. traduite en 1856 par Cherbonneau, a plus tard été imprimé, avec une nouvelle traduction française, dans le « Recueil de textes et de traductions publié par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes à l'occasion du VIII° Congrès international des orientalistes tenu à Stockholm en 1889 », t. I, pp. 217-280. Mais ce travail ne vaut d'être mentionné qu'à raison de la portion du texte arabe qu'il met à la portée de tous. L'arabisant qui l'a signé, O. Houdas, ne se borne pas à ignorer (tout comme d'ailleurs Wüstenfeld *Geschichtschr.*, n° 141, et Brockelmann, *Gesch. d. ar. Lit.*, I, 151) ou du

moins à s'abstenir de rappeler l'existence de la version de son prédécesseur, qui est à très peu près satisfaisante, et certainement moins défectueuse ; il commet bien des erreurs d'interprétation, maintes fois discernables aux yeux mêmes du non-arabisant, et dues à la méconnaissance des règles grammaticales et de l'usage de la langue, ainsi qu'au manque des notions historiques les plus indispensables. Il serait aussi fastidieux qu'inutile de procéder ici aux corrections nécessaires, d'autant plus qu'une stricte justice ne saurait limiter les critiques à ce seul représentant de la science officielle. Je me bornerai à renvoyer à deux passages cités dans la traduction partielle d'Ibn el-Athîr (*Annales du Maghreb et de l'Espagne*, pp. 66 et 101, n. 3, et cf. infrà, p. 220), suffisamment caractéristiques pour qu'on soit autorisé à conseiller à celui qui n'est pas en état de consulter le texte original, de ne recourir, d'ailleurs avec de légères réserves, qu'à la seule traduction Cherbonneau.

Je n'ai donc pas estimé indispensable la réfection de celle-ci, qui, jointe au travail qu'on va lire, fournira une version française des récits d'Ibn el-Koûtiyya dans leur intégralité ; mais le lecteur devra supporter les inconvénients divers qui résultent de ce fractionnement d'un même ouvrage.

Règne d'El-Ḥakam[1] *ben Hichâm*

Ce prince gouverna bien ses sujets, choisit avec soin ses juges et ses fonctionnaires, se montra fidèle croyant aux règles imposées par la Loi, et fit la guerre sainte à maintes et maintes reprises. Dès le début de son règne il prit pour kâdi le meilleur et le plus juste des kâdis d'Espagne, Moḥammed ben Bechîr[2]. [20] Ce personnage avait commencé dans sa jeunesse par être secrétaire d'El-'Abbâs ben 'Abd Allâh Merwâni[3], qui gouverna Bâdja pendant peu de temps au nom de Hichâm ; de là il partit pour l'Orient, fit le pèlerinage de la Mekke et suivit quelque peu les cours de Mâlek ben Anas, puis il partit. Moç'ab ben 'Imrân Hamdâni[4], dont il a été déjà question, alors kâdi du *djond* à

(1) Ce nom est écrit avec et sans l'article.

(2) Voir sur lui le *Bayân*, trad. fr., II, p. 127, et les références ; Khochâni, *Historia de los jueces de Cordoba*, éd. Ribera, index ; et ci-dessous.

(3) Son nom n'est que cité par le *Bayân*, trad. fr., II, 110. D'après le *Machmua* (p. 127 = 114 de la trad.), c'est de Mâlik ben 'Abd Allâh Korachi qu'Ibn Bechîr avait été secrétaire à Béja.

(4) Voir sur lui le *Bayân*, trad. fr., II, 74, 96, 106 et 126 ; Ibn el-Athîr *Annales du Maghreb*, 102, et les références ; Khochâni, index.

Cordoue, le prit en qualité de secrétaire et le garda jusqu'à sa mort. Les vizirs tombèrent alors d'accord pour le faire nommer en remplacement de son patron défunt, et ce fut ainsi qu'il resta kâdi pendant la plus grande partie du règne d'El-Ḥakam. A sa mort il fut remplacé en cette qualité par son fils Sa'îd ben Moḥammed ben Bechîr [1], qui fut également d'entre les meilleurs kâdis.

Celui qui, pendant tout le règne d'El-Ḥakam, eut la haute main dans les affaires fut son chambellan et secrétaire 'Abd el-Kerîm ben Moghîth [2], à qui son intelligence et la sagesse de ses conseils donnaient une grande influence.

Il y eut sous ce règne trois événements considérables, dont celui de Tolède. Les habitants de cette ville montraient à l'égard des fonctionnaires une outrecuidance, une insoumission et un mépris tels qu'on n'avait jamais vu chez des sujets à l'égard de ceux qui ont à les administrer. Parmi eux figurait le poète tolédan Ghirbîb [3], qui était un homme sage et fin dont les conseils étaient suivis par ses compatriotes, et El-Hakam n'eut pas envie de rien tenter contre cette ville tant qu'il vécut. Mais, lui mort, le khalife appela de Huesca auprès de lui 'Amroûs [4], qui était connu sous le nom d'El-Mowalled (métis, renégat) et qui est l'ancêtre de la famille des Benoû 'Amroûs Çaydi, le prit dans son intimité et lui accorda de l'influence. Il s'ouvrit ensuite à lui au sujet de ce qu'il méditait à l'égard des Tolédans : « Je n'ai, lui dit-il, plus d'espoir de les traiter comme ils le méritent [20 v°] qu'en recourant à ton aide, car je compte sur le penchant qu'ont les Tolédans

---

(1) Il n'est que cité dans le *Bayân*, trad. fr., II, 131 ; une brève et insignifiante notice lui est consacrée par Ibn el-Faradhi, n° 471 ; Khochâni, index.

(2) Voir sur lui le *Bayân*, II, 102-3, 121 ; *Annales du Maghreb*, 150, 154, 178, 198, et les références.

(3) Ghirbîb est un mot qui figure avec son acception courante dans le Koran (xxxv, 25) et que Dozy, racontant les faits qui suivent d'après notre texte (*Hist. des musulm. d'Esp.*, II, 62), transcrit Gharbîb. Il est auteur d'une poésie de sept vers dont la citation est courante, et ce n'est que comme tel qu'il est connu de Dhabbi (n° 1281).

(4) Sur 'Amroûs ben Yoûsof et les événements dont le récit suit, cf. *Annales*, 160, 164, 168 sq ; ci-dessus, 94 sq. L'affaire de Tolède est de 191 (806-807 de J.-C.).

pour toi, qui es de la même nationalité qu'eux. » Il lui confia donc cette mission et le nomma gouverneur de Tolède en adressant aux habitants une lettre destinée à tromper leurs défiances en éveil : « J'ai choisi pour mettre à votre tête l'un des vôtres, disait-il, renonçant à plus vous imposer quelqu'un de nos clients ou de ceux qui administrent les pays relevant de mon autorité. » Il donna à 'Amroûs les instructions qu'il croyait nécessaires pour arriver à son but, lui prescrivant entre autres choses ceci : « Quand les Tolédans se seront familiarisés avec toi et te traiteront comme l'un des leurs, grâce à ce que tu leur auras montré que, dans le fond, ils te sont plus chers que les Omeyyades et que tous les Arabes à leur service, que pour tous ceux-ci tu n'as que du dégoût, alors tu leur parleras dans ce sens : Je me suis aperçu que la mésintelligence existant entre vous et les fonctionnaires du prince n'a d'autre raison que la promiscuité existant entre tous ces gens et, d'autre part, vous, vos fils et vos femmes ; j'ai donc pensé à élever à une des extrémités de la ville une forteresse où ils habiteront et ne seront plus en contact avec vous, de sorte que vous n'aurez plus à redouter leurs mauvais procédés. » Ils acceptèrent même que ce fort fût construit au centre même de la ville et non dans un quartier éloigné, et choisirent à cet effet le lieu qui est encore connu aujourd'hui sous le nom de montagne d' 'Amroûs (*djebel 'amroûs*). Ce fut là que ce chef édifia un palais pour la construction duquel il tira la terre nécessaire d'une tranchée creusée à l'intérieur. Quand tout fut terminé et qu'il se fut installé dans le nouvel édifice, il fit savoir la chose à El-Ḥakam, sur l'ordre de qui un des officiers de la frontière annonça un mouvement offensif de l'ennemi et réclama l'envoi de soldats du *djond* et de recrues. En conséquence des levées furent faites à Cordoue et ailleurs, et le khalife mit à leur tête son fils 'Abd er-Raḥmân, alors âgé de quatorze ans, [21] qu'il fit accompagner par trois vizirs. Ces troupes se mirent en marche, mais El-Ḥakam avait fait porter par un khalîfa (1) une lettre des-

(1) Ainsi que le dit expressément Makkari, cité par le *Supplément* Dozy, ce terme désigne chez les Omeyyades d'Espagne les Slaves qui servaient dans le palais du prince. Nous le retrouverons plus loin à maintes reprises.

tinée à être remise aux vizirs lorsqu'ils se rencontreraient avec ʻAmroûs. Elles étaient du côté de Tolède au lieu dit El-Djayyâroûn quand elles reçurent la nouvelle que l'ennemi s'était retiré. Alors ʻAmroûs exposa aux Tolédans qu'il devait se porter à la rencontre du prince royal et qu'eux-mêmes avaient à en faire autant. Ils firent donc cette démarche tous ensemble, et à leur arrivée le jeune prince, se les faisant présenter, les accueillit d'une manière si gracieuse qu'il se les concilia entièrement. ʻAmroûs ensuite se rencontra seul avec les vizirs, à qui fut remise la missive, dont ils prirent connaissance et aux termes de laquelle ʻAmroûs devait conseiller (1) aux Tolédans de solliciter du jeune prince l'honneur de sa visite à Tolède comme témoignage d'honneur et d'amitié ; ʻAbd er-Raḥmân ferait des difficultés et refuserait d'abord de se rendre à cette invitation, de manière à provoquer leur insistance, à laquelle il finirait par se rendre ; une fois dans l'intérieur de la forteresse, il s'occuperait de préparer un banquet pour avoir ainsi un prétexte de les réunir à sa table et de leur offrir des parfums et des vêtements d'honneur. Le khalife avait d'ailleurs eu le soin, quand il s'était entendu avec ʻAmroûs pour l'édification de la forteresse, d'y prévoir l'établissement de deux portes.

Le groupe des visiteurs demanda donc au prince de les venir voir, à quoi il ne consentit qu'après avoir fait maintes objections. Arrivé dans la ville, il se rendit dans la forteresse et fit commencer les préparatifs du banquet qui devait avoir lieu le lendemain et auquel il convoqua tous les principaux de la région, tant de la ville que de la campagne. A leur arrivée, on les fit entrer par une porte, [21 v°] tandis que leurs montures étaient conduites à la seconde porte, par où devait s'opérer la sortie. Mais les exécuteurs les attendaient au bord de la fosse, et tranchaient la tête de tous ceux qui entraient, si bien qu'il en fut mis à mort plus de cinq mille trois cents (2). ʻAbd er-Raḥmân était là, l'œil fixé sur le sabre qui s'abattait, si bien

(1) Texte يسير ; lisez يشير .

(2) Sept cents, d'après le *Bayân*, trad. fr., II, 112 ; cf. Dozy, *H. des mus.*, II, 67.

qu'il en conserva un clignotement qui ne disparut qu'avec sa vie. On raconte qu'un Tolédan avisé[1] arriva jusqu'à la porte d'entrée sans avoir rencontré sur son chemin aucun de ceux qui auraient dû sortir, bien que le jour fût déjà haut : « Camarades, cria-t-il aux Tolédans qui se pressaient autour de la porte, où sont ceux des nôtres qui sont entrés dès ce matin ? — Ils sont, lui répondit-on, sortis par l'autre porte. — Je n'en ai, s'écria-t-il, rencontré aucun qui s'en retournât ! » Et, levant les yeux, il aperçut flottant dans l'air la vapeur provenant du sang répandu : « Je le jure, Tolédans, poursuivit-il, c'est le sabre qui accomplit son œuvre ; garde donc à vous ! cette vapeur se dégage du sang qui coule, et ce n'est pas la fumée des cuisines ! » Ces paroles provoquèrent leur dispersion et sauvèrent les jours de ceux qui n'avaient pas encore franchi la porte.

La conséquence de cette exécution fut d'assurer l'ordre chez les Tolédans pendant le reste du règne d'El-Ḥakam et pendant tout le règne de son fils 'Abd er-Raḥmân, après la mort de qui ils occasionnèrent de nouveaux troubles, ainsi qu'il sera dit en son lieu.

Il se montra ensuite à Algéziras des hérétiques dont les opinions ressemblaient à celle des *khawâridj* qui se révoltèrent contre 'Ali, Mo'âwiya et leurs successeurs. 'Abbâs ben Nâçiḥ[2] adressa à El-Ḥakam une poésie destinée à l'exciter contre eux et à le pousser à combattre leurs innovations. Il y dit entre autres choses :

[*Basît*] Détourne le chamelon qu'ils ont élevé par leur révolte avant qu'ils ne nous l'amènent à l'état de chameau.

[22] « Je le jure, dit El-Ḥakam, c'est bien ce que je ferai ! » Et se portant en personne à Algéziras, il établit son camp près des portes et fit périr par l'épée la plupart des habitants.

---

(1) Texte حكيم que Dozy rend par, médecin (*Hist. des mus. d'Esp.*, II, 67).

(2) Il était aussi juriste et exerça les fonctions de kâdi, voir *Bayân*, trad. fr., II, p. 117, n. 2. Les faits dont il est ici parlé ne sont pas, à ma connaissance, rappelés dans nos autres sources, et Dozy n'y fait pas allusion.

Ensuite arriva à Cordoue l'affaire dite du soulèvement[1]. Certains des chefs Cordouans, désapprouvant divers actes de leur imâm [et prince], cherchèrent à le détrôner et s'adressèrent à cet effet à l'un de ses cousins Ibn ech-Chemmâs[2], fils de Mondhir ben 'Abd er-Raḥmân ben Mo'âwiya. Une entente s'établit entre eux et ce prince, à l'effet de l'élever au trône occupé par El-Ḥakam ; il leur donna son consentement, mais leur demanda de lui faire connaître les noms de leurs complices, ce qui fut convenu pour un jour déterminé. Puis ce prince alla trouver El-Ḥakam, qu'il mit au courant de ce qui se tramait : « Tu veux, lui répondit le khalife, m'exciter contre les principaux de ma capitale ; mais si tu ne me donne pas la preuve de ce que tu avances, tu paîras ta délation de ta tête. » D'après l'indication d'Ibn ech-Chemmâs, qui donna la date du rendez-vous nocturne, le khalife envoya son page Hyacinthe[3] et son secrétaire Ibn el-Khedâ, aïeul des Benoû 'l-Khedâ, qui furent installés dans un lieu d'où ils pouvaient entendre la conversation des conjurés. Ceux-ci arrivèrent et exposèrent leur plan ; sur la demande d'Ibn ech-Chemmâs, ils donnèrent les noms de leurs complices, dont le secrétaire, placé derrière la tenture, prenait note. Ils en énumérèrent tant que ce dernier, craignant de se voir lui-même cité, fit grincer son calame en écrivant : « Ennemi de Dieu, s'écrièrent les conjurés en émoi, tu nous as trahis ! » Ceux d'entre eux qui purent aussitôt sortir et s'enfuir sauvèrent leurs têtes, mais ceux qui restèrent furent pris. Parmi les premiers figuraient 'Isa ben Dinâr, [principal] juriste de l'Espagne[4], Yaḥya ben Yaḥya[5] et d'autres encore. Six des chefs les plus connus furent arrêtés et crucifiés, entre autres [22 v°] Yaḥya ben Naçr Yaḥçobi, habitant de Secunda, Moûsa ben Sâlim Khawlâni et le fils de ce dernier.

(1) Les uns placent ce soulèvement en 198, d'autres en 202 ; Dozy (*Histoire*, II, 353) accepte la première date, et son opinion est corroborée par le témoignage d'Ibn el-Athîr, *Annales*, 177) ; cf. aussi Weil, *Gesch. d. Chal.*, II, 233 n. et Fournel, *Les Berbers*, I, 438.

(2) Autrement nommé Moḥammed ben Kâsim (*Bayân*, trad. fr., II, 133 ; *Annales*, 166).

(3) Cette prononciation est établie par Dozy, *l. l.*, 61.

(4) Voir sur lui les références données dans le *Bayân*, trad. fr., II, 182 n.

(5) Même observation sur ce qui le concerne, d°, II, 131 n.

Cette affaire provoqua le soulèvement des habitants du faubourg, qui s'armèrent et engagèrent la lutte avec le *djond*; mais accablés sous le nombre, ils offrirent de se soumettre, ce que certains ministres conseillaient de refuser, tandis que d'autres, faisant observer que parmi les rebelles il y avait des bons et des mauvais, étaient d'avis d'accepter. Le prince se rangea du parti de l'indulgence et leur permit d'évacuer le faubourg. Ces gens se dispersèrent et gagnèrent le littoral du pays berbère, où ils se fixèrent; mais une grande partie d'entre eux, soit une quinzaine de mille, émigrèrent définitivement et s'embarquèrent pour Alexandrie, dont ils se rendirent maîtres, au commencement du règne d'Er-Rechîd [1]. Ils y commirent les violences les plus blâmables et passèrent au fil de l'épée la plupart des habitants, excès auxquels les porta le fait qu'un boucher avait frappé au visage l'un des leurs avec des entrailles d'animal. Er-Rechîd, informé de ce qui se passait, envoya, pour rétablir l'ordre, le chambellan Harthema ben A'yan, qui racheta la ville aux nouveau-venus moyennant une somme considérable, puis leur offrit de se fixer où ils voudraient soit en Égypte soit dans les îles. Les Espagnols choisirent l'île de Crète, où ils s'installèrent et où ils sont encore.

Hauts faits d'El-Ḥakam. L'Espagne tout entière reconnut son autorité et nul ne lui fit d'opposition, sauf [23] les Benoû Kasi, qui, fixés à la frontière, persistèrent dans leur insubordination. Il a fait à ce propos des vers où il s'adresse à son fils 'Abd er-Raḥmân et où il dit entre autres :

[*Tawîl*] Ramasse les armes que j'ai déposées en ne laissant personne qui osât les affronter (2).

El-Ḥakam soutint divers combats en Galice et est l'auteur d'actes magnanimes. Parmi ceux qui excitaient contre lui les

---

(1) Hâroûn er-Rechîd étant mort en 193 H., il ne peut, de toute façon, être ici question de lui; voir ci-dessus, p. 200, n. 1.

(2) Ce vers clôt un poème qu'on retrouve ailleurs (voir *Bayân*, trad. fr., II, 115; *H. des mus. d'Esp.*, II, 85). La traduction tient compte d'une variante de lecture (سلاحى au lieu de بلادى; aussi dans le *Machmua*) qui ne semble d'ailleurs pas devoir être retenue.

habitants du faubourg figurait Ṭâloût ben ʿAbd el-Djebbâr Maʿâfiri, qui avait suivi les leçons de Mâlek [ben Anas] et d'autres juristes d'une valeur analogue à celle de ce maître[1]. A la suite de la catastrophe il quitta sa demeure, qui était située dans la ville proche de la mosquée et du fossé qui portent son nom, et se tint caché pendant toute une année chez un juif, jusqu'à ce que l'apaisement se fût fait et que l'incendie fût éteint. Il avait des relations d'amitié avec le vizir Aboû 'l-Bessâm, aïeul des Benoû Bessâm Harrâ'i (?), et comme le temps lui semblait long auprès du juif, il se rendit à la nuit tombante chez son ami, qui lui demanda où il avait passé tout ce temps. Ṭâloût le lui apprit et reçut des promesses rassurantes du vizir, qui lui annonça que l'Emir regrettait ce qu'il avait fait. Le juriste passa la nuit chez Aboû 'l-Bessâm, qui le lendemain, après avoir mis son hôte sous bonne garde, se rendit au palais et dit au prince : « Que penses-tu d'un mouton gras qui depuis un an est resté devant sa mangeoire ? — La chair d'un animal gavé est lourde ; celle de l'animal qui paît en liberté est plus légère et plus savoureuse. — C'est autre chose que je veux dire, reprit Aboû 'l-Bessâm ; j'ai Ṭâloût entre mes mains. — [23 v°] Et comment t'es-tu emparé de lui ? — Par mes procédés bienveillants. » Le prince se le fit amener et un siège fut préparé pour le vieillard, qui était tout bouleversé par la peur : « Eh bien ! Ṭâloût, lui dit le prince, dis-moi si ton père ou ton fils, en les supposant maîtres de ce palais, auraient pu te témoigner plus d'honneur et de respect que je l'ai fait ? Es-tu jamais venu me trouver pour quelque affaire te concernant, toi ou un tiers, sans que je me sois empressé de te satisfaire ? Ne suis-je pas, quand tu étais malade, allé te voir à plusieurs reprises ? Ne suis-je pas, lors de la mort de ta femme, allé jusqu'à ta porte, n'ai-je pas suivi à pied son convoi depuis le faubourg, puis ne suis-je pas revenu, toujours à pied, avec toi jusqu'à ta demeure ? Que s'est-il donc passé entre toi et moi pour que tu aies estimé ne pouvoir te satisfaire qu'en ver-

(1) L'anecdote ici narrée figure aussi dans Merrâkechi, trad. fr., 17 ; Dozy, *Hist. des mus.*, II, 79.

sant mon sang, en me déshonorant, en jetant au vent ma considération? (1) — A mes yeux, reprit Ṭâloût, il n'y a maintenant rien au-dessus de la vérité : c'est au nom de Dieu que je te condamnais (2), et tout ce que tu pouvais faire pour moi ne comptait nullement. » A ces mots, Ḥakam dut songer à Dieu [pour se contenir], puis il reprit : « J'en atteste le Ciel, je t'ai fait venir en songeant au plus cruel châtiment terrestre que je pourrais t'infliger ; mais sache que Celui au nom de qui tu as soulevé la haine contre moi me détourne de te châtier. Va-t-en sain et sauf sous la garde de Dieu ! Je le prends à témoin que je ne cesserai de te considérer et d'avoir toute ma vie les sentiments que j'avais pour toi ; mais plût au Ciel que ce qui est arrivé n'eût pas eu lieu ! — C'est pour toi, dit le juriste, qu'il vaudrait mieux que cela ne fût pas arrivé ! — Comment, reprit le prince, Aboû 'l-Bessâm a-t-il mis la main sur toi? — Ce n'est, pardieu, pas lui qui a mis la main sur moi, c'est moi qui me suis livré à lui [24] à raison des liens d'amitié existant entre nous. — Et où es-tu donc resté pendant toute cette année? — Chez un juif. — Ainsi, dit El-Ḥakam s'adressant alors à Aboû 'l-Bessâm, c'est un juif qui a eu pour cet homme la considération que lui méritent sa religion et sa science, qui s'est exposé lui-même, sa femme, ses enfants et ses biens à ma colère, et c'est toi qui voudrais me réengager dans une voie que je regrette d'avoir suivie ! Sors d'ici, pardieu, et que jamais plus je ne voie ta face ! » Il ordonna en même temps d'enlever le tapis qui marquait sa place [au conseil], et depuis lors jusqu'à la présente époque les descendants de ce vizir sont toujours restés dans l'infortune et l'abaissement. Quant à Ṭâloût, il continua de vivre tranquille et respecté, selon les ordres du prince, jusqu'au jour où il mourut, et El-Ḥakam assista à ses funérailles.

A la suite de ces événements, le khalife fut attaqué de la longue maladie qu'il traîna sept ans avant de mourir, consumé

(1) Texte واباحة جِرشى ; je lis حرمتى .

(2) Texte انتقمتك لله .

par le repentir de ce qu'il avait fait et revenu à de meilleurs sentiments. Pendant cette période son cœur s'attendrit, et la nuit il s'occupait à lire le Koran, ce qui dura jusqu'à sa mort.

Ḥodeyr, ancêtre des Benoû Ḥodeyr, était préposé à la garde de la Porte d'Es-Sodda lors du soulèvement du faubourg, et c'était aussi dans la prison de la *douéra* qu'étaient enfermés les dévots [révoltés][1]. El-Ḥakam fit venir cet homme et lui donna l'ordre, quand la nuit serait venue, de faire sortir ces saints hommes qu'animaient de mauvais sentiments, de les faire décapiter et de les crucifier. « Seigneur, répondit cet homme, je t'en conjure au nom de Dieu ; je redoute pour toi comme pour moi que nous ne nous trouvions demain l'un et l'autre dans quelque coin de la géhenne où les cris d'appel que nous nous lancerons l'un à l'autre ne serviront à aucun des deux ». Ce fut en vain que le prince le réprimanda vivement et lui intima [24 v°] de mettre son ordre à exécution, l'autre s'y refusa ; son maître alors le renvoya et fit venir l'autre portier, Ibn Nâdir, par qui il fit exécuter ses volontés. Or à partir de ce moment les Benoû Ḥodeyr et leurs descendants ne cessèrent pas de se développer et de grandir, tandis que les Benoû Nâdir allèrent toujours s'avilissant jusqu'au jour où cette famille disparut.

On rapporte d'après Moḥammed ben Waḍḍâḥ[2] que ce personnage racontait au sujet de l'émir El-Ḥakam deux anecdotes concernant, l'une Moḥammed ben Bechîr, et l'autre les prédictions faites par lui, et qu'en finissant il ajoutait : « S'il n'y avait à dire d'El-Ḥakam que ces deux faits, j'espérerais bien que sa place serait marquée au paradis ».

Au dire d'un des familiers de ce prince, l'une de ses favorites[3] a raconté qu'une nuit Ḥakam, qui était couché

---

(1) وضم نفر الصالحون الى حبس الدويرة ; on lit dans l'*H. des mus.*, II, 72 : « Hodair était préposé à la garde de la prison de la Rotondé, dans laquelle étaient renfermés plusieurs faquis que Hacam avait fait arrêter lors des révoltes précédentes, mais qu'il avait épargnés jusque là ».

(2) Voir sur lui l'index de Khochâni.

(3) Elle s'appelait 'Adjab, d'après le *Machmua*, p. 126, qui relate aussi cette anecdote d'une manière un peu différente ; voir aussi le *Bayân*, trad. fr., II, 96 et 126.

auprès d'elle, se leva ; une mauvaise pensée lui vint aussitôt, et elle fut prise du soupçon que la jalousie inspire aux femmes : « Je me mis donc, disait-elle, à le chercher et je le trouvai dans un endroit où il priait et adressait ses vœux au ciel. Quand il revint me trouver, je lui fis part des soupçons que j'avais éprouvés et comment, cherchant à les vérifier, j'avais surpris ses prières : « Si j'avais, me répondit-il, nommé Moḥammed ben Bechîr kâdi des fidèles, j'avais, grâce à lui, l'esprit tranquille, ma confiance était bien placée et je n'avais pas à m'inquiéter de ce que pourrait dire le peuple ou des injustices qui pouvaient se commettre, car je sais ce qu'est son esprit de justice et combien c'est un homme sûr. Or je viens ce soir d'être informé qu'il était plongé dans les affres dernières et bien près de la mort ; voilà pourquoi je tremble et pourquoi je me chagrine. Si je me suis levé, [25] c'était pour invoquer et supplier Dieu qu'il daigne me donner un homme qui remplace celui-là de manière que j'aie l'esprit tranquille lorsque je le nommerai successeur de ce kâdi ».

Telle est la première anecdote ; voici la seconde. El-Ḥakam ben Hichâm étant un jour sorti pour s'amuser, descendit à un certain endroit pour se reposer, et il s'assit ; ensuite il s'allongea sur le dos, poussa un profond soupir, puis regardant vers des défilés il s'écria : « A la fin des temps surgiront des hérétiques que je crois déjà voir déboucher de ces défilés, et qui mettront les hommes à mort et réduiront les enfants en captivité. Plût au ciel que Ḥakam fût alors encore vivant pour affirmer l'aide divine et défendre l'Islâm ! »

Règne d'ʿAbd er-Raḥmân ben El-Ḥakam

Il gouverna sagement et tint toujours la main à ce que les savants, les littérateurs et les poètes fussent attirés à la cour et vissent toutes leurs demandes satisfaites. Il vécut en pratiquant le bien, et ses sujets eurent une existence heureuse ; il guerroya en pays infidèle, tantôt en personne et tantôt par ses généraux. Il ne cessa de hautement honorer Yaḥya ben Yaḥya (1) et d'avoir

(1) Sur le rôle joué par ce personnage, voir les références indiquées dans le *Bayân*, trad. fr., II, 131 ; ci-dessus, p. 200.

pour lui plus que la piété d'un fils respectueux pour un père tendre; il ne nommait kâdis que des gens qui agréaient à ce savant. Parmi les magistrats qui exercèrent leurs fonctions à cette époque[1] figurent Sa'îd ben Moḥammed ben Bechîr, qui avait été nommé par son père et dont il confirma la nomination; Moḥammed ben Cherâḥîl Ma'âfiri, l'ancêtre des Benoû Cherâḥîl qui a donné son nom à une mosquée et à une rue; Aboû 'Omar ben Bichr; Faraḥ ben Kinâna Chedoûni[2]; Yaḥya ben Ma'mar Lahâni Ichbîli[3], qui fut ensuite révoqué sur la plainte de Yaḥya ben Yaḥya et remplacé par El-Aswâr ben 'Okba [25 v°] Djeyyâni[4], à qui succéda El-Korachi[5], l'ancêtre des Benoû Çafwân, qui fut lui-même révoqué parce qu'une femme, s'adressant à lui, avait, sans qu'il la reprît, employé cette expression: « O fils des khalifes, examine mon affaire comme Dieu fait de la tienne! » Le grand trésorier Moûsa ben Ḥodeyr, dit-on, rapporta ces paroles au prince, en lui demandant s'il associait à l'exercice de son autorité des gens qui prenaient le même nom que lui, et cette dénonciation entraîna la révocation du coupable. Celui qui fut ensuite nommé fut Aḥmed ben Ziyâd[6], ancêtre des Benoû Ziyâd, puis Yaḥya ben Ma'mar Lahâni Ichbîli prit de nouveau cette place; ce fut ensuite Yokhâmir ben 'Othmân Djeyyâni[7], qui, après avoir été nommé, offrit sa démission et l'obtint. Ce fonctionnaire fut remplacé par son frère Mo'âdh[8], à qui succéda Sa'îd ben Soleymân Ghâfiki Balloûti[9].

---

(1) Aux noms qui vont être énumérés on peut ajouter celui de Khaṭṭâb ben Abî 'l-Khaṭṭâb, + 237 (*Tekmila*, n° 132).

(2) Il ne figure pas dans Khochâni; il est cité, sous le n° 1291, par Dhabbi, qui orthographie « Faradj ».

(3) Voir Khochâni, p. 79; une brève notice lui est consacrée par Dhabbi, n° 1491.

(4) Voir Khochâni, p. 85.

(5) On voit par Khochâni, pp. 93 et 94, que le nom de ce magistrat est Ibrâhîm ben el-'Abbâs.

(6) Voir Khochâni, p. 114; Aḥmed ben Ziyâd mourut en 205, d'après Dhabbi, n° 402.

(7) Voir Khochâni, p. 94; Ibn el-Faradhi, n° 1644.

(8) Il est l'objet d'une notice dans la *Tekmila*, n° 1164; Khochâni, p. 97.

(9) Voir la brève notice d'Ibn el-Faradhi, n° 475; Khochâni, p. 107.

Le plus familier de tous avec 'Abd er-Raḥmân était le littérateur 'Obeyd Allâh ben Kazlamân[1], fils du Bedr qui figure parmi les premiers-venus en Espagne. Ziryâb[2] un jour lui chanta en présence d' 'Obeyd ces vers d'El-Abbâs ben el-Aḥnaf[3] :

[*Kâmil*] Pourquoi, m'a dit la très cruelle Dhaloûm, ai-je vu ton corps s'amincir ? O toi qui as visé et atteint mon cœur, tu sais bien où tu m'as blessé.

« Le second vers, fit observer 'Abd er-Raḥmân, ne va pas avec le premier et ne lui fait pas suite ; il faut qu'il y en ait entre eux un autre qui les relie. » 'Obeyd Allâh ben Kazlamân, improvisant alors le vers manquant, récita :

Pourquoi, etc... Et je lui ai répondu, tandis que mes pleurs ruisselaient comme les perles d'un collier : O toi qui, etc...

[26] 'Abd er-Raḥmân en éprouva une satisfaction qu'il témoigna par un don d'argent et de vêtements d'honneur.

'Abd er-Raḥmân ben ech-Chamir[4] jouissait aussi de la faveur royale, qu'il devait à une camaraderie d'enfance. On raconte qu'un jour il se présenta auprès de son ancien camarade devenu khalife, mais dans l'intimité de qui il était resté, portant un vêtement irakien et un manteau de même provenance : « Ibn ech-Chamir, lui dit le prince, te voilà portant l'un par dessus l'autre deux vêtements irakiens ! Et qu'est devenu le petit manteau avec lequel tu venais me trouver quand j'étais enfant ? — J'en ai tiré une housse et une têtière pour ton mulet gris », répondit son camarade par allusion à la seule monture qu'avait le prince étant jeune, alors qu'il avait un frère qui le primait et à qui le pouvoir devait revenir.

---

(1) *Karṭân* dans le *Machmua*, trad. 123 ; *Karlomân* dans la *Hollat*, p. 63 : aucune de ces lectures ne paraît admissible, car ce nom aurait une forme arabe si, comme d'habitude, il s'applique à un homme.

(2) Musicien célèbre sur qui l'on trouve des détails dans Dozy, *H. des mus.*, II, 89, d'après Makkari, II, 83 = éd. Kaire, II, 109 ; infrà, p. 213.

(3) Poète mort en 192 et à qui sont consacrés des articles dans Ibn Khallikân, trad. angl., II, 7, et dans l'*Aghâni*, VIII, 15.

(4) Ce dernier mot est ainsi vocalisé dans le ms. Sur ce poète et son nom, car on l'appelle aussi 'Abd Allâh, voir *Bayân*, trad. fr., II, 132, n. 3, 139 et 15 Khochâni, 95.

D'après ce qui nous a été raconté, 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam fit son premier rêve voluptueux dans la ville de Guadalaxara, alors qu'il était en expédition du côté de la Frontière ; il se leva pour procéder aux ablutions purificatrices, en vue de la prière, puis, quand il eut terminé et tandis qu'un esclave lui essuyait la tête, il fit appeler Ibn ech-Chamir, qu'il accueillit par ces mots :

[*Redjez*] Tes désirs ont été excités par le voyageur nocturne venu de Cordoue à l'insu du mieux informé.

A quoi l'autre répondit :

Ce visiteur est venu présenter ses vœux dans l'obscurité de la nuit ; que ce visiteur nocturne soit le bienvenu !

Cela l'excita encore davantage, et il courut en gambadant auprès d'une de ses favorites. El-Ḥakam, laissant alors son fils à la tête de l'armée, retourna à Cordoue.

Ibn ech-Chamir a composé une kaçîda en *b* roulant sur ce qui se passa au cours de cette expédition et où, faisant parler 'Abd er-Raḥmân, il dit entre autres (1) :

[26 v° *Motakârib*] Le soleil qui s'élève dans le firmament me fait penser à Ṭaroûb (2), la jolie fille qui est parée de tous les agréments de la beauté et en qui l'œil découvre le charme de la gazelle. Je suis bien le fils des deux Hichâm (3) sachant et soulever les combats et y mettre fin.

C'est 'Abd er-Raḥmân qui le premier établit les visites régulières des vizirs au palais à l'effet de tenir des conférences sur les mesures à prendre, ainsi que cela se fait encore de nos jours. Il eut pour vizirs des hommes tels qu'aucun prince ne trouva ni avant lui ni depuis, pour remplacer le ḥâdjib (chambellan, premier ministre) et secrétaire déjà cité 'Abd el-Kerîm ben Moghîth ; parmi eux figurent 'Isa ben Choheyd, Yoûsof ben Bokht (4), 'Abd Allâh [ben Moḥammed] ben

(1) Sur la poésie dont un fragment suit, voir *Bayân*, trad. fr., II, 139.

(2) C'est le nom d'une favorite dont le rôle politique est exposé dans l'*H. des mus. d'Esp.*, II, 96, 126 et 151 ; cf. plus bas.

(3) Je conserve cette lecture en suivant Dozy, *Corrections*, p. 41.

(4) Ces deux personnages sont cités dans le *Bayân*.

Omeyya ben Yezîd (1), 'Abd er-Raḥmân ben Rostem (2). A la suite de la mort d' 'Abd el-Kerîm ben Moghîth, survenue au commencement de son règne, tous les vizirs postulèrent à l'envi le poste de *ḥâdjib*, chacun d'eux prétendant s'imposer à lui. Le prince agacé jura qu'il ne nommerait aucun d'eux et fit tirer au sort entre les divers trésoriers, qui étaient à ce moment Moûsa ben Ḥodeyr, le premier d'entre eux (*cheykh el-khozzân*), Ibn Besîl connu sous le nom d'El-Ghammâz, Ṭâhir ben Abî Hâroûn et Mihrân (3) ben 'Abd Rabbihi, qui était Berbère et le plus ancien ; ce fut celui-ci, avec qui le khalife était lié depuis son enfance, que le sort favorisa et qui, devenu ainsi ḥâdjib, le resta pendant quelques années jusqu'à ce qu'il mourût. 'Abd er-Raḥmân ben Ghânim (4) le remplaça, et après sa mort, ces fonctions furent exercées simultanément par 'Isa ben Choheyd et 'Abd er-Raḥmân ben Rostem, ainsi que nous l'avons dit. Après la mort de ce dernier, 'Isa ben Choheyd en resta seul chargé [27] jusqu'à la mort d' 'Abd er-Raḥmân, et continua encore de les exercer sous le règne de Moḥammed pendant environ deux ans [*blanc de deux ou trois mots*].

D'après ses ordres il fut procédé à l'agrandissement de la mosquée de Cordoue, et les travaux, presque terminés sous son règne, le furent entièrement sous celui de l'émir Moḥammed. 'Abd er-Raḥmân fit édifier la grande mosquée à Séville (5), et aussi élever les murs de la ville à raison de l'attaque dont elle fut l'objet de la part des Madjoûs (Normands) lors de leur invasion en 230 (18 sept. 844). C'est de son temps en effet qu'eut lieu cette invasion ; les habitants terrifiés s'enfuirent devant les agresseurs, et les Sévillans, abandonnant leur ville, se réfugièrent à Carmona et dans les montagnes de Séville, car aucun parmi les habitants des régions occidentales n'osait les

(1) Il est cité dans la *Hollat*, p. 94, d'après qui j'ai complété son ascendance.

(2) Texte رسم, écrit plus bas رستم.

(3) Plus loin, ce nom est écrit Sofyân. Je ne retrouve pas ailleurs les noms de ces quatre fonctionnaires.

(4) Sur le nom de ce ministre, cf. *Bayân*, trad. fr., II, 135, et *Annales*, p. 203.

(5) Les détails relatifs à l'incursion des Normands ont été traduits presque en entier (de ce point jusqu'à p. 213) par Dozy, *Recherches*, 2e éd., pp. 282-257 ; 3e éd., pp. 259-264.

combattre. On appela donc aux armes les habitants de Séville et des cantons avoisinants, et les vizirs se mettant à leur tête partirent en campagne. L'appel aux armes avait été adressé aux habitants de la Frontière dès le premier mouvement des Madjoûs, qui avaient débarqué à l'extrême ouest et s'étaient emparés de la plaine de Lisbonne. Les vizirs et les troupes réunies par eux s'établirent à Carmona, vu qu'ils étaient hors d'état de tenir tête aux envahisseurs trop puissants, et ils y furent rejoints par les gens de la Frontière, parmi lesquels figurait Moûsa ben Kasi. De ce dernier chef 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam s'était assuré la bienveillance en lui rappelant qu'El-Welîd ben 'Abd el-Melik[1] avait été le patron de sa famille, vu que son aïeul s'était converti entre les mains de ce prince. Cette démarche avait valu à l'Émir des dispositions plus favorables de ce chef, qui arriva en nombreuse compagnie ; mais en s'approchant de Carmona, il s'éloigna des contingents fournis par les habitants de la Frontière ainsi que des troupes commandées par les vizirs, et alla camper près de [*blanc*]. Les contingents de la Frontière qui s'étaient réunis aux vizirs s'enquirent des mouvements de l'ennemi et apprirent que [27 v°] quotidiennement des groupes de partisans étaient dirigés du côté de Firrîch, de Lacante, de Cordoue et de Moron. Ils demandèrent alors en quel endroit ils pourraient se cacher pour dresser une embuscade dans les environs de la capitale, et on leur indiqua la bourgade de Kintoch (Quintos) Ma'âfir, au sud de Séville. Ils gagnèrent nuitamment cette localité et s'y embusquèrent, après avoir installé au sommet d'une ancienne église qui y existait une vigie, qui y monta sur sa tête un fagot de bois. Au lever du jour, une bande de seize mille hommes sortit de la ville se dirigeant vers Moron et qui, quand elle passa vis-à-vis cette bourgade, leur fut signalée par la vigie. Ils se gardèrent de sortir à ce moment, mais quand les ennemis se furent éloignés, ils les attaquèrent par derrière, du côté de la ville [de Séville], et les massacrèrent tous à coups de sabre. Alors les vizirs se mettant en marche entrèrent à Séville, dont le gouverneur, qui

(1) C'est-à-dire le khalife omeyyade de Damas.

était assiégé dans la forteresse, se porta à leur rencontre, et les habitants y rentrèrent peu à peu. Deux autres bandes de Normands étaient aussi sorties l'une du côté de Lacante, et l'autre du côté de Cordoue, vers le territoire des Benoû 'l-Leyth ; mais ceux des leurs qui étaient restés dans la ville, en apercevant la cavalerie musulmane derrière laquelle s'avançait le gros de l'armée, et ayant connaissance du massacre de ceux des leurs qui avaient marché sur Moron, s'enfuirent vers leurs navires, remontèrent au-delà de Séville du côté du fort d'Ez-Za'wâk[1] et y retrouvèrent leurs compagnons qui s'embarquèrent, et ils redescendirent le fleuve vivement poursuivis et sous une grêle de pierres lancées à l'aide de frondes[2]. A un mille plus bas que Séville, les fuyards crièrent aux musulmans [28] de cesser leurs attaques s'ils voulaient traiter du rachat des captifs. Le calme s'étant rétabli, l'ennemi consentit à accepter une rançon pour les prisonniers qu'il détenait, dont la plupart furent rachetés, non à prix d'or ou d'argent, mais moyennant des vêtements et des vivres. Après s'être retirés de Séville les agresseurs firent voile pour Nâkoûr ; ils y firent prisonnier le grand-père d'Ibn Çâliḥ, dont l'émir 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam paya la rançon ; c'est là ce qui constitue le titre des Omeyyades à la reconnaissance des Benoû Çâliḥ. Ces barbares portèrent ensuite leurs ravages sur les deux rives [de la Méditerranée] et poussèrent jusqu'au pays des Roûm. C'est au cours de cette expédition qu'ils arrivèrent à Alexandrie, et leurs déprédations se poursuivirent ainsi pendant quatorze ans.

Les ministres ayant conseillé d'entourer Séville de murailles, le soin de ces travaux fut confié à 'Abd Allâh ben Sinân, qui était un des clients syriens [des Omeyyades] et intime avec 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam depuis l'enfance

(1) Alcala de Guadaira, à huit milles plus haut que Séville (*Bayân*, trad. fr., II, 84 n. ; *Annales*, 110 n.).

(2) Texte اوقاف qu'il faut lire اوضاف. Dans les *Recherches*, 2e éd., II, 285, on lit : « ... les accablaient de malédictions et leur jetaient des pierres et des outres » ; dans la 3e éd., Dozy a reconnu la correction qui s'impose et dit : « ... les accablaient d'injures et frondaient des pierres ». On sait si la confusion orthographique dont il s'agit est fréquente.

de ce prince; celui-ci devenu khalife lui donna de l'avancement; puis Ibn Sinân se rendit en pèlerinage à la Mekke, et lors de son retour, qui coïncida avec ces événements, il fut chargé de construire les murs de Séville. Son nom figure sur les portes de cette ville.

Sous le règne d''Abd er-Raḥmân il y eut une éclipse de soleil qui causa une grande frayeur : la population se réunit dans la mosquée principale de Cordoue et le kâdi Yaḥya ben Ma'mer y dit la prière de circonstance, ce qui n'avait jusqu'alors pas eu lieu en Espagne et ne s'est pas jusqu'à ce jour représenté.

Lors de l'achèvement de la mosquée principale de Séville, 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam rêva qu'il pénétrait dans ce temple et y trouvait le Prophète mort et enseveli dans la *kibla*. Il se réveilla tout troublé, et les interprètes des songes, à qui il demanda ce que cela signifiait, répondirent que c'était là un endroit où la religion expirerait. [28 v°] Or ce fut là qu'arriva plus tard la victoire que l'on sait et que remportèrent les Madjoûs. D'après le récit de maints cheykhs de Séville, ces barbares faisaient rougir leurs flèches au feu et les lançaient contre le plafond du temple ; mais chacune de ces flèches retombait après avoir consumé la portion immédiatement adjacente, et les marques laissées par ces flèches dans le plafond sont encore visibles de nos jours. Désespérant d'arriver ainsi à y mettre le feu, ils amoncelèrent des planches et les nattes de la mosquée dans l'une des nefs pour constituer ainsi un bûcher dont les flammes montassent jusqu'au plafond. Mais alors surgit du côté du *miḥrâb* un jeune homme qui les chassa de l'édifice et qui, pendant trois jours, les empêcha d'y pénétrer de nouveau ; puis eut lieu leur déroute. Les Madjoûs dépeignaient le jeune homme qui les expulsa comme parfaitement beau.

L'émir 'Abd er-Raḥmân organisa alors des préparatifs, fit établir à Séville un arsenal où l'on construisit des vaisseaux, appela pour monter ceux-ci des marins du littoral espagnol qu'il rétribua largement et tint prêts des machines de guerre et du naphte. Aussi quand, en 244 (19 avril 858), sous le règne

de l'émir Moḥammed, les agresseurs se représentèrent pour la seconde fois, on leur tint tête à l'embouchure du fleuve de Séville dans la mer et ils furent battus ; ils durent se retirer non sans avoir perdu plusieurs de leurs navires, qui furent incendiés[1].

Vers la fin du règne de l'émir Ḥakam, un individu du nom de Ka'nab avait provoqué du côté de Moron un mouvement auquel il a laissé son nom : il sema la discorde entre les Arabes et les clients, entre les Botr et les Berânès[2], et il en était résulté une insurrection qui fut, grâce à Dieu, éteinte au commencement du règne d' 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam, et Ka'nab s'enfuit [29] du côté de Mérida et de la région avoisinante. Mais là aussi cet homme souleva entre les Berbères et les Mowalled une guerre où Dieu le fit périr. A la même époque eut lieu le soulèvement de Maḥmoûd et de Djamla, qui était sa sœur[3], dans le voisinage du Tage, au nord de Mérida. Des dissensions surgirent ensuite entre ces derniers, Djamla voulant revenir à l'obéissance tandis que Maḥmoûd son frère opinait pour l'insoumission et la révolte ; mais, grâce à Dieu, tout s'apaisa par la mort de Maḥmoûd.

Ziryâb[4] se rendit à la cour d' 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam. Ce personnage était tout à fait intime avec l'émir Moḥammed ben Hâroûn el-Émîn ; or ce fut El-Ma'moûn qui devint le chef de l'Etat après El-Émîn, et il manigança maintes choses contre l'ami de ce dernier. Après la mort violente d'El-Émîn, Ziryâb s'enfuit en Espagne, où il arriva à jouir auprès d' 'Abd er-Raḥmân ben El-Ḥakam de la plus grande influence, dont il était d'ailleurs digne par ses connaissances en littérature et en traditions, ainsi que par la très grande habileté de ses

---

(1) Ici s'arrête la traduction partielle de Dozy.

(2) Il s'agit probablement des tribus berbères ainsi dénommées. Le souvenir de ce mouvement n'a pas été recueilli par le *Bayân*, mais il semble qu'il en est parlé par Ibn el-Athîr, *Annales*, 130.

(3) C'est, je crois, de cette insurrection que parlent aussi Noweyri et Ibn Khaldoûn (d'après Dozy, *Recherches*, 2e éd., I, 151 ; 3e éd., 139 ; il ne cite d'ailleurs pas notre auteur).

(4) La venue de ce musicien en Espagne (suprà, p. 207) est autrement racontée par Dozy, *H. des mus.*, II, 89 sq.

doigts [sur le luth]. On raconte entre autres choses qu'à la suite d'un chant qu'il fit entendre au prince, celui-ci enchanté donna l'ordre aux trésoriers de lui verser trente mille dinars. Le préposé aux ordres apporta ce message aux trésoriers, qui étaient alors ceux que nous avons dit plus haut être en compétition pour le poste de hâdjib, moins cependant Sofyân[1] ben 'Abd Rabbihi, qui fut néanmoins investi de ces fonctions. Les trésoriers restant à se regarder les uns les autres, leur chef Moûsa ben Ḥodeyr leur dit de parler; mais sur leur réponse qu'ils n'avaient qu'à dire comme lui, Moûsa s'adressa en ces termes au préposé aux ordres : « Nous sommes sans doute les trésoriers de l'Émîr, que Dieu garde! Mais nous sommes aussi ceux des musulmans, sur les biens de qui nous opérons des prélèvements que nous [avons à] dépenser dans leur intérêt. [29 v°] Eh bien! j'en atteste le ciel, cette ordonnance ne sortira pas ses effets, car nul d'entre nous ne consentirait à voir demain figurer dans ses livres que nous avons pris sur les biens des musulmans trente mille dinars pour les verser à un chanteur en récompense d'un chant qu'il a fait entendre. C'est l'Émîr, que Dieu garde! qui lui paiera cette somme sur ses propres deniers. » Le préposé aux ordres se retira et dit au khalîfa porteur du mandat que les trésoriers refusaient de le payer, communication que l'huissier, pénétrant chez l'Émîr, transmit à celui-ci. « Ce n'est pas là, remarqua Ziryâb, ce qui s'appelle obéir. — C'est au contraire, reprit 'Abd er-Raḥmân, véritablement obéir, et je veux leur attribuer, à raison de cette affaire, les pouvoirs de vizir; ils ont dit ce qui est en parlant comme ils ont fait. » Puis il fit payer sur sa cassette particulière la somme promise à Ziryâb.

Entre autres anecdotes relatives à 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam, on rapporte qu'à la suite de nombreuses plaintes qu'il recevait contre tous les préfets de la capitale successivement, il jura de ne plus nommer à ce poste aucun Cordouan, et il chercha parmi ses clients habitant dans les cantons quelque homme capable. On lui désigna Moḥammed ben es-Selîm, qui,

---

(1) Ce nom est écrit Mihrân, p. 209.

lui dit-on, avait fait le pèlerinage et était très intelligent et modeste, et sur la description qui lui en fut faite, il le fit venir et le nomma préfet de la ville. Le jour même de sa nomination, le nouveau fonctionnaire se rendait à cheval au palais quand on le prévint qu'au quartier des bouchers un cadavre avait été trouvé dans un panier. Se le faisant apporter, il ordonna de l'exposer sur la chaussée[1] dans l'espoir que quelque passant le reconnaîtrait. Il se fit aussi présenter le panier[2], et après en avoir examiné un neuf, donna l'ordre de convoquer tous les spartiers, tant marchands qu'ouvriers; puis il fit comparaître devant lui et interpella les principaux d'entre eux : [30] « Le travail des paniers et des corbeilles est-il toujours identique, ou bien l'un de vous peut-il reconnaître le travail d'un confrère? — Chacun de nous, lui dit-on, peut non-seulement reconnaître le travail d'un confrère, mais aussi distinguer le travail fait à la campagne ou à Cordoue même. » Il leur montra alors le panier en question, qu'ils reconnurent comme fabriqué par l'un des leurs, présent à la réunion. Cet homme fut appelé et déclara ce qui suit : « Oui, ce panier m'a été acheté hier par un jeune homme ayant la tenue des serviteurs du prince et dont voici la description. » Les policiers et les [marchands] acheteurs reconnurent ainsi un muet habitant à Roçâfa; on se rendit chez lui, et les perquisitions qui y furent faites firent retrouver les vêtements de la victime. Le khalife, quand il apprit ce succès, nomma en outre vizir le nouveau préfet, qui devint, dans le conseil des ministres, un oracle dont tout le monde suivait l'avis.

Glorieux faits de l'Émîr Moḥammed

L'émîr Moḥammed, qui monta ensuite sur le trône, était un homme froid, lourd, se laissant facilement aller aux châtiments, mais accordant des honneurs aux plus marquants des savants, des clients et des militaires, et choisissant avec soin

---

(1) Probablement la chaussée proche de la porte du palais de Cordoue, voir *Bayân*, trad. fr., II, 315 l. 7 en bas.

(2) Le ms. écrit indifféremment tantôt شَبِيرَة tantôt شَبْرَة.

ses fonctionnaires, jusqu'au jour où il investit Hâchim[1] de l'autorité. Il se mit alors à mal agir, et, cessant de choisir les fonctionnaires parmi les vieillards et les hommes mûrs, il nomma des jeunes gens qui partageaient leurs bénéfices avec lui et qu'à cause de cela on appela les copartageants. De la sorte les affaires marchèrent mal, et il en résulta ce qu'on verra plus loin.

Moḥammed confirma dans ses fonctions de kâdi de Cordoue Sa'îd ben Soleymân[2], qui resta en place jusqu'à sa mort, et après qui fut nommé [30 v°] Moḥammed ben Ziyâd[3]. Cet homme de bien ressemblait par sa vertu et son talent à son prédécesseur ; il se démit de sa charge pour aller en pèlerinage et mourut à Miçr avant même d'être parvenu au terme de son voyage. Il eut pour successeur 'Amr ben 'Abd Allâh connu sous le nom d'El-Kob'a[4], à qui son intelligence et sa sagesse donnaient une haute influence ; ce juriste, dont l'aïeul avait été affranchi[5] par un habitant d'Ecija, avait exercé les fonctions de kâdi dans cette ville sous le règne d' 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam et au commencement du règne de Moḥammed. Il fut révoqué à la suite d'un événement survenu pendant sa judicature et que voici. El-Koçbi, personnage d'importance qu' 'Abd er-Raḥmân avait député à Charles, roi de France, et au roi de Roûm, mourut en laissant trois mille dinars en espèces, ainsi que des orphelins, et le kâdi avait à mettre cette somme sous séquestre et à en assurer la conservation. Or cet argent fut bien remis entre ses mains, mais ensuite il disparut. On accusa son fils, prénommé Aboû 'Amr, d'en avoir disposé, et la même accusation fut dirigée contre son secrétaire, si bien que les poètes en parlèrent. Voici deux des vers que fit à ce propos Mou'min ben Sa'îd[6] :

(1) C'est-à-dire Hâchim ben 'Abd el-'Azîz, dont le nom reviendra plusieurs fois ; cf. *H. des mus.* et *Bayân*, t. II.

(2) Voir p. 206, et cf. *Bayân*, trad. fr., II, 153, n. 3, ainsi que Khochâni, éd. Ribera, 91 et 107.

(3) Cf. Khochâni, éd. Ribera, pp. 99 et 114, et *Bayân*, II, 153.

(4) Voir *Bayân*, II, 153, et Khochâni, notamment p. 117 sq. et 143.

(5) Texte مُعنَّق ; j'ai lu معتّق .

(6) Le nom de ce poète, qui se retrouve plus loin, est plusieurs fois cité par Khochâni, qui, aux deux vers ici reproduits, en ajoute un troisième ; voir aussi Dhabbi, n° 1376.

[*Tawîl*] Par ma vie ! Aboû 'Amr discrédite 'Amr ; c'est bien quelqu'un comme Aboû 'Amr qui jette le discrédit sur son père ! C'était à 'Amr qu'on demandait de la lumière, et c'est Aboû 'Amr qui a pu produire l'éclipse de la pleine lune !

Moḥammed, informé du fait, en apprécia la gravité et jugea sévèrement un acte qui dépouillait des orphelins dont le père avait joué un rôle important sous son propre règne et sous celui de son père. Il convoqua une réunion de docteurs pour délibérer à ce propos : tous furent d'avis de déférer le serment au kâdi, sauf toutefois Bakî ben Makhled[1], qui parla ainsi : « Nous exciterions les sarcasmes méprisants des juifs [31] et des chrétiens en déférant le serment à notre juge, qui est chargé de veiller à l'honneur de nos femmes, à nos immobilisations de biens, à nos orphelins. Je conseillerais à l'Émîr, dont Dieu augmente la vertu ! de mettre à la charge du trésor public la restitution de cette somme. » Le prince adopta cet avis et révoqua le kâdi, qu'il remplaça par Soleymân ben Aswad Balloûṭi[2], fils du frère de Sa'îd ben Soleymân. Quand à 'Amr, il lui envoya secrètement le khalîfa Aydoûn[3], qui lui fit prêter serment dans sa demeure même et sur l'exemplaire du Koran que l'on fait remonter à 'Othmân ben 'Affân. Cet huissier sortait à peine de chez 'Amr qu'un certain cheykh vint trouver celui-ci, qui lui récita ce vers :

[*Basîṭ*] Le matin tu as peur, le soir tu es en proie à toute les affres ; mange de la poussière, mais n'exerce aucun office auprès des [princes] !

Le visiteur lui demandant ce que cela voulait dire : « Ce jeune homme qui vient de sortir d'ici, reprit 'Amr, est venu me faire jurer sur le Koran qui remonte à 'Othmân, et je prends Dieu à témoin que mon serment est l'expression de la vérité ! » L'émîr Moḥammed fit rembourser aux orphelins le montant de leur fortune, puis il nomma kâdi à Saragosse 'Amr ben 'Abd

(1) Le ms. vocalise ainsi. Sur ce juriste célèbre, voir les références données dans le *Bayân*, II, 179 ; ajoutez-y Khochâni, index.

(2) Il est mentionné dans le *Bayân*, II, 153 ; voir aussi Khochâni, index, et Ibn Faradhi, n° 547.

(3) Dans une anecdote où il est question de lui il est qualifié الفتى, page eunuque (Khochâni, 156) ; et cf. infrà, p. 221 ad f.

Allâh. Celui-ci, après y avoir passé plusieurs années, envoya une lettre où il parlait de la détresse de sa femme et de ses enfants, ainsi que de la ruine qui menaçait ce qu'il avait laissé. Il fut alors rappelé à Cordoue; à son arrivée Soleymân ben Aswad fut destitué, et ce fut à lui que l'on rendit la place de kâdi de la communauté, *kâdi 'l-djemâ'a* (1). Il eut le premier ce titre à Cordoue, car il n'appartenait pas au *djond* et ne pouvait y rattacher son origine. Jusqu'alors les kâdis avaient été tirés des *djonds* arabes, de sorte que celui qui remplissait ces fonctions à Cordoue s'appelait kâdi du *djond*. [31] Après la mort d' 'Amr, Soleymân ben Aswad recouvra cette situation et la garda jusqu'à la mort de l'émîr Moḥammed.

Nous avons dit qu' 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam avait fait agrandir la mosquée principale; mais les travaux n'étaient pas terminés [à sa mort], et ce fut l'émîr Moḥammed qui les acheva. Ce prince alors se rendit en personne dans les nouveaux bâtiments et y fit la prière, ce qui a fait dire à Gomez (2) :

[*Tawîl*] Par ma vie! l'imâm a témoigné son humilité, et au pouvoir terrestre il joint les sentiments religieux.

Le prince confirma dans les fonctions de hâdjib 'Isa ben Choheyd, à qui nul d'entre les chefs qui se succédèrent dans le service des Omeyyades d'Espagne ne pouvait le disputer tant pour sa généreuse sollicitude que pour ses nombreuses faveurs. Le hâdjib et secrétaire 'Abd el-Kerîm ben Moghîth avait les mêmes qualités, mais recevait des cadeaux et la rétribution de ce qu'il faisait, tandis qu' 'Isa n'acceptait rien du tout, et n'avait autre chose en vue que l'exaltation de ses protégés. Ainsi 'Abd el-Wâḥid Iskenderâni (3), jeune et visant à l'effet, songeait à tirer parti de son talent de chanteur et vint, à son arrivée en

(1) Ce titre est donné, du moins à une époque postérieure, au kâdi à compétence générale (Mâwerdi, trad. fr., 41). Mais d'après ce qui est dit ici il semble qu'à l'origine, ou peut-être en Espagne, cette expression a eu une autre acception.

(2) C'est évidemment le chrétien renégat dont il est parlé plus loin, bien que le latin *comes*, comte, soit transcrit en arabe de la même manière.

(3) 'Abd el-Wâḥid ben Yezîd Iskenderâni est cité deux fois comme général dans le *Bayân*, II, 138 et 140.

Espagne, trouver ce hâdjib d' 'Abd er-Rahmân, pour l'intéresser à son sort : « Réserve, lui dit 'Isa, le chant pour une autre circonstance et n'en parle pas : tes connaissances littéraires suffisent. » Il le présenta à 'Abd er-Rahmân et le poussa à un tel degré auprès de ce prince que ce dernier fit du jeune homme son commensal ; sa sollicitude ne se ralentit pas, et 'Abd el-Wâhid devint vizir et préfet de la ville.

'Isa ben Choheyd était vizir [32] mais pas encore hâdjib, quand, sous le règne d' 'Abd er-Rahmân, il se rendit à Séville pour y lever des troupes pour la guerre sainte, car les khalifes (*sic*) expédiaient ainsi les vizirs au dehors pour faire des levées, notamment en vue de la guerre sainte. Une maladie de son secrétaire coïncida avec son départ, et la crainte de chagriner son auxiliaire fit qu'il ne le remplaça pas pour entreprendre cette tournée. Quand il fut arrivé à Séville et que les habitants se trouvèrent autour de lui, il leur dit de chercher parmi eux quelque jeune homme en état de remplir les fonctions du secrétaire qu'il avait laissé malade à Cordoue. On lui indiqua un jeune Sévillan nommé Mohammed ben Moûsa[1], habitant de Kenîsat el-mâ, appartenant à la grande famille des Benoû Moûsa, qui sont Ghâfikites et que les descendants d' 'Abd er-Rahmân ben 'Abd Allâh Ghâfiki, gouverneur de l'Espagne cité plus haut, prétendent être leurs clients. Il accepta ce jeune homme pour faire fonction de secrétaire, et de l'épreuve qu'il fit de lui et qui tourna à sa complète satisfaction, il résulta pour Ibn Moûsa de la considération aux yeux de son maître. Celui-ci, après avoir usé de ses services pour l'affaire qui l'avait appelé à Séville, lui envoya un présent et des vêtements ; mais le jeune homme lui répondit qu'il avait de plus hautes espérances et que, s'il s'était attaché à lui, ce n'était pas avec l'idée de quitter son service. En conséquence il gagna Cordoue avec 'Isa, qui le poussa et commença par le faire nommer trésorier ; ensuite il le fit devenir intendant de Mohammed, auprès de qui le nouveau serviteur jouit d'une influence absolue et dont, à

(1) Son nom ne figure pas dans le *Bayân*, mais il est parlé de lui comme vizir à deux reprises dans Khochâni, pp. 115 et 136.

l'avènement de ce prince, il devint le vizir. Moḥammed fit aussi venir le frère de celui-ci, Mo'ammel, c'est-à-dire Aboû 'Abd Allâh ben Mo'ammel, connu sous le nom d'El-Yemâma et littérateur spirituel[1].

Devenu vizir, Moḥammed ben Moûsa convoqua les descendants d''Abd er-Raḥmân ben 'Abd Allâh Ghâfiki, qui avaient de grandes et riches propriétés à Mernânat el-Ghâfikiyyîn, dans l'Aljarafe de Séville[2], et leur dit : « Par ma vie ! vous émettez une prétention que, si elle était vraie et que nous en eussions connaissance, nous ne pourrions nier ; venez donc vous mêler à nous[3] et nous revendiquer comme famille ! Si, comme vous le dites, nous sommes de vos clients, nous sommes des vôtres ; et si nous sommes d'origine arabe, nous sommes cousins. » Ses auditeurs en convinrent et lui manifestèrent leur reconnaissance, de sorte que les [deux groupes] n'en firent plus qu'un, que des mariages se conclurent entre eux et que toutes ces prétentions disparurent à partir de ce moment.

Ṭaroûb, mère d''Abd Allâh ben 'Abd er-Raḥmân, exerçait sur 'Abd er-Raḥmân ben el-Ḥakam une influence qu'elle employa pour procurer le pouvoir à son fils 'Abd Allâh ; elle se livra à des intrigues auprès des gens du palais, tant des femmes que des pages et de la plupart des eunuques, pour arriver à ce résultat. [L'eunuque] Naçr haïssait Moḥammed et favorisait 'Abd Allâh, le fils de Ṭaroûb. Quand, vers la fin de la vie d' 'Abd er-Raḥmân, il vit ce prince pencher pour son autre fils Moḥammed, il conçut le projet de tuer tant son maître que ce

---

(1) Ce nom se retrouve plus loin, mais avec une variante; je ne l'ai pas rencontré ailleurs. Il existe un poète, qui n'est pas à confondre avec celui qui est cité ici, du nom d'El-Mo'ammel ben Amîl, dont parle l'*Aghâni* et dont des vers sont reproduits dans le *Zohr el-âdâb* (en marge d'Ibn Abd Rabbihi, III, 353) et dans l'*Adab ed-donya* de Mâwerdi (éd. Csp, 212 et 249).

(2) Ce nom de lieu se retrouve dans la première portion de notre texte. Cherbonneau traduit (*J. as.*, 1856, II, 441) : « Leur résidence est une localité dite *la Mernâna des Ghafiki*, sur le grand plateau qui domine Séville »; ce qui devient sous la plume d'Houdas (*Recueil*, etc., p. 230) : « Sa famille... habite Mernâna, bourg appartenant aux Ghâfiqites de la noblesse de Séville »!? *Cf.* ci-dessus, p. 195.

(3) Le texte est défectueux قا تحلطو (*sic*); j'ai lu تخلطونا et ensuite وتدعونا (au lieu de وتدعون).

dernier, et fit à cet effet appeler le médecin Ḥarrâni (1), à qui il parla ainsi : « Attaches-tu quelque prix à ma faveur ? — Si j'y arrivais, dit l'autre, je serais au comble de mes vœux. — Eh bien ! voici mille dinars ; prépare-moi du [poison appelé] *bassoûn el-moloûk.* » Le médecin n'osant refuser prit les mille pièces d'or et prépara la potion demandée. Mais il prévint Fakhr (2), la mit au courant de l'affaire et la pria d'empêcher l'Émir de l'absorber. Naçr, après avoir conseillé au prince de rester à jeun pour prendre le remède dont il lui parla, le lui apporta le lendemain matin ; mais 'Abd er-Raḥmân lui dit de le prendre lui-même. L'eunuque dut obéir, puis se rendit chez lui et, faisant aussitôt appeler Ḥarrâni, le mit au courant de ce qui lui arrivait. [33] Le médecin lui fit prendre sur le champ du lait de chèvre, mais en vain, car le poison exerça son effet (3).

La mort d''Abd er-Raḥmân, qui fut subite, était connue des principaux des eunuques فتيان, qui, tenant cet événement secret, firent d'abord fermer les portes du palais. Après qu'on eut crié l'appel à la prière du soir, ils réunirent tous les eunuques grands et petits dans la demeure d'El-Kâmil et leur parlèrent en ces termes : « Camarades, un événement vient de s'accomplir qui nous intéresse tous, grands et petits, au même titre : pleurez notre Maître, que Dieu a rappelé à lui ! » Tous éclatèrent en sanglots, mais les orateurs reprirent : « Assez de pleurs en ce moment, vous aurez plus tard le temps d'en verser ! Songeons tout d'abord à nos intérêts et à ceux des musulmans, après quoi nous pleurerons. Qui, selon vous, doit monter sur le trône ? — Notre Seigneur, le fils de notre sultane, de notre généreuse bienfaitrice, » répondit un cri unanime. Mais un eunuque فتى d'entre les khalîfas prénommé Aboû 'l-Mofridj, homme de mérite et qui avait fait le pèlerinage de la Mekke, prit la parole : « C'est bien là votre opinion à tous ? — Oui, oui ! — Eh bien ! je vous dirai que votre avis est aussi le mien, car j'ai pour la sultane d'autant plus de reconnaissance qu'elle

(1) On trouve une courte notice sur lui dans Ibn Abî 'Oçaybi'a, II, 42.

(2) Ce nom désigne évidemment l'une des favorites du prince.

(3) Notre texte a servi de principal guide à Dozy (*H. des mus.*, II, 96, 126, 151) dans l'exposé qu'il fait de cette intrigue.

a été pour moi plus généreuse que pour personne. Mais ce choix, s'il se réalise, aura pour conséquence que nous ne serons plus rien en Espagne, car alors plus un de nous ne fera un pas dans la rue, ne passera près d'un rassemblement, sans entendre crier : « O grand Dieu ! maudis ces personnages qui, alors qu'ils disposaient du trône, y ont placé le pire qu'ils connussent en laissant de côté celui qui en était le plus digne. » Or vous connaissez 'Abd Allâh, ce qu'il est et ce qu'est son entourage ; qu'il vienne à diriger vos affaires et celles des musulmans, vous aussi bien qu'eux verrez assurément toute sorte d'innovations dont il sera l'auteur ; Dieu vous demandera compte [33 v°] de ce que vous aurez fait tant pour eux que pour vous-mêmes, car ce choix équivaudrait pour eux à une lourde charge. — Et quel serait, lui dit-on, ton avis ? — Je proposerais le vertueux et réservé Moḥammed. — Il mérite sans doute ces épithètes, mais il est d'une sordide avarice. — Et avec quoi se serait-il montré généreux ? Mais s'il monte sur le trône et qu'il devienne libre de disposer du Trésor, il saura bien l'être. — Eh bien ! nous faisons nôtre ton avis. » Alors il demanda un Koran sur lequel il leur fit prêter serment à tous.

Il y avait deux khalîfas, Sa'doûn et Kâsim, qui, pour plaire à Ṭaroûb, avaient jusqu'alors fait tous leurs efforts pour déprécier (1) Moḥammed ; le premier, prenant la parole, dit à ses camarades : « Puisque vous arrêtez ce choix, auquel nous nous rallions aussi, c'est moi qui irai trouver le nouveau prince. » Kâsim de son côté leur demanda d'obtenir son pardon de celui qu'avaient désigné leurs suffrages, et on le lui promit. Or Moḥammed avait une fillette pour qui le grand-père 'Abd er-Raḥmân avait une affection particulière et qu'il envoyait maintes fois chercher. [Cela permit à] Sa'doûn l'eunuque qui emporta les clefs de la Porte du pont, de sortir par la porte du jardin. Cette dernière lui fut ouverte (sans difficulté). 'Abd Allâh ben Ṭaroûb, dont le palais était auprès de la Porte du pont, y était encore à boire. La porte en fut aussi ouverte à

(1) Texte اسْتخْراج que Dozy, trompé par une erreur de copie, a lu dans son *Supplément*, استجراح ; voir mes *Additions aux dictionnaires*, p. 41.

l'eunuque, qui parvint ainsi jusqu'à Moḥammed. Ce prince, qui était au bain, consentit à le recevoir ; il se rhabilla et, se portant au-devant de lui : « Qu'est-ce, Sa'doûn, qui t'amène ? — Je viens t'annoncer que notre consentement unanime t'a fait khalife [1], car ton père est mort et voici son cachet. — Redoute, ô Sa'doûn, la colère de Dieu ! Tu es trop mon ennemi pour avoir une autre mission que celle de verser mon sang. Épargne-moi, car la terre est assez grande [pour que je puisse vivre ailleurs]. » Sa'doûn alors lui affirma sous la foi de serments de toute sorte qu'il n'était venu qu'avec l'agrément de tous ceux qui s'étaient entendus pour procéder à ce choix, ajoutant [34] qu'il avait reçu leur serment de fidélité prêté sur le Koran, et que, s'il se présentait, c'était parce qu'il avait réclamé la faveur de porter ce message pour un peu calmer le ressentiment que devait avoir le prince contre lui. « Je te pardonne, dit Moḥammed, et veuille Dieu en faire autant ! Mais attends un moment, que je fasse venir mon intendant. » Il fit appeler celui-ci, qui était Moḥammed ben Moûsa dont il a été déjà question, et le mit au courant des événements. « C'est là, lui dit ce serviteur, une grosse et périlleuse affaire, car comment franchir la porte du palais de ton frère, où se trouvent gardes et surveillants ? — Mais alors que me conseilles-tu ? — Je vais aller trouver Yoûsof ben Besîl [2], qui nous fournira les trois cents gardes dont il dispose. » Mais ce dernier, à qui il porta l'ordre de Moḥammed, lui répondit : « Aboû 'Abd el-Melik, il s'agit là d'un différend [qui nous est étranger] ; nous autres nous n'avons à servir d'autre maître que celui qui a pénétré dans le palais et s'en est rendu maître. » L'intendant rapporta cette réponse à Moḥammed en ajoutant : « Mais qui ne risque rien n'a rien ; monte à cheval, et que Dieu te vienne en aide ! » Suivant ce conseil, Moḥammed, se revêtant d'un voile de

---

(1) *Sic;* mais l'emploi de ce mot constitue un anachronisme ; cf. supra, p. 219 in m., et Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 331. On sait que le titre de khalife ou émir el-mou'minîn n'a été pris que par 'Abd er-Raḥmân III, et j'ai relevé il y a longtemps la ridicule traduction de Barbier de Meynard, *Maçoudi, Prairies d'or*, III, 70.

(2) Le ms. porte *Yesîl ;* ailleurs (voir p. 203) la première lettre n'est pas ponctuée ; mais la seule forme est, sauf erreur, *Besîl.*

femme, monta à cheval, précédé de Sa'doûn et ayant Ibn Moûsa à son côté. Ils arrivèrent ainsi vis-à-vis le palais d' 'Abd Allâh ben Ṭaroûb, et Moḥammed, en entendant les chants et le son des flûtes dont retentissait la citadelle, récita ce vers :

[*Khafîf*] Bonne chance dans vos occupations, mais bonne chance aussi pour nous dans les nôtres !

Les gardes, qui étaient à boire dans la chambre au-dessus de la porte, les entendirent s'approcher, et l'un d'eux ayant ouvert la porte en demandant qui était là, Sa'doûn le rabroua[1], après quoi la porte fut refermée, dans la conviction où étaient celui qui l'avait ouverte aussi bien que ses compagnons qu'il s'agissait du cortège accompagnant la fille de Moḥammed.

[34 v°] Le prince se dirigea ainsi vers le château, sans avoir cessé, depuis qu'il était sorti de son palais et jusqu'à la porte du pont, de s'entretenir à propos de chaque incident avec son intendant en l'appelant Aboû 'Abd el-Melik[2]. Une fois la porte du pont franchie et la serrure remise en place, il s'adressa de nouveau à son intendant : « Moḥammed, lui dit-il, reste en cet endroit jusqu'à ce que je t'envoie de l'aide pour t'y maintenir ! » Et lui-même, poursuivant sa route, arriva jusqu'au vestibule de la porte du jardin, où le portier Aboû 'Abd es-Selâm s'avança et interpella Sa'doûn : « Je vois avec toi, dit-il, une personne dont la tournure n'est pas celle de la fille de Moḥammed, qui entre ordinairement par ici. Or je jure que nulle personne de moi inconnue ne passera par cette porte. — Misérable ! reprit Sa'doûn, veux-tu donc que les femmes se découvrent devant toi ? — Je ne sais, dit le portier, de quelles femmes il s'agit » ; et il ordonna à l'émîr de se retirer. Alors Moḥammed montrant son visage : « O Aboû 'Abd es-Selâm, lui dit-il, crains Dieu en ma personne ! C'est moi-même qui suis venu à raison de la mort de mon père, que Dieu ait son âme ! — Voilà certes qui est plus grave ; mais tu ne franchiras pas cette porte avant que je sache si ton père est mort ou vivant. — Viens donc voir », lui

(1) Je lis فانتهره au lieu de فانتهزه du texte.

(2) On sait que l'emploi de la *konya* ou prénom de celui avec qui l'on cause est une marque d'abandon et de familiarité à son égard.

dit Sa'doûn, et le portier, refermant la porte sur Moḥammed et le laissant dans le vestibule, entra dans le palais avec Sa'doûn. Il put alors voir le cadavre d''Abd er-Raḥmân, sur lequel il pleura et dit des prières; puis il ressortit et, baisant la main de Moḥammed, il lui dit: « Entre, Seigneur; que Dieu te rende heureux et que par toi les musulmans le soient aussi! » Moḥammed alors entra dans le palais, et il reçut la prestation du serment de fidélité selon les formes cette nuit-là même. Il fit aussi convoquer les vizirs, les serviteurs, les Koreychites ainsi que les eunuques et les clients[1], [35] et dès le lendemain matin donna le rang de vizir à son intendant Moḥammed ben Moûsa et à 'Abd er-Ra'oûf ben 'Abd es-Selâm, aïeul des Benoû 'Abd er-Ra'oûf. Le portier Aboû[2] 'Abd es-Selâm, qui craignait d'être puni, s'enfuit; mais Moḥammed, en ayant été informé, non seulement lui garantit la vie sauve, mais lui accorda des cadeaux en argent et en vêtements, malgré ce qui s'était passé dans la nuit de son avènement: « Plût au Ciel, ajouta-t-il, que tous les serviteurs du palais agissent de même! » Il confirma dans leurs postes respectifs les vizirs institués par son père, ainsi que le secrétaire 'Abd Allâh [ben Moḥammed] ben Omeyya ben Yezîd[3], qui continua son service pendant deux ans environ, et qui ensuite fut atteint d'une maladie dont les suites l'empêchèrent pendant plusieurs années de monter à cheval. Il fut suppléé dans cette période par le chrétien Gomez[4] ben Antonyân, et comme, à la mort d'Ibn Omeyya, l'émîr Moḥammed exprima le regret que Gomez ne fût pas musulman, afin de le laisser en place, ce personnage fit attester qu'il embrassait l'islamisme, et fut définitivement nommé secrétaire.

À son éloquence et à ses aptitudes professionnelles Gomez joignait une très vive intelligence, et l'opposition qu'il faisait

---

(1) Tout ce récit des circonstances dans lesquelles eut lieu l'intronisation de Moḥammed a été reproduit dans l'*H. des mus.*, II, 150-157.

(2) Le texte porte *Ibn*.

(3) Son nom ne figure pas dans le *Bayân*, mais il est rappelé par la *Hollat*, p. 94, et par Dozy, *H. d. mus.*, II, 137; ci-dessus, p. 208.

(4) Le texte porte *Moûsa*, ce qui est évidemment un lapsus. Sur ce personnage, voir *H. d. mus.*, II, 137 sq., et 160 sq.; Khochâni, 130 sq.

à Hâchim dans nombre d'affaires relevant de celui-ci lui valut des déboires venant de ce ministre. Le général Ibn Abî 'Abda raconte qu'il était un jour assis auprès de Hâchim quand entra Moḥammed ben El-Kawther, qui avait en Espagne une réputation d'éloquence : « Aboû 'Abd Allâh, lui dit le ministre, voilà certainement une des choses les plus remarquables de notre temps, qu'un homme ayant autant de valeur, de naissance et de considération que toi n'entre pas dans l'administration et que le premier secrétaire, le grand chancelier des Omeyyades soit un chrétien, Gomez fils d'Antonien ! Cela crie vengeance devant Dieu. » Il excita ainsi ce personnage qui, rentré chez lui, adressa à Moḥammed une lettre ainsi conçue : « Les khalifes Abbasides d'Orient seront au comble de la surprise en apprenant [35 v°] qu'en Occident les Omeyyades ont dû prendre pour grand chancelier et premier secrétaire le chrétien Gomez fils d'Antonien, fils lui-même d'une chrétienne, de Juliana (1). Au nom du ciel, je voudrais bien savoir qu'est-ce qui t'a aveuglé pour ne pas choisir le plus capable, le mieux en état de donner du lustre à l'administration, celui que désignerait une situation de fortune héréditaire. Cette place serait mieux donnée à moi, par exemple, ou à Ḥâmid [ben Moḥammed] Zedjâli (2) ou à Ibn Mozayyin ou à Moḥammed ben Sofyân ; parmi les militaires, je citerai Aḍḥa ben 'Abd el-Laṭîf à Elvira, ou Ibn Abî Forey'a ou Ibn Djawchen à Reyyo, ou Ibn Oseyd à Sidona, ou Ḥaddjâdj ben 'Omar à Séville. Tous doivent leur fortune aux khalifes (*sic*), sont de ceux qui rehaussent l'éclat de l'administration et qui feront parvenir les faveurs là où elles doivent aller ; choisis n'importe lequel, car tous sont qualifiés pour cela ! » Moḥammed, après avoir lu cette lettre, demanda à Aydoûn si Ḥâmid Zedjâli était présent, ce qui se trouva être. Il lui donna alors l'ordre de préparer une chasse du côté de Roçâfa et recommanda à Ḥâmid d'avoir à se trouver le lendemain matin à la porte de la montagne à Roçâfa. Les choses étant ainsi arrangées, Moḥammed sortit au point du jour et

(1) « Fils de Julien » d'après l'*H. des mus.*, II, 137.

(2) Il est cité par le *Bayân*, II, 152, et par Makkari, II, 392, 393.

descendit de cheval pour se reposer à Roçâfa, où il fit la prière du matin. Les chevaux étaient confiés à la surveillance de Hâchim, qui était[1] à la porte de la montagne et qui dut assister au départ de l'Émîr; en apercevant Ḥâmid qui était son ami, il appela un serviteur: « Va, lui dit-il, trouver Aboû Merwân, et demande-lui de ma part pourquoi il se trouve ici. — C'est, répondit Ḥâmid, par suite d'un ordre que j'ai reçu d'être à la première heure dans le parc. » Moḥammed, s'étant alors remis en marche dans la direction de la montagne, donna l'ordre d'appeler [36] Ḥâmid, qui s'avança et, après avoir salué, entra dans le cortège: « Il m'arrive, dit le prince, des lettres te concernant et qui m'étonnent; t'es-tu un peu occupé d'affaires de chancellerie? — J'en ai, repartit Ḥâmid, reçu quelque teinture, car j'ai travaillé avec mon père dans cette partie. — Et qui donc a servi de secrétaires à l'Apôtre de Dieu et aux khalifes ses successeurs? » La réponse qui lui fut faite l'ayant satisfait: « Tu peux, dit-il, te retirer; je te nomme au secrétariat; » et, appelant Aydoûn, il lui dit de faire accompagner le nouveau secrétaire pour l'installer dans l'hôtel affecté à ce service. Il fit aussi venir Hâchim et lui dit qu'il avait décidé de reprendre la tradition et nommé Ḥâmid au secrétariat; à quoi Hâchim répondit par ce qu'il savait et qui était de nature à faire l'éloge du nouveau fonctionnaire: « Sans doute, dit le prince, mais il a un bien vilain nez canard! — Seigneur, repartit Hâchim, il n'en est que plus intelligent[2]. » L'émîr se rendit à Roçâfa et envoya à Ḥâmid l'ordre écrit de rédiger une lettre à adresser à 'Abd Allâh ben Ḥârith, qui commandait à la Frontière, à l'effet de lui recommander des précautions énergiques et bien entendues contre les Benoû Kasi, alors en insurrection de ce côté. Hâchim, qui eut connaissance de cet ordre, écrivit à Ḥâmid ce qui suit: « Te voilà soumis à une épreuve qui permettra d'apprécier comment et jusqu'à quel point tu peux te tirer de tes nouvelles fonctions.

(1) Le texte فهلو واقف semble fautif et est rendu comme s'il portait وهو.

(2) Texte يا مولاى هو اكيس له, ce qui pourrait aussi s'entendre dans un sens un peu différent.

Rentre chez toi et réunis tous ceux dont tu peux espérer le concours. » Ḥâmid montant à cheval fit chercher les gens connus pour leur talent de rédaction et qui pour lui étaient comme des frères ; il leur communiqua l'ordre qu'il venait de recevoir et chargea chacun d'eux de faire de son chef une rédaction comme s'il en était effectivement chargé. Les diverses compositions furent ensuite comparées et il en fut extrait une seule, qu'il porta au palais [36 v°] et qui fut appréciée favorablement, de sorte qu'une place lui fut désormais réservée à titre de vizir. C'est de lui que Mou'min ben Sa'îd a dit :

[*Kâmil*] Où est l'affaire à laquelle la sagesse de Ḥâmid ne donne pas l'aspect régulier [des perles] du collier ?

La plupart des vizirs de Moḥammed furent des hommes distingués par leur intelligence, leur talent et leur bonne administration, tels par exemple 'Abd Allâh ben Omeyya, qui avait été vizir et secrétaire de son père, Welîd ben Ghânim, Omeyya ben 'Isa ben Choheyd et celui qui était le plus distingué à leur yeux [1], Moḥammed ben Moûsa Ichbîli. Il confiait alternativement [2] l'administration de la capitale, à raison du mérite qu'il leur reconnaissait, à Omeyya ben 'Isa et à Welîd ben Ghânim, qui, dans tous leurs ordres et dans le règlement des affaires les plus importantes, ne prenaient que des mesures conformes à la justice. Ainsi l'on raconte qu'Omeyya ayant appris que Hâchim ben 'Abd el-'Azîz séquestrait chez lui un homme qui avait refusé de céder une maison lui appartenant et voisine de celle de Hâchim, se rendit à l'hôtel du vizirat et s'exprima comme suit : « J'ai appris que l'un de vous détient chez lui un homme qu'il a pour voisin et qui ne veut pas lui céder sa propriété. Je prends le ciel à témoin que, les faits une fois établis, je me rendrai dans cette demeure pour la bouleverser et la détruire. » Hâchim, qui était assis à sa place, prit

---

(1) Texte وكان المتقدم عندهم محمد ; ce qui peut aussi faire allusion au rôle joué par ce ministre avant que son maître montât sur le trône.

(2) Texte وكان يدىل ... بيىن ; je lis يُديل dont la construction avec بيىن se retrouve dans un exemple cité par Dozy s. v.

peur, et, appelant son domestique, il l'envoya chez lui pour délivrer le prisonnier.

Une autre fois, un fakîh s'enfuit du canton qu'il habitait pour échapper à celui qui administrait ce pays, et se réfugia à Cordoue. Son ennemi écrivit à l'émîr Moḥammed pour le prévenir contre le fugitif : « Cet homme, disait-il, m'a aliéné l'esprit de la population, et le soin de mon autorité exige qu'il soit emprisonné. » Omeyya, qui reçut un ordre conforme, répondit au khalîfa qui le lui apportait : « Non pardieu, je me refuse à emprisonner un homme qui, voué à l'étude de la science [37] et des traditions, a fui pour échapper à l'arbitraire d'un tyran bien connu pour ses injustices et qui, s'il pratiquait le bien, n'aurait pas provoqué la fuite d'un savant comme celui-là. » Le prince envoya une lettre de blâme à ce gouverneur et le força à respecter son contradicteur.

Moḥammed, lors d'une de ses expéditions, se fit remplacer par lui et confia à l'un de ses enfants la direction du palais. Le jeune prince avait un intendant très enjôleur, mais dont les procédés soulevèrent des plaintes qui furent portées devant Omeyya. Celui-ci signifia au prince de faire cesser les actes répréhensibles de son serviteur, mais cette démarche resta sans effet. Comme les plaintes se renouvelaient, Omeyya se le fit amener, selon les règles du droit commun (1), et alors le jeune prince lui envoya un de ses eunuques qui s'exprima en ces termes : « Mon maître a prêté serment que si tu ne respectes pas son intendant, il viendra en personne à la tête de ses compagnons pour l'enlever de tes mains. » Omeyya se mit à rire, ce qu'on ne le vit jamais faire pendant qu'il était à Cordoue si ce n'est dans cette occasion et à propos d'un autre incident qu'il ne convient pas de rapporter, et il répondit au messager : « J'en atteste le Dieu unique, si ton maître franchit la porte du palais auquel son père l'a préposé, je le jetterai avec des chaînes aux pieds dans la prison (2), d'où il ne sortira qu'au retour de

(1) Dozy, *Supplément*, traduit ce passage « permit à tout le monde de l'accuser ».

(2) *Douéra* ou *doueyra*, voir suprà, p. 204.

son père ou qu'après son ordre de le délivrer »; et appelant aussitôt les portiers, il leur donna des ordres conformes, puis prit tout son temps pour infliger à l'intendant, sans lui faire grâce de rien, le châtiment qu'il méritait.

Welîd ben Ghânim était préfet de Cordoue en 260 (27 oct. 873), dans cette année de famine où l'Espagne ne put ni semer de grains ni en récolter[1], et il répondit à Moḥammed, qui l'avait fait venir pour le consulter sur le prélèvement de l'impôt de la dîme (*'ochoûr*) : « Cet impôt a pour bases l'ensemencement et la récolte; [37 v°] les sujets n'ayant pu procéder ni à l'un ni à l'autre, tu dois recourir à tes greniers et à tes trésors pour faire face à tes besoins; peut-être l'année prochaine Dieu nous favorisera-t-il davantage. » Et comme le prince insistait : « Non, dit-il, je le jure, je ne me charge pas de faire rentrer un seul épi ! » Cela s'ébruita, et l'on sut quelle attitude avait prise Welîd. Alors Ḥamdoûn ben Besîl[2], connu sous le nom d'El-Achhab, homme brouillon et violent, se présenta au prince et demanda la préfecture de la capitale en s'engageant à faire rentrer l'impôt *'ochoûr* sans se livrer à aucune pratique déshonorante. Il obtint gain de cause et fut nommé préfet; mais il n'avait pas fait rentrer le quart de l'impôt sans avoir commis des actes déshonorants, sans avoir recouru à la bastonnade et à la pendaison, de sorte que, le peuple ayant imploré Dieu contre ses exactions, le Tout-Puissant le frappa de mort subite et l'appela à comparaître devant sa colère. A l'annonce de sa mort et des souffrances qu'il avait infligées au peuple, Moḥammed fit appeler Welîd ben Ghânim, auprès de qui il s'excusa en le priant de reprendre l'administration de la ville et de réparer les torts causés par le défunt : « Suis-je donc devenu à tes yeux, dit Welîd, quelqu'un que puisse remplacer Ḥamdoûn ben Besîl ou quelqu'un de ses pareils ? Je te jure que jamais plus je n'administrerai la capitale. » Le prince dut alors choisir un autre préfet.

(1) Le souvenir de cette famine est conservé ailleurs, *Bayân*, I, 150 ; II, 167 ; *Annales*, 246.

(2) Un personnage de ce nom, mais qui ne doit pas être le même, devint gouverneur d'Ecija en 300 et mourut en 302 ou 307 (*Bayân*, II, 266, 278, 290).

Les choses se gâtèrent vers la fin du règne de Moḥammed. Les premiers troubles furent constitués par la fuite de Cordoue dans l'ouest, d' 'Abd er-Raḥmân ben Merwân connu sous le nom d'El-Djalîki (le Galicien), qui était un renégat originaire de l'ouest mais faisant partie des gens attachés au palais (1). Dans cette même région se trouvait un autre renégat nommé Sa'doûn es-Soronbâki (2) ; [38] les renégats en effet y dominaient et disaient de cet homme qu'il était une cause permanente de joie (*soroûr bâki*). Or Ibn Merwân avait plus que nul autre l'intelligence, l'astuce et l'esprit tourné au mal. Lui et Soronbâki, agissant de concert, soutinrent les polythéistes, imposèrent à l'Islam de rudes épreuves dont le récit serait bien long, et louvoyèrent entre les partisans des deux religions (3). L'émîr El-Mondhir, héritier présomptif, se mit en campagne pour les combattre, avec des troupes qui avaient Hâchim à leur tête. Ce dernier, qui se précipita contre eux dans un terrain accidenté, fut mis en déroute et fait prisonnier, pendant qu'à ses côtés cinquante des plus nobles clients et arabes mordaient la poussière, et il fut livré par ses deux vainqueurs à Alfonse (4), qui réclama pour le délivrer une rançon de cent cinquante mille dînars.

Ibn Merwân se signala ensuite de manière à devenir le principal chef des renégats dans l'ouest, et Soronbâki ne fit plus que marcher à sa suite. Après la retraite des troupes musulmanes, il prit l'offensive à la tête de forces considérables, pénétra jusqu'au centre du territoire de Séville, pilla le fort de Ṭalyâṭa (5) et s'empara de ses défenseurs. Après cela il envahit le territoire de Niébla, et pénétra ensuite dans celui d'Ocsonoba,

---

(1) Sur ces troubles, voyez *Annales*, 243 ; *Bayân*, II, 163 et 167 sq.

(2) De ce nom la première voyelle seule est dans le ms. ; sur la manière de le lire et orthographier, voir *Bayân*, II, 168 n.

(3) C'est, semble-t-il, ce passage que Dozy (*H. des mus.*, II, 181) rend par « prêcha à ses compatriotes une nouvelle religion qui tenait le milieu entre l'islamisme et le christianisme ».

(4) C'est-à-dire Alfonse III, roi de Léon, voir *H. des mus.*, II, 184.

(5) Ce fait n'est pas rappelé par Dozy. Sur cette localité, voir *Recherches*, etc., 3e éd., I, 310 ; *Bayân*, II, 143.

où il s'empara de la montagne nommée Mont Châkour[1]. Il se trouva donc maître de tout l'ouest et put le ravager à son aise.

Cette situation finit par peser à l'émir Moḥammed, qui dépêcha un homme de confiance à son adversaire avec le message suivant : « Comme depuis longtemps nous nous tracassons l'un l'autre, veuille [pour en finir] nous faire savoir tes intentions. » Il reçut cette réponse : « Je demande à pouvoir disposer librement d'El-Bacharbal[2], à le fortifier et en faire une ville florissante ; je reconnaîtrai alors l'Émir, mais sans payer de tribut ni recevoir de lui aucun ordre quelconque. » Le lieu qui porte ce nom d'El-Bacharbal est situé vis-à-vis Badajoz [38 v°] et en est séparé par la rivière. Moḥammed consentit à ce qu'il édifiât (*sic*) la portion de Badajoz en deçà de la rivière pour être de la sorte compté parmi les tenants de l'islam, ainsi qu'[Ibn Merwân lui-même] l'avait stipulé. Les choses furent donc ainsi arrangées, et ce chef ne commit aucun acte d'insubordination, jusqu'au jour où Hâchim, désireux de se venger de lui, tint à Moḥammed ce langage : « Ibn Merwân a pu nous tenir tête victorieusement quand lui et les siens se transportaient sur leurs montures de côté et d'autre ; mais maintenant les voilà fixés dans une ville, installés dans des habitations et des palais qu'entourent des jardins ; marchons contre lui, car j'espère bien que Dieu nous accordera la victoire. Donne-moi pour compagnon dans cette expédition ton fils 'Abd Allâh. » Ibn Merwân en effet, lorsqu'il était à Cordoue, avait de la sympathie pour ce dernier. Hâchim en conséquence se rendit d'abord à Séville, et de là à Niébla. A cette nouvelle, l'intelligence déliée d'Ibn Merwân saisit l'objectif de ce mouvement, et il écrivit à Moḥammed : « J'apprends que Hâchim se dirige vers l'ouest, et je ne doute pas que mon installation

(1) Texte مُنتُ شَاقُر, probablement le même que منت شلوط du *Bayân*, texte, 105, trad. fr., 168 ; ou منت سالوط des *Annales*, 205.

(2) Le ms. porte à deux reprises البشربل et en fait un nom féminin. Cette graphie, probablement défectueuse, ne peut représenter que San Cristobal d'après les renseignements fournis par le *Handbook for Spain* de Murray, pp. 284 et 286.

dans un château-fort et en un lieu clos ne lui donne envie de se venger de moi; mais je jure que s'il dépasse Niébla pour marcher contre moi, je réduirai Badajoz en cendres et je recommencerai contre toi les hostilités d'autrefois. » La lecture de cette lettre détermina le khalife à envoyer à son fils et à Hâchim l'ordre de rétrograder, ce qu'ils firent.

(Il faut aussi mentionner) la révolte à Bobastro(1), dans la province de Reyyo, d''Omar ben Ḥafçoûn, qui était fils d'un tributaire converti à l'islâm, et qui se souleva parce que, à la suite d'un méfait commis par lui, la peine du fouet lui avait été infligée par l'ordre du gouverneur de Reyyo, qui s'appelait Ḍawankîr et était de la famille des Benoû Khâlid. A la suite de cette affaire, il franchit la mer et gagna Ṭâhert (تَيْهَرت), où il s'employa chez un tailleur qui était aussi originaire de Reyyo. Il était un jour à travailler dans la boutique de son patron quand survint un vieillard qui venait se faire couper un vêtement. Le tailleur offrit un siège au nouveau-venu, qui lui exprima sa désapprobation des discours qu'il entendait tenir par Ibn Ḥafçoûn et lui demanda qui était ce jeune homme : « C'est un de mes voisins de Reyyo venu ici pour travailler avec moi. — Et depuis quand, demanda le vieillard s'adressant à Ibn Ḥafçoûn, as-tu quitté Reyyo ? — Depuis quarante jours. — Connais-tu la montagne de Bobastro ? — Je demeurais au pied de cette montagne. — L'insurrection n'y sévit-elle pas ? — Non. — Cela ne peut tarder, » dit le vieillard, qui continua : « Connais-tu dans le voisinage de cette montagne un homme du nom d''Omar ben Ḥafçoûn ? » Comme le jeune homme s'effrayait d'entendre prononcer son nom, le vieillard, l'examinant attentivement, remarqua qu'il lui manquait une des incisives et (le reconnaissant) lui dit : « Malheureux ! C'est donc avec l'aiguille que tu luttes contre la misère ! Retourne dans ton pays, car c'est toi qui tiendras tête aux Omeyyades, c'est à toi qu'ils devront bien des malheurs, et tu deviendras le chef d'un grand royaume. » Ibn Ḥafçoûn se leva sur le champ dans

(1) Sur l'histoire de ce soulèvement, voir l'*H. des mus.*, II, 190 sq.

la crainte que, ces paroles s'ébruitant, il ne fût retenu par les Benoû Abî 'l-Yakḍân, qui régnaient à Tâhert et dont l'amitié était acquise aux Omeyyades[1]; achetant deux pains chez le boulanger, il les fourra dans ses manches et partit aussitôt pour l'Espagne. Il n'osa pas se présenter à son père, dont il connaissait la dureté à son égard, et alla demander aide à son oncle paternel, à qui il raconta la prédiction du vieillard : « Peut-être est-elle exacte, » dit son oncle, qui réunit une quarantaine de ses jeunes gens, avec qui Ibn Ḥafçoûn se jeta dans la montagne et se rendit maître de celle-ci.

[39 v°] A Thawria, dans les montagnes d'Algéziras se révoltèrent Lope ben Mandrîl, ainsi qu'Ibn Abî 'ch-Cho'arâ[2], et Hâchim, qui marcha contre l'un et l'autre, en vint à bout[3]. Il amena aussi Ibn Ḥafçoûn à se rendre et les emmena tous à Cordoue, où il les incorpora dans la garde du palais. Dans la même année, Ibn Ḥafçoûn prit part à la campagne entreprise par Hâchim du côté de la Frontière et se distingua brillamment dans l'importante bataille qui fut livrée à Pancorvo[4]. Il attira les regards d'un des chefs de la Frontière, qui, s'étant enquis de lui et ayant appris qui il était, s'approcha et lui dit : « Regagne donc le château-fort que tu as abandonné ; rien ne pourra t'en déloger que la mort, tu domineras une partie considérable de l'Espagne et tu seras à la porte même de Cordoue pour attaquer cette ville ».

C'est dans la même campagne que se signala Ṭarîf connu sous le nom de...[5], qui était alors au service de Merwân ben Djahwar.

Quand l'expédition fut terminée, Ibn Ḥafçoûn regagna la capitale, dont le préfet était alors Moḥammed ben Welîd ben

(1) Sur ces rapports entre les princes de Tâhert et les Omeyyades, voir *Bayân*, II, 178 ; de Goeje, *Jakubi*, 100 sq.

(2) Ce dernier mot, est d'une prononciation douteuse. — Peut-être s'agit-il de l'affaire mentionnée sous l'année 265 par le *Bayân*, II, 169.

(3) Texte فاهتنزلوهما ; je lis فاستنزلوهما .

(4) Texte قنت فرب .

(5) المعروف بالولس فان je ne retrouve ailleurs ni ce surnom ni le nom de ce personnage, non plus que le nom de celui qui l'employa.

Ghânim [1] connu sous le nom de Bor'âni. Ce préfet, qui n'aimait pas Hâchim, recherchait toutes les occasions de lui être désagréable en tracassant ses intimes et ses créatures, et il se mit à pourchasser Ibn Ḥafçoûn de logis en logis, en même temps qu'il lui faisait livrer par les préposés aux vivres les plus mauvais aliments. 'Omar ben Ḥafçoûn lui-même a raconté à Aḥmed ben Maslama, qui l'a répété, ce que voici : « Prenant du pain fabriqué avec le blé qu'on me fournissait, je le fis voir à Ibn Ghânim, préfet de la ville, en lui disant : « Que Dieu te garde ! Peut-on se nourrir avec un pain pareil ? — Et qui donc es-tu, mauvais drôle? » me répondit-il. [40] Comme je me retirais, je rencontrai Hâchim, qui se rendait au palais, et je lui racontai ce qui venait de se passer : « Ces gens, me dit-il, ne savent pas qui tu es ; fais-toi connaître ! » Je retournai alors auprès de mes compagnons, à qui je redis toute cette histoire ; le jour même je quittai Cordoue, et retournai auprès de mon oncle pour lui demander aide et en lui racontant les réponses que j'avais reçues de l'un et de l'autre. »

Hâchim avait, après avoir réussi à faire sortir Ibn Ḥafçoûn de Bobastro, fait élever une construction au sommet du mont et en avait donné le commandement à l'*'arîf* Tadjoûbi [2]. Celui-ci fut chassé par la troupe d'Ibn Ḥafçoûn renforcée par des jeunes gens que lui fournit son oncle, et le vainqueur s'y empara de sa maîtresse de celui dont il prit la place : c'est cette jeune fille, connue sous le nom de Tadjoûbiyya, qui devint mère du fils d'Ibn Ḥafçoûn prénommé Aboû Soleymân. L'autorité de l'insurgé se développa, chaque jour ajoutait quelque chose à sa puissance, si bien qu'il devint maître de tout le pays compris entre Algéziras et Todmîr. Cependant Tadjoûbi avait, après sa défaite, pris possession du pic de Djawdhârech [3], à l'ouest de Bobastro, et il faillit reprendre le

(1) Son nom figure dans le *Bayân*, et Dozy le cite en faisant le récit de ces incidents d'après notre auteur.

(2) Cet ethnique figure dans le *Moschtabih* de Dhehebi.

(3) D'après Dozy (*Recherches*, 3e éd., I, 320), ce château correspond à la petite ville d'Ardalès, dont le nom se retrouverait dans la transcription arabe moyennant un léger changement d'orthographe, حرذارش au lieu de جوذارش ; l'ancienne orthographe espagnole est d'ailleurs Hardalès.

dessus ; mais il fut ensuite déplacé, et ce fut un autre qui obtint ce commandement.

Revenons-en maintenant à ce qui concerne Omeyya ben 'Isa ben Choheyd. On raconte encore de lui qu'étant venu un jour à passer auprès de la demeure réservée aux otages, située près la Porte du pont, il entendit ceux des Benoû Kasi qui s'y trouvaient alors réciter des poésies d' 'Antara. Il donna l'ordre à l'un des gardes de lui amener le *mo'addib*(1), qui comparut devant lui à la préfecture : « Si ton ignorance, lui dit Omeyya, ne te servait d'excuse je te ferais châtier ! Tu vas chez des enragés qui chassent de race et ont suscité bien des ennuis aux khalifes (*sic*), et tu leur laisses répéter(2) des poésies qui ne peuvent qu'exciter leur ardente vaillance ! Empêche cela [40 v°] et ne leur laisse redire que les chansons à boire d'El-Ḥasan ben Hâni(3) et autres fariboles de ce genre ».

Quand, en se rendant au palais, Omeyya croisait et saluait le juriste El-A'radj ben Maṭroûḥ(4), alors préposé à la prière, celui-ci lui répondait en termes blâmables. Omeyya, qui en fut informé, attendit jusqu'au moment de la moisson et du dépiquage, et alors, d'après son ordre, le percepteur de l' '*ochoûr* dit aux habitants d'une certaine localité d'empiéter, lors du vannage, sur le tas de blé appartenant à Ibn Maṭroûḥ, puis de se rendre à Cordoue et de le poursuivre en paîment de l'impôt. Ainsi firent-ils, mais déjà Ibn Maṭroûḥ s'était mis en marche et, au cours de la route, injuriait ses adversaires et les traitait d'assassins des prophètes. Quand il arriva à la chambre haute de la préfecture, où siégeait Omeyya, celui-ci le fit venir près de lui et lui parla ainsi : « O Aboû 'Abd Allâh, sans un tyran comme moi et mes pareils, sans la répression à laquelle nous soumettons les actes des injustes et des agresseurs, ton

---

(1) المؤدّب celui qui redresse *ou* châtie ; est-ce un fonctionnaire de la prison, ou n'est-ce pas plutôt le *moḥtesib* ? Dozy, *Supplément*, traduit par « censeur », sans d'ailleurs relever notre passage.

(2) Texte فتُروّعهم ; je lis فتُرويهم, verbe employé à la ligne suivante.

(3) Autrement dit Aboû Nowâs, mort vers 195 (Ibn Khallikân, etc.).

(4) Je n'ai pas retrouvé ailleurs le nom de ce juriste fanatique.

manteau te serait enlevé dans le trajet, cependant si court, de ta demeure à la mosquée. Tu vois qu'à la campagne les voisins ne respectent ni ta science ni ta naissance ni ta charge de préposé à la prière. Sache donc que la plupart des hommes peuvent faire le mal, et que ceux-là seulement peuvent faire le bien qui sont protégés de Dieu. C'est par moi et par mes pareils que Dieu vous permet de vivre en paix, toi et tes pareils! » Le cheykh, comprenant alors le motif de sa comparution, répondit : « Je reconnais mes torts aussi bien devant Dieu que devant toi. — Dieu, lui dit Omeyya, accepte ton repentir, » et il donna au percepteur l'ordre de ne pas faire tort d'un grain au juriste, qui rentra en possession de tout ce qui lui avait été réclamé.

D'entre les belles actions de l'émîr Moḥammed on raconte celle-ci. [41] Il faisait campagne à la Frontière, et un marchand de Cordoue, qui s'appelait Ibn el-Bâkir et vendait des calottes, l'interpella : « Prince, Allâh a dit ceci : « Ceux à qui l'on annonce que l'ennemi se rassemble pour les attaquer et qu'il est à redouter, si cette nouvelle augmente leur foi et qu'ils répondent qu'Allâh leur suffit, que c'est un excellent protecteur, ceux-là s'en retournent avec les biens et la grâce d'Allâh, le mal ne les frappe pas, et ils se sont conformés à la volonté divine, etc. (Koran, III, 167-168). — Cheykh, lui répondit Moḥammed, tu n'as rien dit qui dépasse ma pensée ; mais un projet n'est réalisable que si l'on est obéi, et ce n'est pas moi tout seul qui peux combattre. » Alors le juriste 'Otbi[1] lui dit : « Par le ciel ! je ne vois qu'un ange qui ait pu mettre ces paroles dans la bouche de cet homme ; sollicite l'opinion de Dieu[2] aujourd'hui même ! » On laissa seul Moḥammed, qui, ce jour-là et dans la nuit qui suivit, implora l'assistance divine,

(1) C'est le célèbre auteur du manuel de droit mâlékite connu sous le nom d''Otbiyya; il s'appelait Moḥammed ben Aḥmed et mourut en 254 ou 255; Ibn Faradhi lui consacre sous le n° 1102 un article peu favorable; Dhabbi, n° 9; Ibn Farhoûn, ms. 5032 de Paris, f. 105 v. Cf. la version un peu différente de ces faits dans le *Bayân*, II, 184.

(2) C'est ce qu'on nomme *istikhâra* (Khalil, trad. Perron, I, 509; Dictionnaire Dozy).

et Dieu lui fit savoir que ce qu'il y avait lieu de faire c'était d'engager la bataille. Quand le matin arriva[1], il rappela auprès de lui les habitants de la Frontière et leur dit : « Si vous voulez manifester votre reconnaissance d'un bienfait aux premiers khalifes et que vous espériez recevoir de moi une récompense, débarrassez-moi de l'ennemi et faites tous vos efforts pour le déloger du défilé, car le suicide réalisé en me jetant sur mon épée est pour moi plus acceptable que d'entendre dire : l'ennemi a, du haut de la montagne, poussé contre lui des cris qui ont provoqué sa fuite. » Comme Mondhir s'était par sa bienveillance concilié toutes les faveurs de la masse, ces gens lui dirent : « On va marcher contre l'ennemi ; mais tu diras au chef de la garde de faire mettre pied à terre aux plus agiles de ses hommes, tu feras exécuter le même ordre par les émirs du *djond*, et nous emploierons ces hommes à couvrir notre front. » C'est ce qui fut fait, et alors s'engagea une terrible mêlée [41 v°] que Dieu fit terminer à notre avantage quand le jour s'avança : l'ennemi fut mis en déroute, délogé du défilé et des localités avoisinantes, et l'appel à la prière de midi n'était pas fait que trente mille têtes s'amoncelaient devant la porte de la tente royale. Ce fut du haut de ce tertre que le moueddhin lança son appel à cette prière.

Au commencement du règne de Moḥammed il se produisit des mouvements dirigés contre lui, par exemple celui des Benoû 's-Selîm, qui habitaient à Sidona[2]. Ces hommes étaient à boire avec d'autres jeunes gens comme eux quand ils apprirent la mort d''Abd er-Raḥmân ben Ḥakam ; se précipitant alors vers la maison de commandement, ils attaquèrent le gouverneur et lui enlevèrent une partie du produit des impôts. Mais les vieillards et les gens raisonnables, en apprenant ce qui venait d'avoir lieu, se rendirent auprès d'eux, leur enlevèrent cet argent et le restituèrent au gouverneur. L'émîr Moḥammed, informé de ces faits, se fit amener les coupables et les tint emprisonnés pendant une vingtaine d'années, au

(1) Au lieu de كما اصبح je lis لمّا.

(2) De cette affaire il n'est rien dit dans le *Bayân* ni dans les *Annales*.

bout desquelles les prisonniers, fatigués de cette longue détention, se mirent d'intelligence avec leurs geôliers et purent une nuit démolir les murailles qui les enfermaient. On se mit à la poursuite des fugitifs, qui s'arrêtèrent dans une bourgade de la Campagne [1], où Moḥammed ben Naçr, chef de la garde, fut le premier à les atteindre; puis arriva Hâchim, qui les fit tous périr par l'épée, sauf cependant les Benoû 's-Selîm. Mais quand ceux-ci furent amenés à la porte Es-Sodda par devant l'émîr Moḥammed, il leur fit couper le cou.

'Obeyd Allâh ben 'Abd el-'Azîz, frère de Hâchim, tenta aussi, d'accord avec son entourage, un mouvement insurrectionnel dans la montagne de Torrox, qui fait partie du territoire d'Elvira. Le vizir Moḥammed ben Omeyya fut envoyé contre le rebelle, et l'ordre lui parvint de trancher la tête à tous les insurgés. A la suite d'une lettre qu'il expédia pour demander la grâce du frère de Hâchim, [42] le khalîfa Aydoûn fut dépêché pour procéder à la décapitation d' 'Obeyd Allâh, dont il rapporta la tête, laquelle fut exposée à la Porte es-Sodda. Hâchim, qui commandait alors une armée à la Frontière, y reçut cette nouvelle et dit aux officiers qui venaient le matin le trouver : « Ainsi donc, malgré mon plus entier dévouement, malgré mes services, je n'ai pas à ses yeux mérité qu'il pardonnât la faute de mon frère! Je jure de ne jamais plus lui témoigner de dévouement. » Ces propos furent écrits au prince, qui ne les releva pas.

Finissons maintenant de dire ce qui a trait à Moûsa ben Moûsa [2]. Ce chef, après avoir procédé à des levées, alla trouver Izrâk ben Menti (?), seigneur du Guadalaxara et de la province frontière de ce nom, qui avait vis-à-vis des khalifes (*sic*) une soumission héréditaire et qui était très bel homme. Moûsa ben Moûsa, étant venu camper non loin d'Izrâk, dit de vive voix à celui-ci qui se mettait en mouvement pour l'attaquer : « Ce

(1) La Campagne de Cordoue ou Campina (*Merâcid*, II, 500 et 513; Edrîsi, trad. fr., 209).

(2) Voir sur lui et sur ce qui suit *Annales*, 215, 218, 223, 241; *Bayan*, 141 156, 159; Ibn Khaldoûn, IV, 129; *Recherches*, de Dozy, 3e éd., I, 210.

n'est pas pour te combattre que je suis venu, c'est pour te proposer un mariage : j'ai une fille qui est très belle, plus belle que nulle femme en Espagne, et je ne veux la marier qu'au plus beau garçon d'Espagne, c'est-à-dire à toi. » Izrâk accepta la proposition, le contrat de mariage fut dressé, et Moûsa ben Moûsa, après avoir regagné son territoire, lui envoya la jeune épousée. L'annonce de ces faits mit Moḥammed dans une vive agitation, car il vit bien qu'il allait perdre la Frontière citérieure comme il avait perdu l'ultérieure. Il dépêcha donc un homme sûr pour mettre à l'épreuve l'obéissance d'Izrâk et voir ses dispositions; mais ce chef renvoya le messager en disant qu'il ferait voir bientôt s'il était toujours ou non disposé à obéir. Quand il se fut rassasié de sa jeune femme, il se mit en route à la tête d'un petit nombre des siens, évita les grandes routes [42 v°] et ne fut reconnu par personne jusqu'au moment où il se présenta à la Porte du jardin. Un grand tumulte éclata alors au palais, et les eunuques se précipitant annoncèrent la bonne nouvelle à Moḥammed, qui le fit introduire et, en dépit de l'union contractée avec la fille de son ennemi, l'embrassa. Izrâk expliqua alors comment la chose s'était faite et ajouta : « Il n'y a pour toi aucun inconvénient à ce que ton féal couche avec la fille de ton ennemi. Si par ce mariage je puis le ramener à t'obéir, je le ferai ; sinon, je serai toujours de ceux qui, fidèles à tes ordres, le combattront ! » Le prince, après l'avoir traité pendant quelques jours, le renvoya en lui faisant des présents et lui donnant des vêtements d'honneur.

Quand Moûsa ben Moûsa apprit cette visite, il procéda à des levées et vint assiéger dans le Guadalaxara la forteresse même qui domine la rivière et où Izrâk reposait sur le sein de son épouse. Les habitants étaient dispersés dans leurs vignobles et leurs jardins, et Moûsa, fondant sur eux à la tête des siens, les précipitait dans la rivière. La jeune femme, toute heureuse de [voir les exploits de] son père, éveilla Izrâk : « Vois donc, cria-t-elle, ce que fait ce lion ! — On dirait, répondit-il, que tu vantes ton père plus que moi, ou que cet homme dépourvu de considération est plus brave que moi ! » Et, revêtant sa cuirasse,

il se précipita au combat. Il maniait la lame avec une rare habileté, et il en porta à son beau-père un coup qui ne le blessa qu'au cou de pied, mais qui était de main de maître; Moûsa leva le camp pour rétrograder et mourut avant d'être arrivé à Toṭila (Tudèle).

Ce chef eut pour successeur son fils Lope ben Moûsa, puis le pouvoir de cette famille se conserva jusqu'à l'année 12 (c'est-à-dire 312 = 9 avril 924) sous le khalifat d''Abd er-Raḥmân ben Moḥammed, [43] où ce prince en chassa de la Frontière tous les membres [1]. Cette région fut confiée à Yaḥya ben Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân Todjibi. Quant à l'histoire des Todjibites, elle sera faite en son lieu [2].

Règne d'El-Mondhir ben Moḥammed

Ce prince était un homme intelligent, libéral, plein de bontés pour les hommes de science et de vertu, accordant ses faveurs à quiconque connaissait quelque peu de théologie ou de littérature. Il enleva la charge de kâdi à Soleymân ben Aswad Balloûṭi pour la donner à Aboû Mo'âwiya ['Amir] ben Ziyâd Lakhmi [3], qui avait par ses vertus et son mérite atteint à un haut degré de considération. Il conserva les vizirs de son père et rendit ce titre à Temmâm ben 'Alkama [4] et à Moḥammed ben Djahwar [5], qui étaient l'un et l'autre des hommes obscurs (*sic*). Il voulait d'abord pardonner à Hâchim les torts de celui-ci à son égard et il le nomma chambellan *hâdjib*; mais il eut

(1) Voir *Bayân*, II, 306 sq.

(2) Ajoutez aux *Recherches* précitées, Codera, *Estudios criticos de historia arabe española*, 323; ci-dessous, p. 252.

(3) Il est cité dans le *Bayân*, II, 186; voir Ibn Faradhi, n° 628; Khochâni, 17 et 154 sq.

(4) Ce nom est celui d'un des Compagnons d''Abd er-Raḥmân I lors de la conquête. Il s'agit ici de son descendant, Aboû Ghâlib Temmâm ben 'Amir (ou 'Amr) ben Aḥmed, + 283 et auteur d'une ardjoûza sur l'histoire de la conquête de l'Espagne, etc., rappelée par notre auteur (p. 262 de l'imprimé) et par la *Hollat* (p. 78); cf. *Bayân*, II, 252.

(5) Son nom n'est cité qu'une fois dans le *Bayân*, II, 174; Khochâni, 135; Dhabbi, n° 76; sur la disgrâce de Hâchim, cf. *Bayân*, II, 190. L'*Histoire* de Dozy passe sous silence les démêlés qu'il eut avec Hâchim, et sur lesquels nous sommes peu renseignés.

ensuite connaissance de faits qui lui rendirent ses mêmes mauvaises dispositions, et il en vint à la violence que l'on sait. Moḥammed ben Djahwar était le plus acharné dans les attaques qu'il dirigeait auprès du prince contre Hâchim. Celui-ci alors eut recours à la ruse et acheta le concours d' 'Omar, serviteur des vizirs (*sic*), qui empoisonna le *bendj* qu'Ibn Djahwar lui avait demandé à boire. Hâchim, qui assista aux funérailles de son adversaire, s'écria sur la tombe : « Que de difficultés sont dénouées par la mort ! » Et Moḥammed ben Djahwar, étant près de mourir, avait dit : « Que de choses j'ai arrangées dont je ne verrai pas (la fin) ! »

Mondhir se hâta de marcher contre Ibn Ḥafçoûn ; il l'attaqua avec vigueur et n'eût pas tardé à le réduire si une mort subite ne l'avait surpris pendant qu'il était à l'assiéger (1).

Son frère 'Abd Allâh ben Moḥammed, qui lui succéda [43 v°] et qui se trouvait au camp avec lui, réunit les serviteurs du palais, les Koreychites, les clients et les guerriers du *djond*, et se fit prêter serment de fidélité. El-Mondhir, qui était [lors de sa mort] près de battre en retraite, avait envoyé à Aboû 'Orwa et à Ḥafç [ben Moḥammed] ben Besîl (2), préfet de la capitale, l'ordre de tirer de prison les fils de Hâchim ben 'Abd el-'Azîz, en outre de Sa'îd ben Soleymân (3) et de Moṭarrif ben Abî 'r-Rebî' (4), le premier, secrétaire et le second, gendre de Hâchim, et de les crucifier pour que son regard, au jour où il avait fixé son retour, tombât sur les suppliciés. Mais la mort l'ayant enlevé subitement, son successeur 'Abd Allâh écrivit à Aboû 'Orwa de rendre les prisonniers à la liberté, de les conduire au palais et de les placer à la Porte es-Sodda, où il les aurait sous les yeux à son arrivée. La joie remplit ainsi leurs cœurs au moment même où ils attendaient le pire destin.

On dit aussi que Meysoûr, page d'El-Mondhir, se servit d'un linge empoisonné pour bander son maître qui venait d'être

(1) Sur l'état d'esprit des troupes à ce moment, voir *Machmua*, 150.
(2) J'ai complété ce nom d'après le *Bayân*, II, 252.
(3) Peut-être Sa'îd ben Soleymân ben Djoûdi, *Bayân*, II, 221.
(4) Je ne le trouve pas mentionné ailleurs.

saigné et qui, ayant à se plaindre de lui, l'avait menacé de le châtier dès son retour à Cordoue. Le prince souffrant d'un afflux de sang dut être saigné à Bobastro même, et la mort l'emporta promptement [1].

Après l'avènement d' 'Abd Allâh ben Moḥammed, la situation d'Ibn Hafçoûn devint très forte, et ce chef poussa à la révolte la plupart des habitants de l'Espagne. Le nouveau prince enleva le poste de kâdi à Aboû Mo'âwiya ['Amir] et le confia à En-Naḍr ben Selama [2], qui lui-même fut révoqué et remplacé par Moûsa [ben Moḥammed] ben Ziyâd Djodhâmi [3] de Sidona; celui-ci lui-même fut ensuite révoqué et remplacé par son prédécesseur En-Naḍr. Après quoi ce dernier fut appelé de ces fonctions à celles de vizir, et son frère Moḥammed ben Selama [4], que le prince fit venir de Cabra [5], berceau de cette famille, fut nommé kâdi. [44] Ce Moḥammed était un homme équitable et dont la conduite rappela celle des kâdis vertueux. Il fut à sa mort remplacé par El-Ḥabîb ben Ziyâd [6], qui resta en place jusqu'à la mort d' 'Abd Allâh. Ce prince appela aussi auprès de lui Sa'îd ben Moḥammed ben es-Selîm [7], qui avait été son intime camarade quand il s'était trouvé tout jeune à Sidona, et il le nomma inspecteur du marché, puis, trente jours plus tard, vizir et chambellan; Sa'îd occupa ces fonctions pendant quinze ans, puis fut révoqué, et, pendant les dix ans que dura sa disgrâce, c'est-à-dire jusqu'à la mort d' 'Abd Allâh, il vécut dans l'obscurité en rendant des consultations juridiques. Le poste de vizir fut enlevé à Temmâm ben 'Alkama, et celui de chambellan à 'Abd er-Raḥmân ben Omeyya ben 'Isa

(1) Sur les circonstances de la mort d'El-Mondhir, qui survint le 27 çafar 275, voir la discussion qu'en fait Dozy, introduction au texte du *Bayân*, I, 45.

(2) Voir sur lui *Bayân*, II, 252, 253, 256, 278; Dhabbi, n° 1400; Faradhi, n° 1496; Khochâni, notamment 157 sq.

(3) Voir sur lui *Bayân*, II, 198, 252, 290; Faradhi, n° 1456; Khochâni, 161 sq.

(4) Voir sur lui Khochâni, notamment 163 sq; Faradhi, n° 1139; *Bayân*, II, 253.

(5) Il est dit quelque chose de cette localité dans Edrisi, texte, 174 et 205; *Merâcid*, II, 385.

(6) Son nom est, proprement, Aḥmed ben Moḥammed ben Ziyâd Lakhmi (Khochâni, notamment 174 sq.; *Bayân*, II, 253; Faradhi, n° 133 (?); Ibn Farḥoûn, f. 22 du ms. 5032 P.).

(7) Il est aussi nommé dans le *Bayân*, II, 251 et 278.

ben Choheyd, qui était connu sous le nom de Doḥîm [1], et devait ces fonctions, où il avait succédé à Hâchim, à El-Mondhir.

Il chargea d'amendes ceux qu'avait favorisés ce dernier; mais comme le pouvoir d'Ibn Ḥafçoûn croissait sans cesse, il offrit le commandement de ses troupes à plusieurs de ses guerriers, entre autres à Aḥmed ben Hâchim [2] et à Moûsa ben el-'Açi [3], qui ne purent venir à bout de cet adversaire. Il nomma au vizirat Soleymân [ben Moḥammed] ben Wânsoûs [4] et dit à 'Abd el-Melik ben 'Abd Allâh ben Omeyya ben Yezîd [5], qui était à la fois vizir et secrétaire : « La nécessité me force de recourir à toi, puisque je ne trouve personne capable de l'emporter sur notre ennemi. » Il le nomma donc général et appela au poste de vizir 'Abd Allâh ben Moḥammed Zedjâli [6], à qui il confia aussi le secrétariat. Ibn Omeyya eut ainsi à combattre Ibn Ḥafçoûn, ce qui lui donna bien des soucis, jusqu'au jour où il fut, ainsi que son fils, mis à mort à Séville par Moṭarrif [7]; après quoi la direction de ces opérations passa à Aḥmed ben Moḥammed ben Abî 'Abda [8], qui était alors [44 v°] vizir et préfet de la capitale.

Voici pourquoi Moṭarrif se débarrassa d'Ibn Omeyya. Ce prince nourrissait de mauvais desseins contre son père [9] 'Abd Allâh, qu'il songeait à détrôner, mais se disait que cela ne lui serait pas possible à cause de la haute situation d'Ibn Omeyya auprès d''Abd Allâh. Ce dernier se méfiait de quelque mauvaise affaire et avait prévenu son fils : « Je t'ai, lui dit-il, permis de tuer ton frère Moḥammed, qui était insoumis et rebelle, mais je jure que si tu tentes quelque mauvais coup contre Ibn

(1) Le ms. vocalise Doḥîm.

(2) Voir le *Bayân*.

(3) Il mourut en 298 (*Bayân*, II, 246).

(4) Voir, en outre du *Bayân*, II, 235 et 252, les articles de Dhabbi, n° 775, et de la *Hollat*, p. 87.

(5) Aussi nommé 'Abd el-Melik ben Omeyya, *Mus. d'Esp.*, II, 280; *Bayân*, II, 152, 204.

(6) Voir sur lui *Bayân*, II, 198, 252, 263, 275; le ms. orthographie ici الزجّالي.

(7) Sur ce meurtre, cf. *Bayân*, II, 204, et l'introduction de Dozy au texte de cet ouvrage, I, 54. — Le ms. orthographie ici à deux reprises *Moṭraf*, et ailleurs *Moṭarrif*; le *Moschtabih* a rapporté les deux prononciations.

(8) Voir sur lui *Bayân*, II, index.

(9) Le texte porte « son fils ».

Omeyya, ta vie me paiera la sienne! » Il avait aussi prévenu ce général d'être sur ses gardes puisqu'il connaissait le fond des pensées de son fils : « Que la même tente, lui avait-il dit, ne vous abrite pas ensemble! ne vois Moṭarrif que quand tu es monté sur ton cheval! »[1] Or Moṭarrif et Ibn Omeyya s'étant mis en campagne pour attaquer Séville et Sidona, commencèrent par combattre la première de ces cités; et alors le prince envoya aux Sévillans ce message : « Vous connaissez les dispositions hostiles d'Ibn Omeyya à votre égard et les actes odieux qu'il a commis contre vous quand il commandait dans votre ville. Il a toujours les mêmes sentiments, et c'est lui qui excite l'Émîr, que Dieu garde! contre vous. Si je vous débarrasse de lui, viendrez-vous à moi? » Or Séville, qui alors résistait au khalife, était sous la domination de Horeyth[2] ben Khaldoûn et d'Ibrâhîm ben Ḥaddjâdj, qui lui répondirent par des promesses de soumission, de sorte qu'il tua Ibn Omeyya dans la tente [qui leur était commune] et leur envoya sa tête. Ces chefs vinrent trouver Moṭarrif, qui les remercia de leur soumission et leur donna l'ordre de se préparer à marcher avec lui contre Sidona pour obtenir que les Benoû 'Abd el-Melik se soumissent comme eux, de façon que lui-même pût arriver à réaliser son plan de détrôner son père.

[45] La nouvelle du meurtre d'Ibn Omeyya inquiéta 'Abd Allâh, à qui apparurent clairement les noirs projets que nourrisait Moṭarrif contre lui-même : il écrivit aux habitants de Séville et de Sidona pour les mettre en garde contre lui et leur défendre de lui obéir. C'est ce que firent les Benoû 'Abd el-Melik; Ibn el-Ḥaddjâdj et Ibn Khaldoûn voulurent inquiéter ses troupes, mais le Sévillan Ibn Deysem les maîtrisa. Moṭarrif rompit alors avec ces deux chefs et leurs partisans[3], et, se

(1) Cf. l'introduction de Dozy au texte du *Bayân*, I, 48 et 54.

(2) Ce nom est écrit ailleurs « Koreyb »; voir *Bayân*, II, 205, 206, et les références; *Prolégomènes*, introd., I, p. X sq.

(3) فمنعوه بنو عبد الملك انفسهم واراد ابن الحجاج وابن خلدون خوف عسكره فبغى عليهما ابن ديسم الاشبيلي فنقض عليهما وعلى من كان معهما وعلم الخ l'édition de Madrid, sans prévenir le lecteur en cet endroit plus qu'en divers autres, corrige arbitrairement خوف en خرق. Le sens de tout ce passage est douteux.

rendant compte que ses espoirs étaient irréalisables, adressa à son père une demande écrite de pardon qui fut favorablement accueillie.

Mais quand il fut rentré à Cordoue et réinstallé dans son palais en cette ville, les vizirs et les grands apprirent bientôt qu'il se livrait à de coupables écarts de langage. Ainsi le cheykh [Moḥammed ben 'Omar] Ibn Lobâba[1], Aboû Çâliḥ, Ibn eç-Çaffâr[2], 'Abd Allâh[3] ben Yaḥya et autres chefs et grands de ce genre étant allés le saluer et le féliciter de ce qu'il était rentré sain et sauf de son expédition et avait obtenu son pardon de son père, il dit, après leur départ, à son secrétaire Merwân ben 'Obeyd Allâh ben Besîl[4] : « Voilà du bétail dont, pour peu que tu vives, j'emploierai la chair à te préparer un plat[5] comme tu n'en as jamais mangé. » Ce propos ayant été rapporté par le secrétaire à 'Obeyd Allâh ben Yaḥya, qui (avait) été son tuteur et surveillant, celui-ci réunit ses compagnons et leur répéta ces paroles : on tomba d'accord qu'il méritait la mort et on déclara licite le meurtre d'un homme coupable de l'impiété qu'on lui attribuait. Ces hommes allèrent alors trouver le chambellan Ibn es-Selîm pour lui dire : « Nous sommes tout près de nous expatrier à raison des craintes que nous fait concevoir Moṭarrif, des tentatives auxquelles il se livre auprès de nous pour que nous le reconnaissions comme notre souverain et pour détrôner son père. [45 v°] Si vous ne nous protégez pas, nous devrons nous en aller, car nous avons d'ailleurs des connaissances qui, où que nous allions, nous assurent un bon accueil. » A la suite du rapport qui lui fut fait par le chambellan, 'Abd Allâh donna l'ordre à 'Obeyd Allâh

(1) Voir *Bayân*, trad. fr., II, 182.

(2) Peut-être Aboû 'l-Kâsim, mathématicien et astronome (Makkari, II, 255).

(3) Il faut probablement lire 'Obeyd Allâh, ainsi qu'on trouve plus bas; cf. Khochâni, s. v., etc.

(4) Il mourut en 318, d'après le *Bayân*, II, 338, qui ne parle pas de lui autrement.

(5) Le mot اسفريا du texte n'a pas été relevé par Dozy dans son *Supplément*; il traduit, dans son Introduction au texte du *Bayân*, p. 56 ; « ce sera, ma foi, une olla podrida incomparable ». C'est probablement un mot espagnol, mais je ne peux le reconstituer.

ben Moḥammed [ben Abi 'Abda][1], général de la cavalerie, et à 'Abd Allâh [ben Moḥammed][2] ben Modar, préfet de la ville, d'attaquer Moṭarrif, qui se défendit pendant deux jours et tomba le troisième jour entre les mains des assaillants. 'Obeyd Allâh ben Moḥammed occupa le palais, et Ibn Modar emmena le vaincu au palais des vizirs. Mais le chambellan, sitôt qu'il fut informé de l'arrivée du prince, dit au préfet : « Pourquoi l'as-tu amené ici ? Remmène-le dans son palais, tranche-lui la tête et enterre-le ! » Ces ordres furent exécutés.

Après le meurtre d'Ibn Omeyya, le commandement de l'armée fut confié à Aḥmed ben Moḥammed ben Abî 'Abda. A une époque antérieure, Moṭarrif, après avoir agi traîtreusement à l'égard de son frère Moḥammed et à la suite de nombreux incidents bien connus, avait fini par le tuer[3], et c'est pourquoi Dieu lui fit expier la mort du défunt, qui était un homme de bien et d'une piété plus sincère.

Ibn Abî 'Abda eut donc à combattre Ibn Ḥafçoûn et les autres fauteurs de troubles en Espagne, et appela en conséquence les plus braves guerriers de toutes les régions à la défense de l'autorité légitime. Il réunit ainsi autour de lui une troupe de trois cents cavaliers tels que ni avant ni depuis cette époque on n'en vit les pareils en Espagne. Toujours sur le qui-vive, il poursuivit sans trève les actes d'oppression et d'agrandissement d'Ibn Ḥafçoûn et le combattit jusqu'aux portes de son repaire. Grâce à lui, le pouvoir de l'émir 'Abd Allâh se consolida assez pour que des colonnes expéditionnaires pussent rayonner de Cordoue dans toutes les directions et qu'il pût prélever chaque année une grosse partie des tributs dus par l'Espagne.

Ce fut ainsi que ce général fit une expédition contre Deysem [46] ben Isḥâk[4], seigneur de Todmîr, qui s'était constitué un nombreux corps de troupes formés tant de guerriers et de

---

(1) J'ai complété ce nom d'après l'indication du *Bayân*, II, 251.

(2) Cette addition est faite d'après le *Bayân*, II, 189, qui ne parle cependant pas de ce chef comme ayant rempli les fonctions de préfet.

(3) A ce meurtre il a été fait allusion, p. 244 ; voir Dozy, intr. au texte du *Bayân*, I, 48.

(4) Sur ce chef, voir *Bayân*, II, 222, 228, 236 ; *Mus. d'Esp.*, II, 293, 277.

braves de la Frontière que de nègres achetés à prix d'argent, formant un total de cinq mille cavaliers en outre des fantassins. Quand il fut arrivé à environ deux étapes de Deysem, il lui fit parvenir une lettre lui enjoignant d'avoir à verser le montant des tributs accumulés depuis plusieurs années, dont il était redevable. Le chef de Todmîr lut cette lettre avec un mépris dont il donna des témoignages extérieurs; il consulta les siens, qui lui dirent que, s'il le permettait, ils lui en amèneraient aussitôt l'auteur. [Comme il s'y refusa], ils ajoutèrent qu'à l'approche d'Ibn Abî 'Abda, ils se rendraient un compte exact du nombre de ses guerriers, qu'on leur avait dit être faible. C'est ce qu'ils firent en effet, et ils constatèrent la présence d'une troupe si peu nombreuse qu'elle excita leur mépris et confirma leur convoitise. Mais quand le lendemain matin ils s'avancèrent contre leur ennemi, ils trouvèrent qu'il s'était déjà mis en marche et que trois cents glaives dégaînés brillaient devant lui. Cette troupe les attaqua résolument, les soldats d'Ibn Isḥâk ne purent lui tenir tête un moment, et bientôt seize cents cadavres gisaient sur l'emplacement même du camp. Alors le général vainqueur, s'avançant au bord de la rivière, fit crier par un officier (*'arîf*) : « Habitants de Todmîr, Deysem ben Isḥâk est-il parmi vous? — Il y est et il t'entend. — Eh bien! le général lui dit ceci : chien fils de chien! nous t'offrions la sécurité et la paix, et tu n'as voulu autre chose que l'insurrection, si bien que tu as causé la mort de ce tas de charognes qui sont là gisantes. Je le jure sur la tête de l'Émîr, que Dieu garde! si tu ne doubles pas la somme que nous t'avons demandée, je vais aussitôt anéantir toutes vos richesses et ne plus laisser à Todmîr aucune végétation. » Alors Deysem lui-même cria [46 v°] qu'il se soumettait, et dans la soirée apporta la somme qui lui était réclamée, de sorte que le vainqueur se retira.

On raconte encore qu'Ibrâhîm ben Ḥaddjâdj fournit des secours à Ibn Ḥafçoûn et, cessant de reconnaître l'autorité de l'Émîr, refusa de lui payer le tribut. L'alliance des deux rebelles durait depuis deux ans quand Ibn Ḥafçoûn rendit visite à Carmona à Ibn Ḥaddjâdj, grâce à la cavalerie de qui il avait pu

s'emparer d'Elvira, de Todmîr et de Jaën[1]. On se trouvait donc alors dans la troisième année, et, lorsque cette rencontre eut lieu, Ibn Ḥafçoûn dit à son allié : « Réunis à mes troupes ta cavalerie et tous les braves qu'elle compte dans son sein ; joins-y aussi ce brave et noble Arabe » — il voulait dire Fedjîl ben Abî Moslim de Sidonia, qui commandait la cavalerie d'Ibn Ḥaddjâdj, — « car je compte attaquer Ibn Abî 'Abda à l'extrême limite de mes possessions ; j'espère l'en chasser, et dès le lendemain nous pillerons Cordoue. » Fedjîl, qui était un homme de sens rassis et d'une ardeur incontestable, prit la parole : « Aboû Ḥafç, ne méprise pas trop la petite armée d'Ibn Abî 'Abda, qui, si elle est faible [en nombre], est grande [par le cœur] et ne tournerait pas le dos à tous les Espagnols réunis. — Noble Seigneur, lui répondit Aboû Ḥafç, il n'y a pas là de quoi me faire reculer. Que peut notre adversaire ? que sont ses soldats ? Je commande à seize cents braves, Ibn Mestana en a cinq cents derrière lui, et vous-même en avez peut-être autant ; avec ces forces réunies nous mangerons nos ennemis. — Nous pouvons, dit Fedjîl, être repoussés ou même mis en fuite, et si je ne t'encourage pas dans ton projet, c'est que je connais mieux que toi[2] les guerriers que nous aurons à combattre ».

Ibn Ḥaddjâdj néanmoins fit partir sa cavalerie pour Bobastro. [47] Les espions envoyés par Ibn Ḥafçoûn lui rapportèrent qu'Ibn Abî 'Abda, après avoir franchi le Xenil, se trouvait dans le canton de Benna et d'Estepa[3]. En conséquence il se mit en marche, et comme il le surprit en train d'établir son camp, le général (Fedjîl) l'attaqua avec ses cavaliers, lui infligea un échec où il lui tua cinq cent trente-quatre recrues auxquelles il trancha la tête et partagea le butin fait dans le camp ; les vainqueurs entonnèrent un chant de victoire et se retirèrent sans avoir perdu un seul homme. Ibn Ḥafçoûn et Fedjîl rega-

(1) Comparez le récit des *Mus., d'Esp*, II, 302, où notre auteur a été partiellement suivi.

(2) J'ajoute la négation dans le texte, et lis ما لا تعرفه.

(3) Estepa est à 3 ou 4 lieues E. d'Ossuna, *Bayân*, II, 201. Benna (espagnol, pena), qui ne figure ni dans Edrîsi ni dans le *Merâcid*, doit se trouver aussi de ce côté.

gnèrent alors leur campement. Or le premier n'avait (jusqu'alors), tant qu'ils avaient été ensemble, donné aucun ordre quelconque ni fait exécuter aucun mouvement soit en avant soit en arrière. Quand il fut de retour au camp, comme il n'avait sous ses ordres que de la cavalerie et pas d'infanterie, mais qu'il avait envoyé des ordres à Bobastro et aux forts du voisinage, le soir même il avait à sa disposition environ quinze mille fantassins. Ravi d'avoir sous la main une force aussi considérable, il monta à cheval et se rendant auprès de Fedjîl : « Allons, Seigneur, lui dit-il, en avant ! — Et contre qui donc ? — Contre Ibn Abî 'Abda. — Aboû Ḥafç, deux affaires en un seul jour ce serait tenter Dieu et se montrer ingrat pour la faveur qu'il nous a faite. Tu viens de porter à ton ennemi un coup tel qu'il restera dix ans sous le poids de cette humiliation et avant qu'il puisse te rendre la pareille ; garde-toi de te mesurer maintenant avec lui et d'exposer tes forces à ses coups ! — Nous avons la supériorité du nombre, nous pouvons l'assaillir et l'envelopper dans son camp ; qu'il s'estime heureux s'il peut se jeter sur son cheval et s'enfuir, si même il nous échappe encore cette fois-ci ! »

[47 v°] Fedjîl se levant se fit apporter ses armes, mais en s'écriant : « O grand Dieu, tu m'es témoin que je ne suis pas responsable de cette décision téméraire ! » Les assaillants se mirent en marche et arrivèrent auprès d'Ibn Abî 'Abda au moment où il venait, répondant à l'appel du crieur, de faire la prière de l'*'açr* et se mettait à manger avec ses officiers. Comme il vit tout à coup un tourbillon de poussière s'élever, 'Abd el-Wâḥid Roûṭi, officier aussi brave qu'intelligent, sauta sur ses pieds : « Compagnons, s'écria-t-il, c'est, je le jure, une nouvelle tentative qui est dirigée contre nous, et il me semble voir Ibn Ḥafçoûn qui s'avance à la tête de ses cavaliers et de ses fantassins. » Tous saisissent leurs armes et sautent à cheval, puis bientôt se crient les uns aux autres : « Bas les lances et l'épée à la main ! » Ainsi fut fait, et se jetant furieusement sur leurs agresseurs ils ne cessèrent de frapper que quand ils les eurent contraints à fuir vers leur camp, après leur avoir tué

quinze cents hommes, et les fidèles serviteurs de Dieu obtinrent leur salut.

Lors de son premier traité de paix, Ibn Ḥafçoûn avait livré comme otage le fils de son frère, et de même Ibrahîm ben Ḥaddjâj avait livré son fils nommé 'Abd er-Raḥmân (1). Quand, le lendemain matin, l'émîr 'Abd Allâh reçut la nouvelle de ce qui s'était passé, il se rendit au palais et en fit sortir les deux otages pour les faire décapiter. Cet ordre fut d'abord exécuté pour le neveu d'Ibn Ḥafçoûn ; mais ensuite Bedr, qui se trouvait parmi les autres serviteurs à côté de l'Émîr, parla en ces termes : « Seigneur, voilà une première tête tombée ; mais si tu fais aussi tomber celle du fils d'Ibn Ḥaddjâdj, tu scelleras jusqu'à la mort l'alliance qui unit les deux rebelles. Or on peut espérer regagner le cœur d'Ibn Ḥaddjâdj, tandis que cet espoir n'est pas possible en ce qui concerne Ibn Ḥafçoûn. » [48] Le prince appela ses vizirs pour avoir leur avis, et ils approuvèrent cette manière de voir. Après le départ des ministres, Bedr insinua au prince de gagner Ibn Ḥaddjâdj par les bons procédés et de lui rendre son fils, se portant fort que ce personnage reviendrait ainsi à l'obéissance. De plus et à son instigation, le trésorier Todjîbi adressa à l'Émîr une lettre où il donnait son approbation au conseil de Bedr et se portait fort également pour la soumission d'Ibn Ḥaddjâdj. En conséquence 'Abd er-Raḥmân fut rendu à la liberté, renvoyé à son père sous la conduite de Todjîbi, et d'autre part des rescrits attribuèrent à Ibrâhîm ben Ḥaddjâdj le gouvernement de Séville et à son frère Moḥammed celui de Carmona. Le traité d'alliance et de secours qui unissait Ibrâhîm à Ibn Ḥafçoûn se trouva ainsi rompu, mais non cependant les rapports de correspondance et de cadeaux réciproques, qui continuèrent entre eux jusqu'à la mort du premier. Celui-ci d'ailleurs resta fidèlement soumis à 'Abd Allâh et lui envoya régulièrement le tribut et les cadeaux d'usage.

La situation des Cordouans redevint favorable par le rétablissement des communications du côté de Séville et par voie de

(1) Il est parlé de quatre otages dans Dozy, *l. l.*, p. 311 ; cf. *Bayân*, II, 207.

conséquence du côté de l'ouest, de sorte que les approvisionnements se firent librement. Bedr, à qui l'on devait ce résultat, fut par suite, promu au vizirat et au Conseil d'état. L'émîr Mondhir avait nommé Aḥmed ben el-Barrâ ben Mâlik Korachi au gouvernement de Saragosse et de la Frontière pour qu'il combattît les Benoû Kasi, et depuis lors la situation de ce chef avait grandi de même que le nombre de ses troupes s'était augmenté [1]. 'Abd Allâh, monté sur le trône [après Mondhir], comptait parmi ses vizirs le père de ce gouverneur, El-Barrâ ben Mâlik. Un propos tenu par ce vizir dans le conseil fut entendu de tous ses collègues et rapporté à 'Abd Allâh, que cela inquiéta et fit trembler. Or Aboû Yaḥya Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân Todjîbi, aïeul des Todjîbides, qui était en relations d'amitié avec l'émîr 'Abd Allâh depuis l'enfance de celui-ci, reçut l'ordre écrit [48 v°] et secret de son maître de le débarrasser, si possible, d'Aḥmed ben el-Barrâ, ainsi qu'un diplôme l'investissant lui-même du gouvernement de Saragosse et de ses dépendances. Moḥammed mit au courant son père 'Abd er-Raḥmân ben 'Abd el-'Azîz, et ces deux hommes de concert réalisèrent ce qu'ils cherchaient en stipendiant des gardes d'Aḥmed ben el-Barrâ, qui assassinèrent celui-ci. Quand cette nouvelle fut connue, l'Émîr révoqua de son poste de vizir le père de la victime, et les Todjîbides commencèrent alors à régner à Saragosse, où ils sont encore maintenant. Pendant dix-huit ans, Moḥammed ben Lope tint Todjîbi bloqué dans Saragosse, jusqu'au jour où, près de la porte et dans les jardins de cette ville, il fut entraîné par un boulanger et tué d'un coup de lance. A partir de ce moment la situation des Benoû Kasi ne cessa de décroître et de péricliter, ce qui fut aussi dû en partie aux efforts dirigés contre eux par Sancho de Pampelune.

On arrive ainsi à l'avènement au khalifat d''Abd er-Raḥmân ben Moḥammed, qui eut un règne fortuné et devant qui toutes les difficultés s'aplanirent. Tous les rebelles d'Espagne entrèrent

---

(1) Sur ces événements relatifs à Saragosse et aux Todjîbides, voir Dozy, *Recherches*, 3e éd., I, 217; *Bayân*, II, 227; cf. 163 et 251; Codera, *Estudios criticos*, 323; ci-dessus, p. 241.

dans sa garde, où ils reçurent solde et fiefs. Il fit en Galice d'importantes expéditions qui réduisirent ses ennemis après leur avoir fait subir de grandes pertes en hommes. En 312 (9 avril 924) il força les Benoû Kasi à se rendre et les transporta tous en dehors de la Frontière supérieure. Il alla trouver Aboû Yahya Mohammed ben 'Abd er-Rahmân Todjîbi et ses enfants, et les membres de cette famille furent incorporés dans sa garde et dans le *djond*. Ibn Hafçoûn mourut au commencement de son règne, après être venu à résipiscence et avoir reconnu son autorité. Ce chef eut pour successeur son fils Dja'far[1], qui se mit en état d'insurrection jusqu'au jour où Dieu l'envoya à la mort. Après Dja'far ce fut son frère Soleymân, [49] qui lui aussi se montra rebelle endurci et déploya toute sa vaillance dans la guerre qu'il poursuivit jusqu'au jour où Dieu lui enleva la vie des suites d'une chute de cheval qu'il fit en combattant : on ramassa sa tête et son cadavre, et il fut exposé crucifié à la Porte d'es-Sodda. Un troisième frère, Hafç, lui succéda et resta dans le même état de rébellion. 'Abd er-Rahmân en personne dirigea une expédition contre lui, éleva un fort pour le tenir en respect et y laissa des officiers chargés de le combattre sans trêve. Celui qui enfin termina cette guerre[2] fut Sa'îd ben el-Mondhir, connu sous le nom d'Ibn es-Selîm, qui le tint étroitement bloqué jusqu'au jour où l'assiégé fut réduit à se soumettre. Il écrivit alors pour demander sa grâce et l'envoi auprès de lui du vizir Ahmed ben Mohammed ben Hodeyr, par qui il désirait être accompagné, vu le peu de confiance qu'il avait en Ibn es-Selîm. Ce fut en effet ce vizir qui se rendit auprès de lui pour recevoir sa soumission et qui le conduisit à Cordoue. 'Abd er-Rahmân se rendit ensuite à Bobastro, qu'il mit en ruines et à côté de laquelle il construisit une autre forteresse.

Ce prince fit ensuite la guerre à Ibn Merwân, puis à Tolède, puis à Saragosse, de sorte qu'il ne resta plus de rebelle insoumis.

---

(1) Sur lui ainsi que sur ses frères, voir *Bayân*, t. II, index ; *H. des mus.*, II, 310.

(2) Voir le *Bayân*, II, 322.

[Aboû] 'Abd Allâh ben Mo'ammal, connu sous le nom d'El-Yemâma [1], et qui était un commensal (de ce prince), raconte ce qui suit : « Nous étions le jour de la Saint-Jean réunis chez 'Othmân, fils de l'émîr Moḥammed [2], en compagnie de plusieurs littérateurs et poètes de Cordoue, quand arriva Ibrâhîm, frère de notre amphitryon. Ce dernier, en sa qualité de cadet, alla au-devant de lui, lui baisa la main et le fit asseoir ; nous autres invités nous fîmes de même. « Frère, dit-il à 'Othmân, j'ai aujourd'hui cherché et recherché dans la ville quelqu'un qui pût me tenir compagnie, mais sans trouver personne. Comme on m'a dit que tous ceux que je cherchais étaient ici, je suis venu dans l'espoir de profiter de ta société aussi bien que de la leur. » On lui présenta de quoi manger, mais il refusa en disant qu'il venait de le faire et n'était pas venu pour cela. Alors 'Othmân, se tournant vers le rideau [qui les séparait des chanteuses], [49 v°] dit à son esclave Bezî'a, connue sous le nom d'El-Imâm et la meilleuse diseuse de son temps, de chanter et ajouta : « Donne-nous tout ce que tu as de plus beau, car aujourd'hui mon frère, qui est mon seigneur et mon supérieur, m'honore de sa présence. » Elle se mit alors à chanter :

[*Tawîl*] Mon cœur se réjouit de votre visite, ceux qui vous aiment voient augmenter leur faveur auprès de moi.

'Othmân se mit à froncer les sourcils et son visage refléta des pensées sinistres. Au moment où nous partions, il pénétra auprès de la chanteuse et saisissant un fouet : « Quoi ! quand mon frère arrive, tu oses chanter que ton cœur se réjouit de sa visite ; tu l'aimes, je n'en doute pas ! » Et il se mit à frapper. En entendant ce qui se passait, nous dîmes à notre amphitryon que c'était là le fait du hasard et que ces paroles ne faisaient pas allusion à Ibrâhîm. Or, continue le narrateur, nous étions bon nombre de jours plus tard réunis comme la première fois, quand son frère Ibrâhîm, étant de nouveau survenu, fut reçu

(1) Sur ce nom voir ci-dessus, p. 220.

(2) Ce prince ainsi que son frère Ibrâhîm, morts l'un et l'autre en 298, paraissent n'avoir joué aucun rôle politique (*Bayân*, II, 242, 246).

de même et invité à s'asseoir. Comme la première fois encore, [49 v°] 'Othmân invita Bezî'a à chanter, et voici ce qu'elle débita :

[*Basît*] En voyant l'extérieur de ces oiseaux je me suis écriée : Les souhaits de bienvenue ne sont ni pour le corbeau, annonce de la séparation, ni pour le *çorad* (1).

Ibrâhîm, sautant sur ses pieds, s'écria : « Frère, est-ce parce que j'arrive qu'elle chante de pareilles choses? » 'Othmân, s'avançant vers lui, lui répondit : « Je vais, Seigneur, lui donner sur le champ cinq cents coups de fouet ; qu'on m'apporte l'instrument du supplice ! » Or parmi les assistants figurait Aboû Sahl Iskenderâni, qui était un homme très fin, très spirituel et à la repartie très prompte ; il s'avança vers Ibrâhîm et lui dit : « Au nom de Dieu et de ta responsabilité devant lui, que cette malheureuse ne subisse pas un supplice cruel pour la seconde fois et toujours à cause de toi ! [50] Il y a quelques jours déjà, elle a été rudement châtiée pour avoir dit que son cœur se réjouissait de ta visite, et elle eût été bien excusable de te lapider. — Quoi donc, frère ! dit Ibrâhîm à 'Othmân, tu es jaloux de moi ! Eh bien, je prends Dieu à témoin que dorénavant je ne pénétrerai plus dans ta demeure ! » Et il sortit.

---

(1) Nom d'un oiseau de mauvais augure.

VIII

La grande chronique intitulée *'Oyoûn et-tawârîkh*, qui a pour auteur Moḥammed ben Châkir Kotobi, mort en 764, ne nous est parvenue qu'à l'état fragmentaire (Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 422; Brockelmann, *G. d. ar. Lit.*, II, 48). Le tome XIII, conservé au British Museum, n° 472 du Supplément Rieu, nous a fourni les extraits qui suivent. Dans le riche obituaire que comprend cet ouvrage j'ai en outre relevé, sans les traduire, un certain nombre de noms intéressant l'Afrique et l'Espagne : ces articles en effet ne fournissent guère de renseignements historiques et sont principalement formés de ces citations poétiques que l'auteur prodigue dans son *Fawât el-wafâyât*.

[F. 16] En 406 (21 juin 1015) mourut Bâdîs ben el-Mançoûr ben Bologgîn ben Zîrî ben Menâd Çanhâdji Ḥimyari, père d'El-Mo'izz. Il gouvernait l'Ifrîkiya en qualité de lieutenant d'El-Ḥâkim l'Obeydite, prince d'Égypte, lequel lui conféra le titre honorifique de Naçir ed-Dawla. Ce prince, qui avait succédé à son père El-Mançoûr ben Bologgîn, était puissant et résolu, d'une vigueur physique telle qu'il pouvait briser une lame en la brandissant. Tous ses actes furent toujours marqués au coin de l'équité. Le mardi 29 dhoû 'l-ka'da 406 (9 mai 1016) il fit ranger ses troupes pour les passer en revue et se tint assis à cet effet dans la *kobbat es-selâm* jusqu'à l'heure de midi ; leur bonne allure et leur équipement l'enchantèrent, puis il se retira dans son palais. Le soir même il sortit à cheval en grande pompe, assista aux divertissements auxquels se livraient les soldats, et rentra ensuite pleinement satisfait au palais, où il se mit à table avec ses familiers. Au milieu de cette nuit même il mourut avec le mois finissant[1]. Mais on cacha cet événement et l'on installa pour la forme son frère Kerâmet ben el-Mançoûr, en attendant l'arrivée de son fils El-Mo'izz, lequel fut reconnu dans les règles.

---

(1) Ms. سلخ القورة : j'ai lu سلخ القعدة . Cette version de la mort de Bâdîs se retrouve dans le *Bayân*, trad. fr., I, 395, et Ibn el-Athîr, *Annales*, p. 415 ; celle qui est rapportée plus bas se rapproche davantage de ce que dit Ibn Khaldoûn, *H. d. Berb.*, II, 18 et 45 ; elle est aussi donnée par Ibn Khallikân, II, 249, d'après l'*Akhbâr ed-douwel*. De celle-ci l'auteur, 'Ali ben Ḍâfir Azdi, est mort en 623 ; nous n'en avons que des fragments (*Centenario... di M. Amari*, II, 113 ; Kotobi, *Fawât*, II, 51).

La mort de Bâdîs, qui était né en 374 (4 juin 984), est autrement racontée dans le *Kitâb ed-douwel el-monkaṭi'a*, d'après lequel elle eut pour cause une expédition qu'il conduisit contre Tripoli de Barbarie ; il était campé près de cette ville et avait, à raison de quelque affaire, juré de ne se retirer qu'après l'avoir transformée en champ de culture. Alors les habitants se rendirent en foule auprès du professeur Moḥriz[1] en priant ce saint homme, puisqu'il connaissait la menace du prince, d'invoquer Dieu en leur faveur. Moḥriz, levant les mains au ciel, fit cette prière: « O Dieu de Bâdîs, garde-nous de Bâdîs ! » Et ce prince périt égorgé la nuit même. Dieu sait ce qu'il en est.

[18] Le mois de moharrem de l'année 407 (10 juin 1016) vit les débuts en Espagne de la dynastie Alide en la personne d''Ali ben Ḥammoûd ben Aboû 'l-'Aych, qui entra alors à Cordoue et y mit à mort Soleymân ben el-Ḥakam l'Omeyyade ainsi que son père, vertueux vieillard. Il fut reconnu par la population et prit la dénomination d'El-Motawakkil 'ala'llâh ; mais lui-même fut massacré au bain le 18 du mois de dhoû 'l-ka'da suivant (18 avril 1017), à l'âge de quarante-huit ans. Il eut pour successeur son frère El-Kâsim ben Ḥammoûd, qui prit la dénomination d'El-Ma'moûn, et régna six ans. Il fut remplacé par Yaḥya, fils de son frère, et à Yaḥya succéda son frère Idrîs. Les Omeyyades reprirent ensuite le pouvoir, puis ce fut le tour de divers étrangers jusqu'à la conquête de l'émîr des musulmans Yoûsof ben Tâchefîn.

[27] Mort à Sousse en 408 (30 mai 1017) du poète 'Abd er-Raḥmân ben Moḥammed Firâsi, qui fit ses études et résida à Tunis. (Citation de quelques-uns de ses vers, au nombre d'une vingtaine ; la plupart se retrouvent dans le *Fawât el-wafâyât* de notre auteur, I, 261, éd. de 1299).

[156] En 432 (11 sept. 1040), les enfants de Ḥammâd se révoltèrent contre le prince d'Ifrîkiya El-Mo'izz ben Bâdîs, qui marcha contre eux et les tint bloqués près de deux ans [à El-

(1) Voir sur lui Herewi, p. 2 ci-dessus.

Kala'a]. L'Ifrîkiya eut cette année beaucoup à souffrir d'une disette amenée par le retard des pluies (1).

[163 v°] En 435 (10 août 1043), El-Mo'izz ben Bâdîs, prince d'Ifrîkiya, fit proclamer au trône le khalife Abbaside au lieu du Fatimide, et lacéra les insignes de celui-ci. El-Kâ'im bi-'amr Allâh lui envoya des robes d'honneur et un étendard, ainsi qu'un diplôme où il le glorifiait et le louait (2).

---

(1) De même dans le *Bayân*, trad. fr., I, 411 ; Ibn el-Athîr, *Annales*, 454 ; *H. des Berb.*, II, 19 et 46.

(2) C'est le *Bayân* (I, 413 sq) qui donne le plus de détails sur ces événements ; voir aussi Ibn el-Athîr, *Annales*, 454 ; *H. des Berb.*, etc.

IX

Aboû 'l-Fidâ Ismâ'îl ben 'Omar, plus connu sous le nom d'Ibn Kethîr et mort en 774 (3 juillet 1372), est notamment l'auteur d'une chronique universelle *El-bidâya wa'n-nihâya*, qui a d'ailleurs subi divers remaniements. La reconstitution à bien peu près complète de ce texte serait possible à l'aide des fragments mss que conservent diverses collections d'Europe, dont celle de Paris est le moins bien pourvue (Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 434; Brockelmann, *G. d. ar. Lit.*, II, 49; corrigez et complétez l'insuffisante notice Blochet, n° 49, p. 32, dans l'*Histoire d'Égypte de Makrizi*). Les fragments qui suivent sont traduits d'après l'édition remaniée par Taberâni, ms. d'Oxford, n° 121 du Catalogue Nicoll.

[4] En 668 (31 août 1269) disparut au Maghreb la dynastie Abdelmouminide en la personne de son dernier représentant, Idrîs ben 'Abd Allâh ben Moḥammed ben Yoûsof, qui régnait à Merrâkech et qui fut tué par les Benoû Merîn (1).

[5 v°] En 669 (20 août 1270) à la suite de combats, trop longs à raconter, qui eurent lieu entre les Tunisiens et les Francs, une trêve fut conclue entre les deux partis, qui avaient l'un et l'autre subi des pertes énormes (2).

[102 v°] En 720 (12 fév. 1320) il fut livré au Maghreb une grande bataille entre les musulmans et les chrétiens. Les premiers, grâce à Dieu, restèrent vainqueurs, tuèrent cinquante mille de leurs ennemis et en firent cinq mille prisonniers; vingt-cinq princes francs restèrent parmi les morts, et le butin très considérable qui y fut fait comportait, entre autres choses, soixante-dix quintaux d'or et d'argent. L'armée musulmane ne comptait, en outre des archers, que deux mille cinq cents

(1) Le dernier Almohade est Aboû 'l-'Alâ Aboû Debboûs Wâthik, mort en 667, d'après la liste dressée par de Slane (*H. des Berb.*, I, XXXII, suivie par Lavoix, *Catalogue des monnaies*, 293), ou Isḥâk, frère d''Omar Morteḍa ben Isḥâk ben Yoûsof, et mis à mort en 674 (*H. des Berb.*, IV, 55-56).

(2) La date assignée à des événements dont le chroniqueur n'a qu'une notion confuse, nous reporte au débarquement devant Tunis et à la mort de Louis IX ou St-Louis. D'ailleurs Zerkechi n'y fait même pas allusion dans sa *Chronique des Almohades et des Hafçides*, tandis que le *Mou'nis* de Kayrawâni (texte ar., p. 128) les rappelle sommairement, de même que Kotobi (*Fawât el-wafayât*, éd. de 1299, I, p. 83) dans l'article qu'il a consacré à ce prince. C'est, je crois, l'*Hist. des Berbères* (II, p. 361) qui fournit le récit le plus détaillé.

cavaliers, dont onze seulement trouvèrent la mort, ce qui constitue le fait le plus curieux et le plus inouï[1].

[118] En 727 (27 nov. 1326) mourut Aboû Yaḥya Zakariyyâ ben Aḥmed ben Moḥammed ben 'Abd el-Wâḥid ben Aboû Ḥafç Hintati Ḥâyâti[2] Maghrebi, émir du Gharb. Né à Tunis antérieurement à 650 (14 mars 1252), il étudia le droit et la philologie arabe; il jouissait de l'estime et de la considération des rois de Tunis, car il appartenait à la famille qui fournissait des rois, des émîrs et des vizirs. En 711 (20 mai 1311), les Tunisiens le reconnurent lui-même en qualité de roi. C'était un homme brave et audacieux; il fut le premier à faire disparaître le nom d'Ibn Toûmert de la *khotba*, bien que son aïeul Aboû Ḥafç Hintâti eût été l'un des plus intimes partisans d'Ibn Toûmert. Il mourut à Alexandrie au mois de moharrem de cette année[3].

[214] En 730 (25 oct. 1329) mourut le savant vizir Aboû 'l-Kâsim Moḥammed ben Moḥammed ben Sahl ben Moḥammed ben Sahl Azdi Gharnâti Andalosi, d'une famille importante et qui avait fourni des chefs dans les pays d'Occident. Il vint nous trouver à Damas en djomâda I 724 (avril-mai 1324), pendant qu'il était en train de faire le pèlerinage. Je lui ai entendu lire correctement le *Çaḥîḥ* de Moslim en neuf séances en présence du cheykh Nedjm ed-Dîn 'Askalâni. Il mourut au Kaire le 22 moharrem (15 novembre 1330). Il avait de multiples connaissances en droit, en grammaire, en histoire et en *oçoûl*. La hauteur de son esprit et la noblesse de son caractère lui valaient une haute considération dans sa patrie, à ce point qu'il faisait et défaisait les princes. Cependant ni lui ni personne de sa famille ne géra directement les affaires, et l'appellation de *vizir* qu'on lui donnait était une simple métaphore.

---

(1) Je ne retrouve d'événement s'étant passé au Maghreb en 720, et répondant aux détails fournis par le chroniqueur, autre que le siège de Grenade que les chrétiens entreprirent en 718 et qui aboutit à un échec retentissant (*H. des Berb.*, IV, 205; 'Ayni, p. 262 ci-dessous.

(2) Il faut, je crois, lire *Inti* (*H. des Berb.*, II, 168; Merrâkechi, *H. des Almohades*, trad. fr., notamment 169 et 289). Quant à Aboû Yaḥya Zakariyyâ lui-même, voir sur son rôle, l'*H. des Berb.* (t. II, index, p. 621, s. v. Ibn el-Liḥyani; cf. 633, dernier article de la 1re colonne, où il y a une confusion), le voyage de Tidjâni (*J. as.*, 1852 et 1853), *Mou'nis* de Kayrawâni, p. 134, etc. Il mourut en 728 d'après d'autres (*H. des Berb.*, II, 453; Zerkechi, 97).

(3) Sur cette date cf. la note précédente.

[216 v°] En djomâda I 731 (février-mars 1331) mourut Aboû Roueych (*sic*) 'Othmân ben Sa'îd Maghrebi[1]. Il avait d'abord régné un certain temps dans le pays de Gabès, puis il en avait été dépouillé par une troupe d'ennemis qui l'attaqua. Il se rendit alors en Égypte, où il séjourna et reçut un apanage. Il figurait dans le *djond* avec son costume maghrebin et ceint d'un sabre; il représentait bien et s'acquitta ponctuellement de son service jusqu'à ce qu'il mourût à la date indiquée.

---

(1) A rapprocher de 'Ayni, p. 286 ci-dessous, où il est parlé d'Aboû Debboûs 'Othmân ben Idris, mort à la même date, dans des termes à peu près identiques.

X

Bedr ed-Dîn Maḥmoûd ben Aḥmed plus connu sous le nom d'‘Ayni, mort en 855 (3 fév. 1451), est auteur d'une vaste et très détaillée chronique intitulée *‘Ikd el-djomân*, qui s'étend jusqu'à 850 et qui ne paraît pas nous être parvenue entièrement (voir Ḥ. Kh., ii, 138, et iv, 229; Quatremère, *Mamlouks*, i B, 176, 219 et 271; Wüstenfeld, *Geschichtschreiber*, n° 489; Brockelmann, ii, 52 (à compléter; *Boletín de la real Academia*, t. xviii, 301, et xxvi, 410; corrigez et complétez les insuffisantes notices de Blochet, *Hist. d'Égypte de Makrizi*, pp. 41 et 42). D'un abrégé qu'il en a fait sous le nom de *Ta'rîkh el-bedr* (Ḥ Kh., ii, 117), il existe au British Museum, n° 935, une portion, traitant des années 717 à 798, d'où les extraits suivants sont tirés.

[7] En 718 (5 mars 1318) Aboû Yaḥya Zakariyyâ, connu sous le nom de Liḥyâni, et déjà mentionné, fut chassé de Tunis et ravagea la campagne avec l'aide d'un parti d'Arabes qu'il attira à lui. Il passa ensuite dans l'île de Djerba et séjourna chez les Francs, qui en étaient alors maîtres (1).

[8 v°] En 719 (22 février 1319), bataille en Espagne entre les musulmans et les Francs (2). La cause en fut ce que voici. Quand les chrétiens connurent la situation du Prince des musulmans en ce pays, le sultan El-Ghâlib billâh Aboû 'l-Welîd Ismâ‘îl fils du *Kebîr er-ro'ousâ* Aboû Sa‘îd Faradj ben Ismâ‘îl ben Naçr petit-fils du Prince des musulmans El-Ghâlib billâh Aboû ‘Abd Allâh Moḥammed ben Yoûsof ben Naçr connu sous le nom d'Ibn el-Aḥmar (3), et apprirent qu'il mettait en état de défense ses états et les places frontières, ils conçurent le projet d'assiéger Algéziras. En conséquence le roi Juan de Castille, après avoir fait équiper des vaisseaux et des troupes, se rendit à Tolède, siège de leur pape بابّ, qui est le centre de ralliement auprès de qui les princes se réunissaient pour prendre ses ordres, et

---

(1) Cf. *H. des Berb.*, ii, 445 et 452.

(2) C'est évidemment l'affaire dont parle l'*H. des Berb.*, iv, 205, sous l'année 718, et que rappelle, en termes trop vagues, Ibn Kethîr (p. 259 ci-dessus). sous l'année 720; elle est à peine ou très brièvement rapportée par Rosseuw St-Hilaire, iv, 402; de Circourt, i, 263; Conde, trad. de Marlès, iii, 168. Don Juan était le grand-oncle d'Alphonse XI de Castille, alors mineur.

(3) Dans le ms., Ibn *el-Aḥmak*.

l'informa de son projet. L'archevêque accueillit avec joie cette communication et fit savoir aux divers princes de donner leurs soins et leur aide à cette affaire. Ce qu'apprenant Aboû 'l-Welîd Ismâ'îl, il écrivit au sultan mérinide du Maghreb Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aboû Yoûsof Ya'koûb ben 'Abd el-Hakk pour solliciter son aide, mais celui-ci s'abstint.

Les Francs s'avancèrent avec des troupes nombreuses où figuraient vingt-cinq rois ; les bagages, mangonneaux et engins de siège, ainsi que les vivres, furent expédiés par mer, et les masses chrétiennes marchant contre Grenade inondèrent tout ce territoire. Le prince des musulmans ordonna à son général le cheykh vertueux Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aboû 'l-'Olâ d'avancer contre ses ennemis avec les plus braves de ses guerriers, ordre qui fut exécuté le jeudi 20 rebî' II (10 juin 1319). [9] La veille au soir du dimanche, comme un détachement chrétien se portait contre une métairie appartenant à des musulmans, un groupe de cavaliers andalous armés d'arcs s'avança contre lui, le coupa du gros des forces chrétiennes, et après l'avoir poussé en pays musulman pendant la nuit l'attaqua quand vint le jour et l'anéantit. Ce fut là le commencement de la victoire ; et le dimanche matin le cheykh Aboû Sa'îd se porta en avant avec cinq mille de ses braves et plus connus guerriers. Les chrétiens, tout surpris de voir une si petite armée attaquer leurs nombreuses troupes, se mirent en selle et les chargèrent ; mais la mêlée finit pour eux par la plus honteuse déroute, et pendant trois jours les musulmans les poursuivirent le sabre à la main en les tuant et leur faisant des prisonniers. De leur côté les Grenadins, sortant pour se livrer au pillage et emmener les captifs, firent un butin des plus considérables : on dit qu'il comportait quarante-trois kintâr d'or, cent quarante d'argent et neuf mille captifs, parmi lesquels la femme et les enfants de Juan, roi de Castille ; cette princesse offrit pour se racheter Tarifa, Gibraltar et dix-huit autres châteaux-forts, mais son offre ne fut pas acceptée. Il y eut plus de cinquante mille tués et il en périt, dit-on, un nombre égal dans le fleuve[1],

---

(1) C'est-à-dire dans les canaux d'irrigation branchés sur le Xenil.

qu'ils connaissaient peu ; une quantité innombrable périrent aussi dans les montagnes et ailleurs. Quant aux vingt-cinq rois, tous furent tués, tandis qu'il n'y eut pas dix tués du côté musulman. La vente du butin, des captifs et des bêtes de somme se prolongea pendant six mois, et la nouvelle de ce prodigieux succès se répandit partout.

En la même année, quatorze bateaux partis de Séville se portèrent devant Ceuta et y restèrent deux jours ; alors les musulmans les attaquèrent et prirent dans le nombre des bateaux de guerre جفان avec ceux qui les montaient. L'affaire de Grenade eut lieu le 25 rebî' I[1], celle de Ceuta le 24 du même mois, de sorte qu'une seule nuit les sépare.

[9 v°] En 719 (22 fév. 1319), Aboû Ḥammoû[2], prince de Tlemcen, périt tué par son cousin paternel, Ibrâhîm, qui était d'accord avec le vizir de ce prince, Aboû 'Amir [Berhoum]. Le meurtrier voulait garder le pouvoir pour lui, mais l'ensemble des Almohades s'y refusa, et installa le fils du mort, Aboû Tâchefîn 'Abd er-Raḥmân. Celui-ci, une fois son autorité établie, tira vengeance de la mort de son père en faisant périr le vizir[3].

[11 v°] En 720 (12 fév. 1320), Aboû Yaḥya Zakariyyâ Liḥyâni demanda à retourner dans son pays, c'est-à-dire à Tripoli de Barbarie et lieux qui en dépendent. Sa demande fut agréée, et il partit pour cette résidence après s'être équipé convenablement. L'année précédente, Liḥyâni s'était rendu à Alexandrie dans l'intention de faire le pèlerinage, mais une maladie qui lui survint ne lui permit pas de réaliser son projet. Il avait fait demander au sultan[4] de lui fournir des soldats pour le mener à la cour et le protéger contre les habitants du pays et les nomades qui l'avaient assailli et maltraité, de sorte qu'il avait

(1) C'est le mois de rebî' II qui a été indiqué quelques lignes plus haut.

(2) C'est-à-dire Aboû Ḥammoû Moûsa I, monté sur le trône en 707 (*ib.*, II, 381).

(3) L'assassinat d'Aboû Ḥammoû et ce qui suivit sont autrement racontés, *l. l.*, 398.

(4) Moḥammed ben Kalâoûn régnait alors en Égypte. Il faudrait rapprocher ce qui est dit ici de ce qui peut se trouver dans le *Solouk* de Makrîzi, auquel je ne peux recourir. Ces incidents sont passés sous silence dans l'*H. des Berb.*, II, 452, et dans Zerkechi, p. 96.

fui à Djerba, et était ensuite retourné à Tripoli. Mais le séjour dans cette dernière ville ne lui fut pas facile[1], et alors il recourut au sultan, qui accéda à sa demande et lui envoya des soldats commandés par Seyf ed-Dîn Ṭakçaba Ḥosâmi et Bedr ed-Dîn Beylik Moḥsini. Cette troupe le convoya, lui et ses femmes, jusqu'à Alexandrie, d'où il se rendit à la cour. Tout cela s'était passé l'année précédente; puis l'année d'après, en 720, il rentra dans son pays, ainsi que nous venons de le dire.

[12] En 721 (31 janv. 1321), Liḥyâni se rendit aux Villes saintes الأبواب الشريفة, et lui, qui avait à sa disposition les royaumes de Tunis, Tripoli et autres, se confia humblement en leur vertu. Il choisit Alexandrie comme lieu de séjour et renonça à toute autorité.

[13 v°] En Maghreb, dans la région de Tunis, se trouvaient deux frères, Ḥamza et Mawlâhom[2]. Or Aboû 'Abd Allâh ben Aboû 'Imrân réunit les Arabes qui obéissaient à Hamza ben Aboû 'l-Leyl, ainsi que d'autres contingents et des nomades, et parvint à expulser, pendant une période de trois mois, Aboû Bekr ben Aboû Zakariyyâ de la ville de Tunis, où régnait ce prince, et à s'y installer lui-même. Mais alors Aboû Bekr, d'accord avec Mawlâhom, frère de Ḥamza, rassembla les Arabes ainsi que les troupes du *djond*, et ces deux chefs, se mettant à la recherche d'Aboû 'Abd Allâh, arrivèrent jusqu'à Bâdja, où ils livrèrent une sanglante bataille à leur adversaire soutenu par Ḥamza, lequel avait entraîné à sa suite des auxiliaires et des nomades. Aboû Bekr remporta une victoire complète, força ses ennemis à la plus honteuse retraite et leur enleva leurs richesses, leurs femmes et leurs tentes. Quand il fut réinstallé à Tunis, Aboû Bekr reçut la visite de Mawlâhom, qui intercéda pour lui faire restituer les richesses et les femmes dont son frère avait été dépouillé, mais qui essuya un refus. Ce chef en conçut de l'irritation, et il reçut bientôt de Ḥamza une lettre où celui-ci l'engageait à le rejoindre et à réunir ses forces à l'effet de combattre Aboû Bekr et de s'emparer de lui. Ce

(1) Ms. يستتب ; j'ai lu يستطب.
(2) Comparez le récit de l'*H. des Berb.*, II, 456 sq.

dernier, apprenant ce qui se tramait, s'assura par la ruse des personnes de Mawlâhom, de son fils Mançoûr et des enfants de Ḥamza, c'est-à-dire de Raghdân et de Ma'rân[1], ainsi que de Soleymân ben Djâmi' et de ses enfants, et encore de Yoûsof ben 'Abd el-'Azîz leur cousin paternel, et les envoya chargés de chaînes par mer à Bône[2].

[14 v°] En 723 (10 janv. 1323), Aboû[3] Ḥamza ben Aboû l-Leyl et Moḥammed ben Aboû Yaḥya Zakariyyâ Liḥyâni se dirigèrent du côté de Tlemcen avec l'espoir d'être secourus par le prince de cette ville Aboû Tâchefîn ben Moûsa ben 'Othmân ben Yaghmorâsen. Mais leur espoir fut déçu, et comme ils ne reçurent de lui ni troupes ni approvisionnements, ils retournèrent du côté de Biskra. Moḥammed ben Mozni, qui y régnait, ne leur en ayant pas permis l'accès, ils séjournèrent auprès d' 'Othmân ben Sabî' le Riyâḥide. Quant à [Aboû Yaḥya] Aboû Bekr, prince de Tunis, sa situation restait la même, et Aboû Yaḥya lui servait de lieutenant dans la région de Bâdja; mais les nomades se livraient à des déprédations et s'emparèrent, de concert avec les Zenâta, de Tunis, dont ils ruinèrent le territoire, sans qu'Aboû Bekr eût la force de les en empêcher. Ibn Aboû 'Imrân, gendre de Liḥyâni, résidait à Tripoli, où il était serré de près, et Kânoûn Andalosi[4] le quitta pour retourner à Gabès.

[20 v°] En 727 (27 nov. 1326) mourut le sultan Aboû Yaḥya Zakariyyâ ben Aḥmed ben Moḥammed ben Yaḥya Liḥyâni, prince de Tunis et d'autres provinces du Maghreb citérieur. C'était un homme de mérite versé dans le droit et la littérature. Après avoir régné quelque temps il renonça au pouvoir, puis le reprit, mais ensuite s'en dépouilla volontairement et se rendit à Alexandrie, où il séjourna jusqu'à sa mort[5].

[28 v°] En djomâda I 731 (fév.-mars 1331) mourut en son

---

(1) Variantes dans l'*H. des Berb.*, II, 459, « Zâdan et Mâdan »; le texte de l'éd. du Kaire, V, 331, جعدان ومعدان.

(2) Beled el-'onnâb, région de Bône, voir Djennâbi, ci-dessous.

(3) Ce mot est de trop, voir ce qui précède, et *H. d. Berb.*, III, 404; Yahya ibn Khaldoûn, *H. des Beni 'Abd el-wâd*, I, 182 de la trad. fr.

(4) Probablement, l'« El-Caloun » de l'*H. d. Berb.*, II, 435.

(5) Voir ci-dessus, p. 264.

hôtel, près de la mosquée de Ṭouloûn, le sultan maghrebin Aboû Debboûs 'Othmân ben Idrîs. C'était un beau vieillard qui avait été sultan de Fez dans le Maghreb (1) et qui, dépouillé de son trône par des ennemis, était venu au Kaire depuis plusieurs années déjà. Il était entré dans la garde, avait reçu des apanages, et la charge de veiller à la citadelle lui était confiée. Il siégeait avec les émîrs dans le portique en présence du sultan ; il était vêtu à la maghrebine et ceint de son sabre.

[30] En 732 (4 oct. 1331) mourut Aboû Sa'îd 'Othmân ben Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk le Mérinide, prince du Maghreb, qui était un homme de bien, instruit, actif et administrateur intelligent (2). Pendant les vingt ans que dura son pouvoir, la satisfaction et l'abondance régnèrent (dans le peuple). Son fils Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben 'Othmân le remplaça et suivit les traces de son père. L'obéissance qu'il rencontrait partout fut violée par son frère 'Omar; celui-ci fut tué dans une rencontre qui eut lieu entre eux (3), et le pouvoir resta assuré à 'Ali.

[36] En çafar 738 (août-sept. 1337) un messager du sultan mérinide Aboû 'l-Ḥasan 'Ali apporta au sultan divers cadeaux et présents.

[36 v°] En la même année arriva la princesse fille du prince mérinide Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben 'Othmân accompagnée de présents de prix, entre autres deux cents chevaux, quarante mulets, trente-deux faucons, une ceinture (caparaçon ?) ornée de pierres précieuses, un écrin en or, deux selles garnies d'or et de pierres précieuses, des bagues de prix, et autres objets rares et remarquables de diverses espèces (4). La présentation en fut faite au sultan, qui ensuite donna un cheval à chacun des commandants de mille et des émirs ayant musique, ainsi que deux cent vingt vêtements d'honneur. A chacun d'eux il

(1) Je ne retrouve pas de prince portant ce nom qui ait régné à Fez; il s'agit probablement de Gabès; cf. Ibn Kethîr, p. 261.

(2) Ce prince régna de 710 à 731.

(3) Aboû 'Ali 'Omar, fait prisonnier par son frère, fut étranglé quelques mois plus tard (*H. d. Berb.*, IV, 215).

(4) Cet envoi paraît être le même que signale l'*H. des Berb.*, IV, 239, et dont le destinataire était Moḥammed ben Kalâoûn.

assigna quotidiennement trente moutons, un demi-ardeb de riz, un quintal de grain (حب رز ?), un quart de quintal de sucre, huit falots et tout ce qui leur était nécessaire en fait de condiments, d'assaisonnements, etc. ; en outre 75.000 dirhems de pension alimentaire, les bêtes sur lesquelles étaient portés les présents, représentant environ 60.000 dirhems, etc. Quand ils repartirent pour rentrer chez eux, il leur fit encore des cadeaux précieux en les faisant accompagner d'un messager chargé de les piloter. Parmi les présents figuraient deux tentes dont l'extérieur était de satin blanc et l'intérieur de satin brodé d'un travail tout à fait supérieur, avec des montants d'ivoire et d'ébène incrustés d'argent.

[55] En 750 (22 mars 1349), Aboû 'l-Ḥasan, sultan du Maghreb, infligea une défaite aux Arabes[1]. Son fils Aboû 'Inân se brouilla avec lui et revendiqua la souveraineté[2]. Les Benoû 'Abd el-Wâd, souverains de Tlemcen, qui avaient été réduits à l'impuissance par Aboû 'l-Ḥasan, se soulevèrent, et cette compétition suscita des troubles[3].

[57] En 752 (28 fév. 1351) mourut chez les Maçmoûda, après un règne de sept ans, le sultan mérinide Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aboû Yoûsof Ya'koûb ben Maḥyoû ben Hammâma[4]. C'était un prince dont les brillants débuts avaient donné la paix au Maghreb et dont les cadeaux s'étaient épanchés en Orient. Homme d'éloquence et de mérite, sagace et brave, il infligea des défaites aux sectateurs de la Croix et contint les hommes injustes et à dispositions hostiles.

[58] En 753 (18 fév. 1352) le sultan [mérinide] Aboû 'Inân se rendit maître de Tlemcen, qu'il prit.

[60] En 755 (26 janv. 1354), le sultan d'Espagne, Aboû 'l-Haddjâdj Yoûsof ben Ismâ'îl ben Faradj ben el-Aḥmar périt frappé d'un coup de poignard au flanc pendant qu'il était prosterné pour la prière de la Rupture du jeûne. Son fils Aboû 'Abd Allâh [Moḥammed V] fut intronisé à sa place.

(1) Cf. *H. d. Berb.*, IV, 256.
(2) *Ib.*, 271 sq.
(3) *Ib.*, 276.
(4) *Ib.*, 291.

[63 v°] En 759 (14 déc. 1357) mourut à Fez, après un règne de dix[1] ans, le sultan mérinide du Maghreb Aboû 'Inân Fâris ben Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aboû Yoûsof Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk ben Maḥyoû ben Ḥammâma.

[104 v°] En 780 (30 avril 1378) mourut à Alep, à passé soixante-dix ans, le cheykh et imâm Chems ed-Dîn Aboû 'Abd Allâh Moḥammed, fils du cheykh Aḥmed ben Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Djâbir Andalosi Hawwâri[2]. C'était un savant malékite versé dans des sciences diverses, une mer débordante, poète et prosateur excellent, auteur de différents ouvrages.

[107] En 781 (19 avril 1379) mourut Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Aḥmed ben Moḥammed ben Aboû Bekr ben Moḥammed ben Merzoûk 'Adjîsi Tilimsâni[3]. Sa faveur avait crû auprès du sultan [Aboû 'l-]Ḥasan à ce point qu'il devint son confident et son imâm du vendredi.

[114] En 784 (17 mars 1382), des messagers francs envoyés par le Catalan الكتيلاني et par le prince de Séville vinrent demander au sultan la mise en liberté du Nikfoûr[4], prince de Sîs, et de le leur envoyer, ce à quoi consentit le sultan.

[123] En 787 (12 fév. 1385) arrivèrent des envoyés du prince de Tunis Aboû 'l-'Abbâs [Aḥmed II Mostancir ben...] ben Aboû Ḥafç l'Almohade prince de Tunis, ainsi que des envoyés d'El-Achkeri[5], prince d'Istamboul, qui apportèrent des présents.

[183] En 795 (17 nov. 1392) mourut Aboû Tâchefîn 'Abd er-Raḥmân [II] ben Aboû Ḥammoû ben Yoûsof ben 'Abd er-

---

(1) Le texte porte, cinquante. Or l'avènement d'Aboû 'Inân eut lieu en 749.

(2) Voir Ḥ. Kh., n° 8022 de l'index.

(3) Peut-être celui que Ḥ. Kh. cite vi, 395, et dont il place la mort en 842, par suite, semble-t-il, d'une confusion avec le quasi-homonyme qui figure au n° 301 de l'index. Il exerça diverses fonctions à Tunis, à Grenade et au Maroc; voir les articles que lui consacrent la *Kifâya* (ms. 1738 Alger, f. 95) et Ibn Farḥoûn (*Dîbâdj*, éd. de Fez, p. 270 = ms. 5032 de Paris, f. 123 v°).

(4) Ce mot semble bien être la transcription de *Nicéphore*; on le trouve à maintes reprises dans le *Kâmil* d'Ibn el-Athîr sous les deux formes نقفور et نقفور, mais sans l'article; voir l'index. C'est Levon VI, prince de la petite Arménie, qui fut emmené comme prisonnier au Kaire en 1375 et qui mourut en France en 1393.

(5) Déformation de Lascaris ? Mais à la date de 1385 c'est Jean V Paléologue qui règne à Constantinople.

Raḥmân ben Yaḥya ben Yaghmorâsen ben Zeyyân, sultan Abdelwâdite de Tlemcen, qui était monté sur le trône en 792 à la suite de la mort violente de son père et avait régné depuis lors. Il eut pour successeur son frère Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof[1].

[187] En 796 (6 nov. 1393) mourut le sultan Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof ben Aboû 'Abd Allâh Moḥammed el-Makhloû' (le déposé) ben Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof ben Aboû 'l-Welîd Ismâ'îl ben er-Ra'îs Aboû Sa'îd Faradj ben Naçr ben el-Aḥmar, prince de Grenade. Il eut pour successeur son fils Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Yoûsof[2].

En la même année mourut le sultan Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed [II Mostancir], fils de l'émîr Moḥammed, fils du sultan Aboû Bekr, fils de l'émîr Yaḥya, fils du sultan Aboû Isḥâk, fils de l'émîr Aboû Zakariyyâ, fondateur de la dynastie Ḥafçide et fils du cheykh Moḥammed, fils du cheykh Aboû Ḥafç Hintati l'Almohade. Il était prince de Tunis et d'Ifrîkiya et mourut à la fin de cha'bân (fin juin 1394). Il eut pour successeur son fils Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz, qui, étant monté sur le trône, emprisonna son oncle paternel [Aboû Yaḥya] Zakariyyâ [ben Moḥammed], qui avait plus de titres que lui à gouverner[3].

---

(1) D'après Brosselard et Bargès, suivis par Lavoix (*Catalogue*, 458; cf. Mercier, *Hist. de l'Afr. sept.*, III, 90; de Slane, *Berb.*, I, XXXV), Aboû Tâchefîn II régna de 791 à 796 et eut pour successeur immédiat Aboû Thâbit Yoûsof, remplacé en la même année 796 par Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof.

(2) Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof II, monté sur le trône en 793, fut remplacé par Moḥammed VII Mosta'în en 794, d'après la liste dressée par Lavoix, *Catalogue*, p. 326. Cf. la liste de l'*Art de vérifier les dates*, qu'a reproduite Brosselard dans son *Mémoire*, et celle de Codera, *Tratado de numismatica*.

(3) Voir Zerkechi, trad. fr., 184.

XI

Mohammed ben 'Abd er-Raḥmân Sakhâwi, 830-902 H., est un docteur châfe'ite auteur d'assez nombreux ouvrages notamment sur les hadith et le droit, et dont Ḥ. Kh. (index, n° 8085) répète le nom à de nombreuses reprises, encore qu'il ne mentionne pas toutes ses œuvres. Wüstenfeld (*Geschichtschreiber*, n° 504) donne la liste de celles qui ont trait à l'histoire; Brockelmann (*Gesch. d. ar. Lit.*, II, 34; cf. 39) fournit une liste générale, mais incomplète, comprenant dix-huit ouvrages (numérotés erronément 1-19; corrigez également le titre p. 35 l. 4 « al-i'lân *bil-tanbih* en *bit-tawbîkh* »), car tout en ajoutant à Ḥ. Kh., il en omet d'entre ceux qu'a signalés celui-ci. Pour en dresser le catalogue complet, ou à peu près, il faut y ajouter ceux qu'il dit lui-même avoir expliqués ou rédigés à la Mekke (ff. 230, 238 v° et 272 v° du ms. 2010 d'Alger), et dont le plus important, semble-t-il, est un commentaire du *Takrîb* de Nawawi, d'ailleurs mentionné par Ḥ. Kh. (II, 389) et existant à Berlin, n° 10125 du Catalogue.

Il a notamment donné une suite au *Douwel el-islâm*, abrégé dû à l'auteur lui-même de la grande chronique, le *Ta'rîkh el-islâm*, c'est-à-dire Dhehebi (celle-ci s'arrêtant à 700, et celle-là à 740 ou 741, voir Wüstenfeld et Ḥ. Kh.), à partir de l'année 741, sous le titre *Ed-dheyl et-tâmm bi-douwel el-islâm*; il faut observer cependant que le ms. 843 d'Oxford, ainsi que le *Et-tibr el-mesboûk*, dont il va être question, ne commencent qu'à l'année 845. Le titre même de ce dernier ouvrage était inconnu jusqu'au jour de la publication du Catalogue de la bibliothèque Khédiviale où il figure (t. v, p. 27) sous cette appellation complétée par les mots *fî dheyl es-soloûk* qui le donnent comme une continuation de la chronique de Makrizi, dont Quatremère a publié en traduction un fragment qu'il a dénommé *Histoire des sultans mamlouks*. Le ms. dont il s'agit a été imprimé sous ce titre complet — dont j'ignore l'origine, car il ne figure pas dans la préface — à Boulak en 1896, ou 1315 hég., en un volume in-8° de 432 pages à 27 lignes; il n'y est traité que des années 845 à 857, cette dernière n'étant d'ailleurs qu'entamée, et le nombre des pages en indique le caractère détaillé, avec cette réserve que l'obituaire y tient la plus grande place. Les premiers mots de la préface, bien que fort analogues à ceux du n° 843 d'Oxford, ne sont cependant pas identiques.

Ajoutons encore qu'une autre trace de l'existence de ce titre se retrouve dans le ms. 1870 de Leyde (Catalogue, IV, p. 154), en tête duquel a été ajoutée la biographie du juriste Ibn ed-Diyâ « extraite du livre de Sakhâwi intitulé الذيل على السلوك », laquelle se retrouve en effet dans l'édition du *Tibr* (sous l'année 854, p. 334); elle y forme vingt-deux lignes, tandis que quatre seulement, beaucoup moins compactes, lui sont consacrées (f. 22) par le ms. d'Alger dont il va être parlé.

Postérieurement à l'impression du Catalogue des mss d'Alger, la Bibliothèque-Musée, actuellement Bibliothèque nationale, a acquis un ms., le n° 2010 cité plus haut, de 314 ff. à 21 lignes en un gros et lisible neskhi égyptien ; la correction n'en est que passable, les points diacritiques y font maintes fois défaut, et un lecteur plus attentif que le copiste y a, d'une main cursive, fait des additions et corrections utiles bien qu'insuffisantes, tant dans le texte que dans les marges. Ce volume, dont la fin manque — deux ou trois ff., semble-t-il — a trait aux années 845-898, dont la très grande partie est traitée sommairement, ainsi que le montre au premier abord le rapprochement entre les 432 pages de l'imprimé et les 34 ff. du ms. consacrés à la période des mêmes années 845-858 ; ce dernier ne commence à s'étendre, et l'auteur le fait remarquer en termes exprès, qu'à l'année 895, au f. 193 ; on y trouve répété le titre التبر المسبوك, qui figure à l'encre dorée au recto enluminé du f. 1, où le nom de l'auteur est également ajouté dans un cartouche. La récension qui figure dans notre ms., probablement la plus ancienne, est d'ailleurs dépourvue de toute préface et débute ainsi : سنة خمس واربعين وثماني ماية واليها انتهى السلوك للمقريزى فذيلت عليه بالتبر المسبوك اجابة لعظيم وقته الدوادار الكريم الخ

Les mss d'Oxford 843 et 853 sont, d'après le Catalogue Uri, la première et la seconde moitié du الذيل على دول الاسلام (rectifiez la brève notice concernant le n° 853, lequel est acéphale et commence au cours de l'année 862 ; ajoutez en outre qu'il y est aussi parlé, après l'année 898, où s'arrête Sakhâwi, des faits survenus jusqu'en 901, par Modjîr ed-Dîn Aboû 'l-Yomn 'Abd er-Raḥmân ben Moḥammed 'Omari 'Oleymi (cf. Brockelmann, II, 43) ; or, si nous nous y reportons à l'anné 895, nous trouvons la reproduction exacte de ce qui a été relevé plus haut au f. 193 du ms. 2010 Alger. J'ai en outre pu constater la même similitude pour l'extrait ci-dessous du f. 161 v°, année 893.

A défaut de la collation des mss d'Oxford et d'Alger, auxquels il faut ajouter le n° 3113 des mss de Ste-Sophie et le n° 9463 de Berlin, et en tenant compte de l'impression égyptienne du *Tibr*, il semble que les rapprochements qui précèdent permettent de conclure que le *Dheyl* porte aussi le nom de *Tibr*, mais que de celui-ci il existe, au moins pour une certaine période, une recension plus développée. A l'imitation de Dhehebi, qui a profité des matériaux utilisés dans son *Ta'rîkh el-islâm* pour en extraire plusieurs ouvrages, Sakhâwi n'a-t-il pas, selon l'expression vulgaire, tiré plusieurs moutures d'un même sac ?

Si après cela on se reporte au fragment du *Soloûk* portant sur les années 547-648 (*Revue de l'Orient latin*, t. VI, et VIII-XI, en tirage à part, *Histoire d'Égypte de Makrizi*, Paris, 1908) traduit par Blochet, et qu'on consulte la liste des sources de l'histoire d'Égypte dont il l'a fait précéder et qui appelle bien des rectifications de natures diverses, on y trou-

vera seulement Sakhâwi mentionné, sous le n° 52, comme continuateur de Dhebebi sans aucune indication du *Tibr*, cependant signalé par Brockelmann (II, 39) comme faisant suite au *Solouk*; par contre, le ms. 1574 de Gotha qui lui est hypothétiquement attribué sous le n° 74, n'est manifestement pas de lui, ainsi d'ailleurs que le dit le Catalogue Pertsch. Ajoutons encore que l'*I'lân*, qui est porté dans cette liste sous le n° 99 avec un titre estropié de manière à être rendu inintelligible (cf. aussi ci-dessus), n'a rien de commun avec l'histoire d'Egypte, ainsi qu'on le voit facilement par la lecture du Catalogue des mss de Leyde, n° 746, et par le sommaire qu'en donne le Catalogue de Berlin, n° 9364, reproduit par Brockelmann.

[15 v°] En 852 (7 mars 1448) mort du vizir du Maghreb Aboû Zakariyyâ Yaḥya ben Zeyyân[1] ben 'Omar Waṭṭâsi[2] Merîni Fâsi, qui était un homme juste[3], et qui eut pour successeur son proche parent Aboû Ḥassoûn 'Ali ben Yoûsof ben Zeyyân[4].

[62 v°] En ramadân 869 (avril-mai 1465) fut égorgé le prince de Fez 'Abd el-Ḥakk ben Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aḥmed le Mérinide, descendant d''Abd el-Ḥakk; son meurtrier fut le syndic des cherîfs, le cherîf Moḥammed ben 'Imrân Ḥasani, qui châtia ainsi le choix que ce prince avait fait d'un juif en qualité de vizir. Le cherîf le remplaça du commun accord des docteurs qualifiés et exerça le pouvoir pendant plusieurs années[5].

[161 v°] Dans[6] la nuit de la fête de la Rupture du jeûne de

(1) Le redoublement de la seconde consonne est indiqué dans le ms.

(2) Même remarque.

(3) Le texte imprimé du *Tibr*, p. 253, ajoute « si bien qu'une biographie spéciale devrait lui être consacrée ».

(4) On trouve une brève mention de ces deux vizirs dans l'*Istikçâ*, II, 149 l. 25; cf. Cour, *Les derniers Mérinides* in *Bull. de la Soc. de géogr. d'Alger*, 1905, p. 116.

(5) Sur la mort violente d''Abd el-Ḥakk et du juif Hâroûn, cf. *Istikçâ*, II, 150; Cour, l. l., 118; Zerkechi, 258 sq, qui la fixe au 27 ramadân et nomme, plus exactement, le cherîf Moḥammed *ben 'Ali* ben Imrân en lui donnant le qualificatif berbère de *mizwâr* (au lieu de *nakîb*) des cherîfs. Sur les attributions du *nakîb* ou syndic des cherîfs, voir Mâwerdi, tr. fr., 199 sq.

(6) C'est du ms. 853 Uri, non-folioté, que j'avais extrait ce seul paragraphe, dont il m'a été possible plus tard de constater la parfaite identité avec le ms. 2010 d'Alger, f. 161 v° (voir ci-dessus). Sakhâwi donne ici une version de faits qu'il répète un peu plus bas, avec d'autres détails il est vrai, mais sans s'apercevoir du double emploi. Je me borne à traduire l'une et l'autre, mais la seconde d'après le ms. d'Alger seulement; il est bien probable que le texte du 853 Uri est le même, sans que les notes hâtives que j'ai prises autrefois me permettent de l'affirmer.

893 (7 sept. 1488) mourut le sultan du Maghreb petit-fils d'Aboû Fâris[1], à qui succéda le petit-fils du défunt, Yaḥya ben Aboû 'Abd Allâh Moḥammed el-Mas'oûd, qui était connu pour son caractère sanguinaire et pour les actes illicites qu'il se vantait de commettre, en outre de sa méchanceté redoutée et de son audace[2]. Mais son grand-père le désigna conformément aux dernières volontés de son fils [Aboû 'Abd Allâh Moḥammed] et à raison de sa belle conduite, pendant que lui-même souffrait de la maladie qui l'emporta, lors de l'agitation populaire. Son oncle Aboû Bekr, prince de Tripoli, voulut se soulever, mais ne fut pas soutenu : le mizwâr, qui était le devâdâr Moḥammed Benoûni[3], conseilla au peuple de le traiter comme le demandait sa conduite, c'est-à-dire de l'assaillir et de le mettre à mort. On s'empara en effet d'Aboû Bekr et de son fils 'Abd el-Melik, [162] qu'on enchaîna et qu'on envoya au Sultan, lequel leur dépêcha des bourreaux. Il fit aveugler son frère El-Ḥasan lorsqu'il apprit le changement de dispositions de celui-ci, ainsi qu'Aboû Bekr, fils de son frère El-Montaçir et gouverneur de Constantine, toutes mesures inspirées par le désir de rendre son gouvernement plus facile. Après l'exécution de son oncle de Tripoli il ne replaça pas dans cette ville de prince de la famille régnante, mais, comme autrefois, un officier. Ensuite il nomma Aboû Ḥafç 'Omar ben Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben 'Omar Kaldjâni[4], qui avait près de quarante ans et était avec son père au Kaire, comme kâdi de l'armée في قضاء العسكر ; ensuite grand kâdi quand il nomma kâdi de l'armée Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Abou 'l-Kâsim

---

(1) Le Ḥafçide Aboû Fâris, mort en 837, eut pour successeur son petit-fils Moḥammed Montaçir, à qui, en 839, succéda son frère germain Aboû 'Omar 'Othmân, de qui Zerkechi (p. 217 de la trad. fr.) fait un grand éloge, de même que Kayrawâni (*Mou'nis*, p. 147 du texte), qui écrit Aboû '*Amr*. Aboû Zakariyyâ Yaḥya, troisième du nom, était en effet le petit-fils d''Othmân (*Mou'nis*, p. 149 du texte).

(2) Cela est en contradiction avec l'assertion, d'ailleurs très concise, du *Mou'nis*, p. 150.

(3) S'agit-il du juriste Moḥammed Boûni, qui fut nommé secrétaire du sceau en 881 ? (Zerkechi, pp. 217 et 265).

(4) On trouve un 'Omar ben Moḥammed Kaldjâni nommé kâdi et professeur à Tunis en 839 (Zerkechi, 210).

Kosantîni ; puis son cousin paternel 'Abd el-Laṭîf ben el-Ḥasan, kâdi du camp في قضاء المحلة après l'imâm Aboû 'Abd Allâh Toreyki [1], bien que tous fussent fort jeunes. Il augmenta le nombre des adels si bien qu'il y en eut environ soixante-dix de nouveaux, des jeunes gens pour la plupart. Sitôt après la mort violente de Yaḥya, ce fut son meurtrier et cousin paternel, 'Abd el-Mou'min ben Ibrâhîm ben Mawla 'Othmân, qui prit sa place [2].

[172] Dans la nuit du 27 ramadân 893 (4 sept. 1488) mourut, à plus de soixante-dix ans, El-Motawakkil 'ala'llâh Aboû 'Amr [3] et [aussi prénommé] Aboû Sa'îd 'Othmân, fils de l'émîr Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz ben Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed Hintâti, de la tribu berbère de ce nom, le Ḥafcide 'Ali prénommé Aboû Ḥafç ; il était petit-fils par son père d'un autre prince de ce pays et avait succédé à son frère germain El-Montaçir Moḥammed en 839 (27 juillet 1435), de sorte que son règne se prolongea pendant cinquante-quatre ans. Pays et sujets s'inclinèrent devant lui, il jouit d'une très haute autorité, des richesses diverses et dépassant toute description s'accumulèrent entre ses mains. Il érigea des constructions imposantes [4], parmi lesquelles deux fontaines qui provoquèrent une vive satisfaction et dont on dit même que nulle part on ne voit de pareilles, ainsi qu'un remarquable bassin à ablutions au-dessous d'une maison appartenant à son aïeul [5], des *zâwiya* et une bibliothèque qui, placée à l'Est de la mosquée d'Ez-Zitoûna, renferme des ouvrages précieux qui défient toute description. Son nom, porté sur les ailes de la renommée, se répandit au loin, des traités de paix furent conclus entre lui et les princes de ces pays, aussi bien que les princes francs, et il était proclamé dans les chaires d'Alger et de Tlemcen. Plus

---

(1) La première voyelle de ce mot est indiquée par le ms. 2010 Alger.

(2) Voir plus bas p. 276 note.

(3) Ailleurs on lit Aboû '*Omar*, p. 274 n. 1.

(4) Voir les détails que donne Zerkechi, p. 219.

(5) Le texte dépourvu de points porte تحت بيت جده dont le dernier mot pourrait se lire tel quel, mais il en résulterait un sens qui me paraît douteux, eu égard aux habitudes musulmanes.

d'un de ceux que j'ai rencontrés m'a chanté son éloge et l'a dépeint comme un homme doux, d'abord facile, libéral dès ses débuts, [172 v°] d'entre ceux de qui l'extérieur avait fait diagnostiquer par son aïeul la valeur et le grand rôle qu'il serait appelé à exercer. Il eut des enfants distingués, d'entre lesquels celui qu'il prisait le plus et qu'il favorisa surtout était Aboû 'Abd Allâh Moḥammed surnommé El-Mas'oûd, qu'il gardait à Tunis auprès de lui à raison de l'estime en laquelle il le tenait et à qui il conféra la qualité d'héritier présomptif. Mais malheureusement ce prince le précéda dans la tombe en cha'bân de cette année (comm. 11 juillet 1488), à l'âge de cinquante-cinq ans; son père, qui en ressentit un vif chagrin, ne lui survécut guère. En outre des actes de libéralité par lesquels il se signala, ce prince était remarquablement habile en calligraphie tant orientale qu'occidentale si bien qu'il calligraphia à l'encre dorée des fragments koraniques et autres, et même un exemplaire complet qu'il remit à un décorateur صنّاع, et habousa dans la bibliothèque fondée par son père.

Un autre des enfants d'['Othmân] était Aboû Bekr, prince de Tripoli, qui figura parmi ceux qui se soulevèrent contre son neveu [Aboû Zakariyyâ] Yaḥya [ben Mas'oûd] après que celui-ci eut remplacé sur le trône son aïeul ['Othmân], et le nouveau souverain le mit à mort, ainsi que son fils 'Abd el-Melik un peu avant la Fête des sacrifices de cette même année. Mais au bout de peu de temps, en redjeb de l'année suivante (juin 1489), Yaḥya fut mis à mort par son cousin paternel 'Abd el-Mou'min ben Ibrâhîm ben Mawla 'Othmân, qui prit sa place[1]. Peu après celui-ci eut à soutenir l'attaque de Zakariyyâ, fils du Yaḥya dont il vient être question, qui avait l'appui secret des habitants de Tunis. 'Abd el-Mou'min, forcé de fuir chez les Arabes nomades, groupa ceux-ci pour revenir assiéger Tunis; mais les habitants de cette ville les mirent en déroute, non sans qu'il y eût des morts de part et d'autre, mais surtout chez les

(1) Le nom de ce prince n'est pas rappelé dans la liste des Ḥafçides donnée par Lavoix (*Catalogue*, p. 408) non plus que dans celle de Mercier (*Histoire*, III, 126), bien que de son règne, qui paraît avoir été éphémère, il soit dit un mot par le *Mou'nis* (texte, p. 150).

assaillants. La guerre civile continua, puis Zakariyyâ eut le dessus : du poison versé à 'Abd el-Mou'min et à ses deux fils tua le père et l'un de ceux-ci, tandis que le second fut poursuivi, et la situation fut rétablie au profit de Zakariyyâ. Tout cela survint postérieurement à l'époque dont nous parlons. Mo'âdh ben Djebel (1) rapporte, en le faisant remonter au Prophète, ce que voici : « Pour les rois Allâh a tranché tout lien de parenté, et l'amour du pouvoir fait que rien ne les unit, si bien que chacun ôte la vie à son frère, à son père, à son fils, à son oncle, à son aïeul ; ceux-là seuls parmi eux s'en abstiennent qui ont la crainte de Dieu, et combien peu nombreux sont-ils ! » C'est ce qu'a dit Ed-Deylemi sans que son fils donne d'*isnâd* (2), mais le sens en est admissible.

Le mizwâr dont il a été question (3) est celui qui vint chez nous au Kaire apporter au prince d'Égypte des cadeaux de la part du dit Aboû Bekr en [173] l'année 888 (9 févr. 1483) avec un grand apparat, de nombreuses forces, un personnel considérable et occasionnant de fortes dépenses, car dix galères servirent à leur transport. Le sultan le reçut honorablement et le logea dans la demeure d'Ibn 'Abd er-Raḥmân Çayrafi dans [le quartier] Beyn ed-doroûb من بين الدروب (4), jusqu'à son départ pour le pèlerinage. Ce personnage, qui regagna ensuite son pays, et n'avait pas quarante ans, avait un très beau physique mais se souciait peu de justice.

Parmi ceux qui, se rendant en pèlerinage, vinrent au Kaire,

(1) Compagnon mort en l'an 18 (Nawawi, 559 ; *Ma'ârif*, 130).

(2) Ce texte trop concis semble vouloir dire que le fils de Deylemi a rapporté ce hadith qu'il tenait de son père, mais a négligé de mentionner la chaîne des rapporteurs. Ce Deylemi paraît être Aboû Moḥammed el-Ḥasan ben Moûsa ben Bondâr, mort en 363 (Sam'âni, f. 237 v°).

(3) ثم ان المزوار الماضى قبله ma lecture du dernier mot, que le ms. permettrait aussi de prononcer قتله, se fonde sur ce que la seule allusion que j'aie trouvée à ce mizwâr est celle qui figure plus haut, p. 273. Le *Mou'nis* de Kayrawâni (texte, 151 ad f.), signale l'envoi au sultan El-Ghoûri par « le sultan Moḥammed au début de son règne » de cadeaux portés par une mission ayant comme chef Moḥammed Gharibi, et auxquels El-Ghoûri répondit par des présents comprenant notamment une girafe.

(4) Je n'ai pas retrouvé ce nom dans la description du Kaire de Jomard (*Description de l'Égypte*, éd. Panckoucke, t. xviii).

étaient Sîdi Aḥmed ed-Dohmâni[1] Kayrawâni Maghribi, fixé à Tripoli, et petit-fils * du Koṭb Aboû Yoûsof Dohmâni[2], hautement considéré parmi les grandes personnalités et enterré dans sa zâwiya en dehors de * Kayrawân, à proximité d'Aboû 'l-Ḥasan Kâbesi[3]. A plusieurs reprises il servit de chef à la caravane des pèlerins maghrebins, ce qu'il devait à son haut rang et à ses vertus, si bien qu'il nous est revenu qu'à plusieurs reprises il dit publiquement au sultan 'Othmân : « Ma mort et la tienne surviendront la même année », et sa prédiction se réalisa. Il mourut au Kaire et fut inhumé dans le mausolée des Châdiliyya.

[192 v°] Le mois de redjeb 894 (juin 1489) vit la mort, à près de quarante ans, d'El-Motawakkil 'ala'llâh Yaḥya ben Moḥammed ben Mas'oûd ben 'Othmân ben Moḥammed ben Aboû Fâris, qui avait remplacé sur le trône du Maghreb son grand-père, mais qui périt bientôt de la main de son cousin paternel 'Abd el-Mou'min ben Ibrâhîm ben 'Othmân, lequel prit le pouvoir après lui, ainsi que je l'ai dit sous l'année précédente. Yaḥya s'était montré sanguinaire, criminel et impie.

[208] C'est ainsi que se produisit également en cette année (895 = 25 nov. 1489) l'humiliation infligée par les Francs par suite de leur entreprise contre Grenade, alors que, depuis plusieurs années, durait entre les deux parties une lutte où les musulmans restaient vainqueurs ou bien retiraient de sérieux avantages. C'est une chose que j'ai voulu signaler, et voici ce

---

(1) La première voyelle de cet ethnique est indiquée dans le ms., de même que par Sam'âni, s. v.

(2) Un personnage de ce nom, Ya'koûb ben Khalîfa, mort en 669 et enterré au Bâb es-Selem, à Kayrawân, figure dans le *Me'âlim el-îmân*, (f. 146 v° du ms. de la Bibliothèque universitaire d'Alger), mais n'est pas qualifié de *koṭb*, omission plutôt surprenante s'il s'agit de la même personnalité. Il faut aussi remarquer la formule laudative qui suit le qualificatif *koṭb* et qui me semble être d'un usage rare. Les mots entre astérisques correspondent à une addition marginale du ms., qui en offre bien d'autres, d'une écriture cursive et dépourvue de points, mais dont le déchiffrement, quoiqu'un peu pénible, paraît assuré.

(3) Le *Me'âlim* (ib., f. 79) signale un Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Moḥammed ben Khalaf Ma'âferi Kâbesi, mort en 403 et enterré au Bâb Toûnis.

que j'en dis[1]. Le prince de Grenade Sa'd, fils de l'émîr 'Ali ben Yoûsof ben Moḥammed ben Yoûsof ben Ismâ'îl ben Naçr, des Benoû 'l-Aḥmar, fut victime de la révolte de son fils Aboû 'l-Ḥasan 'Ali, qui prit le pouvoir dans cette ville et emprisonna son père dans le fort des Deux statues قلعة الشلين ; Sa'd cependant put gagner Alméria et y resta jusqu'à sa mort. Ensuite un officier persuada Aboû 'Abd Allâh Moḥammed, frère du vainqueur, de tenir tête à ce dernier, et il gagna avec son conseiller Malaga, où il séjourna quelque temps. Mais ensuite il jugea bon de rejoindre son frère, auprès de qui il s'enfuit subrepticement et chez qui il reçut un accueil honorable ainsi que des éloges pour son changement de conduite. Il ne s'écarta pas de ces sentiments de subordination, si bien qu'un groupe d'officiers ayant voulu le pousser à un nouveau soulèvement, non-seulement il refusa de les suivre mais les dénonça à son souverain, et celui-ci les punit de mort, eux et ceux qui avaient été les instigateurs du premier mouvement.

Tout cela ramena le calme dans les états d'Aboû 'l-Ḥasan, ce qui dura jusqu'au jour où le prince franc régnant en Castille, région qui fait partie de l'Espagne, devança l'expiration de la trêve conclue entre lui et les musulmans et envoya traîtreusement un de ses officiers nommé El-Markech[2], qui attaqua de nuit et inopinément le fort d'El-Ḥâmma, ville qui figure dans les dépendances de Grenade ; l'assaut fut donné au moment de la prière de l'aurore du jour d' 'Achoûra 887 (1er mars 1482), la garnison fut chassée ou massacrée, un certain nombre des habitants furent ou tués ou réduits en captivité, et les Francs que le vainqueur y installa furent mis sous la protection d'environ quatre cents hommes bien préparés au combat[3]. La

(1) Le récit des troubles qui marquèrent la fin de la dynastie Naçride et aboutirent à la prise de Grenade, doit être rapproché de Makkari, II, 800 ; éd. du Kaire, II, 607, et du texte édité et traduit par M. J. Muller, *Die letzten Zeiten von Granada* ; cf. de Circourt, *Hist. des Mores Mudejares*, I, 276 ; Brosselard, *Mémoire épigraphique*, etc., *J. as.*, 1876.

(2) Le marquis de Cadix Don Rodrigo Ponce de Leon.

(3) Dans le texte بنحو اربعماية نفس فازيله مستعدين للقتال ; le quatrième mot, qui n'est pas traduit, semble être le nom d'un certain corps de troupes. L'assaut eut lieu un jour plus tôt, dans la nuit du 27 au 28 février, d'après le texte Muller et de Circourt.

même année et sa convoitise étant excitée par ce premier succès, le [prince] marcha [208 v°] en personne contre Loja, autre dépendance de Grenade, et édifia vis-à-vis cette ville des constructions destinées aux troupes chargées d'en faire le siège. A cette nouvelle, Aboû 'l-Ḥasan envoya un de ses officiers, Ibrâhîm ben el-Achkar, qui lui avait précédemment servi de vizir, à la tête de fantassins et de cavaliers, pour disperser les Francs, et ces guerriers pénétrèrent de nuit à Loja. Cet officier se mit d'accord avec celui qui y résidait, le cheykh 'Ali el-'Aṭṭâr, pour tenter une sortie dès le petit jour, et la victoire couronna l'effort des musulmans malgré leur petit nombre et la grande supériorité des Francs, qui furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à la distance d'environ une parasange [1].

Mais alors s'enfuirent de l'Alhambra [2] de Grenade l'un et l'autre des fils d'Aboû 'l-Ḥasan, c'est-à-dire Aboû 'Abd Allâh Moḥammed précité et Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof, qui, espérant arriver au premier rang, gagnèrent Wâdiâch (Guadix), où les habitants, qui faisaient opposition à leur père, proclamèrent le premier et aîné des deux frères. Il était arrivé que leur père, à la suite d'avis unanimes, avait révoqué son vizir Aboû 'l-Kâsim ben... [3], de qui le père, après s'être pendant une quarantaine d'années donné comme musulman, avait publiquement apostasié, et l'avait remplacé par Ibn el-Achkar précité. Aboû 'Abd Allâh prit le pouvoir à Grenade, et le vizir en question, resté tel quel, poussa en moins de dix jours la populace à se soulever contre Aboû 'l-Ḥasan, qui fut chassé et alla demeurer à Malaga [4].

Entretemps le prince franc envoya en 888 (9 févr. 1483) des troupes contre Malaga, où Aboû 'Abd Allâh Moḥammed exer-

(1) La victoire de Loja est du 15 juillet 1482 ou 27 djomâda I 887. Cette place fut assiégée du 5 au 14 juillet, d'après de Circourt, I, 289; cf. Muller, p. 116.

(2) L'Alhambra et El-Beyyâzîn (Albaicin, voir Simonet, *Descripcion*..., 44, 71, 253 et 269) étaient les deux forteresses de la ville, et leurs noms servaient à désigner deux quartiers de celle-ci (de Laborde, *Itinéraire descriptif*, III, 321).

(3) Le texte porte بمعشر, sans points, mot où il faut probablement chercher un nom chrétien que je ne trouve pas ailleurs.

(4) Cet exposé peu clair n'est pas élucidé par ce qu'on trouve dans Muller, *l. l.*

çait le commandement militaire au nom de son frère Aboû 'l-Ḥasan. Les musulmans, pleins d'ardeur et soutenus par l'aide divine, infligèrent un échec aux Francs, dont beaucoup furent massacrés, en outre de ceux qui furent faits prisonniers, parmi lesquels figuraient plus de trente officiers, et le butin recueilli fut considérable. Ensuite Aboû 'Abd Allâh, prince de Grenade, qui se mit en campagne contre les Francs, fut fait prisonnier après avoir vu tuer un millier de ses soldats, et les Grenadins rappelèrent son père Aboû 'l-Ḥasan, qui ainsi recouvra le pouvoir. A cette nouvelle, le Franc s'empressa de rendre à la liberté Aboû 'Abd Allâh [209] qui avait été fait prisonnier, mais non sans s'être assuré de sa fidélité en gardant son fils, un fils d'Ibn el-Achkar et d'autres ôtages, tout en s'engageant à la paix vis-à-vis de ceux qui lui obéiraient et en lui fournissant des secours pour combattre son père, car le but visé était de nuire aux musulmans (1). La discorde continua donc de sévir entre Aboû 'Abd Allâh et son père Aboû 'l-Ḥasan. Au cours des événements, le premier se rendit à Wâdiâch et y séjourna quelque temps avec l'espoir de s'emparer de Grenade et d'avoir le dessus sur son père et son oncle ; mais sa situation y devint difficile, et il gagna Alméria, où il rejoignit son frère Aboû 'l-Ḥaddjâdj. Comme cela fut cause que leur père les serra encore de plus près l'un et l'autre, Aboû 'Abd Allâh fit demander par son vizir Ibn el-Achkar de l'aide au prince franc, mais cette mission ne produisit aucun résultat utile, et alors Aboû 'Abd Allâh s'enfuit auprès du Chrétien pour solliciter en personne ce qu'il avait fait demander par son vizir. Son séjour se prolongea jusqu'au moment où son oncle Aboû 'Abd Allâh pénétra à Alméria par suite de surprise et grâce à des intelligences qu'il y avait nouées, et celui qui l'occupait comme représentant de son frère, autrement dit Aboû 'l-Ḥaddjâdj Yoûsof, neveu du vainqueur, se rendit à ce dernier, de même que le vizir Ibn el-Achkar et d'autres, dans leur impossibilité de résister. Quand Aboû 'Abd Allâh les eut ainsi en son pouvoir, il fit demander à son frère Aboû 'l-Ḥasan de lui indiquer ce

(1) Voir les conditions exactes du traité dans Circourt, I, 293.

qu'il avait à en faire, et la réponse qu'il reçut fut avec [l'envoi de] plusieurs *mizwâr* (bourreaux), l'autorisation de les mettre à mort[1]; ce qui arriva, semble-t-il, en 890 (18 janv. 1485).

Le prince franc se mit alors en campagne et emporta parmi les places-fortes occidentales Ronda et d'autres, mais non Malaga ni Velez[2]. A ce moment Aboû 'Abd Allâh était à Malaga, qu'il était chargé de défendre au nom de son frère; mais après que le Franc eut pris la voie du retour et alors que lui-même quittait cette ville pour regagner Grenade, il rencontra une troupe de Francs, qu'il fit prisonniers et emmena à Grenade. Il y fut proclamé par les habitants à raison de ce que son frère Aboû 'l-Ḥasan était aveugle depuis quelque temps; il l'envoya, lui et ses jeunes enfants mâles, à Almuñecar, où ce prince mourut bientôt[3].

Postérieurement à cette mort, son fils Aboû 'Abd Allâh revint de chez les Francs, tomba sur son oncle Aboû 'Abd Allâh à Albaicin (El-Beyyâzîn), [209 v°] qui fait partie de Grenade, et diverses rencontres eurent lieu entre eux pendant environ trois mois; mais Aboû 'Abd Allâh [ben Aboû 'l-Ḥasan] ne venant pas à bout des Grenadins s'éloigna de cette ville pour aller à Velez, écrit avec *s*, et après de longs pourparlers on en arriva à conclure la paix, à cette condition que l'oncle resterait le souverain et que le neveu et ses partisans seraient ses représentants. Peu après cette convention, Aboû 'Abd Allâh le neveu se mit en route pour gagner Malaga et descendit à Loja لوشه pour y faire ses préparatifs de départ; mais alors le Franc, bien qu'il fût son ami, s'empara de cette ville pendant qu'il s'y trouvait, mais en lui faisant grâce, à lui et à ses compagnons; à la suite de quoi le neveu regagna Velez ci-dessus citée, s'écartant ainsi des termes de l'arrangement conclu avec son oncle. Au bout de peu de temps il retourna à El-Beyyâzîn, et pendant sept mois livra des combats à son oncle, jusqu'au moment où le Franc marcha contre la ville de Bellich, écrit

---

(1) فجاء الاذن مع مزاورة بقتلهم.

(2) A trois reprises le ms. orthographie بلش.

(3) Cf. Marmol, *Description générale*, I, 430, cité par Brosselard, *Mémoire...*, p. 164 du t. à p.

aveo *ch*[1]. L'oncle se mit en campagne pour repousser cette agression, mais ses efforts restant sans résultat il se retira avec l'espoir de rentrer à Grenade. Or il trouva que cette ville obéissait à l'autorité de son neveu, grâce à la trahison des partisans de l'absent, et alors il s'enfuit à Guadix.

Postérieurement, en l'année 891 (7 janvier 1486), le Franc se rendit maître de Loja, d'où il avait d'abord été expulsé, et de toutes les forteresses de Grenade. Dans l'année qui suivit, il prit Velez et ensuite soumit à un blocus de quatre mois Malaga, dont il ruina les murailles et dont les habitants eurent à subir des rigueurs que je n'arrive pas à décrire, les musulmans furent victimes d'infamies de toute sorte, et dans tous les lieux conquis furent installés les partisans des vainqueurs. En 893 (17 déc. 1487), le Franc dirigea ses efforts contre l'Est de Malaga et y enleva de nombreux forts ; il mit aussi le siège devant Baza, mais les musulmans firent un grand massacre des assiégeants. Son ardeur redoubla, il réunit des troupes fraîches et recommença l'attaque de cette ville en redjeb 894 (31 mai 1489) ; une grande bataille fut livrée où les musulmans se comportèrent avec une belle vaillance. Mais quand leurs vivres épuisés à raison du grand nombre des défenseurs de la ville et de ceux du dehors qui les avaient rejoints, cessèrent de se renouveler, il n'y eut plus autre chose à faire que conclure un arrangement [210] avec les Francs stipulant qu'ils ne verseraient que le tribut auquel ils étaient astreints précédemment vis-à-vis du prince alors régnant, sans charge nouvelle.

En 895 (25 nov. 1489), année où nous sommes parvenus, le Franc s'empara d'Alméria, de Guadix et d'autres villes encore, de sorte qu'il ne resta plus que Grenade à Aboû 'Abd Allâh ben Aboû 'l-Ḥasan. Le Franc suivi d'une nombreuse armée se mit en devoir de la lui enlever malgré sa promesse de l'y laisser après la prise des autres villes, et donna aux habitants le choix entre une paix conclue aux conditions faites précédemment à d'autres villes, et le combat. Ils ne purent, comme d'autres l'avaient fait avant eux, qu'accepter la paix en stipulant que le son des cloches ne se ferait pas entendre dans la ville, et

(1) Le Velez Rubio actuel (Simonet, *Descripcion*, 150).

les musulmans se tranquillisèrent. Les Francs y pénétrèrent et pendant quelques jours continuèrent d'y affluer; puis, au bout d'une semaine et en violation de leur parole, ils y introduisirent une très grosse cloche destinée à être hissée sur la tour, منار de la ville. Alors l'ardeur des musulmans se réveilla et, fermant les portes, ils engagèrent un combat où périrent plus de soixante-dix mille chrétiens, sans parler de l'abondant butin qui fut fait sur eux et où figuraient quatorze mille chevaux de guerre; après quoi, ouvrant les portes, ils foncèrent sur les ennemis restés en dehors et les mirent en fuite, si bien que leur prince s'enfuit avec un faible détachement. Mais il rassembla de nouveaux contingents avec lesquels il assiégea Grenade l'année suivante.

Un homme digne de foi m'a ensuite écrit que ce qui est exact à ses yeux, c'est que le Franc envoya aux Grenadins un message leur demandant de reconnaître son autorité, que quelques-uns lui firent tenir une réponse secrète et que certains des chefs militaires de la ville lui demandèrent de patienter jusqu'à l'été; à quoi le prince chrétien se refusa et s'avança vers la citadelle; que, à son arrivée dans le *merdj*, les musulmans s'enflammèrent et, comprenant qu'il était inadmissible de le laisser devenir maître de la ville sans avoir tenté de le repousser les armes à la main, se rappelèrent la fidélité qu'ils devaient à Allâh, et firent une attaque nocturne; qu'il feignit de fuir après avoir perdu un certain nombre de soldats et se transporta ostensiblement devant Guadix en envoyant un de ses généraux à Baza et un autre à Alméria, tandis que, dressant arquebuses et canons contre Guadix, il menaçait les habitants de la mort et de la captivité s'ils ne sortaient au bout de trois jours. A ceux qui échappèrent à la mort il ne resta plus, soit par peur soit à raison du pillage, qu'à s'en aller et à se disperser en emportant ce qu'ils purent charger, [210 v°] sur de rares bêtes de somme, en fait de meubles, de propriétés, de femmes et d'enfants, ce qui eut lieu en çafar de cette année (comm. 25 déc. 1489), et Guadix resta aux mains du Franc jusqu'en cha'bân (comm. 20 juin 1490). Je n'ai pas, jusqu'au moment présent, appris ce qui se passa [ensuite].

XII

Djennâbi (Moçṭafa ben Ḥasan Ḥoseyni), mort en 999 (30 oct. 1590), est auteur d'une chronique le plus souvent citée sous son nom, mais qui a pour véritable titre *El-baḥr ez-zekhkhâr wa 'l-'aylem et-teyyâr* (Ḥ. Kh., II, 18 et 124; Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 538; Rosen, *Mss ar. du Mus. As.*, n° 183; Brockelmann, II, 300). Dans cette compilation il est parlé de quatre-vingt-deux dynasties (et non de trente-deux, ainsi que le dit à tort ce dernier bibliographe). Une autre chronique, l'*Akhbâr ed-douel wa âthâr el-owel*, d'Aḥmed ben Yoûsof Dimechki, mort en 1019, compléterait et corrigerait celle de Djennâbi, d'après Blochet, n° 118 de la liste qu'il a imprimée en tête de l'*Histoire d'Égypte de Makrîzi* (il y faut corriger la transcription du titre et ajouter que la collection de la Bibliothèque nationale, en outre de l'exemplaire porté sous le n° 1556, en conserve un second sous le n° 4923).

Les extraits qui suivent sont traduits d'après l'exemplaire de Djennâbi conservé à Oxford, n° 785 du Catalogue Uri, non-folioté et d'une écriture assez compacte. Quelques passages de l'ouvrage historique d'Ibn Ḥadjar (voir p. 309), auquel Djennâbi déclare avoir puisé, mais avec une négligence qui les lui a fait omettre partiellement, y ont, pour plus de facilité, été intercalés dans leur ordre chronologique.

Histoire des rois de Sicile d'après l'histoire de cette île composée par l'auteur de la chronique de Kayrawân (1)

En 336 (23 juill. 947), El-Mançoûr le Fatimide investit du gouvernement de cette île El-Ḥasan ben 'Ali ben Aboû 'l-Ḥasan [Ḥoseyn] Kelbi, lequel guerroya dans ce pays et y fit des conquêtes jusqu'à la mort d'El-Mançoûr. A l'avènement d'El-Mo'izz, El-Ḥasan prit pour son lieutenant en Sicile son fils Aboû 'l-Ḥoseyn Aḥmed ben el-Ḥasan, ce qui fut ratifié par El-Mo'izz, et El-Ḥasan lui-même se rendit en Ifrîkiya.

En 352 (30 janv. 963), l'émir Aḥmed envoya à El-Mo'izz

(1) Il a été écrit plusieurs chroniques de Kayrawân, dont aucune ne paraît être parvenue jusqu'à nous; elles sont énumérées dans une note de la traduction d'Ibn Khallikân, III, 383. Mais notre compilateur, même en admettant qu'il ait eu sous les yeux une chronique de Sicile, ne nous apprend guère que ce qu'on trouve dans Aboulféda (voir Amari, *Bibl. ar. sic.*, trad. ital., II, 85-109), dont les renseignements, parfois plus détaillés, ont trait aux années 224-697. Voir également Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, trad. fr.

les captifs qu'il avait faits à Taormine, dont il avait opéré la conquête, et qui étaient au nombre de 1700, ainsi que plus de soixante-dix têtes [1]. Il a été raconté dans l'article consacré au khalife El-Mo'izz une partie des expéditions de cet émir Aḥmed et de ce qui le concerne; on peut s'y reporter.

Vers la fin de 358 (25 nov. 968), El-Mo'izz rappela de Sicile Aḥmed, qui partit avec sa famille, ses enfants et ses richesses. Après son arrivée en Ifrîkiya, El-Mo'izz expédia pour le remplacer en Sicile son frère Aboû 'l-Kâsim 'Ali ben el-Ḥasan.

En 359 (14 nov. 969), El-Mo'izz donna à l'émir Aḥmed le commandement de la flotte et l'envoya contre l'Égypte; mais à son arrivée à Tripoli cet officier tomba malade et mourut.

En 360 (4 nov. 970) [2], El-Mo'izz adressa à Aboû 'l-Kâsim un rescrit lui accordant sa pleine indépendance dans le gouvernement de la Sicile, ainsi que ses condoléances à propos de la mort de son frère Aḥmed.

En 372 (26 juin 982) [3], l'émir Aboû 'l-Kâsim 'Ali entreprit une expédition dans la Grande terre [4]. Il campait dans un lieu connu sous le nom d'El-Abradj [5] quand il remarqua que ses troupes avaient réuni un grand nombre de têtes de gros et de petit bétail. Cela lui déplut, « car, dit-il à ses soldats, cela va vous alourdir et être une cause de gêne pour notre expédition »; et il fit égorger tous ces animaux et en distribuer la chair. Aussi ce campement prit-il le nom de Menâkh el-bakar (station des bœufs), qu'il porte encore aujourd'hui. Il couvrit la Grande terre d'incursions de cavalerie, y détruisit plusieurs villes, puis rentra victorieux en Sicile. Aboû 'l-Kâsim resta ainsi à guerroyer jusqu'en 372 (26 juin 982), où il succomba dans une bataille contre les Francs, d'où le nom de Chehîd (martyr) sous lequel il est connu.

Il eut pour successeur son fils Djâbir ben Aboû 'l-Kâsim, qui

(1) 6.670 captifs, dit Aboulféda.

(2) Le ms. porte, 302.

(3) En 366, dit Aboulféda. Il est dit un peu plus bas que 372 marque la fin de l'expédition.

(4) C'est-à-dire dans l'Italie continentale.

(5) Cf. *Bibl. ar.-sic.*, I, 332.

le remplaça sans investiture du khalife, mais qui gouverna mal. En 373 (15 juin 983) arriva en Sicile Dja'far ben Moḥammed ben el-Ḥasan ben 'Ali ben Aboû 'l-Ḥasan (1), nommé émir de l'île par le khalife d'Égypte El-'Azîz, ce qui causa le plus vif chagrin à Djâbir. Quant à Dja'far lui-même, il était un des intimes et des commensaux d'El-'Azîz, et Ibn Killis, vizir de ce dernier, qui voyait de mauvais œil l'influence dont il jouissait auprès de leur commun maître, conseilla de le nommer gouverneur de la Sicile, ce que fit El-'Azîz. Dja'far lui-même n'obéit qu'avec répugnance; mais il resta gouverneur de l'île jusqu'à sa mort, survenue en 375 (24 mai 985).

Son successeur fut son frère 'Abd Allâh ben Moḥammed ben el-Ḥasan ben 'Ali ben Aboû 'l-Ḥoseyn, qui resta dans cette situation jusqu'en 379 (10 avril 989), où il mourut.

Il fut remplacé par son fils Aboû 'l-Fotoûḥ Yoûsof ben 'Abd Allâh, dont l'administration mérita des éloges et qui resta en place jusqu'à la mort du khalife d'Égypte El-'Azîz. El-Ḥâkem, qui succéda à ce dernier, prit pour vizir le cousin paternel du dit Yoûsof (2). En 388 (3 janv. 998), Yoûsof fut frappé d'une attaque d'hémiplégie qui lui enleva l'usage du côté gauche, et il prit comme lieutenant son fils Dja'far ben Yoûsof, lequel resta émir de Sicile jusqu'en 410 (9 mai 1019), où les Siciliens, mécontents de sa mauvaise administration, se soulevèrent et le bloquèrent dans son palais. Son père Yoûsof, qui était encore en vie bien que paralysé, se fit porter en litière au-devant des révoltés, qui, fondant en larmes à sa vue, lui exposèrent leurs plaintes contre Dja'far et lui demandèrent de déléguer au gouvernement son fils Aḥmed connu sous le nom d'El-Akḥal. Ainsi fit Yoûsof, qui renvoya son fils Dja'far en Égypte, et qui partit ensuite lui-même. Tous les deux emportèrent d'immenses richesses : ainsi Yoûsof avait quatorze mille montures non compris les mulets, etc.

El-Akḥal, resté en Sicile, mérita des éloges par son administration. Il fit faire diverses incursions en pays infidèle, et

---

(1) Aboû 'l-Ḥoseyn, dans Aboulféda ; et cf. ligne 13.
(2) Il se nommait Ḥasan ben 'Ammâr ben 'Ali (Aboulféda).

fut reconnu par tous les habitants musulmans de Sicile, soit paysans soit citadins. Mais la mésintelligence se mit ensuite entre ce chef et les Siciliens, dont un certain nombre émigra en Ifrîkiya en 427 (5 nov. 1035) auprès d'El-Mo'izz ben Bâdîs. El-Akḥal, assiégé dans la Khâliça par les insurgés, fut tué au cours du siège ; puis les vainqueurs, qui ne voulaient pas non plus des troupes d'El-Mo'izz, les attaquèrent et les mirent en déroute, elles et 'Abd Allâh fils d'El-Mo'izz (1). Elles perdirent sept cents hommes et se rembarquèrent pour l'Ifrîkiya.

Les Siciliens mirent alors à leur tête le frère d'El-Akḥal, nommé Eç-Çamçâm ben Yoûsof. La situation alors devint fort troublée, car ce chef confia l'autorité à des gens sans valeur, et chacun s'installa dans une ville à son choix (2). Le kâ'id Ibn et-Thimna, qui était maître de Syracuse et de Catane, demanda du secours aux Francs, [attaqua, de concert avec eux, des villes qui étaient] (3) au pouvoir des musulmans en 444 (3 mai 1052), et ils devinrent les maîtres d'un grand nombre de localités de l'île. Alors de nombreux habitants parmi les savants et les gens de bien s'expatrièrent, dont un certain nombre rejoignirent El-Mo'izz ben Bâdîs en Ifrîkiya. Puis les Francs conquirent la plus grande partie des places et châteaux-forts de la Sicile sans rencontrer d'opposition. Les musulmans ne restèrent plus maîtres que de Kaçryâna et d'un autre fort (4) ; les Francs en entreprirent le siège, qui dura si longtemps que les habitants dévorèrent les morts. Au bout de trois ans, le prince de Mâliṭa (5) s'en empara et régna ainsi sur la Sicile entière, ce qui arriva en 484 (23 fév. 1091) (6).

---

(1) Il commandait des troupes envoyées en Sicile par El-Mo'izz (Aboulféda).

(2) Aboulféda est ici plus explicite.

(3) Les mots entre crochets sont ajoutés d'après Aboulféda.

(4) De Kaçryâna (Castrogiovanni) et de Girgenti (*ib.*).

(5) C'est-à-dire Mileto, car il s'agit ici de Roger ; cf. le récit plus détaillé d'Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 501.

(6) A cette année s'arrête ce qui a trait à la domination musulmane en Sicile ; mais Aboulféda fournit encore sur cette île quelques autres renseignements qui nous mènent jusqu'à l'an 697 et sont contenus dans les pp. 99-109 de la *Bibl. ar. sic.*, t. II.

[Chap. 33] *Dynastie des Benoû Merîn, princes du Gharb*

La tribu de ce nom était appelée Ḥamâma parmi les tribus arabes du Maghreb et habitait les campagnes (*rîf*) méridionales du pays de Tâzâ. Ils commencèrent par faire parler d'eux en se soustrayant à l'obéissance des 'Abd-el-mouminides ou Almohades quand le pouvoir de ceux-ci commença à décliner[1]. Ils ne cessèrent pas de diriger maintes incursions contre eux et finirent par leur enlever la ville de Fez vers 630 et quelques[2], et cette ville avec d'autres restèrent entre leurs mains sous le règne même des Almohades.

Le premier[3] d'entre eux qui devint célèbre fut Aboû Bekr ben 'Abd el-Ḥakk ben Maḥyoû ben Ḥamâma Mérinide, qui, quand il régna à Fez, marcha vers Merrâkech et serra de près les 'Abd-el-mouminides. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la mort d'Aboû Bekr, survenue en 653 (10 fév. 1255).

Il eut pour successeur son frère Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk Mérinide, dont le pouvoir prit de l'extension, qui assiégea El-Wâthik Aboû Debboûs l'Almohade en [moharrem] 668 (26 sept. 1289)[4], qui le dépouilla de toute autorité en dehors de Merrâkech, puis qui le tua et s'empara de Merrâkech, en mettant ainsi fin au règne des Almohades. L'autorité de Ya'koûb se consolida, son règne se poursuivit et il conquit Ceuta en 666 (22 sept. 1267)[5], puis l'Espagne et Algéziras, et il mourut ensuite en moḥarrem 685 (fév.-mars 1286)[6].

Il fut remplacé par son fils Yoûsof ben Ya'koûb ben 'Abd

(1) Vers 610, d'après l'*Hist. des Berb.*, IV, 28. C'est cette date aussi que donne Makrizi, *H. d'Égypte*, p. 303-304, où le traducteur estropie le nom des ancêtres du fondateur de la dynastie.

(2) En 646 (1248 de J.-C.) d'après l'*Hist. des Berb.*, IV, 38.

(3) Avant Aboû Bekr, qui va être cité, régnèrent 'Othmân Aderghal, fils d''Abd el-Hakk, de 614 à 637 (*H. des Berb.*, I, XXXIV ; IV, 30 ; Makrizi, *l. l.*, 463) et son frère Moḥammed, de 637 à 642 (*H. des Berb.*, *l. l.* ; Makrizi, d°, 492, où il y a encore à rectifier les noms propres).

(4) J'ai rétabli cette date d'après l'*H. des Berb.*, II, 257. Ma copie porte 688, erreur évidente qui n'est peut-être pas imputable au ms.

(5) Le texte porte 682, ce que j'ai corrigé encore d'après l'*H. des Berb.*, IV, 66.

(6) Le 22 moharrem ou 20 mars 1286, d'après la *Rawḍat en-nisrîn*, 60. Sur le tombeau qui reçut ses restes, voir *Athenæum*, 1876, t. II, 57.

el-Ḥakk, dont le prénom était Aboû Ya'koûb, et dont le règne se prolongea jusqu'en 706 (13 juil. 1306), où il fut tué pendant le siège de Tlemcen, opération qu'il poursuivait depuis plusieurs années. Cette ville avait alors presque épuisé tous ses approvisionnements et, comme il ne lui en restait plus même pour un mois, elle était près de succomber quand Dieu releva le cœur des habitants par la mort de leur ennemi. Il fut tué dans les circonstances que voici. Il soupçonnait son vizir de quelque entreprise contre ses femmes et son zemâmdâr[1] 'Anber de lui prêter la main, de sorte qu'il donna l'ordre d'emprisonner le premier et d'exécuter le second. Celui-ci, au moment où on le menait au lieu d'exécution, passa auprès des eunuques qui lui demandèrent ce qui se passait : « Le prince, répondit-il, me fait mettre à mort et fera de même pour vous tous ! » Alors l'un d'eux, s'armant d'un poignard, se précipita chez Aboû Ya'koûb, qui venait de se teindre la barbe avec du henné et dormait étendu sur le dos ; il le frappa avec une telle vigueur que l'arme le transperça de part en part, puis il s'enfuit en refermant la porte. Une femme attachée au service d'Aboû Ya'koûb et qui se trouvait là se mit à crier, et l'on pénétra auprès du moribond[2], qui put encore désigner pour son successeur son fils Aboû Sâlim ben [Aboû] Ya'koûb et expira.

Aboû Sâlim, quand il fut monté sur le trône, fut attaqué par son cousin paternel Aboû Thâbit 'Amir ben 'Abd Allâh ben Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk — selon d'autres, Aboû Thâbit est 'Amir ben 'Abd Allâh ben Yoûsof ben Ya'koûb, et par suite est le neveu et non le cousin paternel d'Aboû Sâlim — à qui se joignit [Aboû] Yaḥya ben Ya'koûb, oncle paternel d'Aboû Sâlim. A leur approche Aboû Sâlim prit la fuite, mais il fut poursuivi et tué, et sa tête fut rapportée à Aboû Thâbit.

Alors le pouvoir fut assuré à celui-ci, qui s'installa sur le trône vers le milieu de cette année. Après quoi il fit exécuter

---

(1) On voit qu'ici ce mot désigne incontestablement le chef des eunuques ; cf. les observations du *Supplément* Dozy.

(2) Son assassinat est raconté de la même manière par l'*H. des Berb.*, IV, 168. Sur l'épitaphe qui orne son tombeau, voir l'*Athenæum*, 1876, t. II, 57.

l'eunuque coupable d'avoir tué son oncle Yoûsof, et ensuite tous les autres eunuques sans exception, dont les cadavres furent précipités dans un brasier préparé à cet effet; [F. ...] tous les eunuques qui se trouvaient dans son royaume furent de même anéantis. Il attaqua aussi son oncle paternel [Aboû] Yaḥya [ben Ya'koûb][1], et le massacra dès le lendemain de son avènement. Il se rendit ensuite à Fez, en envoyant à Merrâkech pour surveiller cette ville son cousin paternel Yoûsof ben Aboû 'Iyâd[2]. Mais Yoûsof, une fois installé à Merrâkech, refusa de plus longtemps obéir à Aboû Thâbet 'Amir, qui mourut à Tanger en 707 (3 juil. 1307)[3], après un règne de trente-six mois et quelques jours, ou, selon d'autres, d'un an et demi. Ce prince avait, lors de la révolte de son cousin Yoûsof à Merrâkech, marché contre lui et lui avait livré un combat où il avait eu le dessus. Yoûsof avait dû s'enfuir, mais avait été fait prisonnier et quantité de ses partisans mis à mort [avec lui]. Ce fut après avoir ainsi reconquis Merrâkech qu'Aboû Thâbit s'était retourné contre Tanger pour y combattre des Arabes, et ce fut dans cette ville que la mort le surprit[4].

Il eut pour successeur son cousin paternel[5] 'Ali ben Yoûsof, que le vizir et des officiers déposèrent au bout de deux jours et remplacèrent par Soleymân ben 'Abd Allâh[6] ben Yoûsof ben Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk, à qui ils prêtèrent serment de fidélité. Soleymân se concilia le peuple par ses libéralités, augmenta la solde des Benoû Merîn, abolit les droits à payer et se montra généreux pour le peuple. Il s'empara de la personne d''Ali ben Yoûsof son prédécesseur déposé, et l'interna à Tanger. Son pouvoir fut ainsi solidement établi et tout marcha

(1) Voir l'*H. des Berb.*, IV, 170-172.

(2) J'ai lu 'Iyâd avec Ibn Khaldoûn, IV, 174, mais le ms. écrit deux fois '*Abbâd*.

(3) Le 8 çafar 708 ou 28 juillet 1308, d'après l'*H. des Berb.*, IV, 179.

(4) Sa mort serait due au poison, d'après la *Rawdat en-nesrîn*, 69.

(5) Son oncle, d'après l'*H. des Berb.*, IV, 179.

(6) Sur cette généalogie, cf. *H. des Berb.* ib., et la *Rawdat*, p. 70 et appendice II.

régulièrement jusqu'à sa mort, survenue postérieurement à 760 [1], sans que nous ayons eu connaissance de la date précise.

Son successeur [2] fut Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Aboû Sa'îd 'Othmân ben Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk Mérinide. En 760 (3 déc. 1358) [3], Aboû Ḥammoû Moûsa ben Yoûsof ben 'Abd er-Raḥmân ben Yaḥya ben Yaghmorâsen occupa le trône de Tlemcen. En 762 (11 nov. 1360), Aboû 'l-Ḥasan 'Ali mourut [4], et le vizir 'Omar, fils du vizir 'Abd Allâh ben 'Ali, s'emparant de l'autorité, mit sur le trône Tâchefîn ben Abou 'l-Ḥasan ben Aboû Sa'îd 'Othmân ben Ya'koûb, tout en emprisonnant 'Abd el-'Azîz Aboû Fâris ben Aboû 'l-Ḥasan le Mérinide, frère du nouveau souverain, et combattit [5] Aboû Sâlim Ibrâhîm ben Aboû 'l-Ḥasan Mérinide, prince de Fez, le vainquit et le tua. Après quoi il livra aux princes de ces divers pays des combats où il resta le plus souvent vainqueur. En 768 (7 sept. 1366), le vizir jugea à propos de reconnaître pour souverain Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz [ben] Aboû 'l-Ḥasan Mérinide, qu'il tira de prison à cet effet. Au mois de cha'bân (avril 1367), il partit avec lui de Fez et alla mettre le siège devant Merrâkech, où se trouvait Aboû 'l-Faḍl ben Aboû Sâlim Ibrâhîm ben 'Ali ben 'Othmân ben Ya'koûb. Puis une entente s'établit entre les deux [princes?], et ils retournèrent à Fez. Mais la toute-puissance du vizir pesait à Aboû Fâris, qui projeta de le tuer pendant que le vizir lui-même projetait de le déposer et de le remplacer par

---

(1) Cette date, écrite en toutes lettres par le ms., constitue une erreur manifeste. Soleymân mourut vers la fin de djomâda II 710, ou novembre 1310 (*H. des Berb.*, IV, 188).

(2) Le successeur de Soleymân fut Abou Sa'îd 'Othmân, qui régna de 710 à 731 (*H. des Berb.*, IV, 188; *Rawḍat*, 72). Ce ne fut qu'à cette dernière date qu'Aboû 'l-Ḥasan 'Ali monta sur le trône.

(3) Cette date est exacte et figure aussi dans l'*H. des Berb.*, III, 438; il faut corriger le lapsus échappé au savant traducteur qui, dans l'Introduction, t. I, p. XXXV, a imprimé *753*.

(4) Cet émir, mort en 752 à une date un peu imprécise (*Rawḍat*, 76, n. 1), eut pour successeur Aboû 'Inân Fâris, mort en 759, lequel fut remplacé par son jeune fils Sa'îd, déposé en 760 et remplacé par son oncle paternel Ibrâhîm, mis à mort en 762, date à laquelle le vizir 'Omar ben 'Abd Allâh ben 'Ali intronisa Tâchefîn.

(5) Plus exactement, *avait combattu*. L'auteur, imparfaitement renseigné (voir la note précédente) et ne faisant qu'un très bref récit, a besoin, pour être compris, d'être rapproché de ce que dit l'*H. des Berb.*

son frère 'Omar. Mais ce fut Aboû Fâris qui prit les devants et tua le vizir par surprise, s'empara de ses richesses et, s'acharnant après ses parents et ses fidèles, tua les uns et emprisonna les autres. De Fez il marcha contre Merrâkech, [F. ... v°] et combattit Aboû 'l-Faḍl ben Aboû Sâlim, qu'il finit par tuer; il s'empara aussi de son frère Tâchefîn en 771 (5 août 1369) et le fit exécuter. Il pénétra ensuite à Tlemcen en 772 (26 juil. 1370) et s'empara du Gharb central. Il établit solidement son pouvoir, repoussa les hérétiques, se concilia les Arabes et vécut ainsi jusqu'à ce que, arrivé à l'heure fatale, il mourut dans son camp près de Tlemcen (1) en rebî' II de cette année (oct.-nov. 1370).

Il eut pour successeur son fils Es-Sa'îd Moḥammed, qui fut déposé en 776 (12 juin 1374) et remplacé par Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed ben Aboû Sâlim Ibrâhîm ben 'Ali ben 'Othmân ben Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk. En 777 (2 juin 1375), des combats acharnés eurent lieu à Tlemcen entre Aboû 'z-Zeyyân (*sic*) Moḥammed ben Es-Sa'îd 'Othmân ben 'Abd er-Raḥmân ben Yaḥya ben Yaghmorâsen et Aboû Ḥammoû [II Moûsa] qui se disputaient le trône; 'Abd Allâh ben Çaghîr, principal émîr d'Aboû Ḥammoû, y fut tué (2).

En 785 (6 mars 1383), Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed [ben Aboû Sâlim] le Mérinide mit le siège devant la ville de... (3) et en ruina le château; il s'empara ensuite de Merrâkech, après quoi il retourna à Fez. Il fit une expédition contre Tlemcen, d'où s'enfuit Aboû Ḥammoû, et il détruisit les châteaux de cette ville; après quoi il se retira.

En 786 (24 fév. 1384), Moûsa ben Aboû 'Inân le Mérinide se souleva (4) contre Aboû 'l-'Abbâs [Aḥmed] et occupa le palais du gouvernement à Fez. Aboû 'l-'Abbâs, qui avait quitté Tlem-

---

(1) Le texte ici est écrit peu distinctement, mais peut être reconstitué à l'aide de l'*H. des Berb.*, IV, 400, laquelle le fait mourir deux ans plus tard, en 774. La date de 774 est aussi celle qui figure dans *Rauḍat*, 90, et qui est exacte.

(2) Voir *H. des Berb.*, III, 466 sq.

(3) Texte بتاى ; peut-être faut-il lire Tâza, voir *H. des Berb.*, IV, 428.

(4) D'après l'*H. des Berb.*, III, 479 et IV, 430, il avait été envoyé de Grenade par Moḥammed ben el-Aḥmar.

cen, campait à... (1) quand il fut abandonné par ses troupes, qui se dirigèrent du côté de Moûsa. Celui-ci finit par rester vainqueur, fit son adversaire prisonnier et l'envoya en Espagne, où le vaincu fut honorablement accueilli par le prince de Grenade [Moḥammed V] Ibn el-Aḥmar.

A la suite de l'évacuation de Tlemcen par Aboû 'l-'Abbâs, Aboû Ḥammoû rentra dans cette ville; mais son fils Aboû Tâchefîn était indisposé contre lui et, profitant de ce qu'Aboû Ḥammoû s'occupait à pacifier les provinces, il se révolta, s'empara de son père à Tlemcen même, s'appropria ses richesses et le tint emprisonné à Oran (2).

Moûsa n'ayant pas tardé à mourir (3), on intronisa El-Montaçir [Moḥammed] ben Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed. Quand Ibn el-Aḥmar l'apprit, il fit partir El-Wâthik Moḥammed ben Aboû 'l-Faḍl, fils du sultan Aboû 'l-Ḥasan, qui marcha contre Fez et s'en rendit maître en chawwâl 788 (oct-nov. 1386), et El-Montaçir, fait prisonnier, fut expédié à Ibn el-Aḥmar. Des troupes envoyées (par le vainqueur) prirent ensuite Ceuta. Mais la nouvelle de cette dernière conquête irrita Ibn el-Aḥmar, qui, appelant Aboû 'l-'Abbâs, l'embarqua à Malaga pour Ceuta, où le débarquement eut lieu en çafar 789 (fév.-mars 1387). Le trouble se mit parmi ceux qui occupaient cette ville, dont Aboû 'l-'Abbâs s'empara d'abord, après quoi il marcha sur Tanger et s'en rendit également maître; puis mit le siège devant Fez, qu'il prit.

En 788 (2 fév. 1386), El-Montaçir et Aboû Zeyyân, l'un et l'autre fils d'Aboû Ḥammoû, prenant la défense de leur père, marchèrent contre leur frère Aboû Tâchefîn; mais celui-ci les bloqua dans la montagne de Tîṭeri (4) et envoya son fils Aboû Zeyyân à Oran pour égorger Aboû Ḥammoû dans sa prison. Quand celui-ci s'aperçut qu'on en voulait à sa vie, il se mit à une fente de la muraille en appelant les habitants de la ville;

(1) Texte فنزل بازى ; il faut encore, semble-t-il, lire, à *Taza*, voir ib.

(2) Voir *H. des Berb.*, III, 482, d'après laquelle cela se passa fin 788.

(3) En djomâda II 786 ou juillet-août 1384 (ib., IV, 436); ou en 788 (III, 482; *Rawḍat*, 95); il vécut jusqu'en 791, d'après Lavoix, *Catal. des monnaies*, 458.

(4) Texte ينظرى ; voir *H. des Berb.*, III, 483, où les faits sont exposés de la même manière, mais un peu plus longuement.

tous accoururent, et alors, faisant une corde de la mousseline de son turban, il se laissa glisser jusqu'à terre, où il parvint sain et sauf. Ceux qui arrivaient pour l'exécuter apprenant son évasion s'enfuirent, et alors Aboû Ḥammoû, soutenu par les Oranais, [F. ...] se rendit à Tlemcen, où il reprit le pouvoir au commencement de l'année 789 (22 janv. 1387). Mais il y fut assiégé par son fils Aboû Tâchefîn, qui de nouveau s'empara de lui et l'emprisonna dans le palais. Cependant il fut relâché sur sa demande de passer en Égypte pour se rendre en pèlerinage, et son fils le fit embarquer. Mais les humbles sollicitations d'Aboû Ḥammoû déterminèrent le patron à le déposer à terre, et il envoya une demande de secours à Moḥammed ben Aboû Moḥammed el-Mehdi [1], officier commandant à Bougie. Ce dernier lui accorda l'hospitalité et écrivit au sultan de Tunis, de qui il reçut l'ordre de venir en aide au fugitif. Il enrôla donc les Arabes, mais ceux-ci l'abandonnèrent, et il fut tué dans le combat par Aboû Zeyyân ben Aboû Tâchefîn. D'autre part, à raison de la dispersion des troupes d'Aboû Tâchefîn celui-ci dut sortir de Tlemcen, et Aboû Ḥammoû réoccupa cette ville en redjeb 790 (juil.-août 1388).

En 791 (31 déc. 1388) mourut El-Montaçir ben Aboû Ḥammoû Moûsa ben Yoûsof ben 'Abd er-Raḥmân, qui avait exercé le pouvoir du vivant même de son père et qui avait guerroyé contre son frère Aboû Tâchefîn lors de la révolte de celui-ci contre leur père.

A la fin de cette année 791, Aboû 'l-'Abbâs [le Mérinide] envoya son fils Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz et le vizir Moḥammed ben Yoûsof ben 'Allân [2] au secours d'Aboû Tâchefîn, à l'effet d'enlever Tlemcen au père de ce dernier, Aboû Ḥammoû, avec lequel Aboû Tâchefîn était en mésintelligence. Celui-ci, grâce à l'aide des troupes de Fez, resta victorieux. Le 3 moharrem 792 (22 déc. 1389), Aboû Ḥammoû Moûsa ben Yoûsof ben 'Abd er-Raḥmân ben Yaḥya 'Abdelwadite, roi de Tlemcen, fut tué

---

(1) La même source appelle cet officier M. b. *Aboû Mehdi*, commandant de la marine.

(2) Ce dernier mot est écrit *'Allâl* par l'*H. des Berb.*, III, 437, et la *Rawḍat*, 99.

par son fils, qui s'empara du royaume [1]. Ce prince avait régné trente et un ans, pendant lesquels il avait soutenu diverses guerres et eu des difficultés avec son fils Aboû Tâchefîn.

Ce dernier mourut à son tour en 795 (17 nov. 1392). Devenu seul maître du pouvoir après avoir mis à mort son père ainsi que son frère Aboû 'Omar, il faisait dire la *khoṭba* au nom du prince de Fez [2], dont l'aide lui avait permis de vaincre son père, et lui versait un tribut annuel. Ensuite eut lieu une révolte de son frère Aboû Zeyyân ben Aboû Ḥammoû, qui mit avec ses partisans le siège devant Tlemcen et dispersa les troupes que lui opposa Aboû Tâchefîn. Celui-ci alors se réfugia auprès du prince de Fez qui se mit à équiper des troupes (pour le secourir), mais le prince fugitif mourut en ramadân [795, juil.-août 1393] [3]. Son vizir Aḥmed ben el-'Izz soutint alors la cause du fils du défunt, mais Yoûsof ben Aboû Ḥammoû [4] les attaqua et tua le vizir et ce jeune homme. Le prince de Fez à la suite de ces événements marcha contre Tlemcen, qu'il conquit, et mit ainsi fin à la dynastie Abdelwadite en cette ville.

En 796 (6 nov. 1393), Aboû Fâris ben Aboû 'l-'Abbâs Mérinide tira de prison, à la suite de la mort de son père, Aboû Zeyyân ben Aboû Ḥammoû et l'envoya à Tlemcen pour y gouverner en qualité d'émîr relevant de lui. Ce dernier fit parvenir de l'argent aux Benoû 'Amir, qui s'emparèrent par trahison de [leur hôte] Yoûsof ben Aboû Ḥammoû et l'expédièrent à Fez, où il fut exécuté ; la tête de la victime fut envoyée à son frère Aboû Zeyyân ben Aboû Ḥammoû, lequel continua de rester à Tlemcen en qualité d'émîr sous la suzeraineté d'Aboû Fâris.

Le sultan Aboû 'l-'Abbâs [F... v°] Aḥmed ben Ibrâhîm ben 'Alî ben 'Othmân ben Ya'koûb ben 'Abd el-Ḥakk ou Émîr des musulmans el-Mostançir [5] billah Aboû 'l-'Abbâs, gouverna

(1) C'est à la fin de 791 que l'entrée du parricide vainqueur à Tlemcen est placée par l'*H. des Berb.*, III, 488 ; IV, 457. Cf. p. 294 n. 3 ci-dessus.

(2) Ce qui, on le sait, implique la reconnaissance de la suzeraineté.

(3) Une version légèrement différente figure dans l'*H. des Berb.*, III, 489.

(4) Il gouvernait Alger au nom d'Aboû Tâchefîn (ib. 490).

(5) Il est qualifié d'*El-Montaçir* par la *Rawḍat*, 92 ; et cf. 101.

tant bien que mal sans interruption jusqu'à sa mort, survenue en moharrem 796 (6 nov.-5 déc. 1393).

Après lui monta sur le trône son fils Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz, qui mourut bientôt, en 798 (16 oct. 1395)[1], et à qui succéda son frère Aboû 'Amir 'Abd Allâh ben Aḥmed ben Ibrâhîm, qui mourut le jour de la Rupture du jeûne en 799 (27 juin 1397)[2] et qui fut remplacé par le frère des deux précédents, Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aḥmed ben Ibrâhîm.

En 810 (8 juin 1407) mourut le prince de Grenade Aboû 'l-Fidâ Ismâ'îl ben el-Faradj ben el-Aḥmar.

En 813 (6 mai 1410)[3] éclatèrent à Fez des troubles très graves qui furent cause de la ruine de la plus grande partie du pays. Le prince de cette ville, Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aḥmed, avait confié l'administration du royaume au chambellan 'Abd Allâh ben[4] et-Ṭarîfî ; mais la mésintelligence se mit entre ce ministre d'une part et Aboû Fâris, prince d'Ifrîkiya, d'autre part. Moḥammed ben Aboû Yaḥya Zakariyyâ [cousin de ce dernier] ayant été envoyé [par le prince de Fez] pour assiéger Tunis[5], Aboû Fâris ne cessa de lui tendre toute sorte de pièges et finit par le battre et mettre ses troupes en déroute. Quand il sut ce qui s'était passé, il écrivit à Ibn el-Aḥmar pour lui demander de mettre en liberté Es-Sa'îd Moḥammed ben 'Abd el-'Azîz ben Aboû Sâlim, que ce prince détenait en même temps que d'autres Mérinides aptes à devenir des candidats au trône. Ibn el-Aḥmar rendit Es-Sa'îd à la liberté au commencement de cha'bân de cette année et le reconnut comme sultan. Es-Sa'îd

---

(1) En 799, d'après la *Rawḍat*, 92.

(2) Proclamé le 8 çafar 799, il mourut le 30 djomâda II 800, d'après la *Rawḍat*,

(3) Tout cet alinéa, relatif aux années 813 et 814, n'est autre chose que la reproduction, à bien peu près littérale, de ce qu'on trouve dans la chronique intitulée انباء الغمر, d'Ibn Ḥadjar, qui scinde le récit en deux parties, correspondant à chacune de ces deux années (ff. 24 et 33 du ms. 1600 d'Alger, 19 et 26 du ms. 1598).

(4) Le *ben* qui figure ici et plus bas, et est emprunté au texte d'Ibn Ḥadjar, manque ordinairement dans le nom de ce ministre, p. ex. *Istikçâ*, II, 146 ; *Rawḍa*, 104, etc.

(5) Voir Zerkechi, trad. fr., 199. Une attention toujours en éveil est nécessaire pour se retrouver dans le réseau d'intrigues sans cesse renouvelées entre les dynasties des Hafçides de Tunis, des Mérinides de Fez, des Abdelwadites de Tlemcen et des Benoû 'l-Aḥmar de Grenade.

franchissant la mer mit le siège devant Fez en dhoû 'l-hiddja (mars-avril 1411). 'Abd Allâh ben et-Ṭarîfi fit alors une sortie pour le combattre, mais tomba de cheval par suite d'une bronchade de celui-ci, fut fait prisonnier et brûlé par ordre de l'assiégeant. Celui-ci poursuivit le siège jusqu'en çafar 814 (mai-juin 1411), où une sortie des habitants le mit en déroute; le siège avait duré deux mois. Es-Sa'îd Moḥammed le recommença en rebî' II (juil.-août 1411), après avoir ravagé les champs, exercé le droit du plus fort, mis le pays au pillage et produit la famine. Mais au bout d'une vingtaine de jours les assiégés le mirent de nouveau en déroute, et il se dirigea vers Salé. Quand il eut réuni de nouvelles forces, il revint en cha'bân (nov.-déc. 1411) et recommença le siège de Fez; il éleva vis-à-vis une autre ville qu'il appela El-Mançoûra, et à la fin de l'année il était encore dans la même position. Il finit par se rendre maître de la ville. Mais ensuite 'Abd el-Wâḥid ben Aboû Ḥammoû, [c'est-à-dire l'Aboû Ḥammoû] dont le nom était Moûsa, s'insurgea contre lui, et Es-Sa'îd dut fuir à Tunis et périt[1] dans le Pays des jujubiers[2]. 'Abd el-Wâḥid resta longtemps (le maître)[3].

En cette année[4], les Francs prirent Ceuta, que celui qui en

---

(1) Le ms. semble ici porter الى فرىلك, corruption graphique de ce qu'écrit Ibn Ḥadjar, الى تونس نهلك, que j'ai suivi.

(2) *Beled el-'onnâb*, région que cite aussi 'Ayni (voir p. 266), et qui sera plusieurs fois mentionnée. On sait que عنّابة est un nom arabe de Bône, et c'est à la région où est située cette ville que s'applique la dénomination ici employée et encore en usage, d'après un renseignement que je dois à un indigène lettré qui en est lui-même originaire.

(3) Ibn Ḥadjar donne encore, sous l'année 815 (f. 42 v. du ms. 1600 d'Alger, = f. 33 v. du n° 1598) des renseignements qu'a omis notre compilateur ou son copiste : « En 815 (13 avril 1412) la population de Fez eut à subir de dures épreuves à raison du siège qu'Es-Sa'îd fit de cette ville; cela dura jusqu'en cha'bân (nov. 1412), où il fut mis en fuite; mais il revint en chawwâl (janv. 1413), où les habitants, opérant une sortie, lui livrèrent un combat au cours duquel, son cheval s'étant abattu, il fut fait prisonnier et ensuite mis à mort. Au cours de ces événements, le désordre régna dans le pays, qui fut la proie des malfaiteurs et où sévit le brigandage. A Fez il y eut d'innombrables morts provoquées par la faim; une épidémie suivit, si bien qu'on voyait maintes demeures où ne restait plus aucun être vivant ».

(4) C'est-à-dire en l'an 817, ainsi que le dit Ibn Ḥadjar, d'où est tiré le récit qui suit; cf. la note précédente.

était le maître, Aḥmed ben Aboû[1] Sâlim le Mérinide, avait évacuée pour la laisser à Ibn el-Aḥmar, prince de Grenade, et d'où tout ce qui s'y trouvait en fait d'armes et d'approvisionnements de toute sorte fut transporté à Grenade. Ensuite surgirent les troubles dont il a été question[2], qui eurent pour suites la disette et la misère[3] dans le Maghreb tout entier[4], [F. ...] et les gouvernants traitèrent le peuple sans aucun ménagement. Les Francs, sachant ce qui se passait, équipèrent une flotte et débarquèrent dans une île située entre Ceuta et le Djebel el-Fatḥ (Gibraltar), et nommée El-Kandîl[5], où ils s'installèrent. Comme les montagnards les y laissèrent tranquilles, les Francs profitèrent de cette nonchalance pour assiéger Ceuta; la supériorité du nombre leur donna la victoire dans les combats qu'ils livrèrent aux habitants, et ils se rendirent maîtres du port. Alors les musulmans sortirent de la ville en emmenant leurs familles et emportant leurs biens et tout ce qu'ils purent, jusqu'aux livres de science, dont il y avait une quantité énorme; ils transportèrent également tout ce qu'ils trouvèrent, marbres, marchandises etc., en laissant

---

(1) Ce mot est ajouté d'après le texte d'Ibn Ḥadjar.

(2) Ibn Ḥadjar ajoute « sous l'année 814, entre Es-Sa'îd et son parent Aboû Sa'îd ».

(3) Ibn Ḥadjar « l'épidémie ».

(4) Ibn Ḥadjar, plus explicite, s'exprime comme ceci : « Es-Sa'îd nomma à Fez un gouverneur qui accabla les habitants de tortures, puis Aboû Sa'îd leur envoya l'un de ses proches, nommé Çâliḥ ben Çâliḥ, qui sévit tyranniquement et sema la mort parmi eux. Les Francs, sachant ce qui se passait, équipèrent une flotte, qui vint les attaquer; mais Çâliḥ appela à lui les montagnards et les installa dans la place [de Ceuta]. Les agresseurs alors se retirèrent dans une île située entre Ceuta et Gibraltar nommée Ṭarf el-Kandîl (?) et y séjournèrent. Le temps parut long aux montagnards, qui s'imaginèrent que les Francs avaient regagné leur pays; comme d'ailleurs ils n'avaient que peu de vivres et de provisions, ils se dispersèrent. Ce qu'apprenant les Francs revinrent camper sous les murs de Ceuta, qui leur résista; mais ils avaient la supériorité du nombre, et ils se rendirent maîtres du port. Alors les musulmans,... etc. ».

(5) Ce nom paraît être orthographié de même, mais sans points sur la première consonne, dans les deux mss d'Ibn Ḥadjar. Edrisi (p. 212) signale l'existence, près de Tarifa, de deux îlots à l'un desquels il donne le nom d'El-Kantîr, qu'il faut probablement identifier avec l'île ici nommée. Les conditions dans lesquelles Ceuta fut prise sont autrement racontées, d'après le *Nechr el-methânî*, dans l'*Istikçâ*, II, 147.

place nette. Les Francs firent leur entrée dans la ville le 7 cha'bân de cette année [1].

En 827 [2], l'émîr Moḥammed ben [Aboû Tâchefîn] [3] 'Abd er-Raḥmân ben Aboû Ḥammoû Moûsa l'Abdelwadite [connu sous le nom d'Ibn er-Rekâ'iyya] [4] arriva à Tunis pour implorer du secours. Aboû Fâris, sultan régnant en cette ville, partit avec lui pour Tlemcen après avoir équipé des troupes. 'Abd el-Wâḥid s'enfuit devant lui jusqu'à Fez, et Tlemcen resta entre les mains du dit émîr Moḥammed, qui reconnut la suzeraineté d'Aboû Fâris.

En 831 (22 oct. 1427), comme Moḥammed cessa d'obéir à Aboû Fâris, celui-ci marcha contre lui et fut renforcé par 'Abd el-Wâḥid ben Aboû Ḥammoû, oncle paternel du rebelle. Moḥammed prit la fuite, et Aboû Fâris installa 'Abd el-Wâḥid en qualité de roi de Tlemcen; puis, après s'être quelque temps occupé des affaires, s'en retourna.

En 833 (30 sept. 1429), Abd el-Wâḥid à son tour cessa d'obéir à Aboû Fâris, qui envoya contre lui des troupes commandées par l'émîr Moḥammed, neveu du rebelle. Moḥammed resta vainqueur, tua son oncle et remonta sur le trône de Tlemcen en dhoû 'l-ka'da (juil.-août 1430) [5].

---

(1) Il s'agit de l'année 817 (voir p. 298 n. 4), et le 7 cha'bân de cette année correspond au 22 octobre 1414. D'après l'*Istikçâ*, l. l., la prise de Ceuta est de 818, alors que nos sources européennes disent que ce fut en août, le 5 ou le 15, de l'an 1415. D'après une version recueillie par l'*Istikçâ* (II, 147 l. 26), le sultan du Maghreb était alors 'Abd Allâh ben Aḥmed, frère d'Aboû Sa'îd.

(2) L'ordre chronologique aurait appelé ici l'exposé des faits qui aboutirent à la mort de Ya'koûb Khâkâni, et qu'on retrouve plus loin, p. 307.

(3) En djomâda II 827 (mai 1424), précise Ibn Ḥadjar, d'après qui parle notre compilateur, et qui m'a servi à rectifier et compléter le nom qui suit : des deux mss l'un écrit محمد بن ابى سيف بن عبد الرحمان, l'autre ابى شنوبن ..., corruptions graphiques de تاشفين.

(4) Ce surnom est, dans ce qui suit, rappelé à plusieurs reprises; les deux exemplaires d'Ibn Ḥadjar dont je dispose sont souvent, et même l'un d'eux presque toujours, dépourvus de points diacritiques, et l'orthographe du mot الركاعية reste douteuse. Dans l'*Histoire des Beni Zeiyan*, p. 117, Bargès appelle ce prince « Mouley Moḥammed fils de Mouley Aboû Teschlfeyn, nommé communément *Ben el-Homrah* »; de même, dans *Complément*..., pp. 519 et 532.

(5) La mort d''Abd el-Wâḥid est du 5 de ce mois (Bargès, *Histoire des Beni Zeiyan*, 124; Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des émîrs Beni-Zeiyan*, p. 78 du t. à p.)

[I. H., F. 180[1]. En moharrem 833 (oct. 1429), Aboû Fâris envoya par mer contre la Sicile des troupes qui commencèrent par assiéger Mâzera et qui l'emportèrent de vive force, puis assiégèrent...[2]; mais dans le corps des renégats il y eut un individu qui prit la fuite, et cela entraîna la déroute de toute une troupe; plusieurs notables furent tués. Mais ensuite ils se ressaisirent, s'emparèrent du fuyard et l'expédièrent à Aboû Fâris. Ce prince leur envoya des troupes de renfort].

En 834 (19 sept. 1430), l'émîr Moḥammed connu sous le nom d'Ibn er-Rekâ'iyya[3], prince de Fez et de Tlemcen, se proclama indépendant. Aboû Fâris en personne marcha contre lui, le battit et installa dans ce gouvernement, au mois de redjeb (mars-avril), Aḥmed ben Aboû Ḥammoû[4].

[En 835 (9 sept. 1431)[5] mourut Moḥammed Aboû 'Abd Allâh fils du roi du Maghreb Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz, de qui il était l'héritier désigné et qui eut un grand chagrin par suite de cette perte[6]. La sagacité et la noblesse de mœurs caractérisaient ce prince, à qui l'on ne connaissait qu'un côté peu sérieux, son amour de la chasse. A plusieurs reprises son père avait voulu abdiquer en sa faveur, mais il s'y était toujours refusé catégoriquement. La mort le frappa à Tripoli du Maghreb, dans la zâwiya qu'il y avait érigée, et provoqua une vive affliction. On dit que les concubines avaient pour lui beaucoup d'attrait, et que son père, qui ne l'ignorait point, lui

(1) A partir d'ici j'intercale, entre crochets, dans leur ordre chronologique, les renseignements fournis par l'*Inbâ 'l-ghomr* d'Ibn Ḥadjar (mss d'Alger, nos 1598 et 1600) et qu'a négligés, sciemment ou non, notre compilateur; voir pp. 297 n. 3, et 298, n. 3.

(2) مالقة dans le ms. 1598, et ملطة dans le ms. 1600. Peut-être Mileto, voir p. 298.

(3) Texte ابن الركاعنة; voir la n. 4 de la p. 300.

(4) Voir la version qui figure dans Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyan*, p. 291, où est aussi reproduite celle de Zerkechi, correspondant à la p. 208 de la trad. fr.

(5) Les mots entre crochets, et dans l'ordre chronologique, représentent les renseignements extraits d'Ibn Ḥadjar, voir n. 1.

(6) Ce prince est appelé Aboû 'Abd Allâh Moḥammed el-Mançoûr par Zerkechi (pp. 194 et 207), qui se borne à mentionner sa naissance en 793 et sa mort à la date du 22 redjeb 833, sans autres détails, mais l'appelle « martyr » (p. 211).

disait « gare aux femmes ! » lui répétant ce reproche en pleine audience et le faisant ainsi rougir, mais sans obtenir de résultat. Il lui vint une tumeur aux genoux, et son père redoutait la suite de ses excès vénériens. On supposa, dit-on, que sa mort résulta de là].

[En 837 (18 août 1433), Yoûsof ben Moḥammed ben Yoûsof ben Moḥammed ben Yoûsof ben Moḥammed ben el-Aḥmar envoya contre Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Naçr ben Aboû 'Abd Allâh ben el-Aḥmar surnommé le Gaucher, des troupes qui l'assiégèrent à Alméria[1]. La situation était la suivante : ce dernier s'était soulevé contre Moḥammed ben el-...[2], lequel s'enfuit à Malaga, où le rebelle, l'assiégeant à l'aide des troupes qu'il réunit, resta vainqueur et l'envoya à la mort. Ensuite une autre insurrection rendit Moḥammed ben Yoûsof, père du Yoûsof susdit, maître de Grenade. Alors le Gaucher prenant la fuite gagna Tunis, où il séjourna sous la protection d'Aboû Fâris jusqu'à ce que celui-ci lui fournît des troupes pour marcher contre Grenade, qu'il reconquit pour la troisième fois, et il mit à mort son adversaire Moḥammed ben Yoûsof. Ce fut alors Yoûsof, fils de ce dernier, qui se souleva et qui à son tour fut mis à mort. Il avait, depuis la mort de son père, vécu auprès d'Aboû Fâris, et quand celui-ci mourut, il se rendit chez le prince franc de...[3], qui lui fournit des troupes, écrivit aux habitants de Ronda, Malaga et autres villes de lui venir en aide, et adressa aux Grenadins l'ordre de lui obéir avec des menaces en cas de résistance de leur part. Yoûsof se mit donc en campagne, s'empara de Ronda et pénétra à Grenade, d'où le Gaucher s'enfuit, et où il se fixa. C'est

(1) La dynastie Naçride a été agitée maintes fois par des troubles et des usurpations où la difficulté de s'orienter est accrue par la rareté des sources écrites et le peu de variété qu'il y a dans les noms des chefs en cause. La version du récit qui suit, d'après un texte dont la rédaction n'est pas nette et où l'emploi du pronom de la troisième personne prête au doute, a tâché d'être intelligible ; il serait désirable de pouvoir le confronter avec un autre de provenance différente. Les listes des Naçrides données l'une par Brosselard (l. l. 186) et l'autre par Lavoix (*Cat. des monn.*, 326) ne sont pas identiques.

(2) الموالى dans le ms. 1598, et المولى dans le ms. 1600.

(3) مسالك et مشمالى dans ces deux mss.

en cette année (837) qu'il fit marcher des troupes contre le Gaucher, qui était à Alméria].

[En 838[1] mourut le prince du Maghreb El-Montaçir Moḥammed ben el-Mançoûr ben Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz. Il avait fait aveugler son oncle paternel, qui était un homme de mérite, à l'esprit pénétrant, sachant discuter, connaissant bien les règles de l'École [malékite], versé dans l'interprétation des hadîth[2]].

[En 839 (27 juillet 1435) il y eut de violents combats entre des groupes des Benoû 'l-Akra'. Le prince de Tunis El-Montaçir accorda son aide à l'un d'entre eux, auquel appartenait sa mère[3], et ce fut à celui-là que resta la victoire. — En la même année, les Arabes assiégèrent Tunis; mais El-Montaçir les serra de près et les empêcha d'y pénétrer. Son cousin paternel, Zakariyyâ ben Moḥammed ben Aboû 'l-'Abbâs, ainsi que sa mère, fille d'Aboû Fâris, se rallièrent à eux. El-Montaçir, qui était malade, reçut l'aide de son frère 'Othmân. Il y eut alors un grand massacre][4].

[En 839 (27 juil. 1435), mourut l'imâm très savant et mufti l'émîr Ḥoseyn fils de l'émîr des musulmans Aboû Fâris le hafçide. Son frère, en mourant l'année précédente, avait laissé le trône à son propre fils[5]. Ḥoseyn tenta un soulèvement que

(1) Ce prince hafçide, qui s'appelait Aboû 'Abd Allâh Moḥammed, de même que son père qui porte le qualificatif de Mançoûr (*suprà*, p. 301, n. 6), mourut le 22 çafar 839 (Zerkechi, p. 279, cf. p. 216, où le texte arabe, suivi dans la traduction, donne erronément, semble-t-il, le *12* çafar; Kayrawâni, *Mou'nis*, texte p. 147; Lavoix, *Catal.*, p. 408); cf. l'alinéa suivant, année 839; ci-dessous, chap. des Hafçides, ainsi que mes extraits de *En-nodjoûm ez-zâhira*, p. 113.

(2) Le texte correspondant à cet alinéa porte dans les deux mss... المنتصر مالك المغرب عم ابيه الحسين وكان ذكيا...يحفظ المذهب ويعرف كثيرا من معانى الحديث وكحل. Il y a là, semble-t-il, corruption et transposition (voir le deuxième alinéa qui suit; *infrà*, p. 321; cf. Zerkechi, pp. 211-212); et la traduction a été faite en conséquence.

(3) D'après Zerkechi (p. 211 et 216), Montaçir et 'Othmân, son frère germain et successeur, avaient pour mère une concubine chrétienne du nom de Reym.

(4) Comparez le récit de Zerkechi, p. 214, et ci-dessous, p. 321. Le *Mou'nis* ne fournit aucun renseignement sur ce mouvement, qu'il se borne à signaler.

(5) Il semble qu'on doive lire « *Le petit fils* de son frère... à son propre *frère* », car Montaçir, petit-fils d'Aboû Fâris, a eu pour successeur son frère germain 'Othmân. D'ailleurs Zerkechi (p. 220) appelle ce Ḥoseyn « l'émîr et professeur Aboû 'Abd Allâh Moḥammed el-Ḥoseyn (*sic*) fils du khalife [Aboû 'l-Abbâs] Aḥmed », et, partant, frère d'Aboû Fâris.

réprima le prince régnant, qui le mit à mort de même que deux de ses frères. Ce fut un grand événement que la mort de Ḥoseyn : c'était un homme de mérite, à l'esprit pénétrant et sachant discuter. Je dois ces renseignements à notre camarade le cheykh 'Abd er-Raḥmân Berechki] (1).

[En 840 (16 juil. 1436), Aboû 'l-Ḥasan ben Aboû Fâris (2), qui commandait à Bougie, assiégea Constantine, et alors 'Othmân, prince régnant à Tunis, se mit en campagne pour aller combattre son [grand-]oncle] (3).

En 863 (8 nov. 1458), Moḥammed ben Aboû Thâbit (4) l'Abdelwadite assiégea Tlemcen et poursuivit ses opérations jusqu'à ce qu'il s'en emparât sur son proche El-Mo'taçim billâh [Aḥmed ben] Aboû Ḥammoû (5).

En 865 (17 oct. 1460), ce dernier assiégea son parent Moḥammed ben Aboû Thâbit el-Motewakkil 'ala 'llâh (6), mais le dit Aḥmed ne put réaliser ses projets, car il mourut subitement, pendant la nuit, au cours du siège qu'il poursuivait, ses troupes furent soumises au pillage, et Moḥammed ben Aboû Thâbit continua de régner. Cet Aḥmed était fils de Moûsa ben Yoûsof ben 'Abd er-Raḥmân ben Yaḥya ben Kerâd ben Mendoûkech ben Tâ'a 'llâh ben 'Ali ben Kâsim ben 'Abd el-Wâḥid, et on appelait ce [dernier] 'Abd el-Wâḥid l'Abdelwadite. Après qu'il

---

(1) La prononciation de cet ethnique, dont les deux mss donnent une orthographe peu certaine, est douteuse.

(2) Il s'était déclaré indépendant à Bougie, et fut battu dans la rencontre par laquelle se termina l'expédition qui n'est ici que signalée (Zerkechi, p. 222 sq).

(3) On a vu (p. 303) que Montaçir et 'Othmân, son successeur, étaient frères germains et petits-fils d'Aboû Fâris. Cf. ci-dessous, p. 321.

(4) D'après Zerkechi (trad. fr. 251), la prise de Tlemcen par Moḥammed *ben Moḥammed* ben Aboû Thâbit est de rebi' 1 865.

(5) Il s'agit évidemment d'Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed, qui vient d'être cité sous l'année 834 et dont il va être question encore dans l'alinéa qui suit ; il régna de 834 à 866, d'après le *Complément de l'h. des B. Z.*, p. 295. Il faut donc lire *ben* Aboû Ḥammoû ; quant à son surnom honorifique de Mo'taçim, je ne le trouve pas mentionné ailleurs.

(6) Voir la n. 4 : d'après Zerkechi, c'est en 865 que Moḥammed expulse Aḥmed de Tlemcen ; ce dernier étant passé en Espagne, le sultan de Tunis se met en marche vers l'Ouest en chawwâl 866, est arrêté par la neige entre le 1er et le 20 novembre (date qui ne peut être exacte), reçoit des offres de soumission de Moḥammed, les accepte et repart pour Tunis le 17 çafar 867 ou 10 novembre 1462.

eut régné plusieurs années à Tlemcen, cette ville lui fut enlevée par son dit parent, et alors, passant en Espagne, il se réfugia auprès du prince de ce pays, El-Mosta'în billâh Sa'd ben el-Aḥmar. Celui-ci lui donna des troupes avec lesquelles il retourna à Tlemcen et en entreprit le siège ; il était tout près de l'emporter quand il mourut subitement, ou d'après certains, empoisonné. C'était un homme âgé, juste, bon administrateur, renommé pour sa vertu et ses procédés de gouvernement.

En 866 (6 oct. 1461), le prince de Tunis marcha contre Tlemcen, dont il entreprit le siège ; mais il ne put réussir dans son projet et se retira [1].

[F... v°] En [*blanc*] mourut Aḥmed[2] el-Motewakkil 'ala 'llâh, qui fut remplacé par El-Wâthik billâh. Celui-ci mourut à son tour et eut pour successeur Aboû 'l-Fench (?) ben el-Wâthik, qui était adonné au vin et aux plaisirs et recherchait les chanteurs. Le prince de Tunis Aboû 'l-Ḥasan Moḥammed (*sic*) fut pris, en apprenant cet état de choses, de l'envie d'enlever Tlemcen des mains de ce prince ; il se mit donc en campagne et assiégea cette ville pendant un long temps, tandis qu'Aboû 'l-Fench continuait de se livrer à l'ivrognerie. Les assiégeants étaient près de leurs fins quand les habitants se mirent à pousser des clameurs contre Aboû 'l-Fench : « Qu'est-ce donc, s'écrièrent-il, que cette négligence quand nous sommes près de périr ! » Ce prince alors, se faisant apporter de la cire, y mit le feu et la jeta dans l'eau du bassin, mais la cire rejaillissant continua de brûler : « Debout, cria-t-il ; notre étoile luit toujours, et l'éclat de notre règne n'est pas encore éteint ! » Se

(1) Cet alinéa doit faire allusion à l'expédition rappelée dans la note précédente et qui s'arrêta en route.

(2) C'est *Moḥammed* qu'il faut lire d'après Tenesi (*Complément*... 351 ; Brosselard, l. l., 100 et 152). La date de sa mort paraît être 880 (ib.). — Pour ce qui concerne Wâthik et son successeur, les deux ouvrages cités ne peuvent guère fournir de renseignements ; voir cependant le second, p. 112 et 153, d'après lequel Moḥammed Thâbiti monta sur le trône en 880 (7 mai 1475). Les faits qui suivent et les noms qui figurent dans le récit manquent ou sont ignorés dans les sources qui me sont accessibles ; après de vains efforts pour faire cadrer ce qui est ici rapporté (noms, faits et dates) avec le peu que nous savons de l'agonie des dynasties hafçide, mérinide et abd-elwadite, j'ai dû me borner à la simple traduction du texte. Voir d'ailleurs un peu plus bas les sources auxquelles a puisé notre auteur.

mettant alors à la tête des troupes, il opéra une sortie, battit Aboû 'l-Ḥasan et dispersa ses soldats; après quoi il déclama ces vers :

[*Motakârib*] Avec la fortune pour toi, dresse-toi ferme, et, si tu le veux, de l'eau tu feras jaillir du feu; si elle t'est contraire, repose-toi, car tes efforts seront vains !

Mais quand ensuite Aboû 'l-Fench vint à mourir, Aboû 'l-Ḥasan entreprit une expédition qui lui livra Tlemcen. Cette ville lui fut enlevée à lui-même par Sîdi Aḥmed ben el-Kâḍi el-Mowaffak, chef des Zouwâwa, à force de générosité et grâce à son esprit de justice. Quand Kheyr ed-Dîn Pacha devint maître de Tunis, il régna également sur cette ville de même que sur le reste du pays. Mais ensuite les Francs y pénétrèrent et il ne put s'y maintenir. Plus tard, les chrétiens l'enlevèrent aux musulmans, et ils en sont encore les maîtres à l'heure actuelle (1).

Le sultan Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aḥmed Mérinide (2) continua de vivre puissant et tranquille (3) jusqu'au jour où il se trouva en butte aux attaques de son ministre 'Abd el-'Azîz Kenâni (4), lequel le tua, lui, son frère et ses enfants, ainsi que

(1) On comprend ce que veut dire l'auteur, mais l'on voit si sa rédaction est confuse. J'ai, à titre d'exemple, reproduit le texte tel quel et sans autre éclaircissement, pour montrer qu'ailleurs le défaut de clarté ne peut être toujours reproché au traducteur.

(2) Ce prince monta sur le trône à l'âge de seize ans en l'an 800 (24 sept. 1397) ainsi que nous l'apprend l'*Istikçâ*, II, 144, succédant à son frère El-Mostançir billah Aboû 'Amir 'Abd Allâh, qui avait régné du 8 çafar 799 au 30 djomâda 800, et avait lui-même succédé à un autre frère, El-Mostançir billâh Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz, intronisé le 9 moharrem 796 (ibid.). C'est donc à tort que dans la liste des Mérinides donnée par Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la B. N., Espagne et Afrique*, pp. 439 et 454, figure sous l'année 796 un « Fârès el-motawakkel » qui doit son existence à une confusion déjà relevée par Van Berchem, *J. as.*, 1907, I, 249.

(3) C'est sous son règne, en 818, que les Portugais emportèrent Ceuta, ce qui souleva un vif émoi chez les populations du Maghreb (*Istikçâ*, II, 147 et 148); cf. p. 300 n. 1.

(4) La lecture *Kenâni* est celle du ms.; on attendrait plutôt *Kettâni*, ethnique plus répandu au Maroc; les deux exemplaires d'Ibn Ḥadjar que je peux consulter omettent presque toujours le ou les points diacritiques de la seconde consonne. C'est ce ministre qui est appelé Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz Lobâbi, j'ignore d'après quelle source, par Cour (*Les derniers mérinides*, ap. *Bull. de la Soc. de géog. d'Alger*, 1905, p. 112; répété dans une note de la

les grands, les principaux et les cheykhs de la ville, ce qui constitua des troubles très graves en l'année 824 (6 janv. 1421). Ce vizir mit ensuite sur le trône Moḥammed ben Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aḥmed, mais en se réservant le soin de diriger toutes les affaires. A partir de ce moment, le pouvoir des Benoû Merîn cessa de s'exercer véritablement. Louanges à l'Être éternel et durable ![1].

En présence des troubles qui désolaient Fez, Ya'koûb ben 'Abd Allâh Khâkâni Fâsi le Berbère se mit à ordonner[2] le bien et à défendre le mal ; il se créa ainsi des partisans et acquit de la puissance. Les princes de Fez cherchèrent à s'emparer de lui, mais il put toujours déjouer leurs efforts jusqu'à la mort violente d'Aboû Sa'îd 'Othmân. Le prince d'Espagne Ibn el-Aḥmar envoya à ce moment à Fez Ya'koûb le Mérinide, qui ne put réussir. Alors Ya'koûb Khâkâni expédia Aboû Zeyyân ben Aboû Ṭarîf ben Aboû 'Inân, lequel assiégea Fez, s'en

---

Rauḍat, p. 103. J'ai écrit 'Abd el-'Azîz Lebbâni dans les extraits d'Aboû 'l-Meḥâsin, *En-Nodjoûm es-zâhira*, p. 112. Dans ses *Beni Wattâs*, qui sont de 1926, Cour écrit de nouveau *Lobabi* en citant l'*Istikçâ*, II, 148 ; or, on y trouve, à la l. 33, le mot douteux écrit *Miiyâni*). Quant à Aboû Sa'îd, deux versions sur sa fin sont données par l'*Istikçâ*, ib. : il mourut en 823 (dans Cour, 802 à corriger en 822) ou resta emprisonné par son frère 'Abd Allâh jusqu'à la fin de ses jours. Lavoix dans son *Catal. des monn.*, sans d'ailleurs indiquer ses autorités, énumère ainsi les derniers Mérinides : « Aboû Sa'îd, 811 ; Sa'îd et Ya'koûb, 819 ; 'Abd Allâh, 827 ; El-Scherif le régicide [sans date] », ce qui est à corriger, qu'on adopte ou la version suivie par Cour ou celle que fournit notre auteur.

(1) Voici ce qu'on trouve dans Ibn Ḥadjar sous l'année 824 :

« En 824 (6 janv. 1421) finit le règne des Mérinides à Fez par la mort violente du prince qui y régnait, Aboû Sa'îd 'Othmân ben Aḥmed ben Ibrâhîm ben 'Ali ben 'Othmân ben Ya'koûb ben 'Abd el-Hakk le mérinide. Il fut tué par celui qui administrait ses états, 'Abd el-'Azîz Kenâni الكناني, qui mit également à mort son frère et ses enfants, ainsi que les grands, les chefs et les cheykhs de la capitale ; ce fut l'occasion de troubles très graves. Le vizir mit sur le trône Moḥammed ben Aboû Sa'îd, mais en gardant pour lui-même la direction de toutes les affaires. Depuis lors la dynastie mérinide ne se rétablit plus. Louanges à Celui dont le règne ne passe point !

« En cette année 824 (6 janv. 1421), les Arabes s'avancèrent contre le prince de Tunis Aboû Fâris, qui marcha sur leurs traces pendant une dizaine de jours jusqu'à ce qu'il les battît et qu'ils s'humiliassent devant son autorité. — Dans cette même année, Aboû Fâris envoya par mer des troupes contre les Francs ».

(2) Le texte écrit à tort يعمر ; on sait que la forme de langage ici employée est d'un usage courant pour désigner les prédications des réformateurs, qui d'ailleurs poursuivent le plus souvent un but d'ambition personnelle.

empara et mit à mort le vizir 'Abd el-'Azîz Kenâni et plusieurs de ses proches. [F. ...] Puis Ibn el-Aḥmar envoya en expédition Moḥammed ben Aboû Sa'îd 'Othmân, qui dressa son camp sous les murs de Fez, et Aboû Zeyyân, prenant la fuite, alla mourir dans quelque montagne, tandis que Ya'koûb Khâkâni était mis à mort, ce qui arriva en 825 (26 déc. 1421).

Moḥammed, étant mort peu après, fut remplacé par le fils de son frère, 'Abd er-Raḥmân, contre qui se soulevèrent les habitants de Fez : après l'avoir massacré, lui, son fils et son frère, ils placèrent à leur tête l'un des fils d'Aboû Sa'îd, tandis qu'à Miknâsa[1], à une étape de Fez, s'établissait Aboû 'Amr ben es-Sa'îd Moḥammed, et que d'autre part à Tâza[2], à une étape et demie de la même ville, les mêmes prétentions étaient encore affichées par l'un des fils d'Es-Sa'îd. Sur une étendue de deux étapes on trouvait ainsi trois princes dont chacun tirait ses ressources pécuniaires d'actes d'arbitraire et de violence. Aussi tout s'en alla-t-il à vau-l'eau, le pays fut ruiné et les habitants émigrèrent[3].

---

(1) Texte كنانتى que j'ai corrigé d'après l'original, voir ci-dessous.

(2) بازى, leçon qu'on retrouve dans Ibn Ḥadjar, et que je n'ai pas hésité à corriger ; cf. la note suivante.

(3) Il peut être utile de donner la traduction de la source où puise notre compilateur. Ibn Ḥadjar s'exprime ainsi sous l'année 825 :

« Parmi les morts de 825 (26 déc. 1421) figure celle de Ya'koûb ben 'Abd Allâh Khâkâni Fâsi. Il était Berbère et s'adonna aux études. Quand il vit les dégâts causés à Fez par la guerre intestine que se livraient Es-Sa'îd et Aboû Sa'îd en 817 (23 mars 1414), il se mit à prêcher le bien et à défendre le mal, ainsi qu'à refréner les malfaiteurs ; il rallia des partisans autour de lui et acquit une grande autorité. Les princes de Fez s'efforcèrent de s'emparer de lui, mais il sut toujours déjouer leurs efforts jusqu'à la mort violente d'Aboû Sa'îd, et à l'envoi à Fez, par Ibn el-Aḥmar, de Ya'koûb le Mérinide, qui ne put réussir. Alors (Ya'koûb Khakâni) envoya Aboû Zeyyân ben Aboû Zarîf ben Aboû 'Inân, qui mit le siège devant Fez, alors que les forces grandissantes de Ya'koûb Khâkâni lui donnaient la prépondérance. Celui-ci se livra à de grandes violences contre les Mérinides survivants, prêta aide à Aboû Zeyyân et reconnut son pouvoir. Ce chef pénétra à Fez, où il mit à mort 'Abd el-'Azîz Kenâni et plusieurs de ses proches, comme il a été dit sous l'année 824. Alors Ibn el-Aḥmar fit partir Moḥammed ben Abî Sa'îd, qui vint camper devant Fez, d'où Aboû Zeyyân s'enfuit et alla mourir dans quelque montagne, tandis que Ya'koûb Khâkâni fut mis à mort. Moḥammed [ben Abî Sa'îd] ne tarda pas à mourir, et ce fut 'Abd er-Raḥmân, fils de son frère, qui fut installé à sa place ; mais les habitants de Fez, se soulevant contre lui, le tuèrent de même que ses enfants et son frère, et le remplacèrent par l'un des fils d'Aboû Sa'îd. A Miknâsa, qui est à une étape de Fez, se dressa

Ici s'arrête ce qu'on trouve dans la chronique d'El-Ḥâfiz ben Ḥadjar concernant les Benoû Merîn, et dans celle d''Abd el-Bâsiṭ Ḥanefi[1].

En 852 (7 mars 1448), 'Abd el-Ḥakk le Mérinide, prince de Fez[2], fit mettre à mort le vizir Aboû Zakariyyâ Yaḥya ben Zeyyân ben 'Omar Waṭṭâsi[3] Fâsi, qui fut l'un des plus grands vizirs du Maghreb et des plus justes parmi ceux qui gouvernèrent au nom des Mérinides; il appartenait à une noble famille habituée à l'exercice de l'autorité. A la suite de sa mort éclatèrent des guerres intestines qui furent cause de bien des maux et amenèrent le déclin du pouvoir des Benoû Merîn.

En 869 (3 sept. 1464), la brouille ayant éclaté entre le prince de Grenade El-Mosta'în billâh Sa'd ben el-Aḥmar, et son fils Aboû 'l-Ḥasan 'Ali, celui-ci attaqua son père et l'expulsa de Grenade, dont il resta maître[4]. En la même année, les Francs s'emparèrent du Djebel el-Fatḥ, la plus importante forteresse

---

comme prétendant Aboû 'Omar ben es-Sa'îd, et à Tâza, à une étape et demie de Fez, un autre fils d'Es-Sa'îd, de sorte que sur une étendue de deux étapes on trouvait trois princes qui n'avaient d'autres ressources que celles qu'ils se procuraient par l'injustice, si bien que tout alla à vau-l'eau dans un pays où les habitations étaient ruinées et les hommes massacrés. C'est au Dieu grand et élevé qu'appartient le pouvoir! J'ajoute que ces renseignements sont de la main de Takiy ed-Dîn Makrîzi, qui les avait recueillis de la bouche de Maghrebins venus [en Égypte] à raison du pèlerinage ».

(1) Il a été parlé plus haut de la première de ces chroniques, qui s'occupe presque exclusivement de l'Égypte et de la Syrie et ne mentionne qu'en passant certains faits intéressant le Maghreb. La seconde, qui continue, de 744 à 896, celle de Dhehebi, a aussi pour auteur un Égyptien, 'Abd el-Bâsiṭ ben Khalîl, mort en 920 (H. Kh. II, 137; Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 508, n'en signale l'existence qu'à Oxford sous les n°s 803 et 812 du Cat. Uri).

(2) Il était fils d'Aboû Sa'îd et n'avait qu'un an quand Aboû Zakariyyâ Waṭṭâsi, l'installant sur le trône, exerça le pouvoir en son nom vers 824. Son nom ne figure pas dans la liste des Mérinides donnée par le Catalogue Lavoix (*suprà*, p. 307 n.). D'après le récit de l'*Istikçâ* (II, p. 149 l. 27), qu'a suivi Cour (l. l. p. 116; cf. 117), le tout-puissant vizir trouva la mort en livrant bataille aux Angad. Notre texte commet peut-être une confusion : le massacre des Benoû Waṭṭâs eut lieu en effet, mais après la mort de l'intelligent et énergique Aboû Zakariyyâ, et soixante-dix jours après que son fils et successeur médiat, Yaḥya ben Yaḥya, était arrivé au pouvoir (*Istikçâ*, II, 250; Zerkechi, trad. fr., 259). Sur Aboû Zakariyyâ voir aussi Cour, *La dynastie marocaine des Beni Wattâs*, p. 51.

(3) Le ms. écrit *Ṭawâsi*.

(4) Aboû 'l-Ḥasan 'Ali monta sur le trône en 866, d'après la liste des Naçrides donnée par Lavoix; en 1466 [= 871-872 hég.] d'après Brosselard; en 887 d'après Codera, *Tratado de numismatica*, p. 281.

d'Espagne[1]. En la même année encore[2], El-Mosta'în billâh, fort malmené par son fils, mourut.

En rebî' I 887 (avril-mai 1482), Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben [Aboû] 'l-Ḥasan[3] marcha contre son père 'Ali ben Sa'd ben el-Aḥmar el-Ghâlib billâh[4], roi de Grenade, et devint ainsi roi d'Espagne à la suite d'une affaire concernant ses deux fils[5] et qui excita le pays contre ce prince. De Grenade il l'envoya à Malaga. Après lui ce fut son fils [Aboû] 'Abd Allâh[6] qui régna ; puis survinrent des événements qui aboutirent à la perte de l'Espagne par les musulmans et à leur remplacement par les infidèles. C'est Dieu qui commande !

En cette même année, les Francs réduisirent en captivité Aboû 'Abd Allâh Moḥammed, prince de Grenade, à la suite d'un combat où plusieurs musulmans trouvèrent le martyre. Aboû 'l-Ḥasan 'Ali quitta Malaga pour rentrer à Grenade. Ensuite Aboû 'Abd Allâh, ayant été remis en liberté, fit la guerre à son père, ce qui se passa en 889 (30 janv. 1484), et les infidèles s'empressèrent de profiter de cette occasion favorable. En chawwâl de la même année (oct.-nov. 1484), le sultan El-Ghâlib billâh, prince de Grenade, bloqua la ville d'Alméria où se trouvait son susdit fils, et les rencontres qui eurent lieu entre eux ne purent produire aucun effet favorable. Dans le

---

(1) Gibraltar fut enlevée aux Naçrides en 867, d'après l'*Istikçâ*, II, 150 l. 21 ; et c'est en effet en l'an de J.-C. 1462 que, d'après les sources européennes, un coup de main du gouverneur de Tarifa donna Gibraltar aux chrétiens (Rosseeuw St-Hilaire, *Hist. d'Esp.*, v, 290).

(2) Sur la date de la mort de Mosta'în, cf. la note 4 de la p. 309.

(3) J'ai lu *Aboû* 'l-Ḥasan, puisque telle est la *konya* d''Ali ben Sa'd.

(4) Ce prétentieux et peu fondé surnom honorifique figure en effet sur les monnaies d''Ali.

(5) C'est-à-dire Moḥammed et Yoûsof, qui embrassèrent le parti de leur mère délaissée au profit d'une concubine espagnole, voir M. J. Müller, *Die letzten Zeiten von Granada*, p. 6, trad. p. 111, ouvrage auquel il faut se reporter pour comprendre une suite d'événements auxquels notre auteur fait des allusions insuffisamment nettes. Cf. Rosseeuw St-Hilaire, *Hist. d'Esp.*, v, p. 457, éd. de 1844.

(6) L'addition *Aboû* semble bien nécessaire, puisqu'il s'agit de Moḥammed, qui vient d'être cité.

même mois[1], les Francs mirent le siège devant Malaga et le poussèrent vigoureusement ; à la suite de maintes affaires sérieuses qui se succédèrent les unes aux autres, cette ville fut enlevée aux musulmans en 893 (16 déc. 1487).

En redjeb 890 (juil.-août 1485) mourut le sultan et émîr des musulmans El-Ghâlib billâh Aboû 'l-Ḥasan 'Ali [F. ... v°] ben el-Mosta'în billâh Sa'd ben Moḥammed ben el-Aḥmar originaire d'Arjona[2], Grenadin et Ançârien, prince de Grenade et roi d'Espagne. Né avant 840 (16 juil. 1436), il avait été élevé dans le pouvoir et la félicité, avait fait des études diverses et bien appris l'équitation. Nous avons dit que par suite de l'intervention de divers officiers il avait marché contre son père et était ainsi devenu roi de Grenade. Plus tard son fils à son tour l'attaqua et lui enleva cette ville; les afflictions s'abattirent sur lui. Il était instruit, bon administrateur, brave et très intelligent; il était renommé pour son mérite et l'amour qu'il portait à sa famille.

Celui qui régna à Grenade après lui fut son frère Aboû 'Abd Allâh[3].

En cette année eut lieu entre Alfonse, roi de Castille, et le prince de Grenade une bataille importante où Dieu donna le dessus aux musulmans, qui massacrèrent leurs ennemis et les firent prisonniers[4].

---

(1) L'expédition de Ferdinand et Isabelle, d'après Rosseuw (d°, 475 et 490), se mit en marche le 7 avril 1487, emporta d'abord Velez, puis assiégea Malaga trois mois et y pénétra le 18 août 1487. La brève chronique publiée par Müller place aussi la prise de Malaga vers la fin de cha'bân 892 = mi-août 1487 (l. l., p. 28 et 131).

(2) Arabe ارجونة, mal orthographié dans le ms., manque dans Edrisi, mais figure dans le *Merâcid*; c'est dans cette ville, située au nord de la ligne tracée entre Cordoue et Jaên, que se révolta le fondateur de la dynastie (*Prolégomènes* d'Ibn Khaldoûn, I, XIV).

(3) C'est-à-dire Moḥammed XII, qui avait aussi Sa'd pour père (Codera, *Tratado*, p. 281 ; Lavoix, l. l.). D'après Brosselard (l. l., 188), Aboû 'l-Ḥasan 'Ali règne de 1482 à 1484, concurremment avec son fils Boabdil, c'est-à-dire Aboû 'Abd Allâh Moḥammed XI, dont ensuite le règne se prolonge jusqu'en 1492, mais en partageant, entre 1484 et 1489, la souveraineté avec son oncle Aboû 'Abd Allâh Moḥammed Zagal.

(4) Peut-être s'agit-il là de la simple reconnaissance tentée par Ferdinand le Catholique avec des forces insuffisantes contre Malaga en 1485 : en effet, à partir de cette date, Ronda, Loja, Marbella, Velez et Malaga marquèrent les

En 891 (7 janv. 1486), Aboû 'Abd Allâh Moḥammed, qui perdit le trône de Grenade[1], se réfugia auprès d'Alfonse pour lui demander aide contre son oncle paternel le roi Aboû 'Abd Allâh. Alfonse vint alors camper dans le *merdj* [la Vega] de Grenade et commença, mais en vain, le siège de cette ville, puis il se retira[2]. Dans l'un ou l'autre des mois de rebî' 897 (janv. et fév. 1492), Alfonse reparut avec de nombreuses troupes et recommença le siège de Grenade, qu'il finit par conquérir, ce qui fit passer l'Espagne tout entière aux mains des Francs. Le pouvoir n'est qu'à Allâh l'unique, le dominateur !

En 900 (2 oct. 1494) mourut le Franc Alfonse, et alors les musulmans d'Espagne qui lui étaient soumis, se soulevant, reconquirent plusieurs des provinces dont les Francs s'étaient emparés[3].

En 869 (3 sept. 1464)[4], l'autorité des juifs devint grande à Fez grâce au vizir juif [Hâroûn] que le prince de cette ville, 'Abd el-Ḥakk le Mérinide, choisit après avoir fait exécuter plusieurs de ses vizirs provenant des Benoû Waṭṭâs. En chawwâl (mai-juin 1465)[5], les habitants de Fez de la grande vallée s'insurgèrent contre les juifs de Fez et les massacrèrent presque jusqu'au dernier, car il n'en échappa que cinq hommes et six femmes, qui se cachèrent assez bien pour qu'on ne les retrouvât

---

étapes successives de la conquête de Grenade par Ferdinand et Isabelle. On sait d'autre part que les Arabes désignent par l'appellation générique *Alfonse* le roi de Castille.

(1) Je traduis ainsi المنفصل عن ملك غرناطة en admettant que le prince ici visé est celui que nous appelons Boabdil; mais les faits qui suivent, et sans même tenir compte de la date, ne sont pas, à ma connaissance, ainsi exposés dans les autres sources.

(2) Il doit là s'agir, semble-t-il, de la suspension des opérations militaires due aux chaleurs de l'été de 1491 : le siège de Grenade se poursuivit sans autre interruption jusqu'à l'entrée des Espagnols dans cette ville le 2 janvier 1492.

(3) Isabelle étant morte en 1504 et Ferdinand en 1516, ce qui est dit ici de la mort de « Alfonse » en 1494/95 ne peut se rapporter au vainqueur de Grenade ; d'autre part on ne signale de soulèvement des Mores qu'en 1499. Les renseignements fournis par notre auteur paraissent donc être sujets à caution.

(4) Le ms. écrit, en chiffres, *899*, ce qui est une erreur manifeste et dont la correction s'impose. C'est donc plus haut que notre compilateur aurait dû insérer cette fin du chapitre.

(5) L'indication de ce mois est erronée ; cf. la note 4 de la p. 313.

pas. Ce fut là un événement considérable et un massacre important, qui aboutit aussi à l'égorgement d'ʿAbd el-Ḥakk le Mérinide malgré toute son autorité et l'étendue de ses états, qui comprenaient Fez et le Maghreb ultérieur. L'origine de cette affaire fut, à ce qu'on raconte, que le vizir juif mit la main sur une femme d'origine chérifienne et Hachemite et lui réclama instamment un paîment : « Vas-tu donc, s'écria-t-elle, faire tort à une femme qui compte l'Apôtre de Dieu parmi ses aïeux ? — Eh ! répondit le juif, si l'Apôtre de Dieu est ton aïeul, qu'il vienne donc te tirer de mes mains ! » En apprenant ces propos les habitants se soulevèrent contre lui et le firent périr par le feu ; ils firent aussi main basse sur ʿAbd el-Ḥakk Aboû ʿOthmân ben Aḥmed ben Ibrâhim ben ʿAli ben ʿOthmân ben Yaʿkoûb ben ʿAbd el-Ḥakk le Mérinide, prince et sultan savant et de mérite, émîr des musulmans Aboû Moḥammed[1], prince de Fez et des royaumes du Maghreb ultérieur : il avait régné à Fez plus de trente ans[2], et trouva sa perte en même temps que les vizirs tirant leur origine des Benoû Waṭṭâs. ʿAbd el-Ḥakk comptait parmi les savants remarquables et était de ceux dont les *fetwas* étaient reconnus comme faisant autorité ; il était versé dans la connaissance du droit, et avait des notions plus ou moins étendues de beaucoup de sciences ; il était très distingué et avait le plus grand mérite ; il avait reçu les leçons de nombre de savants remarquables, et pratiquait à un degré éminent la justice et l'équité. Ce qu'on raconte de ses vertus et de sa piété dépasse tout ce qu'on peut dire[3]. Lorsqu'il fut tué, le 12 ramadân[4], il était vieux et avait la barbe blanche[5]. Il fut le dernier des princes de sa famille qui régna et, par une

(1) Ces deux derniers mots ne peuvent être qu'un lapsus ou une erreur de copiste.

(2) Cf. la note 5 ci-dessous.

(3) Cet éloge cadre peu avec l'appréciation de Cour, *Beni Wattâs*, p. 58.

(4) En plaçant le meurtre d'ʿAbd el-Ḥakk au mois de ramadân, notre auteur contredit ce qu'il a dit plus haut, que les troubles commencèrent en chawwâl. D'ailleurs c'est au 27 ramadân ou 24 mai 1465 que la mort de ce prince est fixée aussi bien par Zerkechi (p. 258 de la trad. fr.) que par l'*Istikçâ* (II, 151 l. 16) ; cf. Cour, l. l., p. 119.

(5) Il ne devait guère avoir que cinquante ans, puisqu'il avait un an quand il fut placé sur le trône et que son père Aboû Saʿîd périt en 822.

curieuse coïncidence, son nom d'ʿAbd el-Ḥakk avait aussi été celui du premier de cette dynastie.

Les habitants de Fez remirent alors l'autorité entre les mains du chérif Moḥammed [ben ʿAli] ben ʿImrân ʿAlide et Hachemide ; mais au bout de peu de temps elle passa entre les mains des Benoû Waṭṭâs.

[Chap. 34] *Dynastie des Hafcides, princes de Tunis et d'Ifrîkiya*

Parmi les généalogistes certains les regardent comme étant des Benoû ʿAli ben Kaʿb, et d'autres, comme étant des Hintâta, qui sont une tribu berbère, et n'appartiennent pas aux tribus arabes. Eux-mêmes prétendent descendre d'ʿOmar ben el-Khaṭṭâb, ce qu'on trouve dans la *Nihâyet el-ʿarab* de Kalkachendi [1]. L'aïeul dont ils descendent est Aboû Ḥafç ʿOmar, compagnon d'Ibn Toûmert, lequel jouissait auprès de ce dernier d'une considération égale à celle d'ʿAbd el-Mouʾmin et qui avait été désigné par lui comme devant être le successeur d'ʿAbd el-Mouʾmin. Mais en 551 (25 fév. 1156) celui-ci désigna comme héritier présomptif son fils Moḥammed, et demanda à Aboû Ḥafç, qui y consentit, de renoncer à ses droits comme tel. Mais Aboû Ḥafç continua jusqu'à sa mort [2] de jouir d'une influence sans pareille ; il eut pour fils [3] ʿAbd el-Wâḥid ben Aboû Ḥafç ʿOmar, qui eut lui-même pour fils Aboû Zakariyyâ Yaḥya ben ʿAbd el-Wâḥid, du vivant de qui la dynastie Abdelmouminide commença à péricliter. Alors Aboû Zakariyyâ Yaḥya commença à régner à Tunis [4] et prit le titre d'*Émîr des Croyants* [5].

---

(1) Aḥmed ben ʿAli ben Aḥmed Kalkachendi mourut en 821, et son livre est signalé par Ḥ. Kh., VI, 376; voir Wüstenfeld, *Geschichts.*, n° 467 ; Brockelmann, *Gesch.*, II, 134 ; Cat. des mss de Berlin, n°ˢ 9382-3. — Sur la généalogie des Hafcides, cf. *H. des Berb.*, II, 281-282 ; Zerkechi, *Chronique*, 271.

(2) Survenue en 571 ou 575 (*H. des Berb.*, II, 285 ; Zerkechi, 15).

(3) D'autres disent *petit*-fils (*H. des Berb.*, II, 285, n. 3 ; cf. Zerkechi, 23 ; Merrâkechi, trad. fr., 272). Il mourut en 618 (*H. des Berb.*, II, 292 ; Zerkechi, 25 ; cf. Makrizi, *H. d'Égypte*, 312, où la traduction doit être rectifiée).

(4) En 626 ou 627 (*H. des Berb.*, II, 299; Zerkechi, 32 et 271) ; en redjeb 624, d'après Makrizi, *H. d'Égypte*, 361, où le traducteur E. Blochet fait dire au texte que cet émîr « se déclara indépendant à Tinnis ».

(5) Cf. Zerkechi, 36 ; *H. des Berb.*, II, 299.

Il acquit une grande autorité et resta sur le trône d'Ifrîkiya jusqu'à sa mort [1].

Il eut pour successeur son fils [Aboû 'Abd Allâh] Moḥammed ben [Aboû] Zakariyyâ Yaḥya, qui prit le titre de khalife et le surnom d'El-Mostançir [2]; il mourut en 675 (15 juin 1276) [3].

Il fut remplacé par son frère Yaḥya ben Yaḥya, qui ne régna que dix-sept jours, et à qui succéda son autre frère [4] Aboû Isḥâk Ibrâhîm ben Yaḥya [ben] 'Abd el-Wâḥid ben Aboû Ḥafç 'Omar.

Le pouvoir passa ensuite entre les mains d'un Bougiote nommé Moḥammed [5] ben Aboû 'Ammâra, qui régna quatre ans, après quoi la royauté revint aux Hafçides en la personne d'Aboû Ḥafç 'Omar ben Yaḥya ben 'Abd el-Wâḥid ben Aboû Ḥafç 'Omar. En 708 (21 juin 1308), le dit Aboû Ḥafç 'Omar expédia une flotte et des troupes contre l'île de Djerba, [F. ... v°] dans la mer Roûmi, à une journée de Gabès [6]; un gué mène de la terre ferme jusque là. [Mais le siège se prolongea vainement pendant] [7] soixante-seize jours. Elle appartenait d'abord aux musulmans, à qui les Francs l'enlevèrent en 608 [8]. A l'arrivée des fidèles les habitants demandèrent du secours aux Francs de

---

(1) Il mourut le 22 djomâda II 647 (*H. des Berb.*, II, 333; Zerkechi, 43; cf. Kotobi, II, 321 et Makrizi, l. l., 533).

(2) Le texte porte, à tort, El-Montaçir; voir Zerkechi, 44 et 272; *H. des Berb.*, II, 335; Makrizi, l. l.

(3) Le texte, que j'ai corrigé, porte « 652 ».

(4) L'auteur est mal renseigné; il faut lire : « Il fut remplacé par son fils Yaḥya el-Wâthik, qui ne régna que deux ans trois mois et vingt-deux jours, et à qui succéda, en 678, son oncle.. »; voir Zerkechi et l'*H. des Berb.*

(5) On appelle ordinairement Aḥmed ben Merzoûk le prétendant qui se présenta comme étant El-Fadl fils d'El-Wâthik (Zerkechi, 65 et 273; *H. des Berb.*, II, 388, etc.).

(6) Cette expédition, dirigée par Ibn el-Liḥyani, est de 706 (*H. des Berb.*, II, 427; et cf. 420; Zerkechi, 81). D'ailleurs le prince régnant à cette date est Aboû 'Acîda.

(7) Le texte, corrompu et défectueux, a été complété d'après l'*H. des Berb.*, II, 428.

(8) Cette date est fautive; lisez, en redjeb 633, sept.-oct. 1284 (*H. des Berb.*, II, 397; cf. III, 64). Sur cette île, en outre des citations qui s'y rapportent et qui ont été recueillies par Amari dans sa *Bibl. ar.-sic.*, voir *Description et histoire de l'île de Djerba*, par Exiga dit Kayser, Tunis, 1884 (texte et trad.); *Documents musulmans pour servir à une « histoire de Djerba »*, par Bossoutrot (trad. fr.), in *Revue tunisienne*, 1903, p. 50; *H. des Berb.*, III, 63.

Sicile, qui leur dépêchèrent une flotte, de sorte que les musulmans durent se retirer sans avoir pu effectuer la conquête de l'île.

A ce prince succéda son fils 'Abd er-Raḥmân ben 'Omar prénommé, qui ne régna que vingt-cinq jours, au bout desquels il fut déposé[1]. Il fut remplacé [en 694] par un autre Hafçide, Aboû 'Abd Allâh connu sous le nom d'Aboû 'Acîda.

A celui-ci succéda Aboû Bekr ben 'Abd er-Raḥmân el-Makhloû', qui fut tué par son oncle maternel, Hafçide également, nommé Aboû 'l-Bakâ, lequel prit le pouvoir[2].

A Aboû 'l-Bakâ succéda [en 711] Aboû Yaḥya Zakariyyâ Liḥyâni ben Aḥmed ben Moḥammed ben Yaḥya ben 'Abd er-Raḥmân ben Aboû Ḥafç 'Omar, lequel était maître de Tunis en 715 (7 avril 1315). Ici s'arrête la chronique du prince de Hamât[3]. On lit dans la chronique d'Ibn Kethîr[4] : « L'émîr maghrebin Aboû Yaḥya Zakariyyâ Toûnesi [Liḥyâni] étudia le droit et la philologie arabe ; les princes de Tunis l'estimaient et l'honoraient parce qu'il appartenait à la maison royale d'où étaient sortis [en outre] des émîrs et des vizirs. Les Tunisiens le proclamèrent roi en 711 (20 mai 1311) ; c'était un homme brave et audacieux, qui fut le premier à faire disparaître de la *khoṭba* le nom d'Ibn Toûmert, bien que son aïeul Aboû Ḥafç Hintâti eût été l'un des compagnons intimes de ce chef. Il mourut en moharrem 727 (nov.-déc. 1326) à Alexandrie[5] ».

---

(1) Ni Zerkechi ni l'*H. des Berb.* ne mentionnent le règne éphémère de cet 'Abd er-Raḥmân. N'y a-t-il pas là une confusion entre ce qui vient peu après concernant Aboû Bekr et la qualité d'héritier présomptif qu'attribua, sans d'ailleurs la maintenir, Aboû Ḥafç 'Omar I à son fils 'Abd Allâh ? (Zerkechi, 76 ; *H. des Berb.*, II, 410).

(2) Les dix-sept jours de règne d'Aboû Bekr et l'intronisation d'Aboû 'l-Bakâ se placent en l'année 709.

(3) C'est-à-dire d'Aboû 'l-Fidâ ; mais j'ai vainement cherché ce que dit notre auteur dans cette chronique, qui va jusqu'à l'an 748 et qui paraît s'occuper, en ce qui a trait au Maghreb, des Mérinides bien plus que des Hafçides.

(4) Le chroniqueur bien connu et ordinairement ainsi dénommé, qui s'appelait Aboû 'l-Fidâ Ismâ'îl, mort en 774, a rédigé une chronique universelle qui s'étend jusqu'à l'an 738 (Wüstenfeld, *Geschichtschreiber d. Ar.*, n° 434 ; ci-dessus, p. 259).

(5) Il avait renoncé au trône en 717. C'est 728 qui est donné comme date de sa mort par Zerkechi, p. 97, et par l'*H. des Berb.*, II, 453.

On lit dans l'*Inbâ 'l-ghomr* du ḥâfiẓ Ibn Ḥadjar : Celui qui ensuite[1] devint roi de Tunis, d'Ifrîkiya et d'autres pays du Maghreb fut Aboû Bekr ben Yaḥya ben Ibrâhîm ben Yaḥya ben 'Abd el-Wâḥid ben Aboû Ḥafç [de 718 à 747].

Ensuite[2] régna Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed ben Moḥammed ben Aboû Bekr ben Yaḥya ben Ibrâhîm, que l'on appelait Aboû 's-Sebâ', qui commença à régner en 772 (26 juillet 1370) et mourut en cha'bân 796 (juin 1394).

Il fut remplacé par son fils Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz ben Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed, qui se rendit en 803 (22 août 1400) à Tripoli de Barbarie, où il s'empara de Yaḥya[3] et d''Abd el-Wâḥid ben Aboû Bekr ben Moḥammed ben Thâbit ben 'Ammâr le kâdi, émîr de cette ville, et mit ainsi fin au pouvoir qu'ils y exerçaient. Celui qui s'en était emparé le premier était leur aïeul Thâbit ben 'Ammâr[4], soixante-dix ans environ plus tôt, après la mort de Seyf ben Tâhir el-Barboû'î[5], qui y était émîr. En 726 (8 déc. 1325) il avait eu pour successeur son fils Moḥammed ben Thâbit, qui fréquentait le marché et s'y promenait fièrement[6] ; il fut tué vingt ans plus tard. Son fils Thâbit ben Moḥammed, qui lui succéda, fut lui-même tué en rase campagne en 743 (6 juin 1342). [F. ...] Les Francs alors[7] s'emparèrent de Tripoli, tandis que les enfants de Thâbit ben 'Ammâr s'installèrent à Alexandrie et s'y livrèrent au commerce.

Ensuite Aboû Bekr ben Moḥammed ben Thâbit ben Moḥammed ben Thâbit réunit des troupes, et Ibn 'Ammâr le kâdi mit

---

(1) C'est-à-dire après Moḥammed Aboû Ḍarba, fils d'El-Liḥyâni, qui régna neuf mois et demi ou sept mois et demi, jusqu'en rebî' II 718 (Zerkechî, p. 98 et 275).

(2) Après quatre autres princes et une période d'occupation Mérinide.

(3) Il était frère d''Abd el-Wâḥid, cité immédiatement après lui, ainsi qu'il est dit quelques lignes plus bas. Zerkechî (p. 195) relate brièvement cette expédition, sans d'ailleurs donner de détails rétrospectifs sur Tripoli. *L'H. des Berb.* (III, 52 et 258) nous fournit quelques renseignements.

(4) Il ne semble pas être le même que le « Thâbit-ibn-Omar » de l'*H. des Berb.*, III, 52, mais cf. p. 172.

(5) Dans l'*H. des Berb.*, III, 172, « Saïd-ibn-Taher-el-Mezoughi ».

(6) وكان يمشى فى السوق ويتنجر ; j'ai lu le dernier mot يتبختر .

(7) En 755, d'après l'*H. des Berb.*, III, 52 et 174.

le siège devant Tripoli en 771 (5 août 1369) et s'en empara de vive force sur les Francs. Jusqu'à sa mort, en 792 (20 déc. 1389), il fit prononcer dans la *khoṭba* le nom du prince de Tunis [1].

Il eut pour successeur 'Ali ben 'Ammâr ben Moḥammed ben Thâbit, qui fut fait prisonnier en 800 (24 sept. 1397) par Aboû Fâris, lequel le remplaça par Yaḥya ben Aboû Bekr et par son frère 'Abd el-Wâḥid, et ceux-ci restèrent en place jusqu'à ce qu'Aboû Fâris prît Tripoli ainsi que ces deux chefs, mettant ainsi fin au règne de la famille des 'Ammâr.

En 804 (11 août 1401), Aboû Fâris assiégea Biskra, dont il fit prisonnier le chef Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed ben Yoûsof ben Mançoûr ben Faḍl ben 'Ali ben Aḥmed ben el-Ḥasan ben 'Ali ben Mazniy [*orthographié*], qui fut emmené et emprisonné à Tunis, où il mourut au bout de quelque temps. Ainsi finit la dynastie des Mazni, dont l'autorité s'était exercée par succession [2] à Biskra pendant une soixantaine d'années [3].

En 825 (26 déc. 1421), les Arabes ayant attaqué Aboû Fâris, celui-ci, après les avoir poursuivis pendant une dizaine de jours, leur infligea une défaite qui les força à se soumettre. En 827 (5 déc. 1423), la *khoṭba* fut prononcée à Tlemcen au nom d'Aboû Fâris [4]. En 833 (30 sept. 1429), ce prince envoya en Sicile un corps d'armée qui attaqua les infidèles et y fit quelques conquêtes [5]. En 834 (19 sept. 1430), la *khoṭba* fut prononcée en son nom à Fez, ce qui a été raconté plus au long dans l'article consacré aux Abdelwadites [6]. En 837 (18 août 1433), pendant qu'il était en route pour Tlemcen, ce prince mourut. Il ne dormait que peu chaque nuit, jamais plus de quatre heures ; il n'avait d'autre souci que de veiller au bien

---

(1) Cf. la version de l'*H. des Berb.*, III, 174.

(2) يتنقلون فيها.

(3) Pendant 140 ans, dit plus exactement Zerkechi, p. 197. Sur l'histoire de Biskra voir l'*H. des Berb.*, III, 125 sq, qui prononce *Mozni* le nom dont notre texte fixe l'orthographe, et dont le récit ne se poursuit pas jusqu'à 804.

(4) Il est donné à ce propos quelques détails par Zerkechi, p. 203.

(5) Cette expédition est aussi signalée par Kayrawâni dans un passage du *Mou'nis* relevé par Amari (*Bibl. ar.-sic.*, II, 297), qui n'a pas connu notre texte.

(6) Je n'ai pas, dans mes extraits, relevé que le ms. contienne cet article spécial.

de ses états; il prononçait lui-même l'appel à la prière et servait d'imâm le vendredi, ce qui lui arrivait très fréquemment. Il fréquentait les gens de bien, et abrogea à Tunis maintes choses défendues et innovations. Les impôts illégaux (*maks*) n'existaient pas dans ses états, mais la zekât et la dîme étaient prélevés rigoureusement. Il soignait la surveillance des routes, de sorte que sous son règne les caravanes purent circuler tranquilles dans tous ses états. On raconte que, à la suite d'un différend qui surgit entre lui et un individu à propos d'un verger, il se rendit chez le kâdi, qui jugea contre lui, et il désintéressa son créancier. En passant dans les marchés, il saluait; il n'employait la soie ni pour se vêtir ni pour s'asseoir, non plus que l'or pour son sceau. Il renouvelait sans cesse ses générosités à l'égard des Villes saintes et de nombre de savants au Kaire et ailleurs[1]. Ibn 'Arafa l'aimait [F... v°] et correspondait avec lui. Il mourut le 14 dhoû 'l-hiddja 837[2], alors que son nom avait été prononcé dans la *khoṭba* des chaires du Maghreb tout entier pendant plus de quarante et un ans. Son corps, transporté à Tunis, fut inhumé à côté de celui de son fils El-Mançoûr Moḥammed, qui était l'héritier présomptif et dont la mort, survenue en 835 (8 sept. 1431), lui avait porté un coup sensible. Il avait alors désigné son petit-fils en qualité d'héritier.

De son temps se rassemblèrent autour de lui des savants en plus grand nombre qu'auprès d'aucun autre prince. Parmi eux figuraient le très savant cheykh Moḥammed ben Moḥammed connu sous le nom d'Ibn 'Arafa[3], chef spirituel de tout le Maghreb par sa science, son mérite, ses vertus, sa piété et sa crainte de Dieu, qui, né en 716 (26 mars 1316), mourut à Tunis

(1) Sur sa sage administration, ses fondations et les réformes qu'il introduisit, voir Zerkechi, p. 183, et la *R. de l'hist. des relig.*, XII, 85.

(2) Par un lapsus manifeste et en contradiction avec ce qu'on lit quelques lignes plus haut, le ms. porte *876*, que j'ai rectifié sans hésitation; mais c'est quatre jours plus tôt, le 10 dhoû 'l-hiddja ou 18 juillet 1434, que mourut ce prince d'après Zerkechi (pp. 210 et 278).

(3) Les ouvrages de ce juriste célèbre jouissent d'une grande autorité chez les Malékites; voir sur lui Zerkechi, notamment p. 196; Karâfi, ms. 4627 de Paris, f. 88; *Kifâya* d'Aḥmed Bâbâ, f. 97 du ms. 1738 d'Alger, etc.

le 15 djomâda I 803 (1er janv. 1401); le kâdi Aboû Mehdi 'Isa Ghobrîni (1), savant et distingué juriste; le très savant Aboû 'l-Kâsim Berzeli (2), auteur du traité de droit malékite *El-Hâwi*, d'un résumé sur les successions, et d'un traité d'*oçoûl ed-dîn*; le très savant Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Khalaf (3) Ouchtâti, auteur de l'*Ikmâl el-ikmâl*, utile et instructif commentaire du traité de Moslim sur les *hadîth*, de gloses sur le traité de droit malékite intitulé *Modawwana*, et d'un commentaire du traité de droit pratique (*foroû'*) d'Ibn el-Ḥâdjeb (4); le cheykh et hâfiz Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed ben Moḥammed Kalachâni (5), savant de mérite, auteur d'un commentaire de la *Modawwana*, d'un commentaire du traité de droit pratique d'Ibd el-Ḥâdjeb, et de gloses, souvent citées (معتمد ?), sur la *Risâla* d'Ibn Aboû Zeyd (6).

Ibn 'Arafa a composé ces vers (7):

[*Motakârib*] J'ai atteint et même dépassé quatre-vingts ans; aussi méprisé-je le moment du trépas. Tous mes contemporains (8) ont disparu et ne sont plus que des images semblables aux rêveries des songes.

---

(1) Il mourut en 816, d'après la notice que lui consacre Karâfi, l. l., f. 44.

(2) Il n'est pas dénommé autrement que par sa *konya*, dit Karâfi (l. l., f. 93) et était fils d'Aḥmed ben Moḥammed; il mourut en 841 (Zerkechi, p. 226, et l'index; cf. Aḥmed Bâbâ, *Kifâya*, ms. 1738 d'Alger, f. 74 v.; *Neyl el-ibtihâdj*, ms. 5257 de Paris, f...).

(3) On écrit aussi Khalfa et Khilfa; il était surnommé El-Otbi et mourut vers 827 (Karâfi, f. 69 v. du ms. 4627 de Paris; *Kifâya*, f. 104 v., etc.).

(4) Grammairien et juriste, mort en 646 et auteur d'un résumé de droit malékite auquel Sîdi Khalîl a fait de nombreux emprunts (Catal. des mss d'Alger, n° 1074 sq).

(5) Cet ethnique est vocalisé dans la notice de Karâfi, f. 13, l. l.; cf. *Kifâya*, d°, f. 13. Ce juriste mourut en 863.

(6) C'est le petit résumé de droit et de morale dont j'ai donné la traduction, Paris, 1914.

(7) Ils ont été, du vivant même de l'auteur et par son disciple l'imâm Er-Ramli, transformés en un quintain que cite Zerkechi, p. 196. Dans ce *takhmîs* les trois premiers hémistiches de chaque stance sont ajoutés, les quatrième et cinquième constituant un vers de la poésie originale; il faut donc élargir la définition de ce mot telle que la donne Dozy, *Supplément*, reproduisant de Slane, *Prolég.*, III, 405; compléter également Garcin de Tassy, *Rhétorique et prosodie*, p. 376; Freytag, *Darstellung d. ar. Versk.*, p. 408.

(8) Texte عصر; je lis عصرى avec Zerkechi, dont j'adopte aussi, dans le troisième vers, la leçon صدق الحديث au lieu de صدر; mais j'y conserve la leçon كثير المقام.

J'espère, grâce à mon âge, voir se réaliser la promesse du hadîth véridique, à cause de l'amour que j'ai de rencontrer Dieu, ainsi que de mon long séjour ici-bas.

Quand l'héritier présomptif désigné par Aboû Fâris, c'est-à-dire le petit-fils de celui-ci, l'émîr El-Montaçir Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Moḥammed el-Mançoûr, fut monté sur le trône, il fit aveugler son oncle paternel, El-Mo'tamid ben Aboû Fâris, et tuer son frère Aboû 'l-Faḍl ben el-Mançoûr, ainsi que son fils El-Faḍl [1].

En 839 (27 juil. 1435) [2], les Arabes assiégèrent Tunis, mais El-Montaçir les tint en respect et les empêcha de pénétrer dans la ville. Puis son cousin paternel Zakariyyâ ben Moḥammed ben Aboû 'l-'Abbâs, et sa mère, fille d'Aboû Fâris, se joignirent aux Arabes. Comme El-Montaçir était malade, ce fut son frère 'Othmân qui marcha contre les ennemis et leur livra une sanglante bataille. Ce fut en cette année, le jeudi 21 çafar [3], que mourut le prince de Tunis Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Moḥammed el-Montaçir, dont le règne s'écoula dans de mauvaises conditions [4] et vit des troubles nombreux, à raison de la longue maladie dont ce prince fut affecté.

Il fut remplacé par son frère germain 'Othmân ben Moḥammed, qui fit main basse sur Hilâli le général [5] et se livra à un massacre général de ses proches. Alors son oncle paternel Aboû 'l-Ḥasan ben Aboû Fâris, prince de Bougie, se révolta contre lui, se dirigea vers Constantine [F. ...] et emprisonna son oncle, le savant et distingué juriste El-Ḥoseyn ainsi que son fils 'Abd el-Mou'min.

---

(1) Comparez Zerkechi, pp. 211-212.

(2) Cet alinéa et les deux suivants semblent être tirés d'Ibn Ḥadjar, d'après l'indication donnée à la fin du troisième par le compilateur, qui cependant ne reproduit pas exactement Ibn Ḥadjar (dont le texte a été traduit ci-dessus, p. 303) et qui, peut-être par la faute du copiste, n'est pas bien clair. Ces alinéas ont été traduits tels quels, et doivent être rapprochés de Zerkechi, pp. 220 sq.

(3) On trouve ailleurs le 12 ou le 22 çafar (*suprà*, p. 303, n. 1), dates qui se placent dans le mois de juillet 1435.

(4) Texte ولم يتهن فى ايام ملكه ; lire يتهنّ ?

(5) Probablement l'Aboû 'Abd Allâh Moḥammed Hilâli de Zerkechi, p. 213.

En 840 (16 juil. 1436), Aboû 'l-Ḥasan ben Aboû Fâris, prince de Bougie, assiégea Constantine, et son neveu 'Othmân, qui régnait à Tunis, s'avança contre lui pour le combattre. — Ici s'arrête ce qu'on trouve dans l'*Inbâ'ol-ghomr* du *ḥâfiz* Ibn Ḥadjar sur les Benoû Ḥafç.

Ce qui suit est tiré de la chronique du cheykh 'Abd el-Bâsiṭ Ḥanefi Miçri[1]. Le sultan El-Motewakkil 'ala'llâh 'Othmân resta sur le trône longtemps et dans de bonnes conditions[2]. En 876 (20 juin 1471, la mésintelligence se mit entre lui et son fils Moḥammed el-Mas'oûd[3], dont il avait appris les excès de jeu et de boisson, si bien qu'il lui signifia que s'il ne s'amendait point, la qualité d'héritier présomptif, qui lui avait été reconnue, lui serait enlevée. Alors El-Mas'oûd commença à changer d'allures, son père éloigna de lui ses compagnons habituels, et la situation s'améliora ; le jeune homme se mit à pratiquer le bien et à se montrer généreux à l'égard des *ṭolba*.

En dhoû 'l-ka'da 889 (nov.-déc. 1484) mourut l'émîr Aboû Sâlim Ibrâhîm ben Aboû 'Amr 'Othmân ben Moḥammed ben 'Abd el-'Azîz ben Aḥmed, qui administrait le Pays des jujubiers au nom de son père 'Othmân ; c'était un brave jeune homme qui avait une conduite louable et qui jouissait de la considération de son père.

En 890 (18 janv. 1485) mourut Aboû 'Abd...[4] Moḥammed el-Montaçir ben el-Mas'oûd Moḥammed ben 'Othmân ben Moḥammed ; cette mort causa plus de chagrin à son aïeul El-Motewakkil 'Othmân qu'à son père El-Mas'oûd. Ce jeune homme, qui s'était concilié toutes les sympathies, gouvernait Constantine au nom de son aïeul.

En 893 (17 déc. 1487) mourut Moḥammed el-Mas'oûd, fils et héritier présomptif de son père le sultan 'Othmân. Il était

(1) Voir ci-dessus, p. 309.

(2) Sur son règne, qui ne s'acheva qu'en 893, ainsi d'ailleurs qu'il est dit plus bas, Zerkechi fournit quelques renseignements jusqu'à l'année 882, où il s'arrête brusquement.

(3) Son nom figure à plusieurs reprises chez Zerkechi, pp. 235, 249, 255 et 258 ; cf. Kayrawâni, texte, 148 ad f. ; trad. fr., 264.

(4) Lisez, Aboû 'Abd Allâh, d'après Zerkechi, p. 252, qui mentionne aussi la nomination de ce prince, en 867, comme gouverneur de Constantine.

malade en même temps que son père El-Motewakkil 'Othmân ; puis celui-ci se rétablit quelque peu, tandis qu'El-Mas'oûd mourait, ce qui affligea profondément son père, qui l'aimait beaucoup.

En la même année et peu après la mort d'El-Mas'oûd, la maladie s'abattit de nouveau sur El-Motewakkil 'ala'llâh 'Othmân ben Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Aboû Fâris ben Aḥmed Toûnisi Hintâti Berberi Ḥafci l'Almohade malékite, prince de Tunis, qui, se voyant près de mourir, appela auprès de lui son petit-fils Yaḥya ben el-Mas'oûd, qui commandait à Constantine, et abdiqua en sa faveur, sans tenir compte de son propre fils Aboû Bekr, gouverneur de Tripoli et oncle paternel de Yaḥya. Après quoi il mourut le 22 ramadân de cette année (30 août 1488). C'était un grand et puissant prince dont la renommée s'était étendue au loin, qui avait du jugement et des sentiments de justice. Il avait désigné quelqu'un de son entourage pour lui rappeler à haute voix, lorsqu'il montait à cheval, la mort et l'anéantissement final, de manière à ne pas être entraîné par les séductions mondaines et le laisser-aller. Il avait succédé à son frère [F. ... v°] El-Montaçir, par qui il avait été déclaré héritier présomptif en 839 (27 juil. 1435), régna en Ifrîkiya pendant environ cinquante-quatre ans et mourut à Tunis à l'âge de plus de soixante-dix ans environ.

Il eut donc pour successeur son petit-fils Yaḥya ben el-Mas'oûd Moḥammed ben 'Othmân, qui s'installa sur le trône. Mais ensuite son oncle paternel Aboû Bekr voulut se faire reconnaître par les Tripolitains ; de là résulta une guerre civile qui eut pour issue la capture d'Aboû Bekr et son envoi à son neveu, lequel le tint emprisonné à Tunis. La situation de Yaḥya fut ainsi affermie ; ses actes furent marqués au coin de la justice, et l'on vit qu'il ne ferait que suivre les traces de son aïeul Aboû Fâris. En 894 (5 déc. 1488), 'Abd el-Mou'min ben Ibrâhîm ben 'Othmân el-Motewakkil, gouverneur de Bône[1], s'insurgea contre son cousin Yaḥya ben el-Mas'oûd, ce qui fut une cause de troubles dans ces régions. Les Arabes nomades firent cause

(1) Ce nom est ici écrit بونا .

commune avec 'Abd el-Mou'min. Or Yaḥya qui, dit-on, était bon administrateur, brave et bon cavalier, se montrait assez chiche, ce qui indisposa ses troupes contre lui, si bien que, quand les deux armées se trouvèrent en présence, il fut abandonné par le *djond* et resta seul avec une troupe de ses intimes. Cela ne l'empêcha pas de combattre en personne en criant : « C'est moi qui suis Yaḥya ! » [Mais il disparut] ainsi que plusieurs de ses officiers, au mois de redjeb de la dite année [1]. Alors 'Abd el-Mou'min ben Ibrâhîm entra à Tunis et y monta sur le trône ; sa conduite à l'égard des habitants lui valut d'ailleurs des éloges.

En 899 (12 oct. 1493), l'Ifrîkiya fut en proie à une mortalité considérable, et l'on compta au nombre de ceux qui disparurent alors [Aboû] Zakariyyâ [Yaḥya] prince de Tunis, ainsi que d'autres de ses parents et de son entourage.

Il eut pour successeur Moḥammed ben el-Ḥasan ben Moḥammed el-Mas'oûd ben 'Othmân, et des troubles ravagèrent Tunis et Tripoli [2].

Ici s'arrête la chronique d''Abd el-Bâsiṭ. J'ai depuis ouï dire par des Tunisiens dignes de foi que ce sultan Moḥammed se plongeait dans les voluptés et négligeait les soins de la royauté pour s'adonner au jeu et au vin. Ce fut sous son règne, en 916 (10 avril 1510), que furent ruinées les bases de l'empire Hafçide, que les Francs prirent successivement Oran, Bougie et Tripoli. Cette dernière resta au pouvoir des infidèles pendant quarante-deux ans et leur fut enlevée par Sinân Pacha, frère du grand vizir Rostem Pacha, le ministre du feu sultan Soleymân Khân, en 958 (9 janv. 1551).

Sa conduite avait été cause qu'El-Ḥasan l'avait enchaîné et détenu dans une forteresse. Mais après la mort du dit El-Ḥasan, qui ne laissait pas d'autre fils que lui, on l'avait tiré de prison pour le placer sur le trône. Quand il mourut, après

---

(1) Ce serait donc en 893 ou juin-juillet 1488. J'ai mis entre crochets, notre texte offrant d'ailleurs une lacune, ce qui résulte du récit de Kayrawâni, p. 150 du texte, d'après qui la prétendue tête de Yaḥya fut promenée à Tunis, ce qui permit à 'Abd el-Mou'min de s'y installer ; mais Yaḥya, reparaissant peu après, mit à mort son rival, puis régna jusqu'en 899.

(2) Sur le règne de ce prince voyez Kayrawâni, pp. 150 et 151 du texte. Il mourut en rebî' II 932.

plus de trente ans de règne, le pouvoir passa à son fils le sultan Ḥasan [1] ben Moḥammed ben Ḥasan. [F. ...] Feu Moḥammed avait laissé quarante-cinq enfants mâles en état de monter à cheval, sans parler ni de ceux en bas-âge ni des filles, et tous furent exécutés à l'avènement de Ḥasan. Il n'échappa au massacre que deux de ses frères, Er-Rechîd et 'Abd el-Mou'min : le premier était alors dans ses fiefs dans le Pays des jujubiers et le second chez ses oncles maternels, des cheykhs arabes. El-Ḥasan, que préoccupait ce qui avait trait à Er-Rechîd, aurait aussi voulu le faire exécuter, mais ce prince, sachant ce qui se tramait, abandonna ses fiefs pour rejoindre quelque tribu arabe à laquelle il s'agrégea. Alors El-Ḥasan, s'adonnant à la volupté et au jeu, réunit plus de quatre cents jeunes et jolis garçons pour servir à ses débauches. Les habitants, indignés de sa conduite, lui demandèrent en termes très vifs de renoncer à ce genre de vie, lui crièrent des injures et se mirent à lapider le palais. Mais il refusa de se rendre à ces démonstrations, ce qui lui aliéna le cœur des habitants et leur fit envoyer à Er-Rechîd des messagers pour lui offrir le trône. El-Ḥasan, en apprenant qu'il s'approchait de Tunis, fit des préparatifs de guerre, et alors Er-Rechîd retourna à l'endroit d'où il venait. El-Ḥasan fit exécuter plusieurs des habitants qu'il regardait comme les agents [2] d'Er-Rechîd, mais restait toujours préoccupé à cause de celui-ci, si bien qu'il envoya des sommes d'argent accompagnées de promesses de fiefs à la tribu où s'était réfugié Er-Rechîd pour obtenir qu'on le lui livrât. Les pourparlers durèrent quelque temps, puis les deux parties finirent par tomber d'accord, et le chef de la tribu dit aux envoyés d'El-Ḥasan : « Je ne puis sans crainte de me déshonorer vous livrer publiquement et en plein jour Er-Rechîd ; quand la nuit sera tombée et que vous aurez mangé, je le remettrai entre vos mains. »

---

(1) Kayrawâni (p. 152) écrit *El*-Ḥasan (de même que ci-dessous), et fixe son intronisation au jeudi 25 rebî' II 932. C'est, d'après lui, à cette date que s'arrêtent les renseignements fournis par Zerkechi ; or c'est à l'année 882 que s'arrêtent tant l'édition imprimée de ce chroniqueur que les trois manuscrits qui ont été utilisés pour la traduction française, voir p. 266 de celle-ci.

(2) Texte عمالات, mot que nous retrouverons plus loin, p. 328.

Mais il avait prévenu Er-Rechîd qu'il avait un cheval *'achâri* qui en un jour pouvait franchir une longueur de dix étapes, et que pendant le repas il eût à monter ce cheval pour s'enfuir où il lui plairait. Ainsi fit Er-Rechîd, et quand les autres sautèrent à cheval pour le poursuivre dans diverses directions ils ne purent l'atteindre. Er-Rechîd arriva ainsi auprès de Kheyr ed-Dîn Pacha, prince d'Alger, chez qui il trouva un refuge.

Cette nouvelle provoqua le mécontentement du sultan El-Ḥasan contre Kheyr ed-Dîn, et il députa à la Cour ottomane pour se plaindre de lui à raison de la protection qu'il accordait à Er-Rechîd, et ainsi lui aliénait les cœurs ; son messager avait d'ailleurs emporté de l'argent et des cadeaux (pour les distribuer à la Cour). Le sultan répondit par des promesses : « Tranquillise-toi, dit-il ; bientôt je rappellerai ici Kheyr ed-Dîn Pacha en lui ordonnant de m'amener ton frère, dont je prendrai la garde quand il sera arrivé auprès de nous et que je ne laisserai jamais retourner dans ton pays. » Peu après, en effet, Kheyr ed-Dîn Pacha arriva à la Porte en compagnie d'Er-Rechîd. [F. ... vᵒ] A la suite de l'arrivée de ce dernier, le sultan lui assigna une pension journalière de 500 dirhems, en outre de toutes les provisions nécessaires en fait de sucre, de grain, d'orge, de moutons, etc. Kheyr ed-Dîn Pacha fit ensuite au sultan la remarque que voici : « La flotte ne peut en partant d'ici s'éloigner jusqu'à une distance de plusieurs mois pour ensuite se mesurer avec les infidèles ou aller jeter l'ancre devant leurs forteresses ; vos bâtiments devraient hiverner à proximité des pays infidèles de manière à partir de ce point pour aller où il leur plairait, et je ne vois ici d'autre place convenable pour les abriter que la Goulette vis-à-vis de Tunis. » — Et comment cela se pourrait-il, reprit le sultan, puisque ce point fait partie des états du prince de Tunis ? — Daigne Dieu prolonger la vie de notre Seigneur le Sultan ! Les Tunisiens sont dégoûtés de leur prince ; voilà son frère Er-Rechîd qui se trouve ici, que le peuple aime et à qui il obéirait. Que le sultan me l'ordonne, et j'emmènerai la flotte en annonçant qu'Er-Rechîd est avec nous ; alors nous conquerrons Tunis avec

l'agrément des habitants eux-mêmes, et tout le pays appartiendra au sultan ! — J'approuve ton plan », reprit ce dernier.

En conséquence Kheyr ed-Dîn mit à la voile avec une flotte considérable et pénétra à la Goulette, dans le port de laquelle il jeta l'ancre. Il fit porter par un messager aux Tunisiens la nouvelle de l'arrivée d'Er-Rechîd, en ajoutant que ces forces venaient lui prêter aide pour conquérir le pays. A cette nouvelle, tous les Tunisiens se levèrent comme un seul homme en invoquant l'aide d'Allâh en faveur d'Er-Rechîd et se portèrent au-devant de la flotte. En apprenant ce qui se passait, El-Ḥasan rassembla sa famille, ses proches et ce qu'il avait de plus précieux pour se sauver chez ses oncles maternels les cheykhs arabes. Kheyr ed-Dîn alors s'avança toujours disant qu'Er-Rechîd était avec lui, pénétra tout droit قاوا dans la ville, où il prit possession du trône et fit secrètement massacrer plusieurs cheykhs Hafçides. Mais les habitants surent ensuite qu'Er-Rechîd n'était pas venu et que l'annonce de son arrivée n'était qu'une simple ruse de Kheyr ed-Dîn : ils se soulevèrent et l'attaquèrent, et plus de trente mille d'entre eux, tant hommes que femmes, furent massacrés. Kheyr ed-Dîn arrêta ensuite le massacre et conclut un traité avec eux. Mais El-Ḥasan, en apprenant la ruse employée par Kheyr ed-Dîn et l'engagement qu'il avait eu avec les Tunisiens, dirigea contre la ville une attaque nocturne où il massacra environ treize cents Turcs qui y étaient établis, pour les mettre ainsi hors d'état de renforcer Kheyr ed-Dîn.

Après quoi il s'embarqua pour l'Espagne et alla demander au roi de ce pays du secours contre l'envahisseur : « Tu sais, lui dit-il, que nous sommes d'une vieille famille royale, tandis que cet homme n'est qu'un brigand qui est venu nous surprendre et nous expulser par la ruse ; s'il peut se maintenir quelque temps il interceptera vos bâtiments de transport et de commerce et vous causera ainsi de grands dommages ». Le roi d'Espagne fit bon accueil à sa demande, lui promit du secours et lui assigna quotidiennement quatre mille dinars francs. El-Ḥasan ne resta que sept jours, puis repartit avec une flotte [F. ...] d'environ quatre cents corvettes qui se rendit devant Tunis.

Mais les Tunisiens, en voyant le malheur fondre sur eux, se réconcilièrent avec Kheyr ed-Dîn Pacha et reconnurent son autorité. Ils convinrent avec lui qu'il ne bougerait pas de la ville, tandis qu'eux-mêmes en sortiraient pour défendre leur religion et leurs personnes. Les deux partis étaient aux prises depuis environ trente-et-un jours quand Kheyr ed-Dîn, pris du désir de quitter aussi la ville pour combattre les infidèles, sortit de la forteresse en en confiant le commandement à son principal officier, Dja'far agha, qui était Franc et tenait cachée sa fausse religion. Les quarante milliers de captifs que Kheyr ed-Dîn retenait dans la ville furent rendus à la liberté par Dja'far agha, qui leur livra la forteresse, les remparts et les canons. Les musulmans se trouvèrent ainsi pris entre deux partis ennemis, les canons par derrière et l'épée par devant, si bien qu'ils furent honteusement mis en déroute et périrent ou sous l'épée ou sous les sabots des chevaux; quant à ceux qui purent se sauver, la plupart moururent de soif.

Le roi d'Espagne [l'empereur Charles V] entra alors dans la ville et installa sur le trône El-Ḥasan, qui lui remit les choses les plus précieuses ainsi que plus de soixante-dix mille captifs choisis parmi les musulmans qu'il soupçonnait être de connivence (علاثت) avec Er-Rechîd. El-Ḥasan lui demanda également de lui laisser quatre mille soldats francs qui resteraient à la Goulette et y élèveraient un fort destiné à protéger le passage contre une nouvelle attaque de Kheyr ed-Dîn. Sa demande fut bien accueillie, et un fort fut en effet élevé sur cet emplacement vers 940 (23 juil. 1533) à peu près. Mais les Francs firent plus et y fondèrent toute une ville garnie de remparts, qui incommoda beaucoup tout le monde. Or c'était El-Ḥasan qui était la cause de cet établissement des infidèles en cet endroit.

Lorsque le calme fut revenu et que ce prince fut réinstallé, il quitta la ville, en y laissant son fils Ḥamîda ben el-Ḥasan pour marcher contre le nommé Ibn el-Khaṭîb, qui commandait à Kayrawân et s'était montré son ennemi[1]. Or, quand il se

(1) Dans le récit des faits dont il s'agit, récit très analogue au nôtre, ce chef est appelé Sidi Arfa par Rousseau, *Annales tunisiennes*, p. 22.

fut éloigné, les Tunisiens se soulevèrent et, se rendant auprès de Ḥamîda, lui parlèrent ainsi : « Tu sais quelles avanies nous avons souffertes du chef de ton père ; si donc tu veux régner, debout, et nous te reconnaîtrons ! Sinon, nous ferons appel à ton oncle paternel 'Abd el-Mou'min et c'est à lui qu'ira notre hommage ! » En présence de leur décision arrêtée, Ḥamîda accepta et fut investi du pouvoir. A cette nouvelle, El-Ḥasan, renonçant à poursuivre ses projets contre Ibn el-Khaṭîb, s'embarqua de nouveau pour regagner l'Espagne, et le roi de ce pays vint avec une flotte considérable jeter l'ancre à la Goulette et entamer le siège de Tunis. Mais Ḥamîda et les chefs arabes firent une sortie furieuse contre les Espagnols, dont ils massacrèrent la plupart ; quant à El-Ḥasan, il s'enfuit et entra dans la Sebkhat el-baḥra (1), où il se cacha ; mais des Tunisiens s'emparèrent de lui et l'amenèrent à Ḥamîda, qui le fit emprisonner. Néanmoins les habitants réclamèrent violemment qu'on l'aveuglât, [F. ... v°] ce que fit faire Ḥamîda, et il resta détenu jusqu'à sa mort (2).

Ḥamîda ben el-Ḥasan le remplaça donc sur le trône et mérita des éloges au début de son règne ; mais ensuite il changea, commit des actes arbitraires et laissa tomber ses regards sur les femmes de ses sujets, à l'inverse de ce qu'avait fait son père, si bien qu'il en rassembla ainsi plus de trois cents. Il parvint de la sorte à l'âge de vingt-cinq ans et trois mois et demi.

Son règne durait depuis quatre ans quand, dans le cours de 957 (20 janv. 1550) à peu près, mourut l'homme le plus distingué de Tunis, le cheykh Sâlim Herâwi, qui, à ses débuts, avait vécu dans le libertinage et s'était adonné au jeu et au vin ; puis il y renonça, se convertit et devint kâdi, imâm et prédicateur à la grande mosquée. Il était très intelligent, habile dans divers ordres de connaissances et bon poète. Voici des vers qu'il composa pendant sa période de libertinage :

---

(1) Il faut probablement lire, *el-boḥeyra*, nom que d'ailleurs je ne retrouve pas sur la carte.

(2) Ce fut en Europe, où il put s'enfuir, que mourut le prince aveuglé, d'après Rousseau, *l. l.*, p. 23.

[*Tawîl*] Quand je ne trouve pas un tendre ami pour boire le soir avec moi, c'est en moi-même que je trouve un parfait compagnon de table : ma langue me sert de chanteur, ma pensée de commensal, ma main d'échanson, et mon cœur s'épanouit.

Il a dit encore :

[*Kâmil*] Attention aux Roûm, dont certains ont des regards de gazelle et des attaques léonines ! Leurs corps ressemblent à l'eau (1), mais renferment des cœurs qui ont la dureté du roc.

J'ajoute qu'El-Herâwi a emprunté cette image à ce qu'a dit Aboû 'l-Ḥasan ben Ṭabâṭaba l'Alide (2) :

[*Basîṭ*] Son corps est moelleux et ressemble à l'eau tant il est doux ; mais par la dureté de son cœur il ressemble à Aboû Aws (3).

Sous son règne, en 978 (5 juin 1570), mourut à [proximité de] Tripoli, à Tâdjoûra (4), le savant et distingué Aḥmed 'Ayni (5) Toûnisi, qui était professeur et mufti à Tunis, et avait de multiples talents. Il est auteur de la kaçîda en *r* traitant de l'*interrogation sur les cinq questions* (?) qu'il compose en 948 (27 avril 1541) et expédia dans les diverses parties du monde. La voici :

[*Tawîl*] Or çà ! dis aux gens qui, avec la mémoire ornée, ont de la science et de la critique, à tous ceux qui sont versés dans les traditions et les récits, à ceux qui ont pour profession de transmettre aux hommes les faits étranges, à ceux qui se soucient des événements et des biographies, à ceux qui sont au levant et au couchant des territoires de Dieu comme à ceux qui s'y montrent au nord et au sud, dis-leur : Çà donc ! Informez-moi du moment où vous estimez permise la prière... (6).

---

(1) Pour la fluidité et le moelleux, semble-t-il ; cf. le vers cité sitôt après.

(2) Cet Ibn Ṭabâṭaba, que je ne puis identifier, est vraisemblablement un descendant de celui qui avait pour *konya* Aboû Moḥammed et qui est souvent cité (Ibn Khallikân, trad. angl., II, 46).

(3) Je n'ai rien trouvé sur ce nom ni dans les dictionnaires ni dans Meydâni ; il semble qu'on doive l'entendre dans le sens de *loup*, signification que donne Freytag au mot *aws* et à son diminutif *oweys*, et que rapporte Damiri, I, 96.

(4) « Tadjora, village sur le bord de la mer à trois lieues E. de Tripoli » Table géogr. de l'*H. des Berb.* ; cf. Zerkechi, p. 22.

(5) Lecture douteuse, peut-être Mo'ini.

(6) Ma copie du texte arabe présente ici un blanc de cinq à six lignes sans aucune remarque, de sorte que je ne sais s'il existe dans l'original. Cette lacune ne semble pas devoir exciter de vifs regrets, à juger par le début de la pièce de vers dont il s'agit.

Quand vint pour l'éclat de Ḥamîda [F. ...] le moment de décliner, ce prince quitta Tunis pour combattre des tribus arabes. Les habitants de cette ville firent alors offrir au gouverneur d'Alger, Kilîdj 'Ali Pacha, de lui livrer la ville, et ce dernier, se mettant en route, arriva à Tunis, dont il prit possession, en même temps qu'il s'empara des richesses de Ḥamîda, qui étaient, dit-on, considérables. La *khoṭba* y fut alors prononcée, de même que dans toute l'Ifrîkiya, au nom du sultan Selîm Khân ben Soleymân Khân, ce qui arriva dans les derniers jours de chawwâl 978 (vers fin mars 1571). Ḥamîda revint alors à la tête d'environ 18.000 hommes pour attaquer 'Ali Pacha, qui opéra une sortie et le mit en déroute, de sorte que son autorité se trouva consolidée. Ce chef laissa ensuite à Tunis un officier pour le remplacer et lui-même s'embarqua. Il rencontra en mer la flotte du sultan, qui recherchait la flotte infidèle.

Quant à Ḥamîda, il fit comme ses prédécesseurs et demanda du secours à l'Espagne. Une flotte d'environ cent cinquante corvettes vint, pour le soutenir, assiéger Tunis en redjeb 981 (oct.-nov. 1573). Quand Ḥayder Pacha, l'officier qui y commandait, vit que les infidèles allaient l'emporter, il sortit avec tous les habitants et se mit en route pour Kayrawân, pendant que les troupes infidèles pénétraient à Tunis et s'en emparaient. Après quoi l'on fit main basse sur Ḥamîda, qui fut enchaîné et envoyé en Espagne.

Ce prince avait un frère, Moulay Moḥammed, qui s'était enfui d'auprès de Ḥamîda et qui était resté, tout le temps du règne de celui-ci, en pays franc. Ce fut lui que les Francs ramenèrent et installèrent sur le trône de Tunis ; mais il n'avait ni argent, ni troupes, ni pouvoir, de sorte qu'il était comme prisonnier et que l'autorité était exercée par les Francs. Ceux-ci laissèrent à Tunis une garnison de huit mille hommes et élevèrent des forts dans maints endroits. Quant à Moulay Moḥammed, il avait bon caractère et était homme d'ordre. Le kâdi Moḥammed ben Moḥammed Netesi [*sic* ; lire Tenesi ?] nous a raconté que, étant prisonnier en Espagne (*sic*), il lui arriva un jour de se

trouver dans la demeure de Moulay Moḥammed en Sicile; comme un jeune et beau garçon franc passait, ce prince improvisa ce que voici :

[*Basît* ?] Que n'y a-t-il pas à craindre, hélas, de ces fils de chrétiens! Sans l'amour qu'il m'inspire, je ne me montrerais pas pusillanime. Ses miracles sont l'inverse de ceux de Jésus : celui-ci rendait la vie, et celui-là donne la mort.

Moulay Moḥammed, tout faible qu'il était et avec une ombre de pouvoir, continua de régner à Tunis, jusqu'au jour où le sultan Selîm Khân envoya une flotte importante commandée par le vizir Sinân Pacha, qui avait conquis le Yémen, et qui était accompagné de l'inspecteur naval 'Ali Pacha, avec mission d'emporter la Goulette et de recouvrer Tunis (1). Ces chefs arrivèrent le 24 rebî' I 982 (14 juill. 1574) sur la côte de Tunis, et alors commença le siège de la Goulette, qui est l'une des plus fortes places du monde. Les opérations furent poussées vigoureusement, [F.... v°] et la place tomba entre les mains des fidèles à la suite d'un combat très acharné des deux parts qui fut livré le lundi 6 djomâda I de la dite année (24 août 1574) (2) : tous les infidèles qui s'y trouvaient furent tués et leur chef fait prisonnier. Les vainqueurs y trouvèrent également le prince de Tunis Moulay Moḥammed, qui s'y était retranché par peur des Ottomans; il fut pris et envoyé à Constantinople, où le sultan fit emprisonner dans le château des Sept tours ce dernier des princes Hafçides qui occupèrent le trône.

Princes de Djerba. — Le premier fut le cheykh Aboû Zakariyyâ Yaḥya. En effet, quand les fonctionnaires nommés par les Hafçides commencèrent à commettre des actes arbitraires et à agir traîtreusement à l'égard de leurs administrés, les diverses provinces cessèrent de leur obéir, et l'on reconnut à Djerba le dit [Aboû] Zakariyyâ, qui était un homme sérieux et pieux,

(1) Cf. le récit des *Annales tunisiennes*, p. 31.
(2) « La prise de Tunis par Sinân Pacha eut lieu en 981 de l'hégire (1573) » disent, sans plus de précision, les *Annales tunisiennes*, p. 32.

qui fit la guerre sainte contre les infidèles, et sut protéger l'île contre les attaques de l'ennemi. Il administra avec justice, se mit en correspondance avec les princes (musulmans), entre autres avec le sultan Bâyezîd et, après lui, avec son fils Selîm, et leur adressa des cadeaux [1].

Il fut à sa mort remplacé par son fils Yaḥya (*sic*), après qui gouvernèrent les fils de ce dernier, Sa'îd, Aḥmed et Çâliḥ. Le pouvoir passa de leurs mains à celles de Dragut طورغود le Turc. Ce furent ensuite les Francs qui se rendirent maîtres de l'île, puis elle leur fut enlevée par Piyâli Pacha [2]. Les Benoû Zakariyyâ gouvernèrent l'île pendant trente-sept ans environ [3].

Parmi les princes Zouwâwa qui gouvernèrent les environs d'Alger il y eut [la dynastie] Ibn el-Kâdi. Le premier d'entre eux fut Aḥmed, connu sous le nom d'Ibn el-Kâdi, homme savant et pieux à qui la population se soumit et qui régna environ trois ans. Il fut à sa mort remplacé par son frère Moḥammed ben el-Kâdi, qui gouverna une trentaine d'années et qui fut, à sa mort, remplacé par son neveu Aḥmed ben Aḥmed, dont le gouvernement dura une dizaine d'années et qui mourut en 991 (25 janv. 1583). Il eut pour successeur son fils Moḥammed ben Aḥmed ben Aḥmed, connu sous le nom d'Ibn el-Kâdi. Ces chefs avaient pour ville principale Koukou, qui était un vaste château-fort dans une position très forte.

[Chap. 35] *Les Benoû Waṭṭâs*

On lit quelque part que le premier d'entre eux était un échanson طواس, qui présentait la coupe chez l'un des Benoû Merîn; puis il monta en grade et finit par devenir vizir; sa situation et son importance grandirent toujours, si bien que le vizirat passa à ses enfants et devint une espèce d'apanage de cette famille, qui obtint le respect de la population. En rebî' I 870 (oct.-nov. 1465), dit la chronique d''Abd el-Bâsiṭ Ḥanefi, les

---

(1) Bajazet II régna de 886 à 918, Selîm I de 918 à 926.

(2) En 1560 (Mercier, *Hist. de l'Afr. septent.*, III, 98).

(3) Voir la description et l'histoire de Djerba dans les *Iles de l'Afrique* de d'Avezac (collection de l'*Univers pittoresque*), et ci-dessus.

Benoû Waṭṭâs s'agitèrent et, réunissant de grandes forces, formèrent le projet d'assiéger Fez et de l'enlever au prince qui y régnait, le chérif Moḥammed ben 'Imrân ; ils avaient alors pour chef Moulay Cheykh [1].

En dhoû 'l-hiddja 871 (juill. 1467), [F. ...] il éclata à Fez des troubles entre le chérif Moḥammed ben 'Imrân et les Benoû Waṭṭâs, et le résultat en fut l'expulsion du Chérif, qui fut dépossédé de la royauté en 872 (2 août 1467) [2]. Il sortit cependant sain et sauf et se rendit à Tunis, où il fixa son séjour. Mais la discorde se mit entre les Benoû Waṭṭâs, qui se combattirent les uns les autres [3], et à la suite de dissensions intestines Moulay Aboû Zakariyyâ le cheykh devint sultan de Fez.

En 894 (5 déc. 1488), le prince de Fez enleva Açîla aux Francs et la replaça sous la domination musulmane, à la suite d'un violent combat où son fils 'Ali trouva la mort du martyr [4].

Là s'arrête ce qu'on trouve dans cette chronique. Pour moi, je n'ai pas rencontré d'exposé détaillé de l'histoire des Benoû Waṭṭâs, mais j'en ai entendu dire quelque chose par notre ami (*çâḥib*) le cheykh Aḥmed ben 'Abd er-Raḥmân Fâsi Ṭâli'i ; qu'on ne nous reproche donc pas de vendre les choses telles que nous les avons achetées ! Le premier d'entre eux qui régna, disait-il, fut Aboû Zakariyyâ Yaḥya. Il fut tué par trahison par les Arabes qui étaient connus pour leur faiblesse [5]. Après sa mort son fils Ech-Cheykh, qui craignait pour sa vie, s'enfuit à Açîla, qui est une ville située sur l'Océan à une journée et demie de Ceuta. Celui qui alors régna à Fez fut un chérif du nom de Chérif Ḥafîẓ ; mais au bout de peu de temps les habi-

(1) Lavoix, dans son *Catalogue des monnaies* et sans indication de source, donne cette liste : « Sa'îd Cheykh Wathas, 875 ; Moḥammed ben Sa'îd, 906 ; Aḥmed ben Moḥammed, 936 ; Moḥammed ben Aḥmed, 957 ».

(2) Le texte arabe écrit en chiffres 876.

(3) وساربينى وطاس بعضهم على بعض واثاروا فتنة ; peut-être faut-il traduire « [le Cherif] excita les B. W. les uns contre les autres, des dissensions intestines surgirent... ».

(4) Arzilla, conquise en 1471 par Alphonse V de Portugal, et assiégée à trois reprises par les musulmans en 1508, 1511 et 1516, fut rendue à ces derniers par les Portugais eux-mêmes en 1553, d'après de la Primaudaie (*Revue africaine*, 1872, p. 398). Cf. Cour, *Benoû Waṭṭâs*, p. 69.

(5) Ainsi dit le texte, qui est probablement corrompu.

tants de Fez s'entendirent secrètement avec le fils de leur ancien prince, Ech-Cheykh, qui s'était réfugié à Açîla, attaquèrent le dit Chérif et l'envoyèrent enchaîné à Ech-Cheykh, qui arriva aussitôt avec une troupe de cavaliers armés à la légère et pénétra dans la ville, où il se réinstalla. Les Francs attaquèrent Açîla quand ils surent qu'Ech-Cheykh en était parti, et s'en emparèrent : ils la mirent au pillage et réduisirent en captivité tous les musulmans qui s'y trouvaient. Parmi eux figuraient la favorite, franque d'origine, d'Ech-Cheykh, et son fils Moḥammed el-Portugali, qui firent l'une et l'autre partie des prisonniers. Le dit Moḥammed et sa mère restèrent en Portugal pendant douze ans, au bout desquels le père du jeune prince paya sa rançon. Comme il avait appris la langue franque dans la perfection, il fut surnommé Moḥammed Portugali : il avait le teint clair, était bien fait et parlait bien. Ech-Cheykh régna longtemps, pendant une trentaine d'années, à Fez et à Merrâkech, guerroyant contre les infidèles et lançant contre eux des expéditions; il leur livra de nombreux et importants combats où il resta le plus souvent victorieux.

Il fut après sa mort remplacé par son fils et héritier désigné Es-Sa'îd el-Kâmil Moulay Moḥammed, dont l'administration mérita des éloges; il était doué d'un jugement étendu, magnanime, très brave, juste et équitable envers ses sujets, très bien disposé pour les savants et les cheykhs; ce fut l'un des plus grands [F. ... v°] et des meilleurs de ces princes. Ce fut lui qui bâtit la nouvelle mosquée principale de Fez, l'un des plus beaux et des plus agréables édifices de ce genre qu'il y ait au monde. Cette construction est de 927 (12 déc. 1520), année où il y eut dans la région de Fez une terrible épidémie et une disette intense, à ce point qu'on ne peut rien citer de pareil dans les temps anciens. Sous son règne, les chérifs, khalifes de Fez, firent contre les infidèles des guerres qui portèrent leur nom au loin.

Moulay Moḥammed Portugali étant ensuite mort, son frère Moulay Aboû Ḥassoûn ben ech-Cheykh monta sur le trône; mais comme il s'adonnait au vin et aux plaisirs du chant, le

peuple, qui se voyait négligé, s'adressa au bout de sept mois au fils de son frère Moulay Aḥmed ben Moḥammed Portugali, qui pénétra dans la ville à la tête d'une troupe de fantassins, et Aboû Ḥassoûn, reconnaissant l'impossibilité de tenir tête à son neveu, abdiqua de son plein gré en sa faveur et se retira dans le grand Fez, où il habita dans le quartier d'Et-Ṭâli'a, quartier qu'habitait celui d'après qui je parle, c'est-à-dire Aḥmed ben 'Abd er-Raḥmân. Au bout de deux mois, Aḥmed ben Moḥammed Portugali se saisit de sa personne et le séquestra dans une maison que l'on inonda et où le prisonnier fut noyé. Le pays resta ainsi sous la seule autorité d'Aḥmed. Mais ensuite il vit s'insurger contre lui le Chérif Aḥmed de concert avec son frère et vizir le Chérif Moḥammed, et il fut assailli par des troupes nombreuses. Puis Aḥmed le Mérinide marcha contre lui et il eut à le combattre dans le pays de Besbâsa[1]. Il battit et mit en déroute le Chérif Aḥmed. Mais celui-ci recommença encore la lutte, et l'on se battit dans le Wâdi 'l-'Abîd près du Medjâz el-Mechra', à trois étapes de Merrâkech. Le Chérif Aḥmed eut le dessus et massacra la plus grande partie des troupes de son adversaire, en outre du fils de celui-ci, Aboû Yaḥya. Le Chérif continuant sa marche s'empara du pays du Djerîd, qui renferme des sources, des cultures et des fruits. Puis un arrangement fut conclu entre les deux parties : le Chérif Aḥmed retourna à Merrâkech, et Aḥmed Merînî retourna (*sic*) quelque temps [à... ?] parce que les Chérifs étaient occupés entre eux.

Quand tout fut arrangé au profit du Chérif Moulay Moḥammed et que le pouvoir eut été enlevé à son frère Aḥmed, il recommença à combattre Ibn Waṭṭâs. Alors le prince de Fez marcha contre lui et lui livra bataille dans le Wâdi Aderna, dans le voisinage de Fichtâla, l'un des cantons dépendant de Fez[2]. Mais le Chérif Moḥammed resta vainqueur : il le mit en déroute

(1) Il faut lire sans doute Tamesna ou Tamsenâ.

(2) Cette bataille, de redjeb 952 (septembre 1545), eut lieu sur le Wâdi Derna (orthographe de l'*Istikçâ*, II, 178, qui place cette rivière ou vallée non pas au N. O. de Fez, mais bien davantage vers le S., dans le Tâdla) ; infrà, p. 343. La description qu'en donne Marmol, qui y assista, est reproduite par Cour, *Dynastie marocaine des Beni Waṭṭâs*, p. 178.

et le fit prisonnier lui-même en outre de la plupart de ses soldats. Mais il ne put prendre Fez et retourna à Merrâkech. Il emmena avec lui Aḥmed le Mérinide et le garda prisonnier pendant deux ans.

Quand les habitants de Fez virent leur prince en captivité, ils mirent à leur tête le fils du dit Aḥmed, Moulay Moḥammed Kaçri. Celui-ci régnait depuis deux ans quand Moulay Moḥammed Chérif remit en liberté Aḥmed le Mérinide après que celui-ci se fut engagé à lui remettre l'importante ville de Miknâsa, qui est éloignée d'une journée seulement de Fez. A son arrivée, [F....] Aḥmed le Mérinide vit venir au-devant de lui les habitants qui, tout contents de le revoir, déposèrent à son profit son fils Moḥammed Kaçri et le replacèrent lui-même sur le trône. Aḥmed exécuta l'engagement qu'il avait pris de remettre Miknâsa au Chérif; puis ses forces ne cessèrent de décliner pendant que celles de Moulay Moḥammed Chérif s'accroissaient, si bien qu'il se trouva bloqué pendant trois ans à Fez. Alors un arrangement intervint aux termes duquel Aḥmed le Mérinide marierait sa fille au dit Chérif et remettrait Fez à celui-ci, lequel par contre lui livrerait Chouchâwa. En conséquence Aḥmed et son fils Moḥammed Kaçri quittèrent Fez après la célébration du mariage de la fille du premier avec le Chérif Moulay Moḥammed. Celui-ci prit possession de Fez, mais ne remplit pas ses propres engagements : il sépara le père et le fils, envoyant le premier à Merrâkech et le second à Soûs, en leur assignant à chacun de quoi vivre largement, mais sous l'œil de surveillants désignés à cet effet. La situation de ces deux princes resta la même jusque dans le cours de 955 (11 fév. 1548), où Moulay Moḥammed Chérif les fit égorger.

Moulay Aboû Ḥassoûn Waṭṭâsi[1], qui s'était enfui d'auprès le Chérif pour gagner le pays des Francs, revint en apportant des menaces au nom de ceux-ci pour se faire rendre Fez et la

(1) Sur les rapports entre Sala-Reis et Muley-Buazon le Borgne, comparez le récit de Haëdo, *Histoire des rois d'Alger*, trad. fr. par de Grammont, Alger, 1881, p. 88-92; et l'ouvrage du même traducteur, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, Paris, 1887, p. 79; *Nozhat el-ḥâdi*, trad. fr., p. 56; Cour, *Établissement des Chérifs*, p. 105.

retirer aux Chérifs. Mais quand les chrétiens approchèrent d'Alger (بلاد جزائر), leurs projets faiblirent, des divergences se manifestèrent parmi eux et ils regagnèrent leurs pays, de sorte qu'Aboû Ḥassoûn resta seul en territoire musulman, sur le littoral d'Alger. Il chercha alors un refuge auprès du lieutenant commandant en cette ville, Çâliḥ Reïs, et réclama une aide que ce chef lui fournit personnellement. Il s'avança donc vers Fez, attaqua Moulay Moḥammed, qu'il mit en déroute, et s'empara de Fez. En effet, le dit Chérif avait avec lui un millier de Turcs avec lesquels Çâliḥ Reïs s'entendit, de sorte qu'au jour du combat tous ces guerriers passèrent du côté de leur compatriote, et que le Chérif ainsi affaibli fut battu, se dirigea sur Fez, d'où il enleva ce qu'il avait de plus précieux en fait de richesses et d'objets divers [1], et fila du côté de Merrâkech. Il déposa, raconte-t-on, ses biens les plus précieux dans un souterrain qu'il avait fait préparer en prévision de revers et que recouvrait un vaste bassin qu'il remplit d'eau, après quoi il s'éloigna en laissant les choses en cet état. Çâliḥ Reïs arriva ensuite, mais il ignorait ce détail, et il se borna à emporter quinze quintaux d'or pur qu'il trouva dans le trésor. Il regagna Alger et laissa le pays à Aboû Ḥassoûn ; mais six mois après que Çâliḥ Reïs fut rentré chez lui, le Chérif, quittant Merrâkech, attaqua Aboû Ḥassoûn, qui dut fuir, et reprit Fez. Cet Aboû Ḥassoûn est le dernier des Benoû Waṭṭâs mérinides qui régnèrent.

[Chap. 36] *Chérifs de Fez, de Merrâkech, de Soûs*, etc.

[F. ...] Fez, qui est le siège de l'autorité royale dans le gouvernement du Maghreb, est une belle et populeuse ville, bien construite, où l'air est sain et l'eau abondante. Elle est coupée dans son milieu par une rivière importante sur laquelle s'élèvent, dit-on, trois cent soixante moulins, autant que de jours dans l'année. On a dit à ce propos :

---

(1) Texte والاسناف que j'ai lu والاصناف ; sur les sens de ce dernier mot voir *Suppl.* Dozy et Beaussier ; ajoutez-y l'expression courante اصنافا en nature.

[*Tawîl*] Ah ! que ne puis-je savoir si une nuit j'arriverai à Fez, avec, autour de moi, ses habitants et ses gens vertueux, si j'atteindrai un jour [où m'abreuver] de son eau limpide, si ses murs et ses demeures apparaîtront à mes yeux !

Elle appartient au troisième climat et est située à 1636 1/2 milles de Constantinople, capitale du monde ; les jours les plus longs y sont de quatorze heures et trois *daradja*[1], les plus courts de neuf heures et douze *daradja*. Le lever du soleil y a lieu, lorsque le jour est le plus long, deux heures et onze *daradja* plus tôt qu'à Constantinople, et le coucher, une heure et quatorze *daradja* plus tard. Quant à Merrâkech, qui appartient au quatrième climat, elle est à 1519 1/2 milles de Constantinople.

Ces princes sortirent de la ville de Tidsi[2], qui forme l'un des cantons du Soûs. Ce sont des Alides Hachemides, qui descendent d'El-Ḥasan le grand *sibṭ*[3], attachés aux doctrines malékites sunnites et appliquant le sens littéral des préceptes de la Loi. Le premier d'entre eux fut le cheykh[4] Aboû Moḥammed le Chérif Moḥammed Ḥasani ben Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân ben Aboû 'l-Ḥasan 'Ali ben Makhloûf ben Zeydân ben Aḥmed ben Moḥammed ben Aboû 'l-Kâsim ben Moḥammed ben 'Abd Allâh ben el-Ḥasan ben 'Abd Allâh ben el-Ḥasan ben Aboû Bekr ben 'Ali ben el-Ḥoseyn ben Aḥmed ben Ismâ'îl ben Kâsim ben Moḥammed ben 'Abd Allâh ben el-Ḥasan ben el-Ḥasan ben 'Ali ben Aboû Ṭâleb. Le dit Mehdi cheykh Moḥammed Mehdi était versé dans le *djefr* et avait des connaissances dans les sciences occultes[5] ;

---

(1) D'après Lane, quatre minutes ; d'après Beaussier, qui écrit درج, cinq minutes ; cf. Dict. Dozy.

(2) Ms. تيسى (*orthographié*) que je ne retrouve pas sur nos cartes. J'ai donc adopté la prononciation *Tidsi*, comme dans la *Nozhet*, p. 15, lieu que nos cartes placent au sud de l'oued Soûs ; تيدسى dans l'*Istikçá*, III, 4 ad f.

(3) Cette dénomination ne paraît pouvoir s'appliquer qu'au petit-fils du Prophète, le fils d''Ali et de Fâṭima.

(4) Comparez la généalogie qui suit avec celle de la *Nozhat el-ḥâdi*, trad. fr., p. 7 ; *Istikçá*, III, 2.

(5) بعض العلوم الغريبة le dernier mot, en en modifiant à peine l'orthographe, pourrait faire allusion aux pratiques de sorcellerie où les Maghrebins sont regardés comme particulièrement habiles.

il s'en allait par les tribus en disant de ses deux fils, Aḥmed et Moḥammed : « Voilà qui seront vos princes ; ils exerceront la royauté, prélèveront les impôts, appliqueront les lois et feront connaître leur nom au monde ! » Les uns s'étonnaient, d'autres se moquaient. Il avait pour habitude de prêcher le bien et de défendre le mal partout où il allait, ce qu'il faisait avec beaucoup de zèle, frappant les juifs et leur imposant des amendes, à tel point que, passant par Tunis pour faire le pèlerinage, il y agit comme il faisait partout, veillant à la police des mœurs et exigeant des contributions des juifs. Le prince régnant en cette ville s'en émut, le fit comparaître devant son conseil, et l'autre finit par répondre aux questions qui lui étaient posées : « C'est entre nos mains qu'est l'amendement du monde ; mes fils Aḥmed et Moḥammed régneront sur la terre et la rempliront de justice et d'équité ! » Comme ce prince avait des connaissances [F....] de *djefr*, il se fit apporter le traité de cette science et, après l'avoir examiné, il en conclut que ces dires étaient exacts ; en conséquence il relâcha le prédicateur après l'avoir bien traité : « Sors de mes états, lui dit-il ; nous n'avons pas besoin de toi ».

Cet homme gagna l'Égypte, où Ghoûri[1] régnait alors, et comme il se remit à agir comme il avait fait à Tunis et ailleurs, Ghoûri le fit également comparaître devant lui. Le chérif fit aux questions qui lui furent adressées les mêmes réponses qu'il avait faites au prince de Tunis, et Ghoûri le relâcha également après lui avoir fait du bien. Le chérif gagna le Hedjâz vers 921 (15 fév. 1515), et, après s'être acquitté du pèlerinage, il retourna dans son pays et se mit à la tête de plus de trois cents cavaliers à diriger des incursions contre les infidèles, qui avaient conquis plusieurs villes du Maghreb ultérieur. Il continua ainsi pendant une période qui ne fut pas bien longue, car il mourut quatre ans plus tard.

Ses deux fils, Chérîf Aḥmed et Chérîf Moḥammed, continuèrent de pratiquer la guerre sainte et de marcher avec le

(1) Il s'agit du mamloûk Kaosouh Ghoûri, qui régna en Égypte de 906 à 922 Hégire.

plus grand zèle sur les traces de leur père, si bien que leur pouvoir s'étendit, que leur nom se fit connaître et qu'ils s'acquirent l'amour des populations. Ils demandèrent de l'aide au prince mérinide de Fez, qui leur fit parvenir quantité de fusils et de canons. Ils purent ainsi développer leurs opérations et combattre de plus en plus les infidèles ; leurs succès leur permirent d'expulser les chrétiens des territoires musulmans, car ils leur reprirent ce qui était tombé entre leurs mains [1], Açila, Asfi et Azemmoûr, si bien qu'il ne resta plus dans les mains des Francs que Ceuta, Tanger, Brîdja [2] et les localités voisines ; et encore ne firent-elles exception qu'à raison de leur voisinage de la mer, car ils manquaient de bâtiments qui leur permissent d'enlever ces places.

Ces brillants succès leur valurent la plus vive affection de la part des populations, et de toutes parts des partisans vinrent se joindre à eux, en disant du Chérif Moulay Aḥmed : « Voilà le Fatimide qu'a promis le chef de la Loi صاحب الشريعة comme devant paraître à la fin des temps ! » Ainsi s'éleva le Chérif Moulay Aḥmed ben Moḥammed, avec, à côté de lui, son jeune frère Moulay Moḥammed ben Moḥammed. Il enleva Merrâkech au prince qui y régnait, Moḥammed ben Nâçir Hintâti, et prit sa place. Nâçir avait commencé à régner en cette ville en 920 (26 fév. 1514) et y avait, à sa mort, été remplacé par son fils, le susdit Moḥammed, à qui Merrâkech fut enlevée par Chérif Moulay Aḥmed vers 927 (12 déc. 1520), qui fut l'année de sécheresse et de famine [3].

Le Chérif s'attaqua alors à Moḥammed Portugali [4], par qui il fut mis en déroute, et il dut rentrer à Merrâkech. Mais ensuite

(1) Texte دار النصارى وازيلة : les deux premiers de ces mots ne désignent pas, à ma connaissance, une localité de la côte ; je leur ai donc conservé leur sens ordinaire en biffant la première lettre du troisième mot.

(2) Texte وبريجة ; Brîdja (le fortin) ou Djedîda ou encore Mazagan, l'ancien Mezîghân d'Edrisi. Sur l'installation à laquelle procédèrent les Portugais, voir Selâwi, *Istikçâ*, II, 168.

(3) L'occupation de Merrâkech remonte à 930, d'après la *Nozhet el-Hâdi*, p. 38, qui ne donne d'ailleurs pas de détails sur ces faits.

(4) Son nom complet est Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Moḥammed Waṭṭâsi, monté sur le trône en 910 (14 juin 1504) (*Istikçâ*, II, 170).

Moulay Moḥammed Portugali, étant venu à mourir[1], fut remplacé sur le trône par son fils [Aboû 'l-'Abbâs] Aḥmed[2], contre qui le Chérif Aḥmed tenta une nouvelle attaque, qui se termina pour lui par une nouvelle déroute[3]. Mais il revint encore à la charge et fit cette fois subir la plus honteuse déroute à son adversaire, dont le fils Aboû Yaḥya Zakariyyâ fut tué et qui ne rentra lui-même à Fez que seul et dépourvu de toute escorte.

Mais ensuite une guerre intestine éclata entre le Chérif Moulay Aḥmed, prince de Merrâkech, [F. ... v°] et son frère Moulay Moḥammed Chérif, prince de Fez[4], à propos de la souveraineté à attribuer à leurs enfants respectifs. Moulay Aḥmed Chérif quitta Merrâkech avec 16.000 hommes, Moulay Moḥammed Chérif se mit également en campagne avec ses forces ne comprenant que 1.300 hommes, et une rencontre eut lieu près d'une grande montagne du Soûs nommée Meskourwân. Ce fut le premier qui fut mis en déroute et dont les troupes se débandèrent : lui-même et son fils Ḥassoûn furent pris et restèrent emprisonnés par Chérif Moulay Moḥammed pendant environ six mois. Celui-ci les relâcha ensuite, mais après avoir reçu leur serment (de fidélité). Néanmoins Moulay Aḥmed retourna à Merrâkech, réunit de nouveau des forces considérables et réattaqua son frère sous Nâchlâchet ; il fut cependant mis encore en déroute et rejeté vers le désert. Chérif Moulay Moḥammed lui attribua ensuite le Djerîd, qui est un pays fertile, où les dattiers

(1) En 931 ou 932 (ib., 174).

(2) Tout d'abord par son frère Aboû Ḥassoûn, dont le nom est Aboû 'l-Hasan 'Ali ben Moḥammed ech-Cheykh ben Aboû Zakariyyâ Yaḥya, en 931 ou 932 (ib., 174), lequel fut détrôné par son neveu Aḥmed en 932 (ib. 175).

(3) A Anmây ; la seconde rencontre à laquelle il est ensuite fait allusion est celle d'Aboû 'Akaba (*Nozhet*, p. 39 ; l'*Istikçâ* l. l. et III, 8, en parle principalement d'après cette autorité, mais plus clairement et avec plus de détails. Le traducteur du premier de ces ouvrages n'a pas cherché à élucider le récit de son auteur, et l'index, dans sa servilité matérielle, n'est d'aucun secours).

(4) Texte ثم وقعت الفتنة بين الشريف مولاى احمد [وبين الشريف الكبير مولاى احمد] صاحب مراكش وبين اخيه مولاى محمد الشريف صاحب فاس j'ai supprimé dans la traduction les mots mis entre crochets, qui ne paraissent être autre chose qu'une bévue du copiste. — Sur la lutte entre les deux frères il y a ici des détails que ne donne pas la *Nozhet*, p. 42, non plus que l'*Istikçâ*, III, 8, qui ne fait guère que la reproduire.

sont nombreux et les vivres abondants. Lui-même entra en possession du siège royal à Merrâkech et y prit le pouvoir : c'était un homme vertueux et pieux, qui faisait en personne l'appel à la prière, exerçait les fonctions d'imâm, et s'abstenait des choses interdites. Son frère Aḥmed le tenait en médiocre estime et ravalait sa valeur [1], mais les choses devinrent ce qu'Allâh a dit dans son glorieux Livre : *Nous avons, à la suite de la Loi, écrit dans les Psaumes que la terre sera l'héritage de nos serviteurs vertueux* (Koran, xxi, 105).

Vers 950 (6 avril 1543), Moulay Chérif Moḥammed entreprit une campagne contre Aḥmed ben Moḥammed Portugali, prince de Fez, qui s'avança pour le combattre. Une rencontre qui eut lieu dans la vallée d'Aderna [2], non loin de Fichtâla, l'un des cantons de Fez, se termina pour l'armée de Fez par une honteuse défaite, et le prince de cette ville lui-même fut fait prisonnier. Moulay Moḥammed Chérif l'emmena à sa suite dans la direction de Fez, et d''Ayn el-Khemîs, où il établit son camp, il adressa aux habitants de Fez ce message : « Voici votre sultan avec qui j'ai fait la paix sous condition qu'il me livre Fez et que je lui remette un autre pays en échange. — Cela nous importe peu, répondirent les habitants, car notre sultan c'est son fils, Moḥammed Kaçri. » Le Chérif retourna alors à Merrâkech, traînant toujours avec lui son captif Aḥmed ; puis il lui rendit, deux ans plus tard, la liberté, contre promesse d'Aḥmed de lui remettre la ville de Miknâsa. Aḥmed en conséquence retourna à Fez, où il remonta sur le trône, et le Chérif se mettant en mouvement prit possession de Miknâsa. Mais le dit Chérif convoitant ensuite la possession de Fez, envoya à Aḥmed un messager pour lui en demander la remise. Sur le refus que lui opposa Aḥmed, le Chérif se mit en campagne et tint Fez bloquée pendant trois ans ; cette ville alors se rendit par composition en 955 (11 fév. 1548) [3].

Le vainqueur s'était engagé à concéder à Aḥmed, en rempla-

---

(1) C'est le contraire de ce que dit la *Nozhet*, p. 41.

(2) Aussi orthographié Derna, ci-dessus, p. 336.

(3) Au commencement de 956, d'après l'*Istikçâ*, ii, 178, dont le récit diffère du nôtre.

cement de Fez, Choûchâwa[1] à titre de fief ; mais il ne tint pas sa promesse, et envoya ce prince à Merrâkech et son fils Kaçri dans le Soûs, en leur assignant à chacun une pension alimentaire suffisante. Lui-même, à la suite de son entrée à Fez, se trouva alors commander en outre à Merrâkech, à Sidjilmâssa, à Târoudânt et à tout le Maghreb ultérieur. Aḥmed ben Portugali et son fils El-Kaçri restèrent internés jusqu'à l'attaque dirigée par les Turcs contre les fils du Chérif Moulay Moḥammed à Tlemcen, attaque où les premiers restèrent vainqueurs et tuèrent entre autres son fils 'Abd el-Kâder, [F. ...] le fils du Chérif Moḥammed. A cette nouvelle Chérif Moḥammed, craignant que les vicissitudes de la guerre ne lui fussent aussi défavorables qu'à son fils[2], ordonna l'exécution de Moulay Aḥmed et de son fils El-Kaçri, qui furent l'un et l'autre égorgés la même nuit. Puis, comme il redoutait quelque tentative de la part de son frère Aḥmed et des enfants de celui-ci, il poussa vers l'extrémité du pays du Djerîd et établit son camp non loin de là. Comme on était à un jour de fête, les fils du Chérif Aḥmed vinrent le saluer et lui apporter les souhaits du jour : c'étaient Zeydân, le plus brave et le plus considérable d'entre eux, Aboû Ḥassoûn et En-Nâçir. Mais à leur entrée dans la tente du Chérif, on fit main basse sur eux, et il n'en fut plus parlé depuis. Après quoi il parvint, à l'aide de ruses plusieurs fois renouvelées, à mettre la main sur son frère Chérif Moulay Aḥmed, ainsi que sur plusieurs fils et petits-fils de ce dernier, et il les emprisonna à Merrâkech, où ils vécurent, surveillés, des larges pensions qu'il leur assigna. Cela dura jusqu'au jour où les Turcs qui faisaient partie des troupes de Moulay Moḥammed Chérif, tuèrent par trahison leur sultan, c'est-à-dire le susdit Moulay Moḥammed, vers l'an 969 (11 sept. 1561), au lieu dit Mesîd el-Khacheb[3].

(1) Probablement la même que Chefchâwen, fondé vers 876 (*Istikçâ*, II, 161 ; ci-dessus, p. 337). Le nom de cette ville est écrit Ech-Chaoun ou Chechaoun par Cour (*Établ. des Chérifs*, pp. 39, 42 et 137) ; Chachaoua (p. 37) ; Chefchaoua et Chefchaouen dans la *Nozhat* (trad. pp. 261 et 483).

(2) Sens douteux du texte que voici كره ان ليس عدون بمصائب عسكر وولده

(3) A Eglagel, dans le Deren, et en 964, d'après la *Nozhet*, p. 80-81 ; ou Aqlaqel, comme orthographie Cour, *Établissement des dynasties des Chérifs*, p. 129.

C'est en la même année que des combats eurent lieu entre les deux fils du sultan [ottoman] Soleymân [II], c'est-à-dire Selîm Khân et Bayezîd Khân; le premier l'emporta sur son frère cadet et le fit fuir en Orient[1].

Le sultan Moḥammed était un prince intelligent, généreux, savant et distingué; il connaissait à fond les traditions et le droit, et savait le Koran par cœur; il grasseyait la lettre *r*; il avait un grand fonds d'énergie et de grandeur d'âme.

A la suite de la mort de ce prince, l'émir Yoûsof Derâ'i, qui gouvernait Merrâkech en son nom, saisit et fit égorger Aḥmed et ses onze fils et petits-fils. Le sultan Moulay Aḥmed Chérif, qui avait régné environ dix-neuf ans[2], était un brave et adroit cavalier, plein d'audace et de hautes visées, bon administrateur. Il régna environ douze ans[3].

La mort violente du Chérif Moulay Moḥammed ben Moḥammed 'Alewi Ḥasani eut pour conséquence de faire occuper le trône à Fez par son fils Moulay 'Abd Allâh ben Moḥammed ben Moḥammed. Son frère 'Othmân ben Moḥammed[4], qui était à Fichtâla lors du meurtre de leur père par les Turcs, résolut aussitôt d'en tirer vengeance, et rassemblant environ deux mille cavaliers, il se dirigea vers Târoûdânt, place importante que défend une forteresse presque inexpugnable et où les Turcs, après s'en être emparés, s'étaient fortifiés. Ceux-ci firent une sortie contre 'Othmân, qui avait dressé son camp sous les murs de cette place, et lui livrèrent un combat acharné où 'Othmân, qui resta vainqueur, fit de ses ennemis un tel massacre qu'il les anéantit [presque]. Quant au général turc, lorsqu'il se vit près d'être fait prisonnier, il s'entoura d'un cercle de poudre [F. ... v°] où il mit le feu et se fit sauter. Telles furent les représailles exercées contre les meurtriers de son père par

---

(1) Voir Hammer, *H. de l'empire ottoman*, trad. fr., VI, 121.

(2) Lisez: environ vingt-huit ans, de 923 à 951.

(3) Cette phrase, qui ne s'explique pas, constitue une bévue du copiste ou bien doit s'entendre de Moulay Moḥammed II, qui régna environ quatorze ans, de 951 à 965. *Cf.* aussi p. 348, 2e alinéa.

(4) C'est 'Abd Allâh lui-même qui dirige cette expédition contre les Turcs, d'après la *Nozhet*, p. 92, et le ms. 5429, ci-dessous.

'Othmân, qui était un homme brave, distingué et doux pour le peuple.

Vers 971 (31 août 1563) à peu près [1], Ḥasan Pacha ben Kheyr ed-Dîn Pacha s'étant avancé contre Fez se heurta contre les troupes de Fez commandées par 'Othmân, car son frère Moulay 'Abd Allâh était alors malade. 'Othmân eut le dessus, et le peuple commença à parler de sa bravoure et de son intelligence, ce qui excita la jalousie et suscita les craintes de son frère Moulay 'Abd Allâh. Celui-ci se rendit à Miknâsa, où il invita 'Othmân et fit de grands préparatifs pour le recevoir, puis quand il put se saisir de celui-ci, il le fit mettre à mort, ce qui eut lieu un an après la défaite infligée à Ḥasan Pacha.

A partir de là, Moulay 'Abd Allâh ben Moḥammed resta tranquille maître du pouvoir, et c'est lui encore à l'heure actuelle qui gouverne tous ces pays, Fez, Merrâkech, Sidjilmâssa, Târoûdânt et autres villes et forteresses importantes au nombre d'une trentaine... [2] jusqu'à la frontière du Soudan. C'est, à ce qu'on entend dire, un prince juste et intelligent, qui a abrogé dans ses états les impôts illégaux et d'autres charges analogues ضريبة. Il a un grand pouvoir.

En 979 (26 mai 1571) éclata en Espagne une révolte contre le roi [chrétien] : les habitants se réunirent dans le Djebel Akhdar [3] près de Grenade, et mirent à leur tête un descendant du roi Aboû Sa'îd ben el-Aḥmar ; ils infligèrent une défaite au général commandant les troupes du roi d'Espagne, si bien que les infidèles commencèrent à avoir grand'peur. Les insurgés députèrent à Moulay 'Abd Allâh pour lui demander du secours, mais il ne put leur en accorder à cause du trop petit nombre de

(1) Sur cette date, cf. le récit de la *Nozhet*, p. 92, qui parle de 965.

(2) من نحو ثلثين بلد كبير مدوند والى ان يتخام le passage laissé en blanc dans la traduction renferme probablement les noms altérés de deux villes de l'extrême sud.

(3) La pragmatique de Philippe II, qui provoqua l'insurrection dans les Alpujarras sous le commandement de Fernand de Valor ou Ibn Omeyya, fut publiée le 1er janvier 1567 ; près de deux ans se passèrent en préparatifs et en pourparlers avec les chefs régnant à Alger et au Maroc, le soulèvement éclata à la Noël de 1568 et ne fut réprimé qu'en 1571 (de Circourt, *Hist. des Mores Mudejares*, II, 287). Sur les Alpujarras, voir Simonet, *Descripcion del Reino de Granada*, 16 et 107.

bâtiments rapides ou de transport dont il pouvait disposer, et pour un autre motif encore. Aussi à partir de ce moment commença-t-il à équiper des bâtiments de l'une et l'autre espèces, de sorte qu'il arriva à se constituer une flotte d'une trentaine de corvettes qui naviguaient été et hiver, et faisaient sur les infidèles du butin et des prisonniers. Nous avons appris que maintenant encore il s'occupe avec zèle d'en augmenter le nombre. Le petit nombre des corvettes dont il disposait tenait à l'absence dans le pays de bois propres à ce genre de construction ; mais maintenant l'importation à Fez du bois de Roûm est permise, de sorte que le Chérif s'efforce de se constituer une flotte. Son intention est, dit-on, de conquérir l'Espagne, car il sait que cette entreprise n'est pas difficile par suite du nombre de ceux des habitants qui cachent dans leur cœur [des sentiments musulmans] (1).

En 974 (19 juil. 1566), Moulay 'Abd Allâh envoya le fils de son frère, le brave, énergique et savant Moḥammed ben 'Abd el-Kâdir, enlever Chefchâwîn (2) au Chérif Moḥammed ben Sîdi 'Ali [ben Moûsa] ben Râchid 'Alewi (3). Sîdi 'Ali était devenu prince de ce pays du temps d'Aboû Zakariyyâ Waṭṭâsi, et eut ensuite à combattre son fils Ech-Cheykh, qui se révolta. Il fut à sa mort remplacé par son fils Ibrâhîm ben Sîdi 'Ali, lequel eut lui-même pour successeur le dit Chérif Moḥammed ben Sîdi 'Ali. Ce Moḥammed refusa d'obéir à Moḥammed Portugali, et ensuite à Aboû Ḥassoûn. Il avait sous ses ordres des troupes nombreuses, [F. ...] et il était reconnu par plus d'une quinzaine de tribus. Ce même Moḥammed refusa ensuite d'obéir à Moulay 'Abd Allâh lorsque celui-ci monta sur le trône, et il lui résista les armes à la main ; mais il eut le dessous et fut poursuivi sans arrêt par son adversaire, qui lui enleva ses états. En 979 (26 mai 1571) le dit Moḥammed, se dirigeant vers le Hedjâz, passa par Constantinople emportant avec lui, disait-on, de grandes richesses.

(1) Ms. المتمكنين ; j'ai lu المكتتمين.
(2) Ms. شقشاوين.
(3) De ces faits ni de ce qui suit la *Nozhet* ne dit rien. D'après l'*Istikça*, III, 19, la prise de Chefchaouen est du 12 çafar 969.

En dhoû 'l-hiddja 980 (avril 1573), la nouvelle nous parvint que les Portugais avaient équipé une flotte considérable pour attaquer les musulmans ; mais à la suite d'un ouragan la mer se souleva et engloutit les navires et tous ceux qui les montaient, ce qui arriva à proximité des états du Chérif 'Abd Allâh : les flots rejetèrent sur la côte d'Açîla une quantité de bâtiments, d'armes et d'effets divers, ce qui procura un butin énorme au Chérif, et entre autres choses, dit-on, quinze cents grands canons.

Dans la nuit du 28 au 29 ramadân 981 (22 janv. 1574), mourut le puissant prince de Fez, de Merrâkech et de tout le Maghreb ultérieur Moulay Aboû Moḥammed 'Abd Allâh ben Moḥammed ben Ech-Cheykh Moḥammed le Chérif Hâchemi 'Alewi Ḥasani Mâleki, à la suite d'un règne de douze ans. C'était un homme savant et distingué, qui aimait la justice, s'entourait de savants et de cheykhs, s'occupait personnellement des affaires, protégeait le faible contre l'oppresseur et restreignait les empiétements de celui-ci ; il n'y avait ni ville ni bourgade où il n'eût installé un kâdi et un gouverneur qui y appliquaient les décisions légales, les ordres divins et les règles administratives.

Après lui régna à Fez et dans le Maghreb ultérieur son fils et héritier désigné Moulay Moḥammed el-Montaçir ben 'Abd Allâh. D'après ce qu'on dit, son intelligence, sa bravoure et son zèle à faire la guerre sainte contre les Francs ne pourraient être plus grands, et l'on parle également de sa justice.

En 982 (23 avril 1574) arriva à Constantinople un Arabe savant et vertueux, nommé Ibn ech-Cheykh, en qualité d'ambassadeur du prince de Fez, et apportant des cadeaux et présents royaux avec une lettre attestant que c'étaient là des témoignages d'amitié destinés à consolider les promesses et traités antérieurs et que ce prince lui-même reconnaissait la suzeraineté de notre Seigneur le Sultan (1). L'arrivée de cet

(1) Notre auteur, qui semble bien écrire à Constantinople ou en Turquie, force peut-être la note en prêtant ces sentiments d'humilité à un prince qui revendique une origine remontant au Prophète.

ambassadeur coïncida avec la maladie et l'affaiblissement du sultan Selîm Khân, qui mourut peu après[1]. Ce fut à son successeur Mourâd Khân que le grand-vizir annonça l'arrivée de l'ambassadeur et le motif de sa venue, et le Sultan prodigua [F.... v°] à l'étranger sa bonne grâce naturelle, accéda à sa demande, lui permit de baiser son étrier et de prendre place à son côté; après quoi il lui donna congé. Ensuite arriva à Constantinople Aboû Merwân 'Abd el-Malik ben Moḥammed Chérif, oncle paternel d'El-Montaçir Moḥammed, qui vint demander contre son neveu l'aide du sultan en disant qu'il avait plus de titres à la royauté. Celui-ci fut aidé par l'inspecteur naval 'Ali-Pacha, qui, pendant son séjour à Alger, était devenu le grand ami du solliciteur. En conséquence le sultan écrivit à Ramaḍân Pacha, gouverneur d'Alger, de se mettre en route avec des forces importantes et en compagnie d''Abd el-Malik pour rétablir la bonne intelligence entre ce dernier et son neveu en attribuant à chacun une partie du royaume. Conformément à cet ordre, Ramaḍân Pacha se mit en route après avoir fait connaître la décision du sultan à l'intéressé, lequel ne l'accepta pas. Alors éclatèrent des hostilités dont il sera parlé plus loin.

En dhoû 'l-hiddja de la même année (mars-avril 1575), on apprit les faits que voici. Les Portugais, ayant appris la mort de Moulay 'Abd Allâh Chérif, avaient fait des armements et s'étaient avancés du côté de Tanger avec 7.000 cavaliers et d'innombrables soldats, à l'effet d'enlever au Mérinide les quatre villes que nous avons dit précédemment[2] avoir été prises sur les infidèles par Moulay Moḥammed et son frère Aḥmed. Les habitants de Fez marchèrent alors contre eux et leur livrèrent une bataille acharnée; ils les moissonnèrent comme autant d'épis, firent sur eux un butin énorme et il y en eut bien peu qui purent échapper.

En moharrem 984 (avril 1576)[3], la nouvelle nous parvint

---

(1) C'est en 982 en effet que mourut Selîm II, à qui succéda Mourâd III.

(2) Il a été question ci-dessus, p. 341, d'Açila, Asfi et Azemmour.

(3) Le ms. porte, en chiffres, ٧٨٤.

que Moḥammed el-Montaçir avait arrêté et fait exécuter plusieurs des émîrs dont il suspectait les dispositions favorables à l'égard de son oncle Moulay 'Abd el-Malik ben Moḥammed. Cela lui aliéna les sympathies, et des messagers porteurs d'engagements de fidélité furent adressés à 'Abd el-Malik avec des invitations d'assumer le pouvoir. Ce prince accueillit de grand cœur ces ouvertures, et il se mit en marche accompagné de Ramaḍân Pacha, gouverneur d'Alger, et d'une vingtaine de mille combattants. Une rencontre eut lieu devant la ville de Miknâsa entre eux et El-Montaçir, qui avait une trentaine de mille soldats : l'engagement fut chaud, car environ sept mille hommes de l'armée de Fez et mille de l'armée d'Alger succombèrent[1]. Mais ce fut cette dernière qui l'emporta, et El-Montaçir profita de la nuit pour s'enfuir vers la montagne de Derâda'[2] en emportant d'ailleurs deux cents charges d'argent. Mais 'Abd el-Malik s'empara de tous ses effets, de ses chevaux et de sa tente, après quoi il pénétra à Fez et y demeura (quelque temps); puis il se rendit à Merrâkech et s'installa sur le trône. De là il se rendit à [*manque*], traita avec considération les principaux docteurs et les cheykhs, et leur accorda ses bienfaits. Après quoi il envoya au sultan Mourâd Khân, pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il avait fait, une valeur totale de deux cent mille dinars représentés par des métaux précieux, des objets de valeur et des cadeaux rares, avec le message suivant : « Ce que je suis [F. ...] je le dois au Sultan, et il est mon suzerain. Comme les infidèles possèdent plusieurs places fortes situées sur notre territoire, nous voudrions les attaquer et nous débarrasser d'eux. Nous espérons que la magnanimité du Sultan voudra bien nous protéger à cet effet. Nous avons maintenant, en fait de corvettes et de galères, une quarantaine de bâtiments, car présentement nous ne cessons pas, comme nos prédécesseurs et à la louange d'Allâh, de combattre sur mer aussi bien que sur terre, et si notre Seigneur le Sultan

(1) C'est la bataille qui se livra à Er-Rokn, d'après la *Nozhet*, p. 109; cf. ms 5429, ci-dessous.

(2) Lisez, Deren ? ; mais cf. ci-dessous, p. 351.

nous consent du secours, nous pourrons avec l'aide d'Allâh repousser et écraser les infidèles. » Cet envoi fut fait vers le milieu de çafar 985 (vers le 5 avril 1577).

Nous avons ouï dire qu'il portait les vêtements et le turban العمامة des Roûm ainsi que le ṭarṭoûr [1] rouge, ce qui est autre chose que ce qui est connu des habitants de ce pays : « Cela inspire plus de respect, disait-il, et c'est le vêtement des gens de guerre. » Il portait un parasol au-dessus de sa tête ; il engagea à son service mille Turcs fusiliers, *bondokdari*, semblables aux *bondokdari* de ce royaume. Les vendredis et jours de fête, il montait à cheval dans le même costume que notre Sultan.

Le 10 de djomâda II 986 ou 14 août [2], le maudit roi de Portugal à la tête de cent dix bâtiments, corvettes, galères et barques [3], tenta une expédition du côté de Fez à l'instigation du prince dépossédé de cette ville, Moulay Moḥammed ben 'Abd Allâh ben Moḥammed Chérif ; ses forces se composaient de quatre-vingt mille soldats, dont dix mille cavaliers et cinq mille Espagnols. Le point de départ de ces troupes (après leur débarquement) fut le port de Sela (Salé), au-dessous d'Açîla. Or le maudit (transfuge) avait, cédant à la séduction, épousé une fille [du roi ?] d'Espagne et disait qu'il ne consommerait le mariage que dans la ville même de Fez. A cette nouvelle Moulay 'Abd el-Malik se mit en campagne avec une armée comptant à peu près cent mille hommes, Arabes et autres, avec 12.000 canons (*sic*). La rencontre eut lieu dans le Wâdi 's-Seyl près du fort de Bardjâ [4], après que l'ennemi eut opéré son passage à l'aide de ponts qu'il installa. Les infidèles, qui avaient

(1) Espèce de bonnet haut, voir Dozy, *Vêtements*. — Sur les manières de faire de ce prince, cf. *Nozhet*, p. 138.

(2) Il s'agit de la bataille du Wâdi 'l-Mezhâzin, où périt Sébastien de Portugal ; elle est du 4 août 1578 ou 30 djomâda I 986. Il est inutile de souligner l'exagération du nombre des combattants de l'un et l'autre partis. Cf. ms 5429 ci-dessous.

(3) Texte براجى pluriel formé du turc بارچه ; dans le *Supplément* Dozy, on trouve بارجة avec le même sens, et donné, d'après le glossaire de Belâdhori, comme étant d'origine indienne.

(4) Je conserve ces noms tels quels, mais on ne les retrouve pas dans les autres versions que nous connaissons de cette affaire.

amené avec eux trois cent soixante chariots pour transporter les canons, les lancèrent tous sur les musulmans; mais par la faveur divine les projectiles passèrent par dessus la tête de ces derniers sans en atteindre un seul. Les fidèles alors tirèrent des coups de fusil et de baliste برقيلات [1] qui firent de grands ravages dans les rangs ennemis. La mêlée commença bientôt, et les infidèles eurent d'abord le dessus; mais ensuite, comme le Chérif Aḥmed revenait avec ses soldats du côté de la mer, ils crurent que c'étaient les troupes algériennes qui arrivaient en renfort, et ils s'enfuirent. Les musulmans les poursuivirent l'épée dans les reins, en tuèrent une vingtaine de mille et en firent prisonniers une quarantaine de mille. Comme le chef ennemi avait laissé vingt mille hommes pour garder sa flotte et en avait pris soixante mille avec lui, aucun de ceux-ci n'échappa. A la nouvelle du désastre, ceux qui avaient la garde de la flotte voulurent s'enfuir pour regagner leur pays. Or le Reïs Sinân se tenait avec quatorze corvettes [F. ... v°] montées par des soldats turcs sous le Djebel el-Kandîl [2] et guettait quelque proie. En apprenant ce qui s'était passé, il se lança à la poursuite de ces vaisseaux, dont il captura deux grands... برجستين et un petit bâtiment, qui emportaient quatre cent vingt-cinq infidèles; trente-cinq corvettes furent détruites et le reste put se sauver.

Quant à ʿAbd el-Malik, il mourut de joie ou, selon une autre version, par suite d'un mouvement désordonné? من المرح: comme il était à cheval il se pencha et faillit tomber; on le porta dans un char où il mourut aussitôt [3].

Il eut pour successeur son frère l'émîr des musulmans Moulay Aḥmed [4], prince de Fez, qui fit savoir aux combattants que chacun restait maître de ce qu'il prendrait. Or le butin était d'une richesse inouïe, car le prince ennemi, qui fut d'ailleurs

---

(1) On écrit ordinairement برقيل d'après Freytag.

(2) J'en ignore l'emplacement, mais cf. p. 299. L'intervention de Sinân n'est pas, à ma connaissance, rapportée ailleurs.

(3) C'est encore là une version entièrement différente de ce que rapportent des sources plus autorisées (*Nozhet*, p. 134, etc.).

(4) C'est-à-dire Aḥmed el-Mançoûr ed-Dhehebi.

tué d'un coup de fusil, avait amené, dit-on, quatre cents charges d'argent. Quant à Moḥammed, le prince dépossédé, il se noya au cours de sa fuite dans un bourbier de ce Wâdi, car après le passage des chrétiens sur les ponts dont il a été question, les musulmans, arrivant par derrière, les coupèrent, ce qui fit que quantité de fuyards se noyèrent. Il périt une vingtaine de mille musulmans dans cette bataille, qui dura une couple d'heures. L'on y fit aussi prisonnier un jeune prince fils du roi de Portugal. Moulay Aḥmed ben Moḥammed Chérif, quand il fut installé sur le trône, fit plus tard présent de ce jeune homme au roi d'Espagne, comme témoignage des liens et de l'amitié existant entre eux, Le cadavre du roi de Portugal fut racheté par les siens moyennant 460.000 [pièces] d'or. Dans nulle autre bataille on ne vit, comme dans celle-là, périr trois rois à la fois. Louange à Dieu et à ses volontés!

Le sultan Mourâd Khân, en apprenant l'avènement de (Moulay Aḥmed), lui envoya ses félicitations avec des cadeaux consistant en un vêtement précieux, un turban, un sabre et une masse d'armes incrustés d'or, et l'un de ses sceaux. Le même jour arriva aussi une ambassade du roi d'Espagne apportant de riches cadeaux, entre autres quatre caisses remplies de perles précieuses et que l'on vida sous ses yeux. Il fit exposer toutes les richesses, effets précieux, armes, etc., qu'il recevait en présent, et comme il se tournait vers l'envoyé de notre sultan, Aboû 'ṭ-Ṭayyib El-Khidr el-Djezâ'iri, le savant du Maghreb, en faisant allusion à l'histoire de Salomon et de Balkîs, ce savant lui dit : « Le pouvoir de notre Sultan est grand, et tous savent qu'il est au-dessus de tous les rois; ces cadeaux sont de sa part une marque d'amitié et de bienveillance, parce que tu es Chérif et pratiques la guerre sainte; les envoyés du roi d'Espagne, au contraire, ne sont venus que pour te faire la cour. Notre Sultan ne craint personne; au contraire, j'en prends Dieu à témoin, c'est lui que tout le monde craint. » Le Chérif lui donna raison en ajoutant : « Nul doute qu'il ne soit notre grand chef et le plus distingué d'entre nous; sa gloire l'élève par dessus les autres rois ».

Le dit Chérif Aḥmed est resté jusqu'à présent l'Imâm de ces territoires ; il prononce en personne la *khoṭba* à la mosquée dans l'appareil des khalifes d'autrefois et a fait frapper de la monnaie en qualité de Prince des croyants بإمرة المؤمنين [1]. C'est un homme jeune et robuste, qui a dépassé la trentaine, qui est sagace et a la crainte de Dieu. Il a atteint déjà un degré d'éclat plus brillant que ses ancêtres et les rois ses proches ; sa renommée s'est étendue au loin, surtout à la suite de la dite bataille. [F. ...] Nous avons ouï dire que le prince de Merrâkech Dâ'oûd ben 'Abd el-Mou'min ben... [2], par peur de lui, s'est enfui dans les montagnes de Derâda' [3] et y a rassemblé des partisans ; Moulay Aḥmed redoute quelque chose de ce côté.

Moulay Melloûk [4] était brave, bon cavalier, juste et policé ; il savait parfaitement l'arabe, le turc et le franc, mais s'adonnait au vin et à l'amour antiphysique. C'est à Merrâkech que se trouve son tombeau [5], sur lequel on a édifié une coupole élevée [6].

[Chap. 30] *Les Almoravides, princes du Maghreb*

Le premier d'entre eux fut Aboû Bekr ben 'Omar. Les commencements de cette dynastie dans la région maghrebine remontent à l'année 448 (21 mars 1056). Ces princes, proclamant la glorification de la religion divine et de la parole de vérité, conquirent de nombreux territoires, entre autres Sidjilmâssa et les territoires qui en dépendent, le Soûs et Merrâkech,

---

(1) Cf. p. 348, n. 1.

(2) Le nom laissé en blanc dans le ms est, El-Mehdi, d'après la *Nozhet*, p. 150. Dâ'oûd était neveu d'Aḥmed Dhehebi.

(3) Ce nom déjà vu p. 350 est écrit Seksâwa dans la *Nozhet*, p. 150, et doit désigner une portion du Haut Atlas ; mais je l'ai vainement cherché sur la carte.

(4) La lecture *Moloûk* ne paraissant pas possible, j'ai écrit Melloûk en supposant, encore que je n'en aie pas d'exemple, qu'il s'agit d''Abd el-Malik, p. 350, de la même manière qu'on fait de « 'Abd el-Azîz » 'Azzoûz, de « 'Abd el-Kâdir », Kaddoûr, etc.

(5) Ce que confirme la *Nozhet*, p. 137.

(6) Le ms. s'arrête ici brusquement, sans emploi d'aucune des formules qui indiquent habituellement l'achèvement d'un livre ou d'une copie. — C'est par suite d'une erreur de copie, d'ailleurs sans importance, que la notice des Almoravides, qui a été déplacée, figure ensuite dans cette traduction.

où ils massacrèrent de nombreux habitants. Ils faisaient remonter leur origine à Ḥimyar; partis d'abord du Yémen du temps d'Aboû Bekr eç-Çiddîk, ils se dirigèrent vers la Syrie, de là vers l'Égypte. puis au Maghreb sous la conduite de Moûsa ben Noçayr. Ils se rendirent avec Ṭârik à Tanger, mais leur goût pour la vie au grand air les mena dans le Sahara, où ils habitèrent jusqu'en 448 (21 mars 1056). Alors un des leurs, Djawher[1], de la tribu de Djodâla, se rendit en Ifrîkiya pour ensuite faire le pèlerinage; il ramena à son retour un juriste de Kayrawân, 'Abd Allâh ben Yâsîn, à l'effet d'enseigner la religion musulmane à ses compatriotes, dont certains n'en avaient plus conservé que la double formule d'attestation de foi et la prière. 'Abd Allâh et Djawher finirent par se rendre dans la tribu de Lamtoûna, à laquelle appartenait Yoûsof ben Tâchefîn, prince des musulmans, et y prêchèrent la pratique des doctrines musulmanes, dont quelques-unes furent bien accueillies et d'autres rejetées. Ils se rendirent ensuite dans la tribu de Djawher, chez les Djodâla, à qui 'Abd Allâh ben Yâsîn fit entendre, [F. ... v°] de même qu'aux tribus voisines, la même prédication. La plupart y prêtèrent une oreille favorable, et un petit nombre seulement se dérobèrent. « Il vous faut, dit alors le juriste à ses adhérents, combattre vos adversaires, et pour cela choisir un émîr. — C'est toi, lui fut-il répondu, qui seras notre émîr ! » Mais il s'y refusa et offrit à Djawher, qui refusa aussi, de prendre ce poste. Tous les deux s'entendirent alors pour nommer Aboû Bekr ben 'Omar, chef de la tribu des Lemtoûna, dont l'autorité n'était pas discutée dans les diverses tribus. Tous les deux allèrent lui porter cette offre, qu'il accepta; on lui prêta serment de fidélité, et le juriste l'appela Émîr des musulmans. Beaucoup de partisans vinrent le rejoindre, et le juriste, les poussant à la guerre sainte, leur donna le nom de Morâbiṭoûn (Almoravides). Ils massacrèrent nombre de leurs adversaires, de sorte que les tribus du Sahara s'inclinèrent devant eux et que leur force s'accrut.

---

(1) C'est ce même nom qu'on retrouve dans Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 463; comparez les versions d'Ibn Khaldoûn, *H. des Berb.*, t. I, 67, d'Ibn Khallikân, IV, 419, et du *Kartâs*, 88.

Mais quand le pouvoir se trouva entre les mains d'Aboû Bekr ben 'Omar et d''Abd Allâh ben Yâsîn, Djawher fut pris d'envie et commença à miner leur pouvoir. Alors fut tenue une réunion à son sujet, et la peine de mort fut prononcée contre lui pour s'être séparé des partisans de la Vérité. Djawher prononça une prière de deux *rek'a*, manifesta sa satisfaction de mourir pour se trouver en face d'Allâh, et son exécution eut lieu.

Une lutte acharnée eut lieu ensuite entre les Almoravides et les habitants du Soûs, et 'Abd Allâh ben Yâsîn périt au cours de ces combats. Après quoi les Almoravides s'avancèrent vers Sidjilmâssa, l'une des principales villes du Maghreb et bien fournie en ruisseaux et en arbres. La résistance des habitants ne put rien contre les Almoravides, qui conquirent cette ville et en tuèrent le chef. Aboû Bekr ben 'Omar, après en être devenu le maître, en remit le gouvernement à Yoûsof ben Tâchefîn Lemtoûni, qui était de ses cousins, en 443 (15 mai 1051). Aboû Bekr, confiant ensuite Sidjilmâssa au fils de son frère, fit marcher Yoûsof ben Tâchefîn avec une troupe d'Almoravides contre le Soûs, dont la conquête fut opérée par ce chef, qui était un homme religieux, décidé et expérimenté.

Les choses restèrent en l'état jusqu'en 462 (20 oct. 1069), où à la suite de la mort d'Aboû Bekr ben 'Omar, les divers groupes Almoravides se réunirent et mirent à leur tête Aboû Naçr Yoûsof ben Tâchefîn, qui prit le titre de prince des croyants, *émîr el-mou'minîn*, et dont le pouvoir s'affermit et l'autorité s'éleva. Il poussa en avant dans le Maghreb, qu'il conquit forteresse par forteresse, puis s'avança vers l'emplacement où devait s'élever Merrâkech et qui n'était alors qu'un lieu marécageux et plein de saules, sans aucunes constructions. Ce fut là qu'il édifia la ville dont il fit sa capitale. Il conquit les territoires avoisinant le Détroit, tels que Ceuta, Tanger, Selâ, etc., tandis que ses troupes s'accroissaient.

En 479 (18 avril 1086), Yoûsof franchit la mer et passa de Ceuta à Algéziras, à raison des conquêtes que les Francs étaient en train de réaliser en Espagne, et les populations de ce pays se rallièrent à lui. Il livra au grand chef des Francs une bataille

importante[1] où les fidèles restèrent vainqueurs [F. ...] et où le nombre des Francs tués fut tellement considérable qu'avec leurs têtes seules on éleva un monticule du haut duquel fut fait l'appel à la prière. Yoûsof conquit Grenade, qu'il enleva à 'Abd Allâh ben Zîri Çanhâdji, qui y régnait. En 484 (23 févr. 1091) il retourna à Ceuta, où il se fixa, et fit passer en Espagne de nombreux corps de troupes qui y conquirent Xativa et Denia, et reprirent Valence aux Francs, qui l'avaient enlevée aux fidèles; après quoi ils marchèrent sur Séville et commencèrent le siège de cette ville, qu'ils emportèrent sur le roi El-Mo'tamid ben 'Abbâd. Celui-ci lui-même fut pris et envoyé à Yoûsof, qui le maintint emprisonné à Aghmât jusqu'à ce que le captif mourût. El-Mo'tamid était célèbre pour sa générosité, sa culture, sa science, sa douceur, son bon gouvernement, l'agrément de sa société, ses bienfaits et sa bonté à l'égard du peuple; aussi la population le pleura-t-elle.

Les envahisseurs conquirent ensuite Badajoz, et des divers princes d'Espagne ne respectèrent que les Benoû Hoûd, qui durent cette faveur aux relations antérieures qu'ils avaient avec Yoûsof. Leur territoire, situé dans l'est de la Péninsule, avait alors pour prince El-Mosta'în billâh ben Hoûd. Quant à Aboû Naçr Yoûsof, il continua sans relâche de combattre tous ceux qui lui étaient hostiles, jusqu'en 500 (2 sept. 1106), où il mourut. Son administration lui valut des louanges; il envoya à Baghdâd une députation pour demander l'investiture à l'Abbaside El-Mostazhir, qui lui accorda cette investiture et des vêtements d'honneur.

Il fut remplacé par son fils 'Ali ben Yoûsof ben Tâchefîn, du temps de qui parurent les Almohades et datent les débuts de cette dynastie. Il soutint de nombreux combats contre Moḥammed ben Toûmert l'Almohade, mais sans être toujours favorisé par la fortune.

Il mourut en 535 (17 août 1140) et eut pour successeur son fils Tâchefîn ben 'Ali ben Yoûsof, qui resta constamment en guerre avec le grand roi Aboû Moḥammed 'Abd el-Mou'min.

---

(1) Il s'agit de la bataille de Zellâka ou Sacralias, en 479 H. ou 1086 de J.-C.

En 539 (4 juil. 1144), celui-ci s'étant avancé vers Oran, Tâchefîn marcha contre lui, et les deux armées se trouvèrent face à face. Dans la nuit du 27 ramadân (24 mars 1145), qui est célébrée avec beaucoup de pompe chez les Maghrebins, Tâchefîn se rendit incognito avec quelques hommes à un lieu situé près de la mer pour y rendre visite à des religieux et des gens de bien et chercher leur bénédiction. Le chef des troupes d''Abd el-Mou'min, qui l'apprit, fit entourer Tâchefîn, qui se jeta sur son cheval [F. ... v°] et tenta de charger pour s'échapper; mais il tomba du haut d'une pointe élevée et on le ramassa mort; ceux qui l'accompagnaient furent massacrés, et ses troupes se dispersèrent. Après cela 'Abd el-Mou'min se rendit à Oran, qu'il emporta l'épée à la main, et où il fit un horrible carnage des habitants.

Le frère de Tâchefîn, Isḥâk ben 'Ali, qui était un tout jeune homme, étant alors monté sur le trône, 'Abd el-Mou'min marcha contre lui, conquit ses états et emporta Merrâkech à la suite d'un siège de onze mois. Isḥâk fut alors exécuté, et avec lui finit la dynastie Almoravide, qui avait duré soixante-dix ans et fourni quatre princes, 'Ali [qu'avait précédé] son père Yoûsof [ben Tâchefîn], puis Tâchefîn ben 'Ali, et Isḥâk frère du précédent[1].

Après cela 'Ali ben Isḥâk Molatthemi conquit l'île de Mayorque, où il demeura avec ses deux frères Yaḥya et 'Abd Allâh jusqu'à la mort de Yoûsof ben 'Abd el-Mou'min l'Almohade[2]. A la nouvelle de cet événement, il équipa une flotte d'une vingtaine de bâtiments et, se mettant à la tête de ses partisans, il alla débarquer sur le littoral de Bougie. Guerriers et fantassins pénétrèrent alors sans combattre à Bougie même, car il se trouva que le gouverneur de cette ville l'avait quittée peu de jours auparavant pour se rendre à Merrâkech et n'y avait

(1) Cette liste, où l'ordre chronologique n'est pas respecté, doit être complétée par l'indication du règne éphémère, avant Isḥâk, d'Ibrâhîm ben Tâchefîn; voir *H. des Berbères*, I, intr., p. XXXI, avec la correction du t. II, p. 86; Lavoix, *Catal. des monnaies*, p. 193; *Annales du Maghreb*, p. 540.

(2) Sur les Benoû Ghaniya, voir l'*H. des Berb.*, II, 88; Merrâkechi, trad. fr., 230; Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, 603; A. Bel *Les Benoû Ghaniya*.

laissé ni troupes ni défenseurs pour la garder d'ennemis alors inexistants. Mais en 581 (4 avril 1185) Ya'koûb [ben Yoûsof el-Mançoûr] l'Almohade lui enleva cette place de Bougie.

En cette même année, 'Ali ben Isḥâk se mit à la tête de nombreux partisans et marcha contre l'Ifrîkiya, qu'il conquit tout entière, et où il sema à pleines mains la ruine et le carnage, en recueillant un riche butin. En 583 (13 mars 1187) Ya'koûb les attaqua, les battit et les força à se disperser, de sorte qu'il délivra l'Ifrîkiya de leurs mains. En 591 (16 déc. 1194), 'Ali ben Isḥâk rentra de nouveau en Ifrîkiya et s'en rendit maître, grâce à l'absence de Ya'koûb, occupé alors à combattre les infidèles et dont le Maghreb resta environ trois ans sans nouvelles. Ce fut ainsi que les Molatthemi y restèrent les maîtres jusqu'à ce que l'Almohade Moḥammed ben Ya'koûb la leur enlevât en 595 (3 nov. 1198) et les refoulât dans l'intérieur, où ils s'évanouirent avec le temps.

De ces gens il ne resta alors plus personne qui arrivât au pouvoir, sauf pourtant un groupe au Tekroûr ben Toûzghay (*sic*). Le premier d'entre eux qui régna dans cette région fut Ibrâhîm ben 'Omar Tekroûri ; après lui son fils Dâ'oûd ; ensuite Idrîs ben Idrîs ben Ibrâhîm, à qui succéda 'Olhmân ben Idrîs ben Ibrâhîm, lequel pratiqua avec zèle la guerre sainte.

XIII

Sur la dynastie Sa'dienne du Maroc

Le ms. 5129 de la Bibliothèque nationale de Paris est un album constitué par des extraits de provenances diverses et traitant de sujets variés auxquels l'unité de main ne sert même pas de lien commun. C'est des ff. 1-29 qu'est tirée la traduction qui suit relative à la dynastie Sa'dienne au Maroc. La rédaction et la correction de l'original laissent à désirer, divers mots et tournures, d'ailleurs inconnus à Alger, devraient être davantage précisés, les fragments qui figurent vers la fin, proviennent, selon toute apparence, d'une ou d'autres sources que le morceau principal. Celui-ci lui-même, qui n'a titre ni nom d'auteur, ne flagorne pas la dynastie dont il parle, et c'est vraisemblablement contre notre auteur que s'élève Oufrâni (ou, plus exactement, Ifrâni). p. 90, qui, dans sa *Nozhet el-hâdi*, se fait le laudateur attitré de la dynastie Sa'dienne. Le rapprochement des deux versions est d'ailleurs intéressant, encore que les différences qu'elles présentent ne soient pas toujours bien grandes. Il ne faut pas, d'autre part, négliger les renseignements de provenance turco-égyptienne qui ont été consignés par Djennâbi et dont la traduction précède.

La traduction de la *Nozhet* par O. Houdas a été publiée aux frais de l'État dans la collection de l'École des langues orientales, et j'ai eu l'occasion de la corriger à plusieurs reprises. Pour mettre en garde ceux qui, sans pouvoir la rapprocher du texte, sont appelés à la consulter, je me borne à transcrire ces notes du traducteur : « Les souverains marocains prennent souvent la qualification de princes molouyens, épithète empruntée sans doute au nom de la rivière de la Molouya » (p. 156) ; et l'inventeur de cette stupéfiante découverte — d'ailleurs auteur d'une grammaire arabe — y revient complaisamment à la p. 317 : « La Molouya, qui est la rivière la plus importante du bassin méditerranéen du Maroc, traverse des contrées où l'autorité du sultan est souvent méconnue. C'est sans doute pour affirmer leur autorité sur ce territoire que les souverains marocains prennent souvent le titre de princes molouyens ou de la Moulouya ». Une autre note (p. 65) nous renseigne ainsi sur la *Modawwana* : « Un des traités de droit malékite les plus estimés : il a été composé à Qairouân par Sahnoun ».

P.-S. La brève notice ci-dessus a été écrite il y a une vingtaine d'années, de même que la traduction ci-dessous, d'ailleurs revue et annotée depuis lors. Une thèse d'E. Levi-Provençal, *Les historiens des chorfas*, datée de 1922, m'apprend l'existence d'un autre exemplaire de ce texte « malheureusement acéphale et du même coup anonyme » découvert au Maroc

« par un hasard heureux », qui se termine par le règne de Moḥammed Cheykh el-Açghar, et dont il est annoncé la future publication en texte et traduction (pp. 131-140). Je n'ai pas estimé que cela dût faire obstacle à la mise au jour d'une version qui a un droit de priorité, et qui est faite d'après un original inconnu de cet arabisant et plus complet d'au moins les quatre derniers feuillets ; elle pourra, éventuellement, être complétée ou redressée à l'aide de renseignements que je n'ai pas ni n'ai eu la possibilité de recueillir sur place.

[4] *Règne des deux frères qui, revendiquant la qualité de Chérifs et l'autorité, s'emparèrent sur les chrétiens des places frontières musulmanes*

[F. 4] Le chroniqueur défunt raconte ce qui suit : Moulay Moḥammed ech-Cheykh et son frère Aḥmed el-A'redj [1] partirent du Soûs quand ils commencèrent à se montrer et à faire la guerre sainte. Ils avaient le Der'a [2] comme lieu d'origine ; c'est là qu'ils étaient nés et ils habitaient à Tâkemaddert [3]. Les habitants du pays ont rapporté qu'ils étaient tout jeunes à l'école en train d'apprendre avec leur maître quand un coq vint en volant se poser sur la tête de Moulay Moḥammed ech-Cheykh en chantant deux ou trois fois ; le maître, homme vertueux, sortit et raconta aux habitants de cette localité de Tâkemaddert ce qui venait de se passer, et comme ils lui demandaient ce que cela voulait dire : « Ces deux enfants, répondit-il, arriveront à une haute situation et commanderont aux habitants du Maghreb ». Aussi à partir de là les habitants s'attendaient-ils d'un moment à l'autre à l'événement jusqu'au jour où leur pouvoir se manifesta et où ils exercèrent l'autorité. Nous abrégeons d'ailleurs ce qu'on raconte longuement jusqu'au moment où ils émergèrent.

Quand, dans le dixième siècle, le pouvoir des Mérinides s'affaiblit, que les chroniqueurs restèrent impuissants devant

---

(1) Sur leur généalogie, cf. *Nozhet*, p. 8 sq ; ci-dessus, p. 339.

(2) Notre ms. orthographie toujours درا Derâ, ce qui est courant d'après Fumey, *Choix de correspondances marocaines*.

(3) C'est l'orthographe du ms. ; on lit *Tagmadart* dans Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 392.

la honte de leur vie et de leur mort ainsi que de leur perte de toute distinction, quand il n'y eut plus à relater d'eux de beaux faits, que leur éclat s'éteignit, que, dans la débilité de leurs actes, ils s'abstinrent de la guerre sainte; que, incapables de plus passer en Espagne, ils se mirent à agir au gré de leurs sujets, et non en souverains; que, s'abandonnant aux désordres, ils restèrent hésitants [4 v°] devant les questions les plus graves; que, le calme planant autour d'eux qui étaient disséminés dans le pays, ils vécurent satisfaits et inférieurs à leur tâche, sans qu'il y eût entre eux envie ni émulation, ne se montrant d'ailleurs pas injustes et respectant ce qui appartenait à leurs sujets, ceux-ci d'autre part ne donnant pas la préférence à d'autres qui prissent leur place; — quand enfin cet état de choses se fut longtemps prolongé, la guerre sainte surgit contre le territoire chrétien du Soûs, menée d'une façon continue par les indigènes, qui recevaient des Mérinides de l'aide en argent et en approvisionnements. Ces hostilités duraient depuis longtemps quand Moulay Moḥammed ech-Cheykh et son frère vinrent y participer; ils se dirent originaires du Soûs, prétendant qu'ils n'avaient eu au Der'a qu'un seul échelon de leurs ancêtres, et en revendiquant cette origine ils se dirent Chérifs. Les choses se passèrent comme il a été dit et nous nous bornons à un bref résumé. Les deux frères finirent ainsi par figurer parmi les chefs des combattants pour la guerre sainte, et les circonstances leur donnèrent le pouvoir. Ils se rendirent auprès du Mérinide, qui les accueillit bien et leur témoigna de la bienveillance à raison de la guerre sainte qu'ils menaient, ce qu'il traduisit par le don d'abondants approvisionnements et de chevaux. Ils retournèrent alors à leurs combats, mais revinrent ensuite une seconde fois le trouver et furent traités comme ils l'avaient été précédemment, puis se retirèrent. Entre eux et les chrétiens il y eut de nombreuses rencontres qui firent connaître leur nom, et ils se mirent alors à adresser aux tribus des appels écrits de venir soutenir leurs efforts; ils se rendirent encore auprès du Mérinide pour lui réclamer des tambours, des étendards et des approvisionne-

ments, et leurs demandes furent accueillies : le prince ne voyait pas cela de bon œil, mais voulait leur tenir compte du but qu'ils poursuivaient. Les frères finirent ainsi par s'emparer du territoire chrétien et arrivèrent au résultat qu'ils poursuivaient : les tribus vinrent les rejoindre et prêter leur aide pour les régions reconquises sur les infidèles, une grande quantité d'hommes se rendirent auprès d'eux en bandes nombreuses.

Après avoir livré des combats aux tribus qui étaient dépourvues d'un chef [unique], les deux Chérifs retournèrent vers Merrâkech, [et cela dura] jusqu'à la bataille de Dernâ livrée au Mérinide, qui fut mis en déroute, évacua Merrâkech et fut interné à Tâdela (1). Les deux Chérifs entrèrent à Merrâkech en 951 (25 mars 1544) et s'y proclamèrent souverains ; après quoi ils entamèrent avec le Mérinide, qui s'y prêta, des négociations de paix. La situation resta telle pendant quelque temps, puis surgirent entre eux de nombreux différends à propos des tribus, et qui sont trop longs pour être autrement que mentionnés. Il s'ensuivit des opérations militaires, et dans une rencontre qui eut lieu sur la rivière d'Omm er-Rebî' (2), le Mérinide fut mis en fuite et retourna à Fez dans des circonstances trop longues à raconter ; il évacua [en outre] Tâdelâ et Tâmesnâ. Alors il [le Chérif] engagea de nouveaux pourparlers de paix auxquels acquiesça le Mérinide waṭṭâside, qui pardonna la mort de son fils survenue dans la bataille de l'Omm er-Rebî' (3).

Parmi les ruses auxquelles recoururent les [Chérifs] fut l'envoi à leur adversaire de chérifs, de juristes et de professeurs [avec mission de dire] qu'ils revendiquaient [l'application de] la Loi, qu'ils désapprouvaient la guerre faite aux musulmans, qu'ils

(1) Comparez le récit de la *Nozhet*, p. 38 sq, qui est plus détaillé, mais non identique. Le nom de Dernâ n'y figure pas, non plus du reste que dans l'*H. de l'Afr. sept.*, t. III, de Mercier, qui reproduit exclusivement la *Nozhet*. D'ailleurs, la date de 951, que le ms. donne en chiffres et qui figure à la ligne suivante, paraît erronée.

(2) D'après la *Nozhet* (p. 39), en 943, et au gué d'Aboû 'Akaba. Le traducteur a écrit Bou Oqba, dont il fait ailleurs (p. 467) Aboû Aqaba, et (p. 423) Bou Aqba, sans y reconnaître le même lieu, et l'auteur de l'index ne l'a pas vu davantage. D. de Torrès cite le gué Bua Cuba (*Relation de l'origine et succez des Chérifs*, Paris, 1636, p. 102 et 105).

(3) Cette mort est en effet signalée par Torrès, p. 104.

étaient chargés de l'œuvre qu'ils revendiquaient pour eux-mêmes par suite de l'appel à eux adressé par les tribus du Soûs et des cantons qui en relèvent, à raison de l'impuissance du Mérinide à accomplir ce qu'exigeait cette œuvre. Quand tout cela eut été maintes fois répété par lettres et par intermédiaires, on s'entendit pour partager le pays en attribuant aux Chérifs la région s'étendant de l'Omm Rebî' aux extrémités du Soûs, et celle de l'Omm Rebî' jusqu'au fort de Tâza, au Mérinide. Celui-ci [5] agréa cet arrangement, comme s'il n'avait pas la force de s'occuper d'administrer le Soûs et ses cantons, et il en fit [comme] sa chose de prédilection [1], sauf cependant Sidjilmâssa, que l'on rattacha à la province de Fez. Voilà ce dont il se contenta, et il respecta la convention intervenue. Par son ordre les marchands devaient se rendre à Merrâkech : les pertes qu'ils pouvaient faire depuis l'Omm er-Rebî' jusqu'à cette ville incombaient aux Chérifs, et lui-même répondait des pertes survenues entre l'Omm er-Rebî' et Fez. Ce fut sur ces bases que fut conclu le traité de paix, et les deux frères laissèrent alors le peuple tranquille. Mais les tribus se mirent à écrire à Merrâkech, et les habitants de cette ville, de concert avec elles, s'occupaient d'intrigues et de préparatifs de guerre, de rassembler des bandes, d'organiser des troupes et d'élever des constructions du côté des frontières, etc., d'accord avec leurs amis appartenant aux tribus. Quant au Mérinide, il se contentait de ce qui lui avait été reconnu par écrit; il avait des intentions honnêtes et ne songeait qu'au bien depuis l'entente intervenue. Son énergie se relâcha [ensuite]; l'un de ses fils eut le gouvernement de Tâdelâ, un autre celui de Miknâsa, et un autre nommé Aboû Ḥassoûn, qui était le cadet, celui des régions du Rîf. Les choses restèrent en l'état pendant environ six ans, la paix étant acceptée librement et sans qu'il se manifestât d'opposition.

Ce furent encore les deux frères Aḥmed et Moḥammed qui troublèrent l'ordre et se mirent en campagne; une rencontre entre les deux partis eut lieu à Aboû 'Akaba, où fut pris le fils

(1) Cela paraît être le sens de فجعلها نفسا كريمة, expression qu'on retrouve plus loin appliquée à une troupe.

du Mérinide, Aḥmed ben Kaçriya (*sic*), dont le frère Moḥammed el-Azrak périt, pendant que leurs troupes subissaient une défaite complète [1]. Les Chérifs relâchèrent le prince prisonnier moyennant des conditions dont la première fut l'abandon de Tâdelâ et de son ressort; d'autre part, les tribus du Maghreb s'avancèrent et firent main basse sur les approvisionnements du camp du Mérinide. Ainsi s'accrut encore le pouvoir des Chérifs, qui s'étala au grand jour et étendit ses regards, qu'appuyait la force, sur toutes les tribus. Ils conquirent Azemmoûr ainsi que leurs voisins, comme aussi Tâmesnâ et Selâ; ils appelèrent à la guerre sainte contre El-Brîdja [2] en ordonnant de faire les préparatifs nécessaires pour cela, et de réunir ce qu'il fallait pour continuer dans cette voie; c'est de Dieu qu'émanent le commandement et la défense! Ces dispositions leur valurent une autorité assurée, les cœurs leur furent conquis, les regards se tournèrent vers eux, leur commandement capable et accompagné de succès prévalut sur celui du Mérinide [3]; louanges à Celui qui accorde et qui retient, qui élève et qui abaisse, le maître unique, le seul adorable! Ils arrivèrent ainsi, en concentrant leurs bandes, à dominer entièrement les tribus occidentales, et le Mérinide ne conserva plus dans l'Ouest [4] que Miknâsat ez-Zeytoûn, Fez, Bâdis et les régions

---

(1) Notre récit parle donc de deux défaites du Mérinide sur l'Omm Rebî' à quelques années de distance; dans la *Nozhet* (p. 39) l'une eut lieu à Anmây en 935, l'autre sur l'Omm er-Rebî' en 943, cf. p. 363, n. 2.

(2) La même que le Mâzighan d'Edrîs (p. 84) ou le Mazagan moderne, ou encore Djedîda (= *el-boreydjat el-djedîda*, le fortin neuf), nom qui remonte à la construction de la forteresse portugaise de 1506, d'après Budgett Meakin, *The land of the Moors*, Londres 1901, p. 185. Voir p. 341.

(3) Le Mérinide assiégé à Fez en 960 ou 961 se nomme Aboû Ḥassoûn 'Ali ben Moḥammed ben Aboû Zekri Bâdisi; proclamé à Fez en 932 et aussitôt détrôné par son neveu Aḥmed ben Moḥammed, il était allé à Alger réclamer des Turcs un secours qu'il attendit longtemps et qui lui permit de ressaisir le pouvoir (*Nozhet*, pp. 56 sq). Mais s'agit-il ici de ce prince et de cette date? Notre texte, dont l'exposition et la rédaction laissent trop souvent à désirer, parle plus bas, pp. 372 et 373, d'un Aboû Ḥassoûn fils ou successeur d'un Aboû Aḥmed. Comparez les listes, d'ailleurs divergentes, des Mérinides données par Mercier, *Histoire*, t. III, et Lavoix, *Catalogue des monnaies*.

(4) A maintes reprises notre texte emploie les mots *Gharb* et *Maghreb* en parlant de Fez et de la région septentrionale de notre *Maroc*. Il faut d'autre part se rappeler l'existence de la province du Gharb, région limitrophe de l'Atlantique au nord de Mehdiyya et du Sebou, ainsi que la facile confusion de la graphie arabe entre les mots عرب et غرب.

montagneuses qui en dépendent, jusqu'au Kaçr 'Abd el-Kerîm, ainsi que, parmi les tribus arabes (*sic*), les Awlâd 'Isa, les Awlâd Gâ'id et les Meḥâmid ; toutes les autres reconnaissaient les Chérifs, à l'exception des Awlâd 'Imrân qui s'étaient installés نزلت avec les Awlâd Gâ'id et les Awlâd 'Isa, à El-'Assâl, tandis que les Djebâla et les Meḥâmid étaient à Khawlân [1]. Alors le siège en devint nécessaire, et les Chérifs se rapprochant campèrent à Waṭâ Nakhla pour bloquer Miknâsa et Fez. Le blocus poussé vigoureusement dura quatorze mois : les hommes, [5 v°] sortant de Fez Djedîd aussi bien que de Fez Bâli [2], combattaient nuit et jour ; les gens [de la ville ?] se rendaient au camp (assiégeant), y coupaient les têtes et enlevaient les chevaux et les provisions, jusqu'au jour où le prix des vivres s'éleva, que les objets de valeur s'épuisèrent [3], que les greniers se vidèrent, que la mort faucha les héros, que de nombreuses discussions surgirent ; la famine était générale, à ce point que le blé, dont le poids d'une oûkiya était une rareté, se vendait dans le camp à quatre dirhems le moudd. Les assiégés s'étant mis à gagner nuitamment le camp, les Chérifs firent repousser par la force ceux qui se présentaient ainsi ; on coupait une portion de l'oreille à ceux [qu'on prenait, avant de les renvoyer] et on les mettait à mort quand ils se représentaient une autre fois. Ainsi se prolongea le blocus, tandis que les docteurs excitaient la population à résister et à continuer d'obéir au Mérinide. Celui-ci, au cours de correspondances qui furent échangées, fut exposé à diverses ruses : ainsi l'assiégeant lui promettait, si lui-même était reconnu, de ne lui faire aucun mal et de lui donner des territoires où il irait vivre, allant même jusqu'à lui attribuer, à lui et à ses partisans, Sidjilmâssa : « Comment, lui disait-il, n'agirions-nous pas bien avec toi, alors que toi-même tu as à plusieurs reprises usé à notre égard

---

(1) De ce passage, d'une rédaction trop négligée, la traduction n'est donnée que sous réserves.

(2) Qui est au nord-est du quartier royal ou Fez djedîd.

(3) وتمت الدخائر j'ai donné à ce verbe le sens vulgaire « être épuisé ». Dans ce qui suit j'ai dû aussi faire plusieurs corrections pour obtenir un sens acceptable.

de procédés généreux et que tu nous as accordé des approvisionnements? Nous reconnaissons les bienfaits que nous te devons et tu ne peux que penser du bien de nous. Jusqu'à quand vont durer ces luttes qui nous divisent et dont nous serons tenus responsables? ».

Revenons-en maintenant à ce qui concerne les juristes Wancherîchi [1] et Ez-Zakkâk [2], ainsi que le Seyyid Ḥarzoûz [3] à Miknâsa. Ils recevaient à tout moment des lettres du Moulay Moḥammed ech-Cheykh, qui cherchait à les intimider, et à qui ils répondaient : « Nous ne romprons pas le contrat d'intronisation du Mérinide, et nous ne nous soustrairons pas à la fidélité que nous lui devons aussi longtemps qu'il restera en vie ». Ce chef finit par adresser à 'Abd el-Wâḥid Wancherîchi des vers dont le sens était : « Si j'entre dans la ville à la suite de soumission, je la remplirai de justice [4]; si j'y entre de force, je la remplirai de carnage »; à quoi le destinataire répondit par ces vers [5] :

[*Tawîl*] Menteur que tu es! j'en jure par le Temple sacré, tu ne pratiqueras pas la justice, et le Seigneur ne t'a marqué du mérite ni ne te l'a attribué; tu n'es autre chose qu'un incrédule, un hypocrite, feignant, pour séduire les ignorants, de suivre la voie excellente.

De même 'Ali Ḥarzoûz, prêchant sur lui à Miknâsat ez-Zeytoûn, finit, à la suite des préliminaires qui lui avaient servi de début, par dire : « Il n'est, j'en prends le ciel à témoin, ni Chérif ni Seyyid, ni ne suit la voie de justice; il infeste la terre et ses produits : « Allâh n'aime point le désordre. Quand on lui dit de craindre Allâh, la présomption le porte au péché; mais la géhenne lui suffira, et c'est assurément un bien vilain séjour! » (Koran, II, 201, 202). En apprenant ces nouvelles, Moulay Moḥammed ech-Cheykh rassembla son entourage pour

(1) Il s'appelle Aboû Moḥammed 'Abd el-Wâḥid ben Aboû 'l-'Abbâs Aḥmed (*Nozhet*, p. 61).

(2) Aboû Moḥammed 'Abd el-Wahhâb ben Moḥammed ez-Zakkâk (ib., p. 59).

(3) Aboû 'l-Ḥasan 'Ali (ib., p. 60).

(4) Texte ﻋﺪﻻ, que j'ai corrigé.

(5) Ils sont cités comme le début d'une pièce plus longue (*Nozhet*, p. 62; *Istikçâ*, III, 10).

lui annoncer qu'ils allaient partir en abandonnant l'Ouest à Wancherîchi, Ez-Zakkâk et Ḥarzoûz. Mais le kâ'id Aboû Ḥammâda lui riposta : « Donne-nous l'argent nécessaire, et je me fais fort de pénétrer dans la ville ». [6] Une forte somme lui fut en effet confiée. Or il correspondait avec les voleurs[1] de Fez, qui s'appuyaient sur lui (*sic*) à raison des malheurs qui les frappaient et des épreuves du siège, et il leur adressa cet argent avec l'autorisation de se saisir de Wancherîchi ou de lui ôter la vie. Ces hommes, parmi qui figuraient El-Ḥaddjâr, El-Louwâti et le cheykh de la ville, que nous nous bornons à citer, acquiescèrent, mais le cheykh 'Abd el-Melik et Ech-Châ'ir restèrent du parti du Mérinide. Ceux qui avaient reçu l'argent se rendirent au camp et convinrent avec Moulay Moḥammed ech-Cheykh qu'il viendrait le lendemain et que ses troupes pénétreraient du côté de Bâb el-Fotoûḥ. Il donna donc aux gens de Zerfoûn l'ordre de creuser pour la ruiner la muraille qui était dans le Wâdi 'z-Zeytoûn, où étaient installées les machines d'arrosage التواريس, muraille qui est aujourd'hui remise dans son état primitif[2] ; l'ordre aux gens de Çafroû et aux Behloûl de ruiner une partie de la Porte rouge, *el-Bâb el-Ḥamrâ*[3] ; l'ordre aux Benoû Yâzgha de détruire la muraille de Sîdi el-Hâddj Aboû Dirhem. Ces gens aussi bien que les troupes exécutèrent les ordres reçus, les premiers de détruire les murailles, les secondes de pénétrer dans la ville le lendemain, pendant que les voleurs stipendiés, leurs domestiques et leurs bandes chargés de garder les murailles du Bâb el-Fotoûḥ jusqu'à l'aurore, tenaient caché ce qui se passait, et à l'entrée des guerriers de Moḥammed ech-Cheykh, qui pénétrèrent au cœur de la ville, ils leur vinrent en aide jusqu'à ce qu'ils

(1) L'arabe سيلب, que nous retrouverons à maintes reprises, est expressément expliqué par la *Nozhet* (texte, p. 238 ; trad. fr., p. 397) comme ayant ce sens au Maroc. Dans le Sud oranais سائب signifie « émigré », et la racine, « s'enfuir » ; actuellement, au Maroc, il a le sens de « vaurien, sacripant », qui semblerait ici plus approprié.

(2) Texte وهو اليوم على بنيانه.

(3) Le mot *bâb* est employé comme féminin dans la langue du Maroc. (Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 239).

atteignissent Et-Ţarârîd[1]. Alors le Mérinide, abandonnant Fez Djedîd, descendit à la Kaçba ; les gens de la tour de guet et les têtes chaudes[2] de la ville se rassemblèrent autour de lui et firent pleuvoir la mort sur les guerriers du Soûs, des Djerâwa et de Merrâkech, jusqu'au moment où ils sortirent par le Bâb el-Fotoûḥ[3], tandis que le Mérinide était au milieu de ses défenseurs.

L'auteur s'exprime ainsi : Je tiens ceci de la bouche d'un nommé 'Ali ben Hâroûn, qui se trouvait dans le quartier des fabricants de seaux, près du marché au henné[4], par où déferlait la débandade : il vit les cavaliers lançant leurs montures de dessus la conduite d'eau سقاية sur les têtes des gens fuyant, l'épée dans les reins, tant la pression exercée était grande. Alors les voleurs qu'avait séduits l'appât de l'argent, se repentant de leur acte, se retournèrent contre les gens du Soûs et les autres et les refoulèrent vers le Bâb el-Fotoûḥ. Ce fut à ce moment que ces malfaiteurs de voleurs convinrent de mettre à mort le juriste Wancherîchi, qui était imâm au Djâmi' el-Karawiyyîn et expliquait Bokhâri. Le savant fut prévenu par son fils, qui lui dit : « Père, des gens sont venus me prévenir que les voleurs projettent ta mort. — Allons-nous donc, répondit-il, renoncer à la prière et à l'enseignement ! A quel chapitre sommes-nous parvenus ? — Au chapitre du décret et de l'arrêt. — Eh bien ! nous parlerons du décret et de l'arrêt et nous prendrons séance comme d'ordinaire. Dieu nous garde ! » Et, se rendant à la mosquée, il fit la prière du maghreb, s'assit sur son siège près la Porte des libraires, et commença à expliquer les passages difficiles du chapitre du décret et de l'arrêt. Alors ces chiens dont nous avons parlé se mirent à le maltraiter et à lui lancer des flèches, [6 v°] tandis qu'il était sur son siège et que les étudiants et les assistants restaient anxieux ; ensuite ces

(1) J'ignore si ce mot désigne un quartier ou a un sens qui manque dans nos dictionnaires.

(2) اهل النفوس, peut-être « dévots exaltés », expression qu'on retrouve plus loin, p. 376.

(3) Au S.-S.-E. de Fez Bâli.

(4) Texte عند ارحبى الحناء.

ennemis de Dieu le saisirent et l'emportèrent vers la porte de la mosquée, et comme il s'accrochait avec la main à l'anneau de la porte, un coup de sabre la lui trancha pendant qu'on lui criait : « Prête ton aide à Moulay Moḥammed ech-Cheykh ! », à quoi il répondait « Dieu m'en garde ! »[1].

Quand le Mérinide apprit le sort qui lui avait été fait, il fit appeler les notables de la ville et leur apprit la nouvelle en versant des larmes auxquelles ils mêlèrent les leurs : « Veuille Dieu, dit-il, vous rémunérer à raison de ce que, par amour pour moi et jusqu'à présent, vous avez supporté et combattu, tout comme de la faim à laquelle vous avez exposé vos enfants ! Je vais me rendre auprès de Moḥammed ech-Cheykh pour intercéder en votre faveur, et c'est moi qui aurai à répondre pour vous et pour ce que vous lui avez fait, c'est ma tête qui vous servira de rançon » ; et il parla ainsi longuement, mais nous abrégeons. Il se rendit auprès de son adversaire, installé vis-à-vis Ra's el-mâ' (la source)[2], après être descendu, en approchant du camp, de cheval et s'être avancé les rênes de sa monture à la main ; à son arrivée et après avoir salué son vainqueur et le frère de celui-ci, il leur dit en pleurant : « Me voici venu pour que vous me coupiez le cou et laissiez les habitants de Fez en leur accordant le pardon ; c'est pour cela que je me remets entre vos mains. La seule raison qui m'a détourné de fuir, ce sont eux, qui ont combattu pour moi et souffert de la faim ; c'est pour eux que je me livre et que je demande à Dieu et à vous d'apaiser votre vengeance sur moi seul et à leur exclusion. Le fait que je suis entre vos mains rend votre pouvoir complet, faites ce qu'il vous plaît. Si je me suis rendu, c'est uniquement pour que vous vouliez du bien aux habitants de Fez, et mon humilité devant vous ne veut autre chose que cela ; traitez-les bien ! » Il se mit alors, tout en continuant de parler, à verser des larmes qui mouillaient les genoux de ceux qu'il implorait, tandis que les assistants pleuraient aussi : « Faites de moi, disait-il, ce que vous voulez, infligez-moi une mort qui serve

---

(1) Comparez le récit beaucoup plus bref de la *Nozhet*, p. 62.

(2) A l'O.-S.-O. de Fez Djedîd.

d'exemple, mais épargnez les habitants de Fez, qui ne sont allés à la mort et n'ont exposé leurs enfants à la faim qu'à cause de moi ! » Ses vainqueurs lui répondirent d'une façon satisfaisante : « Plus que toi nous sommes bien disposés pour les habitants de Fez[3] ; mais nous tenterons de nous concilier leurs cœurs à la suite des épreuves qu'ils ont subies par suite de nos attaques, du siège que nous leur avons fait subir, des biens que nous leur avons enlevés. Mais maintenant ils ne verront de nous autre chose que de bons procédés et des bienfaits ; adversaires ou soumis, notre indulgence leur est acquise, à toi comme à eux ; pour toi comme pour eux il y a amnistie complète ». Ils firent apporter les livres[1] et lui jurèrent qu'ils ne feraient nul tort ou application de la peine capitale à lui ni à ceux qui l'avaient suivi, et qu'il y avait amnistie complète pour ses adhérents. Après quoi ils lui remirent environ quatorze tentes en permettant à ses serviteurs de se retirer avec lui et leur assignant des frais de nourriture et de séjour. Ils les firent ensuite partir pour Merrâkech avec environ quatre cents Mérinides, ainsi que les intimes, attachés et serviteurs particuliers[2] du sultan, des nègres, des négresses, des muletiers et des litières. La population de Fez Djedîd salua leur départ de cette ville par des larmes de sang. Le trajet jusqu'à Merrâkech s'accomplit rapidement, et là leur entretien fut assuré pendant quarante jours ; puis un matin le sultan et ses familiers, au nombre d'une quarantaine, périrent empoisonnés et furent enterrés en une même journée. La durée n'est qu'à Allâh, et heureux l'auteur de bonnes œuvres qu'il retrouvera après sa mort !

---

(1) J'ai essayé de corriger le texte, qui est corrompu نحن اولى منك بالربع [بالرفق] على اهل فاس لاكن ناخذ بقلوبهم لاجل المحتة شفقة منا عليهم لاننا قاتلناهم وحاضرهم [وحاصرناهم] واخذ [واخذنا] اموالهم والى الان فلا يروا [والان فلا يرون] منا الا خيرا . Sur les neuvième et dixième mots, cf. l'expression vulgaire اخذ بظاهره essayer de prendre, de contenter, de satisfaire qqn.

(2) Les livres sacrés, c'est-à-dire le Koran et le *Çaḥîḥ* de Bokhâri, car ce dernier jouit d'une autorité et d'une vénération presque égales à celles du Livre saint.

(3) Texte وخوّامه ?

[7] Revenons-en maintenant à ce qui a trait à son fils Moulay Aboû Ḥassoûn[1], qui, en apprenant que son père était allé trouver les Chérifs et s'était, à cause des habitants de Fez, remis entre leurs mains, s'enfuit aussitôt du côté du Rîf, où il resta à attendre ce que serait le sort réservé par Dieu à son père. Quand il apprit que celui-ci et ses compagnons étaient morts par le poison, tandis qu'à lui-même des embûches étaient tendues, il abandonna le Rîf et gagna Melilla, puisqu'il ne lui était plus permis de rien espérer du côté du Maghreb. Il se rendit en pays chrétien et se présenta en pleurant devant le roi, à qui il demanda du secours et des troupes pour rentrer au Maghreb, et qui lui répondit : « Sultan, les princes chrétiens reconnaissent la paix que vous faites régner, votre fidélité dans vos engagements, votre justice vis-à-vis de nous ; aucun de nos droits n'est violé dans votre territoire, vous n'avez failli à aucune des promesses que vous nous avez faites ; de même que vous avez l'amour des musulmans, ainsi nous vous aimons et chérissons, et l'autorité de votre dynastie s'est toujours exercée au profit des deux peuples. Toi, Sultan, écoute ce que je vais te dire : mes intentions à ton égard sont très favorables et mon projet ne peut que te servir. — Et quelles sont tes intentions ? — Si je t'accorde le secours de troupes chrétiennes, nul au Maghreb ne te restera dévoué, aucun musulman ne te gardera son amitié, l'unanimité se fera chez tes coreligionnaires pour te combattre et faire la guerre sainte contre tes auxiliaires, l'hostilité de tes meilleurs amis devancera celle de tes ennemis. Tu n'as rien autre chose à faire que d'aller à Alger et d'y répandre des largesses pour qu'un corps expéditionnaire de quatre mille Turcs ou davantage se mette en campagne. Tout ce qu'il te faudra d'argent, en fallût-il un monceau, c'est moi qui te le fournirai, et de ce qu'il te faudra, je ferai trois parts : la première et la plus importante, tu l'emporteras à Alger ; la seconde te sera adressée et partira d'Oran ; la troisième te parviendra de Melilla. Dans chaque endroit où il te sera fait un versement, tu augmenteras sur place le nombre de tes

(1) Cf. ce qui est dit à la p. 365, n. 3.

recrues et accroîtras tes forces, les tribus qui te rejoindront te trouveront les mains pleines et largement ouvertes. Tel est le conseil que je t'adresse, rien de plus. » Le Mérinide ayant reconnu que c'était là le meilleur plan, s'entendit à ce propos avec lui et partit pour Alger, où il se mit en rapport avec le Divan ; celui-ci lui consentit l'envoi d'un corps expéditionnaire qui, après arrangements conclus, se mit en marche. Le Mérinide se rendit à Oran, où il trouva l'argent promis, qu'il répartit entre les guerriers et augmenta ainsi ses forces. De là il passa à Tlemcen, d'où il adressa aux tribus un appel écrit qui fut entendu, et poursuivant sa marche atteignit le *ribâṭ* de Tâza ; des gens du Maghreb vinrent se joindre à lui, puis il continua de progresser jusqu'au Wâdi Innâwen [1] près d'Er-Rokn. Là il se heurta aux troupes de Moulay Moḥammed ech-Cheykh grossies par des bandes et des tribus nombreuses ; à la suite de maintes escarmouches où le fils du Mérinide affirma sa vaillance, la rencontre d'Er-Rokn aboutit à la déroute de Moḥammed, dont Aboû Ḥassoûn emporta le camp, et qui le lendemain matin s'enfuit avec ses bandes par Wasilen. Son fils Moulay 'Abd Allâh, entré par le Bâb el-Foloûḥ, passa par le pont d'Er-Reçîf, [7 v°] mais craignant de traverser le milieu de la ville il rétrograda jusqu'au Wâdi 'ç-Çawwâfîn, et sortant par Bâb el-Djedîd [2], il rejoignit son père après être entré à Fez Djedîd. Une marche précipitée les mena à Miknâsat ez-Zeytoûn, qu'ils quittèrent le lendemain pour se diriger vers Tâdela. Là s'arrêta Moulay 'Abd Allâh, tandis que Moḥammed ech-Cheykh, poursuivant sa marche, poussa jusqu'à Merrâkech, où il se mit à résider (et à vivre) dans l'opulence.

Quant à Aboû Ḥassoûn, il entra, à la suite de la mise en déroute de Moulay Moḥammed, par le Bâb el-Foloûḥ, précédé de ses troupes composées d'Arabes et de Turcs ; nu-tête et pleurant, il embrassait grands et petits, soulevant jusqu'à lui les enfants des Fâsis et disant : « Suis-je en vie ou vais-je

---

(1) Affluent du Seboû, à quelques kilomètres droit au N. de Fez (Carte Barrère).

(2) *Sic* ; on trouve à Fez Bâli les deux portes, l'une et l'autre au sud de la ville, dites Bâb Djedîd et Bâb el-Ḥadîd.

mourir après cette journée où j'ai vengé Aboû Aḥmed sur les gens du Soûs et les Djerâwa ? » Le soleil commençait à décliner au début de son entrée, et ce ne fut qu'après l' *'açr* qu'il parvint au Mechwar et pénétra dans son palais. Il donna toute liberté d'action à l'égard des gens du Soûs et de Djerâwa, à ce point que les Turcs prenaient les esclaves noirs et les tuaient à la place des Djerâwis en disant que Gannawi [*sic*] ou Djerâwi c'était tout un, si bien qu'une foule de Djerâwis et de Soûsis furent mis à mort. Aboû Ḥassoûn reçut, à son entrée à Fez Djedîd, les tribus du Ḥawz venus pour le saluer et le féliciter ; il fit aux troupes des distributions d'argent et frappa la monnaie ; c'est lui (*sic*) qui est (appelé) el-Kebîr el-Ḥassoûni. Il se mit aussi à fortifier les villes et à emplir les greniers d'orge et de blé. D'autre part, les Turcs, en voyant ce beau pays, furent enchantés, en prirent les parties de choix et écrivirent à ce propos à Alger ; ils avaient l'intention de se révolter contre Aboû Ḥassoûn, dont les ordres ne les atteignaient point, et ils agissaient dans la ville comme il leur plaisait, faisant main basse sur les femmes et les enfants et pillant ce dont ils avaient envie. Ces mauvais procédés excitèrent le ressentiment des habitants, qui se mirent à les tuer, à leur tendre des pièges et à les assaillir nuitamment, si bien qu'ils en envoyèrent beaucoup à la mort. Les Turcs décidèrent alors en conseil d'habiter Fez Djedîd, et quittèrent en conséquence Fez Bâli, laissant ainsi libres les bâtiments des mosquées et du makhzen, ainsi que les fondouks. Une fois rassemblés dans leur nouveau lieu de séjour et se sentant en sécurité, ils firent main basse sur le sultan Aboû Ḥassoûn et sur ses courtisans, fermèrent Fez Djedîd et en expulsèrent les habitants. A cette nouvelle les gens de Fez Bâli sortirent porteurs de haches, de pioches et d'échelles et montèrent à Fez Djedîd, tandis que les cheykhs de la ville, dont le plus brave, nommé Es-Sâ'i, était chef de la tour du guet, s'appelaient les uns les autres. Les Turcs, montés sur les fortifications ou sur le Bâb es-Seba', dominaient tout ce monde d'insurgés, dont le nombre leur fit peur : « Quelle faute, dirent-ils, avez-vous à nous reprocher ? — Rendez-nous, leur fut-il

répondu, notre sultan s'il est encore en vie; il vous sera fait quartier, et puis regagnez votre pays! S'il est mort, voyez contre qui parmi vous vous pouvez crier et vous élever, et hélez-le! » Alors on amena le sultan en liberté sur le Bâb es-Seba', d'où la foule put le voir et à qui il fit signe. Il fut exigé [8] qu'il sortirait, et Dieu ayant ainsi épargné aux croyants une lutte fratricide, l'ouverture de la porte donna à la foule accès auprès du sultan. Celui-ci adressa ensuite aux principaux et aux chefs des Turcs l'ordre de sortir, ce qu'ils firent en passant par le Bâb el-Djif[1]; leurs troupes les suivirent, et pendant les quatre jours qu'ils séjournèrent là, le prince leur donna ce qu'il leur avait promis, puis ils se mirent en route pour Alger.

Le sultan alors commença à dresser ses troupes et à préparer ce qu'il lui fallait, ce qui lui prit huit mois; après quoi il fit sortir son camp, et rassembla ses bandes formées pour la plus grande partie de Fâsis, car leur concours lui était nécessaire. Au bout de peu de jours arriva Moulay Moḥammed ech-Cheykh, qui campa à Sâ'is, tandis que le Mérinide était campé à 'Akabat Afḥâm; puis les deux partis adverses se rapprochèrent, les cavaleries s'entrechoquèrent et une bataille importante eut lieu : Aboû Ḥassoûn mit son ennemi en déroute à Nefsi et poursuivit les opérations militaires, puis il envoya à Moulay Moḥammed un message disant : « Toi et tes enfants portez-vous vers El-Ghâdi tandis que moi je me présenterai seul, et nous ne laisserons pas les musulmans participer au combat »; et son adversaire lui répondit : « Je ne m'avancerai pas autrement qu'avec mes guerriers. » Le lendemain eut lieu la rencontre[2]; les troupes chérifiennes se montrèrent menaçantes, et les sept fils de Moḥammed ech-Cheykh, chacun à la tête d'un millier de cavaliers, se répartirent autour d'Aboû Ḥassoûn. Comme la mêlée était engagée, il se précipita à la rencontre de l'un des fils et le fit fuir; mais alors ils revinrent à la

(1) Cette porte ne figure pas sur le plan de Fez de la carte Barrère; peut-être faut-il lire Bâb el-Djîsa.

(2) A Mosellema, d'après la *Nozhet*, p. 58; je ne retrouve sur la carte ni ce nom ni ceux qui sont cités plus haut.

charge tous ensemble et s'interposèrent entre lui et [ses compagnons[1]] : une bronchade de son cheval leur permit de lui porter des coups de lance, et une fois tombé ils lui coupèrent la tête et la présentèrent aux siens sur la pointe des lances[2] ; et alors ces derniers s'enfuirent sans combattre davantage. Des gens de Fez il périt une quarantaine (*sic*), dont la plupart étaient des têtes chaudes[3], si bien que dans la ville l'expression devint proverbiale et qu'on répond à celui qui s'enquiert des nobles qu'ils sont restés à 'Akabat Afḥâm. Après cela Moḥammed ech-Cheykh prit les troupes محلة de Fez qui avaient tué un nombre très grand des siennes propres[4]. Il fit le lendemain son entrée à Fez Djedîd, expédia à Merrâkech la tête d'Aboû Ḥassoûn et resta ainsi sans concurrent. Cela eut lieu à la fin de l'an 959 (29 déc. 1551)[5].

Ayant de la sorte réoccupé la ville, il exerça durement le pouvoir, assouvit ses ressentiments, maltraita les habitants et en chassa la plupart dans les montagnes et vers l'Orient. Il mit aussi à mort l'imâm Ez-Zakkâk[6], qui, lors de sa première entrée dans la ville, lui avait refusé le serment d'obéissance et qui, pour ce fait, avait été consigné dans sa demeure. Le savant respecta cet ordre jusqu'à l'arrivée d'Aboû Ḥassoûn ; il se rendit alors auprès de ce dernier à Fez Djedîd, et ordonna au peuple de l'accueillir et de lui obéir : « Ce prince, dit-il, est le survivant de vos émîrs, de ceux qui ont mis le pays en état de défense, honoré les mosquées, bâti les écoles et les ponts, veillé aux affaires religieuses et civiles. » Cette fois, Moḥammed ech-Cheykh fit appeler Ez-Zakkâk, qui arriva malgré lui, puis s'assit devant le vainqueur sans lui faire hommage de fidélité : « Panse de baudet, lui dit le sultan, qu'est-ce qui t'empêche de me reconnaître, et pourquoi as-tu reconnu Aboû Ḥassoûn ? — Ma

(1) Le terme arabe correspondant à ces deux mots a été omis par le copiste.
(2) على المامح que j'ai corrigé en على الرماح .
(3) Voir p. 369.
(4) Je traduis le texte tel quel, mais la correction en est bien douteuse.
(5) Sur cette date, cf. *Nozhet*, p. 58, et ci-dessus, p. 365, n. 3.
(6) Aboû Moḥammed 'Abd el-Wahhâb ben Moḥammed, voir *Nozhet*, p. 59, qui raconte plus brièvement l'exécution de ce juriste ; et ci-dessus, p. 367.

panse, répondit le savant, [8 v°] est une pause de science; c'est la tienne qui est une panse d'âne bourrée d'usure et de gains illicites! » Ordre fut donné de le flageller, et il fut procédé à l'exécution du châtiment, mais sans qu'il en souffrît, car il récitait la Sourate du Tonnerre (S. XIII) et les invocations qu'elle renferme, ce qui évite toute douleur à celui qui, dans l'adversité et les épreuves, la répète. Le sultan, s'approchant alors de lui, l'interpella : « Vois, sorcier, quel genre de mort je t'infligerai! choisis si je te pourfendrai ou si je t'enlèverai la chair des os? — Choisis toi-même, répondit le cheykh, la manière dont tu veux mourir! — Tranchez-lui la tête! — A toi aussi, reprit Ez-Zakkâk, on te tranchera la tête, qui ne sera pas inhumée avec le reste de ton corps. » C'est ce qui arriva : plus tard on lui trancha la tête, qui fut envoyée à Constantinople, ainsi qu'il sera dit dans ce livre.

Les enfants et les officiers de Moḥammed ech-Cheykh désapprouvèrent ce meurtre commis de sang-froid ; à quoi il répondit : « L'exercice du pouvoir dans le Maghreb nous est assuré maintenant que nous avons mis à mort ces trois hommes, Wancherîchi, Zakkâk et Ḥarzoûz (1), qui nous débinaient en chaire et attisaient le feu de la guerre civile. » Ce dernier en effet avait prononcé à son propos une *khoṭba* où il en était venu à dire : « Les gens qui ont pour vêtements des colliers et des haïks لاكسيا, لازرية, qui montent... (2), et qui commencent leurs lettres par cent malédictions, se heurteront à l'erreur, et tant que je serai en vie je ne les mentionnerai pas dans ma chaire ».

L'auteur défunt dit ceci : Je tiens d'un homme alors vivant, 'Ali ben Ḥaroûn, qu'il rencontra quatre Karâwi près du bain de la forteresse, *ḥammâm el-kal'a ;* ils étaient enveloppés dans des couvertures servant au couchage باردية الفرش, brodés de soie et aux bordures de soie coloriée; ils se regardaient entre eux et trouvaient cela beau. Moḥammed ech-Cheykh, lors

(1) Aboû 'l-Ḥasan 'Ali Ḥarzoûz Miknâsi, dont l'exécution est aussi rappelée par la *Nozhet*, p. 60.

(2) Texte لاناجيا ; lire النجباء les chameaux de race (?).

de sa première entrée à Fez Djedîd, portait une *mellouṭa* (vêtement de dessus) de drap bleu de ciel et un collier de drap rouge ; aussi les Mérinides le dénommaient-ils Aboû Melloûṭa. Ainsi étaient vêtus également les principaux de la région du Der'a, de même que leurs chérifs, jusqu'au jour où ils entrèrent à Fez et que leur autorité y fut reconnue ; alors leur mode de vie s'affina par l'influence d'un homme et d'une femme[1]. L'homme, ce fut Kâsim Zerhoûni, qui avait été vizir des Mérinides et employé à leur service : il leur apprit à orner leurs vêtements et à avoir meilleure tenue, leur montra comment ils devaient les porter, comment enrouler les liens et étoffes du turban, comment user de montures magnifiquement harnachées, comment rehausser les armes à l'aide d'or, d'argent et de dessins, comment traiter les affaires en compagnie des grands, comment tenir conseil avec ceux, docteurs, littérateurs, secrétaires, gardes et officiers, qui ont ce privilège, comment et à quel rang chacune de ces catégories devait s'asseoir à l'audience, à quel moment devaient avoir lieu les repas et comment présenter les mets aux convives, comment procéder par voie d'ordre ou de prohibition, etc. ; il les mit également au courant des impôts du Maghreb ainsi que de l'administration des tribus, [9] des *zakât* et dîmes qu'on leur demandait et des redevances auxquelles elles étaient assujetties, comme aussi des soldes militaires. Il affermit ainsi le pouvoir nouveau en lui donnant du dehors, éleva l'éclat et le rang de ces princes par l'importance que se donnèrent leurs chambellans et par le nombre des gens attachés à leur service ; encore nous bornons-nous à en donner une idée approximative. Quant à l'intendante du harem[2] Bent Ibn Neddjoû, elle était au [service des] Mérinides et tomba dans les mains des Chérifs, qui la trouvèrent dans le palais et la laissèrent dans la situation qu'elle occupait. Elle leur fut d'une aide sans pareille pour tout ce qui concerne la vie domestique ; elle leur montra la préparation et la cuisson

(1) Leur enseignement des bonnes manières, des procédés administratifs et de l'étiquette à ces Bédouins parvenus est aussi rappelé en termes brefs par la *Nozhet*, p 55.

(2) C'est le mot عريفة voir *Supplément* Dozy.

des mets, la disposition [des repas] d'après les moments [de la journée] et les saisons : en hiver, avec les fruits et la vaisselle de cette saison ; au printemps, avec les fines bouchées [1] et les condiments de cette période ; en été, avec les fruits frais de l'époque, et de même à l'automne ; elle leur fit voir encore comment présenter les mets, lors de la rupture du jeûne, avec les accessoires convenables, etc. (?), tout comme encore l'ordonnancement des repas du matin et du soir, en y ajoutant les indications concernant le personnel suffisant pour la tenue de l'intérieur. Elle leur enseigna aussi comment habiller leurs femmes avec de beaux vêtements, comment employer les parfums pour les maquiller, comment les parer magnifiquement et faire usage de tapis de soie ainsi que de broderies sur les oreillers et les portières, l'emploi de cierges comme moyens d'illumination, etc. L'ex-intendante mérinide leur fit donc un intérieur élégant et veilla à tout ce qui s'y rapportait, tandis que le vizir Zerhoûni donna du lustre à leur règne et traça la voie où s'engagea leur autorité ; nous donnons ainsi une brève approximation de leur œuvre.

Quant le nouveau pouvoir fut solidement établi, Moḥammed ech-Cheykh répartit ses enfants dans les diverses villes en gardant auprès de lui le plus distingué : il préposa au gouvernement de Fez celui qui lui était le plus cher et qui lui succéda, Moulay 'Abd Allâh. Après avoir procédé à des nominations, révocations et confirmations relatives à des Maghrebins exerçant quelque commandement, il prit parmi les gens du Soûs ses kâdis et ses ḥâkem, de même que ses fonctionnaires de tout ordre, tels que chambellans, percepteurs et *addâil* [2], pour Debdoû, Tâza, Tetuan, El-'Arâ'ich, Selâ et Miknâsa, à raison du

(1) Texte بالغانى que j'ai corrigé en بالغافه et traduit par à peu près.

(2) Le mot الادايل du texte semble s'appliquer à un fonctionnaire dont je ne peux déterminer le caractère ; le singulier ادالــة revient peu après (voir p. s., n. 1), et ensuite à plusieurs reprises. Si l'on prononce *idâla*, le pluriel *adâ'il* peut être rapproché de اجائز employé à tort comme pluriel du mot *idjâsa*, licence d'enseigner, par Sakhâwi dans son *Tibr mesboûk*, ms. 2010 d'Alger. *Addâil* a passé chez les Espagnols et les Portugais ; pour ces derniers, c'est le grand chef de la cavalerie (voir p. ex. Goulven, *La place de Mazagan*, p. 193). Un Marocain ne donne cette vague explication : adâla, soldats faisant la garde dans un endroit, *ou* soldats levés dans une tribu.

concours qu'ils lui avaient apporté. Il fit édifier la Kaçba de Tâkemaddert[1]..., il y installa les *addâla* (?) appartenant aux indigènes du Soûs. Il en fut ainsi jusqu'au jour où il donna à Fez, tombée entre ses mains, son fils 'Abd Allâh comme émîr. Lui-même se mit en campagne du côté du Maghreb pour se rendre compte de la situation et y opérer la pacification. Il se mit alors à supprimer en les exécutant les chefs de tribus qui lui avaient servi à ses débuts, pour qu'ils n'eussent plus à réclamer sa reconnaissance, et nomma de son chef d'autres hommes choisis parmi les principaux et aux yeux de qui il garderait tout son prestige. Poussant vers l'Occident (*sic*) il arriva à Târoûdânt, où la kaçba dont il ordonna l'érection fut construite en quelques jours, et qu'il organisa; il fit maintes tournées[2] parmi les populations qui lui obéissaient et imposa à celles-ci les *nawâ'ib* (contributions extraordinaires), ce dont il fut l'inaugurateur au Maghreb[3]. Il préleva l'impôt à Sidjilmâssa, où son autorité fut pleinement reconnue, et aussi dans le Der'a. Il s'arrêta à Târoûdânt, et son séjour près de cette localité [9 v°] s'étant prolongé, il ne lui resta plus, en fait de troupes, que les janissaires, dont la plupart étaient Turcs et s'étaient séparés de leurs compatriotes qui retournèrent à Alger du vivant du Mérinide Aboû Ḥassoûn ; celui-ci étant mort et Moḥammed ech-Cheykh ayant fait son entrée victorieuse à Fez, ils entrèrent à son service et formèrent sa garde اهل الركاب. Il prisa fort leurs services et fit d'eux ses favoris à raison de leur cruauté; ils marchaient devant lui et à ses côtés, et les quatre cents hommes environ qu'ils étaient campaient à proximité de lui. Le sultan d'ailleurs veillait à ce que leurs droits fussent respectés, [car] il craignait leur mutinerie [éventuelle][4].

---

(1) C'est sans doute la localité dont le nom figure p. 361, mais qui est ici autrement orthographié. Ensuite vient un passage corrompu et que je n'ai pu reconstituer : وامر ببنيان قصبة تامدرت وبنتها الجامع ولاجل ذلك كانت الجامع تقبض كراءها ورتب فيها الادالة

(2) Texte وفرق محاله que j'ai lu وفرّق مَجاله ; autrement, on traduira : il répartit ses Meḥâll.

(3) Cf. *Nozhet*, p. 70 sq ; *Istikçâ*, III, 14.

(4) On retrouve à peu près les mêmes renseignements sur les Turcs *ibid*, p. 79.

Il était devenu seul et incontesté maître du Maghreb et avait fixé sa résidence à Fez, aux destinées de laquelle il présidait, quand il y reçut la visite d'un messager du sultan [ottoman] Selîm[1], qui était le protecteur de son pouvoir et qui lui rappelait que les Mérinides avaient eu pour sa personne une amitié qui se manifestait par des cadeaux et la subordination; que lui-même leur accordait une protection qui s'était traduite pour Aboû Ḥassoûn, le dernier d'entre eux, par l'envoi de quatre mille hommes de la garnison d'Alger, ce qui lui avait permis de pénétrer à Fez. Le messager, après une longue attente, réclama son congé, et reçut cette réponse de Moḥammed ech-Cheykh : « Donne le salut à ton sultan, le commandant des barques[2], et dis-lui ceci : Le sultan du Maghreb ne peut qu'entrer en compétition avec toi à raison de l'Égypte; il viendra, si Dieu le permet, te combattre à ce propos en Égypte même. Salut! » L'envoyé regagna Constantinople et se présenta au sultan, à qui il transmit cette réponse; elle lui valut les injures de ce prince, qui voulait envoyer une expédition maritime et lancer des troupes d'Alger contre Tlemcen. Mais les vizirs et d'autres encore se prononcèrent contre ce projet : ils s'entendirent avec douze de leurs hommes de confiance, leur versèrent de fortes sommes tant pour eux-mêmes que pour leurs enfants, et les envoyèrent au Maghreb, tout en écrivant au Kiâya[3] Çâliḥ, chef des janissaires, pour le mettre au courant de ce qui se tramait. Le prince était installé vis-à-vis Târoûdânt lors de l'arrivée de ces douze hommes de Constantinople, et il les fit héberger par le Kiâya Çâliḥ, qui les lui présenta en ces termes : « Ce sont mes cousins, frères et parents qui, ayant entendu parler de ton amitié pour nous, sont venus se mettre à ton service ». Le prince leur souhaita la bienvenue,

(1) Il s'agit de Soleymân ou Soliman II, d'après la *Nozhet*, p. 78, lequel régna de 926 à 974 ou 1520-1566 de J.-C. Selim II lui succéda et régna jusqu'en 974. Or Moḥammed ech-Cheykh étant mort en 965, c'est bien de Soliman II qu'il doit être question.

(2) Ou aussi *sultan des pêcheurs* (*ibid.*, p. 79), par allusion au développement de la marine chez les Turcs.

(3) كاهية représente à peu près la prononciation turque du persan كتخدا intendant.

puis donna des ordres écrits touchant leur solde et leur installation chez leurs camarades. Ils commencèrent donc à vivre avec ceux-ci, mais sans perdre de vue leur projet de trahison.

Ensuite le sultan conçut le projet de mettre à mort le cheykh administrateur, *çâḥib el-bilâd*, du territoire où il séjournait, ce que comprit celui dont la vie était menacée. Réfléchissant à ce qui était arrivé à d'autres cheykhs, il arrangea l'affaire avec le Kiâya Çâliḥ en l'informant des meurtres commis antérieurement par le sultan sur ceux qui lui étaient venus en aide pour conquérir le trône. Ils s'entendirent donc pour le mettre à mort, et leur complot ne remontait qu'à trois jours quand le cheykh, s'étant rendu chez le sultan et trouvant une occasion propice, fit prévenir le Kiâya Çâliḥ, [10] et des Turcs, au nombre d'une quinzaine, se portèrent à la porte des tentes de Moulay Moḥammed en se querellant : « Va voir, dit Moḥammed au cheykh, ce que font ces chiens de pêcheurs (1) et pourquoi ils font ce scandale ! — Seigneur, répondit-il, nous sommes au premier du mois, et probablement viennent-ils te trouver à raison des fournitures (2) et des vivres ; telle est leur coutume, et il faut qu'ils pénètrent jusqu'à toi ». Ordre fut donné de les laisser entrer et ils s'approchèrent de Moḥammed pour le saluer. Alors Çâliḥ, saisissant une hache que l'un d'eux portait dans son dos, abattit la tête du sultan, et la tenant dans sa main rejoignit les chevaux des nouveaux arrivés de Constantinople, pourvus de quatre jours de fourrage ; ces hommes la reçurent de lui, la placèrent dans une musette garnie de sel et de son, puis filèrent sur leurs montures en l'emportant vers Tafilâlet, où ils arrivèrent, sans que personne soupçonnât rien, comme s'ils étaient envoyés à Tlemcen. Ils atteignirent en effet cette dernière ville et en repartirent, toujours porteurs de la tête, pour Constantinople. Ainsi se réalisa le jugement divin que lui avait annoncé le juriste Ez-Zakkâk (3), telle était la décision du Décret et de l'arrêt. Quant au camp, voici ce qui se passa après

(1) Cf. p. 381, n. 2.

(2) Texte اقامة, cf. le dictionnaire Beaussier; infrà, p. 385.

(3) Voir *Nozhet*, p. 59, et ci-dessus, p. 377, la prédiction à laquelle il est fait allusion.

la décapitation du sultan (*sic*). Les Turcs en sortirent prestement, en tirèrent les canons de partout et emportant tout ce qui leur appartenait, envahirent la *kaçba* de Târoûdânt, qu'ils trouvèrent bien approvisionnée en vivres et en fourrage ; ils s'y installèrent après s'être emparés des approvisionnements et de l'argent du sultan, et refermèrent les portes sur eux.

Moulay 'Abd Allah, qui occupait Fez en qualité de khalîfa de son père, en sortit un jour en compagnie de son frère[1] Aḥmed el-A'redj dans l'intention de pacifier l'intérieur du pays. En arrivant à Tâdelâ, comme Aḥmed lui demandait de le devancer à Merrâkech, il conçut des craintes que provoquait la bravoure de celui-ci, s'empara de lui et de ses enfants, et les envoya enchaînés à Merrâkech ; puis il les y rejoignit et les mit tous à mort[2].

Moḥammed ech-Cheykh, au matin du jour où il périt, était soucieux, angoissé et de mauvaise humeur. Comme il avait auprès de lui un devin bien versé dans son art, il lui dit de rechercher ce qui lui arriverait en ce jour néfaste où il était de si mauvaise humeur. Le devin, qui recourait à des lignes tracées sur une omoplate canine, pâlit et resta tout troublé devant le résultat de son opération : « Quel est-il ? » dit le sultan, et comme l'autre se refusait à rien dire, le prince le força à parler, et reçut cette réponse : « C'est aujourd'hui le dernier jour qui nous reste à vivre ! » Moḥammed le fit mettre à mort, et les nègres l'inhumèrent dans l'[enceinte des] tentes royales. Or il ne s'était écoulé qu'une faible partie du jour quand les Turcs vinrent le trouver et qu'il arriva ce que l'on sait.

Les enfants qu'il laissa étaient Moulay 'Abd el-Mou'min, Moulay 'Abd Allâh, Moulay 'Abd el-Mâlik[3] et Moulay Aḥmed, [10 v°] en outre de petits-fils qui avaient pour pères Moulay 'Abd el-Kâder et Moulay Moḥammed el-Ḥarrân. Moulay 'Abd

(1) Lisez عمه, de son oncle. Sur la mort d'Aḥmed el-A'redj, cf. la version de la *Nozhet*, 42.

(2) Sur ces enfants, cf. *ibid.*, p. 69.

(3) Je transcris l'orthographe du ms., qui écrit presque partout 'Abd el-Melik, ce qui est en effet la forme de beaucoup le plus usitée. La *Nozhet* emploie l'orthographe *Mâlik*.

el-Mâlik et Moulay Aḥmed étaient [à la mort de leur père] à Sidjilmâssa, d'où ils s'enfuirent à Tlemcen, ville où ils furent rejoints par leur frère 'Abd el-Mou'min[1]. Quant à 'Abd Allâh, il résidait à Fez, la capitale, en qualité d'émîr, et y tenait l'armée réunie. Il était aimé de la population; il vivait à la manière des Mérinides, dont il avait aussi la tenue extérieure; à leur exemple, il s'occupait [des affaires] et [maintenait] la tranquillité; il était à ce point partisan de l'ordre que les gens s'en allaient à leurs jardins avec femmes et enfants pour s'y livrer à la culture et autres besognes, et y prolongeaient leur séjour : ils y suspendaient leurs écheveaux de soie (?), égorgeaient leur bétail pour le transformer en conserves desséchées et ne cessaient d'y résider du commencement à la fin de l'automne[2]. Aussi le peuple apprécia-t-il favorablement cette période succédant à celle des Mérinides.

La mort de son père n'était pas éloignée quand, une nuit qu'il dormait dans son palais, il vit venir à lui le juriste équitable, le mizwâr[3] qui, parti du quartier des Andalous, arrivant par la porte de la Kaçba, sortant par le Bâb el-Ghoroûr, pénétrant par le Bâb es-Seb'a et arrivant avec le *ḥâkim* jusqu'à la porte du mechouar, avait ordonné aux gardes de demander son admission immédiate auprès du prince; introduit aussitôt et s'asseyant devant lui, il s'exprima ainsi : « Seigneur, j'ai tiré l'horoscope cette nuit même, et des signes indicateurs de la mort du sultan me sont apparus; sois donc sur tes gardes pour prendre les mesures que tu jugeras te convenir et ne néglige pas mon avertissement; dans cinq jours d'ici cette nouvelle te parviendra. Veille donc à ce qu'il faut faire, et reçois mes salutations ». Après quoi le juriste rentra chez lui. Dès le lendemain, le prince fit payer la solde augmentée de distributions d'argent, fit sortir les troupes, procéda à des nominations

(1) Cf. *Nozhet*, p. 105.

(2) ويعلغون [ويعلقون] علايف [علائق] الحرير ويذبحون البقر لخليعهم ولا ينزلون الا فى اخر

(3) Aboû 'Abd Allâh Mizwâri, d'après le récit moins détaillé que donne de cet incident la *Nozhet*, p. 83.

et à des révocations, arrêta certains de ses cousins et des fonctionnaires qui lui étaient hostiles et dont il pouvait redouter la désobéissance ; il rejoignit alors son camp, où, entouré de toutes les forces dont il disposait, il se prépara à une affaire d'importance. Il était là à attendre quand il reçut la nouvelle de la mort de son père ; expédiant alors des messages aux principaux de Fez, juristes, cheykhs, grands et syndics, ainsi qu'à ses familiers et aux chefs des tribus qui étaient sur les lieux, il leur fit renouveler le serment de fidélité, en même temps qu'il écrivit de tous côtés pour réclamer de l'aide. Cela eut lieu vers 953 (4 mars 1546)[1].

Il se mit alors en marche dans la direction de Merrâkech, et quand il dressa son camp vis-à-vis de cette ville, les habitants en sortirent pour lui présenter leurs condoléances à raison de la mort de son père ; le kâ'id Ibn Chakrâ' y était alors khalîfa, et reçut d'eux le serment de fidélité qu'ils lui remirent par écrit. Le prince fit verser leur solde aux soldats qui étaient là, et les bandes [de volontaires] de la ville étant venues grossir ses troupes, il se hâta de repartir pour tirer vengeance de la mort de son père sur les Turcs retranchés dans la kaçba de Târoûdânt. A son arrivée devant cette place, il ouvrit les hostilités et la soumit pendant de longs jours à un blocus sévère sans pouvoir, [11] après trois mois de siège, s'en ouvrir l'accès. Alors il s'en éloigna et battit en retraite ; mais ce n'était qu'un stratagème combiné avec le tributaire qui avait sous sa garde les approvisionnements de la place et qui en faisait la distribution aux Turcs[2] conformément aux ordres de leur chef le kiâya Çâliḥ, qui l'avait nommé à ce poste. En effet quand le départ du sultan eut laissé aux Turcs le champ libre, ils sortirent de la kaçba et rôdèrent dans les environs, où ils trouvèrent des groupes apostés par leur adversaire avec ordre d'annoncer qu'il avait dû retourner à Fez par suite du soulèvement qu'y avait provoqué un prétendant. Ces nouvelles firent plaisir aux Turcs, qui se réapprovisionnèrent en vue d'un nou-

(1) C'est en 965 qu''Abd Allâh succéda à son père Moḥammed ech-Cheykh.
(2) وهو الذى كان يعطى الترك الاقامة بامر كبيرهم, cf. p. 382.

veau siège et tombèrent d'accord pour continuer d'occuper la place. Alors le juif leur parla en ces termes : « Camarades, vous savez si mes conseils sont bons et si j'ai pour vous de l'affection ?[1] — Certes, lui dit-on, tu nous as rendu des services et donné de sages conseils. — Eh bien ! le mieux que je puisse vous dire, c'est de mettre votre camp en ordre pour vous en aller d'ici par Sidjilmâssa vers Tlemcen, et ainsi vous échapper avec vos approvisionnements avant que ce sultan en prenne à son aise avec vous ! » Ils adoptèrent ce plan, firent sortir leur camp, se mirent à l'installer et à préparer leurs bagages, et trois jours après ils se mettaient en route. Ils n'étaient qu'à un jour de marche de la kaçba qu'ils étaient entourés par les cavaliers du sultan, lequel marchait sur leurs traces avec le gros de ses troupes. Les Turcs alors, comprenant le piège que leur avait tendu ce tributaire et se voyant cernés, dressèrent leurs tentes, se mirent en ligne et combattirent tout le jour, la nuit et le lendemain ; mais entourés de toutes parts ils tombaient les uns après les autres ; la poudre et les balles étant épuisées, ils remplaçaient le plomb par des lingots d'or avec lesquels ils se défendaient. Quand enfin leur camp fut envahi par l'ennemi, celui-ci ne trouva plus qu'une vingtaine de guerriers survivants, qui mirent le feu à ce qui leur restait de poudre et périrent ainsi jusqu'au dernier[2]. Le sultan regretta fort la perte qu'avaient subie ses troupes, soit plus de douze cents hommes, sans parler d'innombrables blessés.

Le sultan rétrograda alors jusqu'à Târoûdânt, où il fit... [3], après quoi il retourna à Merrâkech en envoyant à Fez, où il fut en chaire traité de khalife, son fils accompagné par le kâ'id Ibn Chakrâ', tandis que lui-même, se mettant à pacifier le pays, assura la sécurité des routes, de sorte que l'autorité reposa sur des bases stables dans le Maghreb. Il envoya à Miknâsat ez-Zeytoûn le fils de son frère, Moulay Moḥammed ben 'Abd

(1) ومحجت فيكم j'ai lu ومحبتى.

(2) Cf. Djennâbî, p. 345.

(3) وعمل فيها الادالة où il procéda à la levée des impôts ? cf. Dictionnaire Dozy.

el-Kâdir, qui était un homme brave, à l'esprit toujours en éveil sur les affaires publiques, décidé, lettré, laborieux, ne montrant jamais un moment de négligence, si bien que les cheykhs des tribus en vinrent à ne plus connaître que lui, qui présidait à l'administration. Quant à Moulay Moḥammed ben 'Abd Allâh, il resta négligé [11 v°] à cause de ses manières hautaines; il aimait construire et se mit à édifier le Kaçr Boûbîr et la Koubbat en-Naçr. On ne lui laissa pas la charge des affaires, et à Fez ce fut le kâ'id Ibn Chakrâ' qui la lui épargna; ayant à s'occuper de la campagne, ce fut son cousin Moulay Moḥammed ben 'Abd el-Kâdir qui l'en déchargea, de sorte que les Arabes n'invoquaient que le nom de celui-ci et l'affection qu'ils ressentaient pour lui (1).

Moulay 'Abd Allâh se préoccupa de cette situation quand il la connut et craignit qu'il ne se soulevât contre lui. Au bout de plusieurs années il partit de Merrâkech et s'avança jusque près de Miknâsa, d'où le gouverneur sortit à sa rencontre pour lui offrir des présents et l'hospitalité, car ses intentions étaient sincères et il était résolu à respecter les droits de son oncle, pour qui il n'était que favorablement disposé. De là ils repartirent ensemble pour Fez, où les Maghrebins vinrent saluer le sultan en lui apportant leurs vœux accompagnés de présents. C'était Moḥammed ben 'Abd el-Kâdir qui servait d'intermédiaire entre les tribus et le prince, et le fils de celui-ci était comme inexistant, on ne tenait pas compte de ses ordres. Moulay 'Abd Allâh, voyant que les résultats obtenus par son neveu l'emportaient complètement sur ce qu'avait fait son fils, fit dans la nuit appeler le premier et lui posa des questions sur diverses affaires au courant desquelles il fut mis; après quoi il se retira en laissant son visiteur assis. Alors se présentèrent à celui-ci des nègres, qui lui dirent de se préparer à mourir; il réclama de l'eau qu'on lui apporta, fit ses ablutions, dit une prière de deux rek'a en se tournant vers la *kibla*, puis ils l'étranglèrent. Cette exécution provoqua la plus vive émotion

(1) De tout cela la *Nozhet* ne dit rien, non plus que du lâche assassinat de Moḥammed ben 'Abd el-Kâdir, qui est encore rappelé plus loin.

dans tout le Maghreb. La victime fut enterrée le lendemain dans la Rawḍa (cimetière) de Fez Djedîd à gauche en entrant par Bâb ez-Zekâri, en 975 (8 juillet 1567).

Racontons maintenant des événements antérieurs à la mort de Moḥammed ben 'Abd el-Kâdir.

Quand, à la suite de la mort de son père, le sultan eut pris possession du pouvoir, Moulay 'Abd el-Mâlek ainsi que sa mère Er-Raḥmâniyya s'installèrent dans le pays relevant de Constantinople auprès du sultan Mourâd, et le fugitif, en informant celui-ci de l'avènement de son frère, réclama des troupes pour lui disputer le pouvoir [1]. Le sultan turc lui répondit : « Ce n'est pas moi qui te prêterai aide pour provoquer une guerre intestine entre musulmans ; ton frère, qui est ton aîné, détient le pouvoir et est reconnu par les musulmans maghrebins. Je lui enverrai cependant un ambassadeur ». Celui-ci partit en effet avec mission de s'enquérir auprès des habitants s'ils étaient ou non satisfaits de leur nouveau prince et s'ils étaient traités justement ou tyranniquement. Il arriva, en passant par Tlemcen et tout en s'enquérant du pays auprès des habitants, jusqu'à Merrâkech, et, une fois installé dans la capitale, les troupes du prince vinrent le prendre pour le mener saluer celui-ci et lui présenter ses lettres d'audience, dont il fut pris connaissance ; à la suite de quoi ordre fut donné de l'accueillir et de le traiter magnifiquement. Au bout de huit jours, le prince l'envoya chercher, lui fit l'accueil le plus honorable et le plus généreux et lui remit une forte somme d'argent, des objets précieux en or et pierreries, des étendards et des sabres argentés et dorés, en y ajoutant de nombreux approvisionnements. Il expédia avec lui son secrétaire le lettré et éloquent Aboû Moḥammed Serghînî, porteur de l'inventaire des présents qu'il envoyait et [de sa promesse de] les renouveler chaque année. Il envoya

---

(1) Ces faits sont postérieurs à la mort de Moḥammed ech-Cheykh, qui est de 965. 'Abd el-Mâlik s'enfuit alors à Tlemcen, puis à Alger, et c'est à l'avènement *du fils* de son frère (notre texte dit, de son frère) Moḥammed ben 'Abd Allâh qu'il va à Constantinople solliciter l'aide de Mourâd III, monté sur le trône en 982, cf. *Noshet*, p. 105, et ci-dessus, p. 349.

aussi avec son secrétaire [12] cinq mille [pièces d'or] à ses frères ainsi que ce message : « J'aurai à vous en adresser autant à chaque saison et fête à Tlemcen ou à Alger par l'intermédiaire des marchands, et vous n'aurez point, tant que je serai en vie, à être dans la gêne » ; et c'est ce qu'il fit. Le secrétaire susnommé se rendit, en emportant les présents et en compagnie de l'ambassadeur, auprès du sultan Mourâd ; dans l'audience qui lui fut accordée, les pourparlers aboutirent à une entente, et il reçut les conditions que lui fit ce prince quant au versement d'un tribut annuel ; après quoi il retourna au Maghreb et informa son souverain des conditions convenues.

Quant à Moulay 'Abd el-Mâlik il retourna à Alger, où il séjourna longtemps ; Moulay Aḥmed et Moulay 'Abd el-Mou'min restèrent à Tlemcen.

Moulay 'Abd Allâh se mit à organiser ses troupes, à réunir des approvisionnements et équipements, à garnir les greniers et les poudrières, car il redoutait que ses frères ne revinssent d'Alger à la tête d'une armée[1]. La flotte et les bateaux des Algériens ne cessaient pas d'être dans le port de Bâdis, les voyageurs d'Alger, vers l'est ou vers l'ouest, ne cessaient de s'y embarquer, et les Turcs ne s'en éloignaient à aucun moment. Aussi cette situation donnait-elle le plus grand souci à Moulay 'Abd Allâh, qui redoutait toujours que la flotte turque ne fît de là voile pour le Maghreb. Cela fit qu'il écrivit au roi chrétien et convint avec lui qu'il retirerait en sa faveur[2] la garnison de Ḥodjr Bâdis, lui vendrait ce pays et en évacuerait les musulmans, et qu'ainsi il serait mis fin à l'ingérence des Turcs de ce côté[3]. En conséquence la flotte chrétienne arriva à El-Ḥodjr, qu'abandonnèrent les musulmans et où les chrétiens se mirent à habiter, grâce à la funeste résolution du sultan. Les

(1) Il est ici question de faits antérieurs au voyage d''Abd el-Malik à Constantinople, puisque la livraison de Bâdis aux chrétiens, qui est le fait d''Abd Allâh, est de l'année 1564 ou 972 hég. Cf. *Noshet*, p. 89.

(2) Texte ان يخلى له الادالة من حجر بادس dont je ne peux donner qu'une traduction approximative.

(3) Texte وتنقطع مادة الترك من تلك المادة, dont j'ai corrigé le dernier mot en الجهة.

habitants de Bâdis écrivirent à [celui-ci], Moulay 'Abd Allâh, et il fut alors lancé un appel à la guerre sainte, pour provoquer un mouvement des gens de Fez, lesquels, sous la conduite de Moulay Moḥammed ben 'Abd Allâh, parvinrent jusqu'au Wâdi 'l-Leben ; mais là ils apprirent que les chrétiens étaient déjà installés à El-Ḥodjr et que des musulmans avaient abandonné Bâdis, ce qui fit que de là ils retournèrent chez eux [1]. Le sultan Moulay 'Abd Allâh fit construire la kaçba sur.... de Bâdis [2] ; il retourna alors à Merrâkech et se trouva tranquillisé en ce qui concernait les Turcs de ces régions.

Les habitants [musulmans] de l'Espagne, après avoir été réduits par le roi chrétien et s'être vu enlever tout leur territoire, ce qui arriva en 921 (15 février 1515), passèrent quelques années comme tributaires, opprimés par le nombre des impôts, contraints à donner libre accès auprès de leurs femmes et à se laisser prendre leurs enfants des deux sexes ; ordre enfin leur fut donné de changer de religion. Ils s'adressèrent alors aux divers princes musulmans d'Orient et d'Occident en les adjurant de leur venir en aide. Ce fut à Moulay 'Abd Allâh qu'ils adressèrent la plupart de leurs lettres à raison de sa proximité, et alors que sa puissance reposait sur des bases solides. Or il leur signifia fallacieusement de commencer par se soulever contre les chrétiens pour qu'il pût avoir confiance dans leur projet, et quand cela se fut réalisé, il se déroba aux promesses qu'il avait faites, mentant ainsi traîtreusement à ces fidèles et à la religion divine, pour l'avantage de sa passagère autorité. Il entama une correspondance avec les chrétiens et convint avec eux que ces musulmans d'Espagne seraient transportés au Maghreb pour y peupler le littoral ainsi que Fez et Merrâkech, et qu'on en formerait un important corps de troupes. Quand le soulèvement eut, de connivence avec lui, éclaté et que les

(1) C'est bien à notre version de ce qui se passa alors que semble se rapporter le rappel dédaigneux qu'en fait la *Nozhet*, (p. 89 ; texte, p. 49), encore qu'elle ne soit pas reproduite littéralement par un auteur souvent partial. Les auteurs espagnols ne parlent pas, dirait-on, d'un *achat* de Bâdis (*Revue africaine*, 1872, p. 123).

(2) Texte في تلا من بادس .

combats [12 v°] avec les chrétiens eurent commencé, on lui envoya des chefs, des grands et des vieillards qui, laissant leurs frères retranchés dans les montagnes de Grenade et luttant contre les chrétiens, vinrent réclamer de l'aide; mais ils ne reçurent que des réponses évasives, tandis qu'on leur faisait prolonger leur séjour. Puis il leur parvint par mer des correspondances où leurs compatriotes leur disaient avoir connaissance des lettres échangées entre le sultan et les chrétiens et montrant leur entente et la machination ourdie contre les fidèles; le bien-fondé de ces avis apparut aux envoyés comme prouvé par la longue durée de leur séjour et le temps perdu par eux sans résultat, et ils dirent à leurs frères de traiter avec les chrétiens si le sultan les laissait passer sur la côte d'Afrique. Les chrétiens ayant consenti, la plupart des révoltés passèrent la mer et se répandirent dans le Maghreb. Alors Moulay 'Abd Allâh leur imposa un service très pénible et leva parmi eux un important corps de troupes. Les chrétiens d'Espagne, en voyant tous les musulmans demander à émigrer, leur imposèrent d'abandonner leurs biens, à quoi ils consentirent, et l'exode se poursuivit; mais alors ces maudits dirent à ceux qui restaient de s'en aller en abandonnant leurs enfants, exigence que les malheureux refusèrent de subir, et ils restèrent avec ceux-ci [1]. Les Espagnols les disséminèrent dans les régions qui ne présentaient pas de moyens de résistance, et la plupart se fixèrent dans les campagnes. Ces impies les contraignirent ensuite à apostasier, ce qu'ils firent malgré eux, et à se marier avec eux; ils livrèrent aux flammes tous leurs livres, et de même ils brûlèrent tous ceux qui laissaient voir quelque pratique, prière ou jeûne, de notre religion, en y ajoutant la confiscation de leurs biens. Et ce triste prince, avec toute sa puissance, ne se souciait pas de ce qui frappait les musulmans! Cela figure dans la liste de ses œuvres! Perfide à l'égard de ses

---

(1) Les mauvais procédés et les persécutions des Espagnols à l'égard des musulmans sont exposés *d'après les sources européennes* dans de Circourt, *Histoire des Mores mudéjares*, t. II et III. Sur la conduite de Moulay 'Abd Allâh à l'égard de ses coreligionnaires d'Espagne, cf. la brève allusion de la *Nozhet*, p. 90, et ci-dessus, p. 346.

frère et ami des chrétiens, à qui il vendit Bâdis, il enrôla les fidèles qui avaient fui d'Espagne pour sauvegarder leur foi et se servit d'eux comme d'instruments, ce qui lui valut un règne paisible. Dieu très haut l'affligea d'asthme (1); mais le châtiment de la vie future est bien pire, à moins toutefois qu'il n'ait obtenu son pardon ! Il en souffrait jour et nuit et recourait aux boissons enivrantes, qui lui procuraient quelque soulagement. Il était près de sa fin quand, ramadân ayant commencé, le jeûne l'éprouva à ce point qu'il faillit en mourir ; le mois finissait et la nouvelle lune de chawwâl apparaissait quand l'ingestion d'un liquide enivrant parut, tout affaibli que le jeûne l'avait laissé, lui rendre quelque force, mais le lendemain matin il était mort. On prétendit qu'il avait passé la nuit à prier et qu'il était mort au matin.

Son règne fut une période de tranquillité, de paix et de bien-être. Les troupes réalisèrent des bénéfices, car il réunissait des richesses qu'il leur distribuait, ce qui fit que son règne se passa bien. De son vivant il ne résulta pas de mal de la vente qu'il avait faite de Bâdis (2) et d'El-Brîdja après que le kâ'id 'Ali ben Wadda leur eut [re]pris cette [dernière place] et que, par suite de son occupation des bastions, il n'en resta plus que peu de chose entre les mains des chrétiens (3). Le lendemain du jour où ce chef y avait pénétré et y avait passé la nuit, un message du sultan lui enjoignit de sortir des bastions, et les musulmans obéirent, ce qui permit aux chrétiens, après que la plupart d'entre eux s'étaient rembarqués, de les réoccuper. Ils lui versèrent, après le retrait des troupes, une somme considérable à laquelle ils joignirent de beaux présents, ce qui équivalait à un achat [13] qu'ils lui auraient fait. Il agit donc avec les Espagnols comme on l'a vu, et arrêta ainsi [notre] triomphe dans les domaines spirituel et temporel pour pouvoir régner en paix. Louanges à l'Etre permanent et durant après l'anéan-

---

(1) Texte بالضيعة que j'ai lu بالضيقة d'après la *Nozhet*, texte, p. 56.

(2) Sur cette ville et son histoire, voir *R. afr.*, 1872, p. 119 sq.

(3) Sur la réoccupation passagère par Ibn Wadda d'El-Brîdja (le fortin) ou Mazagan, voir également l'ouvrage cité, trad. fr., p. 90.

tissement de sa création, seul Seigneur et seul adoré! Il fut inhumé le 1er chawwâl 981 ou environ (1), et le pouvoir passa aux mains de son fils Moulay Moḥammed.

Il y a encore quelque chose que nous avons appris et que nous dirons pour finir de parler de Moulay 'Abd el-Malik, et exposer comment l'épée s'abattit sur le corps de troupes qu'il amena d'Alger lorsque, dans sa marche vers le Maghreb, il se heurta à Moulay Moḥammed ben 'Abd Allâh (2).

Le chroniqueur s'exprime ainsi. Quand les deux frères, l'un roi de Tunis l'autre d'Ifrîkiya, se combattirent, le sultan Ḥamîda battu s'enfuit à Sousse, où il s'embarqua pour aller demander au roi chrétien de Sicile une armée et une flotte pour reprendre Tunis (3). Il les obtint à des conditions auxquelles il souscrivit, et repartit ainsi avec une flotte qui arriva à la Goulette; puis les troupes débarquées s'avancèrent avec le sultan pour combattre les musulmans. La rencontre, qui eut lieu près d'une porte de Tunis, ne fut pas longue, et ceux-ci furent mis en déroute. Les vainqueurs pénétrèrent dans la ville, s'y livrant au pillage et au massacre et emmenant, entre autres captifs, cinq cents jeunes filles; ils les transportèrent en Sicile avec d'autre butin, par exemple le marbre et les colonnes qu'ils enlevèrent aux mosquées; ils s'emparèrent aussi des approvisionnements (qu'ils trouvèrent). Installés dans une moitié de la ville, ils frappèrent de capitation les musulmans restés dans l'autre moitié, les chargèrent de lourds impôts et leur imposèrent de n'acheter aucuns vivres avant que le soleil commençât à décliner, pour qu'eux-mêmes pussent se procurer ce qu'il leur fallait, après quoi il était loisible aux musulmans d'acheter ce qui restait en fait de légumes et de fruits. Ils édifièrent en face du Bâb el-Boḥeyra un bastion où il y avait trois mille *addâla* (4); dans la ville même il y en avait une dizaine

(1) Sa mort survint le 27 ramadân 981 ou 21 janvier 1574, d'après la *Nozhet*, p. 100.

(2) Le premier de ces princes l'ayant emporté sur le second, on s'attendrait à une rédaction différente.

(3) Cf. *Nozhet*, pp. 106 sq ; ci-dessus, pp. 160 et 328.

(4) Voir la note p. 379.

de mille; ils s'occupèrent aussi à édifier à la Goulette une imposante kaçba sur les murailles de laquelle sept chevaux pouvaient, dit-on, s'avancer de front; il en subsiste encore des traces maintenant. Dix mille hommes de troupes en formaient la garnison.

Le jour de l'entrée des ennemis à Tunis fut le signal du malheur du pays; le sultan Ḥamîda était avec eux, et ce sot assouvissait ses visées sur les habitants de Tunis, alors que les chrétiens s'emparaient du pays; qu'on juge de sa stupidité! Aussi nous bornerons-nous là en ce qui le concerne, lui ainsi que son frère, puisqu'il n'y a rien d'utile à retirer de la turpitude de leurs actes.

Les chrétiens poursuivirent leurs constructions à la Goulette sous le règne d'Aboû Yezîd [1], aïeul du sultan Mourâd. Ce dernier étant monté sur le trône vit une nuit pendant qu'il dormait deux hommes se poser devant lui en disant: « Si tu ne viens pas en aide au territoire des Arabes, tu ne comptes pas parmi les musulmans! » Il se réveilla, procéda aux ablutions, fit une prière de deux rek'a et ensuite se rendormit. De nouveau il vit les deux hommes dans la même situation et lui parlant dans les mêmes termes; [13 v°] de nouveau aussi il se réveilla et recommença ses ablutions et sa prière, après quoi il se rendormit. Les deux hommes lui réapparurent encore tels quels, et alors il les interpella: « Qui êtes-vous? — Voici Ibn 'Aroûs et voilà El-Kelâ'i [2]; tu dois attaquer la Goulette! » Le lendemain matin il fit appeler des marchands arabes, qu'il interrogea au sujet de Tunis et de la façon dont les chrétiens s'en étaient emparés, et qui lui exposèrent ce qui s'était passé et ce que les infidèles avaient fait de la ville. Faisant alors comparaître l'amiral, il lui donna l'ordre de mettre la flotte en route [3], lui assignant à cet effet l'équipement nécessaire

(1) Aboû Yezîd ou Bajazet II meurt en 918 ou 1512 J.-C., et Mourâd ou Amurat III règne de 982 à 1003 = 1574-1595 J.-C.; trois règnes les séparent, ceux de Selîm I, de Solimân II et de Selîm II.

(2) Ibn 'Aroûs, ou peut-être Ibn 'Abdoûs, m'est inconnu; El-Kelâ'i est probablement l'auteur d'une biographie du Prophète (Cat. des mss d'Alger, n°s 1577 sq.). Le récit de cette vision figure aussi dans la *Nozhet*, p. 108.

(3) Ici un blanc d'un ou deux mots.

ainsi qu'une somme d'argent, et lui fixant un délai de huit jours à l'expiration duquel il devait mettre à la voile vers la Goulette et y commencer les opérations militaires, sauf à faire savoir si des renforts étaient nécessaires. Il fit embarquer sur la flotte trente mille guerriers et donna l'ordre aux troupes d'Alger de se rapprocher de la Goulette. La flotte d'Alger comptant trente galiotes غلياطة se mit en route avec quatre mille hommes de troupes commandés par le pacha 'Oloûdj 'Ali ; et en même temps partit Moulay 'Abd el-Mâlik sur une frégate à dix-huit bancs de rameurs qui n'emportait que trente et quelques guerriers. « J'ai vu, dit le chroniqueur, deux des hommes qui transportèrent 'Abd el-Mâlik à la Goulette : l'un, nommé 'Abd Allâh, était un Gerâwi de Ṭaryâna, quartier de Fez Bâli, et l'autre, 'Abd er-Raḥmân, était de Miknâsa ; ils m'ont renseigné exactement et dit ce que fut le combat sur terre et sur mer. Je tiens d'un Turc nommé Riḍwân, qui était portier du Fondouk er-Rokhâm à Tunis et qui était arrivé à la Goulette sur la flotte amenant les Constantinopolitains, qu'il faisait partie d'[un groupe][1] de dix-sept hommes ; le combat de la Goulette terminé, ils se mirent à massacrer les chrétiens, si bien qu'il n'en resta que deux, en mémoire des tués[2], car dans cette expédition il mourut plus de vingt-quatre mille musulmans qui furent emportés au Paradis ; aussi ne fut-il fait aucun prisonnier, homme, femme ou enfant, et on les massacra jusqu'au dernier, au nombre de vingt-trois mille ».

La flotte étant arrivée près de la Goulette, jeta l'ancre à l'île de Malte, où il fut fait provision de bois et d'arbres qui servirent à fabriquer plus de six cents échelles ; puis elle pénétra à la Goulette sous le feu des décharges, et après un violent combat où il y eut de nombreux morts. On commença à creuser (sonder ?) les murs des fortifications battus par les vagues, mais sans en trouver la base. Comme les assaillants avaient réduit au silence le tir des fortifications, on tomba d'accord

(1) Les deux mots que j'ai suppléés sont restés en blanc dans le ms.

(2) Ces quatre mots correspondent au تعظيما du texte (?) ; peut-être cela veut-il dire, tout au plus, en comptant largement.

pour monter à l'assaut à l'aide des échelles, qui furent dressées d'un seul coup et que les musulmans se mirent à gravir à deux de front ; mais à mesure que les hommes et les échelons s'élevaient, il en retombait, et les uns suivaient les autres, si bien que la plupart des assaillants et des assiégés périrent.

Ensuite un message fut adressé au Sultan pour lui annoncer la bonne nouvelle de la victoire[1], lui faire le récit exact de ce qui s'était passé et lui demander des instructions sur ce qu'ils avaient à faire. Le sultan Mourâd, aussi bien de nuit que de jour, était très désireux d'avoir des nouvelles et surveillait la mer. Or trois galiotes[2] furent détachées de la flotte pour lui porter la lettre. A ce moment Moulay 'Abd el-Mâlik alla trouver ses compagnons et leur dit : « Partez avec cette frégate pour Constantinople en emportant ma lettre que voici pour la remettre à ma mère, qui est dans le palais impérial, mais ne la lui transmettez pas si les trois galiotes vous devancent ». Sur sa recommandation de faire vite, ils s'embarquèrent nuitamment, avant même que fût partie la lettre adressée au Sultan, si bien qu'ils arrivèrent avant celle-ci et remirent le message dont ils étaient porteurs à la mère de Moulay 'Abd el-Malik, laquelle se rendit aussitôt auprès du sultan. Elle le trouva sur le toit du palais en train d'inspecter la mer, et lui apprit l'heureuse nouvelle de la prise de la Goulette : « Et qui, dit-il, t'a appris cela ? — Donne-moi le cadeau d'usage pour une bonne nouvelle, et je te remettrai la lettre qui m'a renseignée. — Il sera ce que tu voudras ! — Donne-moi pour mon fils 'Abd el-Malik la promesse écrite que le pacha d'Alger lui remettra son corps d'armée et qu'il pourra ainsi s'avancer à l'Occident contre son neveu. — C'est entendu ! ». Elle lui remit alors la lettre par laquelle il apprit le récit du combat couronné par la victoire et la prise de la ville, ce qui le laissa stupéfait toute la nuit et le lendemain jusqu'à l'après-midi, où arriva l'une des trois galiotes portant la lettre qui lui était adressée et où était relaté

(1) Texte بالبقتاره [بالبشارة] والفتح .

(2) Ce mot est ici écrit deux fois au pluriel خلائط ; plus bas, au singulier, غلياطة , qui semble mieux orthographié. Beaussier seul donne غليوطة , pl. ات , galiote.

ce que nous avons dit. Il remit alors à la princesse le rescrit adressé à 'Oloûdj 'Ali[1] à Alger de remettre le corps de troupes à Moulay 'Abd el-Malik pour se diriger vers l'Occident.

La frégate remit à la voile et trouva à Alger le pacha, à qui le rescrit fut transmis : « Mais, dit-il après l'avoir lu, où est l'argent nécessaire à l'entretien نفقة du corps d'armée? — Fais-m'en l'avance, dit 'Abd el-Malik, et je t'en dédommagerai si Dieu me donne de quoi y faire face. » Le pacha se mit donc à réunir les approvisionnements nécessaires et à payer la solde, puis le corps de troupes se mit en campagne, étant entendu avec 'Abd el-Malik que chaque journée de marche représentait dix mille mithkâl, chacun représentant quatre *oukiya* trois quarts en or. Ces troupes se composaient de quatre mille Turcs accompagnés d'un petit corps d'Arabes; le pacha remit au prince un état de ce que comprenait l'entretien نفقة de ces troupes, et cela faisait 500.000 [pièces]. On poussa rapidement jusqu'à Arwarât, où l'on arriva au bout de quarante et une étapes[2].

Les Maghrebins s'étaient adressés à 'Abd el-Malik après la mort de son père 'Abd Allâh ; son frère Moulay Moḥammed avait avec lui 1.800 hommes de troupes originaires d'Espagne, et les principaux de celles-ci entretenaient une correspondance avec 'Abd el-Malik à raison de l'aversion qu'ils avaient pour Moulay 'Abd Allâh et son fils Moulay Moḥammed, et qui provenait de ce que le premier avait violé son engagement d'attaquer, de concert avec eux, les chrétiens, ainsi que nous l'avons dit[3]. Aussi nourrissaient-ils contre lui des sentiments hostiles et l'idée de le trahir quand l'occasion s'en présenterait, [14 v°] ce qui se réalisa ce jour-là. Quand les deux groupes en vinrent aux mains, les Espagnols quittèrent la gauche des troupes de Moulay Moḥammed, dont ils faisaient partie, et passant à la

(1) Il s'agit du pacha (ou, plus exactement, de son lieutenant à Alger) dont le nom est le plus souvent déformé en Euldj Ali ou Ochali (Haëdo, *Histoire des rois d'Alger*, trad. de Grammont, p. 161).

(2) D'après la *Nozhet* (p. 109), la rencontre eut lieu à Er-Rokn, chez les Benoû Wârethîn, tribu nomade des environs de Fez ; le récit y est le même, mais très condensé. On retrouve le nom *Aroudrât* dans le même ouvrage (p. 318).

(3) Ci-dessus, p. 390.

droite des Turcs qui s'avançaient avec 'Abd el-Malik, ils combattirent avec eux ce qu'il était resté de défenseurs à Moulay Moḥammed ; puis, à la fin du jour et sous le couvert de la nuit, les tribus allèrent les rejoindre.

Règne de Moulay Moḥammed après la mort de son père

Quand arriva la nouvelle de la mort de son père, il fut reconnu par les habitants de Fez, courtisans, juristes et peuple, et précipita sa marche vers Merrâkech, où son intronisation fut complétée. Il fit des distributions d'argent aux troupes et des cadeaux aux juristes, leva des soldats, prit soin des affaires du peuple, pratiqua la justice dans ses décisions, montra beaucoup d'activité, déploya des efforts dignes d'éloge et ne laissa à blâmer que son orgueil. On ne dit pas de lui qu'il se soit livré ni à la fornication ni à la boisson ; son attention était toujours en éveil et il avait une forte armée de 36.000 hommes.

Je tiens ceci de Moḥammed Es-Semrâwi, d' 'Ayn Azletîn, qui était d'entre les compagnons de Moulay Moḥammed : « Il y avait dans le camp de Moulay Moḥammed, tant par devant que par derrière, plus de cent cinquante bouches à feu نفض (1) ; plus de cent maîtres chirurgiens et ventouseurs s'y trouvaient, ainsi que plus de trente marmites d'onguent de rose et d'œufs (2) à l'intention des blessés, des pièces de toile destinées aux ligatures et aux bandages, et encore ne disons-nous rien des tentes et des vivres ; du champ de bataille on rapportait les blessés au camp, où l'on procédait à la ligature des blessures ».

L'engagement se prolongea jusqu'à la nuit, où les Turcs abandonnèrent le champ de bataille ; mais le kâ'id Ibn Chakrâ' avec un fort contingent des partisans de Moulay Moḥammed ne quitta pas l'endroit où avait eu lieu la charge et laissa

---

(1) Voir sur ce mot une note ci-dessous, p. 401.

(2) واولاد الدجاج expression vulgaire. Les œufs sont en effet d'un usage courant dans la chirurgie indigène pour la réduction et consolidation des fractures.

derrière lui le champ de tuerie, tandis que Moulay 'Abd el-Malik, qui était en arrière (*sic*), fit passer l'armée par Khawlân[1].

Quand Moulay Moḥammed, revenu en arrière, eut pris place dans la tente d'assemblée et s'enquit de ceux des siens qui s'étaient tournés contre lui ainsi que de ceux qui étaient morts, on lui apprit la défection des contingents espagnols dès le commencement du jour, à laquelle il avait assisté, celle de Kermân[2] et des siens, celle des troupes d'isolés[3], dont la majorité avait fait de même, et celle des Awlâd 'Imrân. Comme ces nombreuses défections lui inspiraient crainte et tristesse, survint quelqu'un qui lui dit : « Sois sur tes gardes et songe à sauver ta vie, car Ibn Chakrâ', la colonne d'appui de tes partisans, vient de faire défection avec ses troupes », ce qui n'était qu'un mensonge destiné à le tromper. Alors il monta à cheval et gagna, avec ses esclaves noirs, Fez Djedîd. La nouvelle de la défection d'Ibn Chakrâ' provoqua la débandade du camp, qui prit la fuite et mit le feu au magasin à poudre, ce qu'on aperçut même des montagnes. [15] Les cavaliers s'élançaient dans la direction d''Abd el-Malik pour lui porter la bonne nouvelle, quand ils trouvèrent Ibn Chakrâ', qui s'avançait en avant du champ de carnage avec un groupe important de guerriers originaires de Merrâkech et attendait le lever du jour pour poursuivre 'Abd el-Malik, tant il était sûr que celui-ci battait en retraite et que les Turcs étaient en fuite ; aussi ses forces interceptaient-elles déjà les routes. Quand il vit les lueurs de l'incendie il envoya des Turcs [prisonniers ?] aux nouvelles, et apprit ainsi que Moulay Moḥammed s'était enfui à Fez Djedîd et que c'était sa poudrière qui avait brûlé. Alors le kâ'id avec nombre d'hommes le suivirent dans l'intention de le ramener au camp ; mais déjà le prince, qui était rentré

---

(1) Le nom de cette localité, située non loin de Fez, se retrouve plus haut, p. 366, et dans la *Nozhet*, p. 389.

(2) Prononcé *Garman* dans la trad. de la *Nozhet*, p. 110 ; c'était, d'après cet ouvrage, le chef des Awlâd 'Imrân.

(3) وبجموع الفرادة ce mot, traduit par *isolés* (?), est peut-être le nom d'une tribu que d'ailleurs je ne trouve pas.

dans son palais de Fez, y avait aussitôt fait charger ce à quoi il tenait le plus, était parti par le Bâb el-Boûdjât et filait précipitamment. Les gens de Fez Djedîd et d'El-Khemîs le suivaient en interrogeant ses compagnons et mettant la main sur les objets de prix du sultan, sur les montures et les ballots[1].

La plupart des propriétaires de jardins (اهل الرياض ?) de Fez Djedîd s'approvisionnaient avec les gens d'El-Khemîs grâce à la sortie nocturne de Moulay Moḥammed. Nous ne disons pas tout ni ne parlons des bagages qu'il laissa en arrière. Ibn Chakrâ' le rejoignit dans sa fuite au Wâdi 'n-Nedjât[2], où il lui souhaita le bonjour; le prince n'avait avec lui qu'un faible nombre de soldats et accueillit grossièrement le kâ'id, à qui il dit des choses inconvenantes[3]. Ils s'arrêtèrent là en attendant d'être rejoints par la plupart des leurs, puis précipitèrent leur marche vers Miknâsat ez-Zeytoûn, sous les murs de laquelle on dressa le camp.

Moulay 'Abd el-Malik, quand il fut informé de la fuite de Moulay Moḥammed, donna l'ordre à ses troupes, qui avaient franchi le wâdi, de revenir en arrière, et il se porta à l'emplacement du camp de Moulay Moḥammed, où il arriva le matin. Monté sur une jument, il en était vis-à-vis[4] et le trouva vide ou à peu près, mais il y était resté les bagages tels que les *nafḍ*[5], les vivres, les chameaux, les bêtes de charge, le parc عدة. Alors il s'y installa, et comme ses propres troupes s'y rassemblèrent autour de lui, il leur partagea les vivres et fit proclamer l'amnistie en faveur des coupables; les gens de Fez vinrent alors le rejoindre pour lui apporter leurs salutations et le reconnaître. Le lendemain il donna le signal du départ à son camp pour aller s'établir sur le wâdi de Fez. Précédé de ses troupes il fit son entrée par le Bâb el-Fotoûḥ, et envoya des

---

(1) Texte واللفايف, mot qui semble ici avoir une autre acception.

(2) L'Oued Neja de la carte, l'Oued en-Nedjâ de la *Nozhet*, texte, p. 63.

(3) C'est ainsi, semble-t-il, que doit s'entendre grammaticalement notre texte; d'après la *Nozhet*, ib., c'est Ibn Chakrâ' qui adresse des reproches au prince.

(4) Texte وهو بازاءها في ظهر رمكة.

(5) Voir p. 401 n. 3.

chaouchs à cheval pour savoir à quel point elles étaient arrivées; ils revinrent lui dire qu'elles avaient atteint le canal d''Achîcha alors que lui-même était au canal de Taghâz, [autrement dit que] cinq mille hommes marchaient devant lui. Il pressa sa marche vers Fez Djedîd, qu'il contourna sans toutefois y pénétrer avant d'avoir fait édifier les bastions; ce qui se passait en 984 (31 mars 1576)(1).

Les troupes d'Alger lui réclamèrent ensuite ce que, dans leur idiome, elles appellent baghchîch (gratification), et il leur versa quarante *oukiya* par tête; elles demandèrent aussi ce qu'il avait promis, et il emprunta l'argent nécessaire aux grands de Fez, au kâ'id Ḥoseyn, au...(2), aux marchands et à quelques officiers de Moulay Moḥammed, en la complétant par ce qu'il avait lui-même en fait de marchandises et autres trésors; il versa ainsi les frais d'entretien اقامة du corps de troupes qu'il avait amené d'Alger, ce qui faisait cinq cent mille [pièces]; il leur remit également le prix de louage convenu de dix mille [pièces] par étape et leur fit don de vingt des bouches à feu انفاض qu'avait laissées Moulay Moḥammed et dont la première et le plus appréciée était celle qui a neuf bouches [15 v°] et qui est maintenant au Bâb el-Djezîra, à Alger(3); il y

(1) Dans la dernière décade de dhoû 'l-hiddja 983, d'après la *Nozhet*, p. 111.

(2) Le texte والشفاط, en le supposant correct, a un sens que j'ai vainement cherché à fixer.

(3) De cette pièce d'artillerie, à laquelle on donne sept, neuf ou dix bouches, il est fait mention par Haëdo (*Topographia*, chap. vii), qui fut captif à Alger en 1577, par Dan (*Hist. de Barbarie*, éd. de 1649, p. 91) et par Shaw (*Travels*, 2e éd., p. 33) qui l'ont vue à Alger, où elle existait encore en 1830; elle aurait été transportée à Paris, à ce que croit A. Devoulx (*R. afr.*, 1872, p. 342, parlant probablement d'après Sander Rang et Denis, qui répètent sans doute Rozet, *Relation de la guerre d'Afrique*, i, 289 : « Au débouché de la poterne qui donne sur le môle, il s'en trouvait une [pièce] très remarquable : elle avait neuf trous, un gros au milieu et autour huit plus petits ; tous les canons communiquaient au même foyer et prenaient feu tous ensemble. Un coup à mitraille valait mieux que cela ». (D'après Shaw, l. l. « ... several long pieces of ordnance, one of which has seven cylinders, each of them three inches in diameter »). Le mot arabe نفض, absent de nos dictionnaires, est rendu par le traducteur de la *Nozhet*, tantôt par *obusier* (!!) tantôt par *canon*, p. ex., pp. 38, 108, 111, 320, etc. ; on le retrouve dans l'*Istikçâ*, p. ex., iii, p. 81. 11, et il est encore connu à Nedroma, où se trouveraient deux spécimens délabrés de cette arme désuète, d'après ce que me dit un indigène originaire de cette ville. D'autre part, je ne doute guère que le pluriel انفاط ne repré-

ajouta des cadeaux de choses précieuses, de chevaux de choix, de baudriers, de cuirasses, de sabres, de cottes de maille et d'étoffes bigarrées [1], puis les accompagna jusqu'à ce qu'ils franchissent le Wâdi Seboû. Ce fut au nom du sultan Mourâd que la khoṭba fut [dorénavant] prononcée dans les chaires des temples.

Réfléchis donc, ô frère, si les habitants de ce royaume et les auteurs de ces violences avaient besoin des conseils de Moulay 'Abd el-Malik ou avaient à recourir à ses plans ou à son habileté ou à sa force pour prendre la Goulette ! Il n'était pas autre chose qu'un réfugié auprès d'eux, un homme cherchant une protection auprès d''Oloûdj Pacha à raison de la crainte qu'il avait de son frère Moulay 'Abd Allâh. Le pacha, quand il opéra sa descente pour attaquer la Goulette, donna l'ordre à 'Abd el-Malik et aux siens, de faire comme lui et de ne rallier nul autre que le commandant de la flotte, et alors 'Abd el-Malik le suivit, soit qu'il s'avançât soit qu'il s'arrêtât. Un homme raisonnable peut-il donc écouter ce que prétendent quelques maghrebins qui ne savent rien, que Moulay 'Abd el-Malik prit la Goulette grâce à son argent, à sa force et à son armée ? De quel poids étaient ces quelques Arabes qu'il avait avec lui

---

sente la même arme, à l'époque de la prise de Grenade par les chrétiens, dans le texte publié par M. J. Müller, *Die letzten Zeiten von Granada*, p. 11.

M. Ravenet, du Gouvernement général, qui est un technicien doublé d'un archéologue, a bien voulu me fournir les renseignements suivants. Des divers passages où notre texte emploie le mot *nafḍ*, il est porté à conclure qu'il faut l'entendre comme désignant l'artillerie de position, tandis que *medfa'* s'appliquerait à l'artillerie de campagne. La pièce dont il est ici question serait ainsi définie : « Bouche à feu en bronze, à neuf âmes, dont l'une, celle du centre, de plus fort calibre que les huit autres qui l'entouraient symétriquement, chambre à poudre unique et mise de feu simultanée au moyen d'un canal de lumière aboutissant obliquement à cette chambre. La pièce était montée sur un affût à roues, en bois, très probablement. Le chargement se faisait par la bouche. Les projectiles devaient consister en balles et boulets de fonte de fer. La charge de poudre était égale au poids du boulet. Il y a lieu d'admettre, comme conséquence de ces données et pour se placer dans des conditions pratiques de tir : pour le calibre de l'âme centrale, un diamètre de 6 à 7 centimètres ; pour celui des huit autres âmes, un diamètre de 2 à 4 centimètres ; et pour la longueur de la pièce, environ deux mètres, soit une trentaine de calibres.... Il est très probable que cette bouche à feu avait été fondue à Fez ; voir en effet Marmol, t. II, f. 96-98... ».

(1) Texte وكلاليس. Sur les versements et les cadeaux reçus par les Turcs, cf. Haëdo, *H. des rois d'Alger*, trad. de Grammont, p. 162.

vis-à-vis des Turcs pour pouvoir avec ceux-ci délibérer sur les mesures à prendre? C'était 'Oloûdj 'Ali lui-même qui avait pleine autorité sur le commandant de la flotte, en outre de ce qu'il avait amené trente mille hommes et de ce que s'étaient groupées autour de lui des troupes supérieures en nombre à ce qui l'avait accompagné par mer. Et vois donc les gens de ce royaume-là quand ils prêtèrent l'oreille au plus faible et au moindre pacha, 'Oloûdj 'Ali, qui fût à leurs yeux, de sorte qu'il put mettre sur pied le corps d'armée destiné à 'Abd el-Malik, ce qu'il fit moyennant 500.000 [pièces d'argent] sans parler de l'équipement, des approvisionnements, des chevaux et des guerriers qui le composaient. Est-ce donc à celui pour qui de pareilles forces ont été rassemblées qu'appartient le pouvoir de commander en prenant le dessus sur celui qui les a constituées? Et que penser de celui qui a l'autorité suprême sur le tout?

Après avoir renvoyé les troupes d'Alger qui lui étaient venues en aide, 'Abd el-Malik se mit à dresser les recrues qu'il avait tirées de Fez, alors que nul avant lui n'y avait fait de levées; il forma ainsi une armée importante où se fondirent ceux des Andalous qu'il avait avec lui, des Zouwâwa (1) et une petite troupe de Turcs qui ne l'avaient pas quitté. Les gens furent amenés du dehors à son service, il tint son pouvoir d'une main ferme et le nombre de ses guerriers s'accrut considérablement; veillant à tout par lui-même, il ne négligeait pas la moindre affaire. Il fit construire des bateaux à El-'Arâ'ich et à Selâ, les Andalous se mirent à courir la mer avec les gens du Maghreb, à serrer les chrétiens de près et à ramener un butin considérable; la plus grande partie des ressources de Moulay Moḥammed (2) et de ce qui lui passait par les mains n'avait d'autre provenance que le butin fait sur les chrétiens et le quint produit par la guerre sainte. A ses troupes ainsi accrues, il ['Abd el-Malik] fit des distributions d'argent, de même qu'au *djond*, tira des mekhazni de chacune des tribus arabes et cons-

---

(1) Les Azuagues de Haëdo (*Hist. des rois d'Alger*, p. 162), qui ont laissé leur nom à nos zouaves actuels.

(2) C'est là un lapsus, semble-t-il, et le nom que l'on attend ici serait plutôt celui d''Abd el-Malik.

titua un camp considérable et largement entretenu dont il multiplia les sorties.

Il dirigea une expédition contre Moulay Moḥammed, après avoir préalablement envoyé dans le Soûs des messagers qui avaient distribué de l'argent aux habitants. Les deux troupes s'étant rencontrées sur le Wâdi 'r-Riḥân (1), 'Abd el-Malik à pied se mit à ranger ses guerriers et sa grosse artillerie والأنفاط ; à la suite d'un engagement très important, Dieu donna la victoire aux gens du Maghreb, et ceux de Merrâkech furent mis en déroute et abandonnèrent [16] leurs approvisionnements et leurs bagages. Les vainqueurs les poursuivirent vivement jusqu'à Merrâkech même, où l'émîr s'empara des trésors qui y étaient et s'assura de la ville. Envoyant en avant un corps de troupes, il se mit à poursuivre Moulay Moḥammed dans les montagnes du Soûs avec deux corps d'armée : l'un formé d'Andalous commandés par Moulay Aḥmed ; l'autre, formé des gens de Fez et de Merrâkech, avait 'Abd el-Malik pour chef. Des combats furent livrés aux tribus de région en région et de groupe en groupe, si bien qu'ils refoulèrent leurs adversaires jusqu'à la Sâkiyat el-Ḥamrâ, et anéantirent, au cours de douze combats, les groupements qu'ils formaient ; puis, l'hiver étant survenu, le camp regagna Merrâkech, laissant Moulay Moḥammed aux confins du Soûs ; après quoi 'Abd el-Malik s'installa à Merrâkech.

Or Moulay Aḥmed avait demandé à son frère, qui le lui avait promis, d'être nommé en qualité de lieutenant (*khalîfa*) à Fez ; mais le kâ'id 'Azzoûz (2) retardait l'exécution d'un projet qu'il désapprouvait : « Fez, leur disait-il, vous est acquis ; ce que vous avez à faire, c'est d'en finir avec l'affaire de Moulay Moḥammed et de mettre un terme à l'influence qu'il exerce dans le Soûs, et alors votre royauté ira bien ». Mais Moulay Aḥmed combattait l'opinion d''Azzoûz et préférait, pour s'éloi-

(1) Au Khandak er-Riḥân, dans la région de Selâ, d'après la *Nozhet*, p. 112.

(2) Ou 'Abd el-Azîz ben Sa'îd, d'après une transformation ou équivalence dont il y a de nombreux exemples ; voir p. 351, n. 4. Cf. *Nozhet*, p. 112 et 113, dont le récit, très analogue, est plus concis et présente des différences chronologiques.

gner de son frère, regagner Fez; et ayant un jour trouvé une occasion favorable pour en parler à ce dernier, il en obtint l'autorisation de partir pour cette ville, avec affirmation sous serment qu'il pouvait ne pas passer la nuit à Merrâkech. Sur le champ il se précipita dehors, et trouva 'Azzoûz à la porte de la Kaçba : « Nous sortons, lui dit-il, de chez le Sultan et partons pour Fez malgré toi, 'Azzoûs ! — Pour nous, dit celui-ci, nous vous disons ce qu'il est de votre intérêt de faire, et vous assommons pour que vous en finissiez avec cet adversaire qui tient les montagnes du Soûs, et ainsi vous assuriez un pouvoir incontesté; mais toi, tu es hostile à mon plan ! J'en prends Dieu à témoin, il te faudra bien revenir de Fez en ces lieux ! » Moulay Aḥmed le laissa et dès le lendemain se mit en route pour Fez, où il commença à administrer dans le calme et à traiter la plupart des affaires.

Après que cette solution fut arrêtée, Moulay Moḥammed recommença à s'agiter dans le Soûs. 'Abd el-Malik se mit en campagne contre lui, précédé par les corps de troupes andalouses, qui se mirent à sa recherche; mais Moḥammed se retira vers le château de Soûs, et quand ses adversaires se furent enfoncés dans les montagnes à sa poursuite, il fit une rapide incursion sur Merrâkech, dont les habitants étaient de connivence avec lui. Avec leur aide il pénétra dans le *mellâḥ* (1), où il fit des prisonniers et s'empara d'abondantes richesses; il s'installa avec ses soldats devant la porte de la ville, mais ne put pénétrer dans la Kaçba, où 'Abd el-Malik avait laissé sa sœur Miryem avec six cents hommes qui, commandés par le kâ'id Ibn Garmân (2), avaient mission de défendre le château. Moulay Moḥammed fit devant la porte de Merrâkech un séjour d'une vingtaine de jours. Le sultan était dans le Soûs à le chercher dans les diverses tribus quand il reçut la nouvelle que son

---

(1) Ou ghetto, dont Mercier, qui écrit *mollah* (*Histoire de l'Afr. sept.*, III, 119), attribue l'institution à Moulay 'Abd Allâh (?). L'étymologie et l'explication de ce mot sont obscures, mais il faut sans hésiter rejeter l'opinion de Dozy, *Dictionnaire*, qui y voit le mot *meḥalla*.

(2) Probablement celui qui a été cité plus haut (p. 399), ou son fils; mais les défenseurs de Merrâkech constituaient une force de quatre mille arquebusiers, d'après la *Nozhet*, p. 112.

rival était entré à Merrâkech, ce qui le fit rétrograder en toute hâte vers cette ville; il écrivit aussi à Moulay Aḥmed d'avoir, à peine lu le présent message, à donner à son corps d'armée et à ses compagnons l'ordre de gagner le camp et d'en repartir le lendemain avec les cheykhs de Fez pour rejoindre 'Abd el-Malik; pareil ordre fut aussi adressé aux tribus. Aḥmed partit la nuit même précipitamment pour Merrâkech en passant par Selâ, et trouva son frère qui, près de cette première ville, était à l'attendre, lui et les secours du Maghreb qu'il amenait.

Moḥammed, quand il sut qu'ils étaient à proximité [16 v°] et s'étaient réunis pour l'attaquer, donna aux habitants de Merrâkech l'ordre de venir le rejoindre au camp pour livrer bataille le lendemain, et ils vinrent en effet y passer la nuit, mais (ensuite) la plupart d'enfuirent vers la ville; ce qu'apprenant, il s'enfuit également avec ses compagnons au milieu de la nuit et prit la direction de Fez[1]. Il arriva ainsi un matin à l' 'Ayn el-Khemîs, et quand le jour fut haut il franchit le Wâdi Wîselen[2], passa ensuite par El-Bordj el-Mektoûb, et continuant d'avancer franchit le pont du Seboû dans l'intention de rejoindre les Meḥâmid. Ceux-ci, l'apprenant, vinrent de son côté avec leur kâ'id Ibn ech-Cheykh el-'Adil pour tenir conseil avec lui; mais il les évita et se jeta dans la montagne d'Elkey[3]. Il fut rejoint par El-'Adil, mais se retourna avec ses cavaliers contre celui-ci et le tua; il passa alors dans les montagnes du Rîf et finit par arriver à El-Djezîra (Algeziras) chez les chrétiens; de là il écrivit au prince chrétien, qui lui permit de venir le trouver. Or les chrétiens, lorsqu'il arriva, méditaient contre 'Abd el-Malik un vaste projet dont nous parlerons.

Moulay Aḥmed rejoignit sous les murs de Merrâkech son frère 'Abd el-Malik, qu'il alla saluer; or la première personne qu'il rencontra fut le kâ'id 'Azzoûz, à qui son retour causa une joie maligne. 'Abd el-Malik entra ensuite dans la ville, où il

---

(1) Comparez la version moins détaillée et différente que donne la *Nozhet*, p. 113.

(2) Le O. Ouislan de la carte, à l'E. de Miknâsa.

(3) الكي que je ne retrouve pas, paraît être au S. ou S.-O. d'Ouazzan.

infligea aux habitants musulmans des châtiments exemplaires, bastonnade, crochets, dilaniation (? خوازق) et mise aux fers. La plupart des gardes du corps حماة de Moḥammed étaient des Garâwa, au nombre d'environ quarante-six, et leurs contribules se mettant à proférer des menaces à l'adresse du sultan, un violent tumulte éclata dans la ville. Alors le ḥâkim 'Aṭṭâr, qui en était le kâ'id, et qui était aussi l'un des anciens compagnons de fuite du prince, alla dans la nuit trouver celui-ci et lui rapporta les propos proférés dans le tumulte ; il lui fut répondu d'avoir à regagner sa demeure, et il quitta en conséquence la Kaçba pour retourner dans la ville. Quand l'aurore se leva, tous les Garâwa étaient suspendus, à l'état de cadavres, à la porte de la Kaçba, et pas un des auteurs du tumulte ne vit la lumière du jour. Le ḥâkim se rendit ce jour-là auprès du sultan, qui lui dit comment il avait traité la ville : « Seigneur, lui répondit-il,...[1]. — Reste chez toi ! dit le sultan ; si tu n'étais pas un de mes anciens compagnons de fuite, je t'aurais aussi envoyé à la mort ! » C'était un prince valeureux, redouté, violent, attentif à toutes les affaires de son royaume.

A la suite de cette affaire Moulay Aḥmed retourna à Fez, emportant comme instructions d'organiser les troupes, de s'occuper des affaires de son territoire de commandement et de garnir les magasins d'approvisionnements, de munitions et de poudre[2].

Quand Moulay Moḥammed se fut établi chez les chrétiens, le Gharb reconnut 'Abd el-Malik et son frère Aḥmed, qui ne trouvèrent plus devant eux aucun prétendant. 'Abd el-Malik se mit à préparer les moyens de transport pour la grosse artillerie et les tentes بركوب الانفاض والاخبية, à mettre en bon ordre les munitions et les bateaux, ainsi qu'à s'occuper [*blanc*; lisez, des

---

(1) Texte جعت زينا, expression figurée qui peut se lire à la première ou à la seconde personne, s'entendre comme parfait ou optatif, et sur laquelle je n'ai pu obtenir aucun renseignement.

(2) On trouve la mention de deux combats qui eurent lieu, vers 955, à Zadidja puis au Wâdi Bou Azzoûn entre les Chérifs, fils de Moḥammed ech-Cheykh, et les Turcs (Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeiyan*, p. 528, d'après un appendice au ms. de Yaḥya ben Khaldoûn). La *Nozhet* n'en parle pas plus que notre texte.

affaires]. Mais d'autre part les chrétiens, que Moulay Moḥammed, franchissant la mer, était allé rejoindre, accordèrent à celui-ci l'envoi d'une expédition et adhérèrent à ses demandes, car ils se disaient entre eux : « Ce sultan ['Abd el-Malik] a vu l'empire turc et reconnu les avantages de la mer, [17] de sorte que son premier soin est de construire des vaisseaux ; lorsque sa flotte sera en état, il arrivera dans notre pays avec les Andalous, qui sont ceux de qui il goûte davantage les conseils et les plans, et il ne s'occupera pas d'autres que de nous. Nous avons donc à prendre les mesures nécessaires pour notre royaume avant que son pouvoir soit bien instauré et solidement établi. A nos yeux, la première chose à faire pour cela c'est d'entreprendre une sérieuse expédition, de nous installer sur le littoral et de combattre notre ennemi dans son pays même. » On se mit d'accord sur ce projet, et l'on dit à Moulay Moḥammed : « Nous allons nous mettre en campagne, et tu nous accompagneras ; si nous conquérons ce territoire, nous ne réclamerons dans le partage à en faire que le littoral ; tout le reste te reviendra ». Ils confirmèrent cet arrangement par un serment qu'ils prêtèrent sur leurs croix, et il jura de son côté. On se mit alors à préparer la flotte et les troupes, ainsi qu'à réunir de l'argent et tout ce qui était nécessaire. D'après leurs propres dires, les forces réunies comptaient soixante mille hommes, dont il resta sur la flotte une vingtaine de mille[1]. On emmena deux cents grosses bouches à feu انفاض et vingt mille charrettes servant, comme les bêtes, de moyens de transport et dont ils se faisaient précéder et suivre, à l'exemple de leurs adversaires.

A leur arrivée les ennemis se dispersèrent sur le littoral du Maghreb tant par terre que par mer, puis opérèrent leur débarquement depuis Tanger jusqu'à Açîla, territoire qu'avaient évacué les musulmans et que les chrétiens se mirent à organiser. Ces troupes étaient commandées par leur roi Portukīch (Don Sébastien) et par Moulay Moḥammed, qu'accompagnaient trois

(1) Le montant des forces chrétiennes est diversement évalué par les musulmans (*Nozhet*, p. 132).

cents de ses partisans et qui en outre était en correspondance avec les tribus. Une fois le débarquement bien assuré, la cavalerie se livra à des incursions à distance, mais les habitants de la banlieue et les montagnards opposèrent de la résistance et écrivirent à 'Abd el-Malik, qui faisait ses préparatifs et organisait la guerre sainte ; il donna l'ordre aux tribus de réunir des vivres pour les chevaux et les combattants et de se rendre avec les nomades dans la région d'El-Kaçr (Alcacer ou Alcazar el-Kebîr). Il adressa en outre une lettre au prince chrétien où il disait : « Tu as manifesté ton énergie en quittant ton royaume et en franchissant la mer pour assaillir le territoire musulman. Si tu te tiens ferme sur le littoral jusqu'à ce que nous nous dressions contre toi, tu es un vrai et valeureux chrétien ; mais si tu pousses dans l'intérieur et te diminues en attaquant quelques-uns de mes sujets avant qu'un émir ton pareil te fasse face, tu n'es qu'un juif fils de juif ». C'est là un extrait de sa lettre. A cette lecture le prince chrétien entra dans une violente colère et rassembla son conseil ; comme Moulay Moḥammed assistait à la séance, on lui demanda son avis, après que le chrétien eut parlé comme suit[1] : « Nous resterons ici jusqu'à ce que notre adversaire vienne nous trouver ; nous enverrons chez nous l'ordre de nous faire parvenir des renforts, et notre cavalerie fera des incursions à longues distances jusqu'à ce que le prince de Merrâkech vienne nous trouver. — C'est là, reprit Moḥammed, un avis erroné et une conception fausse[2] ; le seul plan raisonnable, c'est de t'avancer dans l'intérieur avant qu'il arrive et de mettre la main sur Tetuan et El-Kaçr préalablement à sa venue ; nous entrerons à El-'Arâ'ich et y réunirons la flotte, les tribus arriveront, et moi-même je rassemblerai les musulmans qui forment mon camp. Quand il s'avancera, nous l'entraînerons d'un autre côté et userons ses troupes avant que le choc ait lieu ». Ces paroles rallièrent l'unanimité

(1) La rédaction, ici encore, est défectueuse ; mais la suite montre bien que ce qui suit immédiatement exprime l'avis du roi chrétien, et cette manière d'entendre est confirmée par la *Nozhet*, p. 133 ; texte, p. 74, l. 19.

(2) موضوع cf. le dictionnaire Beaussier.

des membres du conseil, mais comme le chef chrétien n'adoptait pas leur avis, ils lui dirent : « Fais prendre acte que ton avis l'a emporté sur le nôtre, [17 v°] que nous ne sommes pas d'accord avec toi et que nous maintenons notre manière de voir ». Acte fut dressé de ce qui vient d'être dit, chacun restant sur ses positions, car le chrétien combattit l'opinion de Moḥammed sans convaincre celui-ci.

De son côté 'Abd el-Mâlik fit parvenir de tous côtés l'ordre de le rejoindre à Selâ, envoya ses kâ'ids dans les tribus, manda à son frère à Fez de se mettre en campagne avec tous les habitants de cette ville, et adressa le même message aux Arabes et Berbères des diverses régions. La concentration se fit dans le plus bref délai sous les murs d'El-Kaçr, et c'est de là que s'opéra le départ lors de l'arrivée du Sultan, qui adressa ce message au roi chrétien : « Parti de Merrâkech, j'ai fait seize étapes pour me rapprocher de toi, alors que tu n'en as pas fait une seule ». Alors l'infidèle, parti du Wâdi Taherrâret[1], alla dresser son camp au Wâdi 'l-Mekhâzin, et 'Abd el-Mâlik, se retirant devant lui, installa le sien au Wâdi Oroûr vis-à-vis El-Kaçr ; ce qu'apprenant, le chrétien, pris de dédain pour ses adversaires, donna le signal de la marche en avant, franchit le Wâdi 'l-Mekhâzin et campa dans la vallée où fut livrée la bataille. Mais 'Abd el-Mâlik n'avait, en simulant la retraite, fait autre chose que recourir à un stratagème. Les chrétiens s'installèrent entre la rivière à leur gauche et les charrettes à leur droite et sur leurs derrières, et placèrent les grosses bouches à feu انفاض en avant. Alors 'Abd el-Mâlik fit partir son frère Aḥmed à la tête de quatre mille cavaliers, ainsi que des gens de la banlieue porteurs de haches et de pics avec mission de détruire nuitamment le pont du Wâdi 'l-Mekhâzin ; et cette opération fut en effet terminée au lever du jour. Or cette rivière n'a dans ces parages que des berges [à pic] et ne pouvait être franchie que par le pont, et cela explique que, à la suite de leur

(1) C'est une localité, d'après la *Nozhet* (p. 133) qui écrit تويدّارت, et aussi تاهدارت (Dastugue, *Revue africaine*, 1867, p. 143), Tabaddert dans la trad. Houdas. On sait d'ailleurs que l'écriture arabe rend facile la confusion entre le *d* et l'*r*.

déroute, pas un chrétien ne put échapper à la mort, à la submersion ou à la captivité. Les choses étant comme il a été dit plus haut, 'Abd el-Mâlik se mit en marche le lendemain et campa à l'amont de la rivière, qui leur donnait à boire à tous. Déjà malade à ce moment de l'affection qui devait l'emporter[1], son état s'aggrava quand la bataille s'engagea. Il disposait de trente-six mille musulmans pour faire face à un nombre double de chrétiens. Ceux-ci recoururent à des ruses pour intimider les nôtres : (ainsi) ils clouèrent des lances aux charrettes qui étaient [*blanc*, sur leur droite?] pour donner l'illusion d'une cavalerie innombrable. Ils avaient plus de dix mille chevaux bardés de fer et poussaient sur les nôtres tant à droite qu'à gauche ; un côté du camp était mis à mal, et nos troupes refluaient en arrière. Le sultan gravement malade fut mis dans une litière d'où, dominant les têtes des combattants, il rétablissait leurs lignes, les encourageait et leur faisait signe de la main ; il leur commanda de masquer (?) les bouches des grosses pièces ان يجدروا افواه الانفاض, et à la rencontre des cavaliers il envoya son frère, qui était nu-tête et à pied et qui attaqua et réattaqua avec les nôtres, au cours de la bataille, qui fut longue. Le kâ'id Et-Ṭâ'i' était le chambellan du sultan. Ce dernier, de plus en plus malade, ayant fini par rendre l'âme pendant que la lutte se poursuivait, ce kâ'id [18] continua de transmettre les prétendus ordres ou défenses du Sultan sans révéler qu'il était mort, faisant intensifier la lutte et les attaques, réclamant de l'eau soi-disant pour faire boire au malade et maintenir la croyance qu'il était encore en vie, la répandant dans la litière et en réclamant de nouveau, toujours dans le même but[2]. Il resta le seul à connaître la vérité jusqu'au moment où Dieu, ayant mis les infidèles en fuite, permit aux nôtres de les tuer et de les capturer à leur gré. Quand les guerriers furent rentrés au camp, le chambellan

(1) Il avait été empoisonné (*Nozhet*, p. 137) ; mais, d'après une version européenne, il fut tué au début de l'action d'un coup de mousquet que lui tira un Portugais (Haëdo, *Hist. des rois d'Alger*, p. 162).

(2) C'est à Riḍwân le renégat que ce rôle est attribué par la *Nozhet*, qui cependant l'accuse d'avoir empoisonné le souverain (pp. 131 et 137).

réunit les chefs, les introduisit dans les tentes royales et leur révéla alors la vérité[1]. Moulay Aḥmed étant alors arrivé, Moulay Dâ'oûd[2] s'enfuit, et le premier s'installa sur le trône.

Lorsque la bataille s'était engagée, les Awlâd Emṭâ'[3] avaient dirigé une incursion contre le camp musulman pour le mettre à mal, car ils étaient au service de Moulay Moḥammed ; mais, grâce à la protection divine, les musulmans leur échappèrent et furent sauvés d'un grand désastre.

Aḥmed prit alors le pouvoir en main et exerça une pleine autorité sur le royaume ; on était à la fin de 986 (vers la fin de 1578). Son avènement excita les craintes et provoqua la fuite de tous ceux de ses cousins et de ses neveux qui entouraient 'Abd el-Mâlik.

Règne de Moulay Aḥmed [el-Mançoûr Dhehebi]

Il avait le teint brun, les yeux enfoncés dans leurs orbites, la barbe épaisse, des scarifications sur la joue gauche, le corps épais et la voix forte ; un défaut de prononciation lui faisait changer le *ch* en *s* ; il se couvrait de longs vêtements qui traînaient sur le sol et lui couvraient les pieds, et quand il marchait paraissait près de s'appuyer sur les chevilles[4]. Une grande chance favorisa son règne : renonçant à la guerre sainte, il s'empara du Soudan d'où il tira des richesses, exerça longtemps le pouvoir, compléta les jardins en y élevant des constructions et fit installer les jardins de Fez Djedîd qui faisaient partie des propriétés de la petite mosquée, *mesdjid*, et pour quoi il dépensa une somme considérable provenant des revenus des ḥobous affectés à la grande mosquée. Il avait un goût très prononcé pour les constructions et édifia le palais El-Bedî'[5]. Il se montrait souvent injuste et partial ; de son temps les campagnes

---

(1) Cette bataille eut lieu le 30 djomâda I 986 ou 4 août 1578 (*Nozhet*, pp. 136 et 141), le 5 août d'après Haëdo, *Histoire...*, p. 162.

(2) Cf. *Nozhet*, p. 150 ; ci-dessus, p. 354.

(3) Ce nom se représente plusieurs fois dans la *Nozhet* sous la forme *Moṭá'*.

(4) Comparez la description physique que donne de ce prince le dit ouvrage, p. 140.

(5) Voir la longue description et les détails donnés *ib.*, p. 179 sq.

eurent à souffrir, tandis que les citadins et les soldats réalisèrent des profits.

Dès ses débuts et sitôt qu'il eut été reconnu, les troupes lui réclamèrent le don qu'elles dénomment *bakhchich*, tandis que de son côté il leur réclamait le quint du butin ; mais il était difficile de le leur faire verser parce que le butin n'avait pas été inventorié, de sorte qu'il renonça au quint et que les guerriers renoncèrent au *bakhchich*. Le butin réalisé à la suite de la bataille dont nous avons parlé ne fut pas réparti selon le mode légal, car chacun garda ce qu'il avait pris ; pour quelques-uns ce fut l'enrichissement, mais la plupart des combattants et des gens de piété ne reçurent ni peu ni prou, car le butin fut mué en *fey*[1], et accrut le nombre des choses illicites existant au Maghreb[2].

Les chrétiens mis en déroute refluèrent en fuyant vers le Wâdi 'l-Mekhâzin, où le pont devait assurer leur salut ; mais ils n'en trouvèrent plus que les traces et se précipitèrent dans la rivière, d'où ne devait sortir aucun de ceux qui y entraient : les musulmans les entouraient et les massacrèrent presque tous en n'en faisant prisonniers qu'un petit nombre. Des plongeurs découvrirent dans la partie de la rivière [18 v°] faisant face au pont les cadavres de Moulay Moḥammed et du prince chrétien, et Moulay Aḥmed fit écorcher et bourrer de paille le premier pour l'expédier à Merrâkech[3]. Il fut mandé aux principaux des tribus de rejoindre Fez, et les soldats se séparèrent en regagnant leurs territoires respectifs et emmenant avec eux le butin et les captifs qu'ils avaient faits.

Le sultan quitta aussi ces lieux et gagna à marches forcées Fez Djedîd, où il fit son entrée. Quant à Moulay 'Abd el-Mâlik, il fut inhumé dans la Koubba. Le nouveau prince reçut la visite des chefs, Arabes, non-Arabes et Berbères, venus de toutes parts, et le serment de fidélité fut renouvelé ; il convint avec

(1) Sur la distinction du *fey* et du butin, voir Mâwerdi, *Statuts gouvernementaux*, p. 267 de la trad. fr.

(2) On retrouve à peu près les mêmes détails dans la *Nozhet*, p. 144.

(3) D'où l'épithète de Mesloûkh quelquefois accolée à son nom.

eux de la sûreté des routes et chaque cheykh devint responsable de ce qui se perdrait dans son territoire. Il nomma émir à Fez son fils Moulay ech-Cheykh en lui donnant pour conseillers le kâ'id Ibrâhîm Sofyâni, le cheykh 'Iyâḍ Derîsi et le kâdi 'Abd el-Wâḥid Ḥomaydi. Il conclut des engagements et des traités avec les chefs de tribus, arrangea les affaires du Maghreb en quelques jours, et rassembla les officiers et chefs des chrétiens qui étaient chez les uns et les autres et notamment chez les juifs, qui en avaient acheté la plupart. Se rendant alors à Merrâkech, il ramena l'ordre dans le pays et chez ceux qui l'habitaient, si bien que le calme régna depuis Tâza jusqu'au fond du Soûs; il organisa et disciplina ses troupes, et arriva ainsi à jouir d'une autorité solidement établie. Le prince chrétien lui fit demander le rachat des principaux chrétiens captifs, à quoi il consentit moyennant une rançon des plus considérables, et il acquit ainsi des richesses importantes tant en argent qu'en marchandises. Il avait fait frapper de la monnaie avec alliage de cuivre منحسة que l'on appela dirhems courants (?) دراهم سنة, ce qu'il regretta au bout de quelque temps [et dont il opéra le retrait?]. Il multiplia les transactions commerciales, et la tranquillité régna.

Le prince chrétien, après avoir fait racheter les principaux captifs, les réunit autour de lui et tint conseil à leur propos : « Vous autres, qui êtes les soutiens du royaume, quel était donc votre plan quand, après avoir franchi la mer et débarqué en pays musulman, vous êtes restés à conférer [1] avec les troupes ennemies jusqu'au jour où les contingents appelés depuis le Soûs jusqu'à Tlemcen ont fait bloc contre vous, qui étiez (dispersés) de tous côtés (?) ? A quoi pensiez-vous donc en agissant ainsi ? Qu'est-ce qui vous a fait passer chez eux ? Mais, cela fait, pourquoi n'avoir pas pris El-Kaçr, Tetuan et El-'Arâ'ich, tant par terre que par mer, comme aussi Selâ, et alors que le prince ennemi se trouvait loin de vous ? Mais vous n'avez rien fait de cela et avez agi mollement jusqu'à ce que vos adversaires

(1) وجلستم تراجعون جيش المسلمين peut-être تتراجعون, mais le sens n'est pas sûr.

soient venus à vous et vous aient infligé le désastre que vous savez ! — C'était là, dirent-ils, notre plan et celui du sultan Moḥammed ; mais c'est le prince que tu nous avais donné pour chef qui s'y est opposé ; voici qui témoigne contre lui et l'attestation qu'il nous a fait opposition pour n'agir qu'à sa tête ! » Et ils lui remirent l'écrit relatant ce qui a été dit ci-dessus. « Pourquoi, reprit-il, ne l'avoir pas empêché et n'avoir pas, de concert avec le sultan, agi dans l'intérêt du souverain ? — Il était, dirent-ils, absolument ancré dans son opinion, et nous ne pûmes rien contre lui ». Et alors le prince les fit tous brûler(1). Réfléchis à la somme que cet infidèle dissipa pour racheter les chrétiens captifs afin d'arriver à pouvoir les faire passer en jugement, et se servir d'eux comme moyen d'enseignement pour d'autres, [19] poussé aussi qu'il était par le ressentiment que lui inspirait l'aide victorieuse accordée par Dieu aux musulmans !

Il fit ensuite préparer un cadeau considérable(2) qu'il adressa à Moulay Aḥmed Dhehebi(3) avec des congratulations au sujet de sa royauté, en lui demandant de s'abstenir d'expéditions contre le littoral et de vouloir bien faire quartier à ceux qui y habitaient. Aḥmed leur consentit cette grâce et tint sa promesse. Son autorité bien établie s'exerça paisiblement. Cependant il y eut ensuite quelques troupes qui lui refusèrent obéissance pour un motif que nous passons sous silence, montèrent dans le Djebel Gîlîz(4) et se révoltèrent contre lui. Il donna alors

---

(1) Même anecdote, très brièvement racontée, dans la *Nozhet*, p. 136.

(2) Ce que mentionne aussi la *Nozhet*, p. 145.

(3) Épithète qui lui fut donnée à raison de la quantité d'or qu'il retira du Soudan (ibid. 167).

(4) C'est la prononciation actuelle, avec le *g* dur, d'après ce que je tiens de Marocains. Ce n'est pas une montagne, mais une simple hauteur située à une faible distance (3 ou 4 kilomètres) de Merrâkech, et « dominant cette ville » d'après la *Nozhet* (texte, p. 209, où ce nom est orthographié جيليز) ; elle est connue d'Edrisi (texte, p. 67), qui écrit ايجليز. On lit dans de Slane, *Table géographique* : « Igliz (ecclesia ?), colline située à 3 ou 4 milles N.-O. de Maroc et d'où l'on pouvait voir la ville. C'est le *Getis* de P. de Torres » ; et dans Budgett Meakin, *The land of the Moors*, p. 292 : « From the Dukkala Gate it is a pleasant ride or walk among the palms to Jebel Gilîz, the only eminence in the immediate vicinity, an isolated rock which rises amid palm groves to a height of some 200 ft from the plain, here about 1650 ft above sea-level ».

l'ordre de verser la solde et de dresser le camp et l'expédia avec le kâ'id Ibn Sâlim... [1]. Ils partirent de Merrâkech après qu'il eut pendant trois jours subvenu à leur entretien dans la ville. Ils pénétrèrent ainsi dans les déserts [qui font partie] du Soudan, et alors leur guide, conformément à l'autorisation qu'il avait reçue du sultan, s'enfuit, de sorte que, s'égarant dans le désert, ils périrent jusqu'au dernier. L'un d'entre eux cependant, qui put s'échapper, a raconté que, dévorés par la soif, ils égorgeaient les chameaux pour en presser les ventricules et tâcher de se désaltérer, mais ils finirent par mourir tous de soif. Celui qui échappa s'était égaré dans le désert, mais rencontra un Arabe Touareg qui le sauva en lui donnant de l'eau et le fit parvenir jusqu'à une tribu nomade. Quant aux approvisionnements de ceux qui avaient péri, ce furent les nomades de ces régions qui s'en emparèrent.

Le sultan équipa aussi un autre camp qu'il envoya, sous le commandement du kâ'id Maḥmoûd, à Zâghoû [2]. Quand on fut arrivé à destination, le chef de cette ville sortit et il fut convenu que le combat s'engagerait le lendemain ; mais avant le lever du jour Maḥmoûd, feignant de fuir, se retira, et le roi du Soudan, dont la convoitise fut excitée, marcha si vite à sa suite qu'il put camper le soir près de son adversaire ; mais le lendemain Maḥmoûd repartit encore, toujours poursuivi, et l'entraîna ainsi jusqu'à dix étapes de son pays. Les noirs étaient affaiblis, les fantassins mal nourris et les vivres se faisaient rares quand eut lieu le choc entre les deux armées : une foule innombrable de noirs y périt, car la plus grande partie de leur armement était enfantine et consistait en arcs du genre de celui des Ghozz [3], en lances en bambou et en sabres, alors que les Maghrebins disposaient de grosses bouches à feu انفاض et de

---

(1) Dans le ms. se présente un blanc équivalant à un mot de six ou sept lettres, mais la lacune doit être plus importante et paraît se rapporter à un fait ignoré ou omis par la *Nozhet*.

(2) Notre texte écrit tantôt Zâghoû, tantôt Djâghoû le nom que la *Nozhet* orthographie toujours Kâghoû. C'est de la conquête du Soudan qu'il est ici parlé, sans qu'il soit fait allusion à la première expédition envoyée dans ce but sous le commandement de Djawder. Cf. *Nozhet*, p. 163.

(3) Texte واقواس الغز ; ce genre d'armes est maintes fois cité ailleurs, p. ex. *H. des Berb.*, IV, 156.

canons. Le camp était formé de douze mille hommes, qui manifestèrent leur supériorité sur les nègres en les massacrant et les faisant prisonniers, et la plupart s'enfuirent vers le camp de Maḥmoûd (*sic*). Celui-ci le lendemain donna le signal du départ, puis ce démon revint en arrière et fit massacrer les noirs qui venaient de passer la nuit auprès de ses guerriers, tandis que les malheureux nègres, levant les mains au ciel, invoquaient leur communauté de religion ; mais les barbares continuaient la boucherie, car il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! si bien que ces criminels mirent à mort sans aucune raison légitime tous ceux qui venaient de passer la nuit auprès d'eux : cela est inscrit dans le Livre de leurs actes et de celui de leur chef, c'est devant Dieu que se réuniront les litigants et que se rencontreront l'oppresseur et l'opprimé ! Il n'échappa que ceux qui s'enfuirent dans le désert, et les victimes, qui étaient innocentes de tout acte d'hostilité ou de faute antérieure, représentaient dix fois le chiffre des Maghrebins. Ceux-ci repartirent alors à marches forcées vers les frontières (du Soudan) et trouvèrent des bandes de nègres semblables à ceux qu'ils avaient envoyés à la mort ; ces noirs jurèrent [19 v°] qu'ils ne se sauveraient ni ne s'enfuiraient, et s'attachèrent les uns aux autres[1]. Les envahisseurs les entourèrent, puis massacrèrent les uns et réduisirent les autres en captivité. Ce fut ainsi qu'au prix de nombreux actes d'injustice ils conquirent le pays ; mais tout cela est consigné dans un Livre manifeste ! On adressa alors au sultan des lettres pour lui annoncer la conquête du pays, la prise du prince nègre et de ses bandes, le massacre auquel on s'était livré, ce qu'on avait fait du pays et de ses habitants ; et il donna l'ordre de procéder matin et soir à des réjouissances pendant trois jours à raison du massacre de créatures humaines qui étaient musulmanes. Tout cela est inscrit auprès de Dieu, le juste et souverain Juge ! Les pseudo-juristes المتفقهة, les officiers, les soi-disant docteurs علماء الظاهر[2] et les syndics vinrent le féliciter à l'occasion du

(1) L'imparfaite rédaction du texte permet aussi de comprendre « les Maghrebins les attachèrent les uns aux autres ».

(2) On trouve aussi cette expression employée pour désigner les profanes, en opposition avec les علماء الحقيقة, les mystiques.

massacre de musulmans, du butin fait sur eux, de la réduction en esclavage de leurs enfants ; et lui-même, très satisfait, en témoigna la plus grande joie !

Quand l'obéissance des habitants lui fut acquise, que la cavalerie irrégulière, *addla*, se fût dispersée, que les richesses, les munitions et les esclaves furent réunis auprès de lui, il ne garda à ses côtés que la moitié du camp et renvoya l'autre moitié avec tout ce butin à Merrâkech. Quand celle-ci approcha de la ville, les officiers et les grands en sortirent pour se porter à sa rencontre ; après quoi l'on introduisit dans le palais du sultan douze cents esclaves tant jeunes filles que jeunes gens, quarante charges d'or, quatre selles [avec broderies] en or, de nombreuses charges d'ivoire et d'ébène[1], des vases de grand prix, des genettes et autres objets précieux du Soudan. Moulay Aḥmed Dhehebi emmagasina tout cela et son pouvoir en fut fortifié. Un tribut annuel lui était envoyé du Soudan, et il reçut ainsi un éléphant femelle qu'accompagnait un guide qui se faisait comprendre de l'animal, lequel fut envoyé à Fez[2].

Quand sa souveraineté fut parvenue à un haut degré, que son armée eut grossi, que le temps eut consacré son pouvoir et qu'aucun prétendant ne se montra plus, il désigna comme successeur son fils Ech-Cheykh, encore que nous ayons omis d'en fixer le moment et de dire comment il s'y prit (?). Ce fut quand, après la défaite des chrétiens, les principaux habitants du Maghreb se réunirent autour de lui qu'il se fit donner la promesse de ceux-ci et recommanda aux habitants des villes et des campagnes de reconnaître son fils après lui. Il partit ensuite pour Merrâkech.

Histoire de la lieutenance [à Fez] de son fils Moulay Moḥammed ech-Cheykh ; comment il traita le pays et les gens

Il avait le teint foncé rouge-brique, les yeux saillants, le nez fort, les lèvres épaisses et la voix perçante. Il était tyrannique, d'une nature mauvaise qui se manifestait dans ses actes, fourbe

(1) Ce mot est ici orthographié يابنور (*sic*).
(2) Détails dans la *Nozhet*, p. 264.

vis-à-vis de ceux qui le servaient et le conseillaient, se livrant au désordre avec des chanteuses, des enfants et des jeunes gens, adonné au vin et au hachîch, ne pratiquant pas les ablutions dues pour impureté majeure, n'assistant jamais à la prière du vendredi, chiqueur de tabac, éhonté, faisant tort aux pauvres, dévorant les biens de ses sujets, qui devaient pendant la nuit garder leurs boutiques, leurs marchés et leurs demeures. De son temps on vola la Tour des vêtements, برج الثياب ainsi que celle des dîmes située sur le Wâdi 'l-'Iḍâm ; on vola l'Hôtel des monnaies, et à lui-même on vola les sabres (? الكذامى) de dessus la porte de sa koubba. Entre autres faits dus à son injustice après la mort de son père, est celui-ci, que les arquebusiers prélevaient sur les Arabes comme droit de couchage un mithkâl par nuit, et sur les principaux de l'armée, depuis quarante jusqu'à cent oûkiya, s'appropriaient les bœufs et les tapis قطف, débauchaient les femmes du pays ; la kaçba était chaque jour louée à prix d'or (?) وكانت القصبة تكرى بالعين كل يوم ; [20] ceux des *molafarrika*(1) qui avaient passé la nuit auprès de lui recevaient au matin des lettres portant assignation sur le *ḥâkim*, lequel en versait le montant et prélevait lui-même sur le peuple...(2), sans droit et méchamment, ce qui lui plaisait, que ce fût de nuit ou de jour. Il (le sultan ?) enlevait les dîmes à ceux qui avaient la charge de les percevoir, de sorte que le percepteur qui en avait recueilli la plus grande partie était révoqué et remplacé par un autre ; après quoi était lancée cette proclamation, que les contribuables qui s'étaient partiellement acquittés étaient frustrés de leur paiement et devaient verser une seconde fois : le résultat en fut que la [plupart des] laboureurs cessèrent de cultiver et que, à ceux qui continuaient, les estimateurs imposaient le double de ce qu'ils devaient, de sorte qu'il ne leur restait rien, ce qui eut pour conséquence que, la population restant impuissante devant ces exigences, la cherté de la vie devint grande dans le Maghreb.

---

(1) Nom porté par de certains cavaliers, voir Dict. Dozy ; dans le Dict. turc de Barbier de Meynard « corps de sipahis pourvus d'un fief militaire » ; et cf. *infrà*, p.

(2) Blanc équivalant à un mot de six ou sept lettres.

Il emprunta aux gens de Fez trois cent mille [mithkâl ?] sous la caution du wâli Aboû Chekâ'ik, du ḥâkim, d'El-Djeblli et du kâ'id Weysoû, et paya sur cette somme la solde de la colonne (*meḥalla*) de son fils 'Abd Allâh, qu'il envoya à Merrâkech. Ce dernier s'y heurta à son oncle Aboû Fâris, qu'il mit en déroute, ce qui lui permit d'entrer dans [le palais] El-Bedî' [1] et de prendre le gouvernement de cette ville. Il y tint la même conduite que son père, et fit même pis : il forniquait avec les femmes de son oncle et les concubines de son grand'père ; en ramadhân il buvait ostensiblement du vin en compagnie de ses serviteurs. Les arquebusiers et les *mekhazni* avaient gardé les richesses qu'ils avaient enlevées aux habitants de Merrâkech, et la plupart se livraient aussi à la consommation publique du vin en plein ramadhân. Qu'on juge par là de la honteuse conduite de ces misérables ! Les gens de Merrâkech, victimes de ces actes injustes et malfaisants, écrivirent à Moulay Zeydân : la majeure partie du corps de troupes pénétra dans la kaçba, et Moulay 'Abd Allâh s'enfuit à Fez en laissant les troupes derrière lui. Zeydân alors leur accorda quartier, et il lui fut concédé par les partisans d''Abd Allâh de pénétrer dans la kaçba ; il s'avançait donc à cheval à cet effet quand ils l'accueillirent à coups de gros canons بالانفاض pour le tuer. Il dut à la protection divine d'être épargné et différa son entrée ; à la suite de quoi il y en eut dans le corps de troupes qui s'enfuirent, d'autres qui restèrent dans la kaçba. Les pourparlers recommencèrent au sujet de l'amân et le sultan fit son entrée, au lendemain de laquelle, après leur avoir enlevé leur armement, il leva toute restriction [2], et alors la populace et les serviteurs du sultan se mirent à massacrer ces troupes, dont il périt plus de quatre mille hommes.

Quant à Moulay 'Abd Allâh, qui s'était enfui à Fez, il se présenta à son père et le mit au courant de ce qui s'était passé. Ce dernier mit la main sur plusieurs de ses officiers, qu'il

(1) Somptueux palais élevé par Aḥmed Dhehebi, et dont parle longuement la *Nozhet*, pp. 179 sq. ; ci-dessus, p. 412.

(2) وامر باطلاق السبيل بعد ما ازال لهم العدة .

séquestra et mit à la torture pour s'emparer de leurs richesses et s'approprier leurs trésors; quand ce résultat fut obtenu, il envoya un message aux syndics[1] pour leur faire estimer les objets qu'il avait pris pour eux aux officiers, en ajoutant : « Je reste débiteur des premières sommes que j'ai empruntées aux gens de Fez; mais j'ai encore besoin d'argent, et comme j'ai honte de recourir de nouveau à eux, je mettrai en vente des choses de valeur, et ne mécontenterai pas les habitants de cette ville ». Alors les syndics se mirent à exposer aux gens du grand marché (*kaysariyya*) et aux parfumeurs les velours, les... التساريح, les couvertures de lit, les tapisseries المانطة (*espagnol* manta) et autres objets. J'ai vu, dit l'auteur, certains objets dont l'un était une tenture murale[2] qui fut donnée à El-Ḥâddj el-Babâr et à Sîdi 'Allâl Merîni, qui étaient voisins [20 v°] des boutiques, pour douze cents (*sic*) et qui, dans la main du crieur, parvint jusqu'au prix[3] de soixante-quinze oûkiya. J'ai vu aussi deux *ma'moûra* (?) avec vases ornés de coquillages,... et des soupières, qu'on livra à El-Ḥâddj el-Bakkâl pour douze cents (*sic*). J'ai vu encore... et quatre...[4] qu'on livra à El-Ḥâddj Kobeyṭi pour deux mille deux cents. Le chroniqueur a également vu livrer un tapis long de haute laine et un *tesrîḥ* livrés aux Awlâd 'Achîr (*sic*) pour mille oûkiya. C'est de cette manière que furent dispersés tous les effets mobiliers qui avaient été pris aux officiers, et le prince réunit ainsi une somme considérable, qu'il versa aux troupes. Le récit complet en sera fait en son lieu.

Les serviteurs d'Ech-Cheykh émettaient des lettres autorisant qui le voulait à épouser celle qu'il voulait. La première qui

---

(1) *Amîn* est le nom donné ici à celui qui est chargé de la vente, au commissaire-priseur.

(2) حيطى traduit conjecturalement; cf. la trad. de la *Nozhet*, p. 183 n.

(3) وخرج je lis وخُرِّج.

(4) Je n'ai pas pu recueillir de renseignements sur ces objets d'ameublement ou autres, sinon que *tadjdort* est une soupière en poterie ou porcelaine, et *manta* soit une couverture de lit en laine ou coton, soit un caparaçon : texte
وشاهدت ايضا معمورتين باوانى الودع ولاثف وتاجدورات دفعوها للحاج...
وشاهدت ايضا لحافا ومانطة واربع طرينات شاسية دفعوها للحاج الكبيطى

divorça du temps d'Aboû 'l-Kâsim ben Aboû 'n-No'aym fut la femme d'El-Ḥâddj Moḥammed ben Sâsi : celui-ci, porteur d'une lettre du sultan, avait fait une demande de mariage qui fut repoussée par la famille de la future, et ce fut le nègre du prince qui parfit la dot demandée[1].

Il y avait de ces serviteurs impudents qui mettaient publiquement la main sur les femmes et les jeunes garçons. L'un d'eux alla de nuit cogner à la porte d'un homme demeurant dans la rue El-'Okayba ; celui-ci étant sorti à cet appel, fut envoyé en prison, et ce fut cet ennemi de Dieu qui passa la nuit avec la femme de l'individu incarcéré, lequel recouvra sa liberté quand le jour fut venu. Bien d'autres actes de désordre seraient à citer, et nous passons sous silence les faits de ce genre qui se renouvelèrent du temps d'Ech-Cheykh et de son fils 'Abd Allâh. Son dernier acte fut la vente d'El-'Arâ'ich; veuille Dieu ne pas alléger le châtiment des criminels !

Quand ces désordres de [Ech-Cheykh] devinrent de notoriété publique du vivant de son père, celui-ci lui adressa des envoyés auxquels il refusa de se corriger. Le kâ'id Ibrâhîm Sofyâni intervint inutilement dans le même but, et comme il insistait[2], le prince le fit empoisonner et se débarrassa ainsi de lui et de ses conseils. A la suite de cet attentat contre le kâ'id, son père Moulay Aḥmed songea d'abord à aller le trouver, puis il différa ce projet, parce qu'il était trop proche de son rétour de l'*année de la neige*[3]. Ech-Cheykh arrêta le secrétaire Ibn 'Isa[4] et lui enleva quatre-vingts candélabres en or, des coquillages, du marbre et cent ballots de drap de couleur ; tous les récipients qu'il trouva dans sa demeure étaient [faits] de coquillages et autres matières.

Comme il était pénible (? عظم) au sultan, après la mort de

---

(1) Ces derniers mots expriment le sens douteux que j'ai essayé de tirer du texte فكمّل العطية وصيف السلطان .

(2) Texte فابى [الى] ان كثّر .

(3) Elle n'est pas rappelée dans la *Nozhet.*

(4) C'est-à-dire Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben 'Isa (*Nozhet*, p. 290, où il faut encore corriger la traduction).

Sofyâni, de retourner au Maghreb, il écrivit à son fils pour lui défendre de persister dans ses désordres, mais celui-ci refusa de s'amender, de sorte que [Aḥmed, de nouveau], projeta de se rendre au Maghreb. Alors son fils Ech-Cheykh distribua la solde à ses troupes, dans l'intention de se diriger sur Tlemcen [1]. Ces troupes provoquaient l'admiration [d'Aḥmed], car Ech-Cheykh n'avait aucune qualité qui le recommandât en dehors de la force de ces guerriers et de l'attention qu'il apportait au versement de leur solde : ils étaient au nombre de vingt-deux mille, dont quatre mille *mekhâzeni* et dix-huit mille autres, tous vêtus de drap et de soie. Quand Moulay Aḥmed eut vent de la chose et apprit que son fils, se dirigeant vers Tlemcen, était campé chez les Benoû Wârethîn, il fit rentrer son camp à Merrâkech et écrivit à Ech-Cheykh de renoncer à son projet, tout en lui envoyant, en même temps que ses juristes, les astronomes dresseurs de thèmes, qui étaient des gens graves et tenant un haut rang dans le royaume. [21] Une fois arrivés, ils s'assirent devant lui, lui adressèrent des avertissements et lui conseillèrent, par un retour à [une meilleure conduite] de ne pas irriter son père, ce à quoi, à la suite d'une longue conversation, il consentit. Ils dressèrent un horoscope destiné à lui servir de charme; puis lui enjoignirent de réparer ses actes injustes, de tenir séance pour écouter les réclamations et de veiller au bien du peuple. Il leur distribua des cadeaux, fit des dons en argent, puis sortit avec son camp à Dâr ed-Debîbagh, où il s'installa avec les janissaires et se refusa à renoncer à ses injustices et autres actes de ce genre.

Les juristes, à leur retour à Merrâkech, apprirent au sultan de nombreux actes d'injustice commis à l'égard des sujets et l'état de ruine où se trouvait le pays, ainsi que le charme auquel ils avaient soumis son fils; et comme il refusait d'ajouter foi à leurs dires, ils se firent fort de lui assurer la victoire sur le jeune prince, un corps de troupes ne s'avançât-il qu'avec cent cavaliers. Le sultan [incrédule] envoya à son autre fils Zeydân, qui était à Tâdela, l'ordre d'expédier cent cavaliers

(1) Dans l'intention d'y aller se joindre aux Turcs (*ib.*).

sur la route de Tâfilâlet[1] avec mission de refouler tout voyageur venant de la région de Merrâkech et se dirigeant vers Fez ; il envoya également, sur la route de Selâ, Mas'oûd ed-Doûr[2] porteur des mêmes instructions. Un certain soir[3], le sultan partit de Merrâkech à la tête de douze mille cavaliers et s'avança à marches forcées sur Fez tout en permettant d'ailleurs aux Meḥâl[4] de le suivre, et au bout de peu de jours on reçut de ses nouvelles venant d'Ed-Dâroûdj[5]. Des cavaliers qui furent alors envoyés à la découverte par Ech-Cheykh rentrèrent le jour même après avoir vu la cavalerie des Meḥâl près de Miknâsa. Le jeune prince resta alors (un moment) perplexe ; mais se voyant cerné de tous côtés, il monta à cheval suivi de ses serviteurs, qui pour la plupart étaient des *motefarrika*, et le lendemain avant le lever du soleil, il avait gagné (la zâwiya de) Sîdî Aboû 'ch-Chitâ'[6] avec ses familiers, les jeunes gens à qui était due la ruine de son gouvernement. Son père Moulay Aḥmed campa à Taghât, tandis que partaient des cavaliers commandés par le pacha Djawder et Mançoûr Nomeyli[7], kâ'id des *mekhazeni*, à qui il avait juré qu'il se vengerait sur eux s'ils ne lui ramenaient pas son fils. Ces chefs trouvèrent le fugitif dans le sanctuaire-mausolée de Sîdî Aboû 'ch-Chitâ', d'où il refusa de sortir ; alors fut lancée la cavalerie[8], et comme ses serviteurs luttèrent pour le défendre, il y eut des morts des deux côtés. Néanmoins il fut pris et amené au sultan, qui le fit garder à Miknâsa, tandis que lui-même entrait à Fez Djedîd, qu'il trouva en ruines et avec les greniers à blé vides.

---

(1) Ce qui est devenu *Taqbâlet* sous la plume du traducteur de la *Nozhet*, p. 291.

(2) *Mesaoud Eddouran*, écrit le même traducteur, *ib.*, au mépris de la construction de la phrase arabe.

(3) Dans la première décade de djomâda I 1011 (mi-octobre 1602), d'après la même source.

(4) واذن للمحال تتبعه les Mehâl sont les « tribus nomades descendant des Arabes venus en Afrique dans les diverses migrations qui ont suivi la conquête » Beaussier, que n'a pas reproduit Dozy, I, 313 b, et II, 571 a.

(5) Localité proche de Fez et de Miknâsa (*Nozhet*).

(6) A 70 k. environ au N.-O. de Fez.

(7) La *Nozhet* orthographie Nebili.

(8) فسالت عقود الخيول .

La première chose qu'il fit fut de procéder à des aumônes à raison de ce qu'il était venu sans combat à bout de son fils ; il fit également réparer les torts injustement causés et annoncer la mise en location des terres et autres sources de revenus des mosquées. Au dire du feu chroniqueur, l'administrateur, dès la première semaine, perçut quarante-cinq mille [oûkiya], dans la seconde vingt-cinq mille, dans la troisième dix-huit mille, provenant des biens des Karawiyyîn, et qui étaient [précédemment] remis aux troupes. La première amélioration à laquelle il consacra cet argent, ce fut la construction de la coupole nouvelle formant bibliothèque et attenante à la *makçoûra*, et le reste servit à l'immeuble de la mosquée principale et aux murailles de la ville. Il donna ses soins aux affaires des sujets et du pays et fit collaborer à la culture les cheykhs des Benoû Wârethîn[1], [21 v°] tout comme les cheykhs des gens de Sâ'is اهل سايس ; il permit aux tribus de payer au cours de l'été, à Fez, toutes les dîmes dues par le Maghreb ; il remit la situation en ordre, reconstitua les réserves de grains dans les entrepôts, prépara le départ[2] de six cents *motefarrika* et les expédia à Merrâkech dans l'intention de les envoyer à Gâghoû[3], [en un mot] procéda à de nombreuses améliorations.

Comme il restait perplexe sur le point de savoir s'il attribuerait la lieutenance à Fez à quelqu'un de ses fils, la mère d'Ech-Cheykh intervint auprès des *fakîr*[4] de Merrâkech venus avec le sultan, c'est-à-dire les Awlâd Sîdi Boû 'Omar et les Awlâd Sîdi 'Abd Allâh ben Sâsi, ainsi que des *fakîr* de Fez, c'est-à-dire les Awlâd ben Bekkâr[5], qui, se rendant à sa suggestion, s'entremirent auprès du sultan : « Ton fils, lui dirent-ils, est venu à résipiscence et redoute ton courroux ; les gens du Maghreb ne connaissent que lui, et tu devrais lui rendre sa situation ». Ils reçurent la mission de l'interroger et de se

(1) Texte واريثن .

(2) Texte ورجل que j'ai lu وركّل .

(3) Sur l'orthographe de ce mot, cf. ci dessus, p. 416.

(4) Ce mot doit s'entendre des hommes pieux, des çoûfis ou *khouân* qui jouèrent un rôle important à cette époque.

(5) Appelés Awlâd Sîdi Yaḥya ben Bekkâr par la *Nozhet*, p. 233.

rendre à Miknâsa pour y passer trois jours à le tenir en observation. Dès leur arrivée il leur posa des questions sur les jeunes gens qui étaient ses compagnons de plaisir, et les envoyés constatèrent chez lui la même perversion d'esprit. Retournant alors à Fez Djedîd auprès du sultan, les Awlâd Sîdi Boû 'Omar et les Awlâd ben Bekkâr, travestissant la vérité, lui dirent : « Nous l'avons trouvé en train de lire [le Koran] et il s'est amendé ; cependant il refuse de te rendre le pouvoir[1] ». Mais Es-Sîd Sâsi les démentit en ces termes : Seigneur, je jure ne pas vouloir duper les fidèles, je jure ne pas vouloir que tu remettes le Trésor public entre les mains de ce prince ! » Nous abrégeons la discussion qui s'éleva entre les deux parties[2].

[L'auteur] a dit : Moulay Zeydân versa le montant de la solde d'une année entière, pourvut largement aux besoins de l'armée du Maghreb et se porta vers les cantons de Tâdela, où le pacha, le précédant, alla camper. Le sultan sortit avec ce qui restait du corps de troupes et se rapprocha de la région de combat.

Quant à Moulay Aboû Fâris, il fit d'abondantes distributions d'argent, et fit partir son fils 'Abd el-Malik en compagnie du pacha Djawder[3]. Quand il fut bien assuré de la résolution de son frère, dont il connaissait la vaillance, il consulta ses officiers, qui lui dirent : « Seigneur, ton fils 'Abd el-Malik n'est pas[4] en état d'affronter ton frère, qui a avec lui les troupes du Gharb. Le meilleur parti à prendre, c'est de relâcher ton frère[5] Ech-Cheykh et de l'envoyer à la colonne que

(1) وابى ان يقبل لك الملك ; il est dit formellement plus loin (p. 453) qu'Ech-Cheykh se souleva contre son père.

(2) Le résultat en fut qu'Ech-Cheykh continua de rester interné à Miknâsa et que Zeydân resta comme khalifa à Fez (*Nozhet*, p. 291). Il est d'ailleurs manifeste qu'il y a ici une interruption du récit ou une lacune ; voir plus bas, p. 431.

(3) Il est ici question des compétitions qui surgirent entre les enfants d'Aḥmed Dhehebî à la mort de celui-ci ; voir *Nozhet*, pp. 308 sq.

(4) La négation manque dans le texte, mais l'addition en est imposée par la suite du récit ; voir d'ailleurs *Nozhet*, p. 311. Aboû Fâris, qui était gouverneur de Merrâkech à la mort de son père, fit attaquer son frère Zeydân par un corps de troupes dont il confia le commandement à son propre fils 'Abd el-Malik.

(5) Cette lecture est incontestablement correcte, et il n'y a pas à retenir la correction marginale, d'ailleurs présentée sous une forme dubitative, لعله ولدك .

dirige ton fils ; c'est lui qui fera face à Moulay Zeydân, car les troupes du Maghreb (*sic*)[1], une fois informées de sa présence, ne voudront jamais le combattre ». A la suite de cette délibération, il relâcha Ech-Cheykh, conclut un arrangement avec lui et le fit partir avec les six cents *motefarrika*[2] que Moulay Aḥmed avait détachés de Fez pour marcher sur Djaghoû[3]. Ech-Cheykh quittant Merrâkech fit diligence pour rejoindre la colonne, où il passa la nuit après avoir reçu un bon accueil des gens de Merrâkech. Il expédia des messages aux Awlâd Ibn Tîres تيرس et autres officiers, et lança une proclamation annonçant aux gens du Gharb et de Fez la présence de Moulay ech-Cheykh dans la colonne. Le lendemain une sanglante bataille[4] s'engagea sur le Wâdi Ḥawâta[5]; mais la plupart des troupes [régulières? جيش] refusèrent obéissance à Moulay Zeydân, qui ne put combattre qu'avec le reste et qui fut mis en déroute ; sa colonne محلة qui était en arrière, survint alors, et il retourna à Fez de concert avec les troupes جيش, [22] mais la majeure partie de celles-ci rejoignit Ech-Cheykh et, se séparant de la colonne محلة de Merrâkech, se groupa autour de lui. Le lendemain ce dernier partit sur les traces de son frère, et comme 'Abd el-Malik, fils de celui-ci, lui adressa le pacha et les kâ'ids de Merrâkech pour lui dire de s'arrêter, un refus grossier accueillit ces envoyés : « C'est vous, dit-il, qui avez à prendre mes ordres, et non moi qui ai à prendre les vôtres ». Il avait appris en effet que son frère Aboû Fâris avait écrit à ['Abd el-Malik] son fils et à ses officiers qu'ils eussent, après la défaite de Zeydân, à s'assurer de la personne de son frère [Ech-Cheykh] et à l'envoyer à Merrâkech. Or ces kâ'ids, quand Ech-Cheykh sorti de leurs mains eut trouvé des partisans dévoués dans les troupes

(1) Cf. p. 365, n. 4.

(2) Ci-dessus, p. 419 ; « à la tête de 600 hommes pris dans les divers corps de troupes que Elmansour... », d'après la trad. Houdas, p. 311 !! Or son texte porte, comme le nôtre, من جيش المتفرقة. Le même mot est rendu à la p. 296, l. 5, par « un ramassis de courtiers d'insurrection ».

(3) Cf. p. 416 n. 2.

(4) قتالا دميما : je lis دميا.

(5) « Au lieu dit Mouâta » في موضع يقال له مواتة من وادي ام الربيع (*Nozhet*, p. 311).

du Gharb [1], cherchèrent leur salut et se mirent à marcher à sa suite [de Zeydân] jusqu'à ce qu'il atteignît Fez, où il campa à Ra's el-mâ. La nouvelle se répandit à Fez que Zeydân voulait que l'armée combattît avec lui à Fez Djedîd ; mais la population s'y refusa, se prononça en faveur d'Ech-Cheykh, et les troupes s'insurgèrent contre lui Zeydân [2]. La situation étant telle, il quitta de jour Fez Djedîd, précédé de son harem et de ses bagages et accompagné d'une centaine de cavaliers et d'autant d'arbalétriers, franchit le Bâb el-Boûdjât, traversa le pont et passa par El-Khemîs, descendit à Ousîlen (?), toujours talonné par une dizaine de mille cavaliers ennemis, qui finirent par l'atteindre au Wâdi Seboû. Se retournant alors contre eux, il en tua quelques-uns, puis franchit la rivière ; mais la poursuite continuait, et ses adversaires atteignirent en même temps que lui le Wâdi Maghremda (?), où de nouveau il se retourna contre eux et en tua quelques-uns, après quoi la poursuite s'arrêta.

Entrée d'Ech-Cheykh à Fez Djedîd après la mort de son père ; déroute de son frère, dans les premiers jours de ramadhan 1012 (comm. février 1604)

Il avait adressé des messages à l'armée de Merrâkech, qui se trouvait sous les murs de Miknâsa, à l'effet de la faire repartir pour Merrâkech en emmenant le kâdi Aboû 'l-Kâsim ben Aboû 'n-No'aym et le mufti Moḥammed el-Kaççâr [3], qu'il avait préalablement gourmandés pour avoir intronisé son frère Zeydân et pour avoir insulté tant lui-même que son frère (germain) Aboû Fâris en les traitant de fils de concubines, incapables à ce titre d'avoir le pas sur Zeydân pour exercer le pouvoir.

---

(1) Tel est le sens général, semble-t-il, de ce passage فلما خرج الحاكم ايديهم وتعصب عليهم لجيش الغرب

(2) Tel est le sens que je crois démêler d'un texte corrompu en le rapprochant de ce que dit la *Nozhet* : ونزل براس الماء ويرجع الخبر الى فاس مع مولاى زيدان اذن للجيش ان يقاتل معه فى فاس الجديد فابوا وصار الناس ينصرون مولاى الشيخ فنافق عليه الجيش

(3) Aboû 'Abd Allâh Moḥammed ben Kâsim (*Nozhet*, p. 312).

Les gens de Merrâkech eurent donc le dessous, le gouvernement de Fez se retrouva, après le départ de Zeydân, tel qu'il avait été, et ce fut Moulay ech-Cheykh qui s'installa à la place du fugitif. Après avoir fait son entrée à Fez Djedîd, il fit arrêter les officiers qui, sous le coup des supplices, livrèrent leurs richesses, il contracta des emprunts auprès des habitants, se plongea dans l'injustice, renchérit sur sa tyrannie d'autrefois et par son arbitraire enflamma les habitants des villes et des campagnes. Il envoya sous les ordres de son fils[1] une expédition qui se heurta à Moulay Aboû Fâris à Mersa 'r-Rimâd, occupé par d'innombrables guerriers provenant de Merrâkech. Mais ceux-ci furent mis en déroute, Moulay 'Abd Allâh fit son entrée dans la kaçba, et ses soldats, envahissant les demeures des officiers, en enlevèrent des richesses considérables ; ce fut le muletier seul qui s'enrichit, à l'exclusion des chefs militaires. Il y eut alors des désordres que l'on ne peut décrire : en plein ramadhân, les soldats buvaient publiquement du vin, et le prince faisait comme ses hommes, outre qu'il usait des femmes de son oncle et de son grand'père. [22 v°] Cela dura jusqu'à l'arrivée de Zeydân, qui s'était d'abord rendu à Oudjda, dans l'espoir de l'arrivée de troupes venant d'Alger ; mais cela ne s'étant pas réalisé, il avait gagné Sidjilmâssa, dont il s'était rendu maître, puis le Der'a, qui s'était soumis à lui. Il reçut alors une lettre des habitants de Merrâkech, qui l'informaient des désordres existants et l'autorisaient à venir, même seul, chez eux. Ce fut ainsi qu'il se trouva un jour à la porte de la ville alors qu'il s'y passait ce qu'on a vu : il massacra les troupes ennemies et alors s'établit dans le pays[2]. Il commença alors à prendre soin de l'armée et à recouvrer les impôts, et 'Abd Allâh retourna auprès de son père Ech-Cheykh.

Ce dernier se mit alors à lui dresser un corps d'armée en employant pour cela l'argent des sujets et celui que les kâ'ids avaient enlevé à ceux-ci, grâce à quoi il attira au service les

---

(1) C'est-à-dire 'Abd Allâh (*ib.*, 313), que notre texte va d'ailleurs nommer.

(2) Il fut massacré environ 5.500 hommes de l'armée de Fez à Djenân Bekkâr (*Nozhet*, p. 314).

gens de Fez. La population d'ailleurs était irritée du massacre des guerriers [qui avait eu lieu à Merrâkech] : l'un y avait perdu un frère, un autre un fils, un père, un parent ou un voisin, si bien que nombre de gens partaient sans solde uniquement pour tirer vengeance de ceux qui étaient tombés à Merrâkech à la fois sous les coups des soldats et de la population.

Zeydân, après avoir massacré les troupes ennemies, distribua la solde à ses guerriers et envoya des messagers dans les tribus de la région حوز de Merrâkech pour les appeler à se mettre en campagne, et mit à la tête de ces recrues le pacha Moçṭafa, qui était un homme de jugement et de ressources. Celui-ci, après avoir réuni tous ses contingents, se dirigea vers le Maghreb, arriva à Selâ, d'où il passa à Tîfelfelt (1), et la colonne campa sur la rivière. Alors 'Abd Allâh ben ech-Cheykh, à la tête de l'armée recrutée à Fez, se porta rapidement contre lui, et la lutte aboutit à la défaite du pacha et à la débandade de ceux qu'il commandait (?) (2) : les troupes de Fez, bien qu'inférieures en nombre à celles de Merrâkech, entourèrent celles-ci et en massacrèrent environ neuf mille hommes. Le pacha se retira alors vers Sidjilmâssa et le Der'a, où il se mit à reconstituer ses forces. Il ne voulut pas affronter les gens de Merrâkech, car ceux de cette ville qui s'étaient mis en campagne avec lui ne revinrent pas ; les gens avaient beau se porter chaque jour à la porte de la ville pour attendre les survivants : il ne revint de la colonne qu'un petit groupe de cavaliers, et des fantassins il ne revint pas un, car la colère des gens de Fez avait réclamé de sanglantes représailles.

Moulay 'Abd Allâh, se portant alors en avant, établit son camp devant Selâ, puis passa par Tâmesnâ et progressa jusqu'à Merrâkech. Une importante armée, comptant trente-six mille hommes, sortit de cette ville en réclamant vengeance pour l'affaire de Tîfelfelt et après avoir juré de ne pas reculer ; de plus, un homme qui servait de chef à la populace s'étant mis à lancer un appel (3) aux habitants de la ville, douze

(1) Orthographié Wâdi Tefelfelt par la *Nozhet*, texte, p. 194.

(2) وانهزم الباشة وخلا جيشه كما هو .

(3) Ms. كان راس العامة رجل وتادى [ونادى] اهل مراكش .

mille hommes constituant le restant de la population, tous munis de sabres et de boucliers, se joignirent à lui avec le ferme propos de ne pas laisser debout un seul homme de Fez. Alors eut lieu la rencontre, où les Mehâl s'avançant débutèrent par une attaque de cavalerie, et Zeydân mis en déroute se réfugia dans la montagne[1].

Il convoqua les principaux de l'armée et leur dit ce que rapportaient les fakirs[2], en ajoutant : « Qu'en pensez-vous ? Empêcherez-vous Ech-Cheykh d'entrer à Merrâkech ? — Nous nous taisons, répondirent tous les kâ'ids ; le kâ'id 'Azzoûz[3] est présent, et c'est lui qui va parler ». Celui-ci, invité par le sultan à prendre la parole, s'exprima ainsi : « Mets ton fils à mort et laisse Zeydân comme lieutenant à Fez ! » Ces paroles excitèrent la colère du prince, qui leur dit : [23] « Nul de vous ne me suggère autre chose que la mort de mon fils ! — Grand Dieu, repartit 'Azzoûz, je t'ai donné l'avis le plus profitable aux musulmans, et demain, quand viendra le jour de la Résurrection, je serai dans la vérité devant Dieu comme je le suis devant toi et eux. As-tu vu, Seigneur, ce qu'a fait ton fils à l'égard de la souveraineté, comment il a traité les sujets, comment il a dilapidé les fonds du Trésor public ? Naguère il se précipitait pour tâcher d'arriver à Tlemcen et songeait à te combattre ! Or tu as douze fils, et tu peux, s'il plaît à Dieu, en avoir encore d'autres ». Le sultan envoya alors à Miknâsa l'ordre de resserrer l'emprisonnement d'Ech-Cheykh et d'augmenter le nombre des arquebusiers préposés à sa garde. Il se mit à équiper ses troupes et fit sortir son camp (qui s'installa) au-dessus de Ḍahr ez-zâwiya[4]; en outre il permit à Zeydân de venir avec les siens de Tâdela et l'envoya en qualité de lieutenant à Fez[5].

---

(1) Voir ci-dessous, p. 436.

(2) Le ms. porte ici ce qui suit ,,, وما تقدم ,,, عن الفقراء بعدم الراية ce qui semble vouloir dire : « ce qui suit se rapporte aux fakirs, dont il a été parlé, mais sans qu'aucun signe [dans le ms. original] l'indique ». Et, en effet, nous retrouvons ici le complément du récit dont nous avons signalé l'interruption, p. 426.

(3) Ou 'Abd el-'Azîz b. Sa'îd, voir pp. 404 et 406, et la *Nozhet*, p. 294.

(4) Localité à peu de distance de Fez Djedîd (*Nozhet*, p. 305).

(5) Cf. *Nozhet*, pp. 293 sq.

Dans les premiers jours de rebî' I le sultan sortit de Fez pour se rendre à Merrâkech, en se faisant précéder par Djawder à la tête de la moitié du camp, et campa à Miknâsa ; Moulay Zeydân, de son côté, s'installait تاجل à Fez Djedîd. Cela dura jusqu'à la nuit de la Nativité (12 rebî' I), où l'on se rendit avec des cierges au camp du sultan. Or au cours de cette promenade et alors que les cierges dominaient la tête des porteurs, il arriva que les blancs se rompirent par le milieu et tombèrent par terre, incident de mauvais augure qui impressionna fort les assistants ; ils arrivèrent cependant au camp, et la fête fut célébrée. Le lendemain, le sultan monta à cheval, mais il était très gravement souffrant, et entra à Fez sous le coup du poison que lui avait fait absorber Ech-Chebâniyya, du consentement de son fils Zeydân, dans des figues-primeurs[1]. Ce dernier empêcha les médecins d'approcher, et l'on dit même qu'il l'étrangla. Il cacha la mort de son père jusqu'à ce qu'il eût envoyé à Miknâsa un officier chargé de s'assurer de la personne de son frère [Ech-Cheykh] ; mais cette tentative échoua par l'opposition du pacha Djawder, qui fit sortir ce prince et l'accompagna jusqu'à Merrâkech, où il le remit entre les mains d'Aboû Fâris, qui était son frère germain[2].

Après la divulgation de la mort du sultan, les principaux de la ville arrivèrent, (entre autres) Aboû 'l-Kâsim ben Aboû 'n-No'aym, qui était kâdi, et une réunion formée par les familiers de Moulay Zeydân et de son frère[3] Ech-Cheykh, fils de Moulay Aḥmed, se tint dans la *Koubbat en-Naçr*. Celui qui prit le premier la parole fut le juriste et kâdi Aboû 'Abd Allâh [el-Kaççâr], qui était venu de Merrâkech avec le sultan, et qui,

---

(1) Il mourut le 16 de ce mois, en 1012 ou 25 août 1603, d'après la *Nozhet*, p. 305, qui attribue sa mort à la peste et rejette comme une légende son empoisonnement par Chebâniyya (dont le nom est rappelé par le texte arabe, mais omis dans la traduction, qui doit d'ailleurs être rectifiée).

(2) Ech-Cheykh, surnommé El-Ma'moûn, avait en effet la même mère qu'Aboû Fâris. La traduction de la *Nozhet*, p. 175, parle d' « Aboû Fâris, frère consanguin de El-Mansour », alors que le texte arabe correspondant, p. 100, dit qu'Aboû Fâris était le germain d'El-Ma'moûn ; cf. la même traduction, pp. 310 et 312.

(3) Texte واخوه que j'ai lu واخيه puisqu'il vient d'être dit qu'Ech-Cheykh avait été emmené à Merrâkech ; ce mot ne peut donc être au nominatif.

quand la salle fut pleine, s'approcha du sultan [Zeydân] et, debout devant lui, adressa aux assistants un salut [1] qu'ils lui rendirent : « Lorsque, reprit-il, l'Apôtre mourut et fut accueilli dans la satisfaction divine, le peuple s'accorda à reconnaître le khalifat d'Aboû Bekr le Véridique et à lui rendre hommage, et se prépara à procéder aux funérailles de l'Apôtre. Faisons de même ! Le sultan Aḥmed est mort, et voici son fils, qui est le plus digne de la royauté, car son père l'avait de son vivant désigné comme chef et est mort dans ses bras ! ». Alors le peuple donna son assentiment et lui prêta serment de fidélité. La permanence est réservée à Allâh l'unique, le dominateur !

La mort d'Aḥmed eut lieu à la mi-rebî' I 1012 (vers le 25 août 1603) [2] ; il fut enterré à Fez Djedîd et transporté à Merrâkech au bout de quelque temps.

Règne de Moulay Zeydân

[23 v°] Ce prince, au teint jaunâtre et fils d'une femme libre, avait exercé la lieutenance du vivant de son père et fut reconnu après la mort de celui-ci ; il était brave, audacieux et prenait part personnellement aux combats. Une fois investi du pouvoir, il fit des distributions d'argent et marcha sur Merrâkech contre son frère Aboû Fâris, pour lui reprendre la part de moitié des biens considérables que leur père leur avait laissés à l'un et à l'autre. Le refus qui lui fut opposé fit surgir entre eux de nombreuses discussions qui aboutirent à la guerre, postérieurement au partage de territoires dont ils étaient convenus, savoir, de Tâdela à Tâza pour Zeydân, et de Tâdela au Soûs pour Aboû Fâris à Merrâkech, étant entendu que le Der'a dépendait de Merrâkech, et Sidjilmâssa de Fez. Ils avaient accepté cet arrangement, mais se querellèrent à raison [3]....

. . . .

(1) Texte السلام عليك ; j'ai lu عليكم . Cf. *Nozhet*, trad. fr., p. 308.

(2) Sur cette date, cf. p. 432, n. 1.

(3) Il y a ici une lacune à peine indiquée dans le ms. et certainement plus importante que ce que comporte l'aspect extérieur, qui est celui-ci : ووقع اللجاج على ,,, فضاقت منه النصارى اهل جبل الطارمع اهل

Ils envoyèrent à raison du meurtre du gardien un présent à Ech-Cheykh, qui se mit alors à combiner des ruses destinées, pour répondre aux intentions des chrétiens, à perdre En-Naksîs. Il vendit ainsi ses frères en vue d'avantages temporels. Sans étendre plus longuement cet exposé جمل, nous dirons que les captifs musulmans qui s'étaient enfuis de Tanger furent refoulés dans cette ville et chez les chrétiens par Ech-Cheykh et ses noirs. Il se mit ensuite à donner les territoires vacants aux mokaddems[1] pour les mettre en culture après qu'ils se furent arrangés avec les chrétiens; puis il fit des dons aux Awlâd Aboû 'l-Lîf et aux Awlâd Ḥoseyn. Il se mit à exciter les mokaddems les uns contre les autres et à soulever la discorde parmi eux par ses détestables discours, si bien que des luttes sanglantes éclatèrent, qu'il y eut de grands troubles et que les tenants de la guerre sainte perdirent plusieurs de leurs héros, lui ne s'arrêtant pas dans ses excitations : la mort frappa le mokaddem Aḥmed ben 'Ali, le ḥâfiz Ibn 'Abd es-Selâm et les Awlâd Ḥoseynoû (*sic*). Sans en dire davantage sur sa perfidie à l'égard des musulmans, cela aboutit, grâce à sa mauvaise conduite, à la ruine de ces régions. La résolution de combattre ceux qui traitaient avec les chrétiens dans les districts du Faḥç fut alors prise par des guerriers se livrant à la guerre sainte[2], ce qui vit le jour quand les mokaddems et toute la population se furent rendu compte de sa perfidie : parmi eux figuraient le mokaddem Moḥammed eç-Çaghîr Aboû 'l-Lîf et le mokaddem

---

سبتة فارسلوا الى الشيخ العدو المخذول على ان حارس البحر فقتله الشيخ ليلا وغيبه فى غرض النصارى وارسلوا للشيخ هدية الخ dont je n'ose aventurer une reconstitution. — Outre cela, le fragment acéphale qui suit semble bien se rapporter aux relations d'Ech-Cheykh avec les chrétiens peu avant l'abandon qu'il fit à ceux-ci d'El-'Arâ'ich; mais s'y agit-il d'un exposé chronologique ou d'un tableau dans lequel l'écrivain rappelle les méfaits de ce prince? Dans la première hypothèse, c'est ici qu'on devrait placer l'alinéa des pp. 435-436 « quand il s'était, etc. », ce que d'ailleurs ne laisse supposer aucun signe quelconque du ms.

(1) فصار يعطى البلاد للمقدمين الخالية la traduction suppose l'interversion des deux derniers mots.

(2) La traduction de cette phrase tient compte de la suite des faits plus que du texte, qui est ambigu.

Aḥmed en-Naksîs[1] commandant à Teluan [et dans cette affaire, outre Ech-Cheykh] périrent également Aboû Doboyr[2] et ses frères ; les biens des victimes furent mis au pillage. Ce massacre est du mardi 26 redjeb 1022 (11 sept. 1613)[3]. Pendant cinq jours et cinq nuits, le cadavre du prince resta à l'abandon à Feddj el-Faras ; il avait une tournure de chrétien (?), et le peuple venait le regarder.

Quand[4] il s'était installé à Feddj el-Faras et qu'il y eut séjourné assez longtemps, il envoya à El-'Arâ'ich ses kâ'ids El-Gerni et Mançoûr ben Yaḥya, qui occupèrent les bastions et ordonnèrent aux habitants d'évacuer la ville. Ceux-ci commencèrent par faire partir les femmes et les enfants, puis retournèrent pour emporter une partie de leurs biens. Les gens faisaient leurs adieux à leurs enfants et à leurs ancêtres défunts, en répandant des larmes sur leurs tombes, tandis que les chrétiens urinaient dessus et organisaient des réjouissances. Tout cela, du temps d'Ech-Cheykh, se passait matin et soir à El-'Arâ'ich, Tanger et Ceuta. Les serviteurs d'Ech-Cheykh allaient à Tanger faire la louange des infidèles en les félicitant de l'occupation d'El-'Arâ'ich. Ce fut pour les musulmans une grande humiliation que cette entrée sans combat des chrétiens à El-'Arâ'ich, [34] ce qui eut lieu le samedi 8 ramadân 1019 (24 novembre 1610)[5] par le fait d'Ech-Cheykh, veuille Dieu doubler son châtiment pour cela ! Par la livraison d'El-'Arâ'ich aux chrétiens il mit le sceau à ses méfaits, de même que par sa traîtrise à l'égard des Andalous (musulmans) qui étaient en pays chrétien : leur chef lui fit savoir que le plus grand nombre étaient enrôlés et bien préparés, qu'ils formaient une nombreuse troupe d'environ huit

(1) Ici encore, ou peut-être après les deux mots qui suivent, je soupçonne une lacune que rien dans le ms. n'indique. C'est à Tetuan que résidait Aḥmed Naksîs le mokaddem ou chef de confrérie. Cf. la trad. de la *Noshet*, p. 323 : ce personnage y est à deux reprises faussement appelé *ben Enneqsis* et son titre de mokaddem est rendu par *gouverneur* ; l'index, avec sa servilité habituelle, reproduit cette inexactitude, p. 525, col. 2, ll. 7, 43 et 44.

(2) Il est appelé Aboû Dobeyra Ḥammou par la *Noshet* (p. 321, cf. 323) cf. ci-dessous, p. 440.

(3) Du 5 redjeb ou 21 août, d'après la *Noshet*, p. 323.

(4) L'alinéa que voici devrait, chronologiquement, venir plus tôt, voir p. 433, n. 3.

(5) Le 4 ramadân ou 20 novembre 1610, d'après la *Noshet*, p. 321.

mille hommes dont la plupart, se reposant sur lui, se soulèveraient contre les infidèles, dans la croyance où ils étaient que, en sa qualité de musulman, il viendrait en aide à ses frères en religion. Or il révéla leur projet secret au prince chrétien, qui voulait en brûler un certain nombre; il intervint cependant à raison des liens d'amitié qu'il avait avec l'infidèle et convint avec celui-ci qu'ils seraient expulsés, ce qui eut lieu en effet; cette dispersion dans le levant et le couchant se fit au commencement de 1018 (6 avril 1609)[1]. Nous n'en dirons pas plus sur tout cela.

Revenons-en à notre premier récit[2]. Quand les troupes retournèrent, elles trouvèrent les gens de Merrâkech semblables à des sauterelles épandues (partout), de sorte que les gens du Gharb, effrayés de la multitude qu'ils voyaient, reculèrent et tinrent conseil avec le sultan. Le chef et conseiller des gens de Fez était alors le kâ'id Aḥmed ben Djoûdi, ainsi que le kâ'id Aḥmed ben Sa'îd : la revue à laquelle ils firent procéder donna le chiffre de cinq mille hommes et, pour les cavaliers, de deux mille quatre cents, c'est-à-dire un total de sept mille et quelques, alors que ceux de Merrâkech approchaient de quarante mille. Puis survint le pacha amenant d'autres forces tirées des régions de Der'a et de Ḥâḥa. L'avis d'Ibn Djoûdi fut que les gens du Maghreb attaquassent au premier choc la populace de Merrâkech, parce qu'ils étaient au centre des troupes qui les encadraient à droite et à gauche. C'est ce qui fut arrêté, et le lendemain les gens du Maghreb se criaient les uns aux autres : « Voyez ce que vous avez fait à ceux de Merrâkech au Wâdi Tîfelfelt ! Si vous reculez, vous êtes morts et nul d'entre vous n'échappera ; conduisez-vous en hommes, et vous aurez le

(1) Cette date est celle de l'expulsion des Maures d'Espagne par le duc de Lerme sous Philippe III. Or il ne paraît pas, d'après les sources européennes consultées par de Circourt (*Histoire des Mores mudéjares*, t. III, chap. 16) que la révélation, ici signalée, d'un projet d'insurrection ait figuré parmi les arguments plus ou moins sérieux mis en avant par les promoteurs de cette mesure. Cela serait plutôt surprenant.

(2) Cela paraît faire allusion à ce qu'on trouve p. 431. Les détails qui suivent ont incontestablement trait, ce qui est d'ailleurs dit en termes exprès, à la seconde réoccupation de Merrâkech par 'Abd Allâh, laquelle est relatée bien plus sommairement par la *Nozhet*, p. 315.

dessus sur vos ennemis! » La mêlée s'engagea et ils fondirent, sabre en main, sur le groupe constitué par la populace de Merrâkech; ceux-ci résistèrent à l'attaque et, plaçant leurs mousquets sur [l'épaule] gauche, dégaînèrent avant de tirer, puis ils s'enfuirent devant leurs adversaires, qui enveloppèrent tous ceux des combattants[1] qui avaient résisté avec le chef des *kçoûr*, si bien qu'après la déroute il périt deux mille quatre cents des gens de Merrâkech. Le sultan aussi prit la fuite et gagna la montagne; mais la cavalerie des Maghrebins le poursuivit et pilla ses bagages.

Moulay 'Abd Allâh pénétra à Merrâkech et y pratiqua encore plus d'actes de violence et d'injustice que la première fois, à ce point que ses fonctionnaires *hokkâm* lorsqu'ils y arrivèrent[2], massacraient tous ceux qui, tenant de près ou de loin à l'administration, leur passaient sous les yeux. Les habitants de cette ville commencèrent alors à s'enfuir dans la montagne de Djelîz (Gîliz), où se réunirent les gens ayant le sentiment de l'honneur et proclamèrent Moulay Moḥammed, qui était chérif[3], et qu'appelèrent à eux les gens de Merrâkech. Celui-ci s'étant présenté à la porte de la ville eut à combattre Moulay 'Abd Allâh, dont les troupes mises en déroute l'abandonnèrent, et qui dut se retirer vers Fez, accompagné dans sa retraite par ceux de ses partisans qui étaient restés dans le camp. Quant à ceux qui avaient tourné le dos [24 v°] au début du combat, ils allèrent, après s'être reformés, trouver Moulay Moḥammed, qui leur pardonna, et ils le précédèrent lors de son entrée dans la kaçba et à Merrâkech. Ils étaient environ quinze cents, à qui il accorda considération et faveur, et attribua la solde.

Alors les gens de Merrâkech les reprirent en dégoût, et la jalousie qui divisait les uns et les autres se manifesta. Une lettre d'appel fut adressée à Moulay Zeydân, qui s'avança vers la ville : Moulay Moḥammed en sortit pour combattre son

---

(1) J'ai corrigé le ملقاتيهم du texte en مقاتليهم.

(2) هبط حكامهم ; j'ai entendu ce verbe comme signifiant وصل.

(3) Il était fils d''Abd el-Mou'min, fils de Moḥammed ech-Cheykh el-Mahdi (*Nozhet*, 316).

cousin, mais fut défait. De nouveau les gens de Fez se regroupèrent et se rendirent auprès de Zeydân, qui leur pardonna. Ils marchèrent avec lui contre les tribus(1), ce qui fit qu'il leur accorda de la considération, reconnut leur droit, leur attribua la solde et s'avança dans la direction de Fez. Moulay 'Abd Allâh marcha contre lui et lui livra bataille à Ro'oûs ech-Chi'âb(2) mais fut mis en déroute, et Zeydân fit son entrée à Fez, dont il se rendit maître. Quant à Moulay ech-Cheykh, il s'enfuit d'El-'Arâ'ich pour passer en pays chrétien, tandis qu' 'Abd Allâh s'enfuyait avec son oncle [Aboû] Fâris à Dâr Ibn Mochghil(3), car l'un et l'autre s'étaient rencontrés à El-'Arâ'ich avant l'embarquement d'Ech-Cheykh pour le pays chrétien.

Après qu'il se fut installé à Dâr Ibn Mochghil et que, par suite du groupement des chefs arabes ainsi que de la tribu des Cherâka autour de lui, ses forces se furent bien accrues, il reçut un appel des gens du Maghreb ; [d'autre part] Zeydân partit(4) pour Merrâkech, en laissant à Fez son pacha(5) avec quelques troupes. Quant il se fut éloigné de Fez, 'Abd Allâh se mit en mouvement et, descendant de Dâr Ibn Mochghil, marcha sur cette ville ; il se heurta, à Koudyat el-Mekhâli, au pacha, qu'il battit et décapita, et pénétra à Fez de compagnie avec Aboû Fâris son oncle ; mais au bout de peu de jours il mit celui-ci à mort(6).

---

(1) وحركوا معه القبائل je lis le verbe à la 1re forme en lui donnant le sens « se mettre en campagne, faire une expédition », que donne Beaussier et dont notre texte offre plusieurs exemples. Si on lit à la 2e forme, on aura « ils poussèrent les tribus à marcher avec lui ».

(2) Ce lieu doit être sur le Wâdi Boû Regreg, car cette affaire, qui est de chawwâl 1017 (janv.-fév. 1609), n'est pas autrement localisée par la *Nozhet*, p. 317.

(3) Orthographié Dâr Ibn Mechaal, ibid., 318 (à ajouter dans l'index) ; et cf. 499.

(4) Texte مع زيدان : j'ai supprimé la préposition, qui donnerait un sens en contradiction avec la suite des faits et avec l'exposé qu'en donne la *Nozhet*, p. 318.

(5) C'est-à-dire Moçtafa, d'après la même source.

(6) حتى قتل مع مولاى عبد الله عمه : ici encore j'ai supprimé la préposition. Les Cherâka, d'après la *Nozhet*, avaient formé le projet de supprimer 'Abd Allâh et de le remplacer par Aboû Fâris, ce qui détermina celui-là à étrangler celui-ci en djomâda I 1018.

Quant à [Ech-Cheykh] l'homme d'El-'Arâ'ich, après s'être installé en pays chrétien et s'être abouché avec les chefs infidèles, il s'engagea à leur vendre El-'Arâ'ich et leur remit à titre d'otages quatre de ses fils, noirs pourceaux[1]; il fut convenu qu'il recevrait l'équipement et les approvisionnements nécessaires. Quand il informa le roi chrétien de l'occupation de Fez par son fils et son frère et de la mort du pacha, il demanda [et obtint] de s'embarquer et d'attaquer Tetuan. A son arrivée devant cette ville, il écrivit à En-Naksîs, c'est-à-dire au mokaddem Aḥmed, mais celui-ci lui répondit en termes grossiers et l'empêcha de mettre son plan à exécution[2]. Il se retira alors de devant cette ville et se rendit à Bâdis auprès du kâ'id Moḥammed ben Yaḥya A'arrâç[3]. Son fils au reçu de cette nouvelle prononça des injures contre lui et se fit proclamer souverain.

Quand les gens de désordre[4] apprirent la venue du fauteur des désordres, ils abandonnèrent son fils 'Abd Allâh, et de nombreux groupes provenant de l'armée vinrent le rejoindre dans les montagnes du Rif. Il fit alors parvenir de l'argent à son fils avec l'autorisation de se rendre à Merrâkech. Celui-ci leva une faible colonne et s'avança du côté de son oncle Zeydân, que s'était porté aux confins du Gharb. La rencontre qui eut lieu entre eux aboutit à la défaite d' 'Abd Allâh, qui s'enfonça dans le pays des Çanhâdja et autour de qui se groupa la tribu des Cherâka. Zeydân continua de rester auprès de Fez jusqu'à ce que, à la suite d'un message des Benoû Ḥasan et des Benoû Malek, il allât camper à Asâ'is. Le choc qui se produisit alors

---

(1) سودٌ خنانيمر, je lis خنازير ; d'ailleurs la construction de la phrase est défectueuse, et le premier mot devrait, si ma correction est juste, être à l'accusatif. Mais la langue de notre auteur provoque trop d'observations de ce genre.

(2) La *Nozhet* (p. 320) ne parle pas de cette tentative d'Ech-Cheykh auprès de Naksîs et le fait débarquer directement à Ḥodjr Bâdis en dhoû 'l-hiddja 1018 ; mais cf. p. 323.

(3) Je transcris tel quel ce nom à la forme bizarre ; on le retrouve écrit اعراص dans la *Nozhet*, texte ar., 194 l. 2.

(4) J'ai corrigé le texte فلما سمع راس الفساد بخروج راس الفساد ; cf. *Nozhet*, p. 323.

entre les deux partis aboutit à une double défaite : Zeydân mit en déroute les Arabes et les bandes qu'il avait devant lui, de même qu' 'Abd Allâh mit en déroute ceux qui lui faisaient face, tandis que le camp de chacun d'eux était mis au pillage, [25] de sorte que le soir l'un et l'autre étaient en déroute. Zeydân était au matin devant la porte de Fez en compagnie d'une faible troupe, et le lendemain les habitants se tenaient prêts à se porter à sa rencontre, mais ses soldats se mirent à les massacrer et piller. Il resta là pendant huit jours, mais alors de nombreux soldats groupés autour d' 'Abd Allâh marchèrent contre lui, et il fut défait dans le combat qu'il leur livra à Dâr el-Beyḍâ. Des cinq cents Andalous environ qu'il avait avec lui la plupart périrent et furent dépouillés[1] ; puis les partisans d' 'Abd Allâh entrèrent [dans la ville] et s'emparèrent d'eux n'importe où. Quant à Zeydân, il s'échappa par les sentiers de la montagne de Tefât, chez les Azghâr, et gagna Merrâkech.

Après que cette défaite de Zeydân eut débarrassé le Gharb, Ech-Cheykh se mit en mouvement et alla camper devant Tetuan. Les gens du Faḥç se joignirent à lui grâce à El-Djo'eydi en qui ils avaient confiance, et qu'Ech-Cheykh, après lui avoir envoyé des messagers porteurs de sommes d'argent, avait adressé aux gens du Faḥç. El-Djo'eydi, qui était un fourbe, leur permit de lui obéir, en ajoutant : « Il est fatal que ses drapeaux flottent sur l'Égypte et que son règne dure quarante ans ». Ce fut ainsi que ces populations passèrent à Ech-Cheykh et lui donnèrent leur obéissance et leurs services, qu'il paya largement. Il annonça alors la paix avec les chrétiens pour une période de quarante ans, et grâce aux intrigues qu'il dirigea contre le mokaddem Aḥmed en-Naksîs, celui-ci, forcé de fuir de Tetuan, se mit à l'abri dans la zâwiya de Sîdi Aḥmed Fîlâli chez les Benoû Sa'îd ; une quarantaine de tenants de la guerre sainte se groupèrent autour de lui, et Dieu lui garda la vie, bien qu'Ech-Cheykh eût mis sa tête à un très haut prix. Ce fut un officier de ce dernier, Ḥammou Bou Dobeyra[2], qui

(1) فمات اكثرهم ووقع [ووقع ؟] فيهم السبيل .
(2) Voir ci-dessus, p. 435.

administra alors Teluan ; il mit à mort, pour répondre aux intentions des chrétiens, Mourâd Bortuguis, qui était un Turc habitant cette ville, et à qui appartenait une frégate ramenant chaque mois quatre et cinq prises. Sans insister davantage sur ces agissements et sur ce qui arriva, cela finit par le don de fortes sommes [aux habitants d'El-'Arâ'ich] pour les forcer à l'évacuation, ce qui se fit par l'intermédiaire du kâ'id El-Gerni, veuille Dieu ne pas alléger leur châtiment !

Six jours après l'inhumation à Teluan de cet injuste renégat[1] [Ech-Cheykh], son fils 'Abd Allâh fut informé de l'événement et le fit annoncer à Fez ; mais il ne fut, après la mort de son père, suivi que par ses intimes, et cette ville s'était déjà soulevée contre lui sous la direction du chérîf Soleymân. Comme 'Abd Allâh était très favorablement disposé pour les gens du Gharb, qui étaient ses appuis, qu'il leur donnait en assignation les jardins situés à Zouâgha et en livrait [aussi] aux Melâlegha[2], il arrivait que quelque habitant de Fez s'en allant à son jardin y trouvait quelque Arabe qui y avait dressé sa tente et lui disait : « Sors d'ici, car le Sultan m'a donné cette terre ! ». Son préfet, *hâkim*, arrêtait les gens qui n'avaient commis aucun délit et qui [pour se libérer] donnaient la moitié [de leurs biens], et il remettait ainsi chaque jour au sultan dix mille [oukiya] et davantage ; de même, les fonctionnaires de son entourage entraient dans les maisons, y recensaient le mobilier et l'enlevaient contre tout droit ; son kâ'id Mâmi el-'Ildj procédait à des rafles de gens dont chacun devait ensuite payer la somme qui lui était réclamée. Les Cherâka[3] jouissaient aussi auprès de lui d'une grande puissance, si bien qu'il leur laissait [25 v°] taxer les maisons dans les divers quartiers,

---

(1) (*Sic*) ولما دفن العلج والظالم j'ai appliqué ces deux qualificatifs à Ech-Cheykh, encore que cela ne soit pas régulier, parce que, ni ici ni ailleurs, à ma connaissance, il n'est question d'un *'ildj* assassiné en même temps qu'Ech-Cheykh.

(2) On retrouve leur nom dans la *Nozhet*, p. 389. — La rédaction arabe laisse ici encore à désirer. Sur les procédés et les exactions rapportés, *cf. ib.*, pp. 387 et 394, mais en contrôlant la version française.

(3) Le nom de cette tribu est écrit soit avec, soit sans l'article, et aussi *Echrâka*.

et même ils les occupaient avec son consentement par suite des assignations qu'il leur délivrait. Les gens terrorisés se tenaient chez eux et dans les mosquées, tandis que les Cherâka et les Tlemceniens qui étaient à son service se livraient de jour et de nuit au pillage, si bien que l'on n'osait plus assister dans les mosquées à la prière du maghreb et qu'on se mit à porter des vêtements sordides et usés. Et que d'autres choses encore à dire sur l'excessive injustice dénotée par les actes d''Abd Allâh, de son père et de leurs partisans. Dieu ne néglige rien et rien ne lui échappe !

Histoire du gouvernement des provinces succédant à l'injustice des khalifes

C'est dans les derniers jours de rebî' I 1020 (vers le 10 juin 1611) qu'eut lieu le soulèvement contre 'Abd Allâh ben ech-Cheykh par le fait du chérîf Soleymân et du fakîh El-Merboû'[1]; à Miknâsa se souleva le chérîf Amghâr, et à Teluan le mokaddem Aḥmed en-Naksîs. Alors les cheykhs des Arabes se rassemblèrent et vinrent à Fez, où ils traitèrent avec les chefs de la ville et s'engagèrent mutuellement par serment à traiter en ennemis les Cherâka, alors que ceux-ci étaient sortis de la ville, avaient eu leurs biens pillés et perdu nombre des leurs tombés au Bâb el-Djîsa et à El-Khemis[2]. Ce dernier lieu fut débarrassé d'eux après un violent combat où il en tomba beaucoup, et leurs demeures furent pillées. Ils s'étaient établis à Fez Djedîd, et sous la protection du sultan, ils poursuivirent longtemps leurs excès diurnes et nocturnes. La tribu [les Arabes?] finit par se retirer sur le Seboû, et eut des combats avec les Cherâka. Alors les hommes [de la ville] sortirent [pour se porter] vers eux. Avec les gens de Fez, dont le kâ'id Ya'koûb ben Sa'îd s'appuyait sur le sultan, il y avait certains Arabes, les Awlâd 'Isa, les Melâlegha et une portion des Benoû Ḥasan. Le résultat du combat qui s'engagea fut la défaite des gens de

(1) Sur ces divers soulèvements, cf. *Noshet*, pp. 389 sq.

(2) Le Bâb el-Djîsa est au N. de Fez Bâli, et le quartier d'El-Khemis, en dehors des murs, est à l'ouest.

Fez, dont il périt environ cinq cents, et leur insuccès réjouit le sultan. Ils [les vainqueurs] passèrent la nuit dans la croyance que le lendemain ils entreraient dans la ville ; mais Dieu déçut leurs efforts, et quand à l'aurore ils s'avancèrent, ils trouvèrent les habitants bien préparés... [*blanc d'une ligne et un tiers*]... l'injustice, la violence et l'irrésolution[1]. Aussi Dieu le châtia-t-il dans son pouvoir temporel en donnant la suprématie à l'agitateur du Sahara, Es-Sîd Aḥmed ben 'Abd Allâh[2]. De nombreuses bandes se réunirent autour de celui-ci, qui était un homme versé dans les sciences occultes et sur les troupes de qui le feu et les balles restaient sans action. Il s'avança vers Merrâkech, battit Moulay Zeydân, qui voulut l'arrêter, entra dans cette ville et, ayant pénétré dans le Bedî', où il s'empara des trésors royaux, se fit proclamer souverain. Il exerça le pouvoir, pacifia le pays et entama contre Zeydân une lutte qui ne s'arrêtait ni jour ni nuit, si bien qu'il eut avec lui douze engagements et resta vainqueur.

Ses débuts remontaient à la prise d'El-'Arâ'ich, alors que, revendiquant l'autorité et proclamant la guerre sainte, il voulut marcher sur cette ville ; mais comme le [sultan] se mit à sa poursuite avec des troupes, il se détourna vers Merrâkech dans le but [26] de puiser dans cette conquête des forces nouvelles pour la guerre sainte. Mais alors se poursuivit assez longtemps sa lutte avec Zeydân, qui finit par aller trouver dans le Soûs le marabout Yaḥya[3], dont la parole était écoutée et les ordres exécutés ; la demande de secours qu'il lui adressa fut accueillie, et alors ce prince, revenant du Soûs avec des forces qu'on eût prises pour un essaim de sauterelles, recommença la guerre contre Ibn 'Abd Allâh. Celui-ci, qui prenait personnellement part aux engagements, fut dans un combat environné par quelques partisans de Yaḥya, qui le tuèrent, et Yaḥya, entrant à

(1) Les quelques lignes qui précèdent, peu précises, ne font que rendre un texte pour l'éclaircissement duquel la *Noẓhet* ne présente aucune aide.

(2) Il est plus connu sous le nom d'Aboû Maḥalli, et la *Noẓhet* parle longuement des débuts et des actes de ce rebelle (pp. 325 sq.).

(3) C'est-à-dire Aboû Zakariyyâ Yaḥya ben 'Abd Allâh Dâ'oûdi (*Noẓhet*, p. 339 ; *infrà*, p. 455, n. 3.

Merrâkech, fit suspendre à la porte du palais la tête d'Aḥmed ben 'Abd Allâh, ce qui eut lieu en 1022 (21 février 1613). Yaḥya écrivit alors au sultan de venir, au reçu de sa lettre, à Merrâkech pour en occuper le palais, mais il essuya un refus : « Si, dit le sultan, tu es fidèle à ta parole, retourne chez toi, et moi je ferai ce que je voudrai, soit que je revienne, soit que, me mettant à l'administration du pays, je reste ici ». Au reçu de cette réponse, et en voyant que ses bandes chargées de butin étaient rentrées dans leurs montagnes du Soûs, Yaḥya traita en personne chérie[1] la faible troupe qui était restée à ses côtés et la ramena dans le Soûs. Zeydân fit alors son entrée à Merrâkech. Il trouva les habitants de Selâ venus de chez eux et réclamant pour leur pays de l'aide contre les ennemis infidèles qui avaient pénétré dans la passe de la ville, où ils bâtissaient et sonnaient les cloches : Selâ en effet reconnaissait Zeydân et lui obéissait. Il leur fit de mensongères promesses de secours jusqu'au jour où il reçut du Chrétien un cadeau important provenant d'El-Brîdja, et alors les Salétins comprirent qu'il faisait argent du droit du pays[2] tout comme avait fait son frère Ech-Cheykh à El-'Arâ'ich. Ils rentrèrent par suite chez eux, s'équipèrent et firent bonne garde autour de leurs murailles. Le nombre des chrétiens s'accroissait dans la passe, si bien qu'ils se rendirent maîtres du fourré et qu'ils enlevaient les musulmans qui se gardaient mal ; les Arabes renoncèrent à s'installer dans le fourré, et cela dura jusqu'à ce que Moḥammed [ben Aḥmed] el-'Ayyâchi[3] ramenât le calme dans le pays en traquant les ennemis jour et nuit. Quant à Moulay Zeydân, le manque d'énergie ne le quitta qu'avec la vie.

Après lui régna Moulay 'Abd el-Mâlik [ben Zeydân], qui se montra injuste et violent à l'égard du peuple. Son manque de religion était tel qu'il envoya aux femmes des gens de Merrâkech ses serviteurs et les notables pour que tout ce monde se rendît, à l'occasion de la naissance d'un de ses fils, au palais,

(1) جعلها نفسا كريمة , voir p. 364.

(2) قبض حق البلاد .

(3) Il est parlé longuement de lui dans la *Nozhet* (pp. 431 sq.).

et ils étaient dans le Bedi' mêlés les uns aux autres, pendant qu'il les regardait du haut du minaret[1]. Il s'adonnait au vin, et il était ivre quand il tomba sous les coups des renégats.

Après lui régna son frère El-Welîd [ben Zeydân], qui faisait l'homme de bien et s'attira la satisfaction de son entourage et de la masse; il était grand amateur de musique, et il tomba aussi sous les coups des renégats qui complotèrent contre lui[2].

Il fut remplacé par le plus jeune de ses frères, Moulay Moḥammed ech-Cheykh [el-Açghar], avec qui finit la dynastie des Chérîfs[3]. El-Welîd avait mis fin à leur race et avait enterré une quinzaine de chérîfs, tant adultes qu'enfants, d'entre ses frères, cousins et neveux.

[26 v°] *Gouvernement des provinces* (*sic*)

A Fez l'autorité fut exercée par le chérîf Soleymân[4], à qui le juriste El-Merboû' donnait son appui, et qui furent suivis par les hommes de tous les quartiers; ce fut une période de répression qui fut goûtée de la masse. Il rechercha les Cherâka parmi la population de Fez, et Serḥân el-Ḥayyâni[5] s'étant emparé d'eux, il livra au bourreau quatre de leurs kâ'ids à la fin de sa période de pouvoir. Ses ordres faisaient loi.

Ensuite il succomba sous une traîtreuse attaque du juriste El-Merboû', qu'aidait le chérîf Es-Seyyid es-Semmâ'. Contre eux se dressa l'insurrection d'Aḥmed 'Omeyra[6], lequel la suscita pour Moulay 'Abd Allâh. Ce dernier, après avoir tué le juriste El-Merboû', le chérîf Es-Semmâ' et d'autres de ceux qui luttaient contre lui, détint l'autorité pendant une seule année, au bout de laquelle son frère, parti de la région d'El-Kaçr, se

(1) Pour appeler auprès de lui les femmes qui lui plaisaient, ainsi que le dit la *Nozhet*, qui place sa mort au 6 cha'bân 1040 (p. 405).

(2) Le 14 ramadân 1045 (*ib.* 407).

(3) D'après la *Nozhet* (p. 428), son fils El-'Abbâs régna aussi de 1064 à 1069.

(4) C'est-à-dire Soleymân ben Moḥammed Zerhoûni (*Nozhet*, p. 388). Ces faits sont d'une époque antérieure, soit de 1020 à 1026, sous le règne d''Abd Allâh ben ech-Cheykh.

(5) Il était chef des Benoû Ḥasan (*Nozhet*, p. 392).

(6) Le nom de ce vizir d''Abd Allâh, écrit correctement dans le texte de la *Nozhet* (p. 235), est encore défiguré dans la traduction (p. 391).

rendit maître de Fez et imposa des contributions aux habitants. Il fit du côté de Miknâsa une expédition où il échoua [1], et revint à Fez, qui se souleva de nouveau contre lui sous la direction de Moḥammed ben Soleymân Lamṭi et d'ʻAli ben ʻAbd er-Raḥmân [2]. Alors survint la mort de Moûlay ʻAbd Allâh, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Ensuite Ibn Soleymân ayant péri [de mort violente, son cadavre] fut suspendu au nouveau bastion *bordj djedîd*, puis descendu par les Lamṭi. Le cheykh Aḥmed ben el-Achhab exerça le pouvoir de concert avec ʻAli ben ʻAbd er-Raḥmân ; la mésintelligence s'étant mise entre eux, il y eut un violent combat qui aboutit à ce que le premier sortit de Fez, ce qui se fit du vivant de Moulay ʻAbd Allâh ; il mourut à Fez Djedîd.

L'autorité passa ensuite aux mains d'El-Ḥâddj ʻAli Soûsân Andalosi, sur la désignation qu'en fit son cheykh le savant et célèbre wali connaisseur de Dieu, Sîdî ʻAbd er-Raḥmân ben Moḥammed el-Fâsi ; puis aux mains d'Ibn el-ʻArabi. Toute cette période, qui dura dix mois, ne vit que des maux et des troubles jusqu'au moment où la verdure printanière reparut à ʻAyn ʻAlloûn ? [3] : les combats ne cessaient point, la main des hommes s'acharnait à tout ruiner par la dévastation et l'incendie ; ce fut un temps d'épreuves, de destruction, d'oppression et de mépris des lois. D'autres encore exercèrent le pouvoir : le cheykh Er-Rakkâ, ʻAbd er-Raḥmân el-Lâirîni, Yezdoûr, ʻOmeyr, Masʻoûd ben ʻAbd Allâh ; et encore le cheykh Aḥmed ben el-Achhab du temps d'El-ʻAyyâchi, ainsi que du temps des gens de la zâwiya. Ce fut une période d'émeutes et de grands maux, à ce point que les marchés furent incendiés et que pendant de nombreux mois la prière ne fut pas dite dans la mosquée d'El-Karawiyyîn ; ce fut le règne de l'iniquité, et ce que nous en avons dit ou indiqué n'est qu'approximatif. La permanence appartient à Dieu, unique et dominateur, « et les injustes sauront quel traitement ils auront à subir » (Koran, xxvi, 228).

---

(1) Probablement contre Amghâr, qui s'en était rendu maître (*ib.*, 394).
(2) Sur ceci et sur ce qui suit immédiatement, cf. *ib.*, 395.
(3) Texte حتى نبت الربيع فى عين علون .

Événements survenus du temps des Chérifs

Le règne de Moulay Moḥammed [ech-Cheykh... *lacune*[1]] fut une période de calme, de paix et de bon marché, à ce point que le blé se vendait à un quart de dinar le *wask*, et à cette époque l'armée et le peuple réalisèrent des bénéfices; mais la vente qu'il fit de Bâdis aux chrétiens fut un acte funeste, de même que sa trahison à l'égard de Moulay Moḥammed ben 'Abd el-Kâdir; de même encore sa violation de l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis des musulmans d'Espagne quand, après leur avoir dit de se soulever, [27] il les abandonna, ce qui leur attira de la part des chrétiens des persécutions, des confiscations, le refoulement[2] et la mainmise sur le pays, l'ordre de se convertir, la destruction de leurs livres par le feu, etc. Il mourut en état d'ivresse.

Il eut pour successeur son fils Moulay Moḥammed, dont le règne fut une période de troubles, de famine et de guerres; il pénétra dans le pays des chrétiens et les fit sortir[3]; il eut des démêlés avec Moulay 'Abd el-Malik. Il régna dans le Maghreb pendant trente mois, qui ne furent que désordres et combats.

Le règne de Moulay 'Abd el-Malik fut l'inverse du précédent en ce qui concerne les troubles et le désordre. Ce prince eut avec les chrétiens une rencontre où, grâce à lui et à son habileté, les musulmans eurent le dessus. Ses actes et son zèle lui valurent la reconnaissance du pays. Il mourut en 986 (10 mars 1578).

Son frère et successeur Moulay Aḥmed, qui gouverna bien; il avait autant d'énergie dans son administration que de laisser-aller et de négligence pour la guerre sainte. De son temps,

---

(1) Aucun signe matériel dans le ms. ne trahit une lacune dont l'existence n'est pas douteuse et dont la responsabilité incombe sans doute au copiste. Les faits concernant Bâdis, les musulmans d'Espagne, etc., se rapportent au règne d'Aboû Moḥammed 'Abd Allâh (*suprà*, p. 387 sq); et l'incipit de l'alinéa suivant, qui donne le nom du fils et successeur de ce dernier, est une autre preuve qu'il manque ici la valeur d'au moins deux ou trois lignes.

(2) Texte البنيد (?); je lis التبعيد.

(3) C'est-à-dire les fit sortir de chez eux pour lui prêter aide en Afrique cf. p. 407.

après la défaite des chrétiens[1], le blé se vendait quarante *oukiya*. Après lui (*sic*) arriva l'année de Koḥeyḥa (toussotement)[2], où les gens, après avoir souffert de la toux trois ou quatre jours, mouraient ; la mortalité fut considérable. Ensuite eut lieu, contre lui et contre son fils, le soulèvement d'Ech-Cheykh en-Nâçir, fils de son frère, qui sortit de Melilla et revendiqua la souveraineté. Il était sans argent, agita le Maghreb contre eux et les tribus lui adressèrent un appel. Moulay ech-Cheykh l'attaqua à Tâferâṭa à l'ouest de la Molouya ; mais les soldats des Cherâka se révoltant tournèrent contre lui leurs pensées et leur énergie et se joignirent à En-Nâçir. Moulay ech-Cheykh prit la fuite, gagna Fez, et à l'aide de distributions d'argent reconstitua un corps d'armée en peu de jours. En-Nâçir marcha contre lui et fut mis en déroute dans le combat qui s'engagea vis-à-vis de Fez sur la montagne de Zâligh[3]. Douze cents Cherâka tombèrent et leurs têtes servirent à élever un fortin *bordj*[4] vis-à-vis la porte d'Es-Seba', et cela... [5].

En 1004 (6 sept. 1595) la peste sévit dans le Maghreb à un tel point qu'on sortait quotidiennement de Fez un millier de morts. Après avoir cessé elle recommença, et à Merrâkech on emportait quotidiennement deux mille morts.

En 1007 (4 août 1598) un éléphant femelle[6] fut amené du Soudan à Fez. En 1009 (13 juillet 1600) une forte inondation détruisit les maisons, les marchés et les ponts ; l'eau arriva jusqu'à la porte dite Bâb el-Berda'iyyîn[7].

---

(1) A la bataille du Wâdi 'l-Mekhâzin, cf. p. 410.

(2) Texte عام كحيكجة ; probablement كُحَيْحة ou الكحيحة. On voit qu'il s'agit d'une grippe épidémique, qui est de 987 (*Nozhet*, p. 263).

(3) Orthographié Djebel ez-Zebîb dans la *Nozhet*, 177, que suit Mercier, III, 166. Nâçir fut tué en 1005, d'après la même source. Cf. *infrà*, p. 453.

(4) Le mot *bordj* doit s'entendre probablement du monceau ou pyramide élevée avec les têtes des vaincus, selon la coutume barbare dont on cite de nombreux exemples.

(5) Il semble bien ici y avoir encore une lacune : il n'est pas parlé en effet de la mort de Nâçir, qui fut pris et tué par l'héritier présomptif en 1006 (*Nozhet*, p. 177, où il n'est rien dit de la conduite des Cherâka et de l'hécatombe qui en fut faite. C'est d'après cet ouvrage que parle Mercier, III, 166).

(6) Texte الفيلة avec l'article, dont l'emploi est aussi signalé dans Zerkechi, *Chronique des Almohades*, trad. fr., p. 83. L'entrée de cet animal à Merrâkech eut lieu en 1001 (*Nozhet*, p. 264). Cf. ci-dessus, p. 418.

(7) Cf. *Nozhet*, p. 265.

A la suite de la mort de Moulay Aḥmed, survenue en 1012 (11 juin 1603) et dans la période voisine de cette date, tous les maux restés éloignés s'approchèrent, tout le bien qui s'était avancé battit en retraite, la guerre civile alluma de nombreux foyers dont l'extinction était peu facile, si bien que le *moudd* de blé se vendit trois *oukiya* en 1014 (19 mai 1605), que la faim fit d'innombrables victimes, que les troupes de Fez et de Merrâkech furent anéanties par les émeutes et les combats mortels.

En 1017 (17 avril 1608) eut lieu le mouvement[1] des Arabes d'Espagne. En 1018 (6 avril 1609) les actes d'injustice sévirent sur les sujets de la capitale et des campagnes. En 1019 (26 mars 1610) El-'Arâ'ich fut prise sans combat[2]. En 1020 (16 mars 1611) se souleva le chérif Soleymân, qui entraîna les sujets à sa suite. Les combats et le siège qui en résultèrent et que dirigea 'Abd Allâh ben ech-Cheykh, furent tels que nulle langue ne peut les décrire; [27 v°] le dénûment fut tel qu'il en vint à fondre les bouches à feu انفاض pour les transformer en monnaie de cuivre. En 1022 (21 février 1613) survint la mort d'Ech-Cheykh l'ennemi des musulmans et l'ami des chrétiens. La cherté fut excessive et la disette sévit, le *moudd* de blé se vendit cinq *oukiya*, ce dont Dieu nous garde! et nombre de gens moururent.

En 1033 (25 octobre 1623) mourut l'injuste 'Abd Allâh ben ech-Cheykh, à qui succéda son frère 'Abd el-Malik[3], qui était d'intelligence courte et jeune d'âge; les Arabes et les malandrins se précipitaient à l'envi contre lui, les troubles ravageaient la ville, les ruines et les destructions étaient telles qu'on ne peut les décrire, à ce point qu'il arrivait que, un homme étant installé dans sa demeure, les malandrins y pénétraient, l'en expulsaient et s'emparaient de ce qu'il possédait; il donnait même un tribut et des vivres pour qu'ils ne la

---

(1) Texte خروج. Il s'agit du soulèvement en préparation en 1608 et qui provoqua dès 1609 les mesures inspirées ou imposées par le duc de Lerme à Philippe III.

(2) C'est-à-dire livrée par Moulay Cheykh à Philippe III contre promesse d'alliance de celui-ci; ci-dessus, pp. 435 et 436.

(3) Ces deux princes, dont parle aussi la *Nozhet* (pp. 397, etc., et 401), omis dans la liste Lavoix (*Catalogue*, 478), figurent dans la liste Mercier (t. III, 260).

démolissent pas et en respectassent les poutres. Les habitants d'un quartier lançaient des incursions contre l'autre et vendaient le butin[1] [... *blanc*] consistant en montures, etc.; les habitants du quartier (*sic*) expéditionnaient contre ceux du Bâb el-Djîsa et réciproquement, et vendaient de même leur butin; le pèlerinage était arrêté, des barrages installés dans les rues ne permettaient aux femmes et aux enfants de passer que contre péage, l'eau provenant du littoral[2] était interceptée. Nous abrégeons cet exposé approximatif des actes d'injustice et de désordre qui eurent lieu alors.

L'émîr et sultan Moulay Aḥmed ed-Dhehebi (l'aurique) était fils de Moulay Moḥammed ech-Cheykh ben Moulay Moḥammed Amghâr le chérif, ben 'Abd er-Raḥmân; il avait pour mère la concubine Kâ'oûda, qui avait elle-même N. pour père[3]. Le chérîf Amghâr, parti de l'Orient dans la direction de Soûs du Maghreb, s'arrêta dans cette dernière région, où il se fixa et s'attira le respect des habitants, qui finirent par le mettre à leur tête et dont il devint l'émîr pendant les trente-trois mois qui précédèrent sa mort.

Il laissa trois fils, Moulay Aḥmed el-A'redj, qui était l'aîné, Moulay Meḥammed[4] ech-Cheykh et Moulay 'Abd Allâh. De Moulay Moḥammed ech-Cheykh naquirent Moulay 'Abd el-Malik et Moulay Aḥmed ed-Dhehebi précité. Moulay 'Abd Allâh eut de nombreux fils, parmi lesquels Moulay Moḥammed et Moulay Nâçir.

Quant à Moulay Aḥmed el-A'redj, il devint émîr de la Ḥamrâ' de Merrâkech[5] après son père Amghâr le chérîf; mais des calomniateurs semèrent la discorde entre lui et son frère

(1) غبارة butin, répété peu après, manque dans nos dictionnaires.

(2) Ce mot ne peut s'entendre ici que des bords de la rivière qui coule à Fez.

(3) Mas'oûda bent Aboû 'l-Abbâs Aḥmed ben 'Abd Allâh Ouzglti Ourzerâti, d'après la *Nozhet*, p. 140.

(4) On sait que le Maghreb distingue les deux orthographes Moḥammed et Meḥammed. Notre ms. emploie, en parlant du même personnage, tantôt l'une tantôt l'autre, et je les ai reproduites telles quelles. Sur cette généalogie cf. *Nozhet*, p. 7 sq, et ci-dessus, p. 339.

(5) Nom d'un palais de cette ville, aussi cité sous la forme *Alhambra*, *Nozhet*, p. 442.

Moḥammed ech-Cheykh en le dénonçant auprès de celui-ci comme aspirant à la royauté, ce qui provoqua entre eux une guerre où Moḥammed s'empara d'Aḥmed, qui resta emprisonné jusqu'à sa mort. Moulay Meḥammed resta de la sorte sultan [28] jusqu'à la fin de ses jours.

Il eut pour successeur son frère Moulay 'Abd Allâh, dont le règne de dix-sept ans fut une heureuse période pour les habitants du Maghreb. Il relégua les fils de son frère aux extrémités du royaume.

Son fils Moulay Moḥammed, qui lui succéda, ayant régné un an et neuf mois, Moulay 'Abd el-Malik et Aḥmed ed-Dhehebi s'irritèrent[1] et se rendirent auprès du Prince des croyants[2] ottoman, régnant à Constantinople, et 'Abd el-Malik sollicita son concours militaire pour conquérir Merrâkech, ce qu'il obtint, et il put ainsi battre son cousin[3] Moulay Moḥammed ben Moulay 'Abd Allâh, qui s'enfuit chez les chrétiens[4]. 'Abd el-Malik exerça alors le sultanat à Merrâkech pendant un an et neuf mois et échangea les coutumes de ses prédécesseurs[5] contre celles des Turcs. Mais Moulay Moḥammed ben 'Abd Allâh demanda au roi chrétien son secours militaire contre 'Abd el-Malik, et l'infidèle y consentit en mettant son fils à la tête de l'armée de secours. 'Abd el-Malik prit de son côté des dispositions militaires, et le choc des deux armées aboutit, par la volonté divine, à la mort des trois chefs, c'est-à-dire de Moḥammed, d''Abd el-Malik et du fils du prince chrétien[6]. Les deux parties continuèrent la bataille sans que fût connue la mort d''Abd el-Malik, que son général Moḥammed Ṭâ'i' ne révéla à qui que ce fût : il se rendait à la tente

---

(1) C'est-à-dire, contre leur frère Moulay 'Abd Allâh ben Moḥammed, voir *suprà*, p. 383, et *Nozhet*, p. 105; il n'y est d'ailleurs pas parlé du voyage d'Aḥmed à Constantinople; et il n'est pas interdit de supposer qu'ici encore notre texte est défectueux.

(2) Il faut remarquer l'attribution, que fait un maghrebin, de ce titre au sultan ottoman.

(3) Lisez, son *neveu*, comme le dit la *Nozhet*, p. 105.

(4) Voir *suprà*, p. 407; *Nozhet*, p. 114.

(5) احوال السلافة, dont le second mot parait avoir le sens de الاسلاف.

(6) Il s'agit de la bataille du Wâdi 'l-Mekhâzin (*suprà*, p. 410; *Nozhet*, 134).

où était déposé le corps, feignait une conversation et retournait dire aux guerriers : « Le sultan vous salue et est d'avis que vous fassiez telle et telle chose », ce qui dura jusqu'à la défaite et à la retraite des chrétiens. Quand sa mort fut révélée, Moulay Aḥmed ed-Dhehebi s'enfuit par crainte des Turcs, et ceux-ci voulurent introniser Moulay Ismâ'îl ben 'Abd el-Malik ; mais les habitants de Merrâkech ne voulurent accepter personne autre que Moulay Aḥmed, dont ils firent leur émîr.

Celui-ci commença par envoyer à la mort les principaux officiers de son frère, les kâ'ids Ed-Doghâli [1], Riḍwân, Dja'far et 'Ali ; il respecta cependant le kâ'id Djawder ainsi que Moḥammed Ṭâ'i' ; mais il le [2] tint pendant douze ans séquestré dans une propriété lui appartenant et où il jouissait de toutes les aises de la vie ; après quoi ce prince lui rendit la liberté et l'envoya comme pacha au Soudan.

Moulay Aḥmed resta sultan pendant vingt-sept ans et demi, où se montrèrent le plaisant et le rare produits par la pénétration d'esprit et la connaissance de toutes choses, les desseins élevés, le bonheur dans les affaires, la complaisance du destin, à ce point qu'on a dit que, quand il songeait à quelque affaire, celle-ci se présentait à lui dans de meilleures conditions que ce qu'il avait voulu et cherché. Il fut le premier à envoyer vers le Soudan des colonnes qui, conduites par le kâ'id Djawder, en firent la conquête [3]. Après la mort de ce prince, qui date des commencements de 1012 (11 juin 1603), les choses rétrogradèrent et en revinrent à leur misérable état antérieur [4]. La cause des épreuves qui frappèrent Merrâkech remonte au transfert des juristes du Soudan, fils de Sîd Maḥmoûd, auprès de Moulay Aḥmed, ce qui serait long à raconter [5]. Ils rencontrèrent, rapporte-t-on, des captifs chrétiens employés à divers

---

(1) Sa'îd ed-Deghâli, dans la *Noshet*, p. 110.

(2) *Sic*; ce pronom doit désigner Djawder, encore que l'emploi en soit peu grammatical.

(3) Cf. *suprà*, p. 416 ; *Noshet*, p. 163.

(4) Texte ورجعت القهقرى الى هلم جرى, cf. *infrà*, p. 455, où les trois derniers mots sont écrits de même ; lisez جرّا.

(5) Au sujet de cette déportation, cf. *Noshet*, pp. 169 et 307.

travaux, et parmi lesquels en était un dont on n'avait jamais vu le visage épanoui, et qui se mit à rire lors de l'entrée des juristes, au grand étonnement des assistants. Moulay Aḥmed, jusqu'à qui parvint le bruit de cet incident, le fit questionner, et il lui fut répondu : « Comment ne me réjouirais-je pas quand ce que nous vous souhaitons se réalise? Nous savons par nos docteurs que la ruine de votre pays aura lieu à l'entrée des hommes voilés, *molatthemîn*, et ces gens réunissent bien les caractères sous lesquels ils nous ont été signalés ».

La première épreuve qui atteignit le sultan fut le soulèvement de Moulay Nâçir ben Moulay 'Abd Allâh[1], du côté de qui se rangèrent tous les gens du Gharb à raison de l'amour qu'ils avaient pour son père. Cela provoqua des craintes très vives chez Moulay Aḥmed, qui se mit en campagne contre lui avec le grand camp (*sic*) après avoir pardonné aux juristes et les avoir relâchés. Dieu lui donna la victoire : il tua son adversaire et il envoya ses parties génitales (*sic*) au Soudan, dont il avait antérieurement fait la conquête.

Ensuite il fut assailli de multiples soucis de toute nature, si bien que le repentir le prit de ce qu'il avait fait [28 v°] aux docteurs soudanais. Puis son fils favori et héritier désigné Moulay ech-Cheykh se souleva contre lui à Fez ; il équipa lui-même un corps de troupes, se saisit du rebelle et le fit emmener par le pacha Djawder à Miknâsa pour l'y garder prisonnier. Ce fut alors à son fils Aboû Fâris qu'il fit prêter serment de fidélité, ce dont il informa Djawder retour de Miknâsa. Après quoi, empoisonné par sa femme[2] et ayant quitté Fez pour se rendre à la Ḥamrâ de Merrâkech, il mourut en route à la date précédemment indiquée. Djawder cacha cet événement au peuple et ne le révéla qu'en arrivant à la ville, où eut lieu l'inhumation.

Cet officier, conformément aux dernières volontés du prince, fit introniser Aboû Fâris. Mais ce fut Zeydân, frère de ce dernier, qui fut reconnu à Fez, et la guerre s'alluma entre eux.

(1) Cf. *Nozhet*, p. 175, et *suprà*, p. 448.

(2) C'est-à-dire Chebâniyya ; cf. ci-dessus, p. 432 ; *Nozhet*, p. 306.

Aboû Fâris confia des troupes à Djawder pour combattre son rival, tandis que Zeydân s'avança en personne à la tête de ses troupes. Quand Djawder en fut informé, il demanda à Aboû Fâris de relâcher, dans son intérêt, Ech-Cheykh pour combattre Zeydân ; sa demande fut agréée, et le prisonnier, ayant été relâché par ses soins, le rejoignit. Mais Aboû Fâris adressa ensuite à Djawder une lettre où l'on trouvait cette phrase : « Après t'être servi de ce glaive, rengaîne-le » ; et Ech-Cheykh, dans les mains de qui tomba cette lettre avant de parvenir à son destinataire, comprit qu'il était visé par cette allusion. Le choc des deux armées aboutit à la défaite de Moulay Zeydân, qui s'enfuit au Soûs, tandis qu'Ech-Cheykh regagna Fez, où il reprit l'exercice du pouvoir (1).

Il équipa ensuite une armée qui, commandée par son fils 'Abd Allâh, fut envoyée contre Aboû Fâris à Merrâkech, et ce dernier, de nouveau vaincu, se réfugia dans les montagnes. Ce fut alors 'Abd Allâh qui exerça en son propre nom le pouvoir à Merrâkech, mais seulement pendant un an et neuf mois, comme [avait fait] Aboû Fâris. Quand l'autorité passa entre ses mains, sa mère se rendit auprès de lui et lui fit mettre à mort les grands chefs qui avaient servi son grand-père Moulay Aḥmed, dans le but d'assurer le calme à son règne ; leur nombre était de onze, parmi lesquels Djawder. Il envoya leurs têtes à son père, qui résidait à Fez, et qui, le cœur brisé, regretta le pouvoir [qu'il avait confié à son fils].

Aboû Fâris, sortant à ce moment des montagnes où il s'était réfugié, se dirigea vers Fez et y demeura avec son frère Ech-Cheykh. Ce fut alors Zeydân qui manigança l'envoi de troupes, dont il confia le commandement à son cousin paternel Aboû Ḥassoûn, contre 'Abd Allâh à Merrâkech ; celui-ci fut défait et s'enfuit auprès de son père à Fez. Il tua (2) son oncle Aboû Fâris et eut le dessus sur son père ; il s'enfuit (3) chez les chrétiens

(1) Voir ci-dessus, p. 432.

(2) Cela se rapporte à 'Abd Allâh, voir *Nozhet*, p. 319 ; ci-dessus, p. 438.

(3) Cela se rapporte à Ech-Cheykh, qui livra en effet El-'Arâ'ich aux chrétiens, mais qui cependant ne mourut pas chez les infidèles, puisqu'il fut assassiné à Feddj el-Faras ; voir *Nozhet*, p. 323, cf. ci-dessus, p. 435.

et leur vendit El-'Arâ'ich, portion du territoire musulman, qui est encore entre leurs mains actuellement. Il resta chez eux jusqu'à sa mort, tandis que son fils Moulay 'Abd Allâh continua de résider à Fez et y mourut.

Quant à Aboû Ḥassoûn, il gouverna en son propre nom Merrâkech pendant quarante jours. Comme il avait trouvé les habitants dans une situation très gênée, il tira du palais, pour les secourir, toute espèce de vivres, ce qui lui valut le qualificatif d'Aboû 'ch-Cha'îr (l'homme à l'orge). Mais alors se présenta Moulay Zeydân, qui le fit mettre à mort et prit le pouvoir en mains [1]. Au milieu de ces épreuves éclata la peste à Merrâkech, et ainsi de suite [2].

Ensuite eut lieu en moharrem 1019 (mars-avril 1610) le soulèvement de Sîd Aḥmed ben 'Abd Allâh es-Soûri [3], c'est-à-dire du Wâdi 's-Soûr, pays entre le Touat et Tâfilâlet ; il fut proclamé par un ramassis de gens avec qui il marcha contre Moulay Zeydân. Celui-ci s'avança pour le combattre, mais il fut mis en déroute et s'enfuit [29] dans les montagnes, tandis que les vainqueurs, envahissant la ville, la ravagèrent entièrement. Es-Soûri lui-même n'y pénétra pas et resta en dehors des murs, où il soutint en ramadân 1022 (oct.-nov. 1613) l'attaque dirigée contre lui par Sîd Moḥyi es-Soûsi ; il [celui-ci] le vainquit et lui trancha la tête, qui servit de jouet aux enfants de Merrâkech. Il adressa à Moulay Zeydân un message le rappelant au pouvoir, mais ce prince, se méfiant, lui répondit que, quand il se serait éloigné, lui-même se rendrait dans la ville. Quand Sîdi Yaḥya se fut retiré, Zeydân reprit le pouvoir à Merrâkech, où il resta jusqu'à sa mort, en 1037 (12 sept. 1627), après être resté sultan pendant vingt-deux ans.

Il eut pour successeur son fils Aboû Merwân Moulay 'Abd el-

---

(1) Sur Aboû Ḥassoûn, cf. ce que dit la *Nozhet*, p. 316.

(2) L'expression du texte, dans le sens « ainsi de suite, etc. », figure dans le dictionnaire Cuche ; elle est encore employée dans la langue courante. Cf. ci-dessus, p. 452, et mes *Additions aux dictionnaires arabes*, p. 181 b.

(3) Il faut lire, semble-t-il, *Sdoûri*, car il doit s'agir de celui que la *Nozhet* (p. 325 sq) appelle aussi Aboû Maḥalli. Sîd Moḥyi est probablement le même que Yaḥya ben 'Abd Allâh ben Sa'îd (*ibid.*, p. 339 ; et cf. 342), ci-dessus, p. 443.

Melik, prince sanguinaire et adonné aux horreurs, que ses gens mirent à mort en 1039 (21 août 1629) après qu'il eut régné deux ans et huit mois[1].

Celui qui ensuite prit le pouvoir fut son frère Aboû 'Abd Allâh Moulay el-Welîd, qui se conduisit comme son frère. A la suite d'une entente entre sa tante paternelle Lâl Çafiyya et les mamlouks serviteurs du palais, il fut mis à mort en 1045 (17 juin 1635)[2] après un règne de cinq ans, et sa tante le remplaça par le frère cadet des deux précédents, le méritant et fortuné Moulay Meḥammed[3] ech-Cheykh ben Zeydân, qui fut prince des croyants et khalife des musulmans, qui fut bon administrateur, aimant les pauvres et les misérables, honorant les savants et les gens de bien, et qui est actuellement sultan depuis dix-neuf ans[4].

Fin de ce qui est tiré de la chronique (*sic*).

Il y est dit [encore] que Moulay Aḥmed ed-Dhehebi est celui qui expédia des colonnes au Soudan. La cause en fut qu'un des serviteurs des émîrs de Saghî[5] s'attira la colère de l'émir Sokyâ Isḥâk ben Sokyâ Dâ'oûd ben Sokyâ el-Ḥâddj Moḥammed, tous rois du Soudan, et fut envoyé par son maître à Atghâz[6], qui est dans leurs états, pour y être emprisonné. La volonté de Dieu lui permit de s'évader, et il se réfugia à Merrâkech. A Fez il trouva le sultan Moulay Aḥmed qui était en train, pour châtier les chérîfs, de les faire aveugler, opération à la suite de laquelle beaucoup d'entre eux périrent[7]. Cet homme adressa au prince une lettre où il exposait le motif de sa venue,

(1) Il fut assassiné le 6 cha'bân 1040, d'après la *Nozhet*, p. 405.

(2) Le 14 ramadân 1045 ou 21 février 1636, d'après la *Nozhet*, p. 407.

(3) Ce nom est écrit *Moḥammed* dans la *Nozhet*, p. 408, qui, à la p. 404 de la trad. comme à la p. 214 du texte, le nomme erronément *Aḥmed*, car il s'agit évidemment du même prince ; on peut supposer que le ou les mss de cette chronique portent امحمد et auront été mal lus par l'éditeur, dont la traduction n'a pas reconnu cette identité.

(4) Il mourut en 1064 (*Nozhet*, p. 427), ce qui fixe à 1058 la date de la rédaction de la chronique d'où les extraits sont tirés.

(5) Texte سغى, plusieurs fois répété ; كاغوا Kâghoû dans la *Nozhet*.

(6) Probablement le même que Tighâzî de la *Nozhet* (p. 155) ou Taghazza de Mercier, *H. de l'Afr. sept.*, III, 162.

(7) Cf. ci-dessus, p. 452.

l'histoire des gens de Saghî et leur faiblesse, en le poussant à faire la conquête de ce pays. Au reçu de cette lettre, Aḥmed écrivit à Sokyâ Isḥâk à Tombouctou[1] : il lui annonçait l'arrivée auprès de lui du fuyard, lequel était alors à Fez et dont il joignait la lettre à la sienne, lettre par laquelle il lui reconnaissait la redevance de la mine d'Atghâz comme y ayant plus de droit, vu que lui, Aḥmed, marquait en 998 (10 nov. 1589) la séparation entre eux [les Soudanais] et les chrétiens[2]. Mais Sokyâ ne l'écouta pas, et envoya une réponse grossière accompagnée de lances et de deux fers de cheval. Alors Aḥmed décida de faire marcher contre lui une colonne expéditionnaire[3], ce qui se fit [29 v°] en 999 (30 oct. 1590). Cette troupe, qui avait Saghî pour objectif, comptait trois mille arquebusiers, tant cavaliers que fantassins, qu'accompagnait un nombre double d'auxiliaires, artisans de toute espèce, médecins, etc. Le chef en était le pacha Djawder assisté de dix kâ'ids, et l'expédition se mit en marche contre les gens de Saghî. Sokyâ Isḥâk, à la tête de douze mille cinq cents cavaliers et de trente mille fantassins[4], s'avança contre ses adversaires, et la bataille s'engagea dans un endroit dénommé Tenkoudbagh[5] le mardi 17 djomâda I 999 (13 mars 1591). Sokyâ fut mis en déroute, et des combats successifs furent livrés qui aboutirent à la conquête du pays du Soudan au profit du sultan Moulay Aḥmed ed-Dhehebi ; le récit en est long, et les combats livrés furent nombreux.

Fin [de cet extrait] tiré aussi de la chronique.

---

(1) Lecture conjecturale ; le texte porte... اسكيا اسحاق بط كاغ يخبره ....

(2) Comparez la version différente rapportée par la *Nozhet*, p. 155.

(3) Texte... عزم على صرف المحلة اليه بالغز فبعث j'ai lu بالغزو . Le départ de l'expédition eut lieu le 16 dhoû 'l-hidja 998, d'après la *Nozhet*, p. 164.

(4) Cent quatre mille hommes, d'après la *Nozhet*, p. 164.

(5) تنكدبغ ; lire Tombouctou ?

INDEX GÉNÉRAL

A

'Abbadides, 172, 337.
'Abbas, fleuve, 37.
El-'Abbâs b. 'Abd Allâh Merwâni, 195.
» b. el-Aḥnaf, 207.
'Abbâs b. Moḥammed Cheykh el-Açghar, Sa'dien, 445.
» b. Nâçiḥ, 199.
Abbasides, 8.
'Abboûd b. Rezin, 152.
'Abd Allâh b. Aḥmed b. Ibrâhîm, Mérinide, 297.
» » b. Çaghîr, émir, 293.
» » Gerâwi, 395.
» » b. Ḥârith, 227.
» » b. ... Korṭobi, 113.
» » b. Merwân, 155.
» » b. Moḥammed b. Omeyya, 208, 225, 228.
» » » Mérinide, 307.
» » » Omeyyade, 232, 242 sq.
» » » Zedjâli, 244.
» » » b. Ḥasan, 287.
Moulay 'Abd Allâh b. Moḥammed Cheykh, Sa'dien, 379, 380, 383-385, 387, 389-391, 397, 402, 420, 422, 429, 430, 437-442, 445, 446, 449, 451, 454.
'Abd Allâh b. Moḥammed b. Moḍar, 247.
» » b. el-Mo'izz, 288.
» » b. Mo'tamid, Abbadide, 172.
Moulay 'Abd Allâh b. Moḥammed b. Moḥammed Mahdi, Sa'dien, 345-349, 451.
'Abd Allâh b. Sinân, 211.
» » b. Soleymân Kelbi, 112.
» » b. et-Ṭarîfi, 297, 298.
» » b. Ṭaroûb, 220 sq.
» » Wancherîchi, 183 sq.
» » b. Yaḥya, 246.
» » b. Yâsîn, 355, 356.
» » b. Zîri Çanhâdji, 337.
Aboû 'Abd Allâh [Moḥammed XI ?] b. Aboû 'l-Ḥasan, Naçride, (vers 890), 282, 283.
» » b. Aboû 'Imrân, 265, 266.
» » b. Mo'ammel, 220, 254.
» » Toreyki, 275.
Awlâd Sîdi 'Abd Allâh ben Sâsi, 425.
'Abd el-'Azîz b. 'Abd er-Raḥmân, el-Mançoûr, 152.
» » b. Aḥmed, Hafcide, 270, 296, 297, 300-302, 307, 317 sq.
» » b. 'Ali (Aboû Fâris), Mérinide, 268, 269, 292, 293, 295-297, 317 sq.
» » Kenâni (?), vizir, 306-308.
» » b. Sa'îd, kâ'id, 404-406, 431.
'Abd el-Bâsiṭ b. Khalîl, 309, 322, 324, 333.
'Abd eç-Çamad, Aboû Baḥr, 176.
» el-Djelîl b. Wahboûn, 176.
» el-Ḥakk b. Ibrâhîm, 184.
» » b. 'Othmân b. Aḥmed, Mérinide, 273, 309, 312.
Moulay 'Abd el-Kâdir b. Moḥammed, Sa'dien, 344, 383.
'Abd el-Kerîm b. Moghîth, 196, 208, 209, 218.

'Abd el-Laṭîf b. el-Ḥasan, 275.
» el-Melik b. 'Abd Allâh b. Omeyya, 244.
Moulay 'Abd el-Melik b. Aboû Fâris 'Abd Allâh, Sa'dien, 426, 427.
'Abd el-Melik b. Aboû Bekr, de Tripoli, 274, 276.
» » Fâsi, 368.
» » b. Merwân, 9, 156.
Moulay 'Abd el-Melik b. Moḥammed Mahdi, Sa'dien, 349, 350, 352, 383, 388, 393, 395-400, 402-407, 409-413 449-451.
'Abd el-Melik b. Omeyya, 244.
Moulay 'Abd el-Melik b. Zeydân, Sa'dien, 444, 455.
Benoû 'Abd el-Melik, 245.
'Abd el-Mou'min b. 'Ali, 8, 14, 15, 46, 48, 153, 166, 168, *181* sq, 314, 357, 358; v. Almohades.
» » b. Ḥoseyn, Hafcide, 321.
» » b. Ibrâhîm b. 'Othmân, 275, 276, 278, 323.
» » b. Moḥammed b. Ḥasan, Hafcide, 325, 329.
Moulay 'Abd el-Mou'min b. Moḥammed, Sa'dien, 383, 384, 389.
'Abd er-Raḥmân, saint, 2.
» » (Aboû l-Kâsim), 129.
» » Berechki, cheykh, 304.
» » b. 'Abd el-'Azîz Todjîbî, 252.
» » b. ech-Chamir, 207, 208.
» » b. Ghânim, 209.
» » b. el-Ḥakam, 61, 95-97, *197* sq, 201, *205* sq, 216, 218, 220, 238.
» » b. Ibrâhîm b. Ḥaddjâdj, 251.
» » Lâirîni, marabout, 446.
» » b. Merwân Djâliki, 65, 231 sq.
» » » b. el-Ḥakam, 46.
» » Miknâsi, 395.
» » b. Moḥammed Fâsi, 446.
» » » Firâsi, 257.
» » » b. Moṭarref, 57.
'Abd er-Raḥmân III b. Moḥammed en-Nâçir, 67, 137, 241, 252 sq.
» » » 'Omari, 272.
» » neveu de Moḥammed b. 'Othmân, Mérinide, 308.
» » I b. Moûsa I, de Tlemcen, 264, 266.
» » II b. Moûsa II, 269.
» » b. 'Obeyd Allâh Ghâfiki, 57.
» » b. 'Omar, Hafcide, 316.
» » b. Omeyya b. 'Isa b. Choheyd, 243.
» » b. Rostem, 209.
Ibn 'Abd er-Raḥmân Çayrafi, 277.
Aboû 'Abd es-Selâm, portier, 224, 225.
Ibn 'Abd es-Selâm, ḥâfiẓ, 434.
Benoû 'Abd el-Wâd, 11, 169, 268, 318.
'Abd el-Wâḥid b. Aboû Bekr... b. 'Ammâr, 317, 318.
» » b. Aboû Ḥafç 'Omar, 314.
» » Ḥomeydi, 414.
» » b. Moûsa Aboû Hammoû, 298, 300, 304.
» » Roûṭi, 250.
» » b. Yezîd Iskenderâni, 218.
Abfi, 46.
Abîcha, 64.
Abîdja, 64.
Abla, 64.
Aboulféda, le chroniqueur, 285, 316.
El-Abradj, 286.
Abyssins, 21; v. Ḥabacha.
El-Achab, 59.
'Achar, 105.
'Achîcha, canal, 401.
Achîr, 50.
Awlâd 'Achîr, 421.
Achkebar, 60.
Achker, 20, 179.
El-Achkeri (Lascaris ?), 269.
Aboû 'Açîda, Hafcide, 316.
Açîla, 14, 46, 334, 335, 341, 348, 408.
Addil, 379, 380, 395, 418.

Adana, 153.
Aderna, 336, 343.
Adḥa b. 'Abd el-Laṭîf, 226.
'Adhra, 102.
'Adiles, 9.
'Adjab, concubine, 204.
'*Adjâ'ib el-boldân*, 127, 129.
» *el-makhloûkât*, 27.
'Adjdabiyya, 41, 57.
Adrich, 9.
Afârik, 43.
Afârika, 42.
Afelança, 99.
Afifen, 47.
Aflis, 129.
Ibn el-Afṭas, 152.
Agarnem, 75.
Agharnou, 73.
Aghmat, 11, 15, *16*, 18, *48*, 56, *76*, 152, 171, 174, 184, 357.
» Aylan *et* — Ourika, 48.
Ibn el-Aḥmar (Yoûsof III, en 813 et 817), 297, 299.
» (Moḥammed VIII, en 824), 307, 308.
Aḥmed b. 'Abd Allâh, Aboû Maḥalli, 443, 444, 455.
» b. 'Abd er-Raḥmân Ṭâli'i, 334, 336.
» b. el-Achhab, 446.
» b. Aḥmed b. el-Kâḍi, 333.
» b. 'Ali, mokaddem, 434.
» b. 'Amr Baghdâdi, 191.
» 'Ayni (Mo'ini) Toûnisi, 330.
» b. el-Barrâ b. Mâlik, 252.
» b. Djoûdi, kâ'id, 436.
» Dohmâni Kayrawâni, 278.
Sidi Ahmed Filali, zâwiya de, 440.
Aḥmed b. Hâchim, 244.
» b. Aboû Ḥammoû II, 304.
» b. el-Hasan, Hafcide, 160; v. Hamida.
» » Kelbi, 285, 286.
» b. el-Hoseyn Kelbi, 112.
Aḥmed b. Ibrâhîm b. 'Ali, Mérinide, 293-296.
» b. el-'Izz, vizir, 296.
» b. Kaçriyya, Mérinide, 365.
» b. el-Kâḍi el-Mowaffak, 306, 333.
» b. Maslama, 235.
» Merini, père de Moḥammed Kaçri, 336, 337.
» b. Merzoûk, 315.
» II b. Moḥammed, Mostancir, Hafcide, 269, 270.
Moulay Aḥmed b. Moḥammed el-A'redj, Sa'dien, 168, 169, 336, 340 345, 349, 352, 361 sq, 383, 384, 389, 450, 451.
» » » Dhehebi, el-Mançoûr, Sa'dien, *352* sq, 424, 427, 431-433, 450-453, 456, 457.
Aḥmed b. Moḥammed, Ibn el-Bennâ, 168.
» » Mérinide, 164.
» » Portugali, 336, 342-344.
» » Waṭṭâsi, 168, 169.
» » b. Aboû 'Abda, 244, 247.
» » b. Aboû Bekr, Hafcide, 317.
» » b. Ḥodeyr, 253.
» » Kalachâni, 320.
» » b. Ziyâd, 243.
» b. Moûsa Aboû Ḥammoû, Abdelwadite, 301, 304.
» en-Naksîs, 434, 435, 442.
» b. 'Omar, dit Rakam el-'Iwaz, 72.
» 'Omeyra, 445.
» b. Sa'îd, kâ'id, 436.
» b. Aboû Sâlim, Mérinide, 299.
» Sebti, Aboû 'l-'Abbâs, 166 sq.
» b. Yaḥya, de Djerba, 333.
» b. Yoûsof b. 'Abd Allâh, 287.
» » Dimechki, 285.
» » ... b. Mazni, 318.
» b. Ziyâd, 206.
'A'icha, 78.
» bent Djonâda, 4.
Aimant, 64.

'Akabat Afham, 375, 376.
Abou 'Akaba, 342; gué d'-, 363.
Akchouniya, 63.
Akhbâr ed-douwel, 236.
» » *wa-âthâr el-owel*, 285.
El-Akḥal (Aḥmed b. Yoûsof), 287, 288.
Benoû 'l-Akra', 303.
Ala verde, 25.
Alamillos, 58.
Alamin, 84.
Alaro, 23.
Albaicin, 280, 282; v. Albayazin.
Albarracin, 64.
Albayazin, 141.
Albenga, 122.
Albérique, 146.
Alcacer do Sal, 87.
Alcala de Guadaira, 211.
Alcantara, 84, *89*, *133*.
Alcira, *98*, 146.
Alcora, 64.
Alep, 269.
Alexandre, 70, 157, 180.
Alexandrie, 35, 36, 43, 89, 201, 211, 260, 264, 265, 317.
Alfa, 99.
Alfonse III, de Léon, 231.
» de Castille, en 1485, 311, 312.
Alger, 6, 275, 333, 338, 349, 372, 373, 375, 380, 381, 389, 393, 395, 397, 401.
Algéziras, 79, 82, *85*, 173, 180, 198, 234, 235, 252, 289, 356, 406.
Alhama, *102*; v. Ḥâmma.
Alhambra, 141, 280.
» de Merrâkech, 450, 453.
Alhucemas, 45.
'Ali, kâ'id, 452.
» b. 'Abd el-Ghani Ḥoçri, 176.
» b 'Abd er-Raḥmân, 446.
» b. 'Ammâr b. Moḥammed, 318.
» el-'Aṭṭâr, 280.
» b. Aboû Bekr Herewi, 1.
'Ali Dawlât, 153.
» b. Ḥammoûd b. Aboû 'l-'Aych, 257.
» b. Hâroûn Fâsi, 369, 377.
» b. el-Ḥasan Kelbi, 286.
» b. 'Isa b. Meymoûn, 138.
» b. Isḥâk Molatthemi, 358, 359.
» b. Moḥammed Kâbesi, 278.
» b. Moûsa (Ibn Sa'îd). 6.
» » b. Râchid, chérif. 347.
» b. 'Othmân b. Ya'koûb, Mérinide, 267-269, 292.
» Pacha, 332, 349.
» b. Sa'd b. el-Aḥmar, 279 sq, 309-311.
» b. Sa'îd, 85.
» Soûsân Andalosi, 446.
» b. Tâchefîn, 48, 55; v. 'Ali b. Yoûsof.
» b. Wadda, 392.
» b. Yoûsof, Almoravide, 15, 72, 183, 187, 357.
» » Mérinide, en 707, 291.
» » b. Zeyyân Waṭṭâsi. 273.
» b. Aboû Zakariyya Yaḥya Waṭṭâsi, 334.
Benoû 'Ali b. Ḥammoûd, 152.
» » b. Ka'b, 314.
Alicante, 64, *99*; cf. Lakant.
Aljarafe, 61, 83, 137, 220.
'Allâl Merîni, 421.
Almada, 30, *90*.
Almaden, 134.
Almanzor, 148.
Almenara, 64.
Almeria, *59*, 83, *101*, 102, 122, *145*, 152, 279, 281, 283, 284, 302, 310.
Almodovar, 58, 63.
Almohades, 259, 264, 289, 357.
Almonacid de Zorita, 101.
Almoravides, 18, 101, 122, 180, *354* sq.
Almunecar, 60, 83, *102*, 282.
Aloès, 73.
Alphonse VI, 173; cf. Alfonse.

Alpujarras, 83, 150, 346.
'Alsani, 36.
Amalécites, 11, 34, 134, 163.
Ambre, 65, 73.
Ameghdoul, 46.
Amghâr, chérif, 442, 446.
» Moulay Moḥammed, 450.
'Amila, 42.
Amima, 19.
'Amir b 'Abd Allâh b. Ya'koûb, Mérinide, 290.
» b. Ziyâd Lakhmi, 241, 243.
Ibn Aboû 'Amir, 148.
Benoû 'Amir, 296.
Ibn 'Ammâr le kâdi, à Tripoli, 317.
» Moḥammed, 172.
'Amr b. 'Abd Allâh, el-Kob'a, 216, 217.
Aboû 'Amr b. 'Amr, 216.
» ('Omar) b. es-Sa'îd Moḥammed, 308, 309.
'Amroûs b. Yoûsof, *94* sq, *196* sq.
Benoû 'Amroûs Çaydi, 196.
Ana (Guadiana), 138; v. Yana.
» au Soûs, 178.
'Anana, 165.
'Anber, le zemâmdâr, 290.
Andalos, 81.
Andalous, troupes au Maghreb, 403, 404, 408; v. Arabes.
Andarax, 59.
Andebousa, 58.
Andjâd (Angades), 171.
Anes sauvages, 36.
Anfa, Anfi, 14, *46*.
Anka, 10.
Anmay, 342.
Année de la neige, 422.
» *du toussotement*, *koḥeyḥa*, 448.
Antabolos, 42, 43.
'Antara, poète, 236.
Antimoine, 65, 141.
Aoula, 64.
Arabes, 154, 158, 291, 293, 318, 321, 323, 334.
» Andalous, 390, 407, 435, 447, 449.
» Hadhrami, 56.
» Sehmi, 56.
» Yéménites, 87.
Ibn el-'Arabi, marabout, 446.
El-A'radj, Sa'dien, v. Aḥmed.
» b. Maṭroûḥ, 236.
'Arafa, cheykh de Kayrawân, 160.
Ibn 'Arafa, Moḥammed b. Moḥammed, 319, 320.
Aragon, 66, 67, 146.
El-Ara'ich, 14, 379, 403, 409, 414, 422, 434, 435, 438, 439, 443, 444, 449, 454, 455.
Aranda, 149.
Archgoul, 45, 49.
Archidona, 63, 83, 139.
Arcos de la Frontera, 61.
Ardalès, 235.
Ardech le roûmi, 155.
Ardjân, arganier, 19, 179.
Ardjiyouch, 147.
Ardjouna, 139, 311.
Arin, coupole d', 130.
Arklan, 18.
Arkoch, Arcos, 61, 82.
Arman, 121.
El-Armen, 125, 146.
Arminiya, 125.
Arnedo, 66, 67, 84, 149.
Arno, 122.
Arour, montagne, 56.
Ibn 'Aroûs, saint, 394.
Arredjan, 2.
Arsenic, 155.
Arslen, 45.
Arwarat, 397.
Arzakiyya, 56, 57.
Asad b. el-Forât, 4.
Asadiyya, 4.

Asafi, Asfi, 14, 17, 18, *46*, 71-73, *76*, 91, 170, 341.
Asa'is, 12, 439 ; v. Sâ'is.
El-'Assal, 366.
Astorga, *119*.
Astrologues. 423.
Asturie, 122.
El-Aswâr b. 'Okba Djeyyâni, 206.
Atardjiouch, 122, 125, 126, 129, 147.
Atfertal, Atferkan, 19, 178.
Atghaz, 456, 457.
Benoû 'Aṭiyya, 13.
Atrabolos, 43.
Atrart, 171.
'Aṭṭâbi, 24.
'Aṭṭâr, ḥâkim, 407.
Aurès, 51, *56*.
Autruche, 18.
Avamonte, 67.
Les Aventuriers, 30, 72, 90.
Avila, 63.
Avlona, 117.
Awaliya, 65.
Awdaghast, 54.
Awdjela, 56, 170.
Aboû Aws, 330.
Awthan, 153.
Aydoûn, khalîfa, 217, 226, 239.
'Ayn 'Alloun, 446.
» el-Awkat, 114.
» Azletîn, 398.
» ech-Chefa, 5.
» ech-Chems, 51.
» Djokar, 32.
» Ishak, 48.
» el-khemîs, 343, 406.
'Ayni (Bedr ed-Dîn Maḥmoûd), 262.
Azekkour, 46.
Azemmour, 14, 166, 169, 341.
Azghar, 440.
Azîla, 49 ; v. Açila.
El-'Azîz, Fatimide, 287.
Aznalcazar, 83.
Azoggi, Azokki, 27, 74.
Azrou, 17, 171.
'Azzoûz, 404, 431 ; v. 'Abd el-'Azîz.

B

Bab el-Berda'iyyîn, à Fez, 448.
» el-Boheyra, à Tunis, 393.
» el-Boudjat, à Fez, 400, 428.
» el-Djedîd, à Fez, 373.
» el-Djezîra, à Alger, 401.
» el-Djîf, à Fez, 375.
» el-Djîsa, à Fez, 442, 450.
» el-Fotouh, à Fez, 368, 369, 373, 400.
» el-Ghoroub, à Fez, 384.
» el-Hamra, à Fez, 368.
» es-Seb'a, à Fez, 374, 375, 384, 448.
» ez-Zekari, à Fez, 388.
El-Babâr, el-ḥâddj, 421.
El-Bacharbal, 232.
Baçha, 53, 80, 156.
El-Baçra, ou Baçrat ed-Dhibban, 79.
Badajoz, 65, 84, *87*, 88, *138*, 152, 232, 357.
Badîs, 10, 80, 365, 389, 390, 392, 439, 447.
Bâdîs b. Ḥabboûs, 104.
» b. el-Mançoûr, Ziride, 2, 256, 257.
Badja, 2, 78, 195.
» à l'huile, 65.
Badjat el-Kamh, 2, 50, 65, 78, 265, 266.
Baena, 60, 83, *105*.
Baeza, 60, *104*.
Bagha, *105*.
Baghaya, 51.
Baghdad, 48, 337.
Baghou Ibn Habîb, 62.
El-Baḥr ez-zekhkhâr, 285.
Ba'ira, 138.
Bajazet II, 394 ; v. Bâyezîd.

Abou 'l-Baḳâ I (b. Aboû Zakariyyâ), Hafcide, 316.
Bakares, 60.
Bakhchîch, 401, 413.
Bâki b. Makhled, 217.
Ibn el-Bâkir, 237.
El-Bakkâl, el-ḥâddj, 421.
Bakradj, 71.
El-Balalita, 62, 84.
El-Balat, 84.
Baléares, 22, 152.
Balîch, 59.
Bana, 149.
Banghara, 122.
Barbier de Meynard, 223.
Barcelone, 66, 119, *120*, *122*, 125.
El-Bardouya, 140.
Bardja, 351.
Barida, 161.
Barka, 1, 10, 18, 35, 42, 43, 78, 153, 154.
El-Barrâ b. Mâlik, 252.
Basfedal, 49.
Basset, R., 8, 9, 16-18, 125 sq, 170, 178.
Basoûn el-moloûk, 221.
Basta, 60, *103*.
Bastalou, 116.
Baterna, 134.
Batrîn, 64.
Batrouch, 134.
Bâyezîd (Bajazet II), 333, 345, 394.
Bayonne, *118*, 119.
Baza, 60, *103*, 141, 283, 284.
Bechr, 64.
Bechkîta, 83.
El Bedî', palais, 412, 420, 443, 445.
Bedjana, *59*.
Bedr, vizir, 231, 252.
Benoû Behloûl, 368.
Behnesa, 3.
Beja d'Espagne, 65; v. Bâdja.
Bekka, 82.
Awlâd ben Bekkâr, 425, 426.
Aboû Bekr b. 'Abd el-Hakk, Mérinide, 289.
» b. 'Abd er-Raḥmân, Hafcide, 316.
» eç-Çiddîk, 433.
» b. Moḥammed b. Thâbit, 317.
» b. el-Montacir, à Constantine, 274.
» b. 'Omar, Almoravide, 354-356.
» b. 'Othmân, Hafcide, à Tripoli, 274, 276, 323.
» b. Yaḥya b. Ibrâhîm, Hafcide, 317.
» b. Aboû Zakariyyâ, de Tunis, 265, 266.
Bekri, Aboû 'Obeyd, 42, 43.
Beled el-'Onnab, 266.
Belicena, 105.
Belînâs, 157.
Belisena, 102.
Bellîch, 282.
Belyarech, 145.
Belyas, 50.
Bendj, 21.
Benka, 146.
Benna, 249.
Benoul, 64.
Bentyous, 51.
Benzert, 6, 10, *32*, *44*, 78, 154.
Berânès, 213.
Berber b. Kays Aylân, 42.
» b. Koṭ b. Miçr, 41.
Berbères, 36, *41*, 46, 51-56, 62, 73, 79, 91, 105, 154, 170, 213.
Berdja, Berja, 59, 83, *102*.
Berghawata, 6, 154.
Berhoum, Aboû 'Amir, vizir, 264.
Berja, v. Berdja.
Berni, 28, 75.
Bernîk, Bérénice, 43.
Béryl, 58.
Berzeli, Aboû 'l-Kâsim, 320,
Besbasa, 336.

Ibn Besll el-Ghammâz, 209.
Aboû 'l-Bessâm, vizir, 202.
Beloûni, datte, 178.
Beyana. 60.
Beyasa, 60.
El-Beyda (Calatrava), 58; (Saragosse), 66, 127.
Beylik Moḥsini, 265.
Beyn ed-Doroub, 277.
Beyran, 64, 150.
El-Beyyazin, v. Albaicin.
Bezl'a, dite El-Imâm, 254, 255.
El-Biddya wa'n-nihâya, 259.
Biskra, 18, 51. 266, 318.
Bizerte, v. Benzert.
Blanche, la, 127; v. Beydâ.
Blochet. E., 121, 259, 262, 272, 285, 289, 314.
Boabdil, 312.
Bobastro, 60, 83, *105*, 233 sq, 248-250, 253.
El-Bocharat, 83.
Bœtis, 143.
El-Boheyra, 82.
Bokhâri, 369, 371.
Bolkouna, 58.
Bologgin, 50.
Boltana, 65.
Bône, 6, *44*, 78, 154, 266, 298, 323; v. Pays du jujubier.
El-Bordj el-Mektoub, 406.
Boreydja, 14; v. Bridja.
Bornesga, 150.
Bort Djik, 147.
» Nabara, 148.
» Thakal, 148.
» Theyadja, 148.
» Kiyala, 148.
Bortaniya, 65.
El-Bortat, 84, 119.
Bortfaka, 126.
El-Bostan, 63.
Botr, 213.
Bougie 6, *45*. 154, 182, 295, 304, 321, 322, 324, 358. 359.
Bouîra, 50.
Bou-noura, 51.
Bouregreg, 14. 46, 165.
Brechk, 6, 154.
Bridja, 14, 341, 365, 392, 444.
Bua Cuba, 363.
Burgos, *119*.
Burriana, 64, 84, *98*.
Buscemi, 155.
Butera, 114.

C

Cabra, 83, *105*, 243.
Çabra, 52.
Cabriel, 100.
Cacérès, 92.
Cadix, *61*, 82, *138*.
Ibn eç-Çaffâr, 246.
Çafrou, 368.
Benoû Çafwân, 206.
Cagliari, 109.
Calabre, 116.
Çalâḥ ed-Dîn, sultan, 114.
Calasparra, 145.
Calatafimi, 115.
Calatayud, 58, 66, 84.
Calathameth, 38.
Calatrasi, 115.
Calatrava, 58, 65, 67, 138.
Calatubol, 114.
Calça, 100; v. Khâliça.
Çâliḥ b. Çâliḥ, 209.
» Kiâya, 381, 382, 385.
» Reïs, à Alger, 338.
» b. Yaḥya, à Djerba, 333.
Aboû Çâliḥ, 246.
Ibn Çâliḥ, 211.
Benoû Çâliḥ, 211.
Eç-Çaliha, 15.
Callosa, 64.
Calpe, 64.

Caltagirone, 115.
Caltavuturo, 115.
Eç-Çâmçâm b. Yoûsof b. 'Abd Allâh, 288.
Campiña, la, 83, 239.
Çanhâdja, 6, 42, 56, 64, 134, 439.
Canne à sucre, 19, 27, 46, 59, 66, 75, 76.
Cap du juif, 126.
Capri, *109*.
Carini, 115.
Carmona, 62, 83, *105*, 209, 210, 248, 251.
Caronia, 114.
Carrion, *119*.
Carthage, 9, *32*, *44*, *155*.
Carthagène, 64, 83, *99*, 129.
Castella (Cacella), *86*.
Castellon, 120.
» de la Plana, 64.
Castiglione, 115.
Castille, *119*, 125, *149*, 279 ; v. Kachtâla.
Castillejar, 142.
Castillo de Aznaron, 84.
» del Almogavar, 84.
» de Chiver, 147.
Castro, 116.
Castrogiovanni, 4, 38, 115.
Catalan, le, 269.
Catane, 3, 4, 115, 288, 322.
Caverne, la, 149, 191.
Caverne à feu interne, 39, 190.
Cazorla, 60.
Cefalie, 114.
Cervera del Maestre, 64.
Ceuta, 10, *79*, 163, 166, 170, 181, 264, 289, 294, 298, 299, 341, 356, 357, 435.
Châdiliyya, 278.
Ech-Châ'ir Fâsi, 368.
Aboû 'ch-Cha'ir, 455.
Chakoura, 60 ; v. Segura.
Ibn Chakrâ ('Ali), 385, 386, 398-400.
Chala, 14 ; v. Selâ, Salé.
Chaltich, 61, 83, 86.
Chant Fila, 106.
» Soun, 65.
» Yadj, 150.
Chantebîsa, 60.
Chanterîn, 148.
Ech-Chaoun, v. Chouchâwa.
Ech-Chara, 67.
Ech-Charaf, 83.
Ech-Charat, 59, 82, 84, *93*, 125, 126, 148.
Charles, roi de France, 216.
» V, d'Espagne, 328.
Ech-Chawat, 148.
Chateau de l'émir, 4.
» neuf, à Merrâkech, 15.
Chatiba, 131.
Châṭibi (Khalaf b. Aḥmed), 131.
Ech-Chebâniyya, 432, 453.
Chefchaouen, v. Choûchâwa.
Aboû Chekâ'ik, 420.
Chelif des Benoû Waṭîl, 50.
Cheloubîna, 59.
Chelwadh, Chelwadhi, 148.
Ibn ech-Chemmâs, 200.
Chenkonîra, 145.
Chentîr, 148.
Benoû Cherâḥîl, 206.
Cherâka, 438-442, 445, 448.
Cherâm, 71.
Ech-Cherarat, 148.
Cherbîra, 64.
Cherbonneau, 194, 195, 220.
Cherchel, 10, 134.
Cherghal, 60.
Cherhâm, 71.
Cherîcha, 84 ; v. Xérès.
Cherîf, le, 163.
Cherki, cuir, 179.
Cherous, 54, 55.
Chetoubar, 87.
Chetyân, 9.

Cheveux de Metoûn, 18.
Moulay ech-Cheykh b. Dhchebi, Sa'dien, 414 ; v. Moḥammed b. Aḥmed.
Ech-Cheykh b. 'Ali b. Moûsa, chérif, 347.
Ibn ech-Cheykh, ambassadeur sa'dien, 348.
» » el-'Adil, 406.
Chiens de boucherie, 28, 75.
Chî'ites, 53.
Chimara, 117.
Chinchilla, 83, *100*.
Aboû 'ch-Chilâ, 424.
Ibn Abi 'ch-Cho'arâ, 234.
Chodjâ' ed-Dîn Khwârizmi, 113.
Chokar, 64, *98*, 146.
Chokoura, 63.
Cholеyr, 59, 139.
Choûchawa (Chefchaouen), 337. 344, 347.
Choukar, 32.
Chrétiens, 389, 390, 393. 408 sq, 413, 414, 451, 454 ; v. Francs.
Chronique de Kayrawân, 285.
Chypre, 5, 79.
Cintra, 65.
Cléopâtre, 57.
Coïmbre, 35, 68, *89*, 93, *117*, 148.
Collado de lo Negro, 142.
Constantine, 2, 6, 50, 154. 274, 304, 321, 322.
» du fer, *106*.
Constantinople, 332, 339, 347-349. 377, 381, 382. 388, 396, 451.
Corail, 38, 60, 79.
Corbeau de Noé, 29, 136 ; église du Corbeau, 82.
Cordoue. 3, *28*, *57*, 67, 83, *106*, 121, *134* sq, 151, *200*, *209*, 218, 230, 246, 257.
Coria, 81, 84, *89*.
Corleone, 115.
Corse, 25, *109*.
Costur, 83.
Cour, A., 307.
Crète, 187-189, 201.
Cuenca, 83, 84, *100*.
Cullera, 64, 146.
Cutanda, 85.

D

Dahr ez-zawiya, 431.
Dalias, 59, 67, 102.
Damas, 9, 58, 156, 260.
Dâ'oûd b. 'Abd el-Mou'min b. el-Mehdi, 354, 412.
» b. Ibrâhîm Tekroûri, 359.
Ed-Dar, 170.
Dar el-Beyda, 440.
» ed-Debîbagh, 423.
» Ibn Mochghil, 438.
Daroca, 84, *97*.
Ed-Daroudj, 424.
Darro, 104.
Dawankir, 233.
Day, 73.
Aboû Debboûs el-Wâthik, Almohade, 289.
Debdou. 379.
Deboouв, 11.
Dekach, 53.
Delaya, 59.
Deloul, 49.
Deltal, 56.
Ed-Demîri, 21.
Denia, 64, 84, *98*, 100, 357.
Der'a, 18, 47, 56, 73, *75*, 178, 190, 361, 378, 380. 429, 433, 436.
Derada, 350, 354.
Der'am, *Der'i*, indigo, 178.
Deren, 15, 17, 47, 48, *56*, 76, 170, 177, 193.
Derîdja, 178.
Derna, 336, 343, 363.
Derrâs b. Ismâ'îl, 13.
Ed-Deylemi, médecin, 2.
» (Ḥasan b. Moûsa ?), 277.
Deysem b. Isḥâk, 247.
Ibn Deysem, 245.

Dhaloûm, 207.
Ed-Dhehebi, chroniqueur, 271, 272.
» v. Aḥmed b. Moḥammed.
Aboû Dherr Djondob, 4.
» Dho'eyb, 4.
Dhoû 'l-Karneyn, 10, 19, 69. 89.
Didoûn, 9.
DIMNACH, DIMONA, 115.
ABOU DIRHEM, mur d'El-Ḥâddj, 368.
Dirhems courants, 414.
DJABALA, gorge de, 168.
Djâbir b. 'Ali Kelbi, 286.
DJACA, 84, 147.
Dja'far, kâ'id, 452.
» Agha, 328.
» b. Moḥammed b. Ḥasan, 287.
» b. 'Omar b. Ḥafçoûn, 253.
» b. Yoûsof b. 'Abd Allâh, 237.
DJAGHOU, 427.
Djahwar, Aboû l-Ḥazm, 151.
DJALIKIYA, 122-125, 150, 192.
Djalinoûs, 4.
Djâloût le Berbère, 35, 42.
Djâmi' el-mebâdi, 168.
Djamla, 213.
Ibn Djawchen, 226.
Djawder Pacha, 416, 424, 426, 432, 452-454, 457.
DJAWDHARECH, 235.
Djawher Djodâli, 355, 356.
El-Djawkali, 142.
EL-DJAYYAROUN, 198.
DJEBAL EÇ-ÇOUF, 125.
DJEBEL Akhdar, 346.
» 'Amroûs, 107.
» el-'Aroûs, 107.
» Awlhân, 192.
» el-Berânis, 39, 62, 191.
» el-Borkân, 38.
» el-Bortât, 119.
» ech-Charaf, 61.
» ech-Chârât, 35.
» Choleyr, 104, *139*.
DJEBEL el-Fatḥ, 10.
» el-Koḥl, 141.
» Lâbam, 101.
» Nefoûsa, 53.
» en-Noûl, 49.
» el-'Oyoûn, 62, 83.
» es-Sebkha, 140.
» Ṭârik, 139.
» ez-Zebib, 448.
Djebela b. el-Ayhem, 123.
El-Djebili, 420.
Djefna, 120.
DJELIZ, 437; v. Giliz.
DJENAN EL-WARD, 3.
DJENAWA, 19, 21, 178.
Djenfisa, 177.
Djennâbi, Moçṭafa b. Ḥasan, 285.
DJERAWA, *48*, 369, 374.
DJERBA, 44, *78*, 154, 155, 160, 262, 263, 315, 332.
Djerbi, 78.
Djerdjir, 53.
DJERID, 77, 336, 342, 344.
DJEZA'IR BENI MEZGHANNA, 6, *45*, 49, 154; v. Alger.
DJEZIRAT CHOKAR, v. Chokar.
» EL-KHADRA, 61.
» MALITIMA, 38.
» OMM HALIM, 85.
» ER-RAHIB, 38.
» TARIF, 61.
» EL-YABISA, 38.
Ibn el-Djezzâr, 127, 129.
DJIDJEL, 50.
Djilyâna, 60, 118.
DJIRDJENT, 38.
Djodâla, 55, 355.
Djodhâm, 43.
El-Djo'eydi, 440.
Djonâda b. Aws, 4.
Djorhom, 42.
DJOUDJOU, 178.
DJOULYANA, 118.

Aboû Dobeyra Ḥammoû, 435, 440.
Doggâla, 56.
Doḥîm, 'Abd er-Raḥmân, 244.
Ed-Doghâli, kâ'id, 452.
Dolar, Dollar, *103*.
Donna Lucata, 39, 114.
Dora, 21, 54, 55.
Douro, 68, 119, *149*, 190.
Dozy, R., 194, 199, 204, 211.
Dragon, 21, 36, 70.
Dragut, 333.
Duperré, 50.
Durazzo, *117*.

E

L'Eau rouge, 118.
Ebre, 65, 66, 97, 128, 146, 147, 149.
Ecija, 83, 105, 216.
Edrisi, le Chérif, 69, 74, 75, 77-79, 88, 89, 97, 108, 110, 111, 117, 119.
Eglagel, Aqlaqel, 344.
Égypte, 3, 21, 35, 36, 74, 78, 166, 286, 287, 340, 355, 381, 440.
Elbe, île d', 109.
Elche, 64, 84, *98*.
Éléphant, 20, 418, 448.
Elkey, 406.
Elvira, Elbira, 58, 83, 104, 226, 239, 249.
Elyasa' b. Aboû 'l-Kâsim, 54.
El-Emîn, Abbaside, 213.
Awlâd Emlâ', 412.
Épidémie, 324, 335, 448.
Escobar, 60.
Esla, 150.
Espagne, 16, 24, 34, *57* sq, 81, 113, 119, *125* sq, 147, 150, 159, 174, 177, 180, 294, 305, 310, 327, 331, 346, 347, 353, 356, 390.
Esrar, 153.
Estella, 120.
Estepa, 62, 249.
Estepona, 61.
Evora, 84, *87*, 138.

F

Fadala, 166.
Aboû 'l-Faḍl b. Ibrâhîm b. 'Ali, Mérinide, 292, 293.
Ibn Faḍl Allâh 'Omari, 69.
Fahç, 434, 440.
» el-Ballout, 62.
» er-Rîh, 135, 142.
El-Fahç, 58.
El-Fahmiyyîn, 84.
El-Fahmîn, 84, *93*.
Fakhr, concubine, 221.
» ed-Dawla, Abbadide, 174.
» ed-Dîn, imâm, 26.
Famine, 230, 258, 341, 449.
Fâr b. Çanhâdj, 42.
Faraḥ b. Kinâna Chedoûni, 206.
El-Farara, 115.
Fârik b. Moḍar, 43.
Aboû Fâris b. Aḥmed Dhehebi, Sa'dien, 420, 425-429, 432, 433, 438, 453.
» » Hafcide, v. 'Abd el-'Azîz.
» » Mérinide, v. 'Abd el-'Azîz.
Farkad, 127.
El-Faro, 118.
El-Fatḥ b. Khâkân, 116.
» b. Mo'tamid, Abbadide, 172.
Fatḥo Miçr, 153.
Fausania, 109.
Favignana, 38, *102*.
Fayyoum, 78.
Fazaz, 17, 170, 190.
Feddj el-faras, 435.
» el-ma'den, 144.
» Yakour, 144.
Fedjîl b. Abî Moslim, 249, 250.
Fekkan, 49.
Aboû 'l-Fench b. Wâthik, Abdelwadite, 305.
Fenek, 9, 43, 54.
Fenzana, 6.
Ferdinand et Isabelle, 311, 312.

Ferghana, 5.
El-Feroundja, 134.
Ferreira, *103*.
Feu froid, 149.
Fey et butin, 413.
Fez. 11, 16-18, *48*, 73, *163*, 169, 192, 267, 269, 273, 289, 291-294, 296-298, 300, 301, 307-309, 312, 318, 334, 335, 337, *338*, 342, 343, 346, 349, 351, 364-368 sq, 379 390, 400, 401, 403, 405-407, 410-414, 418, 420, 424-433, 436-443, 445, 446-449, 453, 454, 456.
El-Fezâri, 6.
Fichtala, 59, 336, 343, 345.
Aboû 'l-Fidâ, v. Aboulféda.
Finana, 59.
Firrich. 62, 106, 210.
Firrichi, 106.
Fleuve blanc, 67, 99-101.
El-Fondouk (Hondon), 99.
Fondouk er-Rokham. à Tunis 395.
Ibn Aboû Forcy'a, 226.
Forghalit, 144.
Fraga, 84.
France. 122-124, 151, 169, 259, 262, 278, 298, 300, 302, 306, 307, 310, 315, 317, 318, 324 sq, 337, 341, 356; v. Chrétiens.
Frontera, 58.
Frontière supérieure, 96, 152, 208, 210, 227, 237, 239, 241, 248, 252, 253.
Fuengirola, 61.

G

Gabès, 6, 44, *77*, 154, 261, 267.
Gaças, 51.
Gafça, 6, 9, 52, *76*, 154.
Gaghou, 425; v. Kaghoû.
Awlâd Gâ'id, 366.
Galice, 201, 253, 266; v. Ghâlisiya.
Gallipoli, 116.
Gannawi, 374.
Garawa, 407.
Gênes, 122.
Genil. 104, 105.
Gens de la Caverne. 3, 29, 136.
Gerace, 116.
Gergal, 60.
El-Gerni, kâ'id, 435, 441.
Gezoûla, 56.
Ghadamès, *55*, 56.
El-Ghadi, 375.
El Ghadir, Ghadir Warroû, 51.
El-Ghadr, 138; v. Ghawr.
Ghafik. 58, 84.
Ghâfikites, 219, 220.
Ghafoun, 19.
Ghalâlika 148.
Ghalchana, 83.
Ghalisiya, 125, 192.
Ghana, 19, 74.
Benoû Ghâniya. 358.
Gharb, 365, 426-428, 436, 439-441, 453.
» *el* Maghreb, 365.
Gharchala, 66.
Ghaskelan, 17.
El-Ghawr, 70, 138; v. Ghadr.
Ibn Ghâzi. chroniqueur, 165.
Ghazna, 122.
Ghazzâli, Aboû Ḥâmid, 181.
Ghirbib, poète, 196.
Ghiyâta, 14, 165.
Ghobrini, Aboû Mehdi 'Isa, 320.
Ghomâra, 17, 170.
El-Ghoûri, sultan, 153, 277, 340.
Ghozz, arcs des, 416.
Giato, 115.
Gibraleon, 62, 83.
Gibraltar, ville, 263, 309; détroit, 180; v. Djebel el-fatḥ.
Giliz. 415, 437; v. Djeliz.
Girofe, 21.
Girgenti, 38, 114
Goliath, 19.
Golisano ou Collesano, 115.

Gomez b. Antonyân, 218, 223.
Gorgollitas, 144.
Goths, 127, 129.
La Goulette, 326-328, 332, 393-395, 402.
Graena, 60.
Grande Terre, 57, 150, 286.
Grattieri, 115.
Grenade, 39, 59, 82, *101*, *140*, 152, 190, 260, 263, 278, 282, 283, 299, 302, 309-312, 357, 391.
Grenat, 62.
Grippe, 448.
Guadalaviar, 64, 98, 146.
Guadalaxara, 63, 84, *97*, 208, 239.
Guadalquivir, 58, 63, 67, 85, *101*, 104, *137*, 139, *142*.
Guadiana, 58, 65, 67, *87*, 88, 138, *142*.
Guadix, 59, 83, *103*, 280, 281, 283, 284.

H

Ḥabacha, 19, 178.
Ḥabboûs b. Mâlik Çanhâdji, 104, 152.
El-Ḥabîb b. Ziyâd, 243.
Ibn Ḥabîb, 62.
Hâchim b. 'Abd el-'Azîz, 216, 226, 228, 231 sq. 239, 241, 244.
Aboû Hâchim, Abbadide, 175.
Hadarro, 104.
Ḥadjar el-Ayl, 188.
Ibn Ḥadjar, 285, 297-301 sq, 307, 309, 317, 321.
Ibn el-Ḥâdjeb, 320.
Ḥaddjâdj, 2.
» b. 'Omar, 226.
El-Ḥaddjâr Fâsi, 368.
Ḥafç b. Moḥammed b. Besîl, 242.
» b. 'Omar b. Ḥafçoûn, 233.
Aboû Ḥafç Hintâti, 260.
Hafcides, fin des, 158 sq; dynastie des, 314 sq.
Ḥafîz Chérif, à Fez, 334.
Ḥâḥâ, 436.
El-Ḥakam b. Hichâm, 66, 94, 193 sq.
» II b. 'Abd er-Raḥmân, 136.
El-Ḥâkim, Fatimide, 236, 287.
Ḥalk el-Aïl, 144.
Ḥamâma, Mérinides, 289.
Ibn Ḥamdîs, 110.
Ḥamdoûn b. Besîl, el-Achhab, 230.
Ḥâmid b. Moḥammed Zedjâli, 226 sq.
Aboû Ḥâmid Andalosi, 39, 190.
» Ḥamîd Andalosi, 27.
Ḥamîda (Aḥmed) b. el-Ḥasan, Hafcide, 160, 328 sq, 393, 394.
El-Ḥamma, 38, *102*, 279; v. Alhama.
Ḥammat Behloul, 53.
Aboû Ḥammâda, kâ'id Sa'dien, 368.
Aboû Ḥammoû II Moûsa, Abdelwadite, 293-295.
El-Ḥamrâ, à Merrâkech, 450, 453.
Ḥamza b. Aboû 'l-Leyl, 265, 266.
Ḥanach Çan'âni, 127.
Ḥâroûn, vizir juif, 312.
» er-Rechîd, 201.
El-Ḥarrâni, médecin, 221.
Ḥarthema b. A'yan, 201.
Ḥarzoûz, 367, 377.
Ḥasan, neveu de Soleymân II, 159.
» b. 'Ali Kelbi, 285.
» b. 'Ali Merrâkechi, 168.
» b. 'Ammâr b. 'Ali, 287.
» Pacha b. Kheyr ed-Dîn, 346.
El-Ḥasan b. Moḥammed el-Mas'oûd, 274.
» b. Moḥammed b. Ḥasan, Hafcide, 375 sq.
» b. Yaḥya, 40, 191.
Aboû 'l-Ḥasan b. 'Abd el-'Azîz Aboû Fâris, Hafcide, 304, 321, 322.
» b. Çakr Merîni, 86.
Benoû Ḥasan, 439, 442, 443.
Ḥassân b. Mo'âwiya, 4.
Aboû Ḥassoûn b. Moḥammed Portugali, 347.
» cousin paternel de Zeydân, Sa'dien, 454, 455.

Aboû Hassoûn b. Aḥmed, Sa'dien, 342, 344.
» Mérinide, 364, 365, 372-376, 380.
» b. Cheykh Waṭṭâsi, 335 sq.
El-Ḥdwi, 320.
Ibn Ḥawkal, 32, 74.
Ḥawlaka, 64.
Hawwâra, 42, 43, 56.
Ḥawz, 374.
Ḥayder Pacha, 331.
Hedjaz, 161.
Ibn Hemochk, Aboû Isḥâk Ibrâhîm, 144.
Henné, 75.
El-Herewi, 1.
Hergha, 181.
Hersoûs, Horosus, 33, 88, 89, 161.
Heskoûra, 56, 177.
Hiçn Chantmayor, 63.
» el-Djorf, 58.
» el-Farah, 46.
» Ibn-Haroun, 84, 108.
» el-Kaçr, 83.
» Keyfa, 153.
» el-Ma'den, 30.
» el-Modawwar, 58.
» er-Rayahîn, 98.
» Soheyl, 61.
Benoû Hilâl, 35.
Hilâli, kâ'id, 321.
Himç, 61.
Himyar, 355.
Hintâta, 314.
Hirdhawn, 75.
Hisn Alchauz, 103.
Histoire d'Égypte de Makrîzi, 289; v. Blochet.
» *d'Espagne*, 128.
Ḥodeyr, 204.
Benoû Ḥodeyr, 204.
Ḥodjr Badis, 389; v. Bâdis.
Ibn el-Homrah, 300.
Honesto, 117.
Honeyn, 10, *80*.
Ḥoneyn b. Rohwa, 130.
Aboû Ḥoreyra, 13.
Ḥoreyth b. Khaldoûn, 245.
Hornachuelos, 106.
Hornos, 143.
Ḥoseyn, kâ'id, 401.
» b. 'Abd el-'Azîz, Aboû Fâris, 303, 321.
Awlâd Ḥoseyn, 434.
Benoû Hoûd, 357.
Houdas, O., 18, 178, 194, 22?, 342, 360, 427, 432, 435, 445, 4?5.
Huelva, 83, 86.
Huesca, 66, 84, 128.
Huescar, 141.
Huete, 84, *100*.
Hyacinthe le page, 200.

I

Ibâdites, 55, 56.
Ibiza, 143.
Ibrâhîm, Abdelwadite, cousin de Moûsa I, 264.
» b. el-'Abbâs Korachi, 206.
» b. el-Achkar, 280, 281.
» b. el-Aghlab, 52.
» b. Aḥmed, Aghlabite, 52.
» b. 'Ali, Mérinide, 292.
» b. 'Ali b. Moûsa, Chérif, 347.
» b. Haddjâdj, 243, 248, 251.
» b. Moḥammed, Omeyyade, 254.
» b. 'Omar Tekroûri, 359.
» b. 'Othmân b. Moḥammed, Hafcide, 322.
» Sofyâni, kâ'id, 414, 422.
» b. Yaḥya b. 'Abd el-Wâhid, Hafcide, 315.
» b. Yoûsof b. Tâchefîn, 147.
Ibrikiya, 43.
Içfahan, 65.
Idjli, Igli, 47.
Idrîs I b. 'Abd Allâh, 164.
» b. 'Abd Allâh b. Moḥammed b. Yoûsof, 259.

Idris Hammoûdite, 257.
» b. Idris b. 'Abd Allâh, 11. 18, 48, 164, 165.
» b. Idris b. Ibrâhîm Tekroûri, 359.
Benoû Idris, 48. 165.
Ifrîkiya 1, 2, 6, 8, 9. 16, 17. 22. 25, 26, 42, 43, 52. 78, 154, 236, 238, 285, 288, 324, 355, 359.
Ifrikos b. Abraha, 43.
» b. Çayfi, 42.
Iglîz. 415 ; v. Gilîz.
'Ikd el-djomân, 262.
Ikhmîm, 166.
Ikhwân eç-çafâ, 93.
Ikmâl el-ikmâl, 320.
Ile Ambulante, 190.
» de la Déception, 70.
» des deux frères magiciens, 71.
» des diablesses, 69.
» des femmes, 22.
» intermittente, 189.
» de Malîfema, 109.
» du moine, 109.
» des moutons, 31. 72, 90.
» des oiseaux, 72.
» sèche, 109.
» des suppliants, 70.
» du volcan, 109.
Iles fortunées, 27.
El-Imâm *ou* Rezî'a, 254.
Awlâd 'Imrân. 366, 399.
Inbâ' el-ghomr, 301, 317, 322 ; v. Ibn Hadjar.
Indigo, 178.
Inficâl dawlat el-awân, 153.
Innawen, 373.
Irden Ilzwân, 75.
'Isa b. Choheyd. 208. 209, 218, 219
» b. Dînâr, 200.
» b. Idris, 48.
» b. Meymoûn, 122.
Awlâd 'Isa, 366, 442.
Isḥâk b. 'Ali, Almoravide, 358.
Isla mayor et — menor, 61.
Ismâ'îl b. 'Abd Allâh b. Dhoû' n-Noûn, 152.
Moulay Ismâ'îl b. 'Abd el-Malik, 452.
Ismâ'îl b. Faradj, Aboû 'l-Fidâ, Naçride, en 813, 297.
» b. Faradj b. Ismâ'îl, Naçride, en 719, 262.
» b. el-Kâ'im b. 'Obeyd Allâh, 52.
» b. 'Obeyd Allâh le Mahdi, 50.
Ismîr, 14, 165.
Isser, 49.
Istamboul, 269.
Iviça, 22, 98.
'Iyâd Derîsi, cheykh, 414.
Iznajar, 105.
Izrâk b. Menîl, 239.

J

Jaen, 60, 83. *104*, 249.
Jarafe de Séville, 137, 220 ; v. Aljarafe.
Jardin des roses, 3.
Jérusalem, 150.
Jucar, v. Chokar.
Juan de Castille, 262, 263.
Juifs, 43, 119, 312, 340, 385, 386, 414.
Juliana, chrétienne, 226.

K

Kabtal, 61.
Kabtour, 61.
Kachora, 60.
Kachtal, 142.
Kachtala, 109, 119, *149*, 190, 192.
Kachtilyoun, 64.
Kaçîr, mer de, 43, 44.
Kaçr Ibn 'Abd el-Kerîm, 13, *80*, 165.
» 'Abd el-Kerîm, *45*, *80*, 366.
» Boûbîr, 387.

Kaçr Çanhâdja, 45.
» el-émir, 4.
» el-Horadana, 4.
» beni Kenâna, 165.
» beni Kenâsa, 14, 165.
» Maçmoûda, 10, 163.
» el-'Obbâd, 1.
» Saddja, 77.
El-Kaçr (Kaçr çaghîr, — el-djawâz), 79, 80, 410, 414, 445.
» (Alcacer do Sal), 87, 409.
» (Kaçr Ibn Abî Dânis), 84.
Kaçryana, 288.
Kâdi 'l-djemâ'a, 218.
» *'l-djond*, 218.
Ibn el-Kâḍi, 333.
El-Kafr, 84.
Kaghou, 416.
Kahata, 60.
El-Kâ'im bi-amr Allâh, 258.
Kaire, 277, 278.
Kâïtbay, sultan, 153.
El-Kala'a, 190.
El-Kal'a, 258.
Kal'at Bichr *ou* Bosr, 52.
» Djâbir, 62.
» el-Ghawârib, 115.
» Beni Ḥammâd, 6, 51, 154.
» Hawwâra, 49.
» Meghîla, 49.
» Mehdi, 170.
» Mehdi b. Touwâla, 73.
» Rebâḥ, 58; cf. Calatrava.
» et-Tarîk, 115.
» Abi Ṭawîl, 51.
» Ibn Tâoula, 166.
Kalahouni, 114.
Kalâ'id, 116.
Kalchana, 82, 83.
Kalhan, 71.
Kalkachendi, Aḥmed b. 'Alî, 314.
Kalmara, 36.
Kalthaelfar, 115.
Kalsana, 82, 83.
Kalyoubiya, 64.
El-Kâmil, eunuque, 221.
Ka'nab, 213.
Kanbaniya, 83; v. Merdj.
Kançoûh Ghoûri, 153, 277, 340.
El-Kandîl (El-Kantîr), 299.
Kânoûn Andalosi, 266.
Kantarat Mahmoud, 65.
» es-Seyf, 84, 89.
El-Kantara, 181.
Kâ'oûda, 450.
Kasas, 51.
Benoû Kasi, 201, 227, 236, 252, 253.
El-Kâsim b. Ḥammoûd, 257.
Kâsim Zerhoûnî, 378.
» khalîfa, 222.
Aboû 'l-Kâsim b. Moḥammed b. Abi 'n-No'aym, 422, 428, 432.
» » b. ...., vizir des Naçrides, 280.
» » b. Ḥammoûd, kâ'id, 5.
Kastîla, 120.
Kastîliya, 52, 53.
Kaychata, *104*.
Kayrawân, 1, 7, 10, 51, *52*, *77*, 154, 155, *156*, *160*, 328, 331.
Kays b. Zoheyr, 168.
Kazhouna, 49.
El-Kebîr el-ḥassoûni, 374.
Kebîr er-Ro'oûsa, 262.
Kechki, 147.
Kechtâli, 147.
El-Kelâ'i, saint, 394.
Kenîsat el-ma, 219.
Kenousa, 53.
Kerâmet b. el-Mançoûr, 256.
Kermân, 399.
Ibn Kermân, 405.
Ibn Kethîr, 259, 316.
El-Khadra, 50.
El-Khaliça, 37, 288.
Benoû Khâlid, 233.

Khalîfa, 197.
Ibn Khallikân, 181.
El-Khanzariyya, 115.
Ibn el-Khaṭîb, à Kayrawân, 328.
Khawâridj, 199.
Khawlân, 366.
Khazars, 125, 129, 133, 134.
Ibn el-Khedâ, 200.
Khemîs b. Zebra, 130.
El-Khemîs, 400, 428, 442.
Kheyr ed-Dîn Pacha, 159 sq, 306, 326 sq.
Kheyrân, 64.
El-Khiḍr Djezâ'iri, 353.
Kilîdj 'Ali Pacha, 331.
Ibn Killis, vizir, 287.
Kinnesrîn, 60.
Kintoch Ma'afir, 210.
Kitâb el-bedî', 6.
» *ed-dourrel el-monkaṭi'a*, 237.
» *Hodjâr*, 108.
El-Kiya Harrâsî, 181.
Kobeyṭi, el-ḥâddj, 421.
El-Koçbi, 216.
El-Kodoun, 32.
Koḥeyḥa, année de, 448.
Konya, emploi de la, 224.
Koreyb b. Khaldoûn, 245.
Kort, 64.
El-Korṭobi, Moḥammed b. Aḥmed, 151.
Koss b. Sâ'ida, 96.
Kostantîniya, 125.
Kotâma, 41, 42, 45.
El-Kotobiyyîn, 15.
Koubbat en-Naçr, 387, 432.
Kouçîra, 78, 110.
Koudyat el-Mekhali, 438.
Koufa, la petite —, 53.
Kouka, 19.
Koukou, 178, 333.
Ibn el-Koûṭiyya, 194 sq.
Kouz, 46.

L

Lac mort, 128.
El-Lahoun, 3.
Lakant, Alicante, 210, 211 ; grande et petite, 64.
Lakhm, 42, 43.
Lâl Çafiyya, 456.
Lamt, *lamṭi*, 20, 43, 74, 179.
Lamṭa, 54, 74.
Lamṭoûna, 54, 177, 355.
Lana *ou* Laka, 73.
Lâoud b. Nimroud, 9.
Lapin, 24.
Lapis-lazuli, 36, 45, 64.
Laribus, 78.
Lavoix, H., 306, 307.
Lawâta, 13, 41, 43 ; v. Louata.
Ibn el-Lebbâna, 110, 174, 175, 177.
El-Lebîb, page 'Amiride, 152.
Lebloûni, dalle, 28.
Lecce, 116.
Lechnech, 149, 150.
Léon, *119*, 149.
Lérida, 65, 81, 84, *97*, *128*.
Levanzo, 38, *109*, 110.
Lévi-Provençal, 360.
Levon VI, de Sis, 269.
Benoû 'l-Leyth, 211.
Li Aci, 114.
Librilla, 64.
Awlâd Aboû 'l-Lîf, 434.
Linosa, 110.
Lisbonne, 29, 62, 65, 67, 81, 84, *89*, 90, 125, 126, 133, 210.
Livre des merveilles, 72.
Loderik, 62.
Loja, 59, 280, 282, 284.
Lombardie, 116.
Lope b. Mandril, 234.
» b. Meymoûn, 146.
» b. Moûsa, 241.
Lorca, 63, 83, 101.
Louata Medyen, 13.

El-Louâli Fâsl, 368.
Loucha, v. Loja.
Loudjes, 116.
Louis IX, Saint-Louis, 259.
Lourit, el-Ourit, 49.
Lucena, 83.

M

Ma'bed b. el-'Abbâs, 2.
Mâchâ, Michâ, 157.
Maçmoûda, 6, 16, 56, 165, 171, 177, 178, 181, 268.
El-Ma'den, Almada, 90.
Madjoûs, 209 sq.
Madrid, 63, 84, *93*.
Magham, 62, *93*.
Maghreb, 6, 17, 18, 27, 30, 41, 129, 153, 182.
» citérieur, 35.
» extrême, 10.
» ultérieur, 162.
Maḥalli, 6, *121* sq.
Aboû Maḥalli, 443.
Mahdi, 17, 44, 76, 77, 181.
Mahdiyya, 1, 6, 14, *44*, 77, 154, 155, 160, 162, 166, 182.
Mahleb el-'Okab, 139.
Maḥmoûd, chef insurgé, 213.
» kâ'id d'Aḥmed Dhehebi, 416, 417.
» Soûdâni, juristes fils de, 452, 453.
El-Mahour, 57.
Mahrez, saint, 2.
Makara, 115.
Makrizi, 309; v. Blochet.
Malaga, 63, 83, *102*, 139, 152, 279, 280, 282, 284, 302, 310, 311.
Malaki, 151.
Mâlek b. Anas, 195, 202.
» b. Woheyb Andalosi, 183 sq.
Benoû Mâlek, 439.
Malekites, 55.
Mali, 74.
Malte, 79, *110*, 395.
Mâmi el-'Ildj, 441.
El-Ma'moûn, Abbaside, 213.
El-Ma'moura, 14, 166.
Mançoûr, Fatimide, 283.
» descendant d''Abd el-Mou'min, 46.
» b. el-'Abbâs, 52, 164.
» b. Bologgîn, 256.
» b. Mawlâhom, 266.
» Nomeyli (Deblli?), 424.
» b. Yaḥya, kâ'id, 435.
Mançoura, près Fez, 298.
El-Mançouriyya, 52.
Mâr b. Çanhâdj, 42.
Ma'rân b. Ḥamza, 266.
Maras, 54.
Marbella, 83, *104*, 188.
Marchena, 83.
Marettimo, 38, 109.
El-Markech (Rodrigo Ponce de Leon), 279.
Marmaria, 85.
Marsala, 3, 115.
Mas'oûd b. 'Abd Allâh, marabout, 446.
» ed-Doûr, 424.
Mas'oûdi, 22, 25.
Massa, 116.
Massa, Masset, 18, *47*, *177*, 192.
Massignon, L., 164.
Matghara, 14, 45.
Mawlâhom b. Aboû 'l-Leyl, 265.
Mayorque, 23, 110, 358.
Mazaghan, Mazighan, 14, *46*, 341.
El-Mazemma, *45*.
Mazera, 114, 301.
Benoû Mazniy (Mozni), 318.
Mazouna, 6.
Meddjanat et-Tawahin, 52, 78.
Medghara, 11; v. Matghara.
Medinat el-Faradj, 63, 97.

Medînat el-Ma'den, 17.
» Salem, 35, 66.
Medîna Celi, 82, 93, 97.
Medjaz el-Mechra', 336.
Megbila, 42.
Meḥâl, 424, 431.
Meḥâmid, 366, 406.
Mehdi, Mehdiyya; v. Mahdi, Mahdiyya.
Meklâta, 170.
Melâlegha, 441, 442.
Melhân b. 'Orwa, 5.
Melika, 51.
Melilla, 10, *80*, 163, 188, 372, 448.
Melis, 63.
Mellâḥ, 405.
Mellala, 182.
Mellouk, 334.
Abou Mellouṭa, 378.
Menâhidj el-fiker, 41 sq.
Menakh el-Bakar, 286.
Menâni, miel, 179.
El-Menar, 64.
Mencher, 148.
Mendjouch, 145.
Mentour, 58.
Mequinenza; v. Miknâsa.
Mer des Anglais, 82, 118, 119.
» environnante ou ténébreuse, 27, 30, 69, 82, 90.
» Méditerranée, 67, 68.
» de Syrie, 78, 79, 81, 82, 85.
» Tyrrhénienne, 109.
El-Merboû', faklh, 442, 445.
Mercure, 108.
El-Merdj, 2, 106, 284, 312; v. Vega.
Merdj Dabik, 153.
Mérida, fille d'Horosus, 88, 89, 161.
Mérida, *33*, *65*, 84, *88*, *134*, *161*, 213.
Benoû Merin, 259, *283* sq; 361, 381, 384.
Mermadjenna, 78.
Mernana, 220.
Merrakech, 14, 46, *48*, 49, *76*, 166, *168*, 183, 185, 192, 259, 289, 291-293, 325, 337, 338, 341-345, 350, 354, 356, 358, 363, 364, 366, 371, 373, 376, 383, 385-387, 390, 398, 404-406, 410, 413, 414, 416, 418, 420, 423-433, 436-439, 443, 444, 448-456.
Merrakiya, 42.
Mersa 'd-Deddjadj, 50.
» 'r-Rimad, 429.
» Sikda, 50.
» Zeytouna, 50.
Mersin, 150.
Mertola, 84, *86*, 87, 138.
Merwân el-Dja'di, 46.
» b. Djahwar, 234.
» b. 'Obeyd Allâh b. Besil, 246.
Ibn Merwân (Djâliki ?), 253.
Mesdjid el-Kaççara, 143.
Mesid el-Khachab, 344.
El-Mesila, 50.
Meskourwan, 342.
El-Mesloûkh, 413; v. Moḥammed b. 'Abd Allâh.
Mesoûfa, 55, 74.
Mesoun, 18, 171.
Messie, le, 3.
Messine, 114, 124, 150.
Ibn Mestana, 249.
Mettidja, 49.
Meysoûr, page d'El-Mondhir, 242.
Mezâta, 42, 43.
Michewanes, Michounech, 144.
Miçr, 63.
Mihrân b. 'Abd Rabbihi, 209.
Miknasat ez-Zeytoun, 13, 17, 48, 73, *76*, 165, 169, 308, 337, 343, 346, 350, 364-367, 373, 379, 386, 387, 400, 424, 426, 428, 431, 442, 446, 453.
Miknasa ou Mequinenzâ, 84, 128, 129.
Mila, 50.
Milazzo, 115.
Mileto, 288, 301.

Milyanî, 6, 50, 154.
Mines, 17, 19, 25, 35, 36, 39, 40, 45, 47, 49, 54, 58, 59, 60, 62, 65, 78, 93, 101, 106, 108, 109, 126, 134, 141, 145, 166, 191.
Mineo, 115.
Minorque, 24, *115*.
Miryem, sœur d'ʻAbd el-Melik, 405.
Misilmeri, 4.
Mistaba, 58.
Moʻâdh b. Djebel, 277.
» b. ʻOthmân, 206.
Moʻammel, el-Yemâma, 220.
» b. Amil, 220.
Moʻâwiya b. Ḥodeydj, 4.
» b. Mohammed, 146.
Moçʻab b. ʻImrân Hamdâni, 195.
Moçṭafa, pacha, 430, 438.
Modawwana, 360.
Modjâhid, el-Mowaffek, 152.
Aboû 'l-Mofridj, eunuque, 211.
Mogador, 46.
El-Moghrib fî akhbâr ahl el-maghrib, 186.
Moḥammed V b. Yoûsof, Naçride, 268, 294.
» VII, Mostaʻîn, Naçride, 270.
» VIII b. Yoûsof, Naçride, 302.
» XI, Aboû ʻAbd Allâh, Naçride, 310, 312.
» XII b. Saʻd, Naçride, 311.
» b. ʻAbd Allâh, Omeyyade, 244, 247.
Moulay Moḥammed b. ʻAbd Allâh, Mesloûkh, Montacir, Saʻdien, 348, 350, 351, 353, 387, 390, 393, 397-400, 403, 407, 412-414.
Moḥammed b. ʻAbd el-ʻAzîz, Mançoûr, Hafcide, 301, 319.
» » Mérinide, 293, 297, 298.
» b. ʻAbd el-Ḥakk, 289.
Moulay Moḥammed b. ʻAbd el-Kâdir, Saʻdien, 347, 386, 387, 447.
Moḥammed b. ʻAbd el-Mouʼmin, Almohade, 314.
Moulay Moḥammed b. ʻAbd el-Mouʼmin, 437.
Moḥammed b. ʻAbd er-Raḥmân I, Omeyyade, 62.
» » II, Omeyyade, 209, 213, *215* sq.
» b. ʻAbd er-Raḥmân b. Moûsa, Abdelwadite, 300.
» » Todjîbî, 252, 253.
» b. el-Achʻath b. ʻOkba, 52.
» b. Aḥmed b. Aḥmed, Ibn el-Kâḍi, 333.
» » ʻAyyâchi, 444, 446.
Moulay Moḥammed b. Aḥmed Dhehebi, Saʻdien, 418 sq., 426-429, 431, 434, 438-440, 444, 453, 454; v. Ech-Cheykh.
Moḥammed b. Aḥmed Hawwâri, cheykh, 269.
» » ʻAdjîsi, 269.
» » Kaçri, 337, 343, 344.
» » Montaçir, Abdelwadite, 294.
» [b. ʻAli] b. ʻImrân Ḥasani, 273, 314.
» b. ʻAli b. Moûsa b. Râchid, chérif, 347.
» » b. Saʻd, Naçride, 310, 312.
» b. Aboû ʻAmir, 137.
» b. Aboû ʻAmmâra, 315.
» b. Aswad, 183.
» Azrak, Mérinide, 355.
» b. Bechîr, kâḍi, 195, 204, 205.
» b. Aboû Bekr, 4.
» Benoûni, mizwâr, 274.
» Çeghîr, Aboû 'l-Lîf, 434.
» b. Châkir Kotobi, 236.
» b. Cherâbîl Maʻâfiri, 206.
» b. Djahwar, 241, 242.
» b. Aboû 'l-Faḍl Wâthik, 294.
» Aboû 'l-Ḥasan b. Aboû Fâris, Hafcide, 304; v. Montacir.
» b. Ḥaddjâdj, 251.
» b. el-Ḥaddjâdj (el-Ḥâddj ?), 147.
» b. Ḥasan b. Moḥammed Masʻoûd, Hafcide, 324, 331 sq.
» b. ʻImrân, Mérinide, 334.
» b. ʻIsa, secrétaire Saʻdien, 422.

Moḥammed b. Ismâ'îl b. 'Abbâd, 152.
» el-Kaççâr, 428, 432.
» Kaçrî, 351, 352 ; v. Moḥammed b. Aḥmed Portugali.
» b. el-Kâḍî, 333.
» b. Kalâoûn, 264, 267.
» b. Aboû 'l-Kâsim Kosântînî, 274.
» b. el-Kawther, 226.
» b. Khalaf Ouchtâtî, 320.
» b. Lope, 252.
» b. Mançoûr, Montaçir, Hafcide, 274, 275, 303, 321-323.
» el-Mas'oûd, b. 'Othmân, Hafcide, 276, 322, 323.
» b. el-Mawâlî (?), 302.
» b. Meymoûn, 122.
» b. Moḥammed b. Aboû Thâbit, Abdelwadite, 304.
Moulay Moḥammed b. Moḥammed Mahdî, el-Harrân, Sa'dien, 383.
Moḥammed b. Moḥammed Netesî (Tenesî ?), 331.
Moulay Moḥammed b. Moḥammed el-Mahdî, Sa'dien, 168, 169, 336-338, 340-345, 349, 361 sq, 375 sq, 383, 451.
Moḥammed b. Moḥammed b. Sahl, 260.
» b. Aboû Moḥammed Mahdî, kâ'id, 295.
» b. Moûsa Ghâfikî Ichbîlî, 219 sq, 223, 225, 228.
» b. Mozuî, 266.
» b. Nâçir Hintâtî, 341.
» b. Naçr, kâ'id, 239.
» » b. Aboû 'Abd Allâh le Gaucher, Naçride, 302.
» b. 'Omar (Ibn el-Koûṭiyya), 194.
» » b. Lobâba, 246.
» b. 'Othmân b. 'Abd er-Raḥmân, Abdelwadite, 293.
» » b. Aḥmed, Mérinide, 307, 308.
» » el-Mas'oûd, 276 ; v. Moḥammed Mas'oûd.
Moḥammed Portugali b. ech-Cheykh, 335, 341, 347.
» b. Sâsî, 423.
» b. Sa'd b. 'Ali, Naçride, 279, 280.
» b. Selâma, 243.
» b. es-Selîm, 244.
» Semrâwî, 398.
» b. Sofyân, 226.
» b. Soleymân Lamṭî, 446.
» et-Tâ'i', 441, 451, 452.
» b. Thâbit... b. 'Ammâr, 317.
» Thâbitî, 305.
» b. Toûmert, 357
» b. Waḍḍâḥ, 204.
» b. Welîd b. Ghânim, 234.
Cheykh Moḥammed b. Aboû Zakariyyâ Yaḥya Waṭṭâsî, 334, 335.
Moḥammed b. Yaḥya A'arrâç, 439.
» » Mostançir, Hafcide, 315.
» b. Aboû Yaḥya Zakariyyâ, 297.
» b. Ya'koûb, en-Nâcir, Almohade, 12, 359.
» b. Yoûsof b. 'Allân, 295.
» b. Zakariyyâ Liḥyânî, 266.
Moulay Moḥammed Cheykh b. Zeydân, el-Açghar, 445, 456.
Moḥammed b. Ziyâd, 216.
Moḥammedi, dinar, 29.
Moḥriz b. Khalaf, 2, 257.
Moḥyî Soûsî (Yaḥya b. 'Abd Allâh), 455.
Moïo, 115.
El-Mo'izz b. Bâdîs, 52, 156, 256-258, 288.
» Fatimide, 156, 285, 286.
Moloûk et-tawâ'if, 173.
Molouya, 360, 448.
El-Monakkab, 60.
Monastir, 1, 77.
Mondego, 63, 89, 117.
El-Mondhir b. Moḥammed, émir, 231, 238, 241 sq, 244, 252.
Moneyder Ifrîkî, 2.
Ibn Monkidh, 114.

El-Monseibane, 119.
El-Montaçir b. Aboû Hammoû II, Abdelwadite, 294, 295.
Mont Chakour, 232.
Montagne de feu, 5.
» des juifs, 126.
» de la laine, 125, 139.
» de l'or, 40, 191.
» du raisin, 139.
» de Sicile, 38-40.
» du volcan, 25, 38 ; v. Djebel.
Montalbano, 115.
Monte Serio de Balevo, 118.
Montemor (Montmayor), 63, 89, *117*.
Morad, Moratalla, 58.
Moràd, 43.
Morademi 'l-Hadjara, 148.
Morbatir, 64.
Morella, 64.
Moron, 210, 211, 213.
Mosellema, 375.
Mostaghanem, 10.
El-Mosta'în b. Hoûd, 357.
El-Mostançir, Fatimide, 156.
» 'Abd Allâh, Mérinide, 306.
» 'Abd el-'Azîz, Mérinide, 306.
» Ahmed b. Ibrahîm, Mérinide, 296.
» Hakam II d'Espagne, 136.
El-Mostazhir, Abbaside, 357.
Awlâd Motâ', 412.
El-Mo'taçim, Ahmed b. Aboû Hammoû, Abdelwadite. 304.
Motaddjalîn, 79.
El-Mo'tamid b. 'Abbâd, 76, 87, 172 sq, 357.
» b. Aboû Fâris 'Abd el-'Azîz, 321.
Motarrif b. 'Abd Allâh, 244-247.
» b. Aboû 'r Rebî', 242.
El-Motawwakil, 43.
» Abdelwadite, 304, 305.
» Hafcide, 322, 323 ; v. 'Othmân b. Mançoûr.
Motefarrika, 417, 419, 424, 427.
Motenebbi, 187.
Motraf, 244 ; v. Motarrif.
Moulins flottants, 100.
Mou'min b. Sa'îd, 216, 228.
Mourâd Khân III, 349, 350, 353, 388, 394, 396, 402.
Mourîd Portuguis, 441.
Mourîla, 64.
Moûsa b. el-'Açi, 244.
» b. Fâris Aboû 'Inân, Mérinide, 293.
» b. Hodeyr, 206, 209, 214.
» b. Kasi, 210.
» b. Mohammed b. Ziyâd, 243.
» b. Moûsa, 239.
» b. Noçayr, 85, 355.
» I b. 'Othmân, Aboû Hammoû, Abdelwadite, 264
» b. Sâlim Khawlânî, 200.
» b. Yoûsof b. 'Abd er-Rahmân, Abdelwadite, 292.
Ibn Mozayyin, 226.
Mula, 64, 83.
Mundo, 145.
Murcie, 63, 67, 83, 99, *100*, 144, 145.
Mures, 60.
Murgis, 146.
Murviedro, 64, 84.

N

Nachlachkt, 342.
En-Nâçir Hintâti, 341.
» 'Abd er-Rahmân III, d'Espagne, 137.
» b. 'Abd Allâh b. Ahmed Dhehebi, Sa'dien, 344, 433.
Nâçir ed-Dawla, 236.
Naçr, eunuque, 220.
Ibn Nâdir, 204.
Benoû Nâdir, 204.
Nadjda, mont, 101.
En-Nadr b. Selâma, 243.
Nafel, 178.
Nafta, 6, 77.
Nahr ez-zeytoun, 65.

Najera, 120.
Naknaki, 178.
Nakour, 45, 211.
En-Naksis, Aḥmed, 434, 435, 439, 440.
Nâr fârisiyya, 149.
Narbonne, 66, *122*.
Naso, 114, 115.
Navarre, 126, 192.
Naurd'ib, 380.
Nazm es-soloûk fî ma'z el-moloûk, 175.
Bent Ibn Neddjoû, 378, 379.
Nedjm ed-Dîn 'Askalâni, 260.
Nefîch, 46.
Nefîs, 17.
Nefousa, 6, 42, 55, 154.
Nefsi, 375.
Nefta, 77.
Nefzawa, 53.
Negaous, 51.
Nekkarites, 78.
Nerdjes, 116.
Nicosia, 115.
Nicotra, 116, 122, 146.
Niebla, 65, 83, 85, *86*, 231, 232.
Niffis, Nefîs, 47.
Nihâyet el-'arab, 314.
Nikfoûr, Nicéphore, 269.
Nil, 21, 74.
Nimroûd b. Kan'ân, 9, 131.
Ibn Nimroûd, 129.
Nocera, 150.
Normands, 209 sq.
Noto, 115.
Noul Lamta, 54, 73, *74*, 177, 178, 192, 193.
Noun, 18, 19 ; — de Sicile, 114.
Noutos, 114, 115.
Aboû Nowâs, poète, 236.
Nozhat el-mochtâk, 111.
» *el-hâdi*, 360 ; v. Houdas.
Nubiens, 21, 36.

O

Oasis, 35 ; — à dattes, 6 ; — intérieures, 36 ; pays des —, 154.
Obal (Obejo), *108*, 134.
Obba, 78.
'Obeyd Allâh b. 'Abd el-'Azîz, 239.
» » b. Idrîs, 47.
» » b. Kazlamân, 207.
» » Mahdi Fatimide, 77.
» » b. Moḥammed b. Aboû 'Abda, 246, 249, 250.
» » b. Yaḥya, 246.
Ocsonoba, 63, 231.
El-'Okab, 64.
El-'Okayba, rue, 422.
'Okba b. Nâfi', 7, 156.
Oliola, 66.
Olivier miraculeux, 39, 141, 190.
'Oloûdj 'Ali, 395, 397, 402, 403.
'Omar, Aftaside, 152.
» serviteur des vizirs, 242.
» Aboû H ... ncêtre des Hafcides, 314.
» b. 'Abd Allâh b. 'Ali, vizir, 292.
» b. 'Abd el-'Azîz, 5, 57.
» b. 'Ali, Mérinide, 293.
» b. Ḥafçoûn, 233 sq, 242-244, 247-251, 253.
» b. el-Khaṭṭâb, 52, 314.
» b. Moḥammed b. 'Omar Kaldjâni, 274.
» b. 'Othmân, Mérinide, 267.
» b. Yaḥya b. 'Abd el-Wâhid, Hafcide, 315.
Aboû 'Omar b. Bichr, 206.
» » b. Aboû Hammoû II Moûsa, 296.
Awlâd Sidi Bou 'Omar, 425, 426.
'Omeyr, marabout, 446.
Omeyya b. 'Isa b. Choheyd, 228 sq, 236 sq.
Omeyyades, 8, 81, 131, 234, 257.

Omm Hebi', 14, 15, 17, 166, 190, 363, 364.
Omm Soleym bent Melhân, 5.
Or, 128, 133, 140.
Oran, *10*, *45*, 49, 163, 294, 324, 358, 372, 373.
El-Orbos, 78.
Oreto, 62.
Orihuela, 64, 83, 84, *99*.
» de Segura *et* — de Tremedal, 84.
'Orwa b. Thâbit, 5.
Aboû 'Orwa, 242.
Ibn Oseyd, 226.
Ossuna, 62, 83, *105*.
El-'Otbi, juriste, 237.
'Othmân Aderghal b. 'Abd el-Hakk, 289.
» b. 'Affân, 1, 7, 29, 135, 217.
» b. Aḥmed, Mérinide, 297, 306, 307.
» b. Idris, de Gabès, 267.
» » Tekroûri, 359.
» b. Mançoûr b. 'Abd el-'Aziz, Hafcide, 303, 304, 322, 323.
» b. Moḥammed, Omeyyade, 254.
» » Sa'dien, 345, 346.
» » b. Aboû Fâris, Hafcide, 275, 278, 321.
» b. Aboû 'l-Olâ', kâ'id, 263.
» b. Sabi', 266.
» b. Sa'îd Maghrebi, 261.
» b. Ya'koûb, Mérinide, 192, 263, 267.
Otrante, *117*.
Oudiane, 53.
Oudjda, 11, *18*, 165, 429.
Oulili, 13, 46.
Ourechin, 36.
Ourika, 76.
Ousilen, 428.
Oviedo, 149.
Ovejuna, 63.
'*Oyoun et-tawârikh*, 236 sq.

P

Palerme, *36*, *113*.
Palestine, 42.
Pallars, 145.
Pancorvo, 234.
Pantellaria, 78, 109, 110.
Parga, *117*.
Partinico, 114.
Patti, 114, 115.
Pays des jujubiers, 298, 322, 325.
Pax Julia, 65.
Pechina, 59, 83.
Pedroche, 84, *108*, *134*.
Pedroguer, 64.
Peña Negra, 142.
» Seira, 118.
Péninsule hispanique, 57, 66, *80*, 119.
Peniscola, 64.
Pentapolis, 43.
Perles, 66.
Peste, 448.
Petrel, 64.
Philippe III, 436, 449.
Piazza, 115.
Pise, 122.
Piyâli Pacha, 333.
Plana, 99.
Platani, 115.
Pointe dangereuse, 25.
Poitiers, 120.
Porcuna, 58.
Port-Vendres, 82, 118.
Portes *ou* ports, 57, 148; v. Bort.
Porto, 68.
Portugal, 117, 160, 192, 335, 351, 352.
Portugais, 348, 349.
Portugalete, 148.
Portukich (Don Sébastien), 408.
Priego, 62, *105*.
Prizzi, 4, 115.

Psaumes, 132.
Ptolémée Claudien, 73.
Pulpis, 147.
Purchena, 62, 83, *103*.
Pyrénées, 122, 147.

Q

Quesada, 104.
Quintos, 210.
Quixero, 143.

R

Rabita, 192.
Er-Râḍi, Yezîd, Abbadide, 172.
Radjoun, 179.
Ragdân b. Ḥamza, 266.
Raguse, 114.
Er-Rahman, montagnes, 45.
Er-Raḥmâniyya, mère d''Abd el-Melik Sa'dien, 388, 396.
Raja, 115.
Rahoun, 10.
Raka, 72.
Er-Rakkâ', cheykh, 446.
Rakkada, 28, 52.
Ramaḍân Pacha, 350.
Ibn Ramaḍân, 153.
Ra's el-ma, près Fez, 370, 428.
Ravenet, 402.
Benoû Rawâha, poète des, 111.
Er-Rechîd b. Moḥammed b. Ḥasan, Hafcide, 325 sq.
Rechâchi, coudée, 29.
Er-Reçîf, 373.
Redjrâdja, 177.
Reggio, 116.
Reinaud, 41, 121, 194.
Ibn er-Rekâ'iyya, 300, 301.
Rekana, 64.
Rekraka, 56.
Requena, 64.
Reyyo, 63, 83, 226, 233.
Ribat el-Fath, 46.
Riḍwân, ḳâ'id, 452.
» portier turc, 395.
Rif, 364, 372, 406, 439.
Risâla de Kayrawâni, 320.
Rivière blanche, 144.
Rivière souterraine, 87.
Roçafa, 215, 226.
Roger de Sicile, 110, 111.
Er-Rokn, 350, 373, 397.
Er-Romaniya, 121, 125.
Rome, 35, 92, 121.
Ronda, 62, 282, 302.
Ro'ous ech-chi'ab, 438.
Rostem Pacha, 324.
Roum, 42, 93, 94, 109 ; v. Chrétiens.
Roweyfi' b. Thâbit, 1.
Rubis, 63.
Rugaya, 98.

S

Saavedra, 66.
Sâboûr, page 'Amiride, 152.
Es-Sacelid, 72.
Sacralias, 173.
Sa'd b. 'Ali b. Yoûsof, Mosta'în, Naçride, 279, 305, 309, 310.
Saddja, 77.
Sa'doûn, khalifa, 222 sq.
» Soronbaki, 231.
Safh ed-Deylem, 142, 143.
Safran, 97, 104.
Saghl (Kâghoû), 456, 457.
Sahagun, 119.
Sahara, 18, 73, 74, 355, 443.
Es-Sahela, 152.
Aboû Sahl Iskenderâni, 255.
Es-Sâ'i, cheykh de Fez, 374.
Es-Sa'îd, Moḥammed b. 'Abd el-'Azîz, 293, 297, 298.
Sa'îd b. Moḥammed b. Bechîr, 196, 206.
» » b. es-Salîm, 243.

Sa'îd b. el-Mondhir, 253.
» b. Soleymân, 242.
» » Ghâfiki, 206, 216.
» b. Yaḥya, à Djerba, 333.
Ibn Sa'îd Gharnâṭi, 6, 186.
Benoû Sa'îd, 440.
Saint Gilles, 66.
» Jacques de Compostelle, 82, *117*, 148, 149.
Sa'is, 375, 425; v. Asâ'is.
Sakhâwi, Moḥammed b. 'Abd er-Raḥmân, 271 sq. 379.
Sâkil, 189.
Sakiyat el-hamra, 404.
Saknakou, 56.
Sakoutiya, 63.
Salamanque, 62, 149.
Salé, 298; v. Selâ.
Salemi, 115.
Sâlim Herâwi, 329.
Aboû Sâlim b. Yoûsof, Mérinide, 290.
Ibn Sâlim, kâ'id, 416.
Salobrena, 59.
Saltich, *86*, 87; v. Chaltich.
Samira, 116.
San Cristobal, 232.
» Erdam, 118.
» Estevan, 60.
» Marco, 115.
» Pedro, 118.
» Telmo, 118.
Sancho de Pampelune, 252.
Sangueza, 148.
Santa Juliana, 118.
» Maria, 64.
» » de l'Algarve, 84, *86*.
Sant Eufemia, 116.
Santo Stefano vecchio, 115.
Santarem, 65, 84, *92*, 148.
Santariyya, 35, 36, 154.
Saragosse, 66, 67, 81, 84, *97*, 100, 127, 149, 152, 217, 252, 253.
Sardaigne, 24, *108*, 124.
Sîd Sâsî, 426.
Satra, 154.
Savona, 123.
Sawa ou Sara, 69.
Sciacca, 114.
Scicli, 114.
Aboû 's-Sebâ', Hafcide, 317.
Sébastien de Portugal, 351, 408.
Sebiba, 52.
Sebkhat el-bohheyra, 329.
Sebou, 13, 14, 165, 190, 403, 406, 428, 442.
Es-Sebtat, 148.
Seddad, 53.
Ibn Sefer Merîni, 86.
Sefsâriyya, 74.
Ségovie, 63, *140*.
Sègre, 65, 97, 128.
Segura, 60, 63, 67, 99, *100*, 143, *144*.
» de la Sierra, 63, 143.
Seher, 50.
Seiba, 119.
Seksawa, 354.
Sela, Salé, 14, 46, 73, *76*, 165, 351, 356, 365, 379, 403, 406, 410, 414, 424, 430, 444.
Selâ b. Khâm, 14.
Selîm I, sultan, 153, 331-333.
» II, 343, 349, 381.
Benoû 's-Selîm, 238, 239.
Ibn es-Selîm, 246, 253.
Sem fils de Noé, 163.
Es-Semmâ', cherîf, 445.
Sept Dormants, 53; v. Gens de la Caverne.
Serâki, indigo, 9.
Serghîni, Aboû Moḥammed, secrétaire, 388.
Serḥân Ḥayyâni, 445.
Serouch, 54.
Sétif, 51.
Es-Setra, 171.
Séville, 61, 67, 83, *85*, 87, 88, 122, *137*, 152, 172, 174, *209*, 218, 226, 244, 245, 251, 264, 269, 357.

Seyf b. Ṭâhir Barboû'i, 317.
SFAX, 6, 44, *77*, 154
SICILE, 3, 5. 9, 25, 37, *38*, 39, *110* sq, 124, 156. 189. 191. *285* sq. 301, 316, 318, 332. 393.
SIDJILMASSA, 18, 19. *28*, 42, *51*, 73, *74*, *178*. 190, 192, 344, 354, 356, 366, 380, 384, 429, 433.
SIDONA, 61, 82, 226, 238, 243.
SIERRA ABELBEIHA, 138.
» DE ALCARAZ, 67.
» DE ALMADEN, 39.
» GRILLEMENA, 67
SIETE FILLA, 106.
SILLA, 74.
SILVES, 62. 84, *86*.
SIMERAN, 58.
Sinân Pacha, 324. 332, 352.
SIS, 269.
Siyâsat el-moloûk, 94.
SKIKDA, 50.
SOBEITALA, 53.
SODASIYYAT, 155.
Sofyân b. 'Abd Rabbihi, 20?.
Sokyâ Isḥâk, 456.
Soleymân b. 'Abd Allâh b. Yoûsof, Mérinide, 291.
» b. Aḥmed Ḥozâmi, 152.
» b. Aswad Balloûṭi, 217, 218, 241.
» b. Djâmi', 266.
» b. Dâ'oûd, 132.
» b. Ḥakam, Omeyyade, 257.
» Khân, Soliman II, 159, 324, 381.
» b. Moḥammed b. Wânsoûs. 244.
» » Zerhoûni, cherif, 441, 442, 445, 449.
» el-Mosta'in, Omeyyade, 151.
Aboû Soleymân b. 'Omar b. Ḥafçoûn, 235, 253.
SOLORIUS, mons, 139.
SOMMATINO, 115.
SORITA, 101.
SORT, 42, *43*.
SOUDAN, 43, 54, 74, 187, 346, 412, 416-418, 448, 452, 453, 456.
SOUF, 53.
Soufre rouge, 145.
SOUK HAMZA, 50.
SOURCE DES HEURES, 39, 41, 114, 190.
» de Grenade, 39. 190.
SOUS, 11. 17-19, 46, 47, 56, *75*, 170, 171, 177, 190, 193, 337, 339, 343, 344, 354, 356. 361, 362, 364, 369, 374, 379, 380, 404, 405, 414, 433, 443, 444, 450, 454.
» CITÉRIEUR, 44.
» ULTÉRIEUR, 18, 27, 46, 73, 154, 177, 180.
Sousi, soussien, 9, 27, 155, 178.
SOUSSE, 6, *44*. 154, 155, 257, 393.
SPARTEL, cap, 10, 163.
SPERLINGA, 115.
Sucre, 178.
SUEL, 61.
SUFETULA, 53.
SYRACUSE, 114, 288.
SYRIE, 81.

T

TABAHRIT, 45.
TABARKA, *44*, 51, 78.
Ibn Ṭabâṭaba, Aboû 'l-Ḥasan, 330.
Et-Taberâni, 259.
Table de Salomon, 34, 62, 82, 92, 132.
TABRIDA, 161.
Tâchefîn b. 'Ali, Mérinide, 292, 293.
» » b. Yoûsof, Almoravide, 357, 358.
Aboû Tâchefîn b. Aboû Ḥammoû II, 294-296.
» » b. Moûsa, Abdelwadite, 266 ; v. 'Abd er-Raḥmân I.
TACHEKA, TACHEKET, 19, 178.
TADBIR, 143.
TADELA, 17, 73, 363-365, 373, 423, 426, 431, 433.
TADEMIT, 78.
TADENOUN, 178.

Tader, 144.
Ṭadjenou, 116.
Et-Tadjoûbî, 'arîf, 235.
Tadjoûbiyya, 235.
Tadjoura, 330.
Tadmekka, 55.
Tafena, Tafoun, 19, 178.
Tafersît, 19.
Tafersîta, 178.
Tafilalet, 382, 424.
Tage, 29, 34, 62, 65, 67, 89, 92, 131, 133, 190.
Taghat, 424.
Taghaz, canal, 401.
Tahaddert, 410.
Tahert, 11, 42, 49, 163, 233, 234.
Ṭâhir b. Aboû Hâroûn, 209.
Et-Ṭâ'i', kâ'id, 411, 451.
Takçaba Ḥosâmi, 265.
Takemaddert, 361, 380
Takifa, 19.
Talika, 62.
Takoronna, 125.
Ṭalamanka, 62, 148.
Talavera, 62, 92, 133, 134.
Et-Ṭali'a, 336.
Ṭâloût b. 'Abd el-Djebbâr, 202 sq.
Ṭalyata, 60, 61, 231.
El-Tambre, 118.
Tamedat, 49.
Tamedalt, 47.
Tamedît, 51, 78.
Tamesît, 177.
Tamrout, 47.
Tamesna, 336, 363, 365, 430.
Tamsena, 46.
Tanger, 11, 42, 43, 46, 79, 163, 170, 180, 291, 294, 341, 349, 355, 356, 408, 434, 435.
Tanmelalt, 73; v. Tînmelel.
Tansift, 15.
Taormine, 114, 286.
Taouda, 165.
Benoû Taoûda, 13.
Benoû Taourt, 165.
Taourak, 189.
Et-Ṭarârîd, 369.
Tarazona, 66, 67.
Et-Tarbi'a, 37.
Tarchîch, 44, 77.
Tardjiouch, 129; v. Atardjîoûch.
Ibn Târela, 17.
Tarente, 116.
Ṭarf el-fakhkh, 188.
» el-Kandîl, 299.
Targela, 83.
Tarîf el-Wellh (?), 234.
Ṭarifa, 80-82, 85, 125, 188, 263.
Ṭârik, 355.
» b. Ziyâd, 34, 132.
Ta'rîkh el-bedr, 262.
Tarmi, 114.
Ṭaroûb, mère d''Abd Allâh, 208, 220 sq.
Taroudant, 18, 48, 73, 178, 344-346, 380, 381, 383, 396.
Tarragone, 65, 80, 81, 84, 98.
Et-Tarsous, 80.
Ṭartoucha, 41.
Ṭaryana, 395.
Tasakdalt 49.
Tasekka, 19.
Tavi, 115.
Tawma, 56.
Benoû Tawra, 165.
Tawzeh, 6, 53, 77, 154.
Taza, 11, 18, 289, 293, 294, 308, 364, 373, 379, 414, 433.
Tazkaghet, Tazokkaght, 27, 73.
Tcherkesses, sultans, 153.
Tebessa, 52.
Tedellis, 154.
Tedjrarîn, 18.
Tefat, 440.
Tehouda, 51.
Tekrour, 74.
Tekroûr b. Thoûzgay, 359.
Temaout, 34.

TEMENTFOUS, 154.
Temmâm b. 'Alkama, 241, 243.
» b. 'Amir b. Aḥmed, 241.
TEMPLE DE VÉNUS. 118, 120, 131; v. Port-Vendres.
TEMSAMAN. 188.
TENDABER, 144, 145.
TÉNÈS, 10, *45*, 49, 163.
TENIAT EL-BEGASS, 50.
TENKOUDBAGH, 457.
Terre comestible, 93.
TERMINI, 37.
TESOUL, 48.
TETUAN, 379, 409, 414, 435, 439-442.
TEYFACH, 51.
Thâbit b. 'Ammâr, 317.
» b. Moḥammed... b. 'Ammâr, 317.
Aboû Thâbit 'Amir b. 'Abd Allâh, Mérinide, 290.
THAGER EL-ANBAR, 148.
» EL-MENAR, 148.
THAWRIA, 234.
Ibn et-Thimna, 288.
Thon, 79, *187*.
Et-Tibr el-mesboûk, 271 sq. 379.
TIDSI, 339.
TIFELFELT, 430, 436.
TINIDJA, 33.
TINMELEL, 17, *76*, 184 sq.
Awlâd Ibn Tires, 427.
TITERI, 294.
Tiwiwin, 73.
TIXCAR, 60, 85, *103*.
TIYOUMETIN, 47.
TLEMCEN EL-DJIDAR, 11, 17, 18, *49*, 139, 154, 160, 163, 164, 171, 192, 264, 266, 268, 275, 290, 292-296, 300, 301, 304-306, 318, 344, 373, 382, 384, 385, 388, 389, 414, 423, 431.
TOBNA, 51.
TOCHANA, 82.
TOCHOMMECH, 46, *79*.
Et-Todjibi, trésorier, 251.
Todjibites, 241, 252.
TODMIR, 63, 83, 100, 129, 235, 247, 249.
Toḥfat el-moloûk, 121 sq.
TOKYOUÇ, 53.
TOLÈDE. 30, *34*, *62*, *81*, 89, *92-97*, 129-131, 152, 173. *196* sq, 253, 262.
TOLGHA, 51.
TOLMEYTHA, 43.
Ṭomânbây, sultan, 153.
TOMBOUCTOU, 457.
Torbel, 139.
TORRE DE MELISENA, 102.
TORRES DE OESTE, 117.
TORROX, 239.
TORTOSE, 65, 67, 84, *97*, *128*, 146, 147-152.
Tortoûchî, Aboû Bekr Moḥammed, 181.
TOTANA, 64.
Ibn Toûmert, 76, *181* sq, 260, 314, 316.
Tour des vêtements, 419.
ṬOUSA, 59.
ṬOUTAYA, 64.
TRABIA, 37.
TRAFALGAR, 125, 126.
TRAPANI, 38, 114.
TRIPOLI, 6, 42, 43, 79, 154, 257, 264-266, 274, 278, 286, 301, *317*, 323, *324*, 330.
TROPEA, 116.
TRUXILLO, *92*.
TUDÈLE, 66, 67, 84, *128*, 241.
TUNIS, 1, 2, 6, *8*, 25, *44*, 77, 154, *157* sq, 169, 257, 259, 260, 262, 265, 266, 269, 270, 275, 276, 297, 298, 300, 302, 303, 306, 314, 318, 323, *324* sq, 334, 340, 393, 394.
Turcomans, 162.
Turcs, 327, 344, 345, 351, 372, 374, 380-383, 385, 389, 390, 398, 399, 401, 403, 407, 451, 452.
TUSA, 115.

U

UBEDA, 60, *101*, 143.
UCLES, 58, 84, *100*, 129.

V

Val Demona, 115.
Valence, 64, 84, *98*, 100, *116*, 152, 357.
La Vega, 312; v. Merdj.
Velez, 59, 83, 282, 284,
» rubio, 283.
Vénus, 131.
Vera, 60.
Vers, 84, 85, 87, 110-113, 165, 172, 173-177, 182, 186, 187, 199, 201, 207, 208, 217, 218, 224, 228, 245, 254, 255, 305, 320, 330, 332, 339, 367.
Vicari, 115.
Ville blanche, 97; v. El-Beyḍâ.
» des juifs, 98.
Vitriol, 138.
Vizir, 260.
Volubilis, 13.
Vonitsa, 117.

W

Waddan, 42, 56.
Wadiach, 59, 83, *103*.
Wadi 'l-'Abid, 336.
» 'l-Aḥmar, Guadalimar, 143, 144.
» 'ç-Çawwaḍîn, 373.
» Dîr, 149.
» Ḥawata, 427.
» 'l-'Idam, 419.
» 'l-Keçab, 50.
» 'l-Leben, 390.
» Maghremda (?), 428.
» 'l-Mekhazin, 351, 410, 413, 451.
» 'n-Nedjat, 400.
» Ohour, 410.
» Regreg, 438; v. Bouregreg.
» 'r-Rihan, 404.
» 's-Seyl, 351.
» 's-Sour, 455.
» Taherrarbt, 410.
» 'z-Zeytoun, près de Fez, 368.
Ibn Waladâ, 152.
Wancherich, 6, 134, 163.
El-Wâncherichi, 'Abd el-Wâḥid, juriste, 367, 369 sq; 377.
Wansifan, 166.
Benoû Warifen, 50.
Warkennas, 17.
Warklan, 10, 17, 18, *55*, 166.
Benoû Wartin, 14.
» Wârethin, 423, 425.
Wasilen, 373; cf. 406.
Wata Nakhla, 366.
El-Wâthik billâh, Abdelwadite, 305.
Benoû Waṭṭâs, 312, 314, *333* sq.
El-Welîd b. 'Abd el-Melik, 34, 35, 57, 132, 210.
Welîd b. Ghânim, 228, 230.
El-Welîd b. Zeydân, Sa'dien, 445, 456.
Weysoû, kâ'id, 420.
Wiselen, Ouislan, 406.

X

Xativa, 64, *98*, *151*, 357.
Xenil, 140, 249, 263; v. Jenil.
Xerez, 61, 82, *106*.
» de los Caballeros, 84.
Xucar, 64.

Y

Yaḥya b. 'Abd Allâh Dâoûdî, marabout, 443, 444, 455.
» b. 'Abd Allâh Soûsi, 455.
» b. 'Abd el-Wâbid, Abdelmouminide, 314.
» b. 'Abd el-Wâhid, Hafcide, 314.
» b. Aboû Bekr... b. 'Ammâr 317, 318
» Ḥammoûdite, 257.
» (Aboû Zakariyyâ), à Djerba, 332, 333.
» (Aboû Zakariyyâ), cheykh waṭṭâsi, 334.
» b. Isḥâk Molaththemi, 358.

Yaḥya b. Ma'mar Lahâni, 206, 212.
» b. Moḥammed Mas'oûd, Hafcide, 274-276, 278, 323, 324.
» » Todjîbi, 241.
» » el-Émîn, 23.
» b. Naçr Yaḥçobi, 200.
» b. Temîm Çanhâdji, 182.
» b. Yaḥya Leythi, 200, 205, 206.
» » Waṭṭâsi, 309.
» b. Aboû Zakariyyâ Yaḥya, Hafcide, 315.
» (Aboû Zakariyyâ) b. Zeyyân b. 'Omar Waṭṭâsi, 273, 309.
Aboû Yaḥya b. Aḥmed Merîni, 336.
» » b. Ya'koûb, Mérinide, 290, 291.
Ibn Ya'ich, 152.
Benoû Aboû 'l-Yakḍân, 234.
Ya'koûb, Mérinide en 824, 307.
» b. 'Abd Allâh Khakâni, 307, 308.
» b. 'Abd el-Ḥakk, Mérinide, 289.
» b. Khalîfa, 278.
» b. Sa'îd, kâ'id, 442.
» b. Yoûsof el-Mançoûr, Almohade, 12, 15, 359.
Ya'la b. Bologgîn, 11, 49.
» b. Moḥammed b. Çâliḥ, 49.
Yana, 66, 87, 142.
Benoû Yâzgha, 368.
El-Yemâma, Aboû 'Abd Allâh, 220, 254.
Yémen, 332, 355.
Yezdoûr, marabout, 446.
Yezîd b. 'Abd el-Melik, 7.
Yokhâmir b. 'Othmân Djeyyâni, 206.
Yoûsof b. 'Abd Allâh b. Moḥammed, 287.
» b. 'Abd el-'Azîz, Hafcide, 266.
» b. 'Abd el-Mou'min, 15, 358.
» b. Besîl, 223.
» b. Bokht, 208.
» Derâ'i, émir, 345.
Yoûsof b. Aboû Ḥammoû, Abdelwadite, 296.
» I b. Ismâ'îl, Naçride, 268.
» b. Aboû 'Iyâd ('Abbâd), 291.
» b. Moḥammed b. Yoûsof, Naçride en 837, 302.
» b. Moḥammed el-Makhloû', Naçride, 270.
» b. Moûsa II, Aboû 'l-Ḥaddjâdj, Abdelwadite, 270.
» b. 'Omar, 16.
» b. Sa'd, Aboû 'l-Ḥaddjâdj, Naçride, 280.
» b. Tâchefîn, 13, 48, 151, 153, 168, 173 sq, 187, 257, 355, 366.
» b. Ya'koûb b. 'Abd el-Ḥakk, 289.
Aboû Yoûsof Dohmâni, le *koṭb*, 278.

Z

Zab, 51, 52.
Ibn Zâ'er, 94.
Zafou..h, 19, 179.
Zaghou, 416.
Zaghwan, 40, 191.
Ez-Zahra, 57, 83, *108*, *137*.
Zâ'irdja, 166.
Zakariyyâ (Aboû Yaḥya) b. Aḥmed b. Moḥammed, Hafcide, 260.
» (Aboû Yaḥya) b. Aḥmed Portugali, Mérinide, 342.
» » Liḥyâni, 262, 264-266, 316.
» » b. Moḥammed, Hafcide, 270.
» b. Moḥammed b. Aboû 'l-'Abbâs, Hafcide, 303, 321.
» b. Yaḥya b. Mas'oûd, 276, 277.
Benoû Zakariyyâ, à Djerba, 333.
Zalîgh, 448.
Zamora, *119*, 150.
Ez-Za'wak, 211.
Zawîla, 77 ; v. Zoweyla.
Ez-Zekkâk, 'Abd el-Wabhâb, 367, 376, 377, 382.
Ez-Zellaka, 173, 357.
Zenâta, 17, 18, 42, 49, 154, 177, 266.

Ibn Zenbel *ou* Maḥallî, 121.
Zendj, 21.
Zerfoun, 368.
Zerhoun, 13, 17, 164, 165, 170, 368.
Ez-Zerkâl, 'Abd er-Raḥmân, 130.
Zerkechi, chronique de, 325.
Zeydân b. Aḥmed, Sa'dien, 344, 420-423, 426-433, 437-440, 443, 444-453-455.
Ibn Zeydoûn, 172.
Ez-Zeytoun, 84.
Aboû Zeyyân b. Aboû Hammoû II, Abdelwadite, 294-296.
» » b. Aboû Tâchefîn, Abdelwadite, 294, 295.
» » b. Aboû Ṭarîf, en 824, 307, 308.
Benoû Zeyyân, 11.
Zîrî b. Menâd, 50.
Ziryâb, 207, 213.
Benoû Ziyâd, 206.
Ziyâdet Allâh b. Ibrâhîm Aghlabî, 52.
Ez-Zohri, 6, 18, 22-24, 121 sq, 162, 187.
Ez-Zokak, 79, 85, 187, 189; v. Gibraltar.
Zorita de los Canes, 101.
Zouagha, 441.
Zouwâwa, 306, 333, 403.
Zoweyla, 42, 77.

INDEX DES MOTS ARABES

اخذ بظاهره 371.
مؤدب 236.
ادالة pl. ادائل 379, 390, 395, 418.
امين 421.
اهل v, 432.
اهل الركاب 380.
— النفوس 369.
بُرج 448.
بارجة 351.
برجسة 352.
برقين 352.
تاجدورت 421.
تسّم 364.
جعله نفسا كريمة 364, 444.
اخذ بجوامع القلوب 137.
حرك 438.
حيطى 421.
خوارق 407.
خليطة 396.
تخميس 320.
درجة 339.
رجعت زيتا 407.
مرجع 113, 145, 149.
رقّاع 276.
زمامدار 290.
تسريح 421.
اسفريا 246.
سلاقة 451.

سائب pl. سياب 367.
سياقة 158.
سال 424.
شيرة ou شرّة 215.
صفت 111, 58, 62.
اصنافا 338.
صيفون 16.
طوّاس 333.
عشارى 326.
عضادة 23.
تعظيما 395.
معمورة 421.
علماء الظاهر 417.
عمالات 325, 328.
فلياطة 395, 396.
فارة 450.
فرجة 131, 135.
فرادة 399.
متفرقة 417, 419, 424, 427.
فازيلة 279.
إقلمة 382, 385, 397, 401.
قوامًا 327.
مشاط 401.
مانطة 421.
نفض 398, 400, *401*, 404, 407, 408, 410, 411, 416, 420, 449.
نوائب 380.
هبط 437.
الى هلمّ جرّا 452, 455.

TABLE DES MATIÈRES

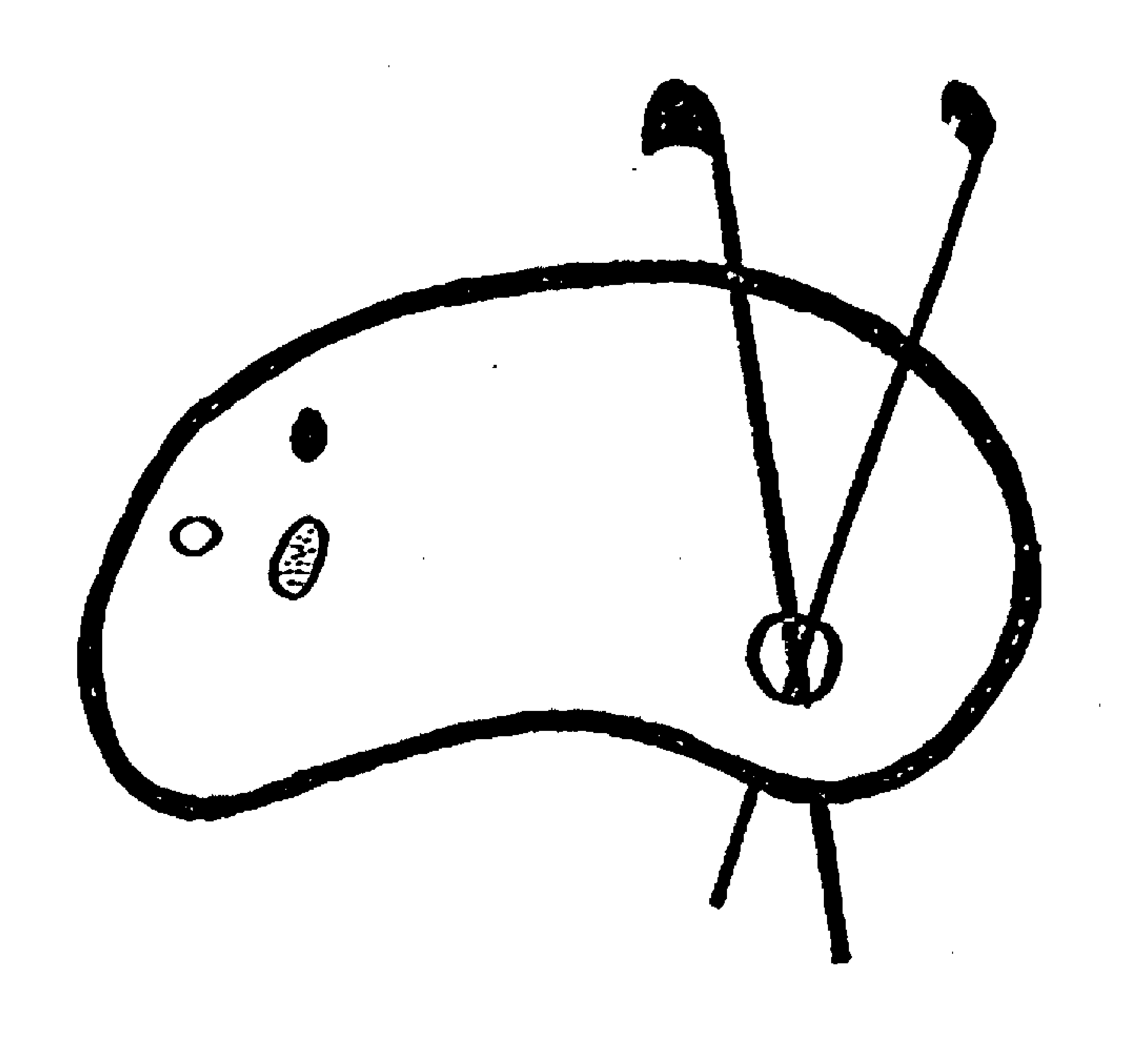
A. Géographie

Pages
Herewi ('Ali ben Aboû Bekr) 1
Ibn Sa'îd Gharnâti ('Ali ben Moûsa) 6
Aboû Ḥamîd Andalosi (?) 27
Moḥammed ben Ibrahîm Watwât, *Menâhidj el-fiker* 41
Ibn Faḍl Allâh 'Omari, *Mesâlik el-abçâr* 69
Mahalli (Ibn Zenbel), *Toḥfat el-moloûk* 121

B. Histoire

Ibn el-Kouṭiyya (Moḥammed b. 'Omar), ann. 180-275 H 194
Moḥammed ben Châkir Kotobi, *'Oyoûn et-tawârîkh*, 406-435 H... 256
Ibn Kethîr (Ismâ'îl ben 'Omar), 668-731 H 259
'Ayni (Maḥmoûd ben Aḥmed), *Ta'rîkh el-bedr*, 718-796 H 262
Sakhâwi (Moḥammed ben 'Abd er-Raḥmân), *Et-Tibr el-Mesboûk*, 852-895 H 271
Djennâbi (Moçṭafa ben Ḥasan), *El-Baḥr ez-zekhkhâr*, 336-986 H.. 285
Rois de Sicile 285
Mérinides 289
Hafcides 314
Benoû Waṭṭâs 333
Chérifs de Fez, Merrâkech et Soûs 338
Almoravides 354
Anonyme, sur la dynastie Sa'dienne, 916-1045 H 360
Règne de Moulay Moḥammed 398
Règne de Moulay Aḥmed ed-Dhehebi 412
Lieutenance à Fez de Moḥammed ech-Cheykh 418
Entrée d'Ech-Cheykh à Fez Djedîd après la mort de son père. 428
Règne de Moulay Zeydân 433
Gouvernement des provinces succédant à l'injustice des khalifes 442
Gouvernement des provinces 445
Événements survenus du temps des Chérifs 447
Index général 459
Index des mots arabes 491

ALGER — TYPOGRAPHIE JULES CARBONEL — ALGER



ORIGINAL EN COULEUR
NF Z 43-120-8

INDEX GENERAL

A

'Abbadides.
'ABBAS, fleuve,
El-'Abb [...] s b. 'Abd All [...] h Merw [...] ni,
El-'Abb [...] s b. el-A [...] naf,
'Abb [...] s b. Mo [...] ammed Cheykh el-Açghar, Sa'dien,
'Abb [...] s b. N [...] çih,
Abbasides,
'Abboûd b. Rezin,
'Abd All [...] h b. A [...] med b. Ibr [...] him, Mérinide,
Abd All [...] h b. Caghir, émir,
Abd All [...] h Ger [...] wi,
Abd All [...] h b. [...] rith,
Abd All [...] h b. ... Kor [...] obi,
Abd All [...] h b. Merw [...] n,
Abd All [...] h b. Mo [...] ammed b. Omeyya,
Abd All [...] h b. Mérinide,
Abd All [...] h b. Omeyyade, sq.
Abd All [...] h b. Zedj [...] li,
Abd All [...] h b. b. [...] asan,
Moulay 'Abd All [...] h b. Mo [...] ammed Cheykh. Sa'dien,
'Abd All [...] h b. Mo [...] ammed b. Mo [...] ar,
'Abd All [...] h b. el-Mo'izz,
'Abd All [...] h b. Mo'tamid, Abbadide,
Moulay 'Abd All [...] h b. Mo [...] ammed b. Mo [...] ammed Mahdi, Sa'dien,
'Abd All [...] h b. Sin [...] n,
Abd All [...] h b. Soleym [...] n Kelbi.
Abd All [...] h b. et- [...] arifi,
Abd All [...] h b. [...] aroùb,
Abd All [...] h Wancherichi,
Abd All [...] h b. Ya [...] ya,
Abd All [...] h b. Y [...] sin,
Abd All [...] h b. Ztri Canh [...] dji,
Aboù 'Abd All [...] h [Mo [...] ammed XI?] b. Aboù 'l-Hasan, Naçride, (vers 890),
Aboù 'Abd All [...] h b. Aboù 'Imr [...] n.
Aboù 'Abd All [...] h b. Mo'ammel,
Aboù 'Abd All [...] h Toreyki,
Awlàd Sidi 'Abd All [...] h ben S [...] si,
'Abd el-'Aziz b. 'Abd er-Ra [...] m [...] n, el-Mançoùr,
'Abd el-'Aziz b. A [...] med, Hafcide,
'Abd el-'Aziz b. 'Ali (Aboù F [...] ris), Mérinide.
'Abd el-'Aziz Ken [...] ni (?). vizir,
'Abd el-'Aziz b. Sa'id. K [...] 'id,
'Abd el-Bàsi [...] b. Khalll.
'Abd eç-Camad, Aboù Ba [...] r,
'Abd el-Djelll b. Wahboùn,
'Abd el- [...] akk b. Ibr [...] him,
'Abd el- [...] akk " b. 'Othm [...] n b. A [...] med, Mérinide,
Moulay 'Abd el-K [...] dir b. Mo [...] ammed, Sa'dien,
'Abd el-Kerim b. Moghlth,
'Abd el-La [...] b. el- [...] asan,
'Abd el-Melik b. 'Abd All [...] h b. Omeyya,
Moulay 'Abd el-Melik b. Abo [...] F [...] ris 'Abd All [...] h, Sa'dien,
'Abd el-Melik b. Abo [...] Bekr. de Tripoli.
'Abd el-Melik F [...] si,
'Abd el-Melik b. Merw [...] n.
Moulay 'Abd el-Melik b. Mo [...] ammed Mahdi. Sa'dien.
'Abd el-Melik b. Omeyya,
Moulay 'Abd el-Melik b. Zeyd [...] n, Sa'dien,
Beno [...] 'Abd el-Melik,
'Abd el-Mou'min b. 'Ali, sq,
'Abd el-Mou'min b. [...] oseyn, Ha [...] cide,
'Abd el-Mou'min b. Ibr [...] him b. 'Othm [...] n,
'Abd el-Mou'min b. Mo [...] ammed b. [...] asan, Hafcide,
Moulay 'Abd el-Mou'min b. Mo [...] ammed, Sa'dien.
'Abd er-Ra [...] m [...] n, saint,

Abd er-Ra […] m […] n, (Abo […] l-K […] sim),
Abd er-Ra […] m […] n, Berechki, cheykh,
Abd er-Ra […] m […] n, b. 'Abd el-'Aziz Todjlbi,
Abd er-Ra […] m […] n, b ech-Chamir,
Abd er-Ra […] m […] n, b. Gh […] nim.
Abd er-Ra […] m […] n, b. el- […] akam, sq. sq. .
Abd er-Ra […] m […] n, b. Ibr […] him b. […] addj […] dj.
Abd er-Ra […] m […] n, L […] irini, marabout,
Abd er-Ra […] m […] n, b. Merw […] n Dj […] liki,
Abd er-Ra […] m […] n, b. b. el- […] akam,
Abd er-Ra […] m […] n, Mikn […] si,
Abd er-Ra […] m […] n, b. Mo […] ammed F […] si,
Abd er-Ra […] m […] n, b. Fir […] si,
Abd er-Ra […] m […] n, b. b. Mo […] arret,
'Abd er-Ra […] m […] n III b. Mo […] ammed en-N […] çir.
'Abd er-Ra […] m […] n III 'Omari,
'Abd er-Ra […] m […] n neveu de Mo […] ammed b. 'Othm […] n, Mérinide,
'Abd er-Ra […] m […] n I b. Mo […] sa I. de Tlemcen,
'Abd er-Ra […] m […] n II b. Mo […] sa II,
'Abd er-Ra […] m […] n b. 'Obeyd All […] h Gh […] tiki,
'Abd er-Ra […] m […] n b. 'Omar. Hafcide,
'Abd er-Ra […] m […] n b. Omeyya b. 'Isa b. Choheyd,
'Abd er-Ra […] m […] n b. Rostem,
Ibn 'Abd er-Ra […] m […] n Cayrali,
Abo […] 'Abd es-Sel […] m, portier,
Ibn 'Abd es-Sel […] m, h […] tiz,
Beno […] 'Abd el-W […] d,
'Abd el-W […] id b. Abo […] Bekr... b. 'Amm […] r,
Abd el-W […] id b. Abo […] […] aiç 'Omar.
Abd el-W […] id […] omeydi,
Abd el-W […] id b. Mo […] sa Abo […] Hammo […] ,
Abd el-W […] id Ro […] i,
Abd el-W […] id b. Yezid Iskender […] ni,
ABFI,
ABICHA,
ABIDJA,
ABLA,
Aboulféda. le chroniqueur,
EL-ABRADJ,
Abyssins, abacha.
EL-ACHAB,
'ACHAR,
'ACHICHA, canal,
ACHIR,
Awl […] d 'Achir,
ACHKEBAR,
Achker,
El-Achkeri (Lascaris ?),
Abo […] 'Açida. Hafcide,
ACILA.
Ad […] il,
ADANA,
ADERNA.
A […] ha b. Abd el-La […] if,
[…] ADHRA,
[…] Adites,
[…] Adjab. concubine,
[…] *Adj […] 'ib el-bold […] n,*
Adj […] 'ib el-makhlo […] k […] l,
[…] ADJDABIYYA,
Adrich,
A […] […] rik,
A […] […] rika,
AVELANCA,
APIPEN,
AFLIS,
Ibn el-Af […] as,

Agarnem,
AGHARNOU,
AGHMAT.
AGHMAT. AYLAN *el* - OURIKA,
Ibn el-A […] mar (Yo […] sol III, en 813 et 817),
Ibn (Mo […] ammed VIII, en 824),
A […] med b. 'Abd All […] h, Abo […] Ma […] alli,
A […] med b. 'Abder-Ra […] mân […] l […] 'i,
A […] med b. el-Achhab,
A […] med b. A […] med b. el-Ki […] i,
A […] med b. 'Ali, mokaddem,
A […] med b. 'Amr Baghd […] di,
A […] med 'Ayni (Mo'Ini) Toùnisi,
A med b. el-Barr b. M lik,
A […] med b. Djo […] di, k […] 'id,
A […] med Dohm […] ni Kayraw […] ni,
SIDI AHMED FILALI, z […] wiya de,
A […] med b. H […] chim,
A […] med b. Abo […] […] ammo […] II,
A […] med b. Kelbi,
A […] med b. el-Hoseyn Kelbi,
A […] med b. Ibr […] him b. 'Ali, Mérinide,
A […] med b. el-'Izz, vizir,
A […] med b. Kaçriyya, Mérinide,
A […] med b. el-K […] i el-Mowaflak,
A […] med b. Maslama,
A […] med Merini, père de Mo […] ammed Kaçri,
A […] med b. Merzoûk,
A […] med II b. Mo […] ammed, Mostancir, Hafcide,
Moulay A […] med b. Mo […] ammed el-A'redj, Sa'dien,
Moulay A […] med b. Dhehebi, el-Mançoûr, Sa'dien, sq.
A […] med b. Mo […] ammed, ibn el-Benn […] ,
A […] med b Mérinide,
A […] med b Portugali,
A […] med b Wa […] si.
A […] med b b. Abo […] 'Abda,
A […] med b b. Abo […] Bekr, Hafcide,
A […] med b b. […] odeyr,
A […] med b Kalach […] ni,
A […] med b b. Ziy […] d,
A […] med b. Mo […] sa Abo […] […] ammo […] , Abdelwadite,
A […] med en-Naksis,
A […] med b. 'Omar, dit Rakam el-'Iwaz,
A […] med 'Omeyra.
A […] med b. Sa'id, k […] 'id,
A […] med b. AboA […] med SA […] medlim, Mérinide,
A […] med Sebti, AboA […] med 'l-'AbbA […] meds,
A […] med b. Ya […] ya, de Djerba,
A […] med b. Yoùsof b. 'Abd All […] h,
A […] med b. Dimechki,
A […] med b. ... b. Mazni,
A […] med b. Ziy […] d,
'A'icha,
'A'icha, bent Djon […] da,
Aimant,
'AKABAT AFHAM,
ABOU 'AKABA,
ABOU 'AKABA, gué d'Abou'akaba,
AKCHOUNIYA,
Akhbâr ed-douwel,
Akhbâr ed-douwel, wa-âthâr el-owel,
El-Akhal (A […] med b. Yoùsol),
Beno […] 'l-Akra,
A LA VERDE,
ALAMILLOS,
ALAMIN,
ALARO,

ALBAICIN,
ALBARRACIN,
ALBAYAZIN.
ALBENGA,
ALBERIQUE,
ALCACER DO SAL,
ALCALA DE GUADAIRA,
ALCANTARA, .
ALCIRA,
ALCORA,
ALEP.
Alexandre,
ALEXANDRIE,
Alfa,
Alfonse III, de Léon,
Alfonsede Castille, en 1485,
ALGER,
ALGEZIRAS,
ALHAMA, *;* v. mma.
ALHAMBRA,
ALHAMBRA, de Merr […] kech,
ALHUCEMAS,
'Ali, k […] 'id,
'Ali, b. 'Abd el-Ghani […] ocri,
'Ali, b 'Abd er-Ra […] m […] n,
'Ali, b. 'Amm […] r b. Mo […] ammed,
'Ali, el-'A […] r,
'Ali, b. Abo […] Bekr Herewi,
'Ali Dawl […] t,
'Ali b. […] ammo […] d b. Abo […] 'l-'Aych,
'Ali b. H […] ro […] n F […] si,
'Ali b. el- […] asan Kelbi,
'Ali b. 'Isa b. Meymo […] n,
'Ali b. Is […] k Molatthemi,
'Ali b. Mo […] ammed K […] besi,
'Ali b. Mo […] sa (Ibn Sa'Id)
'Ali b. b. R […] chid, chérif.
'Ali b. 'Othm […] n b. Ya'ko […] b. Mérinide,
'Ali Pacha,
'Ali b. Sa'd b. el-A […] mar,
'Ali b. Sa'id,
'Ali So […] s […] n Andalosi,
'Ali b. T […] chefln,
'Ali b. Wadda,
'Ali b. Yo […] sof, Almoravide,
'Ali b. Mérinide, en 707,
'Ali b. b. Zeyy […] n Wa […] si.
'Ali b. Abo […] Zakariyya Ya […] ya Wa […] si,
Beno […] 'Ali b. […] ammo […] d,
Beno […] 'Ali b. Ka'b,
ALICANTE, *;* cf. Lakant.
ALJARAFE.
'Allâl Merlni.
ALMADA, .
ALMADEN,
Almanzor,
ALMENARA,
ALMERIA, , ,
ALMODOVAR,
Almohades,
ALMONACID DE ZORITA,
Almoravides, sq.
ALMUNECAR, ,
Alo […] s,
Alphonse VI,
ALPUJARRAS,
'ALSANI,

Amalécites,
Ambre.
AMEGHDOUL,
Amgh […] r, chérif,
Amgh […] r,Moulay Mo […] ammed,
[…] AMILA,
AMI […] A,
'Amir b 'Abd All […] h b. Ya'ko […] b, Mérinide,
'Amir b. Ziy […] d Lakhmi,
Ibn Abo […] 'Amir,
Beno […] 'Amir,
Ibn 'Amm […] r le k […] di, à Tripoli,
Ibn Mo […] ammed,
'Amr b. 'Abd All […] h, el-Kob'a,
Abo […] 'Amr b. 'Amr,
Abo […] ('Omar) b. es-Sa'id Mo […] ammed,
'Amro […] s b. Yoùsof, sq, sq.
Beno […] 'Amro […] s Caydi,
ANA (Guadiana),
ANA au Soùs,
'ANANA,
'Anber. le zem […] md […] r,
ANDALOS,
Andalous, troupes au Maghreh,
ANDARAX,
ANDEBOUSA,
Andj […] d (Angades),
Anes sauvages,
AN […] A, ANFI, .
ANNA,
ANMAY,
Année de la neige,
Annéedu toussotement, ko […] ey […] a,
ANTABOLOS,
'Antara, poète,
Antimoine,
AOULA,
Arabes.
Arabes. Andalous,
Arabes. Hadhrami,
Arabes. Sehmi,
Arabes. Yéménites,
Ibn el-'Arabi, marabout,
El-A'radj, Sa'dien, v. A med.
El-A'radj, b. Ma […] roûb,
'Arafa, cheykh de Kayraw […] n,
Ibn 'Arafa, Mo […] ammed b. Mo […] ammed,
ARAGON,
EL-ARA'ICH,
ARANDA,
ARCHGOUL.
ARCHIDONA,
ARCOS DE LA FRONTERA,
ARDALES,
Ardech le roûmi,
Ardjân, arganier,
ARDJIYOUCH,
ARDJOUNA,
ARIN. coupole d',
ARKLAN,
ARKOCH, ARCOS,
ARMAN,
EL-ARMEN,
ARMINIYA,
ARNEDO,
ARNO,
AROUR, montagne,

Ibn 'Aro […] s, saint,
ARREDJAN,
Arsenic,
ARSLEN,
ARWARAT,
ARZANIYYA
Asad b. el-For […] t,
Asadiyya,
ASAFI, ASFI, , ,
ASA'IS,
EL-'ASSAL,
ASTORGA, .
Astrologues.
ASTURIE.
El-Asw […] r b. 'Okba Djeyy […] ni,
ATARDJIOUCH,
ATFERTAL, ATFERKAN,
ATGHAZ,
Benoù 'A […] iyya.
ATRABOLOS,
ATRART,
'Allâbi,
'A […] r, […] kim.
AURES, .
Autruche,
AVAMONTE,
Les Aventuriers,
AVILA,
AVLONA,
AWALIYA.
AWDAGHAST,
AWDJELA,
Abo […] Aws,
AWTHAN,
Aydo […] n, khalifa,
'AYN 'ALLOUN,
'AYN EL-AWKAT,
'AYN AZLETIN,
'AYN ECH-CHEFA,
'AYN ECH-CHEMS,
'AYN DJOKAR.
'AYN ISHAK,
'AYN EL-KHEMIS,
'Ayni (Bedr ed-Din Ma […] mo […] d),
AZEKKOUR,
AZEMMOUR,
AZOHAR,
AZILA,
El-'Aziz, Fatimide,
AZNALCAZAR,
AZOGGI, AZOKKI,
AZROU,
'Azzoùz,

B

BAB EL-BERDA'IYYIN, à Fez,
BAB EL-BOHEYHA, à Tunis,
BAB EL-BOUDJAT, à Fez.
BAB EL-DJEDID, à Fez,
BAB EL-DJEZIRA, à Alger,
BAB EL-DJIF, à Fez,
BAB EL-DJISA, à Fez,
BAB EL-FOTOUH, à Fez,
BAB EL-GHOROUR, à Fez,
BAB EL-HAMRA, à Fez,
BAB ES-SEB'A, à Fez,
BAB EZ-ZEKARI, à Fez,
El-Bab […] r, el- […] ddj.

EL-BACHARBAL,
BACHA,
El-BACRA, ou BACRAT ED-DHIBBAN.
BADAJOZ, , ,
BADIS,
B […] dis b. […] abbo […] s,
B […] dis b. el-Manço […] r, Ziride,
BADJA,
BADJA, à l'huile,
BADJAT EL-KAMH,
BAENA, .
BAEZA, .
BAGHA, .
BAGHAYA,
BAGHDAD,
BAGHOU IBN HABIB,
El-Ba […] r ez-zekhkhâr,
BA'IRA,
Bajazet II, yezid.
Abou'l-Bak […] l (b. Abo […] Zakariyy […]), Hafcide,
BAKARES,
Bakhchîch,
B […] ki b. Makhled,
Ibn el-B […] kir,
El-Bakk […] l, el- […] ddj.
BAK […] ADJ,
EL-BALALITA,
El-BALAT,
BALEARES,
BALICH,
BANA,
BANGHARA,
Barbier de Meynard,
BARCELONE, , ,
El-BARDOUYA,
BARDJA,
BARIDA,
BARKA,
El-Barr […] b. M […] lik,
BASFEDAL,
Basset, R.,
Bassoûn el-moloûk,
BASTA,
BASTALOU,
BATERNA,
BATRIR,
BATROUCH,
B […] yezid (Bajazet II),
BAYONNE, ,
BAZA, ,
BECHI,
BECHKITA,
El BEDI', palais,
BEDJANA, .
Bedr, vizir,
Beno […] Behlo […] l,
BEHNESA,
BEJA d'Espagne, dja.
BEKKA,
Awl […] d ben Bekk […] r,
Abo […] Bekr b. 'Abd el-Hakk, Mérinide,
Abo […] b. 'Abd er-Ra […] m […] n, Halcide,
Abo […] eç-Ciddik,
Abo […] b. Mo […] ammed b. Th […] bit,
Abo […] b. el-Montacir, […] Constantine,
Abo […] b. 'Omar, Almoravide,
Abo […] b. 'Othm […] n, Halcide, à Tripoli,

Abo […] b. Ya […] ya b. Ibr […] him, Hafcide,
Abo […] b. Abo […] Zakariyy […] , de Tunis,
Bekri, Abo […] 'Obeyd,
BELEO EL-'ONNAB,
BELICENA,
Belln […] s,
BELISENA,
BELLICH,
BELYARECH,
BELYAS,
Bendj,
BENKA,
BENNA,
BENOUL,
BENTYOUS,
BENZERT, , ,
Ber […] nès,
Berber b. Kays Ayl […] n,
Berber b. Kof […] b. Miçr,
Berbères, ,
BERDJA, Berja, .
Berghawala,
Berhoum, Abo […] 'Amir, vizir,
BERJA, v. Berdja.
Berni,
BERNIK, Bérénice,
Béryl,
Berzeli, Abo […] 'l-K […] sim,
BESBASA,
Ibn Besil el-Ghammàz,
Aboù 'l-Bessâm, vizir,
Beloûni, datte,
BEYANA.
BEYASA,
EL-BEYDA (Calatrava),
EL-BEYDA (Saragosse),
Beylik Mohsini,
BEYN ED-DOROUB,
BEYRAN,
El-BEYYAZIN, v. Albaicin.
Bezl'a, dite El-Imâm,
El-Biddya wa'n-nihâya.
BISKRA,
BIZERTE, v. Benzert.
BLANCHE, la, .
Blochet. E.,
Boabdil,
BOBASTRO, ,
El-BOCHARAT,
BOETIS,
EL-BOHEYRA,
Bokhâri,
BOLKOUNA,
Bologgin,
BOLTANA,
BONE, ,
El-BORDJ EL-MEKTOU […] ,
BOREYDJA,
BORNESGA,
BORT DJIK,
BORT NABARA,
BORT THAKAL,
BORT THEYADJA,
BORT KIYALA,
BORTANIYA,
EL-B […] RTAT,
BORTFAKA,

EL-BOSTAN,
Botr,
BOUGIE
BOUIRA,
BOU-NOURA,
BOUREGREG,
BRECHK,
BRIDJA,
BUA CUBA,
BURGOS, .
BURKIANA,
BUSCEMI,
BUTERA,
C
CABRA, ,
CAB […] A,
CABRIEL,
CACERES,
CADIX, , .
Ibn eç-C […] […] àr,
CAVROU,
Beno […] Caiw […] n,
CAGLIARI,
CALABRE,
Cal […] ed-Din, sultan,
CALASPARRA,
CALATA […] IMI,
CALATAYUD,
CALATHAMETH,
CALATRASI,
CALATRAVA,
CALATUBOL,
CALCA, liça.
C […] li […] b. C […] li […] .
C […] li […] KiC […] li […] ya,
C […] li […] Reis, à Alger,
C […] li […] b. Ya […] ya, […] Djerba,
Aboù C […] li […] ,
Ibn C […] li […] ,
B […] no […] C […] li […] ,
Ec-CALIHA,
CALLOSA,
CALPE,
CALTAGIRONE,
CALTAVUTURO,
Eç-C […] mç […] mb. Yoùsof b. 'Abd All […] h,
Campi […] a, la,
Canh […] dja,
Canne à sucre,
CAP DU JUIF,
CAPRI, .
CARINI,
CARMONA, ,
CARONIA,
CARRION, .
CARTUAGE, , , .
CARTHAGENE, ,
CASTELLA (Cacella), .
CASTELLON,
CASTELLON,DE LA PLANA,
CASTIGLIONE,
CASTILLE, , , la.
CASTILLEJAR,
CASTILLO DE AZNARON,
CASTILLODEL AL […] OGAVAR,
CASTILLODE CHIVER,
CASTRO,

CASTROGIOVANNI.
Catalan, le,
CATANE,
CAVERNE, la,
Caverne à feu interne,
CAZORLA,
CEFALIE,
CERVERA DEL MAESTRE,
CEUTA, ,
Ch […] diliyya,
Ech-Chà'ir F […] si,
Abo […] 'ch-Cha' […] r,
CHAKOURA,
Ibn Chakr […] ('Ali),
CHALA, , Salé.
CHALTICH,
CHANT FILA,
CHANT SOUN.
CHANT YADJ,
CHANTEBISA,
CHANTERIN,
ECH-CHAOUN, v. Chouch wa.
ECH-CHARA,
ECH-CHARAF,
ECH-CHA […] AT, ,
Charles, roi de France,
Charles,V, d'Espagne,
ECH-CHAWAT,
CHATEAU DE L'EMIR,
CHATEAU NEUF, à Merràkech,
CHATIBA,
Ch […] ibi (Khalal b. A […] med),
Ech-Cheb […] niyya,
CHEFCHAOUEN. V. Choùch wa.
Aboù Chekà'ik,
CHELIF des Benoù Wa […] il.
CHELOUBINA,
CHELWADH, CHELWADHI,
Ibn ech-Chemm […] s,
CHENKONIRA,
CHENTIT,
Beno […] Cher […] ll,
Cher […] ka,
Cher […] m,
ECH-CHERARAT,
CHERBI […] A,
Cherbonneau,
CHERCHEL,
CHERGHAL,
Cherh […] m,
CHERICHA,
Cherif, le,
Cherki, cuir,
CHEROUS,
CHETOUBAR,
Chety […] n,
Cheveux de Mesoûn,
Moulay ech-Cheykh b. Dhechebi, Sa'dien, ammed b. A med.
Ech-Cheykh b.'Ali b. Moûsa, chérif,
Ibn ech-Cheykh, ambassadeur sa' dien,
Ibn ech-Cheykh, el-'Adil,
Chiens de boucherie,
Chi'ites,
CHIMARA,
CHINCHILLA, .
Aboù 'ch-Chit […] ,
Ibn Abi'ch-Cho'ar […] ,

Chodj [...] ' ed-Din Khw [...] rizmi,
CHOKAR,
CHOKOURA,
CHOLEYR,
CHOUCHAWA (Chelchaouen),
CHOUKAR,
Chrétiens,
Chronique de Kayraudn,
CHYPRE,
CINTRA,
Cléopâtre,
COIMBRE, , ,
COLLADO DE LO NEGRO,
CONSTANTINE,
CONSTANTINE, du fer,
CONSTANTINOPLE,
Corail,
Corbeau de Noé,
Corbeau de Noé, église du Corbeau,
CORDOUE. , , ,
CORIA, .
CORLEONE,
CORSE, .
COSTUR,
Cour, A.,
CRETE,
CUENCA, .
CULLERA,
CUTANDA,

D

DAHR EZ-ZAWIYA,
DALIAS,
DAMAS,
Dà'oùd b. 'Abd el-Mou'min b. el-Mehdi,
Dà'oùdb. Ibrâhim Tckro [...] ri,
ED-DAR,
DAR EL-BEYDA,
DAR ED-DEBIBAGH,
DAR IBN MOCHGHIL,
DAROCA, .
ED-DAROUDJ,
DARRO,
DAWANKIR,
DAY,
Aboù, Debboùs el-W [...] thik, Almohade,
DEBDOU,
DEBDOUB,
DEKACH,
DELAYA,
DELOUL,
DELYAL,
Ed-Demtri,
DENIA,
DER'A,
DERADA,
Der'am, Der'i, indigo,
DEREN,
DERIDJA,
DERNA,
Derr [...] s b. Ism [...] 'Il,
Ed-Deylemi, médecin,
Ed-Deylemi, [...] asan b. Moùsa?),
Deysem b. Is [...] k,
Ibn Deysem,
Dhaloùm,
Ed-Dhehebi, chroniqueur,
Ed-Dhehebi, v. A med b. Mo ammed.

Abo […] Dherr D […] ondob,
Abo […] Dho'eyb,
DhoAbo […] 'l-Karneyn,
Didoùn,
DIMNACH, DIMONA,
ABOU DIRHEM, mur d'El-Abo […] ddj,
Dirhems courants,
DJABALA, gorge de,
DjAbo […] bir b. 'Ali Kelbi,
DJACA,
Dja'far, kAbo […] 'id,
Dja'far, Agha,
Dja'far, b. Mo […] ammed b. Hasan,
Dja'far, b. 'Omar b. […] afç […] n,
Dja'far, b. Yoùsof b. 'Abd All […] h,
DJAGHOU,
Djahwar, Abo […] l- […] azm,
DJALIKIYA,
Djallno […] s,
Dj […] lo […] t le Berbère,
Djâmi' el-mebâdi,
Djamla,
Ibn Djawchen,
Djawder Pacha,
DJAWDHARECH,
Djawher Djodàli,
El-Djawkali,
EL-DJAYYAROUN,
DJEBAL EC-COUF,
DJEBEL Akhdar,
DJEBEL 'Amroùs,
DJEBEL el-'Aroùs,
DJEBEL Awlh […] n,
DJEBEL el-Ber […] nis,
DJEBEL el-Bork […] o,
DJEBEL el-Bori […] t,
DJEBEL ech-Charal,
DJEBEL ech-C […] h […] t,
DJEBEL Choleyr, .
DJEBEL el Fat […] ,
DJEBEL el-Ko […] l,
DJEBEL L […] ham,
DJEBEL Nefoùsa,
DJEBEL en-Noùl,
DJEBEL el-'Oyoùn,
DJEBEL es-Seblka,
DJEBEL […] rik,
DJEBEL ez-Zebib,
Djebela b. el-Ayhem,
El-Djeblli,
Djefna,
DJELIZ,
DJENAN EL-WARD,
DJENAWA,
Djenfisa.
Djenn […] bi, Moç […] afa b. Hasan,
DJE […] AWA,
DJERBA,
Djerbi,
Djerdjtr,
Djerditr,
DJEZA'in BENI MEZGHANNA,
DJEZIRAT CHOKAR, v. Chokar.
DJEZIRAT EL-KHADRA,
DJEZIRAT MALITIMA,
DJEZIRAT OMM HALIM,
DJEZIRAT ER-RAHIB,

DJEZIRAT TARIF,
DJEZIRAT EL-YABISA,
Ibn el-Djezz […] r,
DJIDJEL,
Djilly […] na,
DJIRDJENT,
Djod […] le,
Djodh […] m,
El-Djo'eydi,
Djon […] da b. Aws,
Djorhom,
DJOUDJOU,
DJOULYANA,
Aboû Dobeyra […] ammoù,
Dogg […] la,
Do […] im, 'Abd er-Ra […] m […] n,
Ed-Dogh […] li, k […] 'id,
DOLAR, DOLLAR, .
DONNA LUCATA,
Dora,
DOURO,
Dozy, R.,
Dragon,
Dragut,
DUPERRE,
DURAZZO, .

E

L'EAU ROUGE,
EBRE,
ECIJA,
Edrisi. le Chérif,
EGLAGEL, AQLAQEL.
EGYPTE,
ELBE, Ile d',
ELCHE, .
Eléphant,
ELKEY,
ELVIRA, ELBIRA,
Elyasa' b. Abo […] 'l-K […] sim,
El-Emin, Abbaside,
Awlâd Emt […] ,
Epidémie,
ESCOBAR,
ESLA,
ESPAGNE, sq.
ESRAR,
ESTELLA,
ESTEPA,
ESTEPONA,
EVORA, ,

F

FADALA,
Aboù T-Fa […] l b. Ibrâhim b. 'Ali, Mérinide,
Ibn Fa […] l All […] h 'Omari,
FAHC,
FAHC, EL-BALLOUT,
FAHC, ER-RIH,
EL-FAHC,
EL-FAHMIYYIN,
EL-FAHMIN, .
Fakhr, concubine,
Fakhr, ed-Dawla, Abbadide,
Fakhr, ed-Din, imâm,
Famine,
F […] r b. Canh […] dj,
Fara […] b. Kin […] na Chedoùni,
EL-FARARA,

F […] rik b. Mo […] ar,
Abo […] F […] ris b. A […] med Dhehebi, Sa'dien,
Abo F ris Halcide. v. 'Abd el-'Aziz.
Abo F ris Mérinide, v. 'Abd el-'Aziz.
Farkad,
EL-FARO,
El-Fal […] b. Kh […] k […] n,
El-Fal […] b. Mo'tamid, Abbadide,
Fal […] o Miçr,
FAUSANIA,
FAVIGNANA, .
FAYYOUM,
FAZAZ,
FEDDJ EL-VARAS,
FEDDJ EL-MA'DEN,
FEDDJ YAKOUR,
Fedjll b. Abl Moslim,
FEKKAN,
Aboù T-Fench b. W […] thik, Abdel-wadite,
Fenek,
FENZANA,
Ferdinand et Isabelle,
FERGHANA,
EL-FEROUNDJA,
FERREIRA, .
Feu froid.
Fey et *butin,*
Fez. ,
El-Fez […] ri,
FICHTALA,
Abo 'l-Fid , v. Aboulféda.
FINANA,
FIRRICH.
Firrichi,
FLEUVE BLANC,
EL-FONDOUK (Hondon).
FONDOUK ER-ROKHAM à Tunis
Ibn 'Abo […] Forcy'a,
FORGHALIT,
FRAGA,
Francs.
FRONTERA,
FRONTIERE SUPERIEURE,
FUENGIROLA,

G

GABES,
GACAS,
GAFCA,
GAGHOU, .
Awl […] d G […] 'id,
GALICE, lisiya.
GALLIPOLI,
Gannawi,
GARAWA,
GENES,
GENIL.
Gens de la Cacerne.
GERACE,
GERGAL,
El-Gerni, k […] 'id,
Gezo […] la,
GHADAMES, ,
EL-GHADI,
EL GHADIR, Ghadir Warroù,
EL-GHADR,
GHAFIK.
Ghâfikites,

GHAFOUN,
Ghalâlika
GHALCHANA,
GHALISIYA,
GHANA,
Benoû Ghâniya.
GHARB,
GHARB, *et* MAGHREB,
GHARCHALA,
GHASKELAN,
EL-GHAWR,
Ibn Gh […] zi, chroniqueur,
GHAZNA,
Ghazz […] li, Abo […] […] mid,
Ghirbib, poète,
Ghiy […] ta,
Ghobrini, Abo […] Mehdi 'Isa,
Ghomâra,
El-Gho […] ri, sultan,
Ghozz, arcs des,
GIATO,
GIBRALEON,
GIBRALTAR, ville,
GIBRALTAR, détroit, .
GILIZ.
Girofe,
GIRGENTI,
Goliath,
GOLISANO ou COLLESANO,
Gomez b. Antonyàn.
GORGOLLITAS,
Goths,
LA GOULETTE,
GRAENA,
GRANDE TERRE,
GRATTIERI,
GRENADE. , ,
Grenat,
Grippe,
GUADALAVIAR,
GUADALAXARA,
GUADALQUIVIR. . , .
GUADIANA. , .
GUADIX, ,

H

[…] abacha,
[…] abboùs b. M […] lik Canh […] dji,
El- […] abib b. Ziy […] d,
Ibn […] abib,
H […] chim b. 'Abd el-'Aziz
Aboù H […] chim, Abbadide,
HADARRO,
[…] ADJAR EL-AYL,
Ibn […] adjar,
Ibn el- […] djeb,
[…] addj […] dj,
[…] addj […] dj, b. 'Omar,
El- […] addj […] r Fâsi,
[…] aiç b. Mo […] ammed b. Besil,
[…] aiç b. 'Omar b. […] afçoùn,
Aboù […] aiç Hint […] ti,
Hafcides, fin des,
Hafcides, dynastie des,
[…] aftz Chérif, à Fez,
[…] ,
El- […] akam b. Hich […] m,
El- […] akam b. 'Abd er-Ra […] m […] n,

El- […] kim, Fatimide,
[…] ALK EL-AIL,
[…] am […] ma, Mérinides,
Ibn […] amdis,
[…] amdoùn b. Besil, el-Achhab,
[…] amid b. Mo […] ammed Zedj […] li.
Abo […] […] âmid Andalosi,
Abo […] […] amid Andalosi,
[…] amida (A […] med) b. el- […] asan, Halcide,
EL- […] AMMA,
[…] AMMAT BEHLOUL,
Aboù […] amm […] da, kâ'id Sa'dien,
Aboù […] ammoù II Moùsa, Abdelwadite,
El- […] amr […] , à Merrâkech,
[…] amza b. Aboû 'l-Leyl,
[…] anach Can' […] ni,
[…] roùn, vizir julf,
[…] roùn, er-Rechid,
El- […] arr […] ni, médecin,
[…] arthema b. A'yan,
[…] arzoûz,
[…] asan, neveu de Soleym […] n II,
[…] asan, b. 'Ali Kelbi,
[…] asan, b. 'Ali Merrâkechi,
[…] asan, b. 'Ammâr b. 'All,
[…] asan, Pacha b. Kheyr ed Din,
El- […] asan b. Mo […] ammed el-Mas'o […] d.
El- […] asan b. Mo […] ammed b. […] asan. Hafcide,
El- […] asan b. Ya […] ya,
Aboù 'l- […] asan b. 'Abd el-'Aziz Aboù Fàris, Hafcide,
Aboù b. Cakr Merini,
Benoù […] asan,
[…] ass […] n b. Mo' […] wiya,
Aboù […] assoùn b. Mo […] ammed Portugali,
Aboù cousin paternel de Zeyd […] n, Sa'dien,
Aboù Hassoùn b. A […] med, Sa'dien,
Aboù Mérinide,
Aboù b. Cheykh Wa […] âsi,
El-H […] wi,
Ibn […] awkal.
[…] AWLAKA,
Haww […] ra,
[…] awz,
[…] ayder Pacha,
HEDJAZ,
Ibn Hemochk, Aboù Is […] k Ibràhim.
Henné,
El-Herewi,
Hergha,
Hersoùs, Horosus,
Heskoùra,
HICN CHANTMAYOR,
HICN EL-DJORF,
HICN EL-FARAH,
HICN IbN-HAROUN,
HICN EL-KACR,
HICN KEYVA,
HICN EL-MA'DEN,
HICN EL-MODAWWAR,
HICN ER-RAYAHIN.
HICN SOHEYL,
Benoù Hil […] l,
Hil […] li, k […] 'id,
HIMC,
Himyar,
Hint […] ta,
Hirdhawn.

HISN ALCHAUZ,
Histoire d'Egypte de Makrizi,
Histoired'Espagne,
[...] odeyr,
Benoù [...] odeyr,
[...] ODJR BADIS,
Ibn el-Homrah,
HONESTO,
HONEYN,
[...] oneyn b. Robwa.
Aboù [...] oreyra.
[...] oreyth b. Khaldoùn,
HORNACHUELOS,
HORNOS,
[...] oseyn, kâ'id.
[...] oseyn, b. 'Abd el-'Aziz, Aboù Fàris,
Awl [...] d [...] oseyn,
Beno [...] Hoùd,
Houdas, O.,
HUELVA,
HUESCA,
HUESCAR,
HUELE. .
Hyacinthe le page,

I

Ibàdites,
[...] ,
Ibràhim, Abdelwadite, cousin de Moùsa I,
Ibràhim, b. el-'Abb [...] s Korachi,
Ibràhim, b. el-Achkar,
Ibràhim, b. el-Aghlab,
Ibràhim, b. A [...] med, Aghlabite,
Ibràhim, b. 'Ali, Mérinide,
Ibràhim, b. 'Ali b. Moùsa, Chérif,
Ibràhim, b. Haddj [...] dj,
Ibràhim, b. Mo [...] ammed, Omeyyade,
Ibràhim, b. 'Omar Tekroûri,
Ibràhim, b.'Othm [...] n b. Mo [...] ammed, Hafcide,
Ibràhim, Sofy [...] ni, k [...] 'id,
Ibràhim, b. Yahya b. 'Abd el-W [...] hid, Hafcide,
Ibràhim, b. Yoùsof b. T [...] chefin,
IBRIKIYA,
ICEAHAN,
IDJLI, IGLI,
Idris I b. 'Abd Allâh,
Idris b. 'Abd All [...] h b. Mo [...] ammed b. Yoùsof,
Idris [...] ammoùdite,
Idris b. Idris b. 'Abd All [...] h,
Idris b. Idris b. Ibr [...] him Tekroùri,
Benoù Idris,
IF [...] IKIYA
Ifrikos b. Abraha,
Ifrikos b. Caysi,
IGLIZ,
'Ikd el-djom [...] n,
IKHMIN,
Ikhu [...] n eç-çafà,
Ikm [...] l el-ikm [...] l,
ILE AMBULANTE,
ILE DE LA DECEPTION,
ILE DES DEUX FRERES MAGICIENS,
ILE DES DIABLESSES,
ILE DES FEMMES,
ILE INTERMITTENTE,
ILE DE MALI [...] EMA,
ILE DU MOINE,
ILE DES MOUTONS,

ILE DES OISEAUX,
ILE SECHE,
ILE DES SUPPLIANTS,
ILE DU VOLCAN,
ILES FORTUNEES,
El-Im […] m *ou* Bezl'a,
Awl […] d 'Imr […] n.
Inb […] ' ol-ghomr,
Indigo,
Infiçàl daulat el-a […] n,
INNAWEN,
Irden Itzir […] n,
'Isa b. Choheyd.
'Isa b. Din […] r,
'Isa b. Idris,
'Isa b. Meymo […] n,
Awl […] d 'Isa,
Is […] k b. 'Ali, Almoravide,
ISLA MAYOR et ISLA MENOR,
Ism […] 'll b. 'Abd All […] h b. Dho […] ' n-Noùn,
Moulay Ism […] 'll b. 'Abd el-Malik,
Ism […] 'll b. Faradj. Aboù 'l-Fid […] , Naçride, en 813,
Ism […] 'll b. Faradj b. Ism […] 'll, Naçride, en 719,
Ism […] 'll b. el-K […] 'im b. 'Obeyd All […] h,
Ism […] 'll b. 'Obeyd All […] h le Mahdi,
ISMIR,
ISSER,
ISTAMBOUL,
IVICA,
'ly […] d Derlsi, cheykh,
IZNAJAR,
Izr […] k b. Menil,
J
JAEN, ,
JAHAFE de Séville,
JARDIN DES ROSES,
JERUSALEM,
JUCAR, v. Chokar.
Juan de Castille,
Juifs,
Juliana, chrétienne,
K
KABTAL,
KABTOUR,
KACHORA,
KACHTAL,
KACHTALA, ,
KACHTILYOUN,
KACIR, mer de,
KACR Ibn 'Abd el-Kerlm, ,
KACR 'Abd el-Kerlm, ,
KACR Boùbir,
KACR Gahn […] dja,
KACR el-émir,
KACR el-Horadana,
KACR beni Ken […] na,
KACR beni Ken […] sa,
KACR Maçmoùda,
KACR el-'Obbàd,
KACR Saddja,
EL-KACR (Kaçr çaghir. - el-djaw […] z),
EL-KACR (Alcacer do Sal),
EL-KACR (Kaçr Ibn Abl D […] nis),
KACRYANA,
Kâ […] i 'l-djemâ'a,
Kâ […] i 'l-djond,
Ibn el-K […] i,

El-KAFR,
KAGHOU,
KAHATA,
El-K […] 'im bi-amr All […] h,
KAIRE,
K […] itbay, sultan,
El-KALA'A,
El-KAL'A,
KAL'AT Bichr ou Bosr,
KAL'AT Dj […] bir,
KAL'AT el-Ghaw […] rib,
KAL'AT Beni […] amm […] d,
KAL'AT Haww […] ra,
KAL'AT Megblla,
KAL'AT Mehdi,
KAL'AT Mehdi b. Touw […] la,
KAL'AT Reb […] ,
KAL'AT et-Tarik,
KAL'AT Abi Tawll,
KAL'AT Ibn T […] oula,
KALAKOUNI,
Kalâ'id,
KALCHANA,
KALHAN,
Kalkachendi, A […] med b. 'Ali,
KALMARA,
KALTHAELFAR,
KALSANA,
KALYOUDJA,
El-K […] mil, eunuque,
Ka'nab,
KANBANIYA,
Kançoùh Gho […] rl,
EL-KANDIL (El-Kantir),
K […] noùn Andalosi,
KANTARAT MAHMOUD,
KANTARAT I-S-SEYF,
EL-KANTARA,
Kà'oùda,
KASAS,
Benoù Kasi,
El-K […] sim b. […] ammoùd,
K […] sim Zerhoùnl,
K […] sim khall […] a,
Aboù 'l-kàsim b. Mo […] ammed b. Abi 'n-No'aym,
Aboù 'l-kàsim b... vizir des Naçrides,
Aboù 'l-kàsim b. […] ammoùd, k […] 'id,
KASTILA,
KASTILIYA,
[…] YCHATA,
[…] YRAWAN, , , , , ,
Kays b. Zoheyr,
KAZROUNA,
El-Kebir el- […] ssoûni.
Kebir er-Ro'o […] a,
KECHKI,
Kecht […] ti,
El-Kel […] 'i, saint,
KEN […] SAT EL-MA,
KENOUSA,
Ker […] met b. el-Manço […] r,
Kerm […] n,
Ibn Kerm […] n,
Ibn Kethir,
El-KHADRA,
EL-KHALICA,
Benoù Kh […] lid,

Khalifa,
Ibn Khallik […] n,
EL-KHANZARIYYA,
Ibn el-Khalib, à Kayraw […] n,
Khaudridj,
KHAWLAN,
Khazars,
Ibn el-Khed […] ,
Khemis b. Zebra,
EL-KHEMIS,
Kheyr ed-Din Pacha,
KHEYRAS,
El-Khi […] r Djez […] 'iri.
Killdj 'Ali Pacha,
Ibn Killis, vizir,
KINNESRIN,
KINTOCH MA'AFIH,
Kitâb el-bedi',
Kitâb ed-dou […] *el el-monkafi'a.*
Kitâb Rodjâr,
El-Kiya Harr […] si,
Kobeyti, el- […] ddj.
El-Koçbi,
EL-KODOUN,
Ko […] ey […] a, année de.
Konya, emploi de la,
Koreyb b. Khaldoùn,
KORT,
El-Kor […] obi, Mo […] ammed b. A […] med.
Koss b. S […] 'ida,
KOSTANTINIYA,
Kot […] ma,
El-KOTOBIYYIN,
Koubbat en-Naçr,
KOUCIRA,
KOUDYAT EL-MEKHALI,
KOUFA, la petite koufa,
KOUKA,
KOUKOU,
Ibn el-Koù […] iyya,
KOUZ,

L

LAC MORT,
EL-LAHOUN,
LAKANT, Alicanto,
LAKANT, grande et petite,
Lakhm,
L […] l Cafiyya,
Lam […] *, lam* […] *i,*
Lam […] a,
Lam […] oùna,
LANA *ou* Laka,
Làoud b. Nimroud,
Lapin,
Lapis-lazuli,
LARIBUS,
Lavoix, H.,
Law […] ta,
Ibn el-Lebb […] na,
El-Lebib, page 'Amiride,
Lebloûni, datte,
LECCE,
LECHNECH,
LEON, ,
LERIDA, , .
LEVANZO, ,
Lévi-Provençal,

Levon VI, de Sls,
Benoù 'l-Leyth,
LI ACI,
LIBRILLA,
Awl […] d Aboù 'l-Lif,
LINOSA,
LISBONNE,
Livre des merveilles, .
Loderlk,
LOJA,
LOMBARDIE,
Lope b. Mandril,
Lope b. Meymoùn,
Lope b. Mo […] se,
LORCA,
LOUATA MEDYEN,
El-Lou […] ti F […] sl,
LOCCHA, v. Loja.
LOUDJES.
Louis IX, Saint-Louis,
LOUR […] , el-Ourit,
LUCENA,
M
Ma'bed b. el-'Abb […] s,
M […] ch […] , Mich […] ,
Maçmoùda,
EL-MA'DEN, Almada,
Madjoùs,
MADRID, .
MAGHAM, .
MAGHREB,
MAGHREB, citérieur,
MAGHREB, extrême,
MAGHREB, ultérieur,
Ma […] alli,
Aboù Ma […] alli,
Mahdi,
MAHDIYYA, ,
MAHLEB EL-'OKAB,
Ma […] mo […] d, chef insurgé,
Ma […] mo […] d, k […] 'id d'A […] med Dhehebi,
Ma […] mo […] d, Soùdàni, juristes fils de,
EL-MAHOUR,
Mahrez, saint,
MAKARA,
Makrizi,
MALAGA, ,
Malaki,
M […] lek b. Anas,
M […] lek b. Woheyb Andalosi,
Benoù MM […] leklek,
Malekites,
MALI,
MALTE, ,
MM […] lekmi el-'Hdj,
El-Ma'moùn, Abbaside,
EL-M […] 'MOURA,
Mançoùr, Fatimide,
Mançoùr, descendant d'Abd el-Mou'min,
Mançoùr, b. el-'Abb […] s,
Mançoùr, b. Bologgin,
Mançoùr, b. Mawl […] hom,
Mançoùr, Nomeyli (Debili?),
Mançoùr, b. Yahya, k […] 'id,
MANCOURA, près Fez,
EL-MANCOURIYYA,
M […] r b. Canh […] dj,

Ma'r […] n b. […] amza,
MARAS,
MARBELLA, ,
MARCHENA,
MARETTIMO,
El-Markech (Rodrigo Pouce de Leon),
MARMARIA,
MARSALA,
Mas'oùd b. 'Abd All […] h, marabout,
Mas'oùd ed-Doùr,
Mas'o […] di,
MASSA,
MASSA, MASSET, , ,
Massignon, L.,
Matghara,
Mawlâhom b. Abo […] 'l-Leyl,
MAYORQUE,
MAZAGHAN, MAZIGHAN, ,
EL-MAZEMMA, .
MAZERA,
Beno […] Maznly (Mozni),
MAZOUNA,
MEDDJANAT ET-TAWA […] IN, ,
Medghara,
MEDINAT EL-FARADJ,
MEDINAT EL-MA'DEN,
MEDINAT SALEM,
MEDINA CELI, .
MEDJAZ EL-MECHRA',
Meghila,
Me […] l,
Me […] mid,
Mehdi, Mehdiyya; v. Mahdi, Mahdiyya.
Mekl […] ta,
Mel […] legha,
Melh […] n b. 'Orwa,
MELIKA,
MELILLA, ,
MELIS,
Melt […] ,
MELLALA,
Mélloùk,
Aboù Melloù […] a,
Nenâhidj el-fiker,
MENAKH EL-BAKAR,
Mendni, miel,
EL-MENAR,
MENCHER,
MENDJOUCH,
MENTOUR,
MEQUINENZA; v. Mikn sa.
MER DES ANGLAIS,
MER ENVIRONNANTE *ou* TENEBREUSE,
MER MEDITERRANEE,
MER DE SYRIE,
MER TYRRHENIENNE,
El-Merboù, fakih,
Mercure,
EL-MERDJ,
MERDJ DABIK,
Mérida, fille d'Horosus,
MERIDA,
Benoù Merin, ,
MERMADJENNA,
MERNANA,
MERRAKECH, ,
MERRAKIYA,

MERSA 'O-DEDDJADJ,
MERSA 'R-RIMAD,
MERSA SIKDA,
MERSA ZEYTOUNA,
MERSIN,
MERTOLA,
Merw […] n el-Dja'di,
Merw […] n b. Djahwar,
Merw […] n b. 'Obeyd Allàh b. Besil,
Ibn Merw […] n (Djàliki?),
MESDJID EL-KACCARA,
MESID EL-KHACHEB,
EL-MESILA,
MESKOURWAN,
El-Mesloùkh, ammed b. 'Abd Allàh.
Mesoùfa,
MESOUN,
Messie, le,
MESSINE,
Ibn Mestana,
METTIDJA,
Meysoùr, page d'El-Mondhir,
Mez […] ta,
MICHEWANES, MICHOUNECH,
MICA,
Mihr […] n b. 'Abd Rabbihi,
MIKNASAT EZ-ZEYTOUN.
MIKNASA *ou* MEQUINENZA,
MILA,
MILAZZO,
MILETO,
MILVANA,
Mines,
MINEO,
MINORQUE, .
Miryem, soeur d''Abd el-Melik,
MISILMERI,
MISTASA,
Mo'àdh b. Djebel,
Mo'àdh b. 'Othm […] n,
Mo'ammel, el-Yem […] ma,
Mo'ammel, b. Amll,
Mo' […] wiya b. […] odeydj,
Mo' […] wiya b. Mohammed,
Moç'ab b. 'Imràn Hamd […] ni,
Moç […] afa, pacha,
Moda […] na,
Modj […] hid, el-Mowafiek,
Aboù 'l-Mo […] ridj, ennuque,
MOGADO […] ,
El-Moghrib […] akhb […] r ahl el-maghrib,
Mo […] ammed V b. Yoùsof, Naçrlde,
Mo […] ammed VII, Mosta' […] , Naçride,
Mo […] ammed VIII b. Yoùsol. Naçride,
Mo […] ammed XI. Aboù 'Abd All […] h, Naçride,
Mo […] ammed XII b. Sa'd, Naçride,
Mo […] ammed b. 'Abd All […] h, Omeyyade,
Moulay Mo […] ammed b. 'Abd All […] h, Mesloùkh, Montacir. Sa'dien,
Mo […] ammed b. 'Abd el-'Aziz. Mançoùr, […] afcide,
Mo […] ammed b. Mérinide,
Mo […] ammed b. 'Abd el- […] akk,
Moulay Mo […] ammed b. 'Abd el-K […] dir, Sa'dien,
Mo […] ammed b. 'Abd el-Mou' […] in, Almobade,
Moulay Mo […] ammed b. 'Abd el-Mou'min,
Mo […] ammed b. 'Abd er-Rahm […] n I. Omeyyade,
Mo […] ammed b. II, Omeyyade,
Mo […] ammed b. 'Abd er-Rahmàn b. Moùsa, Abdelwadite,

Mo […] ammed b. Todjtbl.
Mo […] ammed b. el-Ach'ath b. 'Okba,
Mo […] ammed b. A […] med b. A […] med, Ibn el-K […] di,
Mo […] ammed b. 'Ayy […] chi,
Moulay Mo […] ammed b. A […] med Dhehebi, Sa'dien,
Mo […] ammed b. A […] med Haww […] ri, cheykh,
Mo […] ammed b. 'Adjtsi,
Mo […] ammed b. Kaçri,
Mo […] ammed b. Montaçir, Abdelwadite,
Mo […] ammed [b.'Ali]b. 'Imràn […] asani,
Mo […] ammed b. 'Ali b. Moùsa b. R […] chid, chér […] ,
Mo […] ammed b. b. Sa'd, Naçride,
Mo […] ammed b. Aboù 'Amir,
Mo […] ammed b. Aboù 'Amm […] ra,
Mo […] ammed b. Aswad,
Mo ammed Azrak, M rinide,
Mo […] ammed b. Bechir, k […] di.
Mo […] ammed b. Aboù Bekr,
Mo […] ammed Benoùni, mizw […] r.
Mo […] ammed Caghir, Aboù 'l-L […] ,
Mo […] ammed b. Chàkir Kotobi,
Mo […] ammed b. Cher […] bil Ma' […] siri,
Mo […] ammed b. Djahwar,
Mo […] ammed b. Aboù 'l-Fa […] l W […] thik.
Mo […] ammed Aboù 'l- […] asan b Aboù Fàris, Hascide,
Mo […] ammed b. […] addjàdj,
Mo […] ammed b. el- […] addj […] dj (el- […] àddj?),
Mo […] ammed b. […] asan b. Mo […] ammed M […] s'-oùd, Hascide,
Mo […] ammed b. 'Imr […] n, Mérinide,
Mo […] ammed b. 'Isa, secrétaire Sa'dien,
Mo […] ammed b. Ismà'll b. 'Abh […] d,
Mo […] ammed el-Kaççàr,
Mo […] ammed Kaçri, ammed b. A med Portugali.
Mo […] ammed b. el-K […] i,
Mo […] ammed b. Kai […] oùn,
Mo […] ammed b. Aboù 'l-K […] sim Kos […] ntini,
Mo […] ammed b. el-Kawther,
Mo […] ammed b. Khalal Oucht […] ti,
Mo […] ammed b. Lope,
Mo […] ammed b. Mançoùr, Montaçir, Halcide,
Mo […] ammed el-Mas'oùd, b. 'Othm […] n, Halcide,
Mo […] ammed b. el-Mawàli (?),
Mo […] ammed b. Meymoùn,
Mo […] ammed b. Mo […] ammed b. Aboù Th […] bit, Abdelwadite,
Moulay Mo […] ammed b. Mo […] ammed Mahdi, el-Harràn, Sa'dien,
Mo […] ammed b. Mo […] ammed Netesi (Tenesi ?),
Moulay Mo […] ammed b. Mo […] ammed el-Mahdi, Sa'dien,
Mo […] ammed b. Mo […] ammed b. Sahl,
Mo […] ammed b. Aboù Mo […] ammed Mahdi, Kà'id,
Mo […] ammed b. Moùsa Gh […] fiki Ichbili,
Mo […] ammed b. Mozui,
Mo […] ammed b. N […] ir Hint […] ti,
Mo […] ammed b. Naçr, k […] 'id,
Mo […] ammed b. b. Aboù 'Abd All […] h le Gaucher, Naçride,
Mo […] ammed b. 'Omar (Ibn el-Koù […] iyya),
Mo […] ammed b. b. Lob […] ba,
Mo […] ammed b. 'Othmàn b. 'Abd er-Ra […] mân, Abdelwadite,
Mo […] ammed b. b. A […] med, Mérinide,
Mo […] ammed b. el-Mas'oùd, ammed Mas'oùd.
Mo […] ammed Portugalib.ech-Cheykh,
Mo […] ammed b. Sàsi,
Mo […] ammed b. Sa'd b. 'Ali, Naçride,
Mo […] ammed b. Selàma,
Mo […] ammed b. es-Selim,
Mo […] ammed Semr […] wi,
Mo […] ammed b. Soly […] n,
Mo […] ammed b. Soleym […] n Lam […] l,

Mo […] ammed el-T […] 'i […] ,
Mo […] ammed b. Th […] bit... b. 'Amm […] r,
Mo […] ammed Th […] blti,
Mo […] ammed b. Toùmert,
Mo […] ammed b. Wa […] ,
Mo […] ammed b Welld b. Gh […] nim,
Cheykh Mo […] ammed b. Aboù Zakariyy […] Ya […] ya Wa […] si,
Mo […] ammed b. Ya […] ya A'arr […] ç,
Mo […] ammed b. Mostançir, Hatcide,
Mo […] ammed b. Aboù Ya […] ya Zakariyy […] ,
Mo […] ammed b. Ya'koùb, en-N […] cir, Almohade,
Mo […] ammed b. Yoùsof b. 'All […] n,
Mo […] ammed b. Zakariyyà Li […] y […] ni,
Moulay Mo […] ammed Cheykh b. Zeyd […] n, el-Açghar,
Mo […] ammed b. Ziy […] d,
Mo […] ammedi, dinar,
Mo […] riz b. Khalaf,
Mo […] yl So […] si (Ya […] ya b. 'Abd All […] h),
MOIO,
El-Mo'izz b. B […] dis,
El-Mo'izz Fatimide,
Moloûk e […] -ta […] 'if,
MOLOUYA,
EL-MONAKKAB,
MONASTIR,
MONDEGO,
El-Mondhir b. Mo […] ammed, émir, sq,
Moneyder Ifriki,
Ibn Moukidh,
EL-MONSEIBANE,
El-Montaçir b. Aboù Hammoù II, Abdelwadite,
MONT CHAKOUR,
MONTAGNE DE FEU,
MONTAGNE DES JUIFS,
MONTAGNE DE LA LAINE,
MONTAGNE DE L'OR,
MONTAGNE DU RAISIN,
MONTAGNE DE SICILE,
MONTAGNE DU VOLCAN,
MONTALBANO,
MONTE SERIO DE BALEYO,
MONTEMOR (MONTMAYOR), .
MORAD, MORATALLA,
Moràd,
MORADEMI 'L-HADJARA,
MORBATIR,
MORELLA,
MORON,
MOSELLEMA,
MOSTAGHANEM,
El-Mosta'in b. Hoùd,
El-Mostançir, Fatimide,
El-Mostançir, 'Abd All […] h, Mérinide,
El-Mostançir, 'Abd el-'Aziz, Mérinide,
El-Mostançir, A […] med b. ibrahim, Mérlnide,
El-Mostançir, Hakam II d'Espagne,
El-Mostazhir, Abbaside,
Awl […] d Mot […] ',
El-Mo'taçim, A […] med b. Aboù […] ammoù, Abdelwadite.
Motaddjalin,
El-Mo'tamid b. 'Abb […] d,
El-Mo'tamid b. Aboù Fàris 'Abd el-'Aziz,
Mo […] arrif b. 'Abd Allàh,
Mo […] arrif b. Aboù'r Rebl',
El-Motawwakil,
El-Abdelwadite,
El-Hafcide,

Motefarrika,
Motenebbi,
Mo […] raf,
Moulins flottants,
Mou'min b. Sa'id,
Mouràd Khàn III,
Mourid Portuguis,
MOURILA,
Moùsa b. el-'Açi,
Moùsa b. Fàris Aboù 'Inàn, Mérinide,
Moùsa b. […] odeyr,
Moùsa b. Kasi,
Moùsa b. Mo […] ammed b. Ziyàd,
Moùsa b. Moùsa,
Moùsa b. Noçayr,
Moùsa I b. 'Othmàn, Aboù […] ammoù, Abdelwadite,
Moùsa b. Sàlim Khawlàni,
Moùsa b. Yoùsof b. 'Abd er-Ra […] màn, Abdelwadite,
Ibn Mozayyin,
MULA,
MUNDO,
MURCIE, ,
MURES,
MURGIS,
MURVIEDRO,

N

NACHLACHET,
En-Nàçir Ilintàti,
En-Nàçir 'Abd er-Ra […] màn III, d'Espagne,
En-Nàçir b. 'Abd All […] h b. A […] med Dhehebi, Sa'dien,
N […] çir ed-Dawia,
Naçr, eunuque,
Ibn N […] dir,
Benoù Nàdir,
NADJDA, mont,
En-Na […] r b. Sel […] ma,
NAFEL,
NAFTA,
NAHR EZ-ZEYTOUN,
NAJERA,
Naknaki,
NAKOUR, ,
En-Nakals, A […] med,
Nâr sârisiyya,
NARBONNE, .
NASO,
NAVARRE,
[…] *'ib.*
Nazin es-soloûk si […] el-moloûk,
Bent Ibn Neddjoù,
Nedjm ed-Din 'Askal […] ni,
NEFICH.
NEFIS,
NEFOUSA,
NEFSI,
NEFTA,
NEFZAWA,
NEGAOUS,
Nekkarites.
NERDJES,
NICOSIA,
NICOTRA,
NIEBLA, ,
NIFFIS, NEFIS,
Nihâyel el-'arab,
Nikfo […] r, Nicéphore,
NIL,

Nimroûd b. Kan' […] n,
Ibn Nimro […] d,
NOCEDA,
Normands,
NOTO,
NOUL LAMTA,
NOUN,
NOUN, de Sicile,
NOUTOS,
Aboù Nowàs, poète,
Nozhat el-mocht […] k,
Nozhat el-hâdi,
Nubiens,

O

OASIS.
OASIS. à dattes,
OASIS. intérieures,
OASIS. pays des oasis,
OBAL (Obejo), ,
OBBA,
'Obeyd All […] h b. 'Abd el-'Aziz.
'Obeyd All […] h b. Idris,
'Obeyd All […] h b. Kazlam […] n,
'Obeyd All […] h Mahdi Fatimide,
'Obeyd All […] h b. Mo […] ammed b. Aboù 'Abda,
'Obeyd All […] h b. Ya […] ya,
OCSONORA,
EL-'OKAB,
EL-'OKAYRA, rue,
'Okba b. Nâf […] ,
OLIOLA,
Olivier miraculeux,
'Oloùdj 'Ali,
'Omar, Attaside,
'Omar, serviteur des vizirs.
'Omar, Aboù H […] ncêtre des Haicides,
'Omar, b. 'Abd All […] h b. 'Ali, vizir.
'Omar, b. 'Abd el-'Aziz,
'Omar, b. 'Ali, Mérinide,
'Omar, b. […] afçoûn.
'Omar, b. el-Kha […] àb,
'Omar, b. Mo […] ammed b. 'Omar Kaldjàni,
'Omar, b. 'Othm […] n, Mérinide,
'Omar, b. Ya […] ya b. 'Abd el-W […] hid, Hafcide,
Aboù 'Omar b. Bichr,
Aboù 'Omar b. Aboù Hammo […] H Moùsa,
Awl […] d Sidi Bou 'Omar,
'Omeyr, marabout,
Omeyya b. […] sa b. Choheyd,
Omeyyades,
OMM REB […] ,
Omm Soleym bent Melhàn,
Or,
ORAN, , ,
EL-ORBOS,
ORETO,
ORIHUELA,
ORIHUELA, de Segura et Orihuela de Tremedal,
'Orwa b. Th […] bit,
Aboù 'Orwa,
Ibn Oseyd,
OSSUNA, .
El-'Olbi. juriste,
'Othm […] n Aderghal b. 'Abd el- […] akk,
'Othm […] n b. 'Atl […] n,
'Othm […] n b. A […] med, Mérinide,
'Othm […] n b. Idris, de Gabès,

'Othm […] n b. Tekroùri,
'Othm […] n b. Mançor […] r b. 'Abd el-'Aziz, Haicide,
'Othm […] n b. Mo […] ammed. Omeyyade,
'Othm […] n b. Sa'dien,
'Othm […] n b. b. Aboù Fàris, Haicide,
'Othm […] n b. Aboù 'l-Ol […] ', K […] 'id,
'Othm […] n b. Sabl',
'Othm […] n b. Sa'Id Maghrebi,
'Othm […] n b. Ya'ko […] b, Mérinide,
OTRANTE, .
OUDIANE,
OUDJDA,
OULILI,
OURECHIN,
OUNIKA,
OUSILEN,
OVIEDO,
OVEJUNA,
'Oyoun et-taudrikh,

P

PALERME, .
PALESTINE,
PALLARS,
PANCORVO,
PANTELLARIA,
PARGA, .
PARTINICO,
PATTI,
PAYS DES JUJUBIERS,
PAX JULIA,
PECHINA,
PEDROCHE, , .
PEDRUGUER,
PINA NEGRA,
PINA SCIRA,
PENINSULE HISPANIQUE, ,
PENISCOLA,
PENTAPOLIS,
Perles,
Peste,
PETREL,
Philippe III,
PIAZZA,
PISE,
Piyâll Pacha,
PLANA,
PLATANI,
POINTE DANGEREUSE,
POITIERS,
PORCUNA,
PORT-VENDRES,
PORTES OU PORTS,
PORTO,
PORTUGAL,
Portugais,
PORTUGALETE,
Portukich (Don Sébastien),
PRIEGO, .
PRIZZI,
Psaumes,
Ptolémée Claudien,
PULPIS,
PURCHENA, .
PYRENEES,

Q

QUESADA,
QUINTOS,

QUIXERO,
R
RABITA,
Er-R […] i, Yezid, Abbadide,
RADJOUN,
Ragd […] n b. […] amza,
RAGUSE,
EH-RAHMAN, montagnes,
Er-Ra […] m […] niyya, mère d''Abd el-Melik Sa'dien,
RAJA,
RAHOUN,
RAKA,
Er-Rakk […] ', cheykh,
RAKKADA,
Rama […] n Pacha,
Ibn Rama […] n,
RA'S EL-MA, près Fez,
Ravenet,
Benoù Rawâha, poète des,
Er-Rechid b. Mo […] ammed b. […] asan, Hascide,
Rechâchi, coudée,
ER-RECIF,
Redjr […] dja,
REGGIO,
Reinaud,
Ibn er-Rek […] 'iyya,
REKANA,
REKRAKA,
REQUENA,
REYYO,
RIBAT EL-FATH,
Ri […] w […] n, k […] 'id,
Ri […] w […] n, portier turc,
RIF,
Ris […] *la* de Kayrawâni,
RIVIERE BLANCHE,
Rivière souterraine,
ROCAFA,
Roger de Sicile,
ER-ROKN,
ER-ROMANIYA,
ROME,
RONDA,
RO'OUS ECH-CHI'AB,
Rostem Pacha,
ROUM,
Roweysi'b. Thâbit,
Rubis,
RUGAYA,
S
Saavedra,
S […] boùr, page 'Amiride,
ES-SACELIO,
SACRALIAB.
Sa'd b. 'Ali b. Yoùsof, Mosta'In, Naçride,
SADDJA,
Sa'doùn, khalifa,
Sa'doùn, Soronbaki,
SAFH ED-DEYLEM,
Safran,
SAGHI (K […] ghoù),
SAHAGUN,
SAHARA,
ES-SAHELA,
Aboù Sahl Iskender […] ni,
Es-Sâ'i, cheykh de Fez,
Es-Sa'Id, Mo […] ammed b. 'Abd el-'Aziz,

Sa'Id b. Mo […] ammed b. Bechir,
Sa'Id b. es-Salim,
Sa'id b. el-Mondhir,
Sa'id b. Soleymân,
Sa'id b. Ghâfiki,
Sa'id b. Yahya, à Djerba,
Ibn Sa'id Gharn […] ti,
Benoù Sa'id,
SAINT GILLES,
SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE, ,
SA'IS,
Sakh […] wi, Mo […] ammed b. 'Abd er-Ra […] màn,
Sâkil,
SAKIYAT EL-HAMRA,
SAKNAKOU,
SAKOUTIYA,
SALAMANQUE.
SALE,
SALEMI,
S […] lim Her […] wi,
Aboù Sàlim b. Yoùsof, Mérinide,
Ibn Sàlim, kà'id,
SALOBRENA,
SALTICH, ,
SAMIRA,
SAN CRISTOBAL,
SAN ERDAM,
SAN ESTEVAN,
SAN MARCO,
SAN PEDRO,
SAN TELMO,
Sancho de Pampelune,
SANGUEZA,
SANTA JULIANA,
SANTA Maria.
SANTA Maria de l'Algarve,
SANT EUVEMIA,
SANTO STEFANO VECCHIO,
SANTAREM,
SANTARIYYA,
SARAGOSSE,
SARDAIGNE, ,
Sid Sàsi,
SATRA,
SAYONA,
SAWA *ou* SARA,
SCIACCA.
SCICLI,
Aboù 's-Sebà', Halcide,
Sébastien de Portugal,
SEBIBA,
SEBKHAT EL-BOHRYRA,
SEBOU.
ES-SEBTAT.
SEDDAD,
Ibn Sefer Merini,
Sefsàriyya,
SEGOVIE, .
SEGRE,
SEGURA, ,
SEGURA, de la Sierra,
SEHER,
SEIBA,
SEKSAWA,
SELA, SALE,
Sel […] b. Kh […] m,
Selim I. sultan,

Selim II,
Benoù 's-Selim,
Ibn es-Selim,
Sem fils de Noé,
Es-Semm […] , cherli,
Sept Dormants,
Serâki, indigo,
Serghini, Aboù Mo […] ammed, secrétaire,
Ser […] n […] ayyàni,
SEROUCH,
SETIF,
ES-SETRA,
SEVILLE. , ,
Seyf b. […] bir Barboû'i,
SFAX, ,
SICILE, sq,
SIDJILMASSA, , , .
SIDONA,
SIERRA ABELBEIHA,
SIERRA DE ALCARAZ,
SIERRA DE ALMADEN,
SIERRA GRILLEMENA,
SIETE FILLA,
SILLA,
SILVES, .
SIMERAN,
Sinàn Pacha,
SIS,
Siyâsat el-moloûk,
SKIKDA,
SOBEITALA,
SODASIYYAT,
Sofy n b. 'Abd Rabbihi,
Soky […] Is […] k,
Soleym […] n b. 'Abd All […] h b. Yoûsol, Mérinide,
Soleym […] n b. A […] med […] oz […] mi,
Soleym […] n b. Aswad Ballo […] i,
Soleym […] n b. Djàmi',
Soleym […] n b. Dà'oùd,
Soleym […] n b. […] akam, Omeyyade,
Soleym […] n Kh […] n, Soliman II,
Soleym […] n b. Mo […] ammed b. W […] nsoùs.
Soleym […] n b. Zerboûni, cherif,
Soleym […] n el-Mosta'in, Omeyyade,
Abo […] Soleymàn b. 'Omer b. […] alço […] n,
SOLORIUS, mons,
SOMMATINO,
SORITA,
SORT, .
SOUDAN,
SOUF,
Soufre rouge,
SOUK HAMZA,
SOURCE DES HEURES,
SOURCE de Grenade,
SOUS,
SOUS, CITERIEUR,
SOUS, ULTERIEUR,
Sousi, soussien,
SOUSSE, ,
SPARTEL, cap,
SPERLINGA,
Sucre,
SUEL,
SUFETULA,
SYRACUSE,
SYRIE,

T

TABAHRIT,
TABARKA, ,
Ibn […] ab […] taba, Aboû 'l- […] asan,
Et-Taber […] ni,
Table de Salomon,
TABRIDA,
T […] chelin b. 'Ali, Mérinide,
T […] chelin b. Yoùsof, Almoravide,
Abo […] Tâchelin b. Abo […] […] ammoù II,
Abo […] Tâchelin b. Mo […] sa. Abdelwadite, m n I.
TACHEKA, TACHEKET,
TADBIR,
TADELA,
TADEMIT,
TADENOUN,
TADER,
TADJENOU,
Et-Tadjo […] bi, 'arif,
Tadjo […] blyya,
TADJOURA,
TADMEKKA,
TAFENA, TAFOUN,
TAFERSIT,
TAFERSITA,
TAFILALET,
TAGE,
TAGHAT,
TAGHAZ, canal,
TAHADDERT,
TAHERT, ,
[…] hir b. Aboû H […] ro […] n,
Et- […] 'i', k […] 'id,
Takçaba […] os […] mi,
TAKEMADDERT,
TAKIFA,
TALIKA,
TAKORONNA,
TALAMANKA,
TALAVERA, ,
ET-TALI'A,
[…] loût b. 'Abd el-Djebb […] r,
TALYATA,
EL-TAMBRE,
TAMEDAT,
TAMEDALT,
TAMEDIT,
TAMESIT,
TAMROUT,
TAMESNA,
TAMSENA,
TANGER, , ,
TANMELALT,
TANSIFT,
TAORMINE,
TAOUDA,
Beno […] Tao […] da,
Benoû Taourt,
TAOURAK,
Et- […] ar […] rid,
TARAZONA,
ET-TARBI'A,
TARCHICH,
TARDJIOUCH,
Ibn T […] rela,
TARENTE, .
[…] ARF EL-FAKHKH,

[...] ARF el-Kandil,
TARGELA,
Tarif el-Wellh (?),
TARIFA,
[...] rik,
[...] rik, b. Ziy [...] d,
Ta'rîkh el-bedr,
TARMI,
Taroùb, mère d''Abd All [...] h,
TAROUDANT,
TARRAGONE,
ET-TARSOUS,
TARTOUCHA,
TARYANA,
TASAKDALT
TASEKKA,
TAVI,
TAWMA,
Beno [...] Tawra,
TAWZEH, ,
TAZA,
TAZKAGHET, TAZOKKAGHT,
Tcherkesses, sultans,
TEBESSA,
TEDELLIS,
TEDJRARIN,
TEFAT,
TEHOUDA,
TEKROUR,
Tekro [...] r b. Thoùzgay,
TEMAOUT,
TEMENTFOUS,
Temm [...] m b. 'Alkama,
Temm [...] m b. 'Amir b. A [...] med,
TEMPLE DE VENUS.
TEMSAMAN.
TENDABER,
TENES, ,
TENIAT EL-BEGASS,
TENKOUDRAGH,
Terre comestible,
TERMINI,
TESOUL,
TETUAN,
TEYFACH,
Th [...] bit b. 'Amm [...] r,
Th [...] bit b. Mo [...] ammed... b. 'Amm [...] r,
Aboû Th [...] bit 'Amir b. 'Abd All [...] b, Mérinide,
THAGER EL-ANBAR,
THAGER EL-MENAR,
THAWRIA,
Ibn et-Thimna,
Thon,
Et-Tibr el-mesboûk,
TIDSI,
TIFELFELT,
TINIDJA,
TINMELEL, ,
Awlâd Ibn Tires,
TITERI,
TIWIWIN,
TIXCAR, .
TIYOUMETIN,
TLEMCEN EL-DJIDAR, ,
TOBNA,
TOCHANA.
TOCHOMMECH,

Et-Todjlbi, trésorier,
Todjlbites,
TODMIR,
To [...] fat el-moloûk,
TOKYOUC,
TOLEDE, , , , sq,
TOLGHA,
TOLMEYTHA,
Tomânbây, sultan,
TOMBOUCTOU,
Torbel,
TORRE DE MELISENA,
TORRES DE OESTE,
TORRON,
TORTOSE, ,
Torto [...] cht, Aboù Bekr Mo [...] ammed,
TOTANA,
Ibn Toùmert, sq,
Tour des vêtements,
TOUSA,
TOUTAYA,
TRABIA,
TRAFALGAR,
TRAPANI,
TRIPOLI, , ,
TROPEA,
TRUXILLO,
TUDELE,
TUNIS, ,
Turcomans,
Turcs,
TUSA,

U

UBEDA, ,
UCLES, ,

V

VAL DEMONA,
VALENCE, , ,
LA VEGA,
VELEZ,
VELEZ, RUBIO,
Vénus,
VERA,
Vers,
VICARI,
VILLE BLANCHE, .
VILLE des juifs,
Vitriol,
Vizir,
VOLUBILIS,
VONITSA.

W

WADDAN,
WADIACH, .
WADI 'L-'ABID,
WADI 'L-AHMAR, Guadalimar,
WADI 'ç-CAWWA [...] IN,
WADI Dir,
WADI [...] AWATA,
WADI 'L-'IDAM,
WADI 'L-KECAB,
WADI 'L-LEBEN,
WADI MAGHREMDA (?),
WADI 'L-MEKHAZIN,
WADI 'N-NEDJAT,
WADI OROUR,
WADI REGREG,

WADI 'R-RIHAN,
WADI 'S-SEYL,
WADI 'S-SOUR,
WADI TAHERRARET,
WADI 'Z-ZEYTOUN, près de Fez,
Ibn Walad [...] ,
WANCHERICH,
El-Wâncherichi, 'Abd el-W [...] id, juriste,
WANSIFAN,
Benoù Wartfen,
WARKENNAS,
WARKLAN,
Benoù Warlin,
Benoù Wârethin,
WASILEN,
WATA NAKHLA,
El-Wâthik billâh, Abdelwadite,
Benoù Wa [...] s, sq.
El-Welld b. 'Abd el-Melik,
Welid b. Gh [...] nim,
El-Welld b. Zeyd [...] n, Sa'dien,
Weyso [...] , k [...] 'id,
WISELEN, Ouislan,

X

XATIVA, , ,
XENIL,
XEREZ, .
XEREZ, de los Caballeros,
XUCAR,

Y

Ya [...] ya b. 'Abd All [...] h D [...] o [...] di, marabout,
Ya [...] ya b. 'Abd All [...] h So [...] si,
Ya [...] ya b. 'Abd el-Wâbid, Abdelmouminide,
Ya [...] ya b. 'Abd el-W [...] hid, Haicide,
Ya [...] ya b. Abo [...] Bekr... b. 'Amm [...] r
Ya [...] ya [...] ammo [...] dite,
Ya [...] ya (Aboù Zakariyy [...]), à Djerba,
Ya [...] ya (Aboù Zakariyy [...]), cheykh wa [...] si,
Ya [...] ya b. Is [...] k Molatthemi,
Ya [...] ya b. Ma'mar Lah [...] ni,
Ya [...] ya b. Mo [...] ammed Mas'oûd, Hafcide, ,
Ya [...] ya b. Todjibi,
Ya [...] ya b. el-Emin,
Ya [...] ya b. Naçr Ya [...] çobi,
Ya [...] ya b. Temin Canh [...] dji,
Ya [...] ya b. Ya [...] ya Leythi,
Ya [...] ya b. Wa [...] si,
Ya [...] ya b. b. Aboù Zakariyy [...] Ya [...] ya, Hafcide,
Ya [...] ya b. (Aboù Zakariyy [...]) b. Zeyy [...] n b. 'Omar Wa [...] si,
Abo [...] Ya [...] ya b. A [...] med Merini,
Abo [...] Ya [...] ya b. Ya'ko [...] b, Mérinide,
Ibn Ya'ich,
Beno [...] Aboù 'l-Yak [...] n,
Ya'ko [...] b, Mérinide en 824,
Ya'ko [...] b, b. 'Abd All [...] h Khak [...] ni,
Ya'ko [...] b, b. 'Abd el- [...] akk, Mérinide,
Ya'ko [...] b, b. Khalifa,
Ya'ko [...] b, b. Sa'ld, k [...] 'id.
Ya'ko [...] b, b. Yoùsof el-Mançoûr, Almohade,
Ya'la b. Bologgin,
Ya'la b. Mo [...] ammed b. C [...] li [...] ,
YANA,
Benoù Y [...] zgha,
El-Yem [...] ma, Aboû 'Abd All [...] h.
YEMEN,
Yezdo [...] r, marabout,
Yezld b. 'Abd el-Melik,

Yokhâmir b. 'Othmân Djeyyâni,
Yoùsof b. 'Abd All […] h b. Mo […] ammed,
Yoùsof b. 'Abd el-'Aziz, Hafcide,
Yoùsof b. 'Abd el-Mou'min,
Yoùsof b. Besil,
Yoùsof b. Bokht,
Yoùsof Der […] 'i, émir,
Yoùsof b. Aboù […] ammo […] , Abdelwadite,
Yoùsof I b. Ism […] 'il, Naçride,
Yoùsof b. Aboù 'Iyâd ('Abb […] d),
Yoùsof b. Mo […] ammed b. Yoùsof, Naçride en 837,
Yoùsof b. Mo […] ammed el-Makhio […] ', Naçride,
Yoùsof b. Moûsa II, Aboù 'l- […] addjâdj, Abdelwadite,
Yoùsof b. 'Omar.
Yoùsof b. Sa'd, Aboù 'l- […] addjâdj, Naçride,
Yoùsof b. T […] chefin,
Yoùsof b. Ya'ko […] b b. 'Abd el- […] akk,
Aboù Yoùsof Dohm […] ni, […] e *ko* […] *b,*

Z

ZAB,
Ibn Z […] .
ZAFO […] ,
ZAGHOU,
ZAGHWAN,
EZ-ZAHRA, , .
Z […] *'irdja,*
Zakariyy […] (Aboù Ya […] ya) b. A […] med b. Mo […] ammed, Hafcide,
Zakariyy […] (Aboù Ya […] ya) b. A […] med Portugali, Mérinide,
Zakariyy […] (Aboù Ya […] ya) Li […] y […] ni,
Zakariyy […] (Aboù Ya […] ya) b. Mo […] ammed. Hafcide,
Zakariyy […] b. Mo […] ammed b. Aboû 'l-'Abbâs, Hafcide,
Zakariyy […] b. Ya […] ya b. Mas'oûd,
Benoù Zakariyy […] , à Djerba,
ZALIGH,
ZAMORA, ,
EZ-ZA'WAK,
ZAWILA,
Ez-Zekk […] k, 'Abd el-Wahh […] b,
EZ-ZELLAKA,
Zen […] ta,
Ibn Zenbel *ou* Ma […] alli,
Zendj,
ZE […] OUN,
ZERHOUN,
Ez-Zerk […] l, 'Abd er-Ra […] m […] n,
Zerkechi, chronique de,
Zeyd […] n b. A […] med. Sa'dien,
Ibn Zeydo […] n.
Ez-ZEYTOUN,
Aboù Zeyy […] n b. Aboù Hammo […] H, Abdelwadite,
Aboù Zeyy […] n b. Aboù T […] chefin, Abdel-wadite,
Aboù Zeyy […] n b. Aboù Tarif, en 824,
Beno […] Zeyy […] n,
Ziri b. Men […] d,
Ziry […] b,
Beno […] Ziy […] d,
Ziy […] det All […] h b. Ibr […] him Aghiabi.
Ez-Zohri,
Ez-ZOKAK,
ZORITA DE LOS CANES,
ZOUAGHA,
Zouw […] wa,
Zoweyla,

INDEX DES MOTS ARABES

[…]
[…]
[…]

[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…] ,
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]
[…]

TABLE DES MATIERES

A. GEOGRAPHIE
- Herewi ('Ali ben Aboù Bekr)
- Ibn Sa'Id Gharn […] ti ('Ali ben Mo […] sa)
- Aboù […] amid Andalosi (?)
- Mo […] ammed ben Ibrahim Watw […] t, *Menâhidj el-fiker*
- Ibn Fa […] l All […] h 'Omari, *Mesâlik el-abçâr*
- Mahalli (Ibn Zenbel), *To […] fat el-moloûk*

B. HISTOIRE
- Ibn el-Kou […] iyya (Mo […] ammed b. 'Omar), ann. 180-275 H
- Mo […] ammed ben Ch […] kir Kotobi, '*Oyoûn et-tauârîkh,* 406-435 H
- Ibn Kethir (Ism […] 'il ben 'Omar), 668-731 H
- 'Ayni (Ma […] moùd ben A […] med), *Ta'rîkh el-bedr,* 718-796 H
- Sakh […] wi (Mo […] ammed ben 'Abd er-Ra […] m […] n), *Et-Tibr et-Mesboûk,* 852-895 H

Djenn[…]bi (Moç[…]afa ben […]asan), *El-Ba[…]r ez-zekhkh[…]r,* 336-986 H
Rois de Sicile
Mérinides
Halcides
Beno[…] Wa[…]s
Chérifs de Fez, Merr[…]kech et So[…]s
Almoravides
Anonyme, sur la dynastie Sa'dienne, 916-1045 H
Règne de Moulay Mo[…]ammed
Règne de Moulay A[…]med ed-Dhehebi
Lieutenance à Fez de Mo[…]ammed ech-Cheykh
Entrée d'Ech-Cheykh à Fez Djedid après la mort de son père
Règne de Moulay Zeyd[…]n
Gouvernement des provinces succédant à l'injustice des khalifes
Gouvernement des provinces
Evénements survenus du temps des Chérifs
Index général
Index des mots arabes